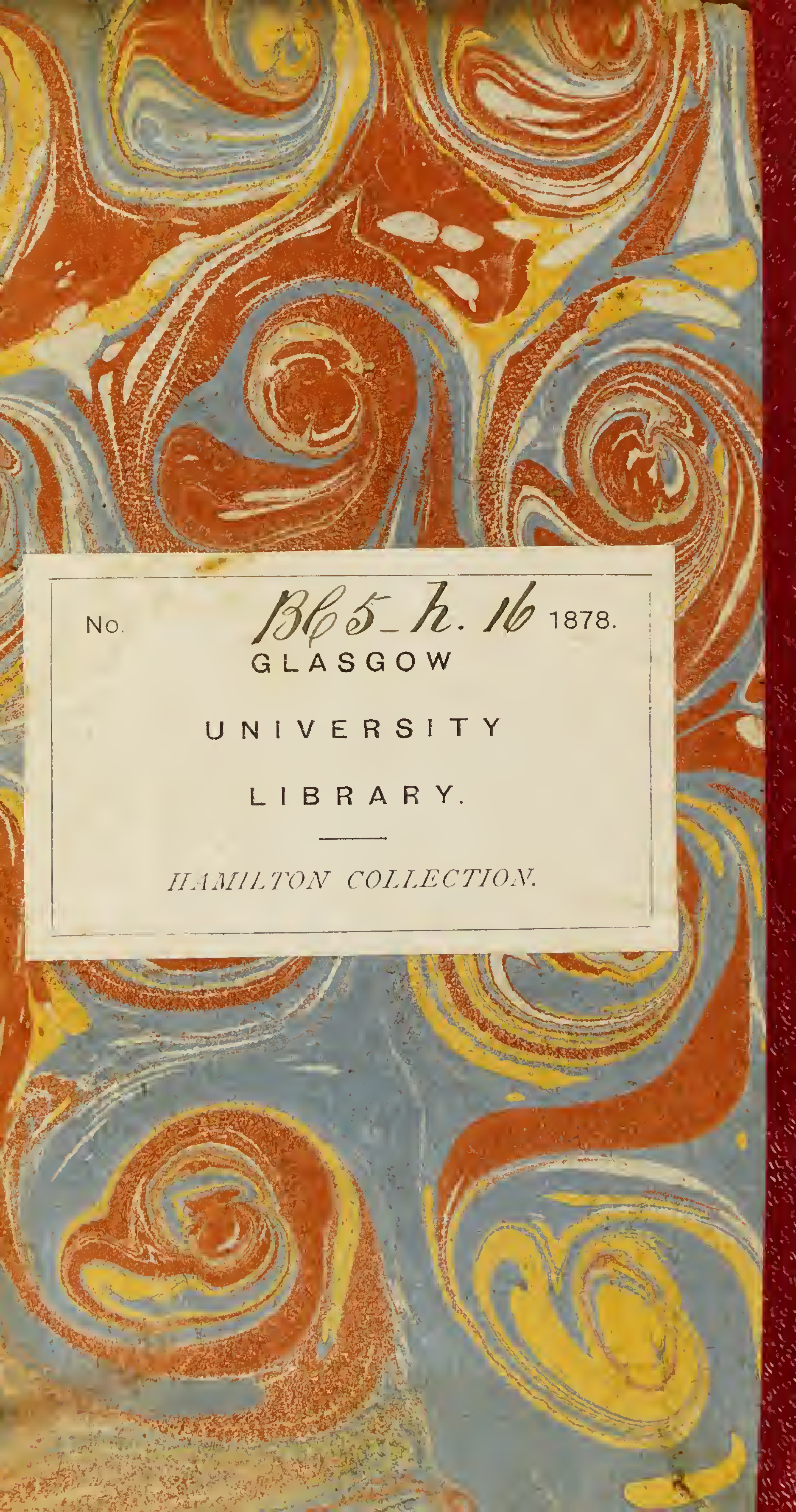
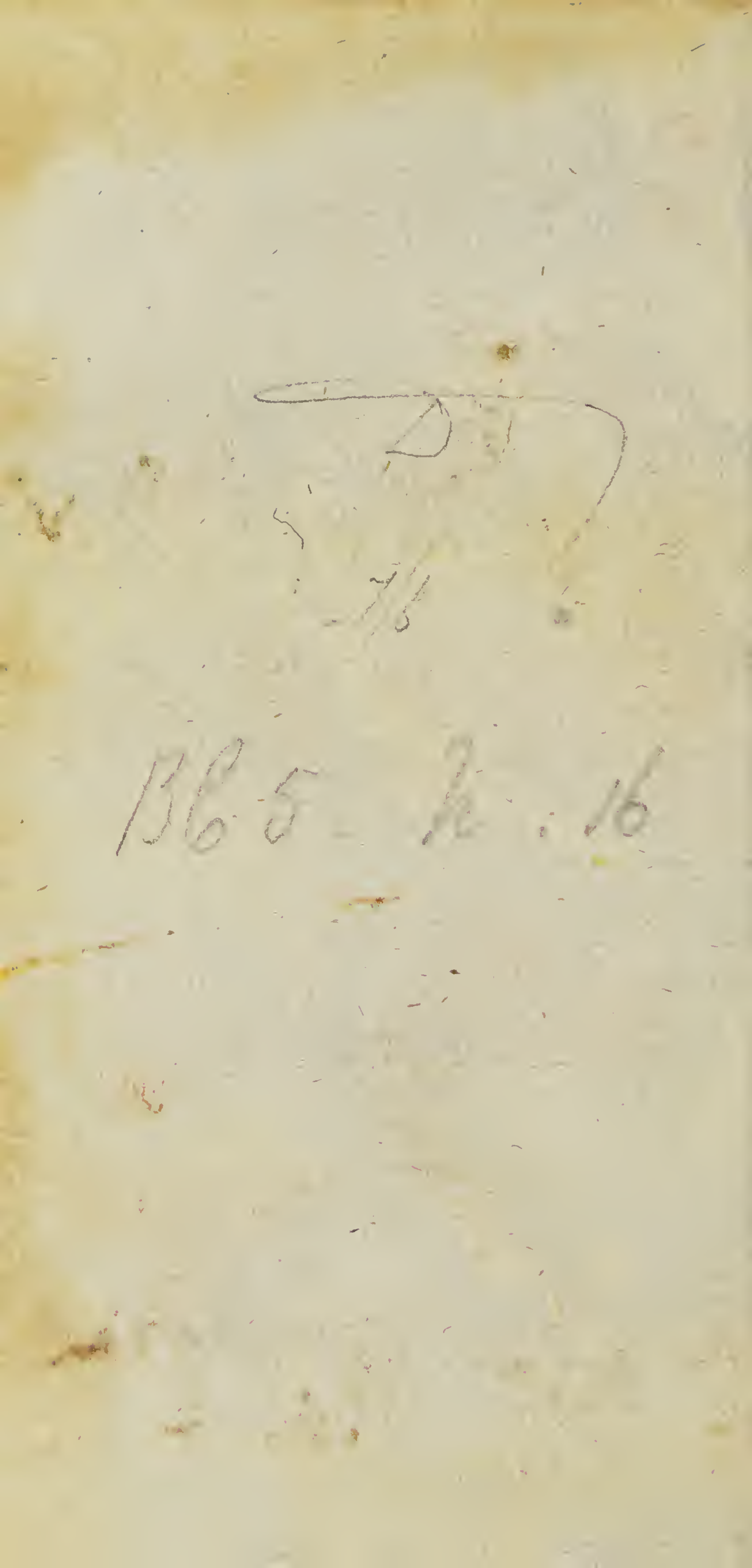



No. BC5-h. 16 1878.
GLASGOW
UNIVERSITY
LIBRARY.
HAMILTON COLLECTION.




1365. k. 16

DICTIONNAIRE PORTATIF DE SANTÉ.

TOME PREMIER.

DICTIONNAIRE PORTATIF DE SANTÉ,

DANS LEQUEL tout le monde peut prendre une connoiſſance ſuffiſante de toutes les Maladies, des différens Signes qui les caractériſent chacune en particulier, des Moyens les plus ſûrs pour s'en préſerver, ou des Remedes les plus efficaces pour ſe guérir, & enfin de toutes les Inſtructions néceſſaires pour être ſoi-même ſon propre médecin.

Le tout recueilli des Ouvrages des Médecins les plus fameux, & composé d'une infinité de Recettes particulieres, & de Spécifiques pour pluſieurs Maladies.

*Par M.***, ancien Médecin des Armées du Roi, & M. DE B***, Médecin des Hôpitaux.*

Cinquiéme Edition, revue & corrigée.

TOME PREMIER.

Deux Vol. reliés, 10 liv.

Du Fonds de P. VINCENT.



A PARIS,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire, rue S. Jacques, près la Fontaine S. Severin, à la Science.

M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVIS.

Il se débite plusieurs Editions contrefaites de cet Ouvrage, tant en France que dans les Pays étrangers. Il est essentiel que nous prévenions le Public sur cela. Une infinité de gens ne font pas assez d'attention à prendre leurs précautions pour n'être pas trompés. Il est cependant bien important de ne l'être pas dans des Ouvrages de la nature de celui-ci. Il est aisé de sentir de quelle conséquence il est qu'il ne s'y glisse aucune faute, sur-tout pour ce qui regarde les Remédes, la qualité des Drogues & des Plantes, & la maniere de les administrer. On sait qu'il se glisse une infinité de fautes dans les Ouvrages contrefaits, parce qu'ils s'impriment ordinairement fort à la hâte, & qu'ils ne sont point revûs & corrigés par l'Auteur même, ou par des Personnes de l'Art qui entendent la matiere. Or dans le nombre prodigieux de fautes, il peut y en avoir de capitales & capables de causer la mort aux Malades qui voudroient se servir de certains Remédes dans la recette desquels il pourroit y avoir quelque erreur. C'en est assez pour prouver au Public combien il est important qu'on l'assure de la véritable Edition, & qu'on ne prenne pas des Ouvrages contrefaits. Nous indiquons ici les marques auxquelles on ne pourra s'y méprendre ; c'est de faire attention au nombre des pages de chaque volume, (indépendamment des Avertissemens & des Tables.) Le Tome premier contient 587 pages, le Tome second 578, le Tome troisiéme 768 & deux Planches. De plus, chaque Exemplaire sera signé du Libraire.

Delaguette le jeune,

AVIS DE L'IMPRIMEUR,

Sur la cinquieme Edition.

Le nombre des Editions du Dictionnaire de Santé, *faites dans un espace de temps assez court, prouve suffisamment le mérite & l'utilité de cet Ouvrage. Nous n'avons cessé de faire tous nos efforts pour le rendre de plus en plus digne de la confiance du Public : à chaque nouvelle Edition nous avons consulté les plus habiles Médecins, & nous avons profité de leurs avis & de leurs réflexions. Notre but a toujours été de faire ensorte que ce Dictionnaire puisse tenir lieu de tous les ouvrages de Médecine faits pour être lus de tout le monde ; nous n'exceptons pas même de ce nombre les Ouvrages de M.* TISSOT, *tels que l'*Avis au Peuple, *l'*Avis aux Gens de Lettres, *l'*Onanisme, *&c. Nous ne craignons pas d'avancer que ces Ouvrages ne contiennent rien qui ne se trouve dans ce Dictionnaire, & que celui-ci renferme une infinité de détails très-importants, qu'on chercheroit inutilement dans les Ouvrages rapportés ci-dessus.*

Les augmentations successives de cet Ouvrage,

faites dans la vue de le perfectionner de plus en plus, nous ont forcés, pour augmenter le même format, & ne pas augmenter les Volumes, d'en détacher une partie qui méritoit, à juste titre, d'être traitée séparément : c'est la partie chirurgicale, qui n'avoit été traitée que très-superficiellement, parce que les Auteurs de ce Dictionnaire, dès la premiere Edition, étoient dans le dessein de donner un Dictionnaire de Chirurgie, *qui servît de suite à celui-ci. Ainsi nous avons retranché dans cette cinquieme Edition les articles de Chirurgie, que nous avons renvoyés au Dictionnaire que nous venons de publier. Mais si notre Dictionnaire de Santé a perdu quelque chose, quant à la Chirurgie, le Public en sera doublement dédommagé; car d'un côté il aura, dans le* Dictionnaire de Chirurgie, *tout ce qu'il lui importe de sçavoir sur cette matiere ; & de l'autre il retrouvera dans celui-ci plusieurs articles très-intéressants qui avoient été omis dans les Editions précédentes. Sans parler des corrections ni des augmentations faites aux articles déja imprimés, nous invitons le lecteur à lire les articles* CRUDITÉ, COCTION, CRISE, POULS, MALADIES AIGUES, MALADIES CHRONIQUES, *&c. Il trouvera, dans ces différents articles, des principes sûrs d'après lesquels il pourra se conduire avec sécurité dans une infinité de*

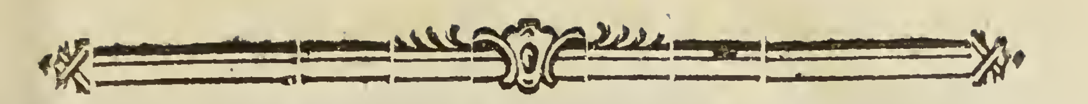
cas. Leur omiſſion n'avoit pas peu contribué à l'imperfection de cet Ouvrage dans les Editions précédentes.

Outre ces augmentations, & pluſieurs autres diſperſées dans le cours de ce Dictionnaire, on a ſimplifié un très-grand nombre de Formules, en leur en ſubſtituant d'autres plus faciles à exécuter, ſans cependant retrancher celles qui ſont plus compoſées; nous étant fait une loi de ne rien changer au texte, & de le laiſſer tel qu'il étoit. Nous avons en cela reſpecté le jugement du Public; & nous eſpérons que cette cinquieme Edition ſera encore mieux accueillie que les autres, d'autant plus que nous n'avons épargné ni ſoins, ni peines, ni dépenſes pour la rendre plus parfaite.

*Les peines & les ſoins que nous nous donnons pour la perfection de cet Ouvrage, ſembloient nous mettre à l'abri des contrefactions. Cependant notre Dictionnaire a été imité en pluſieurs endroits. Nous n'en parlerions pas, ſi ces Editions ſorties de l'obſcurité, enfantées par le ſeul intérêt, ne fourmilloient de fautes qui ont penſé coûter la vie à pluſieurs malades, & qui nous ont attiré des reproches que ne méritoient pas nos Auteurs. On peut voir ce qui a été dit à ce ſujet dans l'*Année littéraire*, dans le* Journal

de Médecine, & *dans le* Journal de Sçavants. *Auſſi, pour répondre à la confiance du Public, nous avons pouſſé l'attention juſqu'à ne faire tirer aucune feuille, qu'elle n'eût été vue & revue par des gens de l'art. Nous ne délivrerons même aucun exemplaire que nous n'ayons mis au verſo du Frontiſpice le Certificat ſuivant, écrit de notre main :*

Je certifie que cette Edition eſt la ſeule véritable. *Signé* VINCENT.



AVERTISSEMENT.

LE nombre des Dictionnaires augmente tous les jours. L'accueil avec lequel le Public les reçoit en prouve aſſez l'utilité. Cet ordre alphabétique que l'on donne aux matieres que l'on traite, leur prête un intérêt plus ſenſible ; & la route des ſciences devient par-là plus facile. Quelque avantage que l'on ait tiré juſqu'à ce jour du grand nombre d'ouvrages en ce genre, dont on a enrichi la littérature, nous oſons avancer qu'il n'en eſt pas qui ſoit d'une utilité plus réelle & plus générale que celui que nous publions aujourd'hui. Les autres roulent ſur des ſciences & des arts qui peuvent, à la vérité, contribuer à rendre la vie plus agréable, & même plus commode ; mais celui-ci tend directement au profit de l'humanité, & n'a pour objet que la ſanté & la vie des hommes.

Nous n'avons pas cherché à faire une compilation monſtrueuſe de tous les Ecrits qui nous ont précédés, & à groſſir les volumes, ou à les charger de connoiſſances inutiles ou étrangeres à l'objet que nous nous ſommes propoſés de traiter ; ce défaut, qui eſt celui que l'on pourroit peut-être reprocher à la plupart des Auteurs de Dictionnaires, nous avons eu grand ſoin de l'éviter. Nous avons réduit en deux petits volumes *in*-8° toute la ſcience de la médecine pratique, diſperſée juſqu'ici dans un grand nombre de volumes.

Les ſoins que nous nous ſommes donnés pour ſimplifier cette matiere, ſont ſans doute d'une grande utilité pour le Public, puiſqu'ils le mettent à portée de puiſer à peu de frais dans une ſeule ſource toutes les richeſſes qui étoient répandues par-tout, & qu'il n'auroit jamais pu ſe procurer. Mais un but plus important nous animoit encore : c'étoit de préſenter les différents objets que nous avions à traiter d'une maniere ſi claire & ſi préciſe, que tout homme attentif & intelligent pût nous entendre, & en tirer avantage.

La Médecine, cette ſcience ſi vaſte & ſi profonde, a toujours été trop obſcure aux yeux du Public. Si on lui eût dévoilé une partie de ſes myſteres, peut-être auroit-il moins douté de ſes merveilles. On eſt toujours porté à condamner & à dépriſer ce qu'on ne comprend pas, ou ſur quoi on n'eſt pas ſuffiſamment inſtruit. Nous croyons donc avoir rendu un double ſervice à l'Humanité & aux Médecins ; à l'une, de lui avoir fait le tableau fidele de ſes infirmités, & de lui avoir mis en mains les remedes propres à combattre ſes maux ; aux autres, d'avoir diſſipé les nuages qu'on répandoit ſur leurs connoiſſances, d'avoir mis au jour l'utilité qui réſulte de leurs talents, & d'avoir fait connoître aux hommes l'importance & la néceſſité de leur art.

L'ouvrage que nous préſentons aujourd'hui au Public n'eſt pas le fruit de l'imagination, mais le produit des obſervations des Médecins de tous les temps, C'eſt d'après les deſcriptions

les plus exactes que tous les Auteurs ont données des maladies & des vertus des remedes les plus accrédités, que nous avons prononcé. La facilité que nous avons eue de voir & de traiter des malades depuis long-temps dans les hôpitaux & dans les armées, nous a fourni une collection d'Obſervations dont nous avons fait une application utile, toutes les fois que nous avons eu occaſion de le faire. Nous n'avons jamais publié de Recette qui n'eût été éprouvée par nous, ou par des Auteurs dignes de foi. Nous avons cru être obligés à ne point nous départir de ce principe pour la ſûreté du Public, qui ne ſçauroit être trop bien conſtatée, quand il y va de ſa vie.

Nous avons quelquefois été forcés de puiſer dans des Livres anciens & modernes, qui ont été faits dans un but à peu près ſemblable au nôtre. Mais quand nous y avons eu recours, nous avons auparavant fait des tentatives de ces remedes ſur nos malades; & ce n'eſt qu'après avoir écouté la voix de l'Obſervation, que nous nous ſommes décidés à les adopter ou les rejetter.

Quoique tous les ouvrages de ce genre qui ont paru juſqu'ici aient été aſſez bien reçus du Public, nous penſons cependant qu'ils pechent tous par quelques endroits, & qu'ils n'ont pas ſuffiſamment rempli leur objet. Les uns ſont pleins de Formules de toute eſpece, & de Remedes de toutes les ſortes, dont la multiplicité jette la confuſion & l'incertitude dans l'eſprit du Lecteur; & il arrive ſouvent qu'après avoir

bien balancé, il ſe décide pour ceux qui ont le moins d'efficacité. Nous avons évité cet inconvénient en nous bornant, pour l'ordinaire, à une ou deux Recettes dans les cas les plus embarraſſants. Les autres offrent un choix aſſez bon de médicaments, mais ne donnent pas la connoiſſance préliminaire des maladies, ou le font ſi ſuccintement, qu'on n'en eſt preſque pas mieux inſtruit qu'auparavant.

Un déſavantage qui n'eſt pas moins grand, c'eſt l'embarras dans lequel ſe trouvent ceux qui cherchent dans ces ſortes de Livres, des remedes pour le ſoulagement de leurs maux. Ils ignorent s'ils ſont pleinement dans les circonſtances où tel ou tel remede peut convenir; ils riſquent d'en faire uſage mal-à-propos, & de s'expoſer à des dangers réels. Nous avons expliqué dans chaque article tous les cas dans leſquels on peut ſe trouver, les différents ſymptômes que l'on peut éprouver, les modifications que l'âge, le ſexe, le tempérament peuvent apporter; de façon qu'en faiſant attention aux reſtrictions que nous avons miſes, on ne court aucun riſque; & on peut, avec un bon ſens ordinaire, ſe conduire tout ſeul dans la plupart des maladies.

La ſaignée, par exemple, & la purgation, qui ſont preſque les deux avant-coureurs de tous les remedes, & dont on fait un très-grand uſage dans le traitement des maladies, forment deux articles ſéparés, dans leſquels nous avons fait voir les avantages & les inconvénients qui peuvent en réſulter dans l'état de ſanté & dans

la maladie, relativement aux différents âges, aux fexes & aux tempéraments. Ainfi aucune perfonne ne doit avoir recours à la faignée & à la purgation, qu'elle n'ait auparavant confulté ces deux articles, dans lefquels elle trouvera tous les éclairciffements dont elle pourra avoir befoin.

Il y a encore d'autres remedes qui font très-familiers dans la pratique de la Médecine, & defquels on retire tous les jours les plus grands avantages : tels font l'*émétique*, l'*opium*, le *quinquina* & le *mercure*. Ces quatre excellents médicaments forment quatre articles diftincts, que chacun doit confulter. On y trouvera des réflexions intéreffantes, fans lefquelles on pourroit s'expofer à faire un mauvais ufage de ces remedes, ou du moins à n'en pas tirer tout le fruit qu'on auroit lieu d'en efpérer raifonnablement.

Le régime, qui eft la bafe du traitement dans toutes les maladies, eft également confidéré en particulier; on doit y avoir recours, conjointement avec les remedes que l'on a indiqués : fans cette précaution, les peines qu'on prendroit feroient inutiles; & les remedes, loin de foulager, tourneroient au détriment du tempérament.

Comme la connoiffance du tempérament eft le premier devoir du Médecin, & comme perfonne ne peut & ne doit s'expofer à prendre aucun remede, fans être à portée de bien diftinguer la nature du fien, nous avons donné à cet article tous les fignes auxquels on peut

reconnoître les différents tempéraments ; nous avons fait voir comment ils ſe diviſent, ce qui les différencie ; & nous avons preſcrit les remedes qui peuvent ou leur nuire, ou leur être ſalutaires, & le régime exact qui leur convient. Cet article eſt un des plus eſſentiels de ce Dictionnaire, & un de ceux auxquels on doit faire une plus ſérieuſe attention.

On trouvera au commencement du Tome I une Table latine alphabétique, en faveur des Médecins & des Etrangers qui pourroient être embarraſſés pour chercher des mots dont la dénomination françoiſe leur ſeroit peut-être inconnue.

Nous n'avons pas cru qu'il ſuffît de donner la définition des maladies, les caracteres auxquels on peut les reconnoître ; de faire un détail de leurs cauſes, & de la maniere la plus avantageuſe de les traiter : nous avons penſé qu'il falloit encore donner un moyen de diſcerner en particulier la maladie dont on eſt attaqué ; car, quand on ſçaura que l'on a, par exemple, une colique venteuſe, il ſera aiſé de chercher cet article, & de ſuivre ce qui y eſt preſcrit. Mais quand on éprouvera des douleurs au ventre, comment pourra-t-on ſçavoir ce qu'elles ſignifient ? Cela eſt impoſſible à tout homme qui n'eſt pas médecin. Nous avons donc cru néceſſaire de dreſſer la Table alphabétique qui ſuit des maladies les plus communes, avec les moyens de les reconnoître, afin de mettre au fait à ce ſujet. On prendra, par exemple, dans cette Table le mot *Douleur de*

ventre : on y trouvera l'énumération de toutes les maladies dans lesquelles le ventre est intéressé ; & on examinera ensuite, dans les différents articles qui y seront énoncés, & que l'on cherchera dans le Dictionnaire, celui dont les signes s'accorderont avec les maux qu'on ressent ; pour lors on sera sûr d'avoir découvert sa maladie. Cela ne peut pas avoir lieu pour certaines maladies qui sont si claires, qu'on ne peut pas s'y tromper, comme le dévoiement, la toux, le crachement de sang, &c. Elles portent leur caractere avec leur dénomination.

Nous avons mis à la fin du Tome II une Table alphabétique des Médicaments, tant simples que composés, qui entrent dans les Formules de cet Ouvrage, avec le Tarif du prix des Drogues simples, étrangeres, & des Medicaments composés. On y a joint leurs vertus principales, & les doses auxquelles on peut les ordonner.

Nous n'avons rien dit sur les mots CRISE, COCTION, &c. parce que d'un côté nous craignions que l'abondance des matieres ne nous forçât à faire un troisieme volume, & parce que de l'autre notre unique but n'étoit que de traiter des maladies.

Toutes les fois que nous aurons prescrit des purgations, des emplâtres, des tisanes, & que nous en aurons conseillé l'usage, il faudra avoir recours à ces différents articles, quoique nous nous soyons le plus souvent dispensés d'y renvoyer.

Pour donner à cet Ouvrage, quoique très-raccourci, toute l'étendue dont il est susceptible, nous avons placé parmi les mots de médecine quelques termes de chirurgie, comme *Abcès*, *Ulcere*, *Enkylose*, &c. dans lesquels, à la rigueur, on peut se passer de la main du chirurgien, afin qu'on y pût trouver généralement toutes les ressources qu'on pourroit espérer.

C'est dans cette vue aussi que, sous le mot *Maladies*, nous avons donné les maladies des gens de lettres, des vieillards, des enfants, des femmes grosses, des femmes en couche, des filles, des artisans de toute espece : nous avons également décrit les maladies de la lymphe, des humeurs, du lait, de la peau : par ce moyen, nous espérons que non-seulement les habitants des villes & des campagnes, mais même les Médecins & les Chirurgiens, trouveront dans cet Ouvrage du profit & de l'instruction : nous serons trop heureux si nos travaux, qui ont été dirigés pour le bien de l'Humanité, peuvent être reçus favorablement du Public, & nous mériter sa bienveillance.



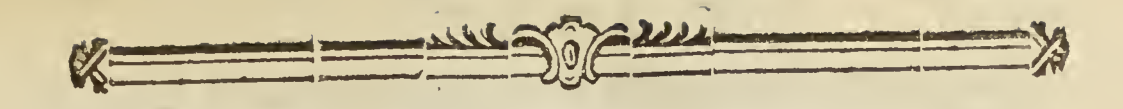


TABLE ALPHABÉTIQUE des Maladies les plus communes, avec les moyens de les reconnoître.

L'EMBARRAS dans lequel on se trouve tous les jours, quand on a quelque maladie dont on ne sçait pas au juste le nom, fait que l'on est obligé de se priver des secours que l'on peut tirer des livres & des différents remedes qu'on y trouve. On a, par exemple, mal à la tête; on ne sçait si c'est une migraine, une disposition à inflammation, trop de sang, ou quelque humeur âcre qui pique & irrite les membranes du cerveau : pour éviter l'état d'incertitude dans lequel on est à ce sujet, on peut consulter cette Table. On trouvera, par exemple, à Douleur de tête, la description de toutes les maladies dans lesquelles on a mal à la tête; & on cherchera chacun de ces articles, pour découvrir celui dont les signes seront les mêmes que ceux de son mal, & on pourra alors y remédier avec sûreté.

A

ABcès, s. m. amas de pus, se trouve dans l'anthracose, l'anthrax, l'apostême, les blessures, les boutons, les brûlures, le cancer, le carcinome, le charbon, la chaude-pisse, la congestion, les coups, le crachement de pus, le dépôt, la draconcule, l'empyême, les engelures, les éruptions, les exanthêmes, la fievre inflammatoire, la fievre, la fievre pestilentielle, la fistule, le flux cœliaque, le furoncle, l'inflammation, la loupe, le mal d'aventure, le panaris, la petite-vérole, la phthisie, les plaies, la pleurésie, la péripneumonie, les pustules, le thrombus, les tubercules & la vomique.

Acreté, s. m. sensation piquante que l'on ressent dans tout le corps, ou dans différentes parties, se trouve dans les achores, l'agitation, les aigreurs, l'ulcération, les ampoules, l'anasarque, l'ardeur d'urine, l'ascite, les boutons, la brûlure, le cancer, le catarrhe, le chancre, le coryza, le cours de ventre, le crachement de sang, les dartres, les démangeai-

ſons, la dyſſenterie, la dyſurie, les échauboulures, l'écorchure, les engélures, l'éryſipele, les éruptions, les exanthêmes, l'excoriation, le feu de S. Antoine, le feu perſique, la fievre bilieuſe, ſcarlatine, la gale, les gerçures, la gonorrhée, la gratelle, la herpe, l'hydropiſie, l'iſchurie, la lienterie, le mal d'aventure, le mal des ardents, les morpions, les morſures des animaux, le panaris, la peſte, les pétéchies, la petite-vérole, le phthiriaſis, les piquures, le pourpre, le priapiſme, le pſora, les puſtules, la rétention d'urine, la roſe-goutte, la rougeole, le ſang âcre, le ſatyriaſis, la ſécheresſe de la gorge & de la poitrine, la ſtrangurie, la teigne, la toux, les vers, les ulceres.

Acrimonie. Voyez *Acreté.*

Apoſtême. Voyez *Abcès.*

Aſſoupiſſement, ſ. m. penchant preſque inſurmontable au ſommeil, ſe trouve dans l'abſtinence, l'apoplexie, le carus, le coma, l'épaiſſiſſement, l'épuiſement, quelques fievres aiguës, les fluxions ſur la tête, la foibleſſe générale & celle de l'eſtomac, l'hémiplégie, les grandes hémorrhagies, l'hydrocéphale, la léthargie, la paralyſie, la ſtupeur, la bile répandue, les bleſſures au foie, la cachexie, le calcul, le cancer, le chloroſis, les coliques violentes & opiniâtres, les convulſions, les douleurs vives; la fievre bilieuſe, l'hépatite, l'hydropiſie, la jauniſſe, la lipothymie, la maladie noire, la mélancolie, l'obſtruction au foie, les pâles-couleurs, le ſquirrhe au foie, le tétanos.

B

Bouffiſſure, ſ. m. gonflement général ou particulier produit par un épanchement de la ſéroſité, ſe trouve dans les ampoules, l'anaſarque, l'aſcite, la cachexie, le chloroſis, l'échymoſe, les engelures, la goutte, l'hydrocele, l'hydromphale, l'hydropiſie, la jauniſſe, la leucophlegmatie, l'obſtruction, l'œdême, les piquures, les morſures, le phlegmon, la rougeole, les tumeurs, les vents.

Bourdonnement des Oreilles, ſe trouve dans les abcès aux oreilles, le travail de l'accouchement, les acho-

res, les acides, l'agitation, l'angine, le caufus, la céphalalgie, la céphalée, le clou hyftérique, le coma-vigil, le coup de foleil, le délire, l'enchifrenement, l'épilepfie, l'épuifement, l'étourdiffement, l'évanouiffement, les fievres aiguës, l'hydrocéphale, la jauniffe, les inquiétudes, l'infomnie, les maux de tête, la mélancolie, les parotides, la phrénefie, les vapeurs, la petite-vérole, les vers, le vertige, les vents, le vomiffement.

C

Colique. Voyez *Douleur au Ventre.*

Confomption, *f. f.* dépériffement de tout le corps, fe trouve dans la cachexie, la chartre, la colliquation, les convulfions, le crachement de fang, de pus; le dévoiement, le diabetes, la diffolution, la dyffenterie, l'epuifement, l'étifie, le flux cœliaque, le flux de fang, l'hectifie, les hémorrhagies habituelles, la lienterie, le marafme, la mélancolie, la noueure, la paralyfie, la perte de fang, la phthifie, le piffement de fang, la pulmonie, le fcorbut, les tabès, la vomique.

Convulfion, *f. f.* mouvement involontaire & forcé des mufcles, fe trouve dans l'apoplexie, la catalepfie, la coqueluche, la colique fpafmodique, la crampe, l'éternument, quelques fievres, la fureur utérine, l'hémiplégie, l'affection hypochondriaque & hyftérique, la lipothymie, la paraphrénéfie, la petite-vérole, la phrénéfie, le phthiriafis, la piquure de l'aponévrofe, des arteres, du périofte, des tendons, des infectes venimeux, les morfures des animaux enragés, le priapifme, la rage, le ris fardonique, le fatyriafis, le tarentifme.

Courbature, *f. f.* efpece de laffitude que l'on fent dans les membres, fe trouve dans l'anafarque, dans la cachexie, le dévoiement, le diabetes, la dyffenterie; l'épuifement dans le commencement de la fievre, dans la foibleffe univerfelle, dans la goutte, l'hydropifie, la langueur, la lienterie, l'approche des regles, les pâles-couleurs, la paralyfie, la perte

de sang, la phthisie, les différentes piquures, le rhumatisme, le scorbut, la vérole, le vomissement.

D

DEgoût pour les aliments, se trouve dans l'abstinence, les acides, les aigreurs, l'amertume, la cachexie, la cardialgie, le catarrhe, la colique, le cours de ventre, la dyssenterie, l'épuisement, la fievre, la foiblesse d'estomac, la gangrene, les hémorrhagies, l'hydropisie, la jaunisse, l'indigestion; la lienterie, la mélancolie, la migraine, les nausées, les pâles-couleurs, le scorbut, la suppression des regles, & les vapeurs.

Démangeaison, *s. f.* se trouve dans les acides, l'âcreté, les aigreurs, les ampoules, l'anthrax, la bile répandue, la brûlure, le cancer, le chancre; le charbon, les croûtes de lait, les dartres, les écorchures, l'érysipele, les éruptions, les exanthêmes, la fievre miliaire, pétéchiale, érysipélateuse, scarlatine; la gale, la gratelle, la herpe, la jaunisse, les inquiétudes, l'insomnie, les pétéchies, la petite-vérole, la piquure, la rougeole, la teigne, les ulceres.

Douleur, *s. f.* sentiment désagréable & de souffrance dans quelque partie du corps.

Douleur à la tête, se trouve dans l'ægilops, le cancer, la carie, le carus, la catalepsie, la céphalalgie, la céphalée, le clou hystérique, le cochemar, le coma vigil, le coryza, le coup de soleil, le délire, les maux de dents, la distorsion de la bouche, l'épilepsie, l'érysipele, l'étourdissement, les fievres aiguës, les fluxions sur les dents, les oreilles, les yeux, l'hydrocéphale, l'hydrophobie, la jaunisse, l'inflammation de la tête, la mélancolie, la migraine, l'ophthalmie, les oreillons, la paraphrénésie, les parotides, la pesanteur de la tête, la petite-vérole, la pleurésie, le plica polonica, la surdité, le tetanos, le vertige.

Douleur à la poitrine, se trouve dans l'aphonie, la cardialgie, le catarrhe, le cochemar, le crachement de sang, de pus; la dyspnée, l'empyême, la fievre catarrheuse, la fluxion de poitrine, l'hémoptysie, l'inflam-

l'inflammation à la poitrine, le marasme, l'obstruction aux poumons, l'orthopnée, la péripneumonie, la phthisie, la pleurésie, la pulmonie, la sécheresse de poitrine, le tabès.

Douleur au bas-ventre; se trouve dans les acides, l'ascite, le carreau, la chaude-pisse, le choléra-morbus, les différentes coliques, la constipation, le cours de ventre, les descentes, la diarrrhée, la dyssenterie, la dysurie, l'emphysême, l'enfantement, le flux cœliaque, le flux de sang, la gravelle, l'hépatite, la passion iliaque, l'indigestion, l'inflammation au bas-ventre, l'ischurie, la lienterie, la maladie noire, la néphrétique, la pierre, le poulain, la rétention d'urine, les tranchées, les vents, les vers, le volvulus, le vomissement.

Douleur dans les membres; se trouve dans l'ankylose, l'anthrax, les courbatures, la crampe, la dislocation, l'entorse, la goutte, l'inflammation des parties externes, les inquiétudes, la lassitude, les piquures de l'artere, du périoste, du tendon, de l'aponévrose, le rhumatisme, le scorbut, les mouvements spasmodiques.

E

E*Nflure*. Voyez *Bouffissure*.

Eruption, *s. f.* sortie de taches, de pustules, ou d'autres exanthêmes à la peau; se trouve dans les ampoules, l'anthrax, l'apostême, les boutons, le charbon, les clous, les croûtes de lait, les dartres, l'ébullition, les échauboulures, l'érysipele, les exanthêmes, les fievres bilieuses, exanthémateuses, péréchiales, pourprées, scarlatines, la gale, la herpe, la peste, les pétéchies, la petite-vérole, les phlyctênes, le pourpre, les pustules, la goutte-rose, la rougeole, les rousseurs, la suette, les taches, la teigne, les tubercules, les tumeurs, la vérole, les verrues.

Evanouissement, *s. f.* défaillance avec perte de connoissance; se trouve dans l'apoplexie, l'asphyxie, la lypothymie, la syncope, l'indigestion, les nausées, &c.

I

J*Aunisse.* Voyez *Bile répandue.*

Inflammation, s. f. chaleur, ardeur, âcreté & rougeur qui surviennent aux parties du corps, tant internes qu'externes, même sans tumeur; se trouve dans l'angine, l'anthrax, la calenture, le cancer, la cardialgie, le causus, le charbon, la colique de miséréré, de Poitou, des peintres, dyssentérique, hépatique, sanguine, le délire, l'esquinancie, l'hépatite, la passion iliaque, la néphrétique, l'ophthalmie, le panaris, la paraphrénésie, la petite-vérole, la phrénésie, la pleurésie, la rougeole, le vertige.

M

M*Aux dans les différentes parties du corps.* Voyez *Douleur.*

P

P*Ourriture, s. f.* matiere corrompue qui survient dans différentes parties du corps; se trouve dans l'amertume à la bouche, la fievre asodes, la bile répandue, la bradypepsie, la cachexie, la cacochylie, la cacochymie, le causus, la dyspepsie, les fievres bilieuse, cacochymique, exanthémateuse, pourprée, putride; la fievre hectique, la jaunisse, le mal de cœur, les nausées, les rapports nidoreux, les pétéchies, la petite-vérole, la synoque.

Pustules. Voyez *Eruption.*

S

S*Pasme.* Voyez *Convulsions.*

T

T*Oux.* Voyez *Rhume, Fluxion de Poitrine, Pleurésie, Sécheresse.*

Tremblement. Voyez *Spasme, Convulsion, Paralysie, Frisson de la Fievre.*

U

U*Rine sanglante.* Voyez *Pissement de Sang, Néphrétique, Calcul.*

Fin de la Table.

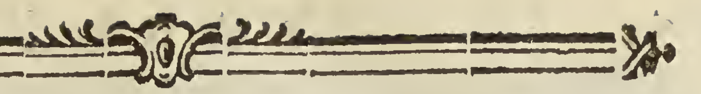


TABLE
DES NOMS LATINS.

A

ABceſſus, ſ. m. *Abcès.*
Abortus, ſ. m. *Avortement.*
Abſtinentia, ſ. f. *Abſtinence.*
Achores, ſ. f. pl. *Achores.*
Acida, ſ. n. pl. *Acides.*
Acredo, ſ. f. *Acreté.*
Acrimonia, ſ. f. *Acrimonie.*
Adfluxus, ſ. m. *Fluxion.*
Aduſtio, ſ. f. *Brûlure.*
Ægilops, ſ. m. *Ægilops.*
Affectio, ſ. f. *Affection.*
Agitatio, ſ. f. *Agitation.*
Albugo, ſ. f. *Taie.*
Alimenta, ſ. n. pl. *Aliments.*
Alkalia, ſ. n. pl. *Alkalis.*
Alopecia, ſ. f. *Alopécie.*
Alteratio, ſ. f. *Altération.*
Amaritudo, ſ. f. *Amertume.*
Amblyopia, ſ. f. *Amblyopie.*
Ampullæ, ſ. f. pl. *Ampoules.*
Analepſis, ſ. f. *Analepſie.*
Anaſarca, ſ. f. *Anaſarque.*
Anchylops, ſ. m. *Anchylops.*
Angina, ſ. f. *Angine.*
Ankyloſis, ſ. f. *Ankyloſe.*
Anorexia, ſ. f. *Anorexie.*
Anthracoſis, ſ. f. *Anthracoſe.*
Anthrax, ſ. n. *Anthrax.*
Aphonia, ſ. f. *Aphonie.*
Aphthæ, ſ. f. pl. *Aphthes.*
Apoplexia, ſ. f. *Apoplexie.*
Apoſtema, ſ. f. *Apoſtême.*
Apozema, ſ. n. *Apozême.*
Apyrexia, ſ. f. Apyrexie.
Ardor urinæ. *Ardeur d'urine.*
Arthritis, ſ. f. *Goutte.*
Aſcarides, ſ. m. pl. *Aſcarides, vers.*
Aſcites, ſ. f. *Aſcite.*
Aſodes febris. *Fievre aſodes.*
Aſphyxia, ſ. f. *Aſphyxie.*
Aſthma, ſ. n. *Aſthme.*
Atonia, ſ. f. *Atonie.*
Atrophia, ſ. f. *Atrophie.*

B

BAlnea, ſ. n. pl. *Bains.*
Borborygmi, ſ. m. pl. *Borborygmes.*
Bradypepſia, ſ. f. *Bradypepſie.*
Branchus, ſ. m. *Rhume de gorge.*
Bubo, ſ. m. *Bubon.*
Bulimus, ſ. m. *Boulimie.*

C

CAchexia, ſ. f. *Cachexie.*
Cacochymia, ſ. f. *Cacochymie.*
Calculus, ſ. m. *Pierre.*
Cancer, ſ. m. *Cancer.*
Carbo, ſ. m. *Anthrax.*
Carbunculi, ſ. m. plur. *Charbons.*
Carcinoma, ſ. n. *Cancer.*
Cardialgia, ſ. f. *Cardialgie.*
Caries, ſ. f. *Carie.*
Carunculæ, ſ. f. pl. *Carnoſités.*
Carus, ſ. m. *Carus.*
Catalepſis, ſ. f. *Catalepſie.*
Catamenia, ſ. n. pl. *Suppreſſion des menſtrues.*
Cataplaſma, ſ. n. *Cataplaſme.*
Cataplexis, ſ. f. *Stupeur.*
Catarrhus, ſ. m. *Catarrhe.*
Catoche, ſ. f. Catochus, ſ. m. *Catalepſie.*
Cauſus, ſ. m. *Fievre ardente.*
Cephalæa, ſ. f. *Céphalée.*
Cephalalgia, ſ. f. *Céphalalgie.*
Chemoſis, ſ. m. *Ophthalmie.*
Chiragra, ſ. f. *Chiragre.*
Chloroſis, ſ. f. *Pâles-couleurs,*

Cholera-morbus, ſ. m. *Choléra-morbus.*
Chordapſus, ſ. m. *Miſéréré.*
Chorea ſancti Viti. *Danſe de ſaint Vit.*
Chronicus morbus. *Maladie chronique.*
Clavus, ſ. m. *Clou.*
Clavus hyſtericus. *Clou hyſtérique.*
Coctio. *Coction.*
Cœliaca paſſio. *Paſſion cœliaque.*
Colica, ſ. f. *Colique.*
Colliquatio, ſ. f. *Colliquation.*
Coma, ſ. f. *Coma.*
Condylomata, ſ. n. pl. *Condylomes.*
Congeſtio, ſ. f. *Congeſtion.*
Conſomptio, ſ. f. *Conſomption.*
Conſtipatio, ſ. f. *Conſtipation.*
Contuſio, ſ. f. *Contuſion.*
Convulſiones, ſ. f. pl. *Convulſions.*
Coryza, ſ. f. *Rhume du Cerveau.*
Crepitus, ſ. m. *Vent.*
Crinones, ſ. m. pl. *Crinons.*
Criſis. *Criſe.*
Cruditas, ſ. f. *Crudité.*
Cruſta lactea. *Achores.*
Cucurbitini, ſ. m. pl. *Vers cucurbitains.*
Cynanthropia, ſ. f. *Cynanthropie.*

D

Debilitas ſtomachi. *Foibleſſe d'eſtomac.*
Deliquium, ſ. n. *Syncope.*
Delirium, ſ. n. *Délire.*
Dementia, ſ. f. *Démence.*
Dentition, ſ. f. *Dentition.*
Dentium dolor. *Maux de dents.*
Depilatorium, ſ. n. *Dépilatoire.*
Diabetes, ſ. m. *Diabètes.*
Diarrhæa, ſ. f. *Diarrhée.*
Dieta, ſ. f. *Diete, régime.*
Diſſolutio, ſ. f. *Diſſolution.*
Dracunculi, ſ. m. pl. *Dracuncules.*
Dyſpepſia, ſ. f. *Digeſtion difficile.*
Dyſpnæa, ſ. f. *Difficulté de reſpirer.*
Dyſenteria, ſ. f. *Dyſſenterie.*
Dyſuria, ſ. f. *Dyſurie.*

E

Efflorefcentia, ſ. f. *Exanthêmes.*
Elephantiaſis, ſ. f. *Lepre.*
Emetica, ſ. n. pl. *Emétiques.*
Epialos, ſ. m. *Epiale, eſpece de fievre.*
Epilepſia, ſ. f. *Epilepſie.*
Eryſipelas, ſ. m. *Eryſipele.*
Exanthemata, ſ. n. pl. *Exanthêmes.*
Excoriatio, ſ. f. *Ecorchure.*
Excreſcentia, ſ. f. *Excroiſſance.*

F

Fames, ſ. f. *Faim.*
Farctus, ſ. m. *Obſtruction.*
Fatuitas, ſ. f. *Folie.*
Ficus, ſ. m. *Fic.*
Flatus, ſ. m. pl. *Vents.*
Fluor albus. *Fleurs blanches*
Fœtor oris, ſ. m. *Puanteur de la bouche.*
Fuligo venenoſa. *Vapeurs malfaiſantes.*
Furor uterinus. *Fureur utérine.*

G

Gangræna, ſ. f. *Gangrene.*
Gargariſma, ſ. n. *Gargariſme.*
Gonagra, ſ. f. *Goutte aux genoux.*
Gonorrhæa, ſ. f. *Gonorrhée.*
Gravedo, ſ. f. *Eſpece de catarrhe.*

H

Hæmoptyſis, ſ. f. *Crachement de ſang.*
Hæmorrhagia, ſ. f. *Hémorrhagie.*

Hemorrhoïdes, ſ. f. pl. *Hémorrhoïdes.*
Hectica febris. *Fievre hectique.*
Hemicrania, ſ. ſ. *Migraine.*
Hemiplegia, ſ. f. *Hémiplégie.*
Hepatitis, ſ. f. *Hépatite.*
Herpes, ſ. m. *Herpe.*
Hydatis, ſ. m. *Hydatide.*
Hydrocele, ſ. f. *Hydrocele.*
Hydrophobia, ſ. f. *Hydrophobie.*
Hydropiſis, ſ. f. *Hydropiſie.*
Hypercatharſis, ſ. f. *Superpurgation.*
Hypochondriaſis, ſ. f. *Hypochondriaſme.*
Hyſterica paſſion. *Paſſion hyſtérique.*

I

Icterus, ſ. m. *Jauniſſe.*
Iliaca paſſio. *Miſéréré.*
Impetigo, ſ. f. *Eſpece de Gale.*
Inappetentia, ſ. f. *Eſpece d'appétit.*
Incontinentia urinæ. *Incontinence d'urine.*
Incubus, ſ. m. *Cochemar.*
Indigeſtio, ſ. f. *Indigeſtion.*
Inedia, ſ. f. *Abſtinence.*
Infarctus, ſ. m. *Obſtruction.*
Inflammatio, ſ. f. *Inflammation.*
Inſomnium, ſ. f. *Inſomnie.*
Intumeſcentia, ſ. f. *Enflure.*
Iſchias, ſ. f. *Sciathique.*
Iſchurias, ſ. f. *Iſchurie.*

K

Kinakina, ſ. f. *Quinquina.*

L

Laſſitudo ſpontanea. *Laſſitude ſpontanée.*
Lepra, ſ. f. *Lépre.*
Lethargus, ſ. m. *Léthargie.*
Leucophlegmatia, ſ. f. *Leucophlegmatie.*
Lienteria, ſ. f. *Lienterie.*
Lippitudo, ſ. f. *Chaſſie.*
Litteratorum morbi. *Maladies des gens de Lettres.*
Lochiorum ſuppreſſio. *Suppreſſion des Lochies.*
Lues venerea. *Vérole.*
Lumbago rheumatica. *Rhumatiſme aux lombes.*
Lumbrici, ſ. m. pl. *Vers.*
Lipothymia, ſ. f. *Lipothymie.*
Lycanthrophia, ſ. f. *Lycanthrophie.*
Lymphæ morbi. *Maladies de la lymphe.*
Lypiria, ſ. f. *Fievre lypirienne.*

M

Malacia, ſ. f. *Malacie.*
Maligna febris. *Fievre maligne.*
Mania, f. f. *Manie.*
Maraſmus, ſ. f. *Maraſme.*
Mariſci, ſ. m. pl. *Excroiſſances au fondement.*
Melancolia, ſ. f. *Mélancolie.*
Menſium ſuppreſſio. *Suppreſſion des regles.*
Migrana, ſ. f. *Migraine.*
Miſerere, ſ. m. *Paſſion iliaque.*
Morbilli, ſ. m. pl. *Rougeole.*
Morſus animalium venen. *Morſure des animaux venimeux.*

N

Narium pruritus. *Démangeaiſon dans le nez.*
Nauſea, f. f. *Nauſée.*
Nephritis, ſ. f. *Néphrétique.*
Nidor, ſ. m. *Rapport nidoreux.*
Noli-me-tangere. *Eſpece de cancer.*
Noſtalgia, ſ. ſ. *Maladie du pays.*

O

Obeſitas, ſ. f. *Embonpoint démeſuré.*
Obſtipatio, ſ. f. *Conſtipation.*

Obstructio, s. f. *Obstruction.*
Oculorum morbi. *Maladies des yeux.*
Odontalgia, s. f. *Douleur des dents.*
Odontagra, s. f. *Goutte sur les dents.*
Œdema, s. n. *Œdême.*
Omphalocele, s. m. *Hernie ombilicale.*
Ophthalmia, s. f. *Ophthalmie.*
Opisthotonos, s. m. *Espece de convulsion.*
Oppressio, s. f. *Oppression.*
Orgasmus, s. m. *Orgasme.*
Orthopnæa, s. f. *Difficulté de respirer.*
Ozœna, s. f. *Ulcere des narines.*

P

PAlpebrarum conglutinatio. *Agglutination des paupieres.*
Palpitatio cordis. *Palpitation du cœur.*
Panaritium, s. n. *Panaris.*
Pandiculatio, s. f. *Extension violente des membres.*
Paracenthesis, s. f. *Ponction.*
Paralysis, s. f. *Paralysie.*
Paraphrenesis, s. f. *Paraphrénésie.*
Paraplexia, s. f. *Paraplégie.*
Paresis, s. f. *Paralysie.*
Parotis, s. f. *Tumeur aux parotides.*
Partus, s. f. *Accouchement.*
Passio hypochondriaca. *Passion hypochondriaque.*
Passio hysterica. *Passion hystérique.*
Passio iliaca. *Passion iliaque.*
Peripneumonia, s. f. *Péripneumonie.*
Petechiæ, s. f. pl. *Pétéchies.*
Petechialis febris. *Fievre pétéchiale.*
Phagædenicum ulcus. *Ulcere phagédénique.*
Phlebotomia, s. f. *Saignée.*
Phlegmone, s. n. *Phlegmon.*
Phlogosis, s. f. *Phlogose.*
Phrenitis, s. f. *Phrénésie.*
Phthisis, s. f. *Phthisie.*
Pica, s. f. *Appétit dépravé.*
Plethora, s. f. *Pléthore.*
Pleuritis, s. f. *Pleurésie.*
Plica polonica. *Maladie des cheveux.*
Podagra, s. f. *Goutte aux pieds.*
Pollutio nocturna. *Pollution nocturne.*
Polypus, s. f. *Polype.*
Prægnatio, s. f. *Grossesse.*
Priapismus, s. m. *Priapisme.*
Procidentia ani. *Chute du fondement.*
Uteri. *De la matrice.*
Pruritus, s. m. *Démangeaison.*
Ptyalismus, s. m. *Salivation.*
Pulsus. *Pouls.*
Purpura, s. f. *Pourpre.*

Q

QUartana febris. *Fievre quarte.*
Quotidiana febris. *Fievre quotidienne.*

R

RAbies, s. f. *Rage.*
Raucedo, s. f. *Enrouement.*
Rachitis, s. f. *Chartre, ou noueure.*
Rhagades, s. f. *Petites excroissances aux parties naturelles.*
Rhumatismus, s. m. *Rhumatisme.*
Risus sardonicus. *Ris sardonique.*
Rosea, s. f. *Espece d'érysipele.*
Ructus, s. m. *Rapport.*

S

SAburra, s. f. *Saburre.*
Salivatio, s. f. *Salivation.*

EXPLICATION

Des Poids & des Mesures employés dans cet Ouvrage.

LA pinte est de deux livres.

La livre est de seize onces.

L'once est de huit gros.

Le gros est de trois scrupules, ou soixante-douze grains.

Le scrupule est de vingt-quatre grains.

Le grain équivaut à un grain d'orge.





DICTIONNAIRE
PORTATIF
DE SANTÉ.

(A B C)

ABCÈS, ſ. m. eſt un amas de pus renfermé dans le lieu même où il s'eſt formé aux dépens des parties molles dont il tient la place, ou qui l'environnent.

On diſtingue trois ſortes d'abcès, de ſimples, de compoſés, & de compliqués. Les ſimples ſont ceux dont le pus ſe trouve ramaſſé dans un ſeul endroit ou foyer; les compoſés ſont ceux où le pus ſe trouve répandu dans pluſieurs ſinus ou cavités; & les compliqués ſont ceux qui ſont accompagnés de carie, de virus, &c. Nous ne traiterons ici que des abcès ſimples; nous renvoyons pour les autres au *Dictonnaire de Chirurgie*, & aux articles ULCERE, CARIE, &c.

Il y a deux temps principaux à conſidérer dans l'abcès; celui où le pus ſe forme, & celui où il eſt déja formé.

Quand il y a de la fievre, des élancements dans la partie, que l'on y ſent une chaleur vive, qu'il y a tumeur, rougeur & douleur, on peut conjecturer avec aſſez de raiſon, que le pus eſt près de ſe former: l'augmentation de tous ces ſymptômes, & des friſſons irrégu-

liers, font connoître que la ſuppuration ſe fait. Quand, au contraire, les battements dans la partie ceſſent, que la chaleur eſt moindre, qu'il y a une diminution de rougeur & de tenſion, que la tumeur s'éleve en pointe, & qu'en appliquant deſſus les deux doigts alternativement on ſent flotter quelque choſe, il n'y a point de doute que le pus eſt formé, & que la matiere eſt parfaitement cuite. Néanmoins il faut remarquer que lorſque la matiere ſe trouve ſous quelques parties voiſines des tendons & des os, la ſuppuration peut être faite, le pus bien formé, ſans que les ſymptômes diminuent, parce que ces parties tendineuſes, reſtant toujours tendues, font compreſſion ſur celles qu'elles entourent ; ce qui arrive quelqueſois dans le panaris. Il faut, dans ces ſortes de cas, faire ouvrir l'abcès par un chirurgien, quand le pus eſt trop long-temps à ſe former. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

ABCÈS CRITIQUE. *Voyez* l'article DÉPÔT CRITIQUE.

ABSTINENCE, ſ. f. ſe dit ordinairement de la privation de nourriture en général, ou de quelqu'aliment en particulier.

L'abſtinence dans toutes les maladies vives, accompagnées de beaucoup de fievre, devient indiſpenſable. Comme la fievre n'eſt autre choſe qu'un effort que fait la nature pour détruire les humeurs viciées, ſi, dans cet inſtant, on lui donne de la nourriture ſolide, on partage ſes forces, & par ce moyen on retarde la perfection de ſon travail.

Dans les fievres continues avec redoublements, c'eſt-à-dire, dans celles qui n'ont point d'interruption, & qui ſe manifeſtent dans certaines heures de la journée avec plus de force, il faut abſolument s'en tenir aux bouillons faits avec le bœuf & le mouton, & quelqueſois un peu de veau.

Dans les fievres qui ont quelque intermittence, il n'eſt pas néceſſaire de ſe réduire tout-à-fait à la nourriture liquide. On peut, dans les intervalles, prendre quelques aliments ſolides, comme de la ſoupe, de la chair de poulet, de bœuf, &c.

Il eſt bon d'obſerver que l'on doit toujours propor-

tionner ſa nourriture à la force, à la durée de la fievre; de façon qu'il faut beaucoup moins manger dans une fievre qui revient tous les jours, que dans celle qui eſt tierce & quarte.

L'âge cependant établit quelques exceptions dans le régime.

Les enfants ne ſont pas en état de ſoutenir l'abſtinence, comme les grandes perſonnes. Depuis la naiſſance juſqu'à un an, on doit toujours donner le tetton aux enfants, quelque fievre qu'ils aient, & quel que ſoit l'état de maladie dans lequel ils ſe trouvent. Depuis un an juſqu'à trois, il eſt néceſſaire également de ne point ſupprimer tout-à-fait la nourriture aux enfants dans l'état de maladie : il convient ſeulement de le faire avec modération.

On peut leur faire une panade avec quelques tranches de pain que l'on fait cuire avec un peu de beurre & de l'eau; ou, ſi la fievre eſt légere, la nourriture qui leur convient le mieux eſt du lait, dans lequel on délaie de la mie de pain écraſée, que l'on fait cuire légérement en conſiſtance de bouillie. Si on veut rendre cet aliment plus nourriſſant, on peut y ajouter un jaune d'œuf avec un peu de ſucre.

Les vieillards ſont à peu près dans le même cas que les enfants; les longues abſtinences & la diete forcée les épuiſent.

Les jeunes gens qui jouiſſent d'un bon tempérament, & qui ſont dans la force de l'âge, ſont ceux qui ſont le plus en état de ſupporter la diete dans les maladies.

L'habitude a ſes droits dans la maladie comme en pleine ſanté. Un porte-faix, habitué à boire de l'eau-de-vie tous les jours, que l'on réduiroit ſubitement à un régime auſtere, & à prendre beaucoup de boiſſons aqueuſes, ſe trouveroit plutôt affoibli qu'un autre. Il faut à ces ſortes de tempéraments très-peu d'eau, & quelquefois un peu de vin pour les fortifier.

A l'égard de ceux qui ſont naturellement grands mangeurs, il leur faut auſſi un peu de nourriture pour ſatisfaire à l'habitude qu'ils ont contractée. Quand leur fievre eſt très-vive, on ne peut pas leur permettre de

nourriture ſolide : mais il faut y ſuppléer par du bouillon donné un peu plus fréquemment, par de la gelée de viande ; &, quand le feu de la fievre commence à tomber, on doit même leur accorder un peu de nourriture ſolide, comme de la ſoupe. Cette tolérance eſt rarement funeſte en pareil cas, pourvu qu'on en faſſe uſage avec modération. C'eſt à la prudence du médecin qui gouverne ces ſortes de malades, à régler leur nourriture. Comme ils ont la fibre dure, tendue, les vaiſſeaux vigoureux, la matiere de la fievre eſt mieux broyée, & eſt bien plutôt travaillée que dans les autres tempéraments ; c'eſt ce qui fait que l'on peut quelquefois courir les riſques de partager les forces de la nature, & de donner à ces hommes forts & robuſtes un peu de nourriture ſolide.

L'abſtinence produit de très-grands avantages dans la maladie ; & ſouvent elle ſert de préſervatif dans l'état de ſanté. Quand on ſe ſent rempli, que l'on a du dégoût, un défaut d'appétit, ou point de beſoin réel, pour-lors on doit ſe condamner ſoi-même à la diete. En général, dans la ſanté, la nourriture doit être proportionnée à ſon âge & à ſa force, à l'exercice de corps & d'eſprit que l'on fait ; en un mot, la réparation que l'on donne au corps, doit être meſurée ſur la diſſipation que l'on a faite.

Les enfants doivent beaucoup plus manger que les vieillards, parce qu'ils diſſipent beaucoup, & qu'ils ſont obligés de fournir à leur accroiſſement, qui eſt très-prompt.

Les vieillards, au contraire, doivent être très-ſobres, parce qu'ils n'éprouvent pas de grandes diſſipations, & qu'ils décroiſſent tous les jours.

Les adultes mangent plus que les vieillards, & moins à proportion que les enfants.

Dans l'âge viril, la balance eſt égale : on répare à peu près autant que l'on diſſipe. On doit abſolument s'abſtenir des aliments que l'on a éprouvé être nuiſibles à ſon tempérament : on peut, au contraire, manger de ceux qui s'accordent avec lui, quoiqu'ils paroiſſent mal-ſains en général, pourvu qu'ils n'aient point un

caractere pernicieux, & qu'ils ne ſoient pas ſi difficiles à digérer, que l'eſtomac n'en puiſſe pas venir à bout.

Quoique nous ayions recommandé d'éviter toute nourriture ſolide dans les fievres continues, il faut cependant diſtinguer celles qui viennent à la ſuite de longues maladies, après des fatigues conſidérables, des chagrins, des évacuations forcées, les fievres lentes, les fievres hectiques. La chaleur du ſang eſt ſi grande dans ces ſortes de fievres, il y a une ſi grande vivacité dans la circulation, qu'il eſt à craindre que ce grand mouvement, continué trop long-temps, ne rende les humeurs âcres, ne deſſeche les ſolides, n'épuiſe & n'aigriſſe les liquides. Il faut, dans ces circonſtances, permettre de la nourriture ſolide: cela eſt ſur-tout eſſentiel dans les enfants. Nous en avons vu pluſieurs qui ſe ſont rétablis par les ſeuls aliments ſolides, le bon air & un bon régime. La ſoupe, les œufs frais, le pain avec les confitures & les fruits cuits, ſont les ſeuls aliments qu'on puiſſe conſeiller en pareilles occaſions. Si on vouloit s'obſtiner à refuſer de la nourriture, on verroit ces malades dépérir tous les jours, & la fievre augmenter, au lieu de diminuer. Nous croyons que ce précepte eſt de la plus grande importance pour tous ceux qui ſont prépoſés pour veiller à la guériſon des malades.

ACCÈS, ſ. m. retour périodique de certaines maladies, après lequel il ſuccede une intermiſſion ou une rémiſſion, comme dans les fievres intermittentes, dans la rage, dans la folie. On dit, Un malade eſt dans ſon accès, en parlant d'un fou, d'un homme qui eſt ſujet à tomber du haut mal: on dit de quelqu'un qui eſt attaqué d'une fievre tierce ou quarte, qu'il eſt dans ſon accès.

ACCOUCHEMENT, ſ. m. l'action par laquelle une femme met au monde le fœtus qu'elle contient dans ſon ventre.

Ordinairement une femme n'accouche que d'un ſeul enfant, mâle ou femelle. Quelquefois cependant elle en fait deux, très-rarement trois & quatre.

Il y a trois ſortes d'accouchements, celui qui eſt naturel, celui qui eſt laborieux, & l'accouchement contre

nature. Le premier exige très-peu de précautions : il ſuffit de faire prendre avant le travail un lavement à celle qui eſt près d'accoucher, & de lui tirer trois poëlettes de ſang.

Quelquefois les accoucheurs ſondent les femmes qui ſont en travail, & font dégorger la veſſie, pour rendre l'accouchement plus heureux.

Dans l'accouchement laborieux, outre les précautions que l'on vient d'indiquer, il faut encore beaucoup d'adreſſe de la part de l'accoucheur, & beaucoup de patience de la part de celle qui eſt en travail. Néanmoins les douleurs ſont ſi vives, & le travail ſi long, qu'elle peut courir riſque pour la vie.

Quand la femme a perdu beaucoup de ſang, qu'elle eſt extrêmement foible, on peut faire uſage de la potion ſuivante :

Prenez, *Des Eaux diſtillées de Méliſſe ſimple & de Chardon bénit, de chacune deux onces.*
Des Confections d'Hyacinthe & Alkermès, de chaque un demi-gros.
De l'Eau de Fleurs d'Orange, deux gros.
De Sirop d'Œillet.
De Limon, de chacun une demi-once.
De Lilium de Paracelſe, vingt gouttes.

Mêlez le tout, pour donner d'heure en heure une cuillerée.

Dans le cas où l'on ne pourroit pas ſe procurer facilement les drogues qui entrent dans cette potion, on pourroit y ſubſtituer un gros de confection d'hyacinthe dans deux cuillerées d'eau de fleurs d'orange, ou l'eau cordiale qui ſuit.

Prenez trois bouquets d'œillets rouges épluchés ; ajoutez trois demi-poignées de feuilles de méliſſe, une poignée de fleurs de coquelicot, & une petite poignée de petite centaurée en fleurs ; verſez deſſus deux pintes de bon vin rouge ; mettez le tout dans un vaiſſeau bien couvert ; laiſſez-le auprès du feu chaudement, pendant douze heures ; paſſez ce vin, pour en donner un petit verre ou quatre cuillerées d'heure en heure.

Ce vin, & la potion qui le précede, ne conviennent

nullement quand il y a une fievre considérable & beaucoup de douleurs, ou quand la femme est encore forte, & qu'on peut attendre la délivrance des efforts que doit faire la nature.

Dans les accouchements laborieux où les douleurs sont petites & légeres, venant de loin en loin, & de mauvaise espece, la potion suivante les réveille par l'irritation qu'elle cause aux intestins, & en mettant en contraction les muscles du bas-ventre, & facilitant par-là l'expulsion du fœtus.

Prenez, *Du Séné mondé, deux gros.*

Faites-le infuser pendant une heure dans un petit verre d'eau bouillante, passez ensuite par un linge avec expression, & ajoutez-y le jus d'une orange aigre, pour une potion à donner sur le champ.

Quand on a des preuves que le fœtus est mort, on peut donner le julep suivant, pour le chasser hors du corps de la mere.

Prenez, *Des Eaux de Fleurs d'Orange.*
De Chardon-bénit, de chacune deux onces.
De Trochisque de Myrrhe, un scrupule.
De Sirop d'Armoise, une demi-once.

Mêlez le tout pour un julep.

Ce julep convient dans les femmes qui sont fort foibles, mais non dans celles qui sont fortes & qui ont de vives douleurs; il faut, pour le donner avec sûreté, remarquer en total ou en partie les signes suivants, par lesquels on connoîtra si l'enfant est mort.

S'il y a long-temps que la mere ne l'a senti remuer, s'il sort de la matrice des humidités cadavéreuses, si la femme sent une grande pesanteur dans le ventre, si l'enfant n'a aucun soutien, tombant toujours du côté où la mere se couche, si elle éprouve des syncopes & des convulsions fréquentes, s'il y a long-temps que l'arriere-faix & le cordon ombilical sont sortis; si, mettant la main dans la matrice, l'enfant est froid, son ombilic sans pulsation & sa langue immobile, & sur-tout si la mere a perdu beaucoup de sang, & qu'elle soit fort affoiblie.

On peut faire usage aussi avec succès, pour faire

ſortir le fœtus, quand il eſt mort, d'une décoction de la racine de fougere mâle, à la doſe d'une once dans cinq demi-ſetiers d'eau, réduits à pinte.

Il eſt bon de remarquer que dans ce cas la main d'une ſage-femme habile, ou d'un bon accoucheur, vaut mieux que tous les remedes internes qu'on pourroit employer.

Les femmes en couche s'imaginent ordinairement que, quand elles ſont échappées de l'accouchement ſans une très-grande fievre, & ſans des ſymptômes très-fâcheux, elles peuvent & doivent manger de tout ſans aucun ménagement. Ce malheureux préjugé moiſſonne le tiers des femmes en couche.

Le troiſieme jour, où ſe déclare la fievre de lait, eſt ſur-tout très-critique, & demande à être paſſé avec prudence & retenue: autrement la fievre augmente, le lait ſe trouble, les vuidanges ſe ſuppriment, les convulſions & la mort bientôt ſe ſuccedent.

Quand il n'y a point d'accidents fâcheux, on ne doit pas tenir les femmes en couche à une diete ſévere; mais il ne faut pas non plus leur laiſſer la liberté de vivre de tout, car elles en ſeroient bientôt les victimes: elles peuvent manger de la ſoupe, un peu de volaille, des œufs frais, du bœuf ou du mouton bouillis ou rôtis à dîner, & point de viande le ſoir. Il vaudroit mieux qu'elles fiſſent une diete un peu exacte, que de ſe livrer ſans réſerve à leur gourmandiſe: d'un côté, elles ne riſquent que de la foibleſſe; de l'autre, au contraire, des maladies & la mort.

A l'égard de l'accouchement contre-nature, il exige une adreſſe infinie de la part de l'accoucheur, & beaucoup de force & de patience de la part de la femme qui eſt en travail: au reſte, on doit ſuivre les mêmes remedes & prendre les mêmes précautions que dans l'accouchement laborieux. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, à l'article ACCOUCHEMENT.

Les femmes en couche ſont ſujettes à bien des maladies que nous aurons occaſion de détailler chacune à ſon article. *Voyez* FEMME EN COUCHE, POURPRE BLANC, VUIDANGES, TRANCHÉES, &c.

ACHORES, ſ. m. eſpece de teigne. C'eſt auſſi un petit ulcere qui ſe forme ſur la peau de la tête, & qui jette, par une infinité de petits trous dont il eſt parſemé, une quantité de pus qui eſt plus épais que l'eau, mais qui cependant n'a pas la conſiſtance de miel.

On appelle auſſi *achores* lés croûtes de lait auxquelles les enfants ſont ſujets. Il y a cependant cette différence, que les achores ont leur ſiege dans la peau même qui en eſt toute ſillonnée, & les véritables croûtes de lait réſident dans les glandes qui regnent dans la peau. *Voyez* Croutes de lait ; *Voyez* Teigne.

On reconnoît ces ſortes de croûtes à la nature de l'ulcere, qui n'eſt pas profond, qui eſt parſemé de petits trous, qui réſide à la tête, qui répand une matiere purulente plutôt liquide, qu'épaiſſe comme le pus doit l'être.

La cauſe immédiate de cette maladie eſt l'âcreté de la lymphe, qui, ne pouvant plus être contenue dans ſes propres vaiſſeaux, les ronge, en détruit la texture, & produit des écoulements ſous la forme de petits ulceres.

Les cauſes éloignées ſont un mauvais lait, l'uſage du vin, du café, des ragoûts épicés, du ſel, du vinaigre ; un air épais & groſſier, ou trop vif ; un défaut de propreté de la part de la nourrice qui n'a pas ſoin de la tête de l'enfant ; une tranſpiration arrêtée, un vice héréditaire ; un virus vérolique, ſcrophuleux, &c.

Pour y remédier, voici ce qu'on peut faire. On commence par une ſaignée au bras : on doit prendre après, une purgation avec un gros de rhubarbe, deux gros de ſéné, deux onces de manne ; pour tiſane, la décoction de racine de patience ſauvage, dont on fait bouillir la valeur d'une once dans une pinte d'eau, & dont on boit trois verres par jour : on finira le traitement par une ſeconde purgation au bout de huit jours, qui conſiſtera en deux gros de feuilles de ſéné, un gros de ſel de Glauber, ſix grains de jalap, & une demi-once de confection Hamec ; on adoucira ce purgatif ſelon l'âge.

Quand on aura pris toutes ces précautions pour empêcher que l'humeur ne ſe jette ſur la poitrine ou ſur quelque partie eſſentielle à la vie, on pourra pour lors

appliquer ſur cette eſpece de teigne le liniment ſuivant.

Prenez, *Des Baies de Genievre bien mûres, telle quantité qu'il vous plaira.*

Pilez-les & faites-les bouillir, battez & mêlez-les avec du ſain-doux ; paſſez enſuite par un linge avec expreſſion, & gardez ce liniment pour l'uſage.

On commencera par laver la tête avec de l'urine d'une perſonne en ſanté, dans laquelle on aura fait bouillir de la racine & des feuilles de mauve & de guimauve.

On appliquera enſuite le liniment, obſervant de couvrir la tête avec un papier brouillard ; on réitérera la même choſe tous les jours.

On fera prendre intérieurement aux enfants, avant & pendant l'uſage du liniment, du petit-lait clarifié, dans lequel on mettra infuſer une pincée de fleurs de coquelicot.

Quand ils ſeront plus grands & plus raiſonnables, on leur ſera une décoction légere de ſquine, à la doſe de deux gros, bouillie dans trois demi-ſetiers d'eau réduits à chopine ; on paſſera enſuite cette boiſſon ; on la coupera avec du lait.

On pourra auſſi, au lieu du liniment précédent, appliquer ſur la tête de l'huile d'œuf, mêlée avec une partie égale d'huile des philoſophes. On recommande auſſi l'huile de girofle faite par infuſion, comme un fort bon topique en ce cas. Le liniment dont nous avons donné la deſcription ci-deſſus eſt plus facile à faire, & moins coûteux.

On aura toujours l'attention de purger les enfants attaqués de ces croûtes, tous les huit ou dix jours.

On ne fera pas ſaigner les enfants, on ſe contentera de leur faire boire de la tiſane faite avec la racine de patience ſauvage : on les purgera après avec de l'eau de rhubarbe, c'eſt-à-dire, avec un demi-gros de rhubarbe infuſée dans un demi-ſetier d'eau, pendant toute la nuit, ſur des cendres chaudes. Après cette purgation, on appliquera le liniment comme ci-deſſus

ACIDES, adj. pris ſubſtantivement; maladies occaſionnées par la ſurabondance des acides.

Presque tous les aliments dont on se nourrit sont sujets à tourner en acides, c'est-à-dire, qu'il arrive assez souvent qu'ils s'aigrissent. Ce sont ces aigreurs qui deviennent une des causes les plus fréquentes des maladies. On en voit des exemples assez communs parmi les enfants de l'un & l'autre sexe, & parmi les adultes qui menent une vie sédentaire & peu exercée.

Les aliments qui engendrent les sucs acides, sont ceux qu'on appelle farineux : tels sont le froment, le seigle, l'orge, les féves, les pois, le riz, & généralement tous les végétaux, cuits ou cruds.

Le lait dont les enfants se nourrissent, produit fort souvent les mêmes inconvénients.

La viande, & sur-tout la chair des jeunes animaux, comme le veau, l'agneau, le cochon de lait, fournissent quelquefois à l'estomac des sucs aigres; cela est cependant plus rare.

Les aigreurs prennent ordinairement naissance dans l'estomac ou dans les boyaux, d'où elles sortent par le vomissement; quelquefois les matieres aigres passent par les selles ou dans le sang.

Il y a plusieurs signes qui annoncent les aigreurs, comme les rapports qui sentent l'aigre, les picotements à l'estomac; un sentiment de faim, des démangeaisons dans le nez, des rougeurs au visage immédiatement après les repas: mais les caracteres les plus sensibles sont la qualité & la couleur des excréments, qui sont d'un jaune tirant sur le verd, quelquefois tout verds, & qui ont une odeur acide.

Quand les aigres sont répandus dans les boyaux, ils alterent la couleur & l'action de la bile; ils donnent lieu à des coliques, à des dévoiements, à des dyssenteries, & à des embarras dans les différentes parties du bas-ventre. De-là naissent les pâles-couleurs dans les filles : c'est pourquoi on voit presque tous les enfants qui sont exposés à cette incommodité, porter un ventre plus gros qu'ils ne devroient l'avoir naturellement.

Quand les acides passent dans le sang, ils épaississent les humeurs, ils arrêtent le cours de la lymphe nour-

riciere, ils retardent le développement du corps, bouchent tous les vaiſſeaux, & forment un embarras général dans toute la circulation. Quelquefois ils s'annoncent avec plus d'éclat, ſelon les différentes parties où ils ſe portent. A la peau, ils occaſionnent des rougeurs, des boutons, des dartres; à la poitrine, des toux ſeches & preſque convulſives; à la tête, des convulſions, des vertiges: en un mot, ce ſont autant de maladies différentes, qui tiennent toutes à la même racine, & qui dépendent entiérement de la même ſource. La cauſe étant une fois connue, on peut plus aiſément en trouver le remede; il s'agit de mettre en uſage tout ce qui peut détruire les acides.

Si l'on ſuivoit bien ce principe, & qu'on l'appliquât à propos, on viendroit à bout de beaucoup de maladies qui moiſſonnent les trois quarts des enfants. Voici la route que l'on peut ſuivre.

Lorſqu'un adulte ſentira des rapports aigres, des chaleurs d'entrailles, des picotements douloureux, des faims & des dégoûts extraordinaires, des démangeaiſons dans le nez, avec des rougeurs au viſage, on commencera par lui donner, pendant deux ou trois jours, un gros de poudre abſorbante, faite avec les yeux, les pattes, les écailles d'écreviſſes, de cancres, de homards, d'huîtres, de moules calcinées; ou avec les coraux, les perles, la nacre de perle, la craie & le bol. On partagera le gros en ſix priſes, dont on prendra trois, une heure avant les repas, en les délayant dans une cuillerée d'eau.

Après l'uſage, continué pendant deux ou trois jours, d'une de ces poudres à ſon choix, on tâchera d'évacuer le malade ou par en-haut, ou par en-bas. Si les aigreurs ſont accompagnées d'envies de vomir, le plus court parti eſt de prendre deux grains d'émétique dans une chopine d'eau, en trois verres, à une heure de diſtance l'un de l'autre, en obſervant de beaucoup boire pendant que l'émétique fera ſon effet. *Voyez* ÉMÉTIQUE.

Si l'on n'a aucune envie de vomir, & que l'on ait au contraire des coliques aſſez fréquentes, pour lors on préférera une purgation ſimple. *Voyez* PURGATION.

Il ne faut pas oublier de faire précéder la médecine par l'ufage de la poudre abforbante, car autrement l'émétique & la purgation feroient beaucoup moins d'effet. Si, malgré cette purgation, la même incommodité fubfiftoit, on fe mettroit à l'ufage d'une poudre faite avec douze grains de rhubarbe, & un fcrupule d'yeux d'écreviffes, dans une cuillerée de foupe. On continueroit cette poudre pendant huit jours, après quoi on fe purgeroit comme ci-deffus.

Il y a encore un autre moyen de venir à bout de l'acide qui fe trouve dans le corps, c'eft en faifant ufage des remedes qui font propres à le détruire : tels font les alkalis fixes ou volatils. Ainfi on pourroit faire des bouillons de poulet, dans lefquels on ajouteroit du fuc dépuré de creffon de fontaine, à la dofe de deux cuillerées fur un bouillon ; ou, fi on aime mieux, on emploiera le firop anti-fcorbutique, à la dofe d'une cuillerée à café dans un verre d'eau : il a une vertu très-efficace pour détruire l'acide qui fe trouve dans l'eftomac, & brifer les glaires qui le produifent : il a même cet avantage, ainfi que le creffon, fur les abforbants, comme les yeux d'écreviffes, &c. qu'il pénetre dans le fang, & va attaquer l'acide jufques dans les plus petits vaiffeaux du corps.

On ne doit point s'effrayer de la chaleur que produifent ces remedes : elle ne vient que de l'effervefcence de l'acide avec l'alkali : elle ne dure qu'un inftant : elle ne caufe que rarement des effets dangereux.

Quand les acides font répandus dans le fang, qu'on a employé inutilement, pour les détruire, les abforbants, comme le corail, les yeux d'écreviffes, &c. que les alkalis fixes & volatils n'ont été d'aucune efficacité, on peut avoir recours à un remede qui eft très-propre pour combattre ce levain ; c'eft le favon. On battra du favon dans un mortier, en verfant deffus un peu d'huile d'olive ; on en fera enfuite des pilules du poids de quatre ou fix grains ; on en donnera une, deux, trois ou quatre, felon l'âge & les forces de l'enfant, jufqu'à ce qu'on n'ait plus de preuve de l'exiftence des acides. Il eft bon d'obferver que les alkalis & le favon

ne doivent pas être mis en uſage, quand il y a de la fievre ou de vives douleurs.

Avec un enfant qui eſt encore à la mamelle, on ne peut pas avoir recours à ces ſortes de remedes. On ſe contentera de lui faire prendre quelques cuillerées d'huile d'amandes douces, avec un peu de ſirop de fleurs de pêcher, juſqu'à ce qu'il vienne quelques évacuations par le bas. On réitérera ce remede de deux jours l'un, pendant huit jours. On obſervera de ne lui donner du lait que pour ſa ſuffiſance; & on aura ſoin de purger doucement la nourrice avec deux onces de manne, & une once de ſirop de pomme. *Voyez* l'article COLIQUES, où l'on parle des coliques des enfants, produites par les aigreurs des premieres voies.

Si l'enfant eſt un peu plus avancé en âge, on eſſaiera de lui faire avaler un ſcrupule de poudre de corail pendant deux jours; après quoi on le mettra à l'uſage de l'eau de rhubarbe, dont il prendra un verre tous les matins, pendant huit jours.

On doit être bien attentif à la ſanté des petits enfants; car la machine à cet âge eſt ſi foible, qu'un rien peut la détraquer: leur médecine ſe réduit aux alkalis volatils & fixes, aux poudres abſorbantes, & aux légers purgatifs amers; en ſuivant cette conduite, on leur éviteroit bien des maladies auxquelles ils ſuccombent quelquefois.

Il eſt à propos ſur-tout de régler leur nourriture, de ne point les charger d'aliments, & de ne point leur en donner de difficile digeſtion, comme la bouillie & les fruits. *Voyez* ABSTINENCE, RÉGIME.

C'eſt la gourmandiſe qui tue la plus grande partie des enfants.

Les filles qui ont atteint l'âge de puberté, doivent faire de l'exercice le plus qu'elles peuvent, & ſur-tout éviter les aliments qui leur ſont pernicieux, comme les fruits, les légumes, le veau, l'agneau, le cochon de lait, & généralement tout ce qui eſt contraire aux eſtomacs délicats. *Voyez* ALIMENTS.

Ce que l'on a dit au ſujet des acides qui réſident dans l'eſtomac, doit s'entendre de ceux qui ont paſſé

dans le ſang ; c'eſt à peu près le même traitement, excepté qu'il faut bien plus de tiſane & de lavements, quand il y a de la fievre. Au reſte les coqueluches des enfants, leurs dévoiements, leurs coliques, cedent ordinairement à la méthode que nous venons de tracer.

Il faut être bien ſcrupuleux par rapport à la ſaignée ; car dans ces ſortes de maladies, & chez les enfants ſur-tout, elle ſert à faire repomper les aigres dans le ſang, & par conſéquent à rendre la maladie encore plus grave. Il y a bien peu de circonſtances qui rendent la ſaignée néceſſaire dans ces ſortes de maladies : elle ne peut qu'augmenter la foibleſſe naturelle de l'eſtomac, & favoriſer la reproduction des acides. *Voyez* AIGREURS, ENFANTS. (*Maladies des*)

ACRETÉ, ſ. f. eſt une ſenſation déſagréable, occaſionnée par l'action des parties âcres dont nos humeurs ſont infectées.

Nos humeurs ſont ſuſceptibles de trois ſortes d'âcreté, l'âcreté acide, l'âcreté alkaline, & la muriatique ou ſaline.

Nous avons traité de celle qui eſt produite par les acides, à l'article ACIDES.

Celle qui eſt alkaline s'annonce par des rapports d'œufs pourris, par des ſelles d'une puanteur cadavéreuſe, ſur-tout lorſque ces ſignes ſe rencontrent dans un tempérament très-échauffé, ſujet à manger beaucoup de viande, & particuliérement de la viande noire. Dans ce cas, il faut réduire le malade, pour toute nourriture, aux végétaux frais & bien préparés, à la ſoupe faite avec du bœuf & une moitié de volaille, le mettre à l'eau pour boiſſon à ſes repas, & à la limonade dans le reſte de la journée. *Voyez* ALKALIS.

L'âcreté ſaline ſe caractériſe par un goût ſalé, & par tous les ſignes qui ſuivent. On reconnoît que le ſang & les humeurs ſont âcres, à la vivacité de la circulation, à la ſoif, au deſſéchement, à la chaleur, à l'ardeur, à un appétit déréglé, à une faim extraordinaire, aux dévoiements, aux irritations de poitrine, aux démangeaiſons à la peau & aux différentes parties du corps, aux ſueurs fétides, aux urines rouges & briquetées. Il

faut aussi avoir égard au tempérament & à la façon de vivre ; les bruns dont la peau & les cheveux sont très-noirs, les blonds très-foncés, ont ordinairement le sang plus âcre ; les personnes très-vives, celles qui font des exercices violents, qui sont sujettes aux débauches, qui font excès des liqueurs spiritueuses, sont dans le même cas.

Les causes de l'âcreté sont d'abord le développement des sels du sang & des humeurs, qui est ordinairement produit par un air vif & chaud, ou chaud & sec ; des aliments de haut goût, tels que les ragoûts, l'usage du vin, du café, des liqueurs spiritueuses, celui de la viande noire & salée ; les exercices violents, les veilles forcées ; la suppression des évacuations ordinaires, comme les hémorrhoïdes, ou les regles dans les femmes, la rentrée des dartres, des boutons, de la gale, &c ; un virus vérolique, scorbutique, cancéreux, &c ; des passions de l'ame tumultueuses, de grands chagrins, un amour excessif ; en un mot, un mauvais levain produit par quelque maladie, comme la petite-vérole, la fievre maligne, ou que l'on a apporté en naissant de ses pere & mere.

Voici un bouillon qui réussit assez bien dans cette circonstance : il humecte & rafraîchit, il donne une fluidité convenable au sang & à toutes les humeurs, il adoucit l'âcreté qui s'y trouve. Il est propre dans toutes les indispositions qui viennent de chaleur & de sécheresse ; mais il ne doit pas se continuer long-temps, de peur qu'il ne relâche les fibres de l'estomac, ce qui affoibliroit la digestion : après dix ou douze jours de son usage, il faut le cesser.

Prenez, *De la Rouelle de Veau, une demi-livre.*

Faites-la cuire dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoutez, *De Feuilles de Pourpier.*
De Bourrache, de chaque une demi-poignée ; &
Une Laitue coupée en quatre.

Laissez infuser le tout une demi-heure ; passez-le par un

un linge avec une légere expression, & partagez-le en deux doses, à prendre dans la journée, l'une le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

La tisane suivante adoucit également l'âcreté des humeurs; elle pousse les impuretés du sang par les urines, & tempere le bouillonnement des humeurs.

Prenez, *De la meilleure Avoine, nettoyée & lavée, deux onces.*
De la Racine de Chicorée sauvage, récente & ratissée, une once & demie.

Faites bouillir le tout, pendant une demi-heure, dans trois chopines d'eau de riviere : ajoutez-y sur la fin,
Du Crystal minéral, deux gros.
Du Miel blanc, ou de Narbonne, une once.

Laissez encore bouillir le miel, pour l'écumer une ou deux fois; passez ensuite le tout par un linge, & mettez-le dans une cruche où vous le laisserez refroidir.

Cette tisane se prend pendant quinze jours, à la dose de deux verres tiedes le matin, & un autre l'après-dîné pour les personnes robustes, & d'un verre le matin & autant l'après-dîné pour les personnes délicates. Quand on aura fini cette boisson, il convient de se purger avec deux onces de manne, & une once de sirop de chicorée, composé de rhubarbe, dans un verre de petit-lait; on prendra ensuite le bouillon suivant:

Prenez, *D'Eau de Poulet une pinte, dans laquelle vous ajouterez,*
De Feuilles de Bourrache, une poignée.
De Fleurs de Mauve & de Bouillon-blanc, de chaque deux pincées.
Deux Figues grasses.

Vous laisserez infuser le tout pendant un quart d'heure, pour partager en trois bouillons, dont on prendra deux le matin à jeun, à trois heures de distance l'un de l'autre, & le troisieme sur les cinq ou six heures du soir. On continuera ce bouillon pendant trois jours de suite.

Si l'âcreté résiste à tous ces remedes, le malade se mettra à l'usage du lait pour toute nourriture, qu'il continuera pendant une quinzaine de jours, s'il peut le supporter; ce dont il s'appercevra, s'il lui donne de

l'appétit, s'il ne tourne point en dévoiement, & s'il ne lui cauſe ni peſanteur, ni tranchées.

Quand le malade ne ſera point en état de ſe mettre totalement au lait, il ſe contentera d'en prendre le matin une chopine coupée avec de l'eau.

Les perſonnes qui ne ſeront pas en état de ſupporter l'uſage du lait, y ſuppléeront par la boiſſon ſuivante. Faites brûler légérement deux cuillerées d'orge mondé & une de ſeigle, de façon qu'ils ne rôtiſſent pas trop vîte, juſqu'à ce qu'ils aient acquis la couleur du café : mettez le tout en poudre, & prenez-en deux cuillérees que vous ferez bouillir dans une chopine d'eau, pour réduire aux deux tiers ; laiſſez repoſer la liqueur, tirez-la au clair, & buvez-en avec du ſucre, en y ajoutant un peu de lait, ſi vous pouvez le digérer, & la prenant ſimple, ſi le lait vous incommode. On continuera cette boiſſon pendant quinze jours ou un mois, ſelon le plus ou le moins d'effet qu'on en retirera.

Quand l'âcreté ſe trouve dans un tempérament chaud & ſec, vif, bouillant, aſſez robuſte, il faut faire précéder tous ces remedes d'une ou deux ſaignées, ſelon le beſoin.

Il eſt eſſentiel de faire attention que tous ces remedes deviendroient inutiles, ſi l'on ne coopéroit à leur ſuccès, en ne vivant que d'aliments doux, en évitant le ſel & les épiceries, le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, toutes les nourritures échauffantes, & également tout ce qui peut enflammer le ſang, &, par conſéquent, augmenter l'âcreté.

ACRIMONIE, ſ. f. On entend par ce terme une qualité particuliere des humeurs de notre corps, & dont la nature ſe manifeſte plutôt par les effets qu'elle produit dans les parties qui en ſont affectées, que par aucune ſenſation bien diſtincte. C'eſt moins une maladie qu'une diſpoſition à la maladie.

L'acrimonie ſe marque par la vivacité de la circulation, par la ſoif, le deſſéchement, la chaleur, l'ardeur ; par un appétit déréglé, des faims extraordinaires, des dévoiements ; des irritations à la poitrine, à la peau, & dans les différentes parties du corps ; des ſueurs fétides, des urines bourbeuſes.

Les causes sont dépendantes des humeurs, dont les sels sont échauffés par les exercices violents, les aliments échauffants, l'air chaud & sec, le vin, les liqueurs spiritueuses, les passions de l'ame ; le virus vérolique, scorbutique, écrouelleux ; la suppression des regles, des vuidanges ; les veilles forcées, le chagrin, & tout ce qui peut enflammer le sang.

L'émulsion suivante est très-propre pour adoucir l'acrimonie du sang, & pour en appaiser la chaleur. Elle convient dans toutes les chaleurs du sang, dans les fievres ardentes, les trop grandes veilles, l'ardeur d'urine, l'inflammation des reins ou de la vessie, dans toutes sortes de douleurs ; dans les diarrhées provenant d'irritation, les dyssenteries & les hémorrhagies. Elle est sujette cependant à s'aigrir dans l'estomac, c'est pourquoi il convient de purger, avant de s'en servir.

Prenez, *Des quatre Semences froides majeures, une demi-once.*

Des Amandes douces, pelées dans l'eau chaude, une demi-once.

Pilez le tout dans un mortier de pierre ou de marbre, en versant peu à peu dessus une pinte de décoction d'orge mondé : passez ensuite par un linge, & versez dans la colature une once de sirop de guimauve.

Cette boisson doit être tiede : au reste il faut suivre le même traitement que celui qui est indiqué à l'article Acreté.

ACROCHORDON, s. m. espece de verrue, ainsi appellée en grec, parce qu'elle ressemble à une corde coupée par son extrémité. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, articles Verrue, Porreau.

ÆGILOPS, s. m. petit ulcere qui se forme à l'angle interne de l'œil : il ne faut pas confondre l'ægilops avec l'anchilops & la fistule lacrymale.

L'anchilops est une petite tumeur phlegmoneuse, qui dégénere en abcès.

L'ægilops est le même abcès ouvert, c'est-à-dire un ulcere qui lui succede.

La fistule lacrymale est le même ulcere devenu calleux & sinueux.

Ce petit ulcere ſe trouve avec ou ſans inflammation : quand il eſt accompagné de douleur, de chaleur, de rougeur, il faut faire précéder les ſaignées, la diete, les délayants, & enſuite un purgatif. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, où l'on parle du traitement externe.

AFFECTION, ſ. f. ſignifie la même choſe que maladie : dans ce ſens, on appelle une maladie hyſtérique, une *affection* hyſtérique ; une maladie hypochondriaque ou mélancolique, une *affection* mélancolique ou hypochondriaque. *Voyez* HYSTÉRIQUE, MÉLANCOLIQUE, &c.

AGITATIONS, ſ. f. plur. On entend par ce mot, un mouvement preſque involontaire, qui fait que le malade ſe remue continuellement : c'eſt ce qui arrive ſur-tout pendant la nuit.

On éprouve des agitations toutes les fois que le ſang peche par âcreté, ou par une trop grande chaleur. Les perſonnes ſeches, maigres, qui ſe nourriſſent d'aliments très-chauds, qui boivent des liqueurs ſpiritueuſes ou beaucoup de café, qui font des exercices violents, qui éprouvent des veilles forcées, ou qui ont des chagrins cuiſants, ſont ſujettes à avoir des agitations.

Voici une émulſion qui convient dans ces ſortes de cas, pourvu qu'il n'y ait ni fievre violente, ni vomiſſements qui puiſſent la rendre nuiſible.

Prenez, *Quatre Amandes douces, pelées dans l'eau chaude.*
Des quatre Semences froides majeures, deux gros.
Des Semences de Pavot, un gros & demi.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, en verſant peu à peu un grand verre d'eau commune.

Ajoutez-y enſuite du ſirop de diacode, depuis demi-once juſqu'à ſix gros, ou du laudanum liquide de Sydenham, de douze à quinze gouttes.

Pour une doſe à prendre, à l'heure du ſommeil, quatre heures après avoir mangé légérement.

Si cette émulſion charge l'eſtomac, on la prendra tiede, & on y ajoutera deux gros de canelle.

On peut aussi, dans la même vue, y ajouter un gros d'yeux d'écrevisses préparés.

Voici une potion qui convient pour calmer les agitations & procurer du sommeil.

Prenez, *De l'Eau d'Armoise.*
De l'Eau de Mélisse simple, de chacune deux onces.
De la Poudre de Castoréum, douze grains.
De Laudanum liquide de Sydenham, vingt gouttes.
De Sirop d'Armoise, ou d'Eau de Fleurs d'Orange, une demi-once.

Mêlez le tout, pour prendre à la cuiller.

On peut aussi, en pareil cas, faire une décoction d'une cuillerée & demie de pain rassis & d'une tête de pavot dans une chopine d'eau, réduite à demi-setier. Quand le tout est passé, on le prend en une dose, trois heures après soupé.

On peut substituer à ces émulsions & à ces potions, l'usage de la limonade qui est plus tempérante & plus rafraîchissante.

Le petit-lait pris pendant quinze jours, & ensuite le lait de vache, le soir en se couchant, temperent les agitations.

Comme les agitations proviennent, en général, de l'âcreté du sang ou de l'acrimonie des humeurs, on peut suivre à peu près le même plan que nous avons tracé dans les articles ACRETÉ & ACRIMONIE. *Voyez ces deux articles.*

AIGREURS, s. f. plur. maladie à laquelle toutes les personnes qui ont l'estomac délicat sont fort sujettes.

Ce mot exprime ce goût piquant & astringent que l'on trouve dans les fruits qui ne sont pas encore en maturité, & dans le vin, le lait, le miel aigris.

Dans les estomacs débiles & paresseux, les aliments sont sujets à tourner en aigre, sur-tout ceux qui sont tirés des végétaux, comme les fruits, la salade, &c. On peut, quand cette incommodité n'est pas habituelle, mâcher un peu de cachou préparé, avant son dîné; on prendra vingt-quatre grains d'yeux d'écrevisses &

douze grains de rhubarbe mêlés ensemble, pendant huit ou dix jours, & se purger ensuite. *Voyez* Acides.

AIR. Il est absolument nécessaire que les malades qui ont de la fievre respirent un air tempéré, c'est-à-dire, qui ne soit ni trop froid ni trop chaud : il vaut même mieux qu'il soit frais que chaud, entre huit à douze degrés du thermometre de Réaumur. S'il est froid, il arrête la transpiration, les sueurs, les crachats ; donne des douleurs rhumatisantes : s'il est trop chaud, les malades ont de la peine à respirer, le sang n'est pas rafraîchi en passant dans les poumons, ce qui est un de leurs usages ; les sueurs sont trop fortes ou déplacées, les humeurs se putréfient, l'air environnant se corrompt, avec autant de danger pour les malades que pour ceux qui les soignent.

Un peu de feu dans une cheminée ou un poële à tuyau, est le meilleur moyen de corriger le trop grand froid ; la cheminée est préférable : il ne faut jamais mettre de braise dans un réchaud ou bassin de cuivre, à moins que la piece n'ait plus de vingt pieds en tout sens, plus de douze pieds de haut, & ne reçoive fréquemment de l'air nouveau ; comme les salles d'hôpital. S'il n'y a ni cheminée ni poële dans la chambre, il suffira d'empêcher que l'air n'y entre continuellement. On remédiera facilement à la trop grande chaleur de l'air, en tenant ouverte, pendant plus ou moins de temps, une porte ou une fenêtre. Mais il faut avoir attention que les malades ne soient pas frappés par l'air ; ce qui est aisé, en tirant les rideaux du lit pendant le temps que la fenêtre sera ouverte, ou en entourant le lit, de ce côté, avec un drap ou une couverture sur des chaises dont le dos soit élevé. C'est pourquoi il vaut mieux renouveller l'air, en ouvrant une porte dans une chambre voisine, afin que l'air ne frappe pas les malades, & qu'il soit un peu corrigé. On évitera de renouveller l'air dans le moment de la pluie ou du brouillard.

Il est également de la plus grande nécessité que les malades respirent un air pur, tant pour eux que pour ceux qui les soignent. L'air se corrompt très-promptement dans les chambres où il y a plusieurs per-

ſonnes ſaines, raſſemblées quelques heures ſans que l'on ouvre ; & il devient préjudiciable. Cette corruption eſt bien plus prompte & plus nuiſible dans les chambres des malades, ſur-tout de ceux qui ont de la fievre, ſpécialement ſi c'eſt une fievre humorale, putride, telle que la fievre maligne, la petite-vérole, la dyſſenterie. La fievre & la corruption des humeurs en eſt bientôt augmentée, outre les inconvénients cauſés par la chaleur, rapportés ci-deſſus. Il faut renouveller l'air des chambres de ces malades au moins deux fois par jour, en ouvrant à la fois, de deux côtés oppoſés, deux fenêtres, ou une porte & une fenêtre, en obſervant que les malades ſoient préſervés du courant d'air par leurs rideaux, ou autrement. Il faut beaucoup plus de temps pour renouveller l'air quand il n'y a qu'une ouverture. Il ſera utile de brûler un peu de vinaigre ſur une pelle rouge, ce qui corrige l'air putride; ou d'y jetter ſucceſſivement deux ou trois pincées de poudre à tirer, ſi le malade ne hait pas cette odeur. On aura ſoin de faire enlever promptement les urines des malades, & ce qu'ils rendent par les ſelles, en le couvrant. Il ne faut ſouffrir dans la chambre des malades que ceux qui y ſont néceſſaires.

ALBUGO, ou TAIE, ſ. m. eſt une maladie des yeux, où la cornée, devenue blanche & opaque, a perdu ſa couleur naturelle. *Voyez* TAIE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

ALCALIS. *Voyez* ALKALIS.

ALIMENTS, (*les*) ſ. m. plur. On entend par aliments tout ce qui peut ſe digérer dans l'eſtomac, ſe convertir en chyle & en ſang, & ſervir à l'augmentation ou à la réparation du corps.

Il n'eſt pas douteux que les aliments méritent une attention particuliere dans la pratique de la médecine ; car on peut les regarder comme cauſes de maladies, ou comme remedes : en ce cas, ils forment une partie du régime que les malades doivent obſerver pour parvenir à leur guériſon.

Les aliments peuvent devenir la ſource des maladies

de deux façons différentes ; quand on en fait excès, ou qu'on n'en fait pas un bon choix.

La trop grande quantité d'aliments énerve l'estomac, rend la digestion lente & paresseuse, donne lieu aux rapports, aux vents, aux crudités, aux douleurs d'estomac, aux coliques, aux dévoïements.

La mauvaise qualité des aliments n'est pas moins nuisible : le chyle qui s'en sépare est altéré, & digéré imparfaitemeut. Outre tous les maux que l'on vient de décrire, il passe dans le sang, infecte les humeurs des vices par où il peche, & se tourne en humeurs âcres de toutes sortes de nature.

Les grands mangeurs & les personnes capricieuses alterent la durée de leurs jours ; les premiers, en accablant leur estomac & leur corps d'un fardeau trop grand ; les autres, en corrompant leur sang & leurs humeurs par des substances mal-saines, & en mettant le trouble & l'incendie dans la machine.

La regle que l'on doit suivre pour n'être pas incommodé, c'est de proportionner sa nourriture à son travail & à ses forces.

Les femmes doivent moins manger que les hommes, parce qu'elles ont les vaisseaux plus foibles, & les organes de la digestion plus délicats.

Les enfants sont dans la nécessité de manger plus souvent & davantage que les personnes qui sont parvenues à un âge mur : l'accroissement, dans l'enfance & dans la jeunesse, est considérable : la dissipation qui se fait chaque jour est très-abondante ; la réparation doit y être proportionnée. Il y a même une réflexion essentielle à faire à ce sujet. Comme l'accroissement est plus vif, plus prompt, depuis les premiers jours de la vie jusqu'à cinq ou six ans, & depuis douze jusqu'à quinze, il convient, dans ces différents temps, d'augmenter la nourriture.

Ce que nous disons des femmes, des enfants, s'applique aussi à toutes les especes de tempéraments, aux saisons & aux conditions différentes.

Les gens valétudinaires mangent moins ; les tempéraments secs se nourrissent davantage.

Dans l'été, la nourriture doit être moindre que dans l'hiver, dans les pays froids que dans les pays chauds. Les personnes accoutumées à une vie dure & pénible, à faire un exercice considérable, ont besoin d'aliments plus nourrissants & plus abondants. Toutes ces différences, bien ou mal observées, sont du nombre des causes les plus fréquentes des maladies & de la santé.

Les aliments, comme on peut en juger, occasionnent bien des maladies, quand ils pechent, ou par leur quantité, ou par leur qualité; mais ils se changent souvent en remedes salutaires, quand on en use avec prudence & qu'on en fait un bon choix; c'est ce qu'on appelle régime. *Voyez* RÉGIME.

Tout homme sain, & dans l'âge mûr, doit ne jamais perdre de vue cette regle, que les aliments ne sont faits que pour réparer les pertes journalieres qu'il fait par les selles, les urines, la transpiration, & pour entretenir dans les humeurs une douceur, une égalité qui seule peut faire naître la santé; car autrement l'équilibre se perd, ou les humeurs s'accumulent par le trop de nourriture, ou elles s'enflamment par le trop peu.

Ainsi, quand on a passé l'âge de la croissance, on doit être plus sobre, modérer son appétit, & proportionner toujours ses desirs & ses actions aux besoins réels du corps.

Si l'on doit être exact à ne pas trop prendre de nourriture dans l'état de santé, combien ne doit-on pas l'être dans la maladie, sur-tout lorsqu'il y a de la fievre! car la fievre n'est autre chose qu'un effort que fait la nature pour broyer la matiere étrangere qui est dans le sang. Si l'on prend beaucoup d'aliments, on partage les forces de la nature: elle se trouve par-là obligée de veiller d'un côté à la digestion de la nourriture, & de l'autre au travail du levain de la fievre; ce qui fait que son ouvrage est imparfait, & qu'elle est forcée de le recommencer à plusieurs reprises. De-là naissent les redoublements & les accès multipliés de la fievre.

On connoît par-là, que plus la fievre est vive, plus la nature emploie de forces pour vaincre son ennemi

moins, par conséquent, il faut la détourner, en partageant son travail.

Les premiers accès de fievre continue dans les tempéraments forts, sont de cette nature : aussi on ne s'en tire qu'avec une diete des plus rigoureuses. Les gardes, & ceux qui sont près des malades, ne devroient jamais s'écarter de cette loi ; mais malheureusement ils n'y font aucune attention ; car nous voyons tous les jours des malades avec des fievres violentes, que l'on charge de bouillon : c'est vouloir retarder leur guérison, quelquefois même c'est leur donner la mort. Les Indiens sont bien persuadés de cette maxime ; car ils sont les trois premiers jours de leurs maladies vives, sans prendre autre chose que de l'eau chaude : il est rare aussi de voir dans ces pays-là, des fievres aussi fortes & aussi opiniâtres que dans le nôtre.

Nous avons dit que tout ce qui peut se dissoudre dans l'estomac nous nourrit : il faut pourtant distinguer une partie, qui est essentiellement la même dans tous les aliments, & qui est la seule propre à nous alimenter ; c'est une substance muqueuse, gommeuse ou visqueuse : toutes les autres parties sont rejettées par l'estomac.

L'eau & les sels favorisent beaucoup la coction des aliments.

Cette matiere gluante se trouve dans toutes les substances qui forment notre nourriture, depuis la plante la plus tendre, jusqu'à l'animal le plus fougueux. Plus cette substance est préparée & travaillée dans le corps qui nous nourrit, moins il nous reste de mouvements à faire pour la digérer.

Ainsi, dans les végétaux cette substance est presque toute grossiere ; elle sort des entrailles de la terre ; à peine est-elle encore formée : aussi les végétaux sont-ils assez indigestes, & ont-ils besoin des apprêts de la cuisine, comme la coction & les assaisonnements, pour qu'on n'en soit pas incommodé.

Il y a cependant des nuances dans les différentes parties des végétaux. Les racines, par exemple, comme les raves, les asperges, sont les substances les plus gros-

ſieres, celles où le même mucilage dont nous avons parlé plus haut eſt moins travaillé, puiſqu'il n'a fait d'autre chemin que celui qu'il y a des entrailles de la terre à la racine.

Les feuilles ſont à peu près dans le même cas; elles ſont cependant moins maſſives que les racines. C'eſt pourquoi les épinards ſe digerent un peu moins difficilement que les aſperges.

Ce qu'il y a de plus facile pour la digeſtion, dans les végétaux, c'eſt le fruit; cependant il s'en faut beaucoup que les principes y ſoient aſſez bien préparés, il y a encore trop d'acide & de terre.

De tous les fruits, ceux qui paroiſſent, parmi les végétaux, approcher le plus de notre nature, ſont les légumineux, comme les pois, les feves. Quand ils ſont frais, ils ſe digerent ſans peine: ils donnent beaucoup de vents & d'excréments quand ils ſont anciens.

Il n'en eſt pas de même des aliments que fourniſſent les animaux; le ſuc en eſt plus mûr, & notre eſtomac a beaucoup moins de peine à en venir à bout.

Les animaux, en général, ſe nourriſſent de plantes ou d'herbes: le ſuc des végétaux dont ils ſe repaiſſent ſe prépare dans leur eſtomac & leurs vaiſſeaux, & acquiert de nouveaux degrés de bonté : ce ſont des eſtomacs vivants, que l'Auteur de la nature a formés pour nous apprêter nos aliments. Voilà pourquoi on donne le bouillon fait avec de la viande dans les maladies, parce que nos vaiſſeaux ont moins de peine, & la nature n'a pas beſoin de tant de forces pour en faire l'application.

Le ſuc des animaux qui ſe mangent entr'eux, eſt encore au deſſus des premiers. Les poiſſons de mer, par exemple, ſont les aliments les plus ſalutaires à l'homme. Ces animaux ſont dans un mouvement continuel; leurs ſucs ſe diviſent & ſe préparent beaucoup mieux par cette raiſon; &, comme ils ſe mangent les uns les autres, les derniers profitent de la préparation que les ſucs ont ſoufferte dans les vaiſſeaux des premiers, & inſenſiblement ils acquierent le plus grand degré de perfection qu'il ſoit poſſible de leur donner. Voilà

pourquoi on conseille aux convalescents la chair de poissons de mer, comme limandes, merlans, morue fraîche, &c.

Les poissons d'eau douce ne sont pas dans le même cas; ils se nourrissent de plantes, de mucilages & de bourbe, dont ils conservent presque toujours le goût. Le brochet est le seul à excepter, parce qu'il fait comme les poissons de mer; tous les poissons qu'il rencontre deviennent sa pâture.

Après ce que nous venons de dire, il s'ensuit qu'on devroit donner aux malades du bouillon de poisson: cela est vrai; mais la difficulté d'en avoir de frais, fait qu'on doit préférer le bouillon fait avec le bœuf & le mouton. Il y a des peuples entiers qui se nourrissent de bouillons de poisson dans leurs maladies, & qui s'en trouvent parfaitement bien: pour nous, il nous suffit d'en faire usage dans la convalescence, & dans les cas où il faut ménager les forces de notre estomac.

Outre le bouillon dont on se sert en état de maladie, on fait aussi de la gelée avec de la viande. Ce n'est autre chose qu'un suc de viande fort nourrissant, & épaissi par la coction & le froid. Il y a des cas où elle peut suppléer au bouillon. Quand les malades, par exemple, sont dégoûtés des boissons, quand leur estomac est relâché, ou qu'il se révolte contre elles; dans ces sortes de circonstances, la gelée est une ressource agréable & très-utile. On en fait avec le bœuf, le mouton, la volaille & les perdrix, selon les différents états où le malade se trouve; ce que nous détaillerons dans l'article régime. *Voyez* RÉGIME.

ALKALIS, s. m. maladies produites par les alkalis. On ne trouve point d'alkali dans le corps vivant: ce n'est qu'après la mort qu'il commence à se former. Il s'agit seulement ici de la disposition à l'alkalescence du sang & des autres humeurs.

Cette disposition peut exister dans les premieres voies, comme l'estomac & les intestins; ou dans toutes les routes de la circulation.

On reconnoît la disposition aux alkalis dans les premieres voies, aux rapports d'œufs pourris, au dégoût,

aux maux de cœur, à la ſoif, & à l'averſion qu'ont les malades pour tous les aliments qui tirent à l'alkaleſcence; telles ſont les viandes noires.

La diſpoſition alkaleſcente du ſang & des humeurs, ſe caractériſe d'abord par les ſignes que nous venons de tracer; en ſecond lieu, par la vivacité du pouls, la force & la vigueur de l'âge & du tempérament, par l'âcreté des humeurs; par la puanteur de l'haleine & des excrétions, telles que les urines & les ſelles; par une laſſitude ſpontanée, une inquiétude univerſelle, un ſentiment de chaleur incommode, & des douleurs inflammatoires au flanc; & enfin par différents accès de fievre, qui dégénerent en ſuppuration ou en gangrene.

Les cauſes de l'alkaleſcence ſont d'abord tous les aliments propres à tourner en putréfaction alkaline: tels ſont les graiſſes, les œufs, les viandes aromatiſées, le poiſſon vieux & pris en grande quantité, la marée gardée long-temps, les vins huileux & échauffants, & généralement tout ce qui peut exalter les ſoufres, & diſpoſer le corps aux maladies inflammatoires; 2° la force exceſſive des organes de la digeſtion produit un ſang âcre & une bile très-exaltée: c'eſt pourquoi les perſonnes robuſtes ſont beaucoup plus ſujettes à l'alkaleſcence que les autres; 3° une trop longue abſtinence, qui fait que le ſang contracte une acrimonie alkaline qui rend l'haleine puante, & dégénere ſouvent en fievre putride: il en eſt de même quand il y a quelques humeurs qui croupiſſent, car elles ne tardent point à ſe corrompre: la chaleur exceſſive des ſaiſons & des climats, la violente agitation du ſang, produiſent les mêmes effets.

Pour remédier à cette indiſpoſition, il faut d'abord faire attention ſi l'alkaleſcence dépend des premieres voies, ou ſi elle a paſſé dans les vaiſſeaux ſanguins.

Dans le premier cas, c'eſt-à-dire quand l'alkaleſcence attaque l'eſtomac, il faut prendre des délayants, des tiſanes propres à laver ce qui eſt dans l'eſtomac & les inteſtins, & en procurer enſuite l'évacuation par le vomiſſement ou les ſelles. Les vomitifs convenables

ſont deux grains de tartre ſtibié dans une chopine d'eau, pour prendre en pluſieurs verres, & à une heure de diſtance l'un de l'autre; l'ipécacuanha, à la doſe de dix-huit ou vingt-quatre grains, délayés dans un verre d'eau.

Dans le ſecond cas, où l'haleine eſt très-puante, où les humeurs ſont âcres, les urines, les ſelles très-fétides, où l'on ſent des laſſitudes univerſelles, un ſentiment de chaleur incommode, des accès de fievre, &c. on doit avoir recours à la ſaignée, aux bains tiedes, aux fomentations, aux lavements, qui peuvent diminuer la chaleur & relâcher les fibres : on doit ceſſer les exercices violents, reſpirer un air frais, tel que celui de la campagne; ne ſe nourrir que d'aliments tirés des végétaux, tels que les farineux, tous les fruits acides, la limonade; & s'abſtenir totalement de la viande, à moins qu'on ne faſſe uſage, en petite quantité, du veau, de l'agneau & du poulet.

Voici une boiſſon très-propre à détruire l'acrimonie alkaline.

Prenez, *Avoine avec ſon Ecorce, deux onces.*
Eau de Riviere bouillante, trois chopines.

Laiſſez infuſer pendant une heure, filtrez, & mêlez
Une pinte de cette infuſion avec une once de Suc de Citron, demi-once d'Eau de Canelle, & une once & demie de Sirop de Mûres ou de celui de Coings.

Le malade en uſera pour boiſſon ordinaire.

Il faut ſur-tout avoir attention d'obſerver un régime exact, de détremper bien ces humeurs, & de mener une vie douce & tranquille.

On peut conſeiller les bains tiedes, ou les bains de riviere en été.

Il eſt à propos de faire uſage des lavements d'eau de riviere, pour rafraîchir les entrailles, calmer la chaleur, & donner de la ſoupleſſe aux fibres. *Voyez* l'article FIEVRE PUTRIDE.

ALOPÉCIE, ſ. f. maladie de la tête, qui fait tomber les cheveux & le poil, en tout ou en partie; ce qui fait qu'on l'appelle vulgairement *la pelade.*

La cause immédiate de cette maladie est l'épaississement de la partie blanche du sang, qui fournit le suc nourricier à toutes les parties, & qui lui ôte la fluidité nécessaire pour pouvoir pénétrer jusques dans la racine des cheveux.

Cet épaississement reconnoît plusieurs causes : souvent c'est une humeur âcre qui l'occasionne, comme on voit dans les enfants, dans les poumoniques, & dans toutes les personnes délicates, qui sont sujettes à avoir le sang âcre : souvent cette maladie tire sa source d'un vice vénérien ou scorbutique : quelquefois elle est produite par des maux de tête violents & invétérés ; ce qui desseche les canaux qui portent la nourriture aux cheveux, & les font périr.

Les vieillards sont sujets à cette maladie par le desséchement des fibres.

La grande chaleur produit quelquefois les mêmes effets, comme on le voit parmi ceux qui, en voyageant, passent sous la zone torride.

Pour détruire cette maladie, il faut attaquer la cause qui la produit. *Voyez* ÉPAISSISSEMENT DE LA LYMPHE, VÉROLE & SCORBUT, & *sur-tout* PELADE.

On peut cependant faire usage de tout ce qui est propre à adoucir le sang & les humeurs. *Voyez* RÉGIME ADOUCISSANT.

ALTÉRATION, s. f. se prend en différents sens, pour changements de bien en mal. Tous les excès causent l'altération dans la santé.

On entend aussi par altération, une grande soif, qui est la suite ordinaire de la chaleur intérieure des parties, ou de l'âcreté des humeurs.

On peut appaiser l'altération par les boissons aqueuses & légérement acides, comme la limonade, l'eau de groseilles, l'eau de cerises : les pauvres gens surtout, doivent faire usage du vinaigre, ou du sirop de vinaigre, dont ils peuvent mettre une cuillerée à café dans un grand verre d'eau.

Les hydropiques sont fort sujets à l'altération : on peut leur prescrire une boisson composée avec une chopine d'eau & une cuillerée d'eau-de-vie. Cette liqueur

eſt très-efficace pour détruire la ſoif qui les dévore : il faut cependant qu'ils en faſſent un uſage modéré, car autrement ils rendroient leur maladie plus ſérieuſe. *Voyez* SOIF.

AMAIGRISSEMENT, ſ. m. deſſéchement de tous les vaiſſeaux du corps, avec déperdition de ſubſtance. *Voyez* MAIGREUR, ATROPHIE, NOUEURE OU CHARTRE DES ENFANTS.

AMBLYOPIE, ſ. f. eſt un obſcurciſſement de la vue, qui empêche de diſtinguer clairement l'objet, à quelque diſtance qu'il ſoit placé. Cette maladie eſt une diſpoſition à la goutte-ſereine. *Voyez*, pour le traitement interne, le mot GOUTTE-SEREINE ; & pour les remedes externes, le mot AMBLYOPIE dans le Dictionnaire de Chirurgie.

AMERTUME, ſ. ſ. eſpece de ſenſation oppoſée à la douceur, que l'on éprouve lorſque l'eſtomac ne fait pas bien ſes fonctions.

Cette diſpoſition eſt cauſée par les rapports qui viennent de l'eſtomac pendant & après la digeſtion, qui s'attachent à la langue & au palais, & produiſent le goût d'amertume.

On y remédie en ſe purgeant, en ſuivant un régime convenable ; car cette maladie vient de la foibleſſe de l'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On aura ſeulement attention, avant de ſe purger, de prendre, pendant quelques jours, les bouillons que nous avons indiqués aux articles ACRETÉ & ACRIMONIE.

AMPOULES, ſ. f. plur. petites puſtules de la peau.

Pluſieurs cauſes peuvent occaſionner des ampoules, dont les unes ſont intérieures, les autres extérieures.

On range parmi les cauſes extérieures, le frottement violent, comme quand on ſe grate ; l'attouchement d'une matiere ſale & mordicante : telle eſt la pouſſiere qui ſe trouve dans les livres, quand on y touche ; les humeurs âcres & corroſives qui ſortent des boutons de ceux qui ont la gale, ou quelque maladie de la peau. On peut auſſi s'exciter des ampoules en touchant des matieres piquantes, comme les orties, ou lorſqu'on eſt mordu

mordu de quelqu'insecte, comme les cousins & certaines mouches; la chaleur, la fatigue & le grand exercice, les occasionnent aussi.

A l'intérieur, on reconnoît pour cause des ampoules, l'âcreté du sang & l'acrimonie des humeurs.

Dans le premier cas, c'est-à-dire quand les ampoules sont produites par le frotement, elles sont si légeres, qu'elles se passent d'elles-mêmes, & n'entraînent aucune incommodité.

Quand elles dépendent d'une humeur caustique, qui s'est insinuée par l'attouchement ou par l'approche de quelqu'insecte, le plus court est de les presser sur le champ, pour en faire sortir l'humeur caustique qui y est entrée. On peut aussi appliquer dessus un peu d'eau de Luce, qui détruit l'action & l'activité de cette humeur.

Quand les ampoules proviennent de l'intérieur, & qu'elles sont la suite de l'âcreté du sang & des humeurs, on n'y remédiera qu'en attaquant les humeurs elles-mêmes. *Voyez* ACRETÉ, ACRIMONIE.

ANALEPSIE, s. f. C'est le recouvrement des forces après une maladie; on y réussit en prenant une nourriture légere, peu abondante, & en faisant un exercice modéré. *Voyez* ALIMENTS, CONVALESCENCE, DIETE, RÉGIME.

ANASARQUE, s. f. espece d'hydropisie où la peau est bouffie & enflée, qui retient l'impression du doigt, & qui est accompagnée de langueur, de pâleur, de difficulté de respirer, & d'autres symptômes qui dénotent la cachexie.

L'anasarque differe de la leucophlegmatie, en ce que les eaux dans celle-ci sont accumulées & croupissantes dans les cellules de la graisse; c'est ce qui fait la pâleur. Dans l'anasarque, la corruption du sang est beaucoup plus grande, la couleur de la peau & de la chair est beaucoup plus altérée, elle est d'un verd noirâtre; ce qui démontre évidemment que les visceres qui servent à la sanguification & à la dépuration des humeurs, sont ou trop relâchés ou engorgés, & conséquemment peu propres à remplir leurs fonctions naturelles. L'anasarque est plus difficile à guérir que la leucophlegma-

tie, par les raiſons que nous venons de rapporter, quoique pluſieurs médecins penſent le contraire.

Les cauſes de l'anaſarque ſont, en général, celles de l'hydropiſie & de la cachexie ; car il eſt très-commun de voir cette maladie ſuccéder à la cachexie. La dépravation des liquides & la molleſſe des ſolides, ſont les deux cauſes prochaines de l'anaſarque : ainſi tout ce qui peut tendre à faire ramollir les fibres, doit néceſſairement produire cette maladie, comme la molleſſe, l'oiſiveté, le défaut d'exercice, un air humide ; les boiſſons chaudes & relâchantes, priſes en abondance ; la ſuppreſſion des évacuations aqueuſes, comme la tranſpiration & les urines, &c. La dépravation des liquides peut être produite par un air ſec & chaud, ou humide & épais ; par les aliments échauffants, l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, les exercices violents, l'uſage des femmes, les veilles immodérées & les paſſions violentes.

Pour réuſſir dans le traitement de cette maladie, il y a trois choſes à obſerver. 1° Il faut travailler à évacuer les eaux, 2° à donner du reſſort aux fibres, 3° à rétablir le bon état des viſceres, & à empêcher par-là la reproduction des eaux.

Pour évacuer les eaux qui ſont amaſſées ſur toute l'habitude du corps, on fera d'abord uſage de l'apozême qui ſuit :

Prenez, *Des Racines de Patience ſauvage.*
De Chardon-Roland.
D'Arrête-bœuf, de chacune une demi-once.
D'Enula-Campana, deux gros.

Coupez le tout par morceaux ; mettez-le dans un vaiſſeau bien couvert, après l'avoir bien ratiſſé, & faites-le bouillir dans deux pintes d'eau, que vous réduirez à trois chopines.

Ajoutez à la derniere demi-heure :
Des Feuilles d'Aigremoine.
De Chicorée ſauvage.
De Cerfeuil, de chaque une demi-poignée.

Paſſez enſuite la liqueur par un linge ; diſſolvez-y,
De l'Arcanum-duplicatum, demi-once.
De la Poudre de Jalap, un gros.

Du Sirop de Neprun, une once & demie.

La doſe eſt d'un verre tiede, trois fois le jour, deux le matin, & un l'après-midi, en prenant un léger potage par-deſſus chaque priſe. On continuera cet apozême pendant huit jours, en ſuſpendant pendant un jour, ſi l'on eſt aſſez purgé.

On peut, au lieu de l'apozême ci-deſſus, faire uſage de l'opiat ſuivant:

Prenez, *Du Safran de Mars apéritif, & de l'Antimoine crud, de chacun deux gros.*
De Diagrede, une once.

Faites du tout une poudre fine, que vous incorporerez avec une ſuffiſante quantité de ſirop des cinq racines apéritives, pour former un opiat de molle conſiſtance, à prendre, à la doſe de deux ſcrupules à un gros, le matin & le ſoir, enveloppé de pain-à-chanter. La tiſane ſuivante peut auſſi ſuppléer à l'apozême.

Prenez, *De Racines de Petit-Houx, de Fraiſier, coupées & ratiſſées, de chaque une once.*
De Feuilles de Cabaret, une demi-poignée.
De la ſeconde Ecorce de Sureau, une pincée.
De Tithymale, une demi-pincée; & d'Abſinthe, demi-gros.

Faites dans deux pintes d'eau, réduites à chopine, une tiſane, comme ci-deſſus, en prenant les mêmes précautions; après quoi, on mettra le malade à l'uſage des pilules ſuivantes:

Prenez, *D'Extrait d'Ellébore noir.*
D'Abſinthe.
De Petite-Centaurée, de chaque trois gros.
De Safran, un gros.
De Mercure doux, trente grains.
De Safran de Mars apéritif, une demi-once.
De Canelle en poudre, deux gros.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop des cinq racines, pour faire des pilules du poids de dix grains. On en prendra une toutes les trois heures, en prenant par-deſſus un verre de décoction faite avec une once de la ſeconde écorce de ſureau, bouillie dans une

pinte d'eau, ou avec une poignée de capillaire de Canada, & quinze grains de nitre dans une pinte d'eau.

On peut ſubſtituer à ces pilules celles-ci, plus faciles à faire.

Prenez, *Extrait de Petite-Centaurée, un gros & demi.*
Gomme Ammoniaque, choiſie.
Limaille d'Acier, de chacune un gros & demi.

Mêlez avec une ſuffiſante quantité de ſirop des cinq racines apéritives, pour en faire des pilules de deux grains chacune, qu'on prendra matin & ſoir, au nombre de dix.

Quand le malade aura ceſſé l'uſage de ces pilules, on lui fera prendre une priſe de la poudre ſuivante:

Prenez, *D'Elatérium.*
De Gomme-gutte en poudre, de chaque un demi-gros.
D'Ipécacuanha, deux ſcrupules.
De Scammonée pulvériſée, trente grains.

Mêlez le tout enſemble, pour en faire des paquets de ſix grains chaque. Le malade en prendra un paquet toutes les deux heures, juſqu'à ce qu'on s'apperçoive que cette poudre produiſe des évacuations ſuffiſantes; & ſi elle occaſionnoit quelques tranchées trop vives, on donnera au malade un bouillon, pour empêcher l'effet de ce médicament. On ne prendra cette poudre que de deux jours l'un.

Si l'on s'apperçoit d'une diminution ſenſible des eaux, il ſuffira, au bout de ſix jours que les priſes de cette poudre seront finies, de reprendre l'apozême purgatif ci-deſſus, de la même maniere que nous l'avons indiqué. Si cependant on ne voit aucun changement dans l'enflure, il faudra faire recevoir au malade la vapeur ſuivante:

Prenez, *Des Feuilles de Sauge.*
De Marjolaine.
De Thym.
De Laurier.
De Serpolet, de chaque deux poignées; ou ſeulement des deux premieres eſpeces, trois ou quatre poignées.

Vous ferez infuser le tout dans six pintes d'eau bouillante : vous le verserez dans un vase que vous placerez entre les jambes du malade assis sur une chaise, ayant soin de l'entourer avec des couvertures, de façon que la vapeur se concentre autour de lui, & qu'elle ne puisse pas s'échapper au dehors.

Après que le malade aura fini ces bains de vapeurs, on le frotera avec une flanelle que l'on exposera à la fumée de parties égales de succin en poudre & d'æthiops minéral, que l'on jettera dans un réchaud sur des charbons ardents. Il faut continuer ces frictions pendant un demi-quart d'heure, & placer ensuite le malade dans son lit, que l'on aura bien bassiné, en lui faisant prendre un verre de la boisson suivante :

Prenez, *De Racines de Scorsonere.*
De Patience, de chaque une once.
De Squine coupée par tranches, demi-once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, réduites à trois chopines.

Ajoutez ensuite :
De Sassafras, de Salsepareille, de chaque deux gros.
De Fleurs de Coquelicot, une demi-poignée.
De Sel Ammoniac, un gros.
De Sirop d'Œillet, une once.

Passez la liqueur, & donnez-en un verre, le plus chaud qu'il est possible, au malade.

On réitérera les bains de vapeurs, avec les mêmes précautions, deux ou trois fois par jour, selon les forces & l'état du malade, & selon le bien qui paroîtra en résulter. On pourra aussi, si l'on veut, faire prendre tous les jours au malade des bains aromatiques, tels que nous les avons décrits à l'article Bain. *Voyez* BAIN.

En faisant tous ces remedes, il faut observer un régime exact, tel que celui que nous avons prescrit à l'article Hydropisie. *Voyez* HYDROPISIE.

Si le malade se trouve soulagé ou guéri de son anasarque, par l'usage suivi des remedes que nous venons de prescrire, il faut pour lors rétablir l'état des visceres.

& couper par-là la ſource de la reproduction des eaux. Le traitement eſt alors le même que celui de la Cachexie. *Voyez* CACHEXIE.

ANCHILOPS, ſ. f. amas de matiere entre le grand angle de l'œil & le nez. *Voyez* le Dict. de Chirurgie.

ANCHYLOSE, ſ. f. On nomme ainſi l'union de deux os articulés & ſoudés enſemble par le ſuc oſſeux, ou une autre matiere, de façon qu'ils ne ſont plus qu'une piece, & n'ont point de mouvement dans cette articulation.

Si les anchyloſes viennent d'un virus vénérien, ſcrophuleux & ſcorbutique, ce qui ſera indiqué par les ſymptômes propres à ces maladies, il faut attaquer la cauſe du mal. *Voyez* VÉROLE, ECROUELLES, SCORBUT; &, pour le traitement externe, le *Dict. de Chir.*

ANÉVRISME. ANÉVRISME VRAI. Lorſque dans une artere ſanguine il y a une étendue plus ou moins conſidérable, dont les tuniques, qui forment ſes parois, ont cédé à la preſſion ou impulſion du ſang, au point que le diametre de l'artere eſt devenu plus large dans cet endroit, ce qui y forme un ſinus, la tumeur formée par le ſang que contient ce ſinus ſe nomme *anévriſme*, c'eſt-à-dire *dilatation.* On nomme cet anévriſme *anévriſme vrai*, pour le diſtinguer d'une tumeur formée par le ſang artériel extravaſé, & appellée *anévriſme faux.* (Voyez ci-deſſous.) Toutes les arteres du corps ſont ſujettes aux anévriſmes vrais, mais ſpécialement celles dans leſquelles le ſang eſt pouſſé avec le plus de force, parce qu'elles ſe trouvent moins éloignées du cœur: le cœur même eſt très-ſujet aux anévriſmes. Tout anévriſme vrai, qui ſe trouve ſoit dans les arteres des extrémités, les bras ou les jambes, ſoit à la ſuperficie du tronc, de la tête & du cou, ſe nomme *anévriſme vrai externe;* & on appelle *anévriſme vrai interne* celui qui ſe trouve dans les arteres qui occupent les cavités internes du corps, l'intérieur de la tête, de la poitrine & du bas-ventre.

Il peut arriver un anévriſme vrai, toutes les fois que le ſang ſe porte avec une rapidité ou une force extraordinaire, ou fait un effort violent, à l'occaſion

de quelqu'obſtacle, contre un point plus ou moins conſidérable d'une artere. Mais le plus ſouvent l'anévriſme ne ſe forme que parce qu'il y a une foibleſſe extraordinaire à la partie des parois ou tuniques de l'artere qui s'eſt dilatée.

Les cauſes de l'anévriſme vrai ſont, 1° les piquures & coupures des arteres : ſi une tunique eſt entamée, celles qui reſtent ne pouvant plus réſiſter à l'effort du ſang contre cet endroit des parois, elles cedent plus ou moins promptement, mais ſans ſe rompre : ce qui forme un anévriſme vrai;

2° Les contuſions des arteres, aſſez violentes pour qu'une ou pluſieurs tuniques ſoient altérées dans leur organiſation, & affoiblies;

3° Les tiraillements & diſtenſions aſſez fortes pour amincir ou affoiblir une portion d'artere;

4° Un effort violent du ſang qui eſt arrêté par quelqu'obſtacle que la nature s'efforce de ſurmonter.

5° Une étendue plus ou moins grande d'une artere peut être rongée, uſée, amincie par une humeur âcre, & ne plus réſiſter à la preſſion du ſang.

6° Les anciennes cicatrices des arteres cedent plus facilement que les parties ſaines.

7° L'amolliſſement d'une portion des tuniques des arteres, occaſionné par la graiſſe ou par quelqu'humeur morbifique. Ainſi l'on peut regarder comme des cauſes de l'anévriſme vrai, les fractures, les luxations, les tumeurs qui touchent aux arteres, exoſtoſes, ſquirrhes, &c; les efforts violents, vomiſſements exceſſifs, accouchements laborieux; lever un poids conſidérable, &c; les coups, chutes, &c; les terreurs ſubites, les humeurs rongeantes, écrouelleuſes, vénériennes, ſcorbutiques, purulentes, ſanieuſes, ichoreuſes.

Les effets de l'anévriſme vrai ſont, quant à l'artere même qui en eſt attaquée, l'obſtruction des vaiſſeaux, de ſes tuniques; l'adhérence de ces vaiſſeaux & des tuniques; l'état calleux des parois de l'artere à l'endroit de l'anévriſme, ſouvent la concrétion du ſang en une ſubſtance polypeuſe & comme charnue, la corruption du ſang qui eſt en ſtagnation, une eſpece de

transſudation de la ſéroſité du ſang corrompu, l'éroſion des tuniques par cette ſéroſité âcre, &c.

Les effets de l'anévriſme, quant aux parties voiſines, ſont leur compreſſion par la tumeur, l'obſtruction de leurs vaiſſeaux, l'inflammation; la difficulté du mouvement, tant de ces parties, que du membre qui en eſt le ſiege; une tumeur à la peau, ſi l'anévriſme n'eſt pas ſitué profondément; l'éroſion des parties voiſines, avec ulcere ou carie, par la ſéroſité âcre du ſang corrompu par la ſtagnation; les convulſions, &c.

Il y a encore une multitude d'autres effets des anévriſmes vrais, qui ſont différents ſelon l'artere attaquée d'anévriſme, ſelon la partie de l'artere qu'il occupe, ſelon l'étendue, le volume & l'ancienneté de l'anévriſme. *Voyez* les diverſes eſpeces d'Anévriſmes.

L'anévriſme vrai, qui ſubſiſte long-temps, ſe change ou dégénere en anévriſme faux; ce qui eſt ſuivi très-promptement d'hémorrhagie, de ſyncope, de ſueurs froides, de pâleur livide, de froid des extrémités, de convulſions & de la mort, ſi cela arrive à un anévriſme interne. Le danger eſt preſqu'auſſi grand, ſi c'eſt un anévriſme externe ancien & profond. Enfin, ſi l'anévriſme eſt récent & peu profond, il y a eſpérance d'être guéri. *Voyez* ANÉVRISME FAUX ci-deſſous, & dans le Dictionnaire de Chirurgie.

Parmi les anévriſmes vrais, il y en a que l'on reconnoît facilement: tels ſont les anévriſmes externes peu profonds & récents; d'autres, qu'il eſt difficile de reconnoître: tels ſont les anévriſmes externes fort profonds, & beaucoup ſur l'exiſtence deſquels on ne peut avoir que des probabilités. De ce genre ſont preſque tous les anévriſmes internes: il faut ſur-tout prendre garde de confondre les anévriſmes externes avec des tumeurs qu'on croie devoir faire ſuppurer, amollir ou ouvrir; car, dans les deux premiers cas, le traitement augmenteroit le mal, & dans le ſecond, il cauſeroit la mort.

On regarde, en général, comme des moyens de reconnoître les anévriſmes externes, le lieu de la tumeur, ſa forme arrondie, ſa couleur; ſa conſiſtance molle, s'il eſt récent; les pulſations, s'il eſt récent & peu

confidérable ; la difparition de la tumeur quand on la preffe, & fon retour ; les caufes qui peuvent le produire, les effets indiqués ci-deffus, &c.

Les funeftes fuites de l'anévrifme vrai que l'on changeroit en anévrifme faux, fi on l'ouvroit, doivent rendre très-circonfpect fur l'ouverture des tumeurs qui peuvent être anévrifmales ; il y a plufieurs exemples de ces fatales méprifes.

Les anévrifmes internes font accompagnés des mêmes phénomenes que les anévrifmes externes ; mais la plupart ne font point fenfibles : on ne peut les connoître ou les préfumer que par la connoiffance des caufes, par les effets & par les accidents convulfifs. (*Voyez ci-deffus.*) L'anévrifme vrai interne eft un mal incurable, parce qu'on n'y peut pas porter remede par la compreffion ni par l'opération. Le mal continue de faire des progrès jufqu'à ce que l'artere foit ouverte, déchirée, & qu'il foit furvenu une hémorrhagie qui eft mortelle : auffi les perfonnes attaquées d'anévrifmes internes à quelque artere confidérable, périffent-elles le plus fouvent de mort fubite.

Le traitement que l'on peut employer dans le cas d'anévrifme interne, n'eft que palliatif, ou propre à empêcher fes progrès : du moins les guérifons radicales font très-rares. Ce traitement confifte à établir une efpece d'équilibre entre la force ou l'impulfion du fang, & le degré de réfiftance qu'ont les parois de l'artere, & fpécialement de l'anévrifme. Pour y réuffir, on emploie les faignées réitérées, qui diminuent l'impétuofité du fang, fa raréfaction, fa quantité, & par conféquent fa force. On prefcrit des médicaments laxatifs, rafraîchiffants, délayants, & une diete févere, qui détruifent & préviennent la plénitude, la raréfaction, l'irritation, & tout ce qui anime la circulation. Le repos du corps, la tranquillité de l'efprit font néceffaires. On ne doit faire abfolument aucun effort ; & on évitera la toux & le vomiffement, & tout ce qui eft convulfif. Lorfqu'on aura, par les moyens précédents, affoibli la circulation à peu près au même degré où le font les parois des arteres, il y aura lieu d'efpérer que les

parois de l'anévrisme reprendront, par leur élasticité, leur forme ordinaire. Il faut pour lors s'occuper à fondre ces substances polypeuses, le sang grumelé coagulé dans l'anévrisme : ainsi on joindra à l'usage des remedes précédents, celui des substances légérement fondantes ou savonneuses, le savon médicinal, la crême de tartre, le nitre, la gomme ammoniaque, les légumes savonneux, les fruits d'été bien mûrs, regardés comme savonneux. Si le malade a les nerfs très-sensibles, aisés à irriter, il est à propos de lui faire prendre quelque calmant en petite dose, soit du sirop diacode, soit de l'opium.

Quand la cessation des symptômes ou effets de l'anévrisme indiquera, depuis un peu de temps, que l'artere a repris sa premiere forme, on pourra permettre au malade un régime de vie capable de fortifier peu à peu tous les solides du corps, des aliments moins relâchants, moins délayants, moins savonneux, un peu plus d'exercice, mais jamais les remedes ni les aliments propres à échauffer, raréfier & irriter. Il est plus ordinaire que les accidents qui subsistent obligent de suivre toute la vie le même traitement, pour entretenir l'équilibre ou une égalité de force dans la circulation du sang qui fait effort sur les parois de l'anévrisme, & dans l'élasticité ou la solidité des parois qui doivent résister, pour que l'anévrisme n'augmente pas en étendue, & qu'il ne dégénere pas en anévrisme faux. L'anévrisme externe profond n'admet pas, le plus souvent, d'autre traitement que le palliatif. (*Voyez* ci-dessus, & le Dictionnaire de Chirurgie.) L'anévrisme externe ancien ne peut, dans bien des cas, être traité autrement que par les remedes palliatifs, exposés ci-dessus & dans le Dictionnaire de Chirurgie.

Si l'anévrisme externe est récent & peu profond, on emploie pour le guérir, 1° le traitement conseillé ci-dessus pour l'anévrisme vrai interne, 2° la compression ou l'opération décrites dans le Dictionnaire de Chirurgie, au mot ANÉVRISME.

Il y a des cas où l'anévrisme externe, même récent, ne peut être traité par la main du chirurgien, tels sont

ceux où il se trouve à une artere considérable, dès sa sortie d'une cavité; on ne peut alors pratiquer la compression ni faire d'opération.

Les apparences peuvent faire croire qu'il y a deux anévrismes, tandis qu'il n'y en a réellement qu'un, que quelque corps sépare en deux parties.

On a cru des malades guéris d'un anévrisme, parce qu'il avoit été plus ou moins de temps sans se faire sentir, ou parce qu'il avoit changé de place. On observe des anévrismes sans pulsations : on sent à quelques anévrismes un tremblement. Il y a des anévrismes composés de plusieurs très-peu éloignés. On a vu des arteres anévrismales dans une très-grande étendue. Toucher & comprimer fréquemment les anévrismes externes est dangereux; premiérement, parce que l'on fait refouler le sang vers le cœur, la tête, &c. ce qui cause des angoisses & des vertiges; secondement, parce que les filaments polypeux, qui se forment dans les anévrismes, étant portés par la pression dans le canal artériel, & venant à entrer ensuite dans de plus petits vaisseaux, peuvent y interrompre la circulation; troisiémement, parce qu'il est à craindre qu'on ne fasse rompre les tuniques délicates & minces. Nous n'ignorons pas qu'il y a plusieurs médicaments, tant simples que composés, que l'on vante comme capables d'opérer la guérison des anévrismes; mais l'expérience & le raisonnement s'accordent à prouver qu'il n'existe pas pour ces maux de remede spécifique, ni interne ni externe.

Anévrisme faux. Lorsque les tuniques d'une artere sanguine sont ouvertes dans une étendue plus ou moins considérable, sans que la partie supérieure soit entiérement détachée de l'inférieure; si le sang ne sort pas au dehors, mais se fait un passage dans le tissu cellulaire, de maniere à y former une tumeur plus ou moins considérable, cette tumeur se nomme *anévrisme faux :* elle grossit tant que les parties environnantes cedent, ou jusqu'à ce qu'un caillot de sang bouche l'ouverture de l'artere. Tout ce qui peut produire une solution de continuité dans une partie du canal d'une artere, peut par conséquent occasionner un anévrisme

faux ; mais les principales causes sont : 1° l'anévrisme vrai, dont le sac s'ouvre ou par l'effort continu du sang, la force de son impulsion, ou parce que le sang corrompu & sanieux le ronge : 2° toutes les causes de l'anévrisme vrai, en les supposant à un plus haut degré ; ou les tuniques des arteres plus foibles, la plénitude, la raréfaction du sang, les coupures, piquures, plaies, contusions, efforts, distensions, tiraillements, érosions, en un mot, tout ce qui peut occasionner une solution de continuité dans une portion du canal d'une artere, soit qu'elle arrive par la foiblesse des tuniques de l'artere, soit que l'impulsion du sang y donne lieu.

L'anévrisme faux se nomme *anévrisme externe*, lorsqu'il a son siege aux extrémités de la surface du tronc, du cou, de la tête. On l'appelle *anévrisme interne*, quand il se trouve dans la tête, la poitrine ou le bas-ventre. Voici les effets de l'anévrisme faux. Le sang extravasé se coagule ; les parties voisines sont comprimées ; les fonctions de ces parties sont lésées, ainsi que la circulation du sang.

Lorsque l'anévrisme faux est externe, le sang s'amasse sous les téguments communs, le tissu cellulaire & la peau : il se forme dans cet endroit une tumeur qui se fait voir à la peau, parce que cette partie cede, pour l'ordinaire, plus que celles qui sont dessous : les parties voisines sont comprimées ; ce qui fait naître des obstructions, stagnations, inflammations, la difficulté du mouvement & du sentiment, la gangrene dans ces parties : le sang coagulé se change en matiere purulente, sanieuse, ichoreuse, &c.

On reconnoît assez facilement l'anévrisme faux externe ; par sa position sur une artere, par la tumeur qui est inégale & large, moins molle que dans l'anévrisme vrai, noirâtre ou livide ; par son progrès considérable, par la gangrene des parties voisines, par le défaut de pulsation, par l'existence des causes qui peuvent produire ce mal, tels que la saignée suivie d'une tumeur à l'endroit de la piquure, soit dans le moment de l'opération, soit peu de temps après ; les efforts pour élever des poids considérables, les chutes, coups, &c ;

par la connoiſſance d'un vice ſcorbutique, cancéreux dans le ſujet, &c.

Il eſt bien plus difficile de connoître l'anévriſme faux interne : cependant on y parvient quelquefois, en réfléchiſſant ſur les cauſes expoſées ci-deſſus, & ſur les effets de l'anévriſme vrai interne.

Nous n'avons pas de traitement capable de guérir les anévriſmes faux interne, parce qu'il n'eſt pas poſſible de faire fermer l'ouverture de l'artere, ni d'empêcher l'écoulement du ſang, qui continue juſqu'à la mort qui ne tarde pas beaucoup. Après un pareil accident, on ne peut employer qu'un traitement palliatif pour retarder la mort. (*Voyez* la cure de l'anévriſme vrai ci-deſſus, & le mot HÉMORRHAGIE.) Mais, lorſque l'anévriſme faux eſt externe, on peut le guérir par le moyen de l'opération, du moins s'il n'eſt pas très-profond, ni aſſez ancien pour qu'il y ait gangrene, ou que la maſſe des humeurs ſoit déja infectée par la réſorbtion de l'humeur purulente & ichoreuſe en laquelle le ſang a dégénéré. (*Voyez* l'opération de l'anévriſme, au mot ANÉVRISME, dans le Dictionnaire de Chirurgie.) Dans les cas où la cure radicale n'eſt pas praticable, il faut tenter la cure palliative. *Voyez* ANÉVRISME VRAI.

ANÉVRISME DU CŒUR. *Voyez* CŒUR. (*Maladies du*)

ANGINE, ſ. f. eſpece d'inflammation à la gorge, accompagnée de fievre, de douleur & d'étranglement. *Voyez* ESQUINANCIE, MAUX DE GORGE.

ANGOISSE, ſ. f. inquiétude; ſentiment de ſuffocation, accompagné ſouvent de palpitation, de triſteſſe.

Pluſieurs cauſes peuvent donner de l'angoiſſe: la plénitude occaſionnée par le trop de nourriture, & par le défaut d'exercice, ou par le chagrin. Comme c'eſt plus un ſymptôme qu'une maladie, nous ne nous étendrons pas beaucoup ſur cet article. *Voyez* PLÉNITUDE.

ANOREXIE, ſ. f. C'eſt un dégoût pour tous les aliments, occaſionné par quelque dérangement de l'eſtomac. *Voyez* DÉGOUT.

ANTHRACOSE, ſ. ſ. anthrax ou charbon des pau-

pieres : c'eſt une tumeur d'un rouge livide, qui s'éleve aux paupieres, qui y cauſe une chaleur & une tenſion conſidérables, accompagnées de douleur, de pulſation & de fievre.

Cette maladie eſt ſi vive, qu'il s'y forme quelquefois une eſcarre, comme ſi on y avoit appliqué le feu.

L'anthracoſe ſe trouve quelquefois compliquée avec l'éryſipele de la face, & le gonflement des glandes parotides.

On attribue la cauſe de l'anthrax des paupieres, à un ſang inflammatoire, ou brûlé & deſſéché par l'ardeur du ſoleil, ou par des travaux durs & pénibles.

On remarque que cette maladie n'attaque preſque que les gens de la campagne, & ceux des villes qui ſont accoutumés à des exercices violents.

On obſerve que cette maladie eſt plus commune dans les ſaiſons où la chaleur & la ſécchereſſe ſont exceſſives.

On doit porter remede ſur le champ à cette maladie. Dès qu'on s'apperçoit de la formation de la puſtule, il faut avoir recours aux ſaignées, donner beaucoup de lavements rafraîchiſſants & des boiſſons aqueuſes. On applique dans le commencement, ſur la partie malade, des compreſſes trempées dans de l'eau-de-vie, dans laquelle on fait fondre un peu de nitre.

Si l'on ne peut appaiſer l'inflammation, & que l'eſcarre ſe forme, on l'inciſe avec une lancette, & on la lave avec une lotion faite d'onguent ægyptiac, diſſous dans le vin ou l'eau-de-vie.

Si la tumeur eſt conſidérable, on ſcarifie les parties gonflées à la circonférence de l'eſcarre, & on applique des cataplaſmes émollients & réſolutifs.

Il faut obſerver de faire les ſaignées plus ou moins abondantes, ſelon la nature, l'âge & le tempérament du ſujet ; par ces moyens, on borne les progrès de l'eſcarre, dont on prévient la chute avec des onguents digeſtifs : on travaille enſuite à mondifier & à cicatriſer l'ulcere. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

ANTHRAX, ſ. f. *Voyez* CHARBON.

APHONIE, ſ. f. C'eſt une incapacité de produire des ſons articulés, qui naît de quelque défaut dans

la langue & dans les autres organes de la parole.

Plusieurs causes donnent naissance à cette maladie; d'un côté, la rigidité & la sécheresse des fibres, ou la cessation du fluide nerveux dans les nerfs; de l'autre, l'obstruction des vaisseaux qui constituent l'organe de la voix, par fluxion, ou par le transport de quelqu'humeur que ce soit.

Les vieillards, & les personnes qui se livrent à des exercices violents, & qui font grand usage des liqueurs spiritueuses, sont dans le premier cas.

Tous ceux qui sont sujets à quelques vices particuliers de la lymphe, ou qui ont essuyé un air froid ou la suppression de quelqu'évacuation, peuvent aussi éprouver une extinction de voix; telles sont les filles qui perdent leurs regles par quelque frayeur subite, qui, tout d'un coup, sont privées de l'usage de la voix.

Il en est de même d'un corps étranger, d'une inflammation, d'un abcès, qui peuvent gêner ou détruire, en quelque façon que ce soit, le mouvement de la parole & la liberté de la voix.

Quand l'aphonie reconnoît pour cause la paralysie des nerfs, ce qui vient ordinairement à la suite d'une apoplexie, il faut avoir recours aux remedes indiqués dans ces maladies. *Voyez* APOPLEXIE, HÉMIPLÉGIE, PARALYSIE.

Si cette indisposition vient de la sécheresse & de la rigidité des fibres, il faut avoir recours à la saignée, au petit-lait, aux lavements, aux bains; & on doit surtout éviter tout ce qui peut enflammer & dessécher le sang, & se réduire à un régime doux & humectant. *Voyez* RÉGIME.

Quand l'aphonie est produite par quelques vices particuliers du sang ou de la lymphe, comme vérole, scorbut, écrouelles, &c. on y remédie en les détruisant. *Voyez* LYMPHE, & VICES DE LA LYMPHE.

Voici une tisane adoucissante pour lubréfier, adoucir le gosier, quand il est sec & rude, & pour dégager toutes ces parties, lorsqu'elles sont embarrassées.

Prenez, *De la Racine de Guimauve lavée, une demi-once.*

De la Graine de Lin renfermée dans un nouet.

Des Fleurs de Tussilage, une bonne pincée.
De la Réglisse, deux gros.

Versez sur le tout une pinte d'eau bouillante ; &, après une demi-heure d'infusion, passez la liqueur, pour boisson ordinaire légérement dégourdie.

Voici quelques tablettes qui sont très-adoucissantes, & qui conviennent dans tous les cas où une sérosité âcre & salée se jette sur les organes de la voix.

Prenez, *De la Racine de Guimauve, séchée & pulvérisée, une once.*
Du Sucre blanc, quatre onces.

Mêlez le tout, & faites-en des tablettes avec une suffisante quantité de mucilage de gomme adraganth.

Quand l'aphonie ne cede point aux remedes ci-dessus indiqués, on a recours aux suivants :

Prenez, *Une chopine de Lait de Vache, écrêmé.*

Faites-le bouillir, & ajoutez-y

Une chopine d'infusion de Véronique mâle, avec suffisante quantité de Sucre candi,

pour en prendre dans la journée un verre, d'heure en heure.

Si, malgré ces remedes, la voix n'est pas plus libre ni plus forte, on appliquera un emplâtre vésicatoire, large comme un petit écu, à la nuque, en le renouvellant tous les deux jours, & mettant d'un jour l'un, par dessus, une feuille de poirée couverte de beurre frais.

Quand l'extinction de la voix provient d'un exercice trop violent avec les femmes, ou d'un épuisement de soi-même, on ne peut détruire cette incommodité qu'en prenant de la tranquillité, & changeant de conduite. C'est sur-tout à l'âge de puberté que les jeunes gens se livrent le plus aux plaisirs de l'amour ; aussi en sont-ils incommodés pour le reste de leurs jours. Il y a entre la voix & les parties de la génération un accord parfait : quand on se ménage du côté de l'exercice vénérien, la voix est plus male & plus vigoureuse ; elle devient au contraire grêle & foible, quand on n'est pas modéré sur cet article. L'exemple des châtrés & des eunuques, prouve manifestement ce que nous venons de dire ; ils perdent la force de leur voix avec leurs parties.

Les

Les maladies longues, qui attaquent le poumon ou la gorge, sont sujettes à produire l'extinction de voix, comme cela se remarque dans la pulmonie & dans l'asthme, où tous les vaisseaux se bouchent & s'obstruent, & empêchent l'air d'exécuter le méchanisme de la voix. On y remédie en faisant les remedes propres pour ces maladies. *Voyez* Asthme, Pulmonie.

S'il arrivoit que ce fût un corps étranger, introduit dans la trachée-artere, qui fût cause de l'aphonie, on ne pourroit y remédier qu'en le faisant sortir de ce canal, par le moyen de la bronchotomie. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Ce sont quelquefois des ulceres sur les muscles qui servent à l'organe de la voix, qui sont cause de l'aphonie; en ce cas, la guérison est très-difficile: tout ce que l'on peut faire, c'est de détourner l'humeur qui est sur cette partie, par le moyen d'un emplâtre vésicatoire, de se servir du lait de vache pour toute nourriture, & de faire usage des balsamiques que nous avons indiqués à l'article Ulcere. *Voyez* Ulcere.

APHTHES, s. m. petits ulceres ronds & superficiels, qui occupent l'intérieur de la bouche, le palais, la langue, les gencives, & qui sont accompagnés d'une chaleur brûlante.

Le siege principal de cet accident est l'extrémité des vaisseaux qui séparent la salive, & de toutes les glandes qui fournissent une humeur semblable; ce qui fait que non-seulement les levres, les gencives, le palais, la langue, le gosier, la luette, mais même l'estomac & les intestins grêles, & quelquefois les gros intestins, se trouvent attaqués de cette maladie.

La cause de ces accidents est une lymphe âcre & visqueuse, qui occasionne, par son séjour, ces especes d'ulceres: les enfants & les vieillards y sont exposés, parce que, dans les uns & dans les autres, les humeurs sont sujettes à devenir âcres & visqueuses.

Dans le premier cas, il faut veiller soigneusement au lait de la nourrice, & au régime qu'elle fait garder à son nourrisson. Le petit-lait convient parfaitement à l'enfant: tandis qu'on lui diminuera le lait de sa nour-

rice, l'on fera boire à celle-ci une décoction d'orge & de réglisse, pour rendre son lait moins âcre.

On peut appliquer à l'extérieur, sur ces sortes d'aphthes, le suc de joubarbe, cuit à parties égales avec du lait, pour en imbiber avec une plume les endroits ulcérés; on peut aussi se servir de la racine de fenouil en poudre, incorporée daas un peu de miel, ou d'une infusion de fumeterre dans du petit-lait.

Quand les aphthes attaquent les vieillards, on doit avoir soin de leur prescrire un régime doux & humectant, & de leur faire prendre beaucoup de boisson aqueuse.

On lavera ces aphthes avec une décoction de racine de quintefeuille & de sarriette, à laquelle on ajoutera une pincée de véronique bouillie dans du lait, & quelques cuillerées de suc de cresson pour se gargariser.

On peut aussi appliquer une petite pierre de vitriol sur ces petits ulceres, quand ils commencent; il n'en faut quelquefois pas davantage pour les détruire, ce que l'on recommence plusieurs fois par jour.

Les aphthes qui attaquent les adultes sont ordinairement précédés de fievre continue, accompagnés de diarrhée & de dyssenterie, de nausées, de la perte de l'appétit, de foiblesse, de stupeur & d'assoupissement.

Les remedes appropriés pour la cure de cette maladie, sont les saignées, les humectants, & les boissons propres à entretenir une moiteur continuelle.

On peut se servir pour gargarisme d'une décoction de miel, animée d'un peu d'esprit de vin camphré.

Lorsqu'on est venu à bout de faire tomber les aphthes, il suffit de se gargariser avec une décoction de racine de guimauve dans du lait.

Enfin on termine le traitement par un purgatif, composé d'un gros de rhubarbe concassée, infusée dans un verre d'eau, auquel on ajoutera deux onces de manne.

A la suite des maladies vénériennes, il survient quelquefois des aphthes; mais ils se guérissent avec les remedes propres à ces sortes de maladies. *Voyez* VÉROLE, ULCERE VÉROLIQUE.

On voit quelquefois de ces sortes d'aphthes qui surviennent tout d'un coup à la bouche & aux levres,

quand on a bu dans un verre mal rincé, ou après quelqu'un de mal-ſain. Le meilleur remede eſt de toucher la partie avec un peu de diſſolution de vitriol dans l'eau, dont on imbibe un coton, & dont on frotte la partie juſqu'à ce qu'il s'y forme une eſcarre, qui tombe à la ſuite.

Il y a des maux de gorge gangréneux, où il ſe forme des aphthes à la bouche, & ſur-tout vers les amygdales. Voici un gargariſme qui eſt propre pour les détruire.

Prenez, *D'Eau de Plantain,*
De Roſes, de chaque deux onces.
De Sel de Saturne, un gros.
De Sirop de Mûres, trois gros.

Pilez le tout, pour en faire un gargariſme, dont on frottera les aphthes pluſieurs fois par jour. Si l'on ne peut pas ſe gargariſer, ou que les aphthes ſoient trop enfoncés dans la gorge, on peut couper un petit linge attaché au bout d'une plume, qu'on trempera dans le gargariſme, & qu'on appliquera ſur la partie affectée pluſieurs fois par jour.

Les médecins modernes ont reconnu une autre eſpece d'aphthes, qui ne ſont que ſymptomatiques, & qu'on voit ſouvent arriver dans les fievres aiguës, ſur-tout aux putrides: ils ſont plus fréquents dans les pays ſeptentrionaux, que dans tout autre. On les obſerve rarement en France. *Voyez* l'article FIEVRE PUTRIDE.

APHTHES DES ENFANTS. *Voyez* ENFANTS. (*maladies des*)

APOPLEXIE, ſ. f. maladie dans laquelle il ſe fait une ſuſpenſion de tous les mouvements qui dépendent de la volonté & de l'action des ſens, accompagnée d'un ronflement & de difficulté de reſpirer, & dans laquelle le pouls a coutume de ſe ſoutenir juſqu'à ce que la mort approche.

Le jeu du poumon & la circulation du ſang ne ſont cependant point interrompus; la reſpiration & le battement des arteres en ſont même plus forts.

C'eſt une affection qui jette le malade dans un profond ſommeil, accompagné d'une eſpece de ſifflement provenant de la poitrine, auquel les médecins ont donné le nom de *ſtertor*.

On diſtingue deux ſortes d'apoplexie ; l'une que l'on appelle *ſanguine*, ou vulgairement *un coup de ſang*; la ſeconde eſt l'apoplexie ſéreuſe ou d'humeurs.

Les tempéraments ſanguins, forts & robuſtes ; les gens qui ont paſſé l'âge viril, qui ont beaucoup de couleur au viſage, qui ont les yeux rouges & enflammés, qui ont le cou court, la poitrine étroite, des douleurs de tête violentes, & qui, dans l'état de ſanté, ont le pouls plus dur & plus fort, les vaiſſeaux plus pleins & plus tendus, & ſur-tout les extrémites plus chaudes, ſont plus ſujets que les autres à l'apoplexie ſanguine.

On reconnoît l'apoplexie ſéreuſe au tempérament pituiteux, à l'âge plus avancé du malade, aux peſanteurs de tête, aux éblouiſſements, à l'affaiſſement de tout le corps, & à la ſaiſon dans laquelle cette maladie ſe déclare. L'apoplexie ſéreuſe eſt plus fréquente en hiver, & l'apoplexie ſanguine plus commune en été.

Les cauſes de l'apoplexie ſanguine ſont d'abord l'abondance du ſang, la molleſſe & la flexibilité des vaiſſeaux du cerveau, la ſuppreſſion de quelqu'hémorragie habituelle, ou de quelqu'autre évacuation ſanguine, comme le flux hémorrhoïdal & le flux menſtruel : le trop grand uſage des liqueurs ſpiritueuſes, le défaut d'exercice, & généralement tout ce qui peut augmenter la formation du ſang.

Les cauſes de l'apoplexie ſéreuſe viennent de l'épaiſſiſſement de la lymphe & de l'abondance des humeurs, de la délicateſſe & de la molleſſe des fibres, de la ſuppreſſion de quelqu'évacuation pituiteuſe, de la fréquentation d'un air lourd & épais, d'un trop grand uſage des aliments nourriſſants, d'un ſommeil & d'un repos trop long, & d'une vie molle & oiſive.

L'apoplexie eſt le fléau de l'humanité & l'écueil de la médecine : la plupart de ceux qui en ſont frappés périſſent ; le peu qui en réchappent, ſe trouvent ſouvent accablés de maux très-graves.

Lorſque la reſpiration eſt très-laborieuſe, la maladie eſt mortelle ; quand le jeu de la reſpiration eſt plus libre, il reſte quelqu'eſpérance.

La fievre qui ſe déclare dans l'apoplexie, eſt un très-

bon ſigne, parce qu'elle prouve que la nature ſe réveille, & qu'elle concourt à diſſiper les obſtacles qui nuiſent à la circulation.

Apoplexie ſanguine, ou Coup de ſang.

La cure de l'apoplexie ſanguine conſiſte dans la ſaignée prompte & fréquente : quelques praticiens la conſeillent des deux bras tout à-la-fois; il eſt bien plus ſage de la pratiquer au pied, ou, ce qui ſeroit encore plus efficace, à la jugulaire ; on pourroit même, en ce cas, avoir recours à la ſaignée de l'artere, quand on veut donner un ſecours très-prompt, comme on le fait dans les grandes ophthalmies.

Quand on aura, par les ſaignées multipliées, ſuffiſamment dégagé les vaiſſeaux, & qu'on aura donné plus de liberté à la circulation, pour-lors il faut avoir recours aux vomitifs, tels que l'émétique donné à la doſe de ſix, de huit, dix, douze grains par intervalle, ſelon l'âge & les forces du malade.

Après la premiere ou la ſeconde ſaignée, on peut donner le lavement qui ſuit :

Prenez, *Du Séné, trois gros.*
Faites-le bouillir dans trois demi-ſetiers d'eau, que vous réduirez à une chopine; coulez la liqueur, & ajoutez-y : *De l'Electuaire Diaphœnic, une once.*
De Vin Emétique trouble, trois onces.
pour un lavement.

Il eſt bon d'obſerver que l'émétique eſt infiniment aidé dans ſon opération, lorſqu'il eſt aſſocié avec le ſéné, ſoit dans les lavements, ſoit dans les potions purgatives, leſquels, par ce moyen, deviennent de puiſſants fondants.

Il faut répéter les ſaignées, les émétiques, les lavements, ſelon leur plus ou moins grande efficacité, & ſuivant le degré de la maladie.

Quand tous ces remedes ſont inutiles, on a recours à tout ce qui peut exciter le mouvement, comme le tabac, la bétoine, l'eau de Luce que l'on fait reſpirer au malade, pour tâcher de le faire éternuer. On peut pouſſer des cris violents à ſes oreilles, le piquer, lui

arracher des poils, pour tâcher de ranimer la nature, de quelque façon que ce soit.

Quand les saignées ont été multipliées sans succès, & que les autres remedes ont été inutiles, on peut mettre en usage les emplâtres vésicatoires, tant à la nuque qu'au gras des jambes : on les laisse mordre sur la peau pendant un jour, après quoi on frotte la plaie avec de l'onguent basilicon, ou avec un peu de beurre frais, que l'on recouvre d'une feuille de poirée; & on renouvelle deux fois par jour l'appareil.

Quand on a employé inutilement tous ces remedes, on peut prescrire la potion suivante, pour ranimer le jeu des solides, & travailler à la division des humeurs.

Prenez, *Des Eaux distillées de Scabieuse.*
De Chardon-bénit, de chaque deux onces.
De Teinture de Myrrhe, un demi-gros.
De Tartre stibié, six grains.
De Lilium, demi-gros.
De Sirop d'Œillet, demi-once.

pour prendre par cuillerées.

On peut omettre la potion ci-dessus, ou lui substituer celle-ci.

Prenez, *De l'Eau de Mélisse, deux onces.*
De la Liqueur de Corne-de-Cerf succinée, trois gros.
D'Oxymel scillitique, une once.

Mêlez le tout, pour en prendre par cuillerée d'heure en heure.

Il est toujours dangereux, ou au moins inutile, de donner des potions trop irritantes dans l'apoplexie sanguine.

Si cette potion réussit, & que le malade donne des preuves de connoissance, on lui fait prendre les eaux de Balaruc, dans lesquelles on met un paquet de sel de seignette sur la pinte, & deux grains d'émétique. On peut suppléer aux eaux de Balaruc par la boisson suivante.

Prenez, *De Sel de Glauber, demi-once.*
De Tartre stibié, six grains.
De Limaille d'acier très-fine, une once.

Faites fondre le tout dans trois pintes d'eau de riviere. Pour boiſſon, un verre toutes les deux heures; après quoi on aura recours à l'apozême qui ſuit :

Pr. *Des Racines de Scabieuſe.*
De Scorſonere, de chaque une once.
De Feuilles de Chicorée ſauvage, une demi-poignée.
De Bois concaſſé de Squine, une once.
De Feuilles de Séné, une demi-once.
De Sel de Glauber, deux gros.
De Sirop de Nerprun, une once.
D'Eau commune, trois chopines,

pour réduire à pinte : on ajoutera ſur la fin le ſel, le ſéné & le ſirop. On paſſera le tout, pour en prendre deux verres le matin, de deux jours l'un, pendant huit jours.

Quoique cet apozême puiſſe être employé dans certains cas, il faut cependant obſerver que ſon uſage doit être dirigé par un médecin éclairé & prudent.

On peut auſſi faire prendre au malade les bouillons ſuivants :

Prenez, *De Collet de Mouton, une demi-livre.*
Une Vipere coupée en quatre.
De la Racine de Scorſonere, une once.
Des Feuilles de Scolopendre, une poignée.
Des Bois de Gaïac & de Saſſafras, de chaque demi-once.

Faites du bouillon, d'abord dans deux pintes d'eau réduites à trois chopines : ajoutez enſuite la racine, les feuilles & les bois, que vous laiſſerez infuſer auprès du feu, dans un vaiſſeau bien couvert, pendant demi-heure; paſſez le tout, pour en prendre un bouillon le matin, & l'autre ſur les ſix heures du ſoir, pendant huit ou quinze jours.

Apoplexie ſéreuſe.

L'apoplexie ſéreuſe exige un traitement tout différent de celui qu'on vient de tracer : les ſaignées n'y réuſſiſſent point; &, comme diſent Hippocrate & Celſe, lorſque dans cette maladie les ſaignées ne donnent pas quelque ſoulagement, elles deviennent très-nuiſibles

par le relâchement qu'elles occasionnent, & par l'engorgement qu'elles favorisent.

On commencera par donner au malade un lavement, tel qu'on l'a décrit ci-dessus; immédiatement après on prescrira l'émétique, à beaucoup plus forte dose que dans l'apoplexie sanguine; on mettra en usage la poudre sternutatoire suivante :

Prenez, *De la Poudre d'Ellébore blanc, douze grains.*
D'Euphorbe, cinq grains.

Mêlez le tout ensemble, & soufflez-en dans le nez du malade avec un tuyau de plume.

Si le sommeil n'est pas si profond, on peut se contenter d'employer la poudre qui suit :

Prenez, *Des Feuilles seches de Bétoine.*
De Marjolaine.
De Lis des Vallées, de chacune un gros.

Pulvérisez-les, mêlez-les exactement, & soufflez-en dans le nez, comme ci-dessus.

Ces deux poudres excitent l'éternument, & sont très-propres à réveiller les apoplectiques.

On ne doit point oublier en même temps d'avoir recours aux emplâtres vêsicatoires, aux ventouses, aux scarifications que l'on fait dans les différentes parties du corps.

Si l'on s'appercevoit qu'il y eût une foiblesse considérable dans le pouls, & qu'on eût à craindre que le malade ne périt dans l'effet des remedes, on pourroit avoir recours à la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux de Mélisse simple.*
De Chardon-bénit, de chacune trois onces.
De Fleurs d'Orange.
De Canelle, de chacune deux gros.
De Tartre émétique, dix grains.
De Kermès minéral, six grains.
De Lilium de Paracelse, demi-gros.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout pour un julep, en trois doses, de quatre heures en quatre heures.

On peut ſubſtituer à la formule ci-deſſus, la potion ſuivante :

Prenez, *Des Eaux de Méliſſe & de Canelle, de chacune trois onces.*

De Tartre ſtibié, dix grains.

Partagez en trois doſes, pour prendre de quatre en quatre heures.

Si cette potion réveille le mouvement du ſang & ranime la nature, on pourra pour-lors recourir aux remedes indiqués ci-deſſous à la page 60.

Malgré tous les ſignes qu'on vient de donner des deux eſpeces d'apoplexie, il ſe trouve dans la pratique des cas qui en impoſent aux médecins, & dont on a beaucoup de peine à faire la diſtinction. Il y a des indigeſtions qui jettent tout-à-coup le malade dans une perte de connoiſſance & dans la privation de ſes ſens, comme s'il étoit attaqué d'une apoplexie : on doit, en pareille circonſtance, s'informer de ceux qui connoiſſent le malade, de l'heure où ſon accès l'a pris ; ſi c'eſt au ſortir de table, ſi le malade eſt grand mangeur, & s'il eſt ſujet aux indigeſtions ; auquel cas il eſt eſſentiel de commencer par lui donner un vomitif & des lavements purgatifs, pour débarraſſer l'eſtomac & le bas-ventre, pour ſe procurer la facilité de pratiquer enſuite la ſaignée.

Si l'on oublioit cette précaution, & qu'on ſaignât ſur le champ le malade, on lui donneroit le coup de la mort.

On voit tous les jours des praticiens qui commencent par faire ſaigner les malades dans toutes ſortes d'apoplexie, & qui en même temps leur donnent des doſes très-fortes & très-ſouvent répétées d'émétique.

Cette conduite eſt inconſéquente : ſi c'eſt une apoplexie ſanguine, une ſaignée ne ſuffit point pour détendre les vaiſſeaux ; & l'émétique, que l'on donne en pareil cas, jette le malade dans des convulſions continuelles, & ne produit aucune évacuation, comme on le voit tous les jours vis-à-vis certains malades, qui d'un côté ſont apoplectiques, & de l'autre épileptiques. Si l'apoplexie eſt ſéreuſe, la ſaignée devient

inutile, & on peut dire même mortelle, puiſqu'elle relâche encore plus les fibres, & par-là ſert à augmenter l'embarras dans la circulation.

On doit donc bien prendre garde de ſe tromper, & de donner, dans l'une des deux eſpeces de cette maladie, les remedes qui conviennent à l'autre.

Dans la plupart des apoplexies, il eſt toujours bon de débuter par un lavement purgatif, parce que ces maladies ſont preſque toujours compliquées avec d'anciennes indigeſtions, ou un amas actuel de matiere corrompue dans l'eſtomac.

Toutes les perſonnes qui ont échappé à quelqu'attaque d'apoplexie, & qui craignent les rechutes, doivent ſe purger ſouvent, obſerver un bon régime de vivre, & manger peu le ſoir. Ces attentions leur ſeront plus profitables que tous les ſachets anti-apoplectiques, qui ne ſervent qu'à enrichir les charlatans qui les débitent, & à duper les gens qui s'en ſervent.

Voici un opiat qui eſt très-bon pour les préſerver de rechutes.

Prenez, *De Semence de Moutarde, deux onces.*
De Sel Ammoniac, deux gros.
Des Feuilles ſeches d'Origan.
De Menthe, de chacune ſix gros.

Pulvériſez le tout, & incorporez-le avec une ſuffiſante quantité de ſirop de pivoine ſimple.

La doſe eſt d'un gros le matin à jeun, & autant ſur les cinq heures du ſoir, enveloppé dans du pain à chanter, en avalant par deſſus un gobelet de la tiſane que nous allons décrire :

Prenez, *De la Racine de Raifort ſauvage, ratiſſée & coupée par morceaux, deux onces.*
De la Semence de Moutarde, contuſe, une once & demie.

Verſez ſur le tout trois chopines d'eau bouillante, & laiſſez infuſer pendant vingt-quatre heures ſur les cendres chaudes, dans un vaiſſeau couvert, & luté avec de la pâte ; coulez la liqueur pour en faire uſage.

On doit obſerver que cet opiat & cette tiſane ne

conviennent que dans les ſuites de l'apoplexie ſéreuſe, & qu'elle ſeroit nuiſible dans l'apoplexie produite par l'abondance du ſang. On peut y ſuppléer par les bouillons que nous avons décrits à l'article ACRETÉ, & par des purgations douces, & des ſaignées faites de temps en temps.

APOSTÊME, ſ. m. tumeur contre nature, produite par quelqu'humeur. *Voyez* ABCÈS. *Voyez* TUMEUR. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

APOZÊME, ſ. m. C'eſt une forte décoction de racines, de feuilles & d'autres ingrédients. On les rend quelquefois purgatifs, quand on y fait infuſer des drogues propres à purger

Il faut faire attention, dans les apozêmes, de faire bouillir d'abord les racines, les bois, les écorces, enſuite les feuilles, après cela les fleurs, & enfin les ſemences & les fruits, & de ne faire ſouffrir à toutes ces ſubſtances qu'un léger degré de feu. Toutes ces différentes parties ſe jettent ſucceſſivement dans l'eau bouillante, ſelon le degré d'altération de leurs principes. Quelquefois on y met en même temps les ſels, afin qu'ils donnent plus d'efficacité à l'eau bouillante, pour tirer la teinture des plantes & des ingrédients qui ſont en décoction.

On ſe ſert d'eau de riviere, de fontaine, de vins rouge & blanc, pour faire les apozêmes.

On diviſe l'apozême en altérant & en purgatif; le premier eſt celui qui eſt fait pour produire dans la machine quelque changement, & pour donner quelqu'altération nouvelle aux liqueurs : tels ſont ceux qu'on appelle *apéritifs*, *tempérants*, *adouciſſants;* l'autre eſt compoſé de médicaments purgatifs, & eſt deſtiné pour purger le malade.

L'apozême ne ſert point de tiſane, ni de boiſſon ordinaire au malade; c'eſt un médicament qui ne ſe donne que toutes les trois ou quatre heures; autrement on s'expoſeroit à dégoûter le malade, & à charger ſon eſtomac d'un remede trop peſant & faſtidieux. Nous allons donner quelques modeles des différentes eſpeces d'apozême.

Apozême tempérant.

Prenez, *Des Racines de Chiendent, une once.*
De Guimauve, demi-once.
Des Feuilles de Chicorée blanche.
De Bourrache.
De Poirée, lavées & coupées, de chacune demi-poignée.

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau commune, que vous réduirez à trois chopines. Paſſez la liqueur, & ajoutez une once & demie de ſirop de guimauve.

Cet apozême convient dans tous les cas où il faut détremper le ſang, tempérer l'âcreté des humeurs: ainſi il convient dans les maladies aiguës, les fievres ardentes, les inflammations & les hémorrhagies.

Apozême adouciſſant.

Prenez, *D'Orge mondé, une demi-once.*
De Feuilles de Pas-d'âne.
De Tuſſilage.
De Pulmonaire, de chaque une poignée.

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines. Ajoutez-y une once & demie de ſirop de guimauve.

Cet apozême doit être employé dans la ſéchereſſe de poitrine, l'âcreté du ſang & de la lymphe, les démangeaiſons, les dartres & les maladies de la peau, dans la pituite âcre & dans les rhumes opiniâtres.

Prenez, *Des Racines d'Aſperge.*
D'Arrête-bœuf, de chaque une once.
De Feuilles de Chicorée ſauvage.
De Pariétaire.
De Scolopendre.
De Perſil, de chaque une demi-poignée.
Des Fruits d'Alkekenge, deux gros.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines. Paſſez la liqueur: ajoutez-y une once & demie de ſirop des cinq racines.

On peut faire usage de cet apozême dans tous les cas où il y a de l'épaississement dans le sang & dans la lymphe, quand on veut dégager la pituite & les glaires, faire couler les urines en abondance, désobstruer les vaisseaux & les glandes. Il est bon d'observer que l'on ne doit en faire usage que quand il n'y a point de fievre, point de douleur, & point de menace d'inflammation.

Apozême purgatif.

Prenez, *De Racines de Patience sauvage.*
De Polipode de Chêne, de chaque une demi-once.
Des Feuilles d'Aigremoine.
De Chicorée sauvage, de chaque une demi-poignée.
De Follicules de Séné, trois gros.
De Sel d'Epsom, demi-once.

Faites bouillir le tout successivement, comme nous l'avons dit ci-dessus, dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines: ajoutez de *Semences d'Anis, deux onces.* Tirez la liqueur du feu; passez-la: ajoutez-y de *Sirop de Roses pâles, une once & demie*, pour prendre en trois verres, à trois heures de distance l'un de l'autre.

Cet apozême est indiqué dans tous les cas où il y a épaississement dans les humeurs, & en même temps une nécessité urgente d'évacuer les premieres voies. Il convient dans les maladies longues, dans les obstructions, dans les embarras de la lymphe, quand la fievre n'est pas considérable, & que l'estomac est chargé d'impuretés qu'il faut évacuer.

Il faut avoir attention, en faisant un apozême, de couper, ratisser, laver les racines & les feuilles; de concasser légérement les bois & les écorces; de ne pas faire bouillir long-temps, & à grand feu, les racines, les feuilles & les bois; de ne faire jamais bouillir les fleurs & les semences aromatiques qui ont une odeur forte & un goût piquant, de simplement les faire infuser, en couvrant bien le vaisseau dans lequel on les a mises.

Les apozêmes que l'on fait dans le vin blanc ou le vin rouge, & dans lesquels on ajoute des sels, comme celui de duobus, le sel de nitre ou le sel de tartre,

exigent une ébullition moins longue & moins forte, parce que le vin & le sel pénetrent plus intimement les drogues contenues dans ces apozêmes, & en tirent une teinture plus forte.

ARDEUR D'URINE. *Voyez* DYSURIE.

ASCARIDES, f. m. pl. petits vers qui se trouvent dans l'homme & dans quelques animaux : ils ont la figure de petites aiguilles ; ils sont ronds & courts, ce qui les fait distinguer des strongles qui sont ronds & longs, & du ver solitaire qui est long & plat ; ils sont blancs & pointus par les deux bouts, & résident communément dans l'extrémité du rectum, près de l'anus : on les y trouve en très-grand nombre, & collés les uns aux autres par une matiere visqueuse.

Les enfants y sont plus sujets que les adultes.

Il s'en trouve quelquefois dans les parties naturelles des femmes, comme dans les pâles-couleurs.

Il y a aussi quelques animaux, comme les bêtes de somme, qui en sont souvent incommodés.

On juge de la présence de ces sortes de vers, par une démangeaison très-vive à l'anus, & par l'inspection des selles qui en sont chargées, un amaigrissement du bas-ventre, & une chaleur extraordinaire.

Il est assez difficile de chasser entiérement les ascarides, pour plusieurs raisons : la premiere est que, ces animaux étant éloignés de l'estomac, les remedes que l'on peut prendre par cette voie ont changé de nature & perdu beaucoup de leur qualité, avant qu'ils soient parvenus à l'endroit où sont ces vers : la seconde est que les ascarides sont enveloppés dans des humeurs visqueuses qui empêchent l'action des remedes : la troisieme est que ces vers montent quelquefois si haut, qu'ils sont à l'abri des remedes qu'on veut injecter par le fondement.

Pour se défaire des ascarides, il vaut mieux les attaquer par le bas que par haut : un suppositoire de coton, trempé dans du fiel de bœuf, ou de l'aloès dissous, est un des meilleurs remedes. Le suppositoire suivant est très-propre pour détruire ces sortes de vers.

Prenez du lard macéré dans de l'eau froide, pour diminuer sa salure ; taillez-le en suppositoire, & introduisez-le dans le fondement.

Les lavements peuvent auſſi être d'une très-grande utilité. On donnera aux enfants le lavement ſuivant :

Prenez, *De Feuilles de Mauve & de Violette, de chacune une poignée.*
De Choux, deux poignées.

Faites-en une décoction dans deux pintes de lait; ajoutez enſuite :

De Fleurs de Camomille & de petite Centaurée, de chacune une demi-poignée.
De Grains de Coriandre & de Fenouil, de chaque deux gros.

Paſſez le tout, & faites fondre deux gros de confection d'hiéra-picra; ou faites leur prendre tout ſimplement une légere décoction d'abſinthe en lavement.

Dans les adultes, on mettra en uſage le lavement qui ſuit :

Prenez, *Des Racines de Chiendent, une once.*
Des Feuilles de Poirée.
De Mauve.
De Pourpier.
De Mercuriale, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, réduites à trois chopines.

Ajoutez enſuite :

De Coraline, un gros.
De Coriandre préparée & de Semen-contra, de chaque deux gros.

Paſſez, & diſſolvez-y deux onces d'huile roſat.

On peut ſe contenter d'un lavemeut avec une décoction de feuilles de mercuriale, dans laquelle on met trois gros de ſemen-contra.

Hippocrate conſeille de broyer de la graine de l'agnus-caſtus avec un fiel de bœuf, d'ajouter un peu d'huile de cedre, & d'en faire un ſuppoſitoire avec de la laine graſſe.

L'uſage de l'huile d'amandes-douces ou de l'huile de noix, priſe tous les jours à la doſe d'une cuillerée, les fait périr.

Les lavements de décoction de gentiane, de petite

centaurée, d'abſinthe, de tanéſie, de camomille, ſont auſſi très-bons. On peut, par exemple, donner le lavement ſuivant:

Prenez, *De Racine de Gentiane, une once.*
De Feuilles de petite Centaurée.
D'Abſinthe, de chaque une pincée.
De Fleurs de Camomille, une petite pincée.

Faites bouillir le tout très-légérement dans trois demi-ſetiers d'eau.

Ajoutez, *D'Hiéra-picra, une demi-once.*
D'Huile d'Olive, deux onces.

pour un lavement.

On doit obſerver que, malgré tous ces remedes qui peuvent détruire les vers, il s'en forme quelquefois de nouveaux: c'eſt pourquoi on doit, pendant quelques jours, faire prendre au malade un bol compoſé de douze grains de jalap en poudre, dix grains de rhubarbe & deux grains de mercure doux, incorporés dans une ſuffiſante quantité de ſirop de *rhamno*, ou d'abſinthe.

Le malade prendra ce bol tous les trois jours, pendant quinze jours.

ASCITE, ſ. f. hydropiſie du bas-ventre; c'eſt une enflure, une élevation extraordinaire du ventre, faite par une grande quantité d'eau, renfermée dans cette région.

On diſtingue deux eſpeces d'aſcite, celle qui eſt vraie & celle qui eſt fauſſe. La premiere ſe trouve, quand les eaux ſont amaſſées dans la cavité du bas-ventre. Il y a aſcite fauſſe, lorſque les eaux ne ſont point contenues dans l'intérieur du ventre, mais enfermées dans les membranes, &, pour ainſi dire, dans le ſac du péritoine.

L'hydropiſie fauſſe du bas-ventre ſe diſtingue de l'aſcite vraie, en ce que le malade n'eſt point tourmenté de la ſoif; n'a point perdu totalement l'appétit; que la fluctuation eſt plus extérieure, moins profonde, & que le gonflement, au contact, eſt plus extérieur.

Le traitement de l'aſcite fauſſe eſt le même que celui de l'hydropiſie en général, & de l'aſcite en particulier.

Comme

Comme cette maladie eſt moins dangereuſe, on réuſſit auſſi plus ſouvent dans le traitement; car l'autre eſpece d'aſcite eſt la plupart du temps incurable.

La cauſe de cette hydropiſie eſt l'obſtacle que trouve la ſéroſité du ſang à ſortir par les reins & par la veſſie. Cet obſtacle peut venir de la rupture d'un vaiſſeau lymphatique, ou du défaut des ſels urineux. L'épaiſſiſſement de la lymphe ſuffit quelquefois pour la produire, en s'arrêtant dans les vaiſſeaux; elle force la ſéroſité à s'amaſſer dans différentes parties du corps, & à s'épancher enſuite dans la cavité du bas-ventre.

Il n'y a gueres de maladies qui aient des ſignes plus aſſurés que celle-ci; on connoît que l'aſcite commence, lorſqu'en urinant moins que de coutume, le ventre s'enfle peu à peu par l'amas de ſéroſité qui y tombe: quand le malade eſt couché ſur le dos, ſon ventre eſt également tendu; s'il ſe couche ſur un des côtés, alors l'eau, ſe portant dans le côté inférieur, elle y fait une grande poche par ſon propre poids; & pour peu qu'il ſe remue, on entend flotter l'eau, comme dans un vaiſſeau à demi plein: en mettant les deux mains de chaque côté du ventre, & en frappant deſſus, on ſent le mouvement de l'eau. Les bourſes ſe tuméfient à la ſuite; la verge ou les levres de la matrice deviennent bourſoufflées par la même ſéroſité; les cuiſſes, les jambes & les pieds groſſiſſent également.

Pluſieurs ſymptômes accompagnent le plus ſouvent cette maladie; tels ſont la lenteur du pouls, la peſanteur de tout le corps, la difficulté de reſpirer, la ſoif exceſſive, la fievre lente, la difficulté d'uriner.

C'eſt une des hydropiſies les plus fâcheuſes & des plus difficiles à guérir.

On emploie beaucoup de remedes pour le traitement de cette maladie, mais qui n'ont preſque tous aucune efficacité: parmi les remedes extérieurs, on vante l'uſage d'une grande éponge trempée dans de l'eau de chaux, & miſe ſur le ventre.

A l'égard des remedes internes, ils ſont en ſi grand nombre, qu'on ne ſçait ſur leſquels ſe fixer: en général, ce ſont tous les remedes qui raniment les urines,

comme les ſels de cloportes, de rhue, d'armoiſe, de tartre, d'abſinthe dans du vin blanc, qu'on emploiera à la doſe d'un ou deux gros dans une chopine de vin blanc.

On recommande auſſi la poudre de limaille d'acier pluſieurs ſois par jour, à douze grains, dont on augmente tous les jours la doſe.

Voici une décoction purgative qui réuſſit aſſez bien dans l'hydropiſie du bas-ventre :

Prenez, *De l'Ecorce extérieure de Sureau qui eſt verte, une poignée.*

Faites-la bouillir dans une chopine d'eau, & autant de lait de vache.

Réduiſez le tout à moitié.

Paſſez-le enſuite par un linge avec expreſſion; & partagez-le en trois doſes, à donner tiedes d'heure en heure, le matin à jeun, en ſupprimant la troiſieme, ſi les deux premiers verres ont ſuffiſamment évacué.

Si, après avoir pris cette décoction, on n'eſt pas aſſez purgé ni déſenflé, on pourra la réitérer au bout de quelques jours. Si les malades ſont épuiſés par la longueur de la maladie, il ne faut leur donner que la moitié de la doſe.

Après l'uſage de cette eſpece de purgation, on peut paſſer aux pilules ſuivantes :

Prenez, *De la Gomme-gutte.*
Du Diagrede, de chaque un gros.
De la Poudre de Jalap, deux gros.
De l'Arcanum-duplicatum, une demi-once.

Mêlez le tout, après l'avoir réduit en poudre; & avec le mucilage de gomme adraganth, formez des pilules du poids de dix grains chacune. La doſe eſt de deux pilules, à prendre le matin à jeun, dans du pain à chanter.

Quand on s'apperçoit que le malade vomit, on lui fait prendre ces pilules entre deux ſoupes, afin que l'aliment tempere l'effet du remede. On réitere les pilules, après trois jours d'intervalle; ſi l'on voit qu'elles cauſent de l'irritation, on ſubſtituera le vin apéritif & purgatif qui ſuit :

Prenez, *De Racines d'Iris de Florence, deux onces.*
D'Enula-campana.
De Scille, de chaque une once.
D'Ecorce de Sureau.
D'Ieble, de chaque une once.
Du Séné, deux onces.
De l'Ellébore noir.
D'Agaric.
De Jalap, de chaque deux gros.

Faites bouillir le tout dans quatre pintes de vin blanc, pendant un quart d'heure, & laiſſez enſuite infuſer pendant deux heures; paſſez pour le beſoin.

Ce remede eſt excellent pour l'hydropiſie, & réuſſit à merveille, en en prenant trois verres par jour, à quatre heures de diſtance. Si deux verres évacuent aſſez, on ne paſſera pas outre. Il faut avoir ſoin d'éviter tout ce qui peut favoriſer l'augmentation des eaux, comme tous les aliments aqueux & les boiſſons abondantes. *Voyez* HYDROPISIE.

Quand ces remedes n'ont aucune efficacité, il faut ſe réſoudre à la ponction, qui eſt du reſſort de la chirurgie.

Le parti qu'on doit prendre, après la ponction faite, n'eſt point d'employer les purgatifs & les apéritifs violents; car ce ſeroit ſolliciter forcément les évacuations: d'ailleurs ces purgatifs ne réuſſiroient peut-être point à détourner le cours des humeurs du bas-ventre, où elles ſe précipitent. Mais il y a un autre moyen dont on peut ſe ſervir, & qui réuſſira mieux; c'eſt de faire uſage des remedes confortants: tels ſont la pimprenelle, l'abſinthe, le lierre terreſtre, dont on fait des bouillons, des jus dépurés, des tiſanes ou des infuſions, en faiſant précéder chaque bouillon de douze grains de limaille d'acier, & de ſix grains de rhubarbe en poudre.

Les pilules de Starkey, qui ſont diurétiques, calmantes & confortantes, ſont bonnes pour prévenir la rechute des eaux dans le bas-ventre, à la doſe de douze grains tous les ſoirs en ſe couchant.

Il ne faut pas négliger de réitérer la ponction, quand il s'eſt formé un nouvel amas d'eau, puiſqu'on a obſervé

que ce remede suffit quelquefois pour guérir cette maladie.

Quand les remedes ci-dessus n'ont point réussi, on peut faire usage de la décoction qui suit:

Prenez *Une poignée de Céleri sauvage, haché bien menu.* Faites-le bouillir dans un demi-setier de vin rouge, jusqu'à la diminution de moitié.

Retirez le tout du feu, & ajoutez-y,

Demi-gros de Sel de Tartre.

Passez le tout par un linge, & donnez à boire au malade.

On recommencera cette décoction pendant trois jours de suite, & en même temps on appliquera le cataplasme suivant:

Prenez, *De Soufre vif en poudre, une once.*
De Fiente de Vache, une demi-livre.
De fort Vinaigre, un demi-setier.

Mêlez le tout ensemble pour faire un cataplasme, que l'on appliquera sur le nombril & sur les reins, & que l'on renouvellera deux fois le jour.

Plusieurs personnes ont employé avec succès la limaille d'acier en très-grande quantité, à la dose d'une demi-once, prise en trois ou quatre doses dans la journée, en l'incorporant dans une suffisante quantité d'extrait d'énula-campana. Ce remede seul, continué pendant quelque temps, a guéri plusieurs hydropisies du bas-ventre.

On recommande aussi, dans cette maladie, l'usage des bains aromatiques avec le thym, la marjolaine, dans lesquels on plonge le malade une fois par jour, en continuant la limaille d'acier. *Voyez* BAIN AROMATIQUE.

Il arrive quelquefois que l'on ne réussit point dans la cure de l'hydropisie, parce qu'on est trop timide dans l'application des médicaments. Il est à propos, selon les circonstances, de forcer la dose des remedes, afin de donner un ébranlement à la machine qui est dans un relâchement considérable. Il ne faut cependant point passer les bornes de la prudence; & quand on veut tenter quelque remede actif, il faut l'essayer par degré.

Un autre précepte qui n'est pas moins essentiel pour la guérison de cette maladie, c'est le régime: il est

conſtant qu'il faut abandonner l'uſage du vin & de toutes liqueurs ſpiritueuſes, éviter les mets échauffants, les ragoûts, les épiceries, & généralement tout ce qui peut porter le feu dans le ſang; faire uſage des viandes blanches, de nourriture ſeche, telle que du mouton ſur le gril, de la volaille rôtie, du pain bien cuit avec très-peu de mie, très-peu de boiſſon aqueuſe, & ſur-tout point d'aliments mal-ſains.

ASODES; ſ. f. eſpece de fievre continue, dont le ſymptôme eſſentiel eſt une inquiétude ſi grande autour du cœur ou de l'eſtomac, qu'on ne peut demeurer dans une même place : à tout moment le malade ſe remue & ſe tourmente; il ſe dégoûte de tout; il a des nauſées, quelquefois un vomiſſement conſidérable, une tenſion & un gonflement au bas-ventre, une chaleur dans toutes les entrailles. Nous traiterons de cette maladie à l'article FIEVRE. Le traitement de cette maladie eſt le même que celui de la fievre inflammatoire. *Voyez* FIEVRE ASODES.

ASPHYXIE, ſ. f. C'eſt une privation ſubite du pouls, de la reſpiration, du ſentiment & du mouvement, ou un abattement conſidérable & ſubit de toutes les forces du corps & de l'eſprit. L'aſphyxie eſt le dernier degré de la ſyncope & de la défaillance. *Voyez* DÉFAILLANCE, SYNCOPE, LIPOTHYMIE.

ASSOUPISSEMENT, ſ. m. C'eſt un penchant preſqu'inſurmontable au ſommeil.

Il faut en diſtinguer de deux eſpeces; le premier eſt naturel, & ne provient d'aucune indiſpoſition : c'eſt le commencement du ſommeil qu'occaſionnent la fatigue, le grand chaud & le grand exercice; l'autre, qui naît de quelque dérangement particulier de la machine, & qu'il faut attribuer à toutes les cauſes qui relâchent les ſolides, ralentiſſent la circulation, & s'oppoſent à la liberté de l'influx des eſprits dans les nerfs.

Parmi les cauſes qui produiſent cette indiſpoſition, 1° la plénitude eſt celle qui joue le plus grand rôle : c'eſt elle qui remplit les vaiſſeaux déja tendus par eux-mêmes, & qui produit la compreſſion ſur le cerveau & le cervelet; 2° l'épaiſſiſſement des humeurs; 3° l'inaction des vaiſſeaux & leur affaiſſement.

Plusieurs choses peuvent donner lieu à ces états différents du corps, comme un air lourd & pesant, un appétit immodéré, un excès du vin & des liqueurs spiritueuses, un défaut d'exercice, la suppression des urines, de la transpiration, ou de quelque évacuation habituelle, enfin l'état d'indolence & d'inertie de l'ame.

Pour remédier à l'assoupissement, il faut d'abord faire cesser la cause qui peut l'avoir produit, & se réformer sur son régime.

Si cette indisposition vient de plénitude, il faut dégager les vaisseaux par la saignée, le petit-lait, les lavements & les évacuations.

Si, au contraire, cet état vient de l'affaissement des vaisseaux, comme on le voit après de longues maladies, de violents exercices, des hémorrhagies considérables, &c. il faut prendre les remedes propres à les fortifier. On trouvera aux différents articles où l'assoupissement a lieu, des remedes qui lui conviennent. *Voyez* COMA, LÉTHARGIE, CARUS; APOPLEXIE SÉREUSE, &c. Voici une boisson propre à remédier à l'assoupissement produit par relâchement.

Prenez, *De Racine de grande Consoude, une once.*
De Squine coupée par morceaux, demi-once.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte; passez la boisson, pour en prendre deux verres dans la matinée, & deux dans l'après-dînée, à deux heures de distance l'un de l'autre, pendant huit jours. Les eaux de Balaruc sont bonnes aussi pour remédier à cette indisposition.

ASTHME, s. m. C'est une grande difficulté de respirer, dans laquelle la poitrine est dans un mouvement violent, accompagnée d'une espece de sifflement. Cette difficulté de respirer est quelquefois si forte, que les malades étoufferoient, s'ils n'étoient assis la tête droite.

Voici les signes qui distinguent l'asthme de la difficulté de respirer; dans celle-ci, il n'y a point de sifflement, & le malade à la fin de l'accès n'est point hors d'haleine: le contraire arrive dans l'asthme.

On distingue deux sortes d'asthme; l'asthme convulsif, l'asthme humide ou humoral.

L'asthme humoral s'anonce par une difficulté de respirer, avec sifflement, par des crachats épais, par une pesanteur considérable à la poitrine, & par l'inspection du tempérament, qui est gras, pituiteux, & sujet à rendre beaucoup de glaires.

L'asthme convulsif se déclare avec plus de violence que le précédent; l'oppression de poitrine est plus forte, la respiration est plus gênée: quelquefois il est accompagné d'une toux seche, & d'un resserrement douloureux dans toutes les parties de la poitrine. On le reconnoît aussi à l'examen de la constitution du malade, qui est ordinairement sec, échauffé, bilieux, & sujet aux mouvements convulsifs.

Les causes générales de l'asthme viennent de l'embarras qui se forme dans les vaisseaux du poumon.

Dans l'asthme convulsif, cet embarras est formé par la crispation des vaisseaux, & par l'abondance du sang aux poumons; aussi ce sont les personnes seches & sanguines qui y sont plus sujettes.

Dans l'asthme humoral, c'est l'épaississement de la lymphe & l'abondance des matieres glaireuses qui font tout le mal. Ce sont ordinairement les gens pituiteux, les tempéraments gras, qui ne font aucun exercice, qui rendent beaucoup de crachats épais & gluants, & beaucoup de pituite, qui sont attaqués le plus souvent de cette maladie.

L'air est une des principales causes de l'asthme: quand cet élément est chargé de parties malfaisantes, comme de la vapeur des marais, des exhalaisons de la terre, & de celles qu'entraînent les vents pluvieux du midi, il produit ou réveille les accès de l'ahstme humoral.

L'air vif & sec, la vapeur des mines, des acides, des matieres sulfureuses, le grand froid, forment ou augmentent presque toujours l'asthme convulsif.

Quand l'asthme attaque les vieillards, c'est pour le reste de leur vie; quelquefois les jeunes gens trouvent le moyen de s'en délivrer.

Cette affection tourne ordinairement en hydropisie de poitrine.

On doit observer deux choses dans le traitement de

cette maladie, le temps de l'accès, & celui du repos.

Dans l'accès de l'aſthme convulſif, on ne peut employer un meilleur remede que la ſaignée, que l'on doit répéter ſelon les forces du malade & l'état de la maladie; car ces accès ſe trouvent rarement ſans ardeur & ſans fievre: les délayants, la diete, & tout ce qui peut diminuer la quantité & l'effervefcence du ſang, ſont auſſi d'un très-grand ſecours. Quand l'étouffement eſt moindre, on peut avoir recours aux légers inciſifs, telle que peut être une boiſſon faite avec le miel bouilli dans l'eau, & une pincée de fleurs de tuſſilage & de bouillon-blanc; il faut enſuite évacuer le malade avec des purgations fort douces, pour entraîner les glaires qui ſont dans l'eſtomac.

On peut avoir recours, pour adoucir l'humeur dans la poitrine, au looch ſuivant:

Prenez, *Du Sirop de Guimauve.*
De l'Huile d'Amandes douces, de chaque une once.
Du Blanc de Baleine diſſous dans l'huile ci-deſſus, un gros.

Mêlez tout enſemble pour un looch, à prendre par cuillerée dans les accès de toux, le faiſant fondre doucement dans la bouche.

Après l'accès, le malade doit ſe faire ſaigner de temps en temps, prendre les bains, éviter l'air ſec & froid, les lieux pleins de vapeurs, les aliments échauffants, les liqueurs ſpiritueuſes, les exercices violents, les veilles & les travaux forcés; la ſuppreſſion de la tranſpiration, en évitant l'alternative ſubite du chaud & du froid; & ſurtout la colere, le chagrin & les vives paſſions de l'ame, & ſe mettre au lait pour toute nourriture. Pour boiſſon, il pourra faire uſage tous les matins de la tiſane qui ſuit:

Prenez, *Des Feuilles de Caille-lait, & des Fleurs de Tilleul, de chaque une pincée.*
De Mie de pain écraſée, une cuillerée à bouche.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-ſetiers d'eau, que l'on fera réduire à pinte; paſſez la boiſſon, pour en prendre deux verres le matin à jeun, & un ſur les ſix heures du ſoir, pendant un mois.

Quand le malade se sentira quelques approches de son mal, il pourra ajouter à sa tisane un scrupule de sel sédatif crystallisé.

Il peut aussi faire usage des pilules suivantes:

Prenez, *De l'Aloès hépatique, une once.*

De la Gomme ammoniaque, une demi-once.

Dissolvez le tout dans le vinaigre scillitique, le réduisant en consistance de pâte solide.

Ajoutez-y ensuite du *Tartre vitriolé, un gros & demi.*

Formez des pilules de six grains chacune; on en prendra deux, deux heures après le soupé.

On peut aussi faire usage de la poudre qui suit:

Prenez, *De la Craie préparée, une once.*

Des Trochisques Alhandal & du Cinabre factice, de chacun un gros.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le exactement. La dose est d'un demi-gros à prendre le matin à jeun, en y ajoutant un gros d'arcanum-duplicatum.

L'asthme humide exige beaucoup moins de saignées que l'autre; on peut même se dispenser d'en faire, à moins que l'accès ne soit très-violent.

On peut, immédiatement après, faire prendre au malade un vomitif composé de deux onces d'oxymel scillitique, & deux grains de kermès minéral, dissous dans un verre d'infusion de feuilles d'hyssope & de lierre terrestre; après quoi on le mettra à l'usage de la potion laxative suivante:

Prenez un verre d'une forte décoction de miel dans l'eau: dissolvez-y de la manne, deux onces; passez la liqueur par un linge; & ajoutez-y du sel végétal, un gros; du kermès minéral, deux grains, pour prendre tiede, le matin à jeun.

Il faut mettre le malade à l'usage d'une boisson faite avec une bonne pincée de feuilles d'érysimum, ou herbe-au-chantre, bouillies dans de l'eau. Les gens plus opulents peuvent prendre une infusion, comme du thé, de feuilles d'apalachine.

Il faut renouveller la purgation ci-dessus, de temps à autre, pendant le traitement.

Voici un hydromel composé, qui convient à mer-

veille contre la difficulté de respirer dans l'asthme humide.

Prenez, *Des Racines d'Aunée, coupées par morceaux, une demi-once.*

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à pinte; ajoutez-y sur la fin :

De Feuilles d'Hyssope.
De Lierre terrestre, de chacune une pincée.
De Miel blanc, une once.

Faites bouillir le tout quelques moments, pour écumer le miel une ou deux fois. Retirez le vaisseau du feu; passez la boisson.

Pour se garantir des rechutes auxquelles expose cette maladie, il faut avoir attention d'éviter toutes les causes que nous avons dit ci-dessus pouvoir la produire.

Dans l'asthme humide, on doit respirer un air sec & chaud, ou sec & froid, vivre d'aliments secs, boire un peu de vin pur, faire de l'exercice, dormir peu, & travailler davantage, éviter la transpiration supprimée, &c.

Pour prévenir l'asthme humoral, voici un bol purgatif qui a beaucoup d'efficacité :

Prenez, *Du Soufre, dix-huit grains.*
Du Diagrede, six grains.
Du Kermès minéral, deux grains.

Incorporez le tout avec un peu de sirop de chicorée, composé de rhubarbe, pour former un bol à prendre trois jours de suite, le matin à jeun, enveloppé de pain à chanter, en buvant par dessus une tasse d'infusion de capillaire.

Il faut sur-tout observer, dans cette espece de maladie, d'éviter tous les fruits cuits ou cruds, tout ce qui est acide, & observer un régime très-exact. On ne doit jamais faire maigre dans l'asthme humoral, & se mettre quelquefois au lait dans l'asthme convulsif.

Le lierre terrestre, pris en infusion tous les matins, à la dose d'une ou deux tasses, fait beaucoup de bien, en faisant vuider des glaires, & préserve des rechutes.

L'asthme en général est sujet à dégénérer en hydropisie. Quand l'engorgement des glandes & des vaisseaux

du poumon est considérable, il s'y fait des ruptures, & la lymphe s'épanche dans la poitrine.

Cette maladie pour lors devient compliquée, & bien plus grave qu'elle n'étoit auparavant; elle exige un traitement combiné des remedes propres à l'asthme, & de ceux qui conviennent à l'hydropisie. *Voyez* HYDROPISIE DE POITRINE.

On pourroit, en ce cas, mettre en usage les pilules suivantes:

Prenez, *De Safran de Mars apéritif, demi-once.*
De Gomme ammoniaque, deux gros.
De Kermès minéral, un scrupule.
Des Feuilles seches & pulvérisées d'Hyssope & de Lierre terrestre, de chaque un gros.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de sirop d'érysimum, pour faire des pilules de dix grains chaque.

Le malade en prendra une toutes les trois heures, en buvant par dessus un coup d'infusion de lierre terrestre.

ATONIE, s. f. relâchement ou foiblesse dans les vaisseaux ou dans les fibres du corps humain.

L'atonie se reconnoît à la foiblesse & à la mollesse des chairs, aux pesanteurs & aux lassitudes dans les membres, à la facilité que l'on a de se fatiguer au moindre exercice, & à la lenteur de tous les mouvements.

L'atonie suit ou précede les maladies. Celle qui précede les maladies se trouve dans les tempéraments humides, pituiteux, dans les personnes énervées par des exercices trop violents, & plutôt dans les femmes que dans les hommes.

L'autre vient à la suite de quelques grandes évacuations, après les maladies longues, lors de la convalescence, & enfin par de grands travaux & de grandes douleurs.

L'atonie, comme cause de maladie, & comme maladie, se traite avec tous les remedes propres à fortifier. Il faut d'abord prendre de bons aliments, en petite quantité, se faire faire des frictions sur tout le corps, & se donner du mouvement.

Il faut avoir ensuite recours aux boissons ferrugi-

neuſes, qui reſſerrent toutes les fibres; telle eſt l'infuſion de la boule de Mars, priſe comme du thé; de l'eau ferrée, que l'on fait avec du fer rouillé infuſé dans de l'eau.

On doit auſſi faire uſage de tiſane fortifiante, comme une décoction de grate-cu.

Quand ces remedes ne produiſent pas l'effet qu'on en attend, on peut paſſer aux amers; tels ſont la rhubarbe en poudre, dont on peut prendre douze grains avant le repas; l'extrait de quinquina, à la doſe de dix grains. On peut auſſi faire uſage de l'opiat ſuivant:

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre.*
D'Abſinthe, de chaque deux onces.
Des Feuilles de petite Centaurée.
De Chamædris, ſéchées & pulvériſées, de chaque deux gros.
De Sel de Tartre, un gros.
D'Ecorce de Citron, ſéchée & pulvériſée; demi-once.
D'Extrait de Quinquina, un gros.

Mêlez avec ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, pour faire un opiat, dont la doſe eſt un demi-gros dans du pain à chanter, avant le repas.

On peut ſuppléer à cet opiat, par une cuillerée ou deux d'élixir de Garus avant de manger, ou par un demi-gros de confection d'hyacinthe, ou de confection alkermès.

Quand l'atonie eſt une ſuite des évacuations immodérées, elle ſe traite comme la convaleſcence. *Voyez* CONVALESCENCE, FOIBLESSE, RELACHEMENT, MARASME, HECTISIE.

ATROPHIE, ſ. f. dépériſſement de tout le corps, occaſionné par la dépravation du ſuc nourricier, ou par l'obſtruction des vaiſſeaux propres à le recevoir. *Voyez* CHARTRE *ou* NOUEURE DES ENFANTS; CONSOMPTION, RACHITIS.

AVORTEMENT, ſ. m. ſe prend pour l'accouchement avant terme d'un fœtus humain, ſoit vivant, ſoit mort.

L'avortement peut arriver dans tous les temps de la

grossesse : quand il vient dans les deux premiers mois, on l'appelle *faux germe ;* &, depuis ce temps jusqu'au septieme, on lui donne le nom de *fausse-couche.*

Les causes ordinaires de l'avortement sont des évacuations immodérées, des mouvements violents, des passions vives & soudaines, des frayeurs, la grosseur & la pesanteur du fœtus, l'irritation de la matrice, le relâchement des ligaments du placenta, la foiblesse & le défaut de nourriture du fœtus, le trop ou le trop peu de nourriture de la part de la mere, les longues veilles, l'usage des corps à baleine, les mauvaises odeurs, les violents purgatifs, & en général tout ce qui tend à échauffer le sang & à augmenter son mouvement.

Les signes qui précedent l'avortement, sont ordinairement la fievre, des douleurs dans les lombes & à la tête, une pesanteur des yeux, un affaissement & un resserrement du ventre, un écoulement de sang pur ou aqueux, une diminution des mamelles, un lait séreux.

Lorsque le moment de la fausse-couche est arrivé, on sent des douleurs très-vives.

Elle est très-dangereuse, quand la grossesse est fort avancée, que le fœtus est d'une grosseur considérable, que la malade a de fortes convulsions, que la fausse-couche est précédée ou suivie d'une hémorrhagie, & que le fœtus est pourri : dans d'autres cas, elle est rarement funeste.

Quand une femme grosse craint de s'être blessée par quelqu'effort ou quelqu'accident, il est à propos qu'elle garde le lit huit ou neuf jours, qu'elle évite tous les mouvements considérables ; qu'elle se fasse faire une saignée au bras, si elle n'est pas trop foible, & si elle est communément sanguine : elle prendra ensuite la potion qui suit, pendant quelques jours, jusqu'à ce que les douleurs soient finies :

Pr. *Des Eaux de Plantain.*
De Roses, de chaque deux onces.
De la Terre sigillée.
Du Bol d'Arménie, de chaque un demi-gros.
Du Suc d'Ortie dépuré, deux onces.
De Sirop Diacode, une demi-once,

pour avaler à l'heure du ſommeil, en une ou deux priſes.

Notez que ſi ce julep ſe répete dans le jour, comme cela peut être néceſſaire, on ſubſtituera au ſirop diacode ſix gros de ſirop de coings; ou bien

De l'Eau de Roſes, quatre onces.
Du Bol d'Arménie, un gros.
Du Suc d'Ortie dépuré, deux onces.
Sirop de Coings, une demi-once.

Il eſt bon, dans bien des circonſtances, de plutôt employer celui-ci que l'autre.

Si ce julep ne réuſſiſſoit point, on pourroit y joindre l'opiat qui ſuit:

Pr. *De la Graine de Kermès* ou *de Cochenille.*
Du Sang-Dragon pulvériſé, de chaque un gros.
Du Corail rouge préparé, un gros & demi.
De la Confection Alkermès, demi-once.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop de myrte ou de roſe ſeche, pour former un opiat, dont la doſe ſera d'un demi-gros, le matin à jeun, pendant neuf jours, en buvant par deſſus une tiſane faite avec une poignée de grate-cu, & une pincée de fleurs d'ortie blanche.

On emploiera en même temps le cataplaſme décrit ci-deſſous:

Prenez, *Des Racines de Chardon-Roland, lavées & concaſſées, deux poignées.*

Faites-les bouillir dans une ſuffiſante quantité de vin rouge, pour les cuire en conſiſtance de cataplaſme que l'on appliquera chaudement ſur la région de la matrice, qu'on couvrira d'un linge plié en quatre.

Ce cataplaſme ſe renouvellera huit heures après; & on le répétera pluſieurs fois, ſuivant le beſoin: ſi cependant les douleurs & la perte ne ceſſoient point, il faudroit avoir recours aux ſaignées, & dans ce cas appeller du conſeil.

Quelquefois l'avortement eſt accompagné d'hémorrhagie par la matrice; on ſe ſert des remedes indiqués dans l'hémorrhagie. *Voyez* HÉMORRHAGIE, & le Dictionnaire de Chirurgie, article AVORTEMENT.

Il y a des filles qui eſſaient quelquefois de ſe faire

ſaigner, de prendre l'émétique & de ſe purger pour ſe faire avorter, quand elles ont le malheur de faire un enfant. Cette manœuvre criminelle réuſſit rarement: l'enfant reſte très-ſouvent dans la matrice, quelqu'effort que l'on faſſe pour l'en chaſſer; & tous les remedes que l'on prend ſervent plus à altérer la ſanté de la mere, qu'à faire ſortir le fœtus.

C'eſt pourquoi, ſoit par vue de religion, ſoit par vue d'humanité, ſoit par intérêt pour ſoi-même, il faut éviter ces reſſources honteuſes & funeſtes. *Voyez* FAUSSE-COUCHE.



(BAI)

BAILLEMENT, ſ. m. ſymptôme qui arrive dans pluſieurs maladies, au commencement des fievres ſoit continues, ſoit intermittentes, avant un accès de vapeurs, une indigeſtion, &c. *Voyez* ces différents articles.

BAINS, ſ. m. C'eſt une application extérieure que l'on fait d'un liquide dans lequel on ſe plonge.

De tout temps l'on a fait uſage des bains, tant pour la propreté du corps que pour la ſanté. On les emploie beaucoup moins à préſent qu'anciennement: c'eſt peut-être à cette négligence que l'on doit attribuer une infinité de maladies de la peau, auxquelles nous ſommes expoſés.

Ce ſont des remedes extérieurs qui emportent la craſſe que la tranſpiration laiſſe ſur la peau; qui ſervent à tendre ou à amollir les fibres, ſelon leur application différente, & qui portent dans le ſang un rafraîchiſſement que l'on ne peut ſouvent eſpérer d'aucun autre remede.

On diſtingue trois eſpeces de bains, les bains chauds ordinaires, les bains de vapeurs, & les bains froids.

Bains froids.

Les bains froids, tels que ceux des rivieres, reſſer-

rent pour le moment les fibres du corps, repouſſent une partie de la tranſpiration, & calment par leur fraîcheur la fougue du ſang. Auſſi ces ſortes de bains conviennent-ils dans les tempéraments gras, pituiteux, & dans les perſonnes délicates: en reſſerrant les fibres du corps, ils leur donnent plus d'action; & par ce moyen elles deviennent plus propres à broyer les humeurs, à les faire circuler, & à favoriſer toutes les ſécrétions.

Les bains froids ſont auſſi ſalutaires quand le ſang eſt échauffé, quand les eſprits ſont en mouvement; c'eſt pourquoi on les conſeille aux foux, quand on a fait précéder les ſaignées & les lavements, pour appaiſer l'efferveſcence de leur ſang, & pour ramener le calme dans la machine.

Il faut pourtant obſerver, en ordonnant les bains froids aux perſonnes délicates, que, ſi elles ſont trop maigres & trop ſenſibles, il faut les y accoutumer par degré. L'habitude que l'on contracte avec le froid, endurcit le corps, & le rend moins ſenſible à ſes impreſſions. L'exemple des peuples qui ſe baignent dans l'eau à la glace, prouve ce que peut l'habitude.

Les femmes, pendant le temps des regles ou des vuidanges, ne doivent point tremper les pieds ni les mains dans l'eau froide, ni s'expoſer d'aucune autre façon au contact immédiat de l'eau froide; car leurs évacuations peuvent s'arrêter tout d'un coup, & leur ſuppreſſion produiroit des accidents fâcheux.

Bains chauds.

Les bains chauds ou tiedes font un effet oppoſé à ceux qui ſont froids: ils relâchent les fibres du corps, donnent de la ſoupleſſe à la peau, favoriſent la tranſpiration, & attirent les humeurs à la circonférence du corps; de-là vient que, quand on fait uſage des bains chauds ou tiedes, on ſe trouve bientôt le corps couvert de boutons & d'éruptions de toute eſpece: auſſi eſt-ce un moyen ſûr pour extraire toutes les impuretés du corps. Les bains chauds conviennent dans les tempéraments vifs, bilieux, & dans les perſonnes robuſtes qui ont la fibre dure & les vaiſſeaux vigoureux.

On

On fait uſage des bains chauds dans les cas où l'on veut faire paſſer de l'humide dans le ſang, & donner de la flexibilité à toutes les parties du corps. On appelle les bains chauds ou tiedes, *bains domeſtiques*.

Les bains ſont compoſés, en général, d'eau pure; celle qui eſt la plus ſalutaire eſt l'eau de riviere, & enſuite celle de fontaine.

Selon les circonſtances & le beſoin, on fait prendre des bains avec des plantes que l'on fait infuſer dans l'eau: tels ſont ceux dans leſquels on fait infuſer les feuilles de laurier, de méliſſe, d'origan, d'aurone, d'hyſſope, d'ormin, de baume friſé, d'herbe au chat, de pouliot, de matricaire, de camomille, de ſauge, de thym, de ſerpolet, de marjolaine, de romarin, de lavande, & d'autres plantes aromatiques qu'on fait bouillir peu de temps dans l'eau, enfermées dans un ſac, en y ajoutant quelques poignées de ſel commun.

Ces bains, que l'on appelle *aromatiques*, ſont de la plus grande efficacité dans pluſieurs circonſtances: on les conſeille avec ſuccès dans la noueure des enfants, pour raffermir les fibres du corps, & pour fortifier les ligaments qui ſont trop relâchés; dans la paralyſie, & dans la perte de ſentiment dans quelqu'une des parties du corps.

On les preſcrit auſſi dans les hydropiſies univerſelles, qui dépendent de la foibleſſe & de la délicateſſe des fibres du corps. L'eau de ces bains, animée par les particules actives des plantes dont elle eſt chargée, s'inſinue dans les pores de la peau, en reſſerre la texture, en augmente la force, & par-là rend les vaiſſeaux de la peau propres à ſe contracter, & à chaſſer le liquide ſurabondant qui les tenoit diſtendus.

On ne fait point aſſez uſage de ces bains, qui peuvent avoir des effets merveilleux dans tous les cas où il y a une foibleſſe générale ou particuliere dans le corps, & où il faut donner aux fibres de la force, & aux chairs de la vigueur & de la conſiſtance.

On prépare auſſi des bains émollients, dans leſquels on fait bouillir des racines & des plantes émollientes: tels ſont ceux que l'on fait avec la racine de guimauve,

de mauve, les feuilles de bouillon-blanc, de pariétaire, de mercuriale, de laitue, de pourpier, de poirée, &c. Ces ſortes de bains conviennent, quand les tempéraments ſont extrêmement ſecs, ſenſibles, & ſujets à la douleur & aux inflammations.

On les emploie plus ordinairement en demi-bains, pour relâcher quelque partie, comme dans les entorſes, les contuſions, les coups que l'on reçoit aux jambes.

Les gens riches ſe baignent quelquefois dans le lait, pour entretenir la fraîcheur de leur peau, & pour nourrir leur ſang d'un baume ſalutaire.

Ces ſortes de bains, dont on ſe ſert ordinairement pour la ſenſualité, pourroient ſe mettre en uſage dans les cas où le ſang auroit acquis une âcreté conſidérable. Les molécules laiteuſes, s'inſinuant par les pores de la peau, abreuveroient les humeurs d'un mucilage onctueux qui empâteroit les âcretés & les ſels, & en fixeroit l'action.

On pourroit auſſi employer ces ſortes de bains dans des circonſtances où il ne ſeroit pas poſſible de faire paſſer des aliments dans le corps. Le lait paſſant à travers la peau, & s'inſinuant dans les vaiſſeaux, ſoit par les pores abſorbants, ſoit par la reſpiration, ſoutiendroit le corps pendant quelque temps, en attendant qu'on ait pu détruire l'obſtacle qui empêcheroit le malade de prendre de la nourriture.

Au reſte il eſt bon d'obſerver que, pour tirer un plus grand avantage des bains, il faut ſe faire frotter la peau avec une flanelle, avant de s'en ſervir; par ce moyen, on débouche les pores, on augmente la chaleur dans toutes les parties de la peau, qui attire la liqueur du bain avec beaucoup plus de force.

Demi-Bains.

Les bains entiers ne ſont pas les ſeuls dont on fait uſage; on emploie auſſi les demi-bains dans pluſieurs circonſtances: on ſe ſert, par exemple, des demi-bains tiedes, dans leſquels on met les jambes, ou les jambes & les cuiſſes, pour détourner de la tête & des parties ſupérieures le ſang qui y aborde avec trop de vio-

lence & d'impétuosité, & pour attirer ce même sang dans les parties inférieures.

Quand les regles sont supprimées dans les femmes, ou que l'on veut rappeller le flux hémorrhoïdal dans les hommes, on peut faire usage de ces sortes de demi-bains.

Par une raison toute opposée, si l'on fait usage des demi-bains froids, on fait refouler les humeurs vers la tête, & on les détourne des parties inférieures.

C'est pourquoi on emploie les demi-bains froids dans les pertes considérables par l'anus & les parties naturelles, pourvu cependant que l'on ait pris les précautions nécessaires pour éviter les suites de cette suppression, en faisant précéder les saignées, les boissons, &c.

On fait aussi usage des demi-bains aromatiques, quand on ne veut fortifier qu'une partie: c'est ce que l'on voit tous les jours dans les enfants qui ont les jointures des jambes foibles, ou qui ont de la peine à se soutenir sur l'épine du dos.

Il est bon d'observer qu'on ne doit jamais mettre en usage les bains froids ou tiedes, sans avoir auparavant préparé le corps par une saignée & quelques boissons, & sans avoir vuidé l'estomac, s'il a besoin de l'être; car sans cela, les bains attireroient dans le sang les crudités de l'estomac, & pourroient produire des fievres & des maladies difficiles à guérir.

Bains de Vapeurs.

Il y a encore une autre espece de bain, qu'on appelle *bain de vapeur* ou *étuve*: dans ces bains, on expose le corps à une vapeur chaude, comme celle qui s'exhale de l'esprit-de-vin allumé, ou des décoctions des plantes dans l'eau.

Quelquefois on y expose tout le corps: souvent on ne s'en sert que pour certaines parties.

Ces vapeurs chaudes ont la vertu de faire sortir la sueur, d'ouvrir les vaisseaux de la peau, de ramollir les parties dures, de relâcher celles qui sont roides & tendues, & même de dissoudre les humeurs tenaces & visqueuses.

On ſe ſert de ces ſortes de bains dans les épreintes, dans les hémorrhoïdes; on les emploie auſſi avec beaucoup de ſuccès, quand les regles ont de la peine à ſortir.

Les bains de vapeurs conviennent dans tous les cas où on eſt dans l'impoſſibilité de faire uſage des bains entiers, & dans leſquels le malade eſt trop foible pour pouvoir les ſoutenir.

Les bains d'eau pure ne ſont pas les ſeuls qui puiſſent être utiles à la ſanté; la terre elle-même en produit de naturels, qui ſont chargés des parties de différents mixtes qui la compoſent, & qu'on appelle *bains d'eaux minérales*.

Ces eaux, qui ſont naturellement chaudes, ſont, pour la plupart, des miracles dans pluſieurs maladies, quand on les prend ſur-tout au degré de chaleur ſuffiſant, & avec un régime convenable.

On fait auſſi uſage des bains des eaux froides & acidules. Les perſonnes qui ont de petits vaiſſeaux, des fibres tendres & délicates, le genre nerveux foible, ſe trouvent mieux des bains des eaux chaudes; mais les bains d'eau froide conviennent mieux aux perſonnes d'une conſtitution plus robuſte.

Il ſe trouve de ces ſortes de bains minéraux dans preſque toutes les provinces de la France. Nous n'en ferons point l'énumération, parce que cet article nous meneroit trop loin, & que nous nous contenterons, dans les différentes maladies que nous traiterons, d'indiquer ceux qui conviennent le mieux aux malades.

BILE RÉPANDUE. On reconnoît cette maladie à la couleur du malade qui a le viſage jaune, ainſi que les yeux.

Cette maladie eſt eſſentielle ou accidentelle. Dans le premier cas, elle ne differe point de la jauniſſe. *Voyez* JAUNISSE. Dans le ſecond, elle exige des remedes moins longs & moins ſuivis.

Les hommes ſont plus ſujets à cette indiſpoſition que les femmes, parce qu'ils ſont plus ſuſceptibles de chagrin, & qu'ils ont des paſſions plus vives & plus bouillantes.

On commencera par donner au malade, pendant trois jours, une tiſane faite avec une infuſion légere des feuilles de chicorée ſauvage, en le tenant à la ſoupe & aux bouillons; après quoi on lui fera prendre deux grains d'émétique en lavage, pour évacuer la bile qui eſt amaſſée dans l'eſtomac, & afin que les remedes qu'on doit preſcrire enſuite puiſſent s'introduire dans le ſang, ſans être altérés par la bile; ce que l'on ne doit faire cependant, que quand il n'y a pas de douleur à l'eſtomac, quand le malade eſt d'un tempérament gras & pituiteux. On doit, dans le cas oppoſé, continuer la tiſane plus long-temps, faire prendre des bains tiedes, des lavements, avant d'avoir recours à l'émétique. Après le vomitif, le malade prendra la boiſſon ſuivante:

Prenez, *De Céleri ſauvage, deux poignées.*
De petite Sauge, une poignée.

Hachez le tout, & mettez-le infuſer dans une pinte de vin blanc, pendant trois jours & trois nuits; paſſez la liqueur par un linge, & gardez-la dans une bouteille bien bouchée. Le malade en prendra un verre, tous les matins à jeun, juſqu'à guériſon, après quoi il ſera purgé de la maniere ſuivante:

Prenez, *De Racines de Patience ſauvage, une once.*
De Raiſins ſecs,
De Capillaire de Canada, de chaque une pincée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-ſetiers d'eau pour réduire à chopine; paſſez la liqueur, dans laquelle vous ferez infuſer, ſur les cendres chaudes, pendant la nuit, trois gros de follicules de ſéné; & le matin vous ajouterez: *Un gros de Sel de Glauber.*
Deux onces de Manne.
Une once de Sirop de Roſe pâle.

Vous paſſerez le tout, pour en prendre deux verres, le matin à jeun, à une heure & demie de diſtance l'un de l'autre, en buvant beaucoup; les deux autres verres ſe prendront le ſurlendemain, avec les mêmes précautions.

Quand le malade aura été purgé, il ſe mettra à l'uſage de la liqueur ſuivante:

Prenez, *De Racine de Chélidoine ſeche & pulvériſée, une once.*

Faites-la infuſer dans une chopine de vin blanc, toute la nuit ſur des cendres chaudes; paſſez la liqueur, pour en prendre quatre cuillerées à bouche tous les matins.

Le régime doit être le même que celui qui eſt preſcrit dans la jauniſſe. *Voyez* JAUNISSE.

BLESSURE, ſ. f. eſt une ſolution de continuité, ſur-tout dans les parties molles, occaſionnée par une force extérieure. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

BORBORYGME, ſ. m. bruit qui ſe fait entendre dans les gros inteſtins, par des vents ou flatuoſités qui les diſtinguent, & courent de cellules en cellules dans leurs circonvolutions.

Souvent cette maladie vient du beſoin de manger: pour lors on y remédie en prenant de la nourriture.

Quelquefois ce bruit eſt un ſymptôme d'indigeſtion, de colique, & des affections hypochondriaques & hyſtériques; dans ces cas, il ſe guérit en ſe ſervant des remedes propres à chacune de ces indiſpoſitions. *Voyez* COLIQUE VENTEUSE, GARGOUILLEMENT D'ENTRAILLES, &c.

Quand cette indiſpoſition eſt habituelle, elle indique preſque toujours un vice de l'eſtomac, qui peche par foibleſſe, ou vient de quelqu'humeur qui irrite les inteſtins, augmente leur ſenſibilité, & produit le bruit qui ſe fait entendre: on peut, en ce cas, faire uſage de l'opiat qui ſuit:

Pr. *De Conſerve d'Ecorce d'Orange, deux gros.*
D'Extrait d'Enula-Campana, un gros.
De Poudre tempérante de Stahl, deux ſcrupules.
De Canelle en poudre, un demi-gros.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, pour faire un opiat, dont la doſe ſera d'un demi-gros ſoir & matin, en buvant par deſſus un verre d'une décoction légere de véronique.

Au bout de quelques jours de l'uſage de cet opiat,

on aura ſoin de ſe purger ; & auſſitôt qu'il ſera fini, on ſe purgera une ſeconde fois.

Les borborygmes ſont ſouvent des ſymptômes de vapeurs, & dépendent pour lors de la ſenſibilité des nerfs. *Voyez* VAPEURS HYPOCHONDRIAQUES & HYSTÉRIQUES.

Les dragées d'anis, priſes trois heures après le repas, ſont recommandées dans cette indiſpoſition ; on peut en continuer l'uſage pendant quelques jours.

Les maladies aiguës, avec ſaburre dans les premieres voies, ſont ſouvent accompagnées de borborygmes, ſur-tout dans les commencements. *Voyez* MALADIES AIGUES.

BOUFFISSURE, ſ. f. C'eſt un épanchement de la séroſité du ſang dans tout le corps, ou dans quelqu'une de ſes parties.

On reconnoît cette maladie au gonflement qui l'accompagne, à la peſanteur de la partie, à ſa molleſſe & à ſa flexibilité. On diſtingue cette maladie de l'embonpoint, en appuyant le doigt ſur la partie gonflée, qui retient l'impreſſion qui lui a été faite.

Il y a deux ſortes de cauſes qui peuvent occaſionner cette eſpece d'hydropiſie, d'un côté la foibleſſe des ſolides, de l'autre l'épaiſſiſſement ou le défaut de conſiſtance des liquides. Cette indiſpoſition eſt aſſez commune dans la convaleſcence, parce que le long uſage des remedes & la grande diete ont affoibli les fibres du corps, & les ont rendues plus propres à céder à l'impreſſion des liqueurs. Quelquefois la bouffiſſure eſt une ſuite d'une maladie plus grave, comme on l'obſerve dans le ſcorbut, la vérole, les écrouelles & le cancer. Mais cette maladie eſt dépendante de la maladie primitive ; & l'on ne peut la guérir, ſans détruire la cauſe qui l'a produite. *Voyez ces maladies à leurs articles.*

Comme la bouffiſſure tire ſon origine de la foibleſſe des organes & de la mauvaiſe qualité des liquides, on ne peut mieux réuſſir dans le traitement, qu'en employant des remedes propres à diſſoudre le ſang & les humeurs, provoquer les urines, & fortifier les ſo-

lides du corps : voici une tisane dont on a plusieurs fois éprouvé l'efficacité en pareil cas.

Pr. *Des Racines de Chardon-Roland, une once.*
Des Feuilles de Capillaire de Canada, une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine; passez la boisson, & coupez-la avec partie égale d'eau ferrée. La dose est d'un verre toutes les trois heures, pendant huit jours.

Voici une eau minérale artificielle, dont on peut aussi se servir en pareil cas.

Prenez, *Du Tartre martial soluble,*
De Sel de Glauber, de chacun une once.
D'Eau de Riviere, dix livres.

Faites bouillir le tout ensemble, jusqu'à diminution du cinquieme de la liqueur; retirez après le vaisseau du feu, & laissez reposer cette eau pendant trois heures; passez-la ensuite par un linge. On en prend ordinairement trois verres tiedes le matin à jeun, gardant un demi-quart d'heure d'intervalle entre chaque verre, & on se promene dans la chambre, ou à l'air, selon le temps; on ne mange que deux heures après avoir pris les trois verres. Il faut se purger avant de commencer cette boisson, & en continuer l'usage pendant un mois, pour qu'elle produise un bon effet, en se purgeant encore à la fin. Les personnes qui ont la poitrine délicate, qui sont sujettes à des toux seches, à cracher du sang, ou qui sont attaquées de fievre hectique, doivent s'en abstenir.

On pourra se purger avec l'opiat qui suit :

Prenez, *De Safran de Mars apéritif,*
D'Antimoine crud, de chacun deux gros.
Du Diagrede, six gros.

Faites du tout une poudre fine, & ajoutez-y une suffisante quantité de sirop des cinq racines pour former un opiat de molle consistance, à prendre le matin & le soir, à la dose de deux scrupules, ou d'un gros, enveloppé de pain à chanter.

Il faut avoir attention, quand on prend cet opiat, de ne point boire pendant son opération; il faut aussi

le continuer affez long-temps, mais en éloigner les dofes à mefure que le malade fe trouve foulagé, c'eft-à-dire, de n'en prendre que deux fois la femaine, enfuite une fois, & en terminer l'ufage infenfiblement.

Si la bouffiffure réfifte à l'ufage de ces remedes, il faut fuivre le traitement que nous avons indiqué aux articles HYDROPISIE, ANASARQUE, LEUCOPHLEGMATIE. *Voyez ces différents articles.*

BOUILLONNEMENT DES HUMEURS. C'eft un état de chaleur répandue dans la maffe du fang, qui difpofe les humeurs à l'effervefcence.

Le printemps & l'été produifent, dans certains tempéraments, cette efpece de bouillonnement dans le fang; la grande chaleur, les exercices violents, l'ufage immodéré des liqueurs, & généralement tout ce qui peut échauffer ou animer le fang, eft regardé comme caufe de cette indifpofition.

Voici un bouillon très-propre à rafraîchir les humeurs en pareils cas.

Prenez, *De la Rouelle de Veau, une demi-livre.*
Faites-la cuire dans trois chopines d'eau que vous réduirez à deux bouillons. Ajoutez à la derniere demi-heure:

Des Feuilles de Pourpier,
De Bourrache,
De Poirée, de chaque une demi-poignée.
Une Laitue coupée en quatre.

Paffez enfuite le tout par un linge, avec une légere expreffion, & partagez-le en deux dofes, à prendre dans la journée, l'une le matin à jeun, & l'autre fur les cinq heures du foir.

Ce bouillon ne convient que dans les perfonnes qui ont l'eftomac bon, & qui peuvent le digérer; dans toute autre circonftance il ne faut pas en faire ufage.

Voici une tifane qui aura le fuccès qu'on en peut défirer, fur-tout lorfqu'on obfervera un bon régime.

Prenez, *De la meilleure Avoine, nettoyée & lavée, deux onces.*
De la Racine de Chicorée fauvage, récente & ratiffée, une once & demie.

Faites bouillir le tout pendant demi-heure, dans trois chopines d'eau de riviere.

Ajoutez sur la fin :

Du Cryſtal minéral, deux gros.

Du Miel blanc ou *de Narbonne, deux onces.*

Laiſſez encore bouillir le miel, pour l'écumer une ou deux fois; paſſez enſuite le tout par un linge, & mettez-le dans une cruche où vous le laiſſerez refroidir. Cette tiſane ſe prend pendant quinze jours, à la doſe de deux verres tiedes le matin & autant l'après-dînée, pour les perſonnes fortes & robuſtes, & d'un verre le matin & autant le ſoir, pour les perſonnes délicates & infirmes.

Si le bouillonnement des humeurs étoit conſidérable, il ſeroit plus prudent, après avoir fait uſage pendant quelques jours de cette tiſane, de ſe faire tirer un peu de ſang, de prendre quelques lavements, & de ſe mettre à l'uſage des eaux minérales de Paſſy épurées, ou d'une boiſſon faite avec la boule de mars, infuſée comme du thé, & que l'on coupera avec un tiers de décoction d'orge. Les bains tiedes ſont auſſi très-convenables dans cette maladie, ils temperent les humeurs & s'oppoſent à leur effervescence. Quand on aura ſuffiſamment tempéré les humeurs, on ſe purgera doucement, pour détourner de l'eſtomac les mauvais levains, qui pourroient occaſionner de nouveaux troubles dans le corps. *Voyez* PURGATION SIMPLE.

BOULIMIE, ſ. f. C'eſt une faim déſordonnée & fréquente, accompagnée de défaillance.

Elle differe de la faim canine, en ce que celle-ci eſt ſuivie de vomiſſement, à force de manger. Il n'en eſt pas de même dans la boulimie; mais les défaillances en ſont un ſymptôme inſéparable.

Pluſieurs cauſes peuvent produire cette maladie: ou la conformation particuliere des inteſtins, ou la quantité & la qualité des ſucs digeſtifs.

Quelquefois il arrive que les inteſtins ſont beaucoup plus courts qu'à l'ordinaire; ce qui fait qu'on rend les nourritures preſque auſſitôt qu'on les a priſes : tel eſt l'homme dont parle Rioland dans ſon Anatomie, qui avoit pendant ſa vie une boulimie que rien ne pouvoit

appaiſer. Il le diſſéqua après ſa mort, & il ne lui trouva qu'un boyau de la longueur du bras.

Les cauſes ordinaires de la boulimie ſont les ſucs digeſtifs qui ſe trouvent en trop grande abondance, ou qui ſont trop âcres, & qui font une irritation trop vive ſur les inteſtins. Auſſi ordinairement ce ſont les gens maigres, & qui ont les ſucs très-âcres, qui éprouvent cette ſorte de maladie. La grande diete & la grande abſtinence peuvent occaſionner cette faim démeſurée, ou la trop grande diſſipation produite par la chaleur du corps, par les veilles, les paſſions vives & les exercices violents : quelquefois des vers formés dans les inteſtins peuvent être la cauſe de la boulimie, comme on l'obſerve dans le ver ſolitaire, qui détourne tout le chyle, & l'empêche de paſſer dans le ſang, pour ſervir à la nutrition.

On reconnoît que la cauſe de la boulimie vient des aigres, quand on a des rapports & des vomiſſements acides, que les déjections ſont crues, & que l'on reſſent de la ſoif & des douleurs d'entrailles. Si la boulimie vient du défaut de nourriture, on s'en apperçoit à l'amaigriſſement des malades ; quand ce ſont des vers, on peut conſulter les ſignes qui caractériſent les vers. *Voyez* VERS.

Pour commencer le traitement de cette maladie, ſi elle vient de la qualité âcre des ſucs de l'eſtomac, il faut faire vomir le malade, lui donner quelques lavements, & le purger ; après quoi on ſuivra la méthode que nous avons tracée dans l'article ACRETÉ. On fera boire au malade du bon vin vieux, en aſſez grande quantité ; car le vin ôte l'appétit : on aura recours en même temps aux huileux, aux bouillons de mou de veau, aux boiſſons chaudes & humectantes, qui relâchent l'eſtomac.

Si l'on ne peut pas réuſſir par ces remedes à détruire la boulimie, on fera prendre au malade un demi-gros de thériaque ſoir & matin.

On recommande auſſi, dans le même cas, de faire diſſoudre ſept ou huit grains d'ambre gris dans un œuf mollet, & de l'avaler.

Quand la boulimie vient de la mauvaiſe conformation des inteſtins, ce qui eſt fort rare, elle eſt preſque incurable; elle n'exige pas un traitement différent de celui que nous venons d'indiquer.

Quand ce ſont des vers qui occaſionnent cette indiſpoſition, il faut employer les remedes propres à les détruire. *Voyez* VERS.

En général, il faut éviter les exercices violents, dormir beaucoup, & ne faire aucune diſſipation qui puiſſe donner lieu à cette faim contre nature.

BOURDONNEMENT DES OREILLES. C'eſt un bruit qui ſe fait entendre dans les oreilles, qui reſſemble à celui que fait une mouche qui vole, & quelquefois au tintement d'une cloche.

Pluſieurs cauſes peuvent former cette indiſpoſition, comme la plénitude, la grande chaleur, le bouillonnement des humeurs, l'âcreté de la bile, l'engorgement du ſang, comme dans une inflammation & un abcès commençant; la grande ſenſibilité des nerfs, comme on le voit dans les vapeurs hypochondriaques & hyſtériques.

On reconnoît le bourdonnement des oreilles, occaſionné par la plénitude, aux ſignes qui caractériſent cette indiſpoſition. *Voyez* PLÉNITUDE. On emploie pour lors les remedes qui conviennent dans la plénitude, comme les ſaignées, les boiſſons aqueuſes & abondantes, les lavements, les bains, les purgations réitérées, l'exercice, la diſſipation & la diete.

Quand le bourdonnement des oreilles eſt occaſionné par la chaleur, on s'en apperçoit au tempérament chaud & vif du malade, à ſa jeuneſſe, à ſa force, au feu continuel qui le tourmente & qui lui monte à la tête, à la vivacité de ſon pouls, aux chaleurs de poitrine, & à tous les ſignes qui caractériſent la chaleur en général. *Voyez* CHALEUR & PLÉTHORE FAUSSE. Il faut en ce cas avoir recours à la ſaignée, aux boiſſons rafraîchiſſantes, telles que la limonade, l'orgeat; aux lavements, aux liqueurs très-fraîches: il ne faut point faire uſage du vin ni des liqueurs ſpiritueuſes; ne faire aucun exercice violent; manger peu, & vivre d'ali-

ments de facile digeſtion. Le traitement eſt le même que celui que l'on a indiqué à l'article CHALEUR & PLÉTHORE FAUSSE.

Si le bourdonnement des oreilles eſt occâſionné par le bouillonnement des humeurs, on s'en apperçoit au ſentiment de chaleur répandu par tout le corps, à des ardeurs, des cuiſſons, des démangeaiſons en différentes parties, & par tous les ſignes qui caractériſent la chaleur intérieure: on emploie pour lors le traitement du bouillonnement des humeurs. *Voyez* BOUILLONNEMENT DES HUMEURS.

Si c'eſt l'âcreté de la bile qui occaſionne cette eſpece de bourdonnement, on ſuivra la conduite que nous avons tracée à l'article ACRETÉ. *Voyez les ſignes & la guériſon de l'âcreté.* Le remede ſuivant eſt très-utile dans cette occaſion

Prenez, *Du ſuc d'Oignon blanc, paſſé par un linge.* Faites-en tomber trois ou quatre gouttes dans les oreilles; bouchez-les enſuite avec du coton, & réitérez ce remede tous les trois jours.

Le bourdonnement des oreilles, qui vient d'une inflammation, s'annonce par tous les ſignes qui la caractériſent, & ſe guérit de même. *Voyez* INFLAMMATION.

Celui qui eſt produit par quelque abcès commençant, eſt accompagné des ſignes qui annoncent un abcès, & ne ceſſe ordinairement que quand l'abcès eſt ouvert. *Voyez* ABCÈS.

A l'égard du bourdonnement des oreilles, qui vient de la ſenſibilité des nerfs, c'eſt un ſymptôme des vapeurs hypochondriaques & hyſtériques; il ſe guérit avec les remedes propres à ces maladies. On le reconnoît aux ſignes qui caractériſent les vapeurs: tels ſont la grande ſenſibilité des nerfs, les vents auxquels on eſt ſujet, les gargouillements d'entrailles, la mélancolie habituelle, &c. *Voyez* VAPEURS HYPOCHONDRIAQUES & HYSTÉRIQUES.

Quand le bourdonnement des oreilles eſt habituel, & qu'on eſt fort ſujet à cette indiſpoſition, on doit y faire une ſérieuſe attention, parce qu'elle indique toujours quelque embarras dans la tête ou dans le cerveau, à moins qu'elle ne ſe rencontre dans des tempéraments

hypochondriaques ou vaporeux. Le bourdonnement d'oreilles habituel, est comme le précurseur de l'apoplexie; ainsi les saignées, la diete, les boissons & les lavements doivent être mis en usage, pour se préserver d'une attaque.

Il faut cependant observer qu'on est quelquefois tourmenté d'un bourdonnement d'oreilles, à la suite d'un coup à la tête; alors il se dissipe de lui-même, dans un espace de temps plus ou moins long; ou, si l'intérieur de l'oreille a été dérangé dans son organisation, le bourdonnement qui en résulte devient habituel & incurable. Dans ce dernier cas, celui qui a reçu le coup, s'il se porte bien d'ailleurs, n'a point à craindre une attaque d'apoplexie.

BOUTON, f. m. petite tumeur rouge, qui s'éleve sur la peau, principalement au visage.

Les boutons au visage sont presque toujours occasionnés par un vice de l'estomac, ou par une chaleur trop considérable du sang.

Dans le premier cas, les boutons reviennent périodiquement, & suivent la marche des digestions, qui sont tantôt bonnes, tantôt mauvaises; on est sujet aux dégoûts, aux rapports aigres, aux vents, aux borborygmes, aux coliques, aux envies de dormir, & aux pesanteurs d'estomac. Pour guérir ces especes de boutons, il faut nécessairement remédier à l'estomac, en employant tous les remedes indiqués dans la foiblesse d'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC. Le vin de quinquina, dont on prend un petit verre avant chaque repas, guérit souvent ces sortes de boutons, parce que le quinquina convient dans toutes les maladies qui procedent de la foiblesse d'estomac.

Quand les boutons viennent de l'effervescence du sang, ce que l'on connoît au tempérament jeune & bouillant du malade, aux aliments échauffants & aux liqueurs spiritueuses dont il se nourrit, aux passions vives dont il est agité, aux exercices violents qu'il se donne, & aux veilles continuées qu'il essuie, il faut pour lors suivre le traitement que nous avons indiqué dans les articles Bouillonnement des Humeurs & Dartres. *Voyez* BOUILLONNEMENT DES HUMEURS & DARTRES.

Les boutons, qui ſurviennent accidentellement au viſage, ſe guériſſent avec du ſoin & peu de remedes.

Il faut ſe frotter le viſage, ſoir & matin, avec une flanelle chaude, afin de décraſſer & de déboucher les pores de la peau, & favoriſer par-là la tranſpiration. On recommande, en pareil cas, de ſe laver le viſage, tous les jours, avec de l'eau de ſavon. La pommade qui ſuit eſt auſſi très-efficace, pourvu qu'on ſe faſſe ſaigner & purger auparavant, & qu'on prenne une tiſane de racine de patience ſauvage, pendant huit jours.

Prenez, *De Cire en grains, quatre onces.*

Faites-la fondre à petit feu dans un poëlon; verſez

D'Huile-Roſat, neuf onces,

en remuant juſqu'à ce que le mélange ſoit fait.

Ajoutez, *De Sel de Saturne, une once.*

De Camphre, un gros.

Continuez de remuer juſqu'à ce que la matiere ait pris quelque conſiſtance.

On en frottera, le ſoir, les boutons, en mettant un linge par deſſus.

BRADYPEPSIE, ſ. f. C'eſt une digeſtion lente, foible, imparfaite, & par conſéquent un ſymptôme de l'action diminuée de l'eſtomac qui digere mal les aliments; c'eſt ce qu'on appelle avoir la digeſtion lente: cet état ſe traite comme la foibleſſe d'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

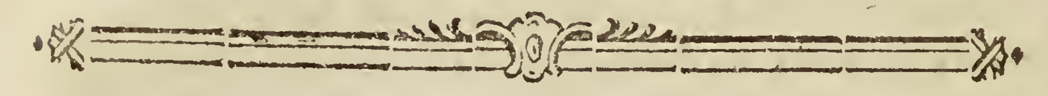
BRUISSEMENT DES OREILLES. C'eſt un bruit extraordinaire, contre nature, que l'on reſſent dans les oreilles; c'eſt la même choſe que le bourdonnement des oreilles. *Voyez* BOURDONNEMENT DES OREILLES.

BRULURE, ſ. f. On appelle ainſi la ſolution de continuité qu'occaſionne la force du feu dans une partie du corps. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Les vuidangeurs ſont expoſés à une maladie que l'on appelle le plomb, qui eſt une brûlure générale du corps, occaſionnée par la vapeur qui, ſortie de la foſſe, & venant à s'enflammer, brûle & fait périr ſur le champ les malheureux qui ſont ce métier. On traitera de cette maladie à l'article Plomb. *Voyez* PLOMB.

BUBON, ſ. m. tumeur ſubite, qui s'éleve ordinai-

rement aux glandes voisines du cou, & qui est une des suites de la Peste. *Voyez* PESTE, ANTHRAX, & DÉPÔT CRITIQUE. On appelle aussi bubon, une tumeur qui survient dans l'aine, & qui vient d'un vice vénérien. *Voyez* CHAUDEPISSE, VÉROLE, POULAIN.



(C A C)

CACHEXIE, s. f. mauvaise constitution du corps humain, dans laquelle il y a une dépravation générale de tous les sucs nourriciers. Cette maladie est ordinairement accompagnée de déperdition de substance.

On reconnoît la cachexie au défaut de couleur des parties charnues, sur-tout à la pâleur du visage, à la déperdition des forces du corps, à l'inaptitude aux fonctions, tant naturelles que volontaires, aux lassitudes dans les bras & dans les jambes, à la langueur universelle, à la difficulté de respirer, sur-tout après qu'on a fait du mouvement; à l'inégalité, à la lenteur & à la foiblesse du pouls, aux mouvements irréguliers de fievre, à la perte de l'appétit, à la douleur de l'estomac, aux palpitations, aux douleurs dans les différentes parties du corps, aux vapeurs & aux chaleurs qui montent à la tête pendant la journée, à la bouffissure des bras & des jambes, & à l'amaigrissement & affaissement de la machine. Quand on néglige cette maladie, elle dégénere très-souvent en hydropisie.

On distingue la cachexie de l'hydropisie, en ce que, dans celle-ci, le gonflement du corps est plus dur, la peau est plus tendue & plus luisante; au lieu qu'elle est plus flasque dans la cachexie.

On voit aisément, après cette exposition, pourquoi les jeunes personnes qui n'ont pas été réglées, ou les femmes qui auront essuyé des pertes considérables, deviennent cachectiques; leur appétit déréglé pour le fruit verd, pour la craie, les acides, le charbon, & autres drogues de cette espece, produit souvent chez

elles le même accident : ainsi l'on voit qu'il y a deux causes de la cachexie, d'un côté la mollesse des fibres, de l'autre la dépravation des liquides. Les exercices violents, ou la trop grande oisiveté, un air épais, les passions vives, les évacuations excessives peuvent occasionner la cachexie ; elle peut être également produite par tout ce qui peut dépraver les liqueurs, comme une nourriture grossiere & indigeste, par le trop grand usage des liqueurs spiritueuses, ou par une trop grande abondance de boisson aqueuse.

La cachexie est une des maladies les plus opiniâtres, & des plus difficiles à guérir, sur-tout lorsqu'elle est la suite de quelque grande maladie, de quelque évacuation considérable ; qu'elle est accompagnée d'une fievre rebelle, & qu'elle fait des progrès rapides : on y porte plus aisément remede, quand elle vient insensiblement, & que l'on ne s'y prend point trop tard.

Il faut considérer dans le traitement de cette maladie, quelle est la cause qui l'a produite : quand ce sont les parties solides qui sont attaquées, il faut avoir recours aux remedes propres à les fortifier : on doit avoir attention d'éviter sur-tout la saignée, qui épuise le malade, & favorise les progrès de la maladie.

Il faut, avant tout, prescrire au malade une chopine de petit-lait clarifié, qu'il prendra le matin, en plusieurs verres, pendant huit jours ; il faut cependant observer que si le relâchement des fibres est considérable, on peut se dispenser de faire usage du petit-lait & des lavements, sur-tout si le malade est épuisé : on y suppléera par une infusion légere de quantité égale de feuilles de chicorée sauvage, & de véronique mâle, après quoi on le mettra à l'usage de l'opiat suivant, en l'y préparant avec des lavements d'eau, dont il fera usage tous les jours :

Prenez, *Du Safran de Mars apéritif, une demi-once.*
De la Rhubarbe,
Du Sel d'Absinthe,
De l'Arcanum-duplicatum, de chaque un gros.
Du Jalap,
Du Diagrede, de chacun deux scrupules.
De la Gomme Ammoniaque,

De la Myrrhe, de chacune quatre ſcrupules.
De la Canelle, un gros.

Pulvériſez le tout; &, après l'avoir mêlé exactement, incorporez-le avec une ſuffiſante quantité de ſirop de fleurs de pêcher.

La doſe eſt de deux gros pour un adulte, à prendre le matin à jeun, deux fois la ſemaine pendant quinze jours, enveloppé dans du pain à chanter, & une fois la ſemaine pendant quinze autres jours.

La doſe pour un enfant eſt depuis un ſcrupule juſqu'à demi-gros: on avale par deſſus un peu de tiſane chaude ou de bouillon.

Quand la cachexie eſt plus avancée, & qu'il y a déja bouffiſſure, on peut ſe diſpenſer d'ordonner le petit-lait & des lavements, & paſſer à l'uſage de l'opiat que nous allons décrire, & qu'on peut auſſi ſubſtituer à celui que nous venons de rapporter, quand on n'a pas la facilité de ſe procurer toutes les drogues qui entrent dans ſa compoſition.

Prenez, *Du Safran de Mars apéritif,*
De l'Antimoine crud, de chacun deux gros.
Du Diagrede, une demi-once.

Faites du tout une poudre fine; & ajoutez-y une ſuffiſante quantité de ſirop des cinq racines; pour former un opiat de molle conſiſtance, à prendre, à la doſe de deux ſcrupules à un gros, le matin & le ſoir, enveloppé dans du pain à chanter.

Quand ces remedes ne réuſſiſſent point, & qu'il y a toujours une foibleſſe marquée dans les fibres, il faut faire faire uſage au malade d'un vin propre à le fortifier: tel eſt le ſuivant:

Prenez, *Du Séné mondé, une demi-livre.*
Des Racines de Polipode de Chêne,
De Garance, de chacune deux onces.
Des Feuilles de Scolopendre, quatre poignées.
D'Ecorce de Quinquina,
De Myrrhe, de chacune demi-once;
De petite Abſinthe, deux poignées.
De l'Ecorce de Citron, une once.

Enfermez le tout dans un ſachet de toile claire, que vous mettrez dans un baril qui puiſſe contenir dix ou douze pintes : rempliſſez ce baril, au temps des vendanges, du moût de vin blanc, que vous laiſſerez bouillir; bouchez-le enſuite, en laiſſant infuſer le vin pendant deux mois ; tirez-le, & gardez-le dans des bouteilles bien bouchées. La doſe eſt d'un verre froid, le matin à jeun ; continuez pendant quinze jours : s'il purge trop, on n'en prendra que de deux jours l'un. Ce vin eſt merveilleux pour fortifier les fibres du corps, & convient très-bien dans tous les cas où les humeurs tirent à la dépravation.

Au défaut de ce vin, qui exige des ſoins particuliers, & que l'on ne peut faire que dans certaines circonſtances, on peut avoir recours au ſuivant:

Prenez, *De Feuilles d'Abſinthe,*
De Fumeterre, de chaque demi-poignée.
De Quinquina concaſſé, demi-livre.
D'Ecorce de Citron, trois onces.
De Séné en feuilles, deux onces.

Laiſſez infuſer le tout dans cinq pintes de vin blanc, pendant vingt-quatre heures, ſur des cendres chaudes; paſſez le tout, pour en prendre un verre le matin, & un ſur les cinq heures du ſoir, tous les jours.

Pour remédier à la foibleſſe générale des fibres, il faut preſcrire au malade de l'exercice, lui faire faire des frictions ſur tout le corps, lui ordonner des bains froids, ſi la ſaiſon le permet, & lui faire faire uſage, pour ſa boiſſon, d'une eau ferrée.

Il faut pourtant obſerver avec ſoin de ne point preſcrire tous ces remedes aux perſonnes extrêmement délicates, qui crachent le ſang aiſément, & qui ſont ſujettes aux douleurs vives d'eſtomac & aux coliques. Dans ces ſortes de cas, la cachexie ſe trouve réunie avec une ſi grande ſenſibilité, que les remedes échauffants nuiſent preſque toujours au malade ; il vaut mieux appuyer ſur les délayants, tels que le petit-lait, la tiſane de pariétaire & de chiendent, les lavements, les bains & les eaux minérales ferrugineuſes, comme celles de Forges & de

Paſſy, dont on peut prendre une pinte par jour, le matin à jeun, pendant quinze jours. Si l'on a beſoin de quelques remedes pour fortifier l'eſtomac, on peut faire uſage du vin d'abſinthe composé de cette maniere :.

Prenez, *Des Feuilles d'Abſinthe, mondées & ſechées à l'ombre, une poignée.*

Verſez deſſus une pinte de bon vin blanc, les laiſſant macérer à froid, pendant vingt-quatre heures, dans un vaiſſeau bien fermé ; paſſez enſuite le vin, & gardez-le pour l'uſage : la doſe eſt d'un verre, une demi-heure avant le diné, pendant une quinzaine de jours.

Quand la cachexie reconnoît pour cauſe la dépravation des humeurs, il faut faire plus d'uſage des boiſſons aqueuſes, & ſuivre à peu près la méthode que nous venons de tracer. On doit, avant tout, ſonger à réformer ſon régime ; ne vivre que d'aliments de facile digeſtion ; faire pluſieurs repas par jour ; ſe purger de temps en temps, & prendre, avant le dîné & le ſoupé, une poudre composée de quinze grains de ſafran de mars apéritif, & de dix grains d'yeux d'écreviſſes

Il eſt eſſentiel, dans cette maladie, d'éviter le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, & tous les exercices violents. Si l'on a l'eſtomac trop foible pour bien digérer, on peut prendre à ſon choix, avant de dîner, un demi-verre d'abſinthe ou de vin de quinquina.

Les pauvres gens de la campagne, & les pauvres artiſans dans les villes, contractent ordinairement des cachexies de plus d'une ſorte : on en voit les cauſes dans la ſituation des lieux qu'ils habitent, dans le voiſinage des étangs, des marais, des prés, & dans la néceſſité où ils ſont d'être continuellement dans le fumier, dans les ordures des écuries ; ce qui fait qu'ils reſpirent un air groſſier & impur.

Voici une infuſion purgative qui réuſſit aſſez bien dans cette maladie.

Prenez, *Des Racines de Polipode, deux onces.*
De Chicorée ſauvage,
De Bugloſe, de chacune une once.
Des Raiſins de caiſſe, ſix gros.
Du Séné mondé, demi-once.

De la Rhubarbe choisie, deux gros.
De la Crême de Tartre, un gros & demi.
Laissez infuser le tout chaudement, pendant douze heures, dans quatre pintes d'eau bouillante : dissolvez dans la colature, de la manne, deux onces ; de l'élixir de propriété, deux scrupules.

Prenez cette infusion en seize doses, de trois en trois, ou de quatre en quatre heures.

Les pauvres gens peuvent aussi faire usage du vin d'absinthe que nous avons décrit ci-dessus, & d'une eau ferrugineuse, faite avec une poignée de clous infusés dans de l'eau ; mais tous ces remedes deviendront inutiles, s'ils ne cherchent un air plus pur, & s'ils ne prennent une nourriture plus saine.

Quand la cachexie est totalement détruite, & qu'on est venu à bout de la surmonter par les remedes, il faut éviter les rechutes, en observant un régime exact, en évitant les aliments visqueux, acides, salés, l'eau froide, les liqueurs spiritueuses, l'air humide, & en faisant un exercice modéré ; après quoi on se mettra à l'usage des pilules suivantes :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*
De petite Centaurée, de chaque deux gros.
De Quinquina, un demi-gros.
De Gomme Ammoniaque,
De Galbanum, de chaque un scrupule.
De Myrrhe, trente grains.
De Mercure doux, vingt grains.

Ou plus simplement :

Prenez, *Extrait de Fumeterre, quatre gros.*
De Quinquina, un demi-gros.
De Gomme ammoniaque, un gros.
De Mercure doux, vingt grains.

Mêlez le tout ensemble, avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour faire des pilules du poids de vingt grains ; la dose est de deux pilules, une le matin & l'autre sur les six heures du soir, en buvant par-dessus un verre d'infusion de petite centaurée.

On recommencera ces pilules tous les mois ; & on boira, avant ſes repas, pendant l'uſage de ces pilules, un demi-verre du vin d'abſinthe décrit ci-deſſus, en obſervant de ſe purger, s'il eſt néceſſaire.

Quand la cachexie eſt dégénérée en hydropiſie, il faut pour lors unir les remedes propres à la cachexie avec ceux de l'hydropiſie. *Voyez* HYDROPISIE.

On aura même l'attention de remédier au mal qui ſera le plus preſſé : ſi c'eſt l'hydropiſie, on fera uſage des remedes convenables en ces cas.

CACOCHYLIE, ſ. f. digeſtion dépravée, action léſée de l'eſtomac, qui convertit les aliments en un chyle mal conditionné : le traitement eſt le même que celui de la foibleſſe d'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC, & SABURRE.

CACOCHYMIE, ſ. f. mauvaiſe diſpoſition des organes deſtinés à la digeſtion, qui font tourner en mauvais chyle les aliments dont on ſe nourrit.

On reconnoît cette maladie au dégoût, au défaut d'appétit, de ſommeil, aux rapports aigres ou d'œufs pourris : il en eſt de même, quand on eſt ſujet aux vents après la digeſtion, aux tranchées, aux coliques & aux dévoiements : l'urine eſt pâle & trouble : le viſage eſt bouffi, jaunâtre & quelquefois plombé : il ſurvient des maux de tête ; & l'eſprit eſt lourd & peſant.

On devient ſujet à la cacochymie par pluſieurs cauſes, 1° par l'uſage habituel des aliments qui ont peine à être digérés, la plénitude, les hémorrhagies, les ſaignées habituelles, les diarrhées ; dans les femmes, les pertes, les fleurs-blanches, ainſi que leur ceſſation ſubite, l'oiſiveté, les veilles immodérées.

Quand cette maladie eſt ancienne, il eſt aſſez difficile d'y porter remede ; on en vient plutôt à bout, quand elle a fait moins de progrès.

En général, la cacochymie ſe détruit en attaquant la cauſe qui l'a produite ; ſi ce ſont des aigres qui donnent naiſſance à cette maladie, il faut avoir recours aux remedes abſorbants, unis avec les corroborants & les remedes propres à faire circuler le ſang & la bile : telles ſont les pilules ſuivantes, qui ſont d'une effica-

cité très-reconnue pour remédier à la cacochymie.

Prenez, *De Savon de Venise, deux gros.*
De Safran de Mars apéritif,
D'Extrait de Quinquina, de chacun un demi-gros.
D'Yeux d'Ecrevisses, un gros.

Battez le tout dans un mortier de marbre, en y ajoutant quelques gouttes de la meilleure huile d'olive.

Faites-en des pilules de la grosseur d'un petit pois: la dose est de deux pilules le matin à jeun, & de deux autres sur les cinq heures du soir. Il faut observer que, pour donner à ces pilules plus d'efficacité, il est essentiel de prendre auparavant quelques lavements & quelque tisane légere de chiendent & de réglisse, pour se préparer à une purgation fort douce, composée de deux gros de follicule, un demi-gros de rhubarbe, deux onces de manne, & une once de sirop de rose pâle.

Si la cacochymie tire son origine d'une matiere putride, il faut également prendre des boissons délayantes, & se purger comme ci-dessus; mais au lieu des pilules, on prendra tous les matins une chopine de petit-lait clarifié, avec deux onces de cresson, que l'on continuera pendant quelques jours.

Dans le premier cas, il faut observer un régime chaud, se nourrir de bouillon de viande de vieux animaux, de bœuf, mouton, perdrix, beccasse, levraut, & de poisson de mer: dans le second cas, il faut, au contraire, abandonner le gras, pour se nourrir des végétaux. *Voyez* ACIDES & ALKALIS.

Cet état dépend ordinairement de la foiblesse d'estomac; c'est pourquoi, pour éviter les rechutes, il faut travailler à fortifier cette partie de la maniere que nous l'avons indiqué. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On recommande, dans cette maladie, l'usage continué, pendant long-temps, des eaux de Forges & de Passy, ou une eau ferrée légere.

La cacochymie est fort sujette à dégénérer en scorbut. *Voyez* ce que l'on doit faire en pareil cas, à l'article SCORBUT.

CACOPHONIE, s. f. C'est une voix viciée, qui

naît de quelques défauts dans les organes de la bouche & de la gorge. *Voyez* APHONIE.

CACOTROPHIE, ſ. f. Ce mot ſignifie en général une mauvaiſe nutrition : c'eſt ce qui arrive quand les digeſtions ſont mauvaiſes, & que le corps tombe dans un appauvriſſement & un amaigriſſement conſidérable, comme dans la Cacochymie & dans la Cachexie. *Voyez ces deux articles.*

CADUC, (Mal) Haut-Mal, *ou* Mal Saint-Jean. *Voyez* EPILEPSIE.

CAIGNEUX. *Voyez* l'article NOUEURE, *&* RACHITIS.

CALENTURE, ſ. f. eſpece de fievre accompagnée d'un délire ſubit, commun à ceux qui ſont des voyages de long cours dans des climats chauds, & à laquelle ſont ſur-tout ſujets ceux qui paſſent ſous la ligne.

C'eſt la grande chaleur qui cauſe cette fievre & ce délire, en mettant le ſang dans une effervescence ſi grande, qu'il peut à peine être contenu dans ſes propres vaiſſeaux.

Cette maladie, qui attaque les matelots, ſe déclare plutôt la nuit que le jour, parce qu'alors les batiments ſont plus fermés, & qu'il y entre moins d'air : les matelots ſe levent ſubitement, &, ſe ſentant animés par un tranſport violent, s'en vont ſur le bord du vaiſſeau, & ſe jettent dans la mer ; c'eſt ce qui arrive ſouvent dans la mer Méditerranée, dans les temps chauds comme en été ; les matelots diſparoiſſent, ſans qu'on ſçache ce qu'ils ſont devenus.

Le premier objet qu'on ait à remplir dans la cure, c'eſt de ſaigner ; il arrive aſſez ſouvent que les vaiſſeaux ſont pleins d'un ſang ſi épais, que, pour en avoir, on eſt obligé d'ouvrir pluſieurs veines à la fois : la veine jugulaire eſt préférable à celle du bras. Huit ou dix heures après la ſaignée, on donnera l'émétique : on appliquera au cou un large véſicatoire ; on recommencera la ſaignée le plutôt qu'on le pourra, & ſur le ſoir on fera prendre au malade un demi-gros de thériaque.

Si la maladie eſt ſuffiſamment calmée, on ordonnera le purgatif doux qui ſuit :

Prenez, *Des Follicules de Séné, deux gros & demi.*
De Rhubarbe, un demi-gros.
De Sel de Tartre, deux ſcrupules.
De Graines de Coriandre broyées, un ſcrupule.

Faites infuſer le tout dans une ſuffiſante quantité d'eau de riviere : ſur deux onces & demie de la liqueur paſſée, ajoutez-y du ſirop ſolutif de roſe, une once, pour une potion que le malade prendra en deux fois.

Il faut mettre le malade à l'uſage de la limonade pendant toute ſa maladie ; & ſi l'on manquoit de citron, on pourroit faire une tiſane avec une pomme de reinette, dans laquelle on ajouteroit vingt gouttes d'eſprit de vitriol par pinte.

Il faut tâcher de procurer du repos au malade, & proſcrire la biere & toutes les liqueurs ſpiritueuſes.

CALCUL, ſ. m. *Voyez* PIERRE.

CANCER, ſ. m. C'eſt une maladie des glandes, par laquelle elles ſe tuméfient, ſe durciſſent, deviennent inégales, raboteuſes, & de couleur cendrée ou livide, environnées tout autour de pluſieurs veines, & gonflées d'un ſang noir & limoneux, ſitué à quelque partie glanduleuſe.

On appelle ainſi cette eſpece de tumeur, parce qu'elle eſt à peu près de la figure d'une écreviſſe.

Toutes les glandes ſont ſuſceptibles d'une pareille impreſſion, mais aucunes n'y ſont ſi ſujettes que les glandes des mamelles ; c'eſt pourquoi les femmes ſont ſi ſouvent attaquées de cette maladie ; il y a des hommes qui y ſont quelquefois expoſés.

On diviſe les cancers, ſelon qu'ils ſont plus ou moins invétérés, en cancer occulte, ou cancer ouvert ou ulcéré.

Le cancer occulte eſt celui qui ne s'eſt point encore fait jour au dehors, & on le reconnoît à la tumeur, à la dureté, à la ſenſibilité de la partie, qui ſouvent change de couleur, devient noire & livide, & dans laquelle on reſſent des battements très-douloureux.

Le cancer ulcéré ſe caractériſe par les inégalités, & par quantité de petits trous, deſquels ſort une matiere ſordide, puante & glutineuſe, pour l'ordinaire jaunâtre ; par des douleurs poignantes, qui reſſemblent aux

piquures que feroient des milliers d'épingles, par sa noirceur, par l'enflure des veines de l'ulcere, par la couleur noirâtre & le gonflement de la partie.

La cause immédiate du cancer a été ignorée jusqu'à présent de tous les médecins.

Les causes éloignées du cancer sont les passions vives, tels qu'un chagrin cuisant & violent, les coups, les chutes, les aliments grossiers & indigestes ; & quant à la mamelle, le défaut d'évacuation du lait qui se fige & se coagule dans cette partie.

Il survient souvent presque tout-à-coup des tumeurs dures aux mamelles des filles qui entrent dans l'âge de puberté ; elles se dissipent pour la plupart sans aucun remede.

Le cancer naissant au contraire fait toujours des progrès qui sont d'autant plus rapides, qu'on y applique des médicaments capables de résoudre la congestion des humeurs qui se forme.

La bonne maniere de traiter les cancers, c'est de faire ensorte, dès le commencement, que ce levain se borne à la glande qui est tuméfiée & durcie, & qu'il n'affecte pas le sang & les parties voisines.

Pour éviter cet inconvénient, il faut s'abstenir des remedes mercuriaux, des cloportes & des fondants vifs & actifs ; il vaut mieux avoir recours aux sucs dépurés des plantes, tels que la chicorée sauvage, l'endive, l'aigremoine, la buglose, le pourpier, la pimprenelle, dont on prend une once dans deux onces d'eau de laitue & de cerfeuil distillée : on mettra en outre le malade à l'usage de vingt grains d'yeux d'écrevisses, & de dix grains de nitre purifié, dont il prendra une prise le matin à jeun, & l'autre vers les cinq heures du soir. Si ces absorbants ne soulagent point les douleurs, il faudra avoir recours à une boisson faite avec une chopine d'eau seconde, de chaux d'écailles d'huitres, dans laquelle on mettra une once & demie de lait, & une demi-once d'eau de fleurs d'orange. Cette boisson est excellente dans les cancers commençants, qu'elle guérit quelquefois ; elle diminue les douleurs dans le cancer ulcéré : on pourra la continuer pendant deux mois, en en prenant une chopine tous les jours, le matin à

jeun : on en rendra l'ufage plus long, fi elle produit quelque foulagement.

Pendant tout ce temps, qui eft quelquefois de plufieurs mois, il ne faut rien appliquer fur le fein ; il fuffit de l'étuver légérement avec de l'eau de morelle, pour peu qu'il devienne douloureux.

Lorfqu'il paroît que la mamelle fe gonfle par l'abord du fang qui y afflue, il convient d'y appliquer des fangfuës, non fur le globe ou le haut du fein, que forme l'éminence de la mamelle, pour ne point prendre les vaiffeaux de leur extrémité ou fur leur fin, mais fur les parties baffes & déclives, afin de les ouvrir & de les vuider dans les endroits de leur montée, & par ce moyen d'intercepter ou prévenir l'affluence du fang dans le corps de la mamelle.

Quand on trouvera quelque foulagement de l'ufage des remedes ci-deffus, on pourra prendre vingt grains de limaille d'acier porphyrifé, dix grains de cinabre natif, & demi-gros d'yeux d'écreviffes, que l'on partagera en trois prifes dans la journée, à quatre heures de diftance l'une de l'autre.

Depuis long-temps l'on fait ufage de la morelle & de la belle-dame en cataplafme, pour mettre fur le cancer. Jamais on n'a ofé tenter ces remedes à l'intérieur, parce que l'on a cru jufqu'à préfent que c'étoit des poifons redoutables. M. Lambergin, médecin à Groningue, a été le premier qui en ait fait la tentative. Sur un fcrupule de feuille de belle-dame ou *belladona*, cueillie & féchée depuis trois ans, il verfa une dixaine de petites taffes d'eau, & laiffa la liqueur tirer toute la nuit à un feu très-doux. Il en prit la valeur d'une demi-taffe à thé le lendemain matin : il étoit à jeun ; il n'en apperçut aucun effet : le jour fuivant, encore à jeun, il doubla la dofe ; il s'apperçut bientôt que l'infufion opéroit ; car il eut, pendant une heure ou deux, à la bouche, une féchereffe qui ne lui étoit pas ordinaire, & il éprouva un peu de vertige ; après cette épreuve, il vit qu'il pourroit tenter ce remede à cette dofe légere, & qu'il pourroit foulager les malades attaqués du cancer. Il ne s'eft pas trompé ; car il a guéri, après un temps affez long de l'ufage de ce

remede, une femme qui étoit véritablement atteinte de cancer. Si l'on veut se résoudre à l'employer, il faut nécessairement avoir recours à un médecin prudent qui le dirige. En faisant usage de ce remede qui n'est point à négliger, puisque l'on a réellement opéré quelques guérisons de cette maniere, on peut s'y prendre de la maniere suivante :

Prenez des feuilles de bella-dona, dont vous exprimerez toute l'humidité, en les passant à la presse, & vous les ferez sécher ensuite à la chaleur du soleil pendant un mois, ou, si vous aimez mieux, à la chaleur très-modérée d'un four. Prenez deux grains de ces feuilles bien séchées, & mettez-les infuser dans quatre cuillerées à bouche d'eau de riviere ; vous mettrez le tout sur des cendres chaudes, à un feu très-lent, & dans un vaisseau bien fermé ; vous passerez cette liqueur, que vous ferez prendre au malade tous les jours, le matin à jeun.

Il ne faut point s'effrayer de la sécheresse & de la chaleur qui accompagnent ce remede, ni des éblouissements qui la suivent : tous ces accidents sont passagers, & ne doivent point empêcher de suivre l'effet du remede jusqu'à ce que l'on ait obtenu du soulagement. On peut prendre tous le jours une chopine de petit-lait clarifié, pour adoucir l'effet du remede, & un lavement de deux jours l'un.

On ne doit tenter aucune autre espece de remede pendant l'usage de celui-ci : le seul qui puisse convenir, c'est l'application de l'eau de morelle sur la partie.

On recommande à l'extérieur le suc de linaire ou de lin sauvage, & la poudre de pimprenelle répandue dessus.

Voici un onguent dont on fait aussi grand cas :

Prenez, *De l'Huile Rosat, long-temps battue dans un mortier, douze onces.*
De la Ceruse en poudre, quatre onces.
De la Litharge, deux onces.
De la Tuthie préparée,
De la Cendre d'Ecrevisse de riviere, brûlée, de chacune une once.
Des Sucs de Ciguë, de Morelle & de grande Joubarbe, de chaque une once & demie.

Mêlez le tout, & faites-le cuire doucement ſur le feu, pour un onguent.

Le baume dont nous allons donner la deſcription, eſt auſſi* excellent dans le cancer.

Prenez, *Du Sel de Saturne, quatre onces.*

De l'Eſprit de Térébenthine, douze onces.

De Camphre, un gros.

D'Opium, vingt-quatre grains.

Mêlez le tout enſemble exactement; laiſſez-le en digeſtion pendant deux jours, & ſervez-vous-en pour mettre ſur la mamelle ou la glande cancéreuſe. Ce baume a ſur-tout de grandes vertus quand les douleurs ſont vives; on peut le renouveller tous les jours.

Tous ces remedes extérieurs ne conviennent, comme on le voit, que quand le cancer attaque quelques parties ſur leſquelles on puiſſe faire ces ſortes d'applications; ce qui eſt impraticable dans le cancer interne.

Tous ces remedes, & tous les ménagements que nous avons preſcrits, ne ſont ordinaires que quand le cancer n'eſt point ouvert; quand l'ulcere eſt formé, on ne doit employer que des lotions faites avec les eaux de morelle, de frai de grenouille, de plantain, dans leſquelles on fait fondre une petite quantité de ſuc de ſaturne, & quelques gouttes anodines, ſi les douleurs ſont vives. On peut faire une compoſition de cette façon.

Prenez, *Des Eaux de Morelle & de Frai de Grenouille, de chaque deux onces.*

De Suc de grande Joubarbe, une once.

De Sel de Saturne, un gros.

Quinze gouttes anodines.

On ſe ſert de cette eau pour laver pluſieurs fois par jour la partie affectée.

Pendant tout le traitement du cancer, un ſoin auquel on ne doit guere manquer, c'eſt de donner, même tous les jours, quatre grains de pilule de cynogloſſe, ou un ou deux grains de pilule de laudanum, pour laiſſer du moins au malade l'eſpérance de mourir tranquille; moyennant cette méthode, on lui épargne tout le déplaiſant & l'humiliant qu'apportent ces maux. En effet, l'on a obſervé que les femmes qui ont à mourir de leur cancer, ſont exemptes des cruelles

douleurs qui les tourmentent, quand on a ſoin de leur donner les calmants que nous venons d'indiquer.

Malgré tous les remedes que nous avons tracés ci-deſſus, ſi le mal faiſoit des progrès rapides, il faudroit avoir recours à l'opération, quand elle eſt praticable; elle eſt du reſſort de la chirurgie.

Comme le traitement de cette maladie dure pendant pluſieurs mois, il faut en réitérant les ſaignées plus ou moins ſouvent, par proportion aux douleurs & au beſoin de la malade, la purger après doucement avec deux onces de manne, & une once de ſirop de chicorée, composé de rhubarbe.

Ce que nous avons dit du cancer des mamelles, doit s'entendre de ceux qui ſurviennent aux autres parties du corps; tel eſt celui qui vient à la matrice, aux viſceres du bas-ventre, aux jambes, qu'on appelle *loup*, & celui qui ſe déclare au nez, & qu'on appelle *Noli me tangere*. Voyez LOUP, *NOLI ME TANGERE*.

1° Il réſulte des obſervations faites ſur le ſuc de ciguë, épaiſſi en conſiſtance d'extrait, que c'eſt un remede qu'on peut donner à aſſez grande doſe, dans tous les tempéraments, à tout âge, à l'un & à l'autre ſexe.

2° Ce remede ne dérange aucune fonction, aucune ſécrétion, aucune excrétion.

3° Il agit d'une maniere inſenſible, puiſqu'il ne purge ni ne fait vomir, & qu'il n'augmente ni la ſécrétion de l'urine, ni celle de la ſueur.

4° Il réſout les ſquirrhes & les duretés qui réſiſtent aux autres remedes, même les fondants les plus actifs.

5° Il fait le plus ſouvent ſuppurer les tumeurs qu'il ne peut pas réſoudre.

6° Il arrête les progrès du cancer.

7° Il en adoucit l'acrimonie, & en détruit la puanteur.

8° Il en change la matiere ichoreuſe en un pus louable.

9° Il en appaiſe les douleurs.

10° Il en guérit même.

11° Il guérit auſſi des ulceres qui ſeroient incurables, ſans ſon ſecours.

12° Il conſolide les ſinus & les fiſtules les plus rebelles.

13° Il diſſipe des tumeurs œdémateuſes, en l'appliquant extérieurement.

14° Il rétablit quelquefois la vue, lorſqu'on en eſt privé par une cataracte, pourvu qu'elle ne ſoit pas trop invétérée.

15° Il réſout, ou du moins arrête les progrès des cataractes récentes.

A la ſuite de ces corollaires, M. Storck ajoute les préceptes ſuivants.

1° Les femmes qui ont un ſquirrhe ou un cancer à la mamelle, doivent éviter tout travail des mains, & le trop grand exercice.

2° L'air de la campagne & un léger exercice facilitent la guériſon.

3° La colere, la triſteſſe, la frayeur la retardent au contraire.

4° Les acides, le vin, les aliments acerbes, & les farineux cruds & non fermentés, ſont très-nuiſibles.

5° Les frotements, les compreſſions trop fortes, nuiſent toujours dans les ſquirrhes invétérés & dans les cancers.

6° La toux eſt auſſi très-nuiſible dans ces cas; & il a obſervé que les femmes dont la reſpiration eſt gênée, & qui ſentent en touſſant des douleurs très-aiguës dans la mamelle ſquirrheuſe & cancéreuſe, & comme une eſpece de corde qui leur paroît ſerrer leur mamelle & la retirer dans la poitrine; il a obſervé que ces femmes ont les poumons ſquirrheux & adhérents à la plevre, ce qui rend la guériſon beaucoup plus difficile & preſque impoſſible. L'expérience m'a appris, ajoute-t-il, que ces pilules ne nuiſent pas aux phthiſiques; qu'elles n'empêchent point l'expectoration, qu'au contraire elles la facilitent. *Voyez* le Dict. de Chirurgie.

CARCINOME, ſ. m. C'eſt la même choſe que cancer ou tumeur cancéreuſe; c'eſt pourquoi l'on appelle carcinomataux les ulceres & les tumeurs qui tiennent de la nature du cancer.

CARDIALGIE, ſ. f. douleur violente qui ſe fait ſentir à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, que les anciens appelloient auſſi le cœur.

Cette maladie s'annonce par une douleur violente aux parties qui avoiſinent le cœur, par un pouls vif & ſerré, par une oppreſſion de poitrine, des palpi-

tations, quelquefois l'intermittence dans le pouls : quand cette maladie eſt au plus fort degré, le malade reſſent des tranchées, les urines ſe ſuppriment, les extrémités deviennent froides, ainſi que les ſueurs. La lividité du viſage & ſa pâleur ſont les derniers ſignes qui caractériſent ce funeſte accident.

La cardialgie eſt eſſentielle ou ſymptomatique.

L'eſſentielle eſt occaſionnée par l'irritation des fibres de l'eſtomac, & par une trop grande contraction.

La ſymptomatique a des cauſes étrangeres à l'eſtomac, telles qu'une inflammation ou obſtruction du foie, ou quelque affection du cerveau ou de la matrice.

Il y a une eſpece de cardialgie que l'on nomme convulſive ou ſpaſmodique, qui eſt plus cruelle que les autres, & qui dépend de la tenſion extraordinaire des nerfs de l'eſtomac ; elle eſt ordinairement cauſée par un amas d'humeur mordicante, par un émétique donné à trop forte doſe ou par un poiſon.

Quand la cardialgie reconnoît pour cauſe l'inflammation de l'eſtomac, du foie ou des parties voiſines, ce qui ſe caractériſe par les ſignes de l'inflammation, il faut traiter cette maladie comme une inflammation. *Voyez* INFLAMMATION.

Si la cardialgie eſt produite par les vents, ce dont on peut s'aſſurer quand, après la digeſtion, le malade a de la difficulté de reſpirer, que l'eſtomac ſe gonfle, que les rots & les nauſées ſont fréquents, que la douleur augmente, ſur-tout après avoir mangé, & que cet état eſt ſubit & n'eſt point accompagné de fievre, on peut, dans ces ſortes de cas, faire uſage avant ſon dîné, de la graine d'anis, ou de celle de coriandre : on peut appliquer ſur l'eſtomac le cataplaſme ſuivant :

Prenez, *De Semences d'Anis* & *de Fenouil, de chaque une pincée.*
De Fleurs de Camomille, une demi-pincée.

Mêlez le tout avec une once d'huile d'amandes douces, & une demi-once de ſavon, & formez-en dans un mortier un liniment, pour appliquer ſur la partie.

Si les remedes ci-deſſus ne réuſſiſſoient point, on pourroit avoir recours à la décoction ſuivante :

Prenez,

Prenez, *De la Racine de Calamus aromaticus, une demi-once.*
De celle de Gentiane, deux gros.
Des Feuilles de petite Centaurée,
D'Abſinthe ſeche,
De Fleurs de Camomille, de chaque un gros & demi.

Faites infuſer le tout dans une pinte d'eau, y ajoutant ſur la fin deux gros de ſemence de carvi: la doſe eſt de trois onces, deux fois le jour, le matin & le ſoir.

Ce remede réchauffe & fortifie l'eſtomac, augmente l'appétit, aide la digeſtion & diſſipe les vents.

Cette infuſion eſt excellente dans cette eſpece de maladie que l'on appelle *cardialgie venteuſe;* mais il faut bien ſe donner de garde d'en faire uſage dans celle qui eſt inflammatoire ou convulſive; car elle augmenteroit le mal ſenſiblement, & accéléreroit la mort du malade; il eſt donc eſſentiel de bien faire attention aux ſignes qui caractériſent les différences de cette maladie.

Quand la cardialgie eſt convulſive, elle s'annonce par un pouls ſerré & convulſif, par des mouvements involontaires dans les membres, par une tenſion exceſſive dans toutes les fibres du corps, par une conſtriction conſidérable de poitrine, qui empêche le malade de reſpirer, par la ſuppreſſion des urines, par le ſerrement des dents les unes contre les autres, &, en général, par tout ce qui peut caractériſer un état convulſif.

Dans ce cas, il faut commencer par avoir recours à la ſaignée, pour diminuer le volume du ſang, & par-là lui donner plus de jeu dans les vaiſſeaux qui ſont trop rétrécis; il faut répéter la ſaignée au bras pluſieurs fois, ſelon la force du mal & du malade: il faut, immédiatement après la premiere ſaignée, lui faire avaler de l'huile d'amandes douces en abondance, & lui appliquer ſur l'extérieur de l'eſtomac un onguent fait avec deux parties d'onguent populéum, & une partie de baume tranquille.

Pendant ce temps, on ne négligera point les lavements émollients avec la mauve, la pariétaire, la guimauve, & les potions calmantes, telles que la ſuivante:

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul,*
De Nénuphar, de chacune deux onces.
De liqueur minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.
De Teinture de Castcréum, quinze gouttes.
De Sirop de Karabé, une demi-once.

On donnera cette potion par cuillerée, de quart en quart d'heure, pour appaiſer la violence des convulſions.

On pourra auſſi avoir recours à la potion qui ſuit:

Prenez, *D'Eau de Fleurs d'Orange, une once.*
De Sirop de Pavot blanc, demi-once.

Avalez-en une priſe.

Si l'on eſt sûr que la cardialgie convulſive ſoit produite par un émétique violent, ou par quelque poiſon, il faut, après la premiere ou la ſeconde ſaignée, faire prendre au malade beaucoup de ſubſtances huileuſes, ou du lait, ou une forte décoction d'orge, de riz ou de gruau, pour empâter les parties mordantes du poiſon.

Il eſt pourtant néceſſaire d'obſerver que quand c'eſt l'émétique qui produit cet effet, le lait réuſſit beaucoup mieux que l'huile, parce que l'émétique ne peut ſe diſſoudre dans les parties huileuſes. Au reſte, nous traiterons ces articles plus au long, en parlant des poiſons. *Voyez* POISON.

CAREAU, ſ. m. maladie qui conſiſte dans un gonflement & une dureté extraordinaire du ventre, auxquels les enfants ſont ſujets. *Voyez* ENFANTS. (MALADIE DES)

CARIE, ſ. f. C'eſt une ſolution de continuité dans un os; c'eſt une ſorte de corruption & de putréfaction des parties dures ou oſſeuſes du corps, qui y produit le même effet que la gangrene ou la mortification ſur les parties molles.

Il y a pluſieurs eſpeces de carie, la ſimple & la ſymptomatique. La carie ſimple a pluſieurs degrés: d'abord la ſuperficie de l'os paroît couverte d'un enduit graiſſeux, jaunâtre; dans le ſecond degré, cette couleur devient noirâtre; dans le troiſieme, la ſurface de l'os devient inégale & raboteuſe, & percée d'une

infinité de petits trous; dans le quatrieme degré, les os paroissent dissous.

Il y a une autre espece de carie qui differe de la carie ordinaire, en ce qu'elle tire son origine de l'intérieur, & fait des progrès de dedans au dehors; c'est ce qu'on appelle la carie symptomatique, ou le *spina ventosa*. Voyez *SPINA VENTOSA*.

On reconnoît la carie à l'inégalité & à la rudesse de l'os, à sa mollesse, à sa couleur. Les signes du *spina ventosa* sont une tumeur comme venteuse, accompagnée de douleur vive, & d'un écoulement fétide.

Les causes de la carie sont l'affluence continuelle d'une humeur vicieuse sur l'os, ou l'acrimonie de ses humeurs; une fracture, une contusion, une luxation, un ulcere, un virus vénérien, écrouelleux & scorbutique, des médicaments corrosifs. La carie peut aussi provenir de ce que l'os est resté long-temps à nud, & exposé au froid de l'air extérieur. La carie des dents est ordinairement occasionnée par le grand usage du sucre, par la viande, ou par l'abus des substances huileuses & émulsives, comme les amandes douces, qui sont sujettes à se rancir.

La carie est un mal très-dangereux, dont il est essentiel d'arrêter les progrès; pour le *spina ventosa*, il est presque incurable. Voyez *SPINA VENTOSA*.

Les remedes qui sont employés dans la carie des os sont, l'essence de succin, l'essence de myrrhe, unies à quelques gouttes de térébenthine, ou, si l'on aime mieux, mêlées avec égale quantité d'essence d'aristoloche ronde; rien n'est plus propre à arrêter les progrès de la corruption, que l'huile essentielle d'œillet, de girofle, & sur-tout de canelle, appliquée immédiatement sur la partie; quand on veut fixer davantage ce remede, on peut se servir d'un gros d'huile de canelle dissoute dans un gros d'esprit-de-vin, dont on imbibe un linge, & qu'on verse goutte à goutte sur la carie. On peut employer aussi pour les mêmes vues une teinture faite avec deux gros d'euphorbe, un gros de myrrhe, & un gros & demi d'aloès, dans quatre onces d'esprit-de-vin, ou, si l'on aime mieux, réduire ces dro-

gues en poudre, à poids égal, avec une addition de la même quantité d'iris & d'ariſtoloche: on peut mettre ſur l'os un plumaceau ſaupoudré de ces ſubſtances pulvériſées, après avoir fait uſage de la teinture ci-deſſus.

Quand tous ces remedes ne réuſſiſſent point, il faut avoir recours à la chirurgie.

Si la carie vient d'une cauſe interne, comme dans le *ſpina ventoſa*, il faut attaquer cette cauſe par les remedes appropriés. Voyez *Spina ventosa*, & le Dictionnaire de Chirurgie.

CARNOSITÉ, ſ. f. excroiſſance charnue & fongueuſe, formée dans l'urethre, le col de la veſſie ou dans la verge, qui occaſionne une difficulté d'uriner fort douloureuſe.

Il n'eſt pas douteux que c'eſt le rétréciſſement de l'urethre qui eſt la cauſe de la difficulté que le malade éprouve en urinant; ce qui eſt produit par la tumefaction ou le gonflement du tiſſu ſpongieux de ce canal, ou par des maſſes véritablement charnues, qui croiſſent dans l'intérieur. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, article Carnosité.

CARUS, ſ. m. ſommeil profond, eſpece de maladie léthargique, qui conſiſte dans un profond aſſoupiſſement, avec privation ſubite du ſentiment & du mouvement.

Le carus differe du coma, en ce que le malade attaqué du coma répond lorſqu'on lui parle; ce que ne fait pas celui qui eſt affligé du carus. *Voyez* Coma.

Il differe de la léthargie, en ce que ſi l'on agite ou qu'on pique un léthargique, le ſentiment lui revient; ce qui n'arrive pas de même dans le carus: en outre, la léthargie eſt accompagnée de fievre & de délire. *Voyez* Léthargie.

Il differe de l'apoplexie, en ce qu'il laiſſe la reſpiration libre, au lieu qu'elle ne l'eſt jamais dans l'apoplexie. *Voyez* Apoplexie.

Il differe de l'épilepſie, en ce que le malade n'eſt point agité dans le carus, & n'écume pas, comme il fait dans l'épilepſie. *Voyez* Épilepsie.

Il differe de la ſyncope, en ce que dans le carus, le

pouls eſt élevé, le viſage eſt rouge, au lieu que dans la ſyncope le pouls eſt miſérable & le viſage fort pâle. *Voyez* SYNCOPE.

Les cauſes de cette affection ſoporeuſe viennent de la part du cerveau ou de la part des humeurs : un coup, une chute, un abcès, un chagrin violent, une peur ſubite ou une paſſion violente de l'ame, ſont les principaux inſtruments du dérangement du cerveau : dans le ſecond cas, c'eſt un amas ou un épaiſſiſſement conſidérable des humeurs.

Quand le carus vient d'un dérangement particulier dans le cerveau, il eſt preſque incurable, & eſt ſujet à des récidives continuelles ; on ne peut y remédier, qu'en procurant au malade beaucoup de diſſipation, ou en détournant la cauſe qui a pu former ſon chagrin ; ſi c'eſt une tumeur, un abcès, conſultez ces différents articles, pour voir comment il faut vous conduire.

Quand le carus eſt occaſionné par la plénitude ou par l'épaiſſiſſement des humeurs, ce qu'on reconnoît par les ſignes de la plénitude, il faut attaquer les cauſes de cette maladie. *Voyez* PLÉNITUDE, EPAISSISSEMENT DES HUMEURS.

Quoi qu'il en ſoit, on doit travailler à réveiller le malade par toutes ſortes de mouvements & d'exercices, par des cris, par un bruit très-grand, par des odeurs qu'on lui fera reſpirer, comme le vinaigre, l'eau de Luce, la poudre de bétoine ; & on doit lui faire prendre le lavement qui ſuit :

Prenez, *Du Miel de Narbonne, deux onces.*

Faites-le bouillir dans une livre & demie d'eau ; ajoutez-y enſuite : *D'Hiéra-picra,*
De Diaphœnic, de chaque une once.
D'Huile de Lis & de Rhue, de chacune une once & demie.
De Sel de Prunelle, un gros.

Le lavement ſuivant eſt plus facile, & tout auſſi ſûr en ce cas :

Prenez, *De Lénitif, deux onces.*
De Vin émétique trouble, quatre onces.
De Cryſtal minéral, deux gros.

Une suffisante quantité d'eau pour un lavement. Passez le tout pour un lavement qu'il faut réitérer tous les jours.

Ce qui convient le mieux dans ces sortes de maladies, sont les vésicatoires que l'on fait appliquer à la nuque ou au gras des jambes, & les ventouses que l'on fera scarifier.

Ce qui peut encore très-bien réussir, c'est l'application des sangsues sur les veines jugulaires, que l'on renouvelle tous les jours, jusqu'à ce que le malade ait trouvé du soulagement : au reste, cette maladie differe peu de l'apoplexie dans le traitement. *Voyez* APOPLEXIE.

Comme les malades attaqués du carus ne se réveillent que pour prendre leurs repas, & qu'ils sont extraordinairement voraces, il faut avoir l'attention de les faire manger sobrement, & de ne leur donner que des nourritures très-saines ; car autrement ils retomberoient perpétuellement.

CATALEPSIE, s. f. maladie soporeuse & convulsive, qui saisit tout d'un coup le malade, & le fait rester dans la situation où il étoit au moment de l'accès, & lui fait perdre le mouvement & le sentiment.

Cette maladie est fort rare ; mais quand elle se déclare, elle est très-aisée à reconnoître par l'attitude singuliere que conserve le malade lorsqu'il est frappé de la catalepsie : il y en a qui restent le bras en l'air, la bouche ouverte, ou suspendus sur une jambe.

Cette maladie a plusieurs causes. La cause prochaine est totalement inconnue ; à l'égard des causes éloignées, il y en a de plusieurs especes ; telles sont la mélancolie portée au dernier degré, toutes sortes d'affections vives de l'ame, sur-tout lorsqu'elles sont subites, comme la perte d'une personne chere, d'un procès, les méditations profondes & continuées long-temps sur un même sujet, un travail forcé dans le cabinet, & sur-tout les chagrins vifs & cuisants.

Il y a deux choses à considérer dans le traitement, le temps de l'accès & celui du repos : dans le temps de l'accès, on doit chercher à tirer le malade de cet état par les saignées, les vésicatoires, les scarifications, les

émétiques, les calmants, les narcotiques & les purgatifs. Boerhaave conseille, dans ce cas, de procurer une hémorrhagie du nez, par le moyen des remedes qui font éternuer, ou les hémorrhoïdes, par l'application de sangsues; il ne faut pas négliger néanmoins les choses qui peuvent affecter vivement le malade, tels que le son d'une cloche, le bruit des armes, d'un pistolet, d'un fusil, & l'odeur des sels volatils & pénétrants. C'est à-peu-près la même méthode curative que l'on suit dans les maladies convulsives. *Voyez* CONVULSION, SPASME.

Quand le malade est hors de l'accès, il faut considérer avec attention quelle peut être la cause de cette affection singuliere, & tâcher de la dissiper ou de la détruire : il faut aussi saigner & purger le malade de temps en temps, lui faire observer un régime humectant, (*voyez* RÉGIME,) & détourner de son esprit les causes de peine & de chagrin qui ont produit sa maladie.

Pour éviter la réchute de cette maladie, le malade prendra pendant un mois, de deux jours l'un, un lavement d'eau de riviere. Il se fera saigner tous les deux mois; il fera usage de l'opiat suivant:

Prenez, *D'Extrait d'Enula-campana,*
De Fumeterre, de chaque deux gros.
D'Extrait d'Ellébore noir, trois gros.
De Rhubarbe en poudre, un gros.
De Cinabre factice en poudre, un gros & demi.
Du Succin en poudre, un gros.
De Tartre vitriolé, demi-once.

Mêlez le tout ensemble avec une suffisante quantité de sirop de rhamno, pour faire un opiat, dont on prendra un demi-gros le matin à jeun, & autant sur les six heures du soir.

L'opiat qui suit est d'un très-bon usage:

Prenez, *DExtrait d'Ellébore noir, une once.*
De Jalap, deux gros.
D'Æthiops, un gros.
De Canelle en poudre, un gros.
D'Yeux d'écrevisses, deux gros.

Mêlez le tout pour suffisante quantité de sirop de fleurs

de pêcher : la dose est d'un demi-gros le matin à jeun, & autant sur les six heures du soir.

CATAPHORA, f. m. sommeil profond. *Voyez* COMA.

CATAPLASME, f. m. topique ou remede externe de consistance molle, en forme de bouillie, composé de différentes parties de plantes, d'animaux, de minéraux, c'est-à-dire de farines, de pulpes, d'onguents, de graisses, d'huiles, de fleurs, de fruits, de gommes, de poudres, & d'autres médicaments, suivant l'indication.

Il y a plusieurs especes de cataplasmes : on appelle les uns anodins, émollients, résolutifs, digérants, suppuratifs ; les autres corroboratifs & anti-septiques.

Le cataplasme ne differe de la fomentation, qu'en ce que le marc des herbes s'applique sur la partie malade, soit simplement, soit passé par le tamis. On applique, pour l'ordinaire, les cataplasmes chauds ou tiedes, à nud, ou enveloppés dans du linge ; & ils conservent leur chaleur pendant un temps considérable, en faisant chauffer des serviettes qu'on applique dessus. Quelques-uns, pour cet effet, font usage d'une vessie de cochon, qu'ils recouvrent d'une brique chaude.

Comme ces sortes de remedes s'emploient communément dans les inflammations, les tumeurs, les abcès, contre les enflures, nous allons donner ici des modeles de chaque espece, auxquels nous renverrons, quand les cas l'exigeront.

Cataplasme anodin.

Prenez, *De la Mie de pain blanc en miettes, trois onces.* Faites-en une bouillie claire sur le feu, avec une chopine de lait de vache nouvellement trait, pour un cataplasme que l'on renouvellera trois ou quatre fois par jour.

Ce cataplasme convient dans toutes les inflammations extérieures ; il relâche les fibres, adoucit & tempere l'âcreté des liquides : il réussit dans les douleurs vives, & dans tous les cas où il y a de la chaleur, de l'ardeur, de l'âcreté & de la démangeaison dans les parties.

Cataplaſme émollient.

Prenez, *De la Racine de Guimauve ratiſſée, & bouillie jusqu'à ce qu'elle ſoit réduite en conſiſtance de pâte molle, une once.*

Ajoutez-y: *De Feuilles de Pariétaire,*
De Mercuriale,
De Mauve, de chaque demi-poignée.
De Figues graſſes, deux onces.

Laiſſez bouillir le tout un quart d'heure dans trois demi-ſetiers d'eau; pilez-le enſuite dans un mortier, pour appliquer chaudement ſur la partie malade.

On peut ſe ſervir de ce cataplaſme dans tous les cas où on veut procurer aux fibres de la ſoupleſſe, détendre les parties: quand, par exemple, on veut favoriſer la ſuppuration d'une tumeur, ou la ſortie de quelques corps étrangers, ou quand, après une brûlure ou une bleſſure, la peau ſe trouve tendue & reſſerrée, l'application de ce remede la ramollit, & la rend plus propre aux effets qu'on en attend.

Cataplaſme réſolutif & diſcuſſif.

Prenez, *Farine d'Orge, ſix onces.*
Ciguë fraîche & pilée, deux onces.
Sel Ammoniac crud, demi-once.
Vinaigre, deux livres.

Faites bouillir pendant quelque temps la farine d'orge & la ciguë dans le vinaigre, & jettez-y enſuite le ſel ammoniac, pour un cataplaſme.

On ſe ſert de celui-ci dans les cas où l'on veut réſoudre & diſcuter quelque humeur amaſſée dans une partie, comme après les inflammations; quand on a employé les ſaignées & les remedes adouciſſants, & qu'il reſte dans la partie une tumeur ſans douleur ni chaleur, on emploie ce cataplaſme avec ſuccès.

Cataplaſme maturatif.

Prenez, *Deux Oignons de Lis cuits ſous la cendre.*
Pilez-les dans un mortier de marbre, avec deux poignées de feuilles d'oſeille.

Faites cuire ensuite le tout avec une suffisante quantité de sain-doux, jusqu'à consistance de cataplasme.

Ce cataplasme est propre à ramollir les tumeurs, & à avancer leur suppuration ; on l'étend sur un linge, & on l'applique chaudement sur la partie, en le renouvellant deux fois par jour. On fait ordinairement précéder celui-ci par le cataplasme émollient ci-dessus.

Cataplasme suppuratif.

Prenez, *Mie de Pain, huit onces.*
Savon blanc, une once.
Lait de vache bien frais, une pinte.

Faites bouillir le tout ensemble; ajoutez-y:
Oignons cruds pilés, une once & demie.
Onguent basilicum, une once.

Mêlez le tout ensemble, pour un cataplasme.

On en fait usage pour faire suppurer les tumeurs; quand elles sont ouvertes, on en applique sur de la charpie que l'on insinue dans l'ulcere, sur-tout lorsqu'on a besoin d'une suppuration plus abondante.

Cataplasme corroboratif.

Prenez, *Racine d'Aristoloche longue,*
Baies de Laurier,
Feuilles de Scordium,
Semences de Cumin,
Myrrhe, de chaque une once.
Poivre de la Jamaïque, une demi-once.

Battez toutes ces drogues dans un mortier, en y ajoutant de miel le triple du poids des drogues précédentes.

Mêlez le tout; faites un cataplasme.

Dans toutes les maladies où il se fait quelque relâchement, on peut faire usage avec succès de ce cataplasme, pour donner du ressort aux fibres & les fortifier; c'est ce que l'on voit après des dépôts, des blessures considérables, ou quand, par quelque exercice violent, on a fait quelque effort; &, quand la peau se trouve détendue ou relâchée dans les descentes

nouvelles, ce cataplasme peut être de quelque utilité pour raffermir la peau, & maintenir à l'intérieur les parties qui formoient les descentes.

Si ce cataplasme étoit d'une exécution trop difficile, on pourroit y suppléer par le suivant.

Cataplasme confortatif.

Prenez, *De la Poudre de Lavande & de Serpolet, de chaque une demi-livre.*

Farines résolutives, une demi-livre.

Faites-les bouilir dans trois pintes de vin rouge, jusqu'à la consistance de cataplasme ;

Et ajoutez-y ensuite :

Miel commun, quatre onces.

De Styrax, six onces,

pour faire un cataplasme.

Pour rendre le cataplasme anti-septique, on peut y ajouter deux gros de camphre.

Cataplasme anti-septique.

Il se fait, en prenant une once du corroboratif ci-dessus, & en y ajoutant un gros de camphre & un demi-gros d'onguent de styrax.

On mêlera le tout, & on y ajoutera encore un peu de miel.

Toutes les maladies qui tirent à la pourriture, comme les fievres putrides, la gangrene, les maux de gorge gangreneux, exigent necessairement des remedes propres à détruire la pourriture. Ce cataplasme est de ceux dont les vertus sont les plus reconnues dans ces sortes de cas : il faut le renouveller toutes les trois heures.

Nous donnerons la description des autres cataplasmes particuliers, dans les différentes maladies que nous aurons à traiter. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CATARRHE, s. m. fluxion d'humeurs âcres qui se fait sur la tête, la bouche, la gorge & le poumon.

Quand la fluxion se fait sur les yeux, le nez & les sinus frontaux, on l'appelle *Coryza*, ou vulgairement rhume de cerveau.

Si cette même humeur ſe porte à la gorge, & qu'elle embarraſſe les glandes ſalivaires, elle forme ce qu'on appelle une eſquinancie catarrhale.

Quand la poitrine ſe trouve engorgée par cette humeur, il y ſurvient une toux opiniâtre, accompagnée d'âcreté à la gorge.

On reconnoît aiſément le rhume du cerveau à l'embarras, aux démangeaiſons que l'on ſent dans le nez, aux éternuments, aux peſanteurs de tête, à la diſpoſition au ſommeil, à la perte d'appétit, à une eſpece d'embarras dans le goût, l'odorat & la vue, à la reſpiration qui eſt lente & difficile, au gonflement qui accompagne toutes ces parties, & à l'humeur âcre qui en diſtille.

La fluxion catarrhale ſur la gorge ſe diſtingue de la véritable eſquinancie, par un gonflement plus conſidérable de toutes les parties de la gorge, par une douleur moins vive, & par une fonte d'humeurs gluantes & viſqueuſes.

On diſtingue la toux, ſymptôme de la phthiſie, d'avec la toux catarrhale, par deux ſignes particuliers : celle-ci eſt humide dès ſon commencement, & produit des phlegmes; la toux de la phthiſie eſt ſeche & aride dans ſa naiſſance. La catarrhale ceſſe quelque temps après qu'elle a commencé, l'autre va toujours en augmentant. On reconnoît également le catarrhe de la poitrine, à la difficulté de reſpirer, à l'oppreſſion, & à l'âcreté particuliere de l'humeur qu'on crache, qui eſt ſalée.

Les cauſes du catarrhe ſont de deux eſpeces : les cauſes prochaines ſont des levains âcres ou acides, qui épaiſſiſſent la lymphe dans ſes couloirs, & gênent la liberté de ſon mouvement. Cette humeur étant en plus grande quantité qu'elle ne doit être, & acquérant de plus en plus un degré d'âcreté, occaſionne de la chaleur, de la ſéchereſſe dans le goſier, le nez, la bouche & la gorge, d'où naiſſent la roideur dans les muſcles du cou, la tenſion des téguments, l'enchifrenement, l'écoulement involontaire d'une humeur ſéreuſe & âcre par les narines, le gonflement de toutes les glandes

du cou, l'enrouement, l'oppreſſion, la difficulté de reſpirer, & la toux.

Les cauſes éloignées de cette maladie ſont les évacuations ſupprimées, comme la tranſpiration, les urines, les regles ou le flux hémorrhoïdal, mais ſur-tout la ſuppreſſion de la tranſpiration inſenſible, par une alternative ſubite de chaud & de froid.

Le traitement du catarrhe differe ſelon les circonſtances.

Le rhume de cerveau n'étant point une maladie fort grave, n'exige point des remedes bien puiſſants : néanmoins, ſi l'embarras eſt conſidérable, ſi la chaleur & la ſéchereſſe ſont fortes, s'il y a un peu de fievre, il ſeroit à propos de ſe faire tirer un peu de ſang, & de faire uſage de boiſſons adouciſſantes, & propres en même temps à rétablir la tranſpiration ; telle eſt la tiſane ſuivante :

Prenez, *De la Racine de Guimauve lavée, une demi-once.*
De la Graine de Lin renfermée dans un nouet.
De Fleurs de Tuſſilage, de Mauve & de Coquelicot, de chaque une pincée.
De la Régliſſe, deux gros.

Verſez ſur le tout deux pintes d'eau bouillante ; &, après une demi-heure d'infuſion, paſſez la liqueur, pour boiſſon ordinaire. La ſeule attention qu'il faut avoir, c'eſt de ne faire bouillir aucun des ingrédients qui y entrent, parce qu'elle deviendroit trop gluante, & qu'elle chargeroit trop l'eſtomac. On peut ſe contenter pour boiſſon, d'une infuſion de véronique en forme de thé, à la place de tiſane ci-deſſus.

Le malade aura ſoin de prendre tous les jours un lavement, pour tenir le ventre libre. Il pourra faire uſage, en ſe couchant le ſoir, d'une boiſſon compoſée d'un jaune d'œuf délayé dans un demi-ſetier d'infuſion de coquelicot, en y ajoutant un peu de ſucre.

Dans la journée, le malade prendra par intervalle un peu de tabac, ou un peu de poudre de muguet ſéchée, & mêlée avec partie égale de poudre de bétoine, pour tâcher de détourner l'affluence de l'humeur.

On recommande, en pareil cas, de respirer la vapeur d'une décoction de fleurs de marjolaine ; la vapeur du vinaigre versé sur un fer rouge, & respirée par le nez, est aussi d'une grande efficacité dans cette maladie ; mais la poudre qui suit, est la plus propre & la plus agréable que nous connoissions, pour débarrasser les engorgements qui se forment dans toutes les parties voisines du nez.

Prenez, *Du Café moulu, & réduit en poudre fine, un gros.*
De Fleurs de Muguet, séchées & pulvérisées, deux gros.
De Sucre en poudre, un gros & demi.

Mêlez le tout ensemble exactement, pour l'usage.

On en jettera plusieurs fois une petite pincée sur des charbons ardents ou sur un fer rouge, & l'on en respirera la vapeur, ou l'on en prendra en guise de tabac.

Quand on aura suivi cette méthode pendant plusieurs jours, & que le rhume de cerveau sera dissipé, on se purgera avec un gros de follicule, deux onces de manne, & une once de sirop de pomme.

Quand le catarrhe a son siege dans la gorge ou dans les glandes salivaires, il exige tout un autre traitement ; s'il y a fievre, inflammation, douleur & chaleur dans la partie, il est essentiel d'avoir recours à la saignée, pour détendre ces parties. On réitérera ce remede, selon la force & la violence du mal ; il est bon cependant d'observer que la saignée ne suffit point pour guérir cette maladie, & qu'il faut avoir recours aux remedes intérieurs ; tels sont les lavements & les boissons faites avec une décoction d'orge mondé & de fleurs de bouillon-blanc ; après quoi on purgera le malade, si les douleurs & la chaleur sont diminuées, avec quatre onces de casse en bâton, bouillie dans un demi-setier d'eau, dans lequel on ajoutera deux onces de manne ; & après avoir passé la liqueur, on y fera fondre deux grains de tartre stibié, pour prendre en deux verres, à deux heures de distance l'un de l'autre, en observant de boire beaucoup de bouillon coupé ou du thé dans l'intervalle.

On fera uſage en même temps du gargariſme ſuivant:

Prenez *Huit Navets de moyenne groſſeur, & autant de Carrottes.*

Après les avoir lavés & ratiſſés, faites-les bouillir dans trois pintes d'eau, pour réduire à moitié; paſſez enſuite par un linge, & ajoutez:

De Sel végétal, une once.

Le malade ſe gargariſera ſouvent dans la journée, avec cette décoction tiede; & on appliquera le marc, avec deux linges autour de la gorge, le plus chaudement qu'il ſera poſſible.

Ce gargariſme eſt fondant & réſolutif; il diviſe les humeurs viſqueuſes & épaiſſes qui abreuvent les glandes du goſier dans cette eſpece d'eſquinancie; mais il ne conviendroit pas, s'il y avoit des preuves d'inflammation, de douleur & de chaleur.

Il faudra faire uſage en même temps du looch qui ſuit:

Prenez, *Des Feuilles d'Aigremoine, deux poignées.*
De Ronce & de Plantain, de chaque une poignée.
Une Grenade.

Mettez le tout dans un pot de terre, avec une pinte d'eau, que vous réduirez à une chopine d'ébullition.

Paſſez enſuite la liqueur par un linge, & ajoutez-y aſſez de ſucre pour en faire un ſirop plus épais que le ſirop ordinaire, dont le malade prendra une cuillerée de quart d'heure en quart d'heure, le laiſſant fondre doucement dans la bouche.

Ce looch, qui fait couler la ſalive viſqueuſe des glandes de la bouche, convient très-fort dans cette eſpece d'eſquinancie, que l'on appelle *humorale, œdémateuſe* ou *catarrhale.* Il feroit beaucoup de mal dans l'eſquinancie ſanguine. *Voyez* ESQUINANCIE.

Malgré tous ces remedes, les boiſſons abondantes & les lavements réitérés tous les jours, s'il y avoit toujours un gonflement à la gorge, & qu'il en diſtillât une humeur âcre & ſéreuſe, il faudroit avoir recours à l'emplâtre ſuivant:

Prenez, *De l'Emplâtre de Céruſe, dix gros.*
De l'Emplâtre Véſicatoire ordinaire, ſix gros.

Mêlez & unissez le tout ensemble, pour former un emplâtre qu'on appliquera à la place du vésicatoire ordinaire, le levant au bout de vingt-quatre heures, pour l'essuyer, & le renouvellant tous les deux jours.

On aura soin aussi de purger le malade tous les quatre ou cinq jours, avec la médecine prescrite ci-dessus. *Voyez* RHUME DE CERVEAU.

La méthode curative que nous avons tracée pour le catarrhe de la gorge, peut avoir son application dans celui de la poitrine : c'est à peu près la même cause qui le produit ; ce doit être à peu près les mêmes remedes. Après une ou deux saignées, selon le besoin, les boissons & les lavements appropriés, on peut faire usage de l'apozême suivant :

Prenez, *Des Feuilles de Cynoglosse, deux poignées.*
De la Réglisse, demi-once.
Des Raisins de Caisse mondés, deux onces.
De l'Orge mondé, une once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes & demie d'eau, réduites à deux ; dissolvez dans la colature deux onces de sirop diacode : la dose est de quatre onces, trois fois le jour. On continuera cet apozême pendant quatre ou cinq jours, après quoi l'on passera au bouillon suivant :

Prenez *La moitié d'un Mou de Veau, que l'on aura bien lavé dans de l'eau chaude.*
Six Navets bien ratissés.
Une once de Riz lavé.
Deux onces de Raisins mondés de leurs pépins.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, réduites à moitié, y ajoutant sur la fin une poignée de lierre terrestre, pour deux ou trois petits bouillons, à prendre, deux le matin, à trois heures de distance l'un de l'autre, & le dernier sur les cinq heures du soir.

Quand on aura pris ces bouillons pendant huit jours, on se purgera, comme il est prescrit ci-dessus ; on recommencera ensuite pendant huit autres jours l'apozême ci-dessus, en suivant un régime exact, & en observant la méthode curative que nous avons indiquée ci-dessus. *Voyez* ENROUEMENT, PULMONIE, RHUME, TOUX, &c.

Il y a encore une efpece de catarrhe, qu'on appelle *fuffocant*, parce que tout-à-coup l'humeur fe jette fur le canal de la refpiration, & que le malade eft en danger de fuffoquer, s'il n'eft promptement fecouru. Ces parties font dans un fi grand refferrement, que l'air a très-grande peine à entrer & fortir.

Il eft donc queftion de procurer à l'inftant même quelque relâchement, pour empêcher le malade d'étouffer, par les faignées copieufes & réitérées, les lavements, les véficatoires, & autres remedes de cette efpece.

Il eft pourtant néceffaire d'obferver que cette maladie eft fi violente, qu'il eft fouvent difficile d'y porter remede, quelque diligence que l'on faffe.

Voici une petite potion que l'on peut prendre dans ces fortes de cas :

Prenez, *De l'Eau diftillée de Tuffilage, quatre onces.*
De Sucre Candi blanc, fix gros.
Deux Jaunes d'Œufs.

Battez bien le tout auprès du feu, pour faire prendre cette prife toute chaude.

Le catarrhe eft une maladie à laquelle on eft fujet à tout âge : les vieillards y font beaucoup plus expofés que les jeunes gens & les enfants ; il y a même un certain âge où les catarrhes deviennent habituels, & où l'on eft obligé de vivre avec eux, comme dans la vieilleffe. *Voyez* l'article VIEILLARDS.

Les tempéraments pituiteux, les perfonnes qui tranfpirent beaucoup, ceux qui ont le poil roux ou le poil très-noir, font fouvent attaqués de cette maladie, à moins qu'ils n'aient la prévoyance de s'en préferver, en fe garantiffant du chaud & du froid, en vivant de régime, & en fe purgeant de temps en temps.

CATOCHE, f. m. maladie convulfive de tout le corps, qui le retient dans la même pofture où la maladie l'a furpris. Semblable à une ftatue, celui qui eft attaqué de cette maladie demeure les yeux ouverts, fans voir, fans entendre, fans faire aucun mouvement ; mais, quand on le pouffe, il fe meut, fait un pas ou deux, & refte dans la fituation où il fe trouve ;

c'eſt la même choſe que la catalepſie. *Voyez* CATALEPSIE.

CAUSUS, ſ. m. fievre ardente, eſpece de fievre continue, aiguë, accompagnée d'une chaleur brûlante, & d'une ſoif qui ne peut s'éteindre. *Voyez* FIEVRE.

CÉPHALALGIE, ſ. f. douleur de tête violente.

Il y a pluſieurs eſpeces de douleurs de tête: quand il n'y a que la moitié ou un côté de la tête d'affecté, on appelle cette maladie *migraine*. *Voyez* MIGRAINE.

Quand la douleur n'excede pas la largeur de la tête d'un clou, on l'appelle le Clou hyſtérique. *Voyez* PASSION HYSTÉRIQUE, CLOU, & VAPEURS HYSTÉRIQUES.

La céphalalgie ou la douleur de tête ſe diſtingue en ſympathique, c'eſt-à-dire, qui dépend de quelque partie éloignée qui eſt affectée, & en idiopathique, qui a ſon ſiege dans la tête même.

Il y a pluſieurs douleurs de tête; les unes ſont poignantes; les autres viennent de peſanteur: quelques-unes ſont acccompagnées de tenſion & de pulſation.

La céphalalgie n'eſt point un mal conſtant; quand la douleur eſt permanente à la tête, on l'appelle *céphalée*.

Quand le cerveau eſt le ſiege immédiat de cette maladie, on ne doit en chercher la cauſe que dans la quantité ou la qualité du ſang, à moins qu'il n'y ait quelque corps étranger qui ait pris croiſſance dans le cerveau, auquel cas, il n'y a point de remede à tenter.

Quand la douleur de tête eſt occaſionnée par le trop de ſang ou la plénitude, ce que l'on connoît par un pouls plein, par des peſanteurs, des laſſitudes dans tous les membres, par des hémorrhagies fréquentes, par la ſuppreſſion des hémorrhoïdes ou des regles, ou par l'âcreté des humeurs, qui ſe manifeſte par des picotements dans le ſang, des démangeaiſons à la peau, des urines échauffées, une haleine puante & des ſueurs fétides, il faut avoir recours aux remedes propres à cette eſpece de maladie. *Voyez* ACRETÉ, PLÉNITUDE.

Si la céphalalgie tire ſon origine de la mauvaiſe digeſtion, comme on peut en juger par les rapports ai-

gres ou nidoreux, par des vents ou des rots, par des douleurs de colique, par le défaut d'appétit ou le dégoût, il faut travailler à remédier aux vices de l'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC & MIGRAINE.

Lorsque la cause de la céphalalgie vient d'un sang épais & visqueux, qui se reconnoît à la lenteur de la circulation, à la plénitude & à la mollesse du pouls, à l'engorgement des vaisseaux sanguins des yeux, aux pesanteurs de tête & aux tintements d'oreilles, on peut avoir recours aux saignées faites au pied, à la jugulaire; aux lavements pris tous les jours; aux eaux ferrugineuses & fondantes, comme les eaux de Forges, de Passy, de Balaruc; aux sangsues appliquées à l'anus, ou, ce qui est encore mieux, à l'extérieur de la tête; & enfin à un emplâtre vésicatoire & à un régime humectant. *Voyez* RÉGIME.

CÉPHALÉE, s. f. douleur de tête invétérée, qui provient des mêmes causes & qui exige le même traitement que la céphalalgie. *Voyez* CÉPHALALGIE.

CHAIRS BAVEUSES : disposition particuliere des chairs, & mauvaise qualité des solides, qui est accompagnée de pourriture, lorsque les plaies & les ulceres sont sordides. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CHALEUR ANIMALE, s. f. maladie à laquelle on est sujet dans différents temps de la vie, & qui n'est autre chose qu'un échauffement du corps, accompagné de lésion des fonctions, de douleur, de mal-aise, & d'incommodité.

La chaleur peut être augmentée contre-nature, ou trop diminuée.

La diminution contre-nature de la chaleur, est ce qu'on appelle *froid*. *Voyez* FRISSON.

La chaleur augmentée se fait ressentir dans tout le corps, ou dans quelque partie.

On appelle *idiopathique*, la chaleur générale qui dépend immédiatement d'une cause évidente, sçavoir, de quelques-unes des six choses non naturelles; telle est celle qui est produite dans nos corps par un exercice excessif ou par la fatigue, par l'usage continué des

liqueurs ſpiritueuſes, par la chaleur de l'atmoſphere; les excès avec les femmes, &c.

On appelle *ſymptomatique*, la chaleur générale qui dépend d'une cauſe qui a un ſiege déterminé; telle eſt la chaleur de la fievre qui accompagne les maladies aiguës.

Les ſignes de la chaleur que l'on appelle communément *échauffement*, ſont le mal-aiſe, une ardeur intérieure dans le ſang & dans les urines, la ſéchereſſe à la peau, & la conſtipation.

Cette incommodité ne mérite, dans la plupart des cas, aucun traitement vraiment médicinal; & on peut ſe contenter de preſcrire à ceux qui l'éprouvent, de ceſſer de s'expoſer à l'action des cauſes qui la leur ont procurée: ſi cependant on pouvoit craindre quelque ſuite fâcheuſe, comme cela peut arriver dans les tempéraments ardents, vifs & ſenſibles, on la prévient très-ſûrement par le repos du corps, le ſilence des paſſions, les boiſſons abondantes & aqueuſes, comme la limonade, l'eau de citron, l'orangeade, les émulſions, les légeres décoctions des plantes rafraîchiſſantes, les aliments de facile digeſtion, les fruits aqueux, aigrelets, les légumes d'un goût fade, les farineux fermentés.

On commencera donc par faire ſaigner le malade, s'il n'eſt pas trop épuiſé; après quoi on le mettra à l'uſage de l'émulſion preſcrite dans l'article ACRIMONIE.

Il faut continuer cette boiſſon pendant ſept ou huit jours, en en prenant quatre ou cinq verres par jour.

Si le malade avoit l'eſtomac trop foible pour ſoutenir cette émulſion, on pourroit y ſuppléer par le bouillon de mou de veau, preſcrit à l'article ACRETÉ, dont on feroit également uſage pendant huit jours.

En cas que ce bouillon fût trop foid pour l'eſtomac, on pourroit avoir recours à celui qui ſuit:

Prenez, *Des Racines d'Oſcille,*
De Chicorée ſauvage, lavées, ratiſſées & coupées par morceaux, de chacune une demi-once.

Faites-les bouillir avec une demi-livre de rouelle de veau dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoutez à la derniere demi-heure:

De Feuilles de Bourrache.
D'Aigremoine, de chacune une demi-poignée.

Passez-le ensuite par un linge, partagez en deux bouillons, à prendre pendant quinze jours, l'un le matin à jeun, l'autre vers les cinq heures du soir.

Au bout de huit jours de l'usage de ces bouillons, le malade prendra tous les jours, pendant une heure, un bain tiede, ou un bain froid s'il est trop foible, pourvu que ce soit dans l'été.

Il observera aussi de prendre des lavements tous les jours ; après quoi il passera à l'usage des eaux ferrugineuses. *Voyez* ACRETÉ, ACRIMONIE, AGITATION.

La chaleur que nous avons appellée *symptomatique*, est précisément la même chose que la chaleur de la fievre ; nous en traiterons à l'article Fievre. *Voyez* FIEVRE, INFLAMMATION.

CHANCRE, s. m. C'est un ulcere malin, qui ronge & mange les chairs.

On donne communément le nom de *chancre* à de petits ulceres qui viennent au dedans de la bouche ; ils sont simples, scorbutiques ou véroliques.

Les premiers ne sont point différents des aphtes. *Voyez* APHTES.

Voici néanmoins un gargarisme qui réussit très-bien dans les chancres de la bouche.

Prenez, *Six Figues grasses.*

Faites-les bouillir dans une chopine de lait & un demi-setier d'eau commune, que vous réduirez en tout à une chopine, pour un gargarisme, dont on se servira plusieurs fois le jour, en y ajoutant une once de miel rosat.

Les chancres vénériens, qui viennent dans la bouche & aux parties naturelles, se guérissent ordinairement par les remedes indiqués dans la vérole. *Voyez* VÉROLE, CHAUDE-PISSE, &c.

Cependant il arrive quelquefois que les chancres vénériens, qui viennent à la verge ou aux parties naturelles, résistent aux remedes propres à ces maladies; il faut pour lors, s'ils sont anciens, les couper avec des ciseaux, & appliquer dessus quelques gouttes de vitriol dissous dans de l'eau. *Voyez* le Dictionn. de Chirurgie.

Les chancres scorbutiques, qui affectent ordinairement ceux qui ont la bouche en mauvais état, les gencives tuméfiées & les dents déchaussées, se guérissent par les remedes propres au scorbut. *Voyez* SCORBUT.

On se sert ordinairement, dans ces sortes de cas, du suc exprimé de cochléaria & de cresson, avec partie égale de lait, & quelques gouttes d'esprit de vitriol. Voici un gargarisme propre pour les chancres scorbutiques.

Prenez, *Des Feuilles de Ronce,*
D'Aigremoine, de chacune une poignée.

Faites-les bouillir dans une pinte d'eau commune, que vous réduirez à trois demi-setiers; mettez-y, un moment avant que de retirer le vaisseau du feu, des feuilles de cochléaria, une poignée; passez le tout; exprimez-le, & ajoutez-y de miel rosat, une once, pour un gargarisme, à répéter plusieurs fois le jour.

CHARBON, s. m. C'est une tumeur rouge, un peu dure, ronde, élevée en pointe, accompagnée d'une douleur vive, d'une chaleur brûlante & d'une grosse pustule dans le milieu, ou de plusieurs petites, qui se changent en une croûte noire ou cendrée, comme si on y avoit appliqué un fer chaud.

Il y a deux sortes de charbons, l'un simple, l'autre malin ou pestilentiel. La douleur qui accompagne celui-ci, est plus vive, plus brûlante : il est entouré d'un cercle livide, noirâtre, plombé ou violet: la gangrene y survient promptement; il paroît en temps de peste. On appelle cette tumeur *charbon*, à cause de sa couleur noire.

On reconnoît le charbon à une ou plusieurs pustules qui s'élevent, & qui entraînent, en huit ou dix heures, la gangrene & la corruption. On sent à la partie une

chaleur; & elle devient d'une couleur rouge, pourprée, noirâtre. Cette maladie ſe déclare ſur-tout dans les parties muſculeuſes, avec des douleurs inouïes, qui cauſent des veilles continues; & la promptitude avec laquelle cette tumeur tourne en gangrene, acheve de la caractériſer.

Les cauſes de cette maladie ſont la violence du mouvement du ſang, occaſionnée par quelque miaſme particulier, comme on le voit dans la peſte; c'eſt ce même levain étranger qui fixe les parties du ſang, & qui produit ces tumeurs inflammatoires qui ne ſe terminent ordinairement que par la gangrene.

Le charbon eſt plus ou moins dangereux, ſelon les parties qu'il affecte; celui qui ſe déclare dans les parties membraneuſes, eſt plus à craindre que celui qui ſe forme dans les parties charnues. Quand il eſt blanc, d'une couleur cendrée & enſuite d'un rouge vif, on court moins de riſque; celui qui eſt jaune, livide ou noir, eſt le plus dangereux.

On doit commencer le traitement de cette maladie par des ſaignées fréquentes & multipliées, par des boiſſons abondantes, proportionnément aux forces du malade & de la maladie. La boiſſon la plus avantageuſe eſt le petit-lait clarifié, dans lequel on mettra vingt gouttes d'eſprit de vitriol ſur chaque pinte, & quinze grains de nitre purifié. Comme cette maladie fait des progrès d'une rapidité inconcevable, ſi l'on n'a point de petit-lait, on y ſuppléera par la limonade, qu'on boira en grande abondance. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CHARTRE, ſ. m. dépériſſement auquel ſont ſujets les enfants, qui les rend ſecs, hectiques, & tellement exténués, qu'ils n'ont que la peau ſur les os.

C'eſt une eſpece de maraſme particulier aux enfants, accompagné d'une langueur & d'une maigreur conſidérables, & d'un ramolliſſement des os, qui rend les enfants courbés & noués. *Voyez* MARASME, NOUEURE, RACHITIS.

CHASSIE, ſ. f. maladie particuliere des paupieres, qui eſt plus ou moins conſidérable, ſuivant ſa nature.

C'eſt un écoulement involontaire d'une matiere gluante & viſqueuſe, qui par la ſuite ſe ſeche, ſe durcit & devient écailleuſe.

Ce ſont de petites glandes répandues ſur les paupieres, qui ſéparent une petite humeur ſébacée, qui, lorſqu'elle eſt altérée par la maladie, s'épaiſſit, & devient purulente.

La chaſſie ſe rencontre dans pluſieurs maladies des yeux, dans l'ophthalmie, dans l'ulcération des paupieres, dans l'inflammation de l'œil; c'eſt pourquoi il eſt eſſentiel d'en faire la diſtinction.

La cauſe immédiate de cette maladie vient de l'engorgement des glandes qui ſont ſituées aux bords des paupieres, & la cauſe éloignée eſt l'épaiſſiſſement & l'âcreté de la lymphe.

Nous ne donnerons point de ſignes pour caractériſer cette indiſpoſition, parce qu'ils ſont ſenſibles par eux-mêmes. Si ces parties ſont ulcérées, ou qu'il y ait fiſtule lacrymale, on ne remédiera point à cet écoulement ſans remédier à la maladie primitive. *Voyez* ULCERE, FISTULE LACRYMALE.

Pour remédier à la chaſſie, toute la cure, qui n'eſt que palliative, c'eſt-à-dire qui eſt rarement radicale, conſiſte à baſſiner les paupieres avec des eaux appropriées; telles ſont les ſuivantes :

Prenez, *Des Eaux diſtillées de Frai de Grenouille,*
De Lis, de chaque deux onces;

dans leſquelles on fait infuſer,

De Semence de Lin,
De Pſyllium, de chaque une demi-pincée;

y ajoutant, après avoir paſſé le tout,

Un gros de Sel de Saturne.

On peut auſſi quelquefois laver les paupieres dans la journée, avec un collyre tiede, compoſé

De Myrrhe,
D'Aloès,
De Tuthie préparée, de chaque un ſcrupule.
De Safran, ſix grains,

qu'on diſſout dans quatre onces d'eau diſtillée de fenouil & de miel.

On laiſſera pendant la nuit un linge imbibé dans cette infuſion.

Si on l'aime mieux, on aura recours au collyre ſuivant, qui a beaucoup d'efficacité.

Prenez, *De la Couperoſe blanche, un ſcrupule.*
Du Verd-de-gris, vingt grains.

Verſez ſur le tout trois demi-ſetiers d'eau chaude, & gardez la liqueur pour l'uſage.

Ou bien,

Prenez, *De l'Eau-Roſe, quatre onces;*
diſſolvez-y
Un gros de Sel Ammoniac;
verſez enſuite la liqueur dans un vaiſſeau de cuivre, & l'y laiſſez juſqu'à ce qu'elle ait pris une légere couleur bleue.

La maniere de ſe ſervir de ces collyres, eſt d'en laiſſer tomber quelques gouttes dans l'œil, deux ou trois fois le jour; ſi elles cauſent trop de cuiſſon, on y ajoutera un peu d'eau, pour l'adoucir.

Au reſte, quand la chaſſie dépend d'un épaiſſiſſement général de la lymphe ou de ſon âcreté, il faut y remédier en travaillant à corriger ces vices. *Voyez* ACRETÉ, EPAISSISSEMENT DE LA LYMPHE.

CHAUDE-PISSE, ſ. ſ. écoulement qui ſe fait par la verge d'une matiere épaiſſe, viſqueuſe, fétide, qui devient ſouvent verdâtre. Les médecins ont donné le nom de *gonorrhée* à cette maladie.

Toutes les fois que l'on doit être attaqué de la gonorrhée, après avoir approché d'une femme impure, peu de jours après le coït, les hommes ſentent un écoulement qui ſe fait goutte-à-goutte par l'urethre, & qui eſt accompagné d'une eſpece de ſentiment de plaiſir.

Cette matiere qui coule eſt graſſe, épaiſſe, & s'attache à l'extrémité du canal. L'urethre devient rouge; on y ſent une chaleur & un chatouillement extraordinaire, ſur-tout lorſque l'on urine, accompagné d'un ſentiment de plaiſir, qui devient de jour en jour douloureux.

Inſenſiblement la maladie augmente; la verge ſe

tend, se durcit sans aucune cause apparente, & non pas sans douleur; il en sort goutte à goutte une humeur qui ressemble à de la semence épaissie, sur-tout après avoir uriné.

La difficulté d'uriner augmente de jour en jour, ainsi que l'acrimonie & la chaleur : insensiblement le périné se gonfle; il se fait une érection fréquente, involontaire & douloureuse : la verge même se courbe quelquefois; c'est ce qu'on appelle *chaude-pisse cordée.*

Il y a un écoulement abondant de semence ou d'une humeur âcre, mordante, quelquefois de couleur cendrée, semblable à du pus, quelquefois jaune, verte, & toujours puante.

Quand l'inflammation & la chaleur sont moindres, l'humeur coule aussi en moindre abondance; elle devient plus blanche, plus épaisse, & insensiblement elle s'arrête.

Ce que nous avons dit des hommes, peut s'appliquer aux femmes : les premiers jours elles sentent un écoulement extraordinaire, une démangeaison & une chaleur considérable dans la vulve, & une difficulté d'uriner qui augmente de jour en jour; l'ardeur, la chaleur, la rougeur, la douleur deviennent plus considérables, l'écoulement augmente, & suit les mêmes progrès que dans les hommes.

Il faut observer que les femmes qui sont dans cet état, souffrent beaucoup quand on les approche.

On reconnoît la chausse-pisse aux différents signes que nous venons de tracer, qui se succedent les uns aux autres.

A l'égard des causes, il est évident que c'est le virus vénérien qui s'est fixé dans cette partie, qui en est la source. La semence se trouve infectée de ce mauvais levain, qui agit avec plus ou moins de rapidité, suivant qu'il est plus ou moins corrosif, & que le sujet est plus ou moins disposé à le recevoir.

Quand il est dans des parties musculeuses, il y excite des inflammations, beaucoup de douleur; c'est ce qui arrive dans tous les muscles qui sont destinés aux usages de la verge.

Quand, au contraire, le virus vénérien s'attache directement aux parties plus molles & moins ſenſibles, telles que ſont les véſicules séminaires, pour lors la douleur eſt moindre ; & la ſemence, fixée par cette eſpece de levain acide, ne ſort que par expreſſion ; de-là vient que la ſemence coule goutte à goutte ; & quand l'inflammation eſt tombée, tout ſe relâche, & l'humeur ſort à plein canal.

Les auteurs ſe ſont figuré juſqu'ici, que l'écoulement dans la chaude-piſſe provenoit de l'ulcération des orifices des glandes de l'urethre dans les hommes, & des lacunes glandulaires dans les femmes ; ce ſentiment paroît totalement démenti par l'expérience & par le traitement ordinaire : c'eſt cette fauſſe théorie qui eſt cauſe de la longueur du traitement de la plupart de ceux que l'on guérit de la gonorrhée, & de l'incurabilité des autres.

Les baumes dont on ſe ſert pour déterger ces ulceres, ne ſervent qu'à enflammer le ſang, à augmenter l'âcreté de l'humeur, & à faire faire à la maladie des progrès conſidérables. Il paroît plus vraiſemblable que ce n'eſt autre choſe qu'un véritable épaiſſiſſement de l'humeur ſéminale qui ſe trouve figée par l'âcreté du virus, & qui s'arrête dans toutes les glandes & dans tous les vaiſſeaux par où elle paſſe, & qui cauſe tous les ſymptômes que nous avons décrits ; tels que l'âcreté, la démangeaiſon, la douleur dont ces parties ſont affectées.

Un auteur célebre par un livre qu'il a publié ſur cette matiere, prétend qu'il faut commencer, dans toutes les gonorrhées, par les ſaignées, les bains, les délayants, afin de détendre toutes les fibres : il faut bien ſe donner de garde de ſuivre cette pratique dangereuſe, qui eſt la cauſe de toutes les fautes & de toutes les impérities qui ſe commettent dans le traitement de cette maladie.

Quand il y a une inflammation marquée par des douleurs vives, une chaleur, une rougeur, une tenſion conſidérable dans toutes ces parties, & de la fievre, il eſt certain qu'il faut avoir recours aux ſaignées, pour appaiſer l'inflammation ; mais il eſt en même temps

essentiel d'observer que l'inflammation n'est qu'un symptôme de la maladie, & que les remedes que l'on emploie ponr le dissiper, sont tout-à-fait inutiles dans une chaude-pisse commençante ou dans une chaude-pisse ancienne, où il n'existe pas, ou peu.

Le traitement général proposé pour la chaude-pisse, qui consiste dans les relâchants, abat les forces de l'estomac du malade, le jette dans un affoiblissement si considérable, que l'épaississement particulier, occasionné par le virus, devient bientôt général. Ce même relâchement est cause de la salivation abondante dont les malades sont tourmentés, & de l'écoulement qui reste après le traitement complet de la maladie, & que très-souvent aucun remede ne peut détruire.

Pour établir une méthode curative fondée sur des principes sûrs, il ne faut point perdre de vue la cause du mal, qui n'est autre chose qu'un levain âcre qui s'est fixé dans une partie, & qui y cause des ravages considérables.

Pour y remédier, il ne faut travailler qu'à donner les remedes qui peuvent fondre & dissiper l'épaississement que cette cause a produit; il s'en faut de beaucoup, par conséquent, que nous soyons de l'avis d'un auteur célebre, qui pense qu'il faut saigner le malade, l'accabler de boissons, & lui donner ensuite la salivation, qui est, selon sa façon de penser, la seule voie de guérison. C'est au contraire un symptôme cruel, un effet violent de l'activité du mercure & de la mauvaise disposition du malade, occasionnée par sa préparation, & qui n'entraîne après elle que des maux encore plus grands, comme l'ébranlement de toutes les dents, le gonflement de la tête & des os, le relâchement de toutes les glandes de la bouche; ce qui jette le malade dans des maux de tête, des dégoûts continuels, & ce qui altere son tempérament pour toujours.

Voici le traitement que l'on doit suivre.

Quand celui qui est attaqué de la chaude-pisse a tous les symptômes de l'inflammation, il faut se hâter d'y remédier en le saignant une ou deux fois, selon l'âge & le besoin, en lui faisant prendre beaucoup de tisane

& de lavements. Immediatement après, il faut le mettre à l'usage de l'opiat suivant.

Prenez, *De Savon de Venise, une demi-livre.*
De Mercure crud, revivifié du Cinabre, une once & demie.
De Mercure doux, un demi-gros.
De Panacée mercurielle, deux scrupules.

Battez le savon dans un mortier de marbre, avec suffisante quantité de gomme adragant dissoute dans l'eau, jusqu'à ce que le savon soit mollet & réduit en pâte demi-liquide : pour lors vous mettrez le mercure crud, le mercure doux & la panacée dans le mortier, & vous les battrez jusqu'à ce qu'ils s'unissent avec le savon.

Quand le tout est suffisamment mêlé, ajoutez-y :
D'Extrait de Bourrache,
De Buglose, de chaque deux onces.
De Jalap en poudre, trois onces.
De Camphre purifié, une demi-once.

Mêlez le tout exactement avec suffisante quantité de gomme adragant, fondue dans de l'eau, pour faire un opiat dont vous prendrez demi-gros pendant les huit premiers jours, & un gros ensuite tous les jours, jusqu'à parfaite guérison.

On peut, avec cet opiat, boire & manger comme à son ordinaire, pourvu qu'on ne fasse aucun excès.

Si l'on s'appercevoit que l'on eût des douleurs aux gencives & à la bouche, il faudroit suspendre pendant quelques jours, & en éloigner les doses.

L'opiat ci-dessus réussit dans presque tous les cas; il détruit le germe de cette maladie d'une maniere plus prompte & plus efficace que toutes les autres méthodes qu'on a indiquées jusqu'à présent. On peut faire usage des pilules de panacée mercurielle, à la dose de cinq à six grains par jour, pendant une dixaine de jours, au lieu de l'opiat ci-dessus.

Si la gonorrhée avoit fait des progrès considérables, & qu'elle se fût répandue dans le sang, il faudroit pour lors remédier en particulier aux maux qu'elle auroit produits. *Voyez* CHANCRE, POULAIN, ULCERE VÉROLIQUE & VÉROLE.

Quand on aura pris, pendant quinze jours, de l'opiat ci-dessus, on pourra faire quelques injections dans l'urethre avec de l'eau d'orge & du miel bouillis ensemble; &, quelque temps après, on aura reçours à la liqueur qui suit:

Prenez, *Deux Jaunes d'Œufs,*
Térébenthine, un gros.
Onguent mercuriel double, une once.

Mêlez le tout ensemble dans un mortier.

Ajoutez-y une suffisante quantité d'huile d'hypéricum, pour rendre le tout assez liquide pour pouvoir en injecter le quart d'une petite seringue de plomb dans l'urethre, deux fois par jour.

On ne doit rien appréhender de l'usage de cette injection; elle n'est point répercussive, c'est-à-dire qu'elle n'est point faite pour arrêter l'écoulement, mais simplement pour laver & sécher le canal de l'urethre. C'est sur-tout dans les chaudes-pisses anciennes que cette injection réussit; mais il faut toujours faire précéder l'usage de l'opiat, & le continuer pendant que l'on emploiera cette injection.

La composition suivante fait aussi très-bien dans les anciennes chaudes-pisses qui ont résisté à tous les remedes.

Prenez, *De Sassafras & de Salsepareille, réduits en poudre fine, de chaque deux onces.*
De Gaïac en poudre, une once.

Versez dessus une pinte d'esprit-de-vin; laissez le tout au soleil, ou dans une chambre chaude, jusqu'à ce qu'il soit desséché; alors vous verserez dessus quatre pintes d'eau bouillante : on laissera infuser les bois pendant deux heures, on passera la boisson au travers d'un linge, pour en prendre un verre tous les matins, en se tenant chaudement dans son lit; deux heures après, on continuera jusqu'à parfaite guérison : on suspendra ce remede pendant deux ou trois jours, s'il portoit trop de chaleur, pour le reprendre ensuite, jusqu'à ce que l'on se trouve bien guéri.

Pour les femmes, dans lesquelles il est difficile d'injecter aucune liqueur, on aura recours à une petite

éponge, que l'on fixera au bout d'un petit morceau de bois que l'on imbibera de l'injection, & que l'on appliquera sur la partie la plus malade, en assujettissant le tout avec des rubans autour du corps.

CHÉMOSIS, s. m. espece d'ophthalmie. *Voyez* OPHTHALMIE.

CHIRAGRE, s. f. goutte qui prend aux mains. *Voyez* GOUTTE.

CHIRONIEN, adj. épithete qu'on donne aux ulceres malins & invétérés, dont les bords sont durs, calleux & gonflés, & qui jettent une sanie claire, sans pourriture, sans inflammation & sans grande douleur, mais qui se cicatrisent difficilement; ou, quand il y survient une cicatrice, elle est si mince, qu'elle se déchire facilement, & l'ulcere se renouvelle: ces sortes d'ulceres attaquent principalement les pieds & les jambes. On les nomme aussi *téléphiens*. *Voyez* ULCERE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

CHLOROSIS, s. m. *ou* Pâles-Couleurs, Fievre blanche, Ictere blanc, Jaunisse blanche: maladie dont les filles & les veuves sont quelquefois attaquées. C'est une fievre lente & irréguliere, presque insensible, accompagnée d'une couleur pâle, livide & verdâtre, avec un cercle violet au dessous des yeux, d'une inquiétude & d'une tristesse sans sujet, d'un pouls petit, inégal & changeant. *Voyez* PALES-COULEURS & CACHEXIE.

CHOLERA-MORBUS, s. m. C'est un débordement violent, par haut & par bas, de matieres âcres, communément bilieuses, qui reprend à différents intervalles très-proches les uns des autres, & qui peut emporter le malade dans vingt-quatre heures.

Cette maladie se caractérise par un vomissement & un dévoiement très-abondants, accompagnés de douleurs très-vives dans le ventre, de foiblesse & de sueur froide.

On distingue cette maladie de la dyssenterie, en ce que celle-ci n'a pas un progrès si rapide, & que communément elle n'est point accompagnée de vomissement: en outre, dans la dyssenterie, les matieres sont muqueuses & sanguinolentes.

La diarrhée bilieuſe n'eſt qu'une ſimple évacuation d'excréments bilieux par l'anus : le choléra-morbus eſt un débord par haut & par bas.

Le choléra-morbus ſe déclare ordinairement ſubitement. Les malades ſentent des rapports acides ou putrides, des douleurs pongitives dans l'eſtomac & dans les inteſtins, des cardialgies & du mal-aiſe dans les parties circonvoiſines ; mais c'eſt tout d'un coup & en même temps : ils ſont affligés de vomiſſement & d'une grande évacuation de matiere; ils rendent d'abord les reſtes des aliments, puis des humeurs bilieuſes, tantôt jaunes, tantôt vertes ou noires : ils reſſentent de plus des anxiétés, des nauſées, des picotements dans le ventre & dans le reſte du corps, de la chaleur, de l'inquiétude, de la fievre, des friſſons, des foibleſſes & des convulſions.

Cette maladie eſt aſſez commune en été, & plus en automne, qu'au printemps & en hiver.

La cauſe immédiate de cette maladie n'eſt autre choſe que le picotement & l'irritation occaſionnés par la préſence des matieres âcres dans l'eſtomac ou les inteſtins. Comme cette matiere eſt en très-grande abondance, elle agit en même temps, & ſur l'eſtomac, & ſur les inteſtins; ce qui fait qu'il y a vomiſſement & diarrhée.

Les cauſes générales qui peuvent donner à la bile cette qualité âcre & mordicante, ſont la conſtitution chaude de l'atmoſphere, les débauches fréquentes des liqueurs ſpiritueuſes pendant l'été, les aliments gras, putrides & bilieux, réunis aux liqueurs fermentées, les fruits acides, la chaleur & le refroidiſſement du corps, les paſſions violentes.

Il n'y a point de maladie qui demande des ſecours plus prompts que celle-ci; car elle eſt ſi violente, qu'elle enleve en peu de temps ceux qui en ſont attaqués.

Le premier ſoin que l'on doit avoir, c'eſt, 1° d'adoucir cette matiere âcre & de faciliter ſa ſortie par des remedes convenables, 2° de calmer le mouvement des nerfs qui ſont en convulſion, & de rendre enſuite aux parties la force qu'elles ont perdue.

Pour parvenir au premier point, il faut preſcrire

beaucoup d'eau chaude, d'eau de poulet & de veau, les lavements huileux & émollients; tels ſont les bouillons faits avec un poulet bouilli pendant une heure & demie, dans cinq pintes d'eau: au défaut d'eau de poulet, qui demande une préparation un peu longue, on peut ſe ſevir d'uue décoction d'orge, de riz, d'avoine, ou du petit-lait que l'on fera avaler chaud en grande abondance.

Quand la matiere âcre qui cauſe tout le déſordre ſera un peu tempérée, ce qui eſt l'ouvrage de deux ou trois heures, il faut avoir recours aux remedes calmants & adouciſſants; telle eſt la potion ſuivante :

Pr. *Des Eaux diſtillées de Fleurs de Tilleul,*
De Laitue, de chaque deux onces.
De Coquelicot,
De Méliſſe ſimple, de chaque demi-once.
De la Liqueur anodine de Sydenham, quinze gouttes.
Du Sirop de Karabé, une once.

On donnera cette potion par cuillerée, de quart d'heure en quart d'heure, juſqu'à ce qu'on s'apperçoive qu'elle produiſe du calme.

On peut auſſi, au lieu de cette potion, donner à la fois deux onces d'huile d'amandes douces, & une demi-once de ſirop diacode, mêlés enſemble.

Si l'on n'étoit point à portée de trouver ſur le champ ces ſortes de remedes, on peut preſcrire tout ſimplement un demi-gros de thériaque délayée dans un peu d'eau de fleurs d'orange; ou, ſi le malade a de la peine à avaler cette boiſſon, on peut lui faire prendre un grain de laudanum dans du pain à chanter.

Nous allons tracer ici la méthode curative que l'on doit ſuivre dans cette maladie. Si le malade qui eſt attaqué du choléra-morbus a le pouls fort, plein & ſerré, que l'accès ſoit dans ſon commencement, & qu'il n'éprouve pas de fréquentes foibleſſes, on ne peut rien faire de mieux qu'une ſaignée: immédiatement après, on lui fait boire largement, & à trois ou quatre repriſes, de l'eau chaude.

On paſſera enſuite à une boiſſon faite avec une décoction de pain d'avoine, ſans levain ni levûre de

biere, bien rôti, & d'une couleur approchante de celle du café brûlé.

Cette boiſſon adoucit la ſoif & appaiſe le vomiſſement. Quand on n'a point de pain d'avoine, on peut y ſubſtituer le pain de froment, ou le bled bien rôti, & qui forme une eſpece de panade mucilagineuſe.

Cette boiſſon, qui produit des effets excellents dans cette maladie, ſert à remplacer les eaux de veau ou de poulet, dont on pourroit manquer.

Lorſque le malade eſt extrêmement épuiſé par les grandes évacuations qu'il a ſouffertes, ſans le faire ſaigner, il faut lui faire prendre ſur le champ un verre de la décoction ci-deſſus, après quoi on lui fait avaler de la thériaque ou du laudanum, comme ci-deſſus

Si le malade a des convulſions & les extrémités froides, ſi ſon pouls eſt foible & intermittent, & en un mot, s'il eſt réduit à l'extrémité, il faut commencer par lui donner vingt gouttes de laudanum liquide & deux gros d'eau de canelle ſimple dans un verre de la décoction de pain d'avoine, pour prévenir la rechute que le malade ne pourroit pas ſoutenir: ſix ou ſept heures après, on renouvellera la même potion, au cas que le malade n'ait pas été ſuffiſamment ſoulagé de la premiere, en obſervant de lui faire boire beaucoup de la décoction de pain d'avoine décrite ci-deſſus.

Il ne faut abſolument donner aucune nourriture au malade, tant qu'il y a des vomiſſements, & ne lui faire prendre que du bouillon très-léger.

On recommande beaucoup dans le vomiſſement le remede ſuivant:

Prenez, *De Suc de Limon ou de Citron, une once.*
Du Sel d'Abſinthe en poudre, un gros.

Mêlez le tout pour une priſe, que l'on réitérera trois ou quatre fois par jour, ſelon le beſoin. Après que l'on aura ſuivi la route que nous venons d'indiquer, il faudra travailler à rétablir les forces de l'eſtomac, & ſuivre ce qui eſt preſcrit dans la foibleſſe d'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

CHORDAPSE, ſ. m. C'eſt la même choſe que le miſéréré, le volvulus, la paſſion iliaque, eſpece de

colique dans laquelle on rend les excréments par la bouche. *Voyez* COLIQUE DE MISÉRÉRÉ.

CHUTE, f. f. accident qui arrive à ceux qui, en tombant, fe font quelques contufions dans quelque endroit du corps.

Quand la chute eft accompagnée de gonflement, de tumeur, de douleur & de rougeur, on l'appelle *chute avec contufion.*

C'eft ordinairement la rupture, ou le relâchement des vaiffeaux fanguins, qui occafionne la fluxion & l'embarras qui fe forme dans l'endroit de la chute; ce qui eft produit, ou par le choc de la partie fur quelque corps dur, ou par le dérangement de quelque partie offeufe qui a été ébranlée par le coup.

La chute eft plus ou moins dangereufe, fuivant la partie qui eft affectée, fuivant la force & la qualité de l'inftrument qui a formé le coup.

Il eft toujours à propos, dans toutes les chutes, foit qu'elles foient fimples, ou foit qu'elles fe trouvent accompagnées de fymptômes graves, comme la rupture de quelques gros vaiffeaux & des parties offeufes, d'avoir recours à la faignée, que l'on réitere plus ou moins, felon l'exigence du cas, de la force & de l'âge. Immédiatement après, on mettra le malade à l'ufage de la boiffon qui fuit:

Prenez, *Des Vulnéraires Suiffes, une pincée.*

Verfez deffus une pinte d'eau bouillante, & laiffez infufer, pendant une demi-heure, dans un vaiffeau couvert; adouciffez enfuite cette boiffon avec une once de firop de grande confoude.

La dofe eft d'un verre tiede de trois heures en trois heures. Cette tifane eft propre à diffoudre le fang extravafé dans la tête, dans la poitrine & par-tout ailleurs, par des chutes, des coups.

Il faut avoir attention que le malade foit fans fievre confidérable, parce que cette boiffon étant échauffante, elle augmenteroit le mouvement du fang.

Nonobftant cette tifane, fi la contufion eft confidérable, il faut avoir recours à la potion fuivante:

Prenez, *De l'Eau distillée de Pavot rouge, quatre onces.*
Du Sel Végétal, un gros.
Du Sirop de Roses seches, une once.

Mêlez le tout pour deux doses, à prendre une le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

On frottera la partie contuse avec le liniment que nous allons décrire :

Prenez, *De l'Huile Rosat,*
De Laurier, de chaque une once.

Mêlez-les ensemble, & ajoutez-y une suffisante quantité d'esprit-de-vin, pour faire un liniment clair, dont on frottera la partie trois fois le jour, la couvrant d'un papier brouillard, & d'une compresse pliée en quatre.

Voici une potion qui fait des merveilles dans les chutes avec contusion, pourvu qu'il n'y ait point de fievre :

Prenez, *De Vin d'Espagne, trois onces.*
D'Esprit de Térébenthine, quatre gouttes.
De la Terre sigillée,
De Sang-Dragon, de chaque vingt-quatre grains.
Du Sucre Candi blanc, deux gros,

pour faire avaler en une prise.

Quand on n'a point la commodité de se procurer tous ces remedes, & qu'on est à la campagne, on peut faire une tisane avec une décoction de lierre terrestre, dont on prendra cinq ou six verres par jour ; & on appliquera le marc sur la partie contuse.

On recommande aussi, dans ces sortes de cas, une tisane faite avec une très-petite pincée de feuilles d'arnica, que l'on appelle communément *bétoine de montagne*, dans une pinte d'eau, dont on prendra cinq ou six verres par jour.

Il faut observer que cette plante contient beaucoup de sel & d'huile ; qu'elle est, par conséquent, fort chaude ; & qu'il ne faut point en mettre une dose trop forte : on peut en mettre infuser douze grains dans une pinte d'eau.

Quand on a fait une chute, les principales précau tions qu'il faut prendre, c'est, 1° s'il y a quelque

vaisseaux ouverts, de laisser couler le sang pendant quelque temps; 2° d'appliquer sur la contusion un corps dur, comme un écu de six livres, pour repousser l'affluence des humeurs & empêcher l'inflammation; 3° de boire sur le champ un ou deux coups d'eau froide, & de passer ensuite aux remedes que nous avons indiqués.

Quand les chutes sont accompagnées d'entorse, de luxation, de rupture des os ou de gros vaisseaux, elles deviennent du ressort de la chirurgie. *Voyez* ENTORSE, CONTUSION & HÉMORRHAGIE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CHUTE DE LA LUETTE. C'est la descente ou le relâchement de la luette ou des amygdales.

Si cet accident est produit par inflammation, il faut suivre ce qui est prescrit dans les articles Esquinancie, Maux de Gorge, & Inflammation de la Gorge & de la Bouche. *Voyez* LUETTE, (*Maladie de la*) *& ces différents articles.*

Si c'est au contraire une lymphe viciée qui cause ce changement dans la luette, il faut avoir recours au liniment suivant :

Prenez, *De la Noix de Galle,*
De l'Alun,
Du Poivre, de chaque un scrupule.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le avec un peu de blanc d'œuf, pour en toucher la luette avec le bout d'un petit morceau de bois garni d'un peu de linge, & trempé dans cette composition; il faut réitérer deux ou trois fois le jour cette manœuvre.

CHUTE DE LA MATRICE, est la descente de cette partie en en-bas, causée par le relâchement des ligaments destinés à la retenir dans sa place.

Ce désordre peut procéder de mouvement violent, de toux, d'éternument, de fleurs-blanches : il arrive le plus souvent aux femmes grosses, en conséquence du poids qui presse sur la matrice, principalement si le fœtus est mort, s'il est dans une mauvaise posture, ou s'il a été tiré par force.

Le plus court parti est d'en faire la réduction sur le champ, d'y appliquer ensuite un bandage convenable

& de travailler à faire cesser les causes qui ont pu produire cette chute.

On peut ordonner à l'intérieur une tisane faite avec une pincée de mille-feuille & de sanicle, infusée dans une pinte d'eau, dont on prendra cinq ou six verres par jour ; & on fera usage du liniment suivant :

Prenez, *De l'Huile de Vers de terre, trois onces.*
De l'Esprit-de-vin camphré, une once.
D'Alun pulvérisé, deux gros.

Mêlez pour un liminent.

On expose le tout au soleil dans une phiole extrêmement bouchée, jusqu'à ce que le camphre soit dissous dans l'esprit-de-vin : la dose est d'un demi-gros de camphre dans une once d'esprit-de-vin.

Il faut frotter devant le feu les parties génitales avec ce liniment, afin qu'il pénetre davantage ; on le réitere deux ou trois fois par jour. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CHUTE DE L'ANUS *ou* FONDEMENT ; accident qui consiste en ce que le malade allant à la selle, l'intestin rectum lui sort si considérablement, qu'il ne peut plus rentrer dans le corps, ou que s'il y entre, il retombe.

Quand cette maladie est occasionnée par la paralysie du sphincter de l'anus, elle est incurable, à moins qu'on ne guérisse la paralysie. *Voyez* PARALYSIE.

Si cette maladie tire son origine d'une diarrhée, d'une dyssenterie ou du ténesme, on la guérit en détruisant la cause. *Voyez* DIARRHÉE, DYSSENTERIE, TÉNESME.

Quand la chute de l'anus est accompagnée d'hémorrhoïdes, il faut travailler à la détruire. Dans ce cas, on a besoin d'une opération manuelle pour faire rentrer l'intestin, qui est quelquefois si étranglé, que la gangrene peut s'y mettre.

Quand la chute du fondement n'est point habituelle, & qu'elle n'a point de cause incurable, on peut se servir du cataplasme qui suit :

Prenez, *De la Racine de grande Consoude, ratissée & pilée,*
De la Farine de Feves, de chacune partie égale.

Formez-en un cataplaſme, avec une ſuffiſante quantité de gros vin noir.

On peut ſe contenter quelquefois de boucher le fondement avec un tampon de coton, imbibé de gros vin rouge ou de vinaigre, mêlé avec autant d'eau dans laquelle on aura fait bouillir des roſes rouges.

Voici un opiat dont on peut ſe ſervir dans cette maladie.

Prenez, *De la Conſerve de Grate-cu,*
D'Ecorce de Citron confite, de chacune une once.
Des Yeux d'Ecreviſſes, deux gros.
Des Roſes rouges pulvériſées,
De Rhubarbe torréfiée, de chaque quarante grains.
De Gland de Chêne pulvériſé, deux gros.

Mêlez le tout enſemble, & faites-en un opiat, avec ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe.

Le malade en prendra chaque matin de la groſſeur d'une groſſe noiſette, pendant quinze jours; & il vivra de régime. Il gardera le lit pendant trois jours, afin de donner le temps au boyau de reprendre ſon reſſort & de s'affermir. *Voyez* FONDEMENT. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CLAVUS, ſ. m. C'eſt le nom que les médecins donnent à une douleur lancinante à la tête, où elle ſe fait ſentir ordinairement au deſſus des yeux ou ſur le ſommet de la tête; de telle ſorte qu'il ſemble au malade qu'il lui entre dans la tête un poinçon ou un clou.

Cette maladie eſt quelquefois accompagnée de fievre, & ſe reconnoît à la vivacité de la douleur, au peu d'eſpace qu'elle occupe, aux nauſées & aux eſpeces de dégoût qui accompagnent cette douleur.

La cauſe immédiate de cette maladie eſt l'irritation des nerfs; la cauſe éloignée eſt ordinairement un mauvais levain dans l'eſtomac, ou quelques matieres âcres & corroſives, qui en irritent les nerfs. Les maladies de la matrice peuvent auſſi produire cet effet.

Nous donnerons le traitement du Clavus ou Clou

hystérique, à l'article Passion hystérique. *Voyez* CÉPHALALGIE, PASSION HYSTÉRIQUE.

Il suffit seulement d'observer que cette disposition étant périodique, il est vraisemblable qu'elle est causée par le vice de l'estomac, ou par celui de la matrice.

Les bouillons recommandés dans la foiblesse d'estomac, quelques purgations douces, & sur-tout l'extrait de quinquina en poudre, pris à la dose de dix grains, avant chaque repas, avec vingt grains d'yeux d'écrevisses, sont les remedes qui conviennent; ou, si l'on aime mieux, une demi-heure avant le repas, on prendra un verre de vin d'absinthe, décrit dans l'article Cachexie. *Voyez* CACHEXIE.

Il vaut cependant mieux, dans ce cas, faire usage d'un verre de vin de quinquina, que de celui d'absinthe. En voici la composition:

Prenez, *De Quinquina en poudre, deux onces.*
De bon Vin rouge, une pinte & demie.

Laissez infuser le tout dans un vase de verre, bouché & exposé au soleil, pendant l'espace de huit jours, en agitant la liqueur de temps en temps.

Il faut la passer pour l'usage.

CLOU, s. m. maladie de l'œil, espece de staphylôme.

On donne le nom de *clou* au staphylôme, quand, par un ulcere de la cornée, l'uvée s'étant avancée en dehors, s'endurcit & se resserre à la base de la tumeur qu'elle forme, ou lorsque la cornée s'endurcit pareillement, & se resserre de telle maniere, que la base de la tumeur en est fort rétrécie, la tumeur en paroît éminente & arrondie, en forme de tête sphérique d'un clou. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Cette tumeur détruit la vue, & est incurable.

CLOUX, s. m. pl. especes de tumeurs qui viennent dans les différentes parties du corps, qui sont ordinairement accompagnées de douleur, rougeur, chaleur, & de tous les signes de l'inflammation, selon qu'ils sont plus ou moins gros, & dans des parties plus ou moins sensibles.

Quand les cloux sont considérables, il faut les traiter, dans le commencement, comme les tumeurs in-

flammatoires. *Voyez* INFLAMMATION, TUMEUR, FURONCLE.

Quand ils ſont petits, & qu'ils ne ſont point accompagnés d'accidents, on peut ſe contenter d'appliquer deſſus un peu de l'onguent que nous avons décrit à l'article ANCHYLOSE : il eſt bon pour les tumeurs : il conduit doucement à la ſuppuration ; &, lorſque les cloux ont ſuffiſamment ſuppuré, il les cicatriſe ſans autre ſecours, & fond la dureté qui y reſte quelquefois : ou, ſi l'on aime mieux, on peut ſe ſervir de l'emplâtre de Nuremberg, décrit dans l'article BRULURE.

Il y a des cloux qui ſont occaſionnés par un vice particulier du ſang, ſoit vérolique, ſoit ſcorbutique, écrouelleux ou cancéreux : dans ces ſortes de cas, on ne peut en détruire les ſources, qu'en ſe ſervant des remedes appropriés à chaque eſpece de ces maladies. *Voyez ces différents articles. Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CLYSTERE, ſ. m. C'eſt une eſpece d'injection qu'on porte dans les inteſtins, par le moyen d'une ſeringue qu'on inſinue dans l'anus. *Voyez* LAVEMENT.

COAGULATION, ſ. f. Ce mot exprime tout changement qui arrive à un liquide composé, par lequel la maſſe de ce liquide eſt convertie en un corps plus denſe ; c'eſt une des maladies auxquelles nous ſommes les plus exposés.

La partie blanche de notre ſang, & le ſang lui-même, ſont ſujets à ſe condenſer, par l'union qu'ils contractent avec des matieres propres à le coaguler ; tels ſont les acides, les alkalis. La chaleur & le mouvement contribuent beaucoup à la coagulation des humeurs, en diſſipant les parties liquides, & en approchant les parties fibreuſes.

On reconnoît la coagulation des humeurs aux malaiſes & aux douleurs que l'on reſſent dans les différentes parties du corps, aux picotements, aux irritations, aux laſſitudes, aux boutons & aux tumeurs qui ſurviennent ſur le corps.

La coagulation du ſang ſe reconnoît aux mêmes ſignes & à des effets plus ſenſibles, ſur-tout à ſa na-

ture, quand on le tire des veines, comme, par exemple, quand il eſt gélatineux, couenneux.

On remédie à la coagulation des humeurs & du ſang par la ſaignée, faite cependant avec modération; par les délayants, les tiſanes nitrées, les lavements, & par les remedes que nous avons indiqués dans les articles Agitation, Bouillonnement & Epaississement des Humeurs.

COCHEMART, ſ. m. C'eſt un embarras dans la poitrine & une difficulté de reſpirer qui attaque ceux qui dorment, ſur-tout pendant la nuit, qui eſt accompagné de rêves fatiguants, qui peint à l'ame quelque choſe qui comprime la poitrine.

Cette maladie eſt ordinairement de peu de conſéquence; mais quand elle eſt devenue habituelle, elle acquiert une ſi grande violence, qu'elle demande, ſans contredit, les ſecours de la médecine. En effet, les malades ſont attaqués d'une ſi grande peſanteur de poitrine, qu'ils courent riſque d'être ſuffoqués; & quand ils ont le bonheur d'échapper à ce danger, ils s'éveillent avec une extrême inquiétude dans tout le corps, un friſſon ſubit, & même des mouvements convulſifs des différentes parties, palpitation de cœur, & abattement total des forces.

Cette maladie differe de l'aſthme convulſif, en ce qu'elle ſe déclare preſque toujours dans le ſommeil, au lieu que l'aſthme convulſif ſurvient dans la veille. L'accès du cochemart eſt momentané; celui de l'aſthme eſt beaucoup plus long. La reſpiration eſt ſi fort interceptée dans le cochemart, que la voix en eſt preſque ſupprimée, l'aſthme rend la voix plus libre.

On reconnoît le cochemart à un ſentiment de peſanteur à la poitrine, à une difficulté de reſpirer ſi grande, qu'on ne peut ni remuer le corps, ni proférer des ſons; la poitrine eſt dans une agitation très-grande, & tout le reſte du corps eſt preſque immobile & ſans force; l'imagination eſt troublée par toutes ſortes de phantômes; l'accès ceſſe auſſitôt qu'on a mis quelque membre en mouvement: on reſſent une laſſitude conſidérable par tout le corps, & quelquefois il ſurvient des

taches rouges & livides ſur les membres & ſur tout le corps.

Cette maladie eſt occaſionnée par l'épaiſſiſſement de l'humeur bronchiale & de la lymphe qui s'arrête dans les poumons, & qui ne pouvant plus reculer, y cauſe cette peſanteur & ces étouffements qui forment le cochemart ; ce qui fait que le malade s'éveille avec un ſentiment d'importunité & de mal-aiſe, & qu'il eſt obligé de faire des inſpirations fréquentes pour briſer cette humeur.

La cauſe éloignée de cette maladie vient, en général, de la foibleſſe de l'eſtomac, occaſionnée par le trop de nourriture, ou par la mauvaiſe qualité des aliments. Ce ſont ordinairement les gens voraces & gourmands, qui mangent à ſouper beaucoup de choſes crues & indigeſtes, qui ſont ſujets à cette maladie ; ce qui produit un chyle aigre, qui fige la lymphe & le ſang, & les force de s'arrêter dans les vaiſſeaux du poumon.

Tout l'objet qu'on doit ſe propoſer dans la cure du cochemart eſt, dans l'accès, de briſer, de broyer l'acide & de corriger la grande tenacité du ſang & des humeurs.

Il faut par conſéquent avoir recours aux remedes délayants, aux lavements & aux bouillons que nous avons indiqués dans l'article ACRETÉ.

Quand l'accès du cochemart eſt violent, on doit avoir recours à la ſaignée, à moins qu'on ne s'apperçoive que l'eſtomac eſt plein, & à la potion ſuivante:

Prenez, *Des Eaux de Fleurs de Sureau & de Pied-de-chat, de chaque deux onces.*
D'Eau de Méliſſe compoſée, demi-once.
D'Oxymel ſcillitique, une once.
De Poudre tempérante de Stahl, un gros.
De Sel ſédatif, un demi-gros.
De Laudanum liquide, quinze gouttes.
De Sirop d'Hyſſope, deux onces.

Mêlez le tout enſemble pour une potion, dont on donnera cinq ou ſix cuillerées dans l'accès.

On peut y ſubſtituer

Deux onces d'Eau de Fleurs d'Orange, & une demi-once de Sirop de Pavot blanc,

en deux priſes.

Si l'estomac est chargé de crudités ou de nourriture, il faut le dégager par le moyen de l'émétique, & faire prendre ensuite au malade quelques gouttes d'essence d'absinthe dans de l'eau.

Les malades qui ont été attaqués plusieurs fois du cochemart, doivent s'accoutumer à dormir sur les côtés, & jamais sur le dos; car autrement ils risqueroient de rendre les accès plus fréquents.

Pour remédier aux rechutes auxquelles cette maladie expose, il faut commencer par réformer son régime, souper très-peu, éviter les fruits cruds & tous les aliments indigestes, faire beaucoup d'exercice pendant le jour; se mettre à l'usage d'une eau ferrrée, dont on boira à ses repas & dans la journée, & à un demi-verre de vin d'absinthe avant ses repas.

CŒLIAQUE, s. f. La cœliaque ou l'affection cœliaque, la passion cœliaque; ces termes sont synonymes. C'est une espece de flux de ventre copieux & fréquent, dans lequel on rend par le fondement les aliments digérés, mais avec du chyle qui s'y trouve confondu.

Cette maladie differe de la lienterie, en ce que dans celle-ci les aliments sortent presque cruds, au lieu que dans la passion cœliaque le chyle sort avec les excréments: ainsi on peut regarder la lienterie, comme une passion cœliaque au dernier degré.

Cette maladie tire son origine de la foiblesse d'estomac, qui devient incapable de digérer les aliments, ce qui est occasionné ordinairement par le défaut de bile ou des sucs qui se répandent dans l'estomac, ou enfin de la part du foie & des glandes intestinales, qui se trouvent obstrués.

Cette maladie est ordinairement très-dangereuse, quand elle est accompagnée d'un squirrhe au foie ou aux glandes du bas-ventre; ce qui est aisé à reconnoître, quand le malade est jaune, qu'il a des douleurs au côté droit, qu'il y sent une dureté & une pesanteur; qu'il a des dégoûts, des nausées, des coliques, & qu'il rend des urines extrêmement rouges: c'est ce qui prouve l'obstruction du foie; ou s'il a le ventre gros, douloureux, squirrheux, & qu'il tombe dans

l'amaigriſſement : preuve de l'obſtruction des glandes des inteſtins.

Si cette maladie eſt occaſionnée par l'obſtruction du foie, ou par celle des glandes qui ſéparent les ſucs digeſtifs, il faut mettre en uſage les remedes indiqués dans ces ſortes de maladies. *Voyez* OBSTRUCTION DU FOIE & DES GLANDES INTESTINALES.

Si la paſſion cœliaque eſt cauſée par des aliments cruds & indigeſtes, il faut purger doucement le malade, réformer ſon régime de vivre, & le mettre à l'uſage de quelques ſtomachiques : tel eſt l'élixir de Garus, dont on prend une cuillerée avant le repas, ou l'élixir de propriété, à la doſe d'une demi-cuillerée; on peut auſſi faire uſage, dans ce cas, d'un verre de vin de quinquina, décrit à l'article CLAVUS.

Quand la paſſion cœliaque vient de la foibleſſe d'eſtomac, elle eſt en général produite par un épuiſement, à la ſuite d'une longue maladie ou d'un violent exercice : il faut alors avoir recours aux remedes indiqués dans ce cas. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Il faut bien ſe donner de garde, dans ce dévoiement ainſi que dans tous les autres, de faire uſage des remedes propres à en arrêter tout d'un coup le cours; car on s'expoſeroit à des maladies très-grandes : telles ſont l'hydropiſie, la pulmonie, &c.

COLIQUE, ſ. f. eſt une douleur plus ou moins violente, qui ſe fait ſentir dans différentes parties du ventre, mais ſur-tout qui ſuit la marche de l'inteſtin colon, dont la capacité, les replis, les ſinuoſités & la ſituation donnent ſouvent lieu à cette maladie.

En général, on appelle *colique* toutes les douleurs que l'on ſent dans le ventre. Cette expreſſion eſt impropre; car on ne devroit nommer ainſi que les douleurs qui ſe paſſent dans l'inteſtin colon; mais l'uſage en a décidé autrement, & ce nom ſe donne communément à toutes les douleurs aiguës que l'on reſſent dans l'eſtomac & les inteſtins.

Il n'y a point de maladie auſſi commune que la colique : dans tous les âges, dans tous les états & dans toutes les conditions, on y eſt ſujet; &, comme le

ſiege de cette maladie eſt dans le canal deſtiné aux aliments, il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit univerſelle.

On diſtingue pluſieurs eſpeces de colique, ſelon les cauſes qui les ont produites, ou ſelon les parties qui ſont irritées, telles ſont la colique venteuſe, la colique d'indigeſtion, la colique bilieuſe, pituiteuſe, dyſſentérique, ſanguine, ſpaſmodique, la colique de miſéréré, la colique des peintres, la colique de Poitou. On diſtingue enſuite d'autres eſpeces de colique, ſelon les différentes parties qui ſont affectées; telles ſont la colique d'eſtomac, quand la douleur eſt renfermée dans ce viſcere; la colique hépatique, qui eſt occaſionnée par quelque vice du foie; la colique néphrétique, produite par une douleur très-vive dans les reins: on appelle auſſi *colique hémorrhoïdale*, celle qui vient de l'embarras & du ſéjour du ſang dans les veines hémorrhoïdales, qu'on prend ſouvent pour une colique inteſtinale.

Les cauſes, en général, des coliques, ſont en très-grand nombre: on peut cependant les réduire ſous quatre chefs généraux; 1° des matieres attachées dans les inteſtins; 2° des matieres qui y ſont portées, & qui n'y ſéjournent point ordinairement; 3° la correſpondance des nerfs affectés; 4° les maladies propres aux inteſtins & au bas-ventre peuvent produire les diverſes douleurs de colique. Nous parlerons plus au long de toutes ces cauſes, en entrant dans le détail de chaque colique en particulier.

La colique eſt, en général, une maladie très-aiguë: celles qui paroiſſent les plus dangereuſes ſe trouvent ordinairement accompagnées d'inflammation; telles ſont la colique de miſéréré, la colique bilieuſe, la colique dyſſentérique, &c. La colique devient encore plus dangereuſe, ſi, conjointement à ces ſymptômes, ſe trouvent réunis la conſtipation, la ſuppreſſion d'urine, la fievre, la difficulté de reſpirer, la foibleſſe, le délire & le hoquet; on peut annoncer la mort, quand les convulſions, les ſueurs froides & les foibleſſes ſuccedent.

La cure, en général, de la colique, doit être variée, ſuivant la cauſe qui l'a produite; quand elle ſe trouve accompagnée d'inflammation, il faut preſque toujours

avoir recours aux ſaignées, aux délayants, aux fomentations émollientes & aux lavements : il eſt cependant plus sûr, quand on ignore la cauſe, de faire un grand uſage des boiſſons & des lavements, que d'employer la ſaignée, parce que quelquefois la colique peut provenir d'indigeſtion : on peut auſſi faire uſage des huileux, des mucilagineux, des anti-ſpaſmodiques, des anodins & des calmants, ſelon les circonſtances & la variété des cas.

Quand on a guéri la colique, le malade doit chercher à en éviter les rechutes, obſerver un régime ſévere, fuir les paſſions violentes, s'abſtenir des aliments de difficile digeſtion, entretenir la tranſpiration, ſurtout dans le bas-ventre & dans la région des reins, ſe tenir les pieds chauds, faire uſage des frictions, de l'exercice ; ne pas boire de vin échauffant ni de liqueurs ſpiritueuſes ; en un mot, ſuivre un bon régime. *Voyez* Régime.

Colique bilieuse. Elle procede d'un débord de bile âcre dans les inteſtins. Cette eſpece de colique eſt accompagnée de douleurs vagues & violentes dans le ventre, de dégoût, de nauſées, de vomiſſement, de conſtipation, & quelquefois de déjections vertes, jaunes & porracées.

La cauſe de cette maladie eſt l'âcreté de la bile, qui irrite les inteſtins, & y cauſe des douleurs très-vives.

Comme les douleurs dans cette maladie ſont très-vives, on ne peut trop tôt employer la ſaignée, les boiſſons aqueuſes & les lavements : ainſi on commencera par une ou deux ſaignées, ſelon les forces du malade ; on le mettra en même temps à l'uſage du petit-lait, dont il boira en grande abondance, ou, s'il aime mieux, une tiſane faite avec une pomme de reinette bouillie dans l'eau, & un peu de chiendent & de régliſſe ; après quoi, on lui fera prendre le lavement ſuivant :

Prenez, *De la Racine de Guimauve, une once.*
Des Feuilles de Mauve, de Pariétaire, de Mercuriale & de Bouillon-blanc, de chacune une demi-poignée ;

que l'on fera bouillir dans une pinte d'eau, pour réduire à chopine.

Paſſez la liqueur, pour un lavement que l'on réitérera quatre à cinq fois, ſelon la violence des douleurs.

Quand on aura donné au malade un peu de calme, on ajoutera au lavement ci-deſſus deux onces de miel mercurial & un gros de cryſtal minéral, ſi les douleurs ne ſont pas trop vives; car il eſt eſſentiel d'obſerver que la conſtipation eſt ſi forte dans cette maladie, que les lavements émollients ne produiſent preſque aucun effet. On continuera les lavements tous les jours juſqu'à parfaite guériſon.

Le troiſieme ou quatrieme jour de la maladie, après les ſaignées, les lavements, on purgera le malade avec la médecine qui ſuit:

Prenez, *Quatre onces de Caſſe en bâton, bouillie dans une chopine de petit-lait.*

De Tamarins, une once, que vous ferez auſſi légérement bouillir.

Paſſez le tout; ajoutez-y

Deux onces de Manne,

pour prendre en deux priſes.

Les pauvres gens pourront ſuppléer à cette médecine par la ſuivante:

Prenez, *De Feuilles de Séné, deux gros.*

De Crême de Tartre, un gros.

D'Agaric, un gros,

que vous ferez bouillir dans un demi-ſetier d'eau, en ajoutant,

Deux onces de Diaprun.

Paſſez le tout, pour une médecine.

On ne doit pas craindre d'être trop purgé par cette médecine; car, dans ces ſortes de coliques, les matieres âcres, qui ſéjournent dans les inteſtins, diminuent beaucoup l'action des purgatifs: & par conſéquent il eſt néceſſaire d'en augmenter la doſe pour produire quelque effet, pourvu cependant qu'on ait ſuffiſamment employé les ſaignées, les boiſſons & les lavements.

Pour tiſane, on donnera au malade une décoction de racine de chicorée ſauvage à la doſe d'une once, de feuilles de bourrache & de bugloſe, en ajoutant dans

chaque

chaque verre de cette tiſane une cuillerée à café de ſirop violat.

On obſervera de réitérer pluſieurs fois la purgation dans le cours du traitement.

Pour confirmer la guériſon, & empêcher la rechute, la diete ſévere eſt abſolument néceſſaire, ainſi que le régime : du reſte on rétablira l'eſtomac avec les remedes indiqués dans la foibleſſe d'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

COLIQUE DES ENFANTS, produite par la préſence des acides dans les premieres voies. *Voyez* MALADIES DES ENFANTS.

COLIQUE DE MISÉRÉRÉ, *ou* PASSION ILIAQUE. C'eſt une des plus douloureuſes & des plus aiguës coliques que l'on puiſſe jamais éprouver.

On voit dans cette maladie tout ce qui eſt dans l'eſtomac ſortir avec impétuoſité par le vomiſſement ; le malade rend même juſqu'aux matieres fécales. Les douleurs vives qu'il éprouve, le jettent dans des angoiſſes continuelles : le pouls eſt vif & ſerré ; & cet état affreux eſt accompagné de foibleſſe, de ſueur froide, & ſuivi quelquefois de la mort.

La cauſe immédiate de cette maladie cruelle eſt le renverſement des inteſtins qui rentrent les uns dans les autres, & par-là forment un étranglement qui intercepte le paſſage des matieres par en-bas, & qui les fait refluer vers le haut. Cet accident arrive ſouvent dans les deſcentes, lorſqu'il y a quelques inteſtins d'engagés dans l'anneau. Quelquefois cette colique eſt produite par des matieres âcres, bilieuſes, cauſtiques, qui mettent les inteſtins dans une contraction violente & ſpaſmodique : il n'y a point d'autre remede, dans ce cas, que la réduction de l'inteſtin : c'eſt l'affaire d'un chirurgien. *Voyez* DESCENTE *ou* HERNIE.

Quelle que ſoit la cauſe qui produit cet accident violent, comme il eſt toujours accompagné d'inflammation, de douleurs vives & de beaucoup de fievre, on doit avoir recours aux ſaignées fréquemment réitérées au bras, & donner en même temps les délayants aqueux, comme beaucoup d'eau de poulet, de

petit-lait, d'eau de graine de lin, d'orge, de gruau, des lavements adouciſſants & huileux, & faire de fréquentes frictions ſur le ventre, avec le liniment ſuivant:

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, une once.*
D'Onguent Populéum, demi-once.
De Baume Tranquille, un gros.

Mêlez le tout, pour faire les frictions ſur le ventre. On paſſera après au lavement ſuivant:

Prenez, *De la Racine de Guimauve, deux onces.*
Des Feuilles de Mercuriale, deux poignées.
Une Laitue coupée en quatre.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau & un demi-ſetier de vinaigre, pour réduire à chopine; paſſez le tout.

Ajoutez-y *Deux onces d'Huile.*
Deux grains d'Opium.

Si tous ces remedes ne réuſſiſſent point, & qu'on ſoit sûr qu'il y ait toujours étranglement dans les inteſtins, il faut plonger le malade dans un bain d'eau tiede, & l'y laiſſer juſqu'à ce qu'on s'apperçoive qu'il s'y affoibliſſe.

Quelques praticiens conſeillent, quand les boyaux ſont noués, de faire avaler au malade des balles de plomb ou de mercure crud. On peut tenter ces ſortes de remedes, quand on voit que les autres n'ont pu réuſſir. Ambroiſe Paré aſſure avoir été témoin de pluſieurs guériſons faites ſur des malades de cette eſpece, auxquels on avoit fait prendre juſqu'à deux & trois livres de mercure à-la-fois. Quand on n'a point de mercure, on peut ſe ſervir de balles de plomb; mais ces remedes ne doivent point empêcher d'eſſayer de tous les autres que nous avons preſcrits; car cette maladie eſt ſi grave, qu'on a bien de la peine à réchapper les malades, avec tous les remedes qu'on emploie.

Colique de Poitou. C'eſt une douleur lancinante & mordicante qui ſe manifeſte dans les inteſtins, & qui s'étend dans les lombes, dans les cuiſſes, dans la poitrine & dans les autres parties.

Il faut bien ſe donner de garde de confondre cette maladie avec la colique des peintres, que nous décrirons

à la suite. Il n'y a rien de si commun, que de voir se méprendre sur cet article: ce qui peut avoir donné sujet à cette erreur, c'est qu'on appelle *la colique des peintres, colique de potier*, parce que les potiers de terre, qui se servent d'une espece de plomb minéral pour vernir leurs ouvrages, sont sujets à la colique des peintres; & l'on a confondu *potier* avec *Poitiers* ou Poitou. Comparez les signes de ces deux coliques.

Cette colique, qui est familiere & épidémique dans le Poitou, s'annonce par les signes qui suivent. Ceux qui en sont attaqués, changent de l'état de santé à celui de maladie, comme s'ils avoient été frappés de la foudre; la pâleur se répand sur leur visage: ils ont les extrémités froides, des foiblesses fréquentes, des rapports, des nausées, des vomissements d'une bile porracée; si cet état dure quelque temps, le hoquet survient, & la dysurie, que l'on prend souvent pour une attaque de néphrétique: quelquefois il n'y a point de fievre; souvent il y a une fievre lente, mais sur-tout une douleur très-vive dans les intestins, les lombes, les os des îles & des aines. Souvent cet état est accompagné d'une diarrhée copieuse, souvent de constipation: immédiatement après, la maladie augmente; les épaules, les mamelles & la poitrine sont tourmentées de douleurs cruelles, qui quelquefois s'étendent jusqu'à la plante des pieds: ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que dans le temps que le malade y pense le moins, & qu'il croit être au bout de ses douleurs, il devient tout-à-coup paralytique, & perd l'usage de ses membres. Dans quelques-uns, cette paralysie est précédée de quelques mouvements épileptiques & convulsifs; dans d'autres, la vue s'obscurcit pendant quelques heures.

Quand on a le bonheur d'être traité méthodiquement de cette maladie, on en est quitte pour garder le lit pendant quelque temps, avec la paralysie de toutes les parties inférieures; &, au bout de quelques mois, les forces se rétablissent peu à peu, & le mouvement renaît dans les parties. Cette espece de colique se termine ordinairement par quelques diarrhées abondantes, par quelque écoulement par les hémor-

rhoïdes ou par les parties naturelles; quelquefois il ſurvient aux pieds des puſtules, qui amenent le dénouement de toute cette ſcene cruelle & tragique.

On voit, par les ſignes que nous venons de donner de cette maladie, qu'il eſt aiſé de juger qu'elle a beaucoup de rapport avec la colique bilieuſe que nous avons décrite ci-deſſus; elle en differe cependant par les ſymptômes qui ſont bien plus vifs, par les douleurs qui ſont bien plus générales, par la qualité de l'urine qui eſt beaucoup plus âcre & bilieuſe, par la dyſurie qui occaſionne des eſpeces de douleurs néphrétiques; & en un mot, par la longueur & la conſtance des accidents.

Cette maladie eſt moins grave dans les hommes que dans les femmes, mais plus commune. Quand elle dégénere en paralyſie, elle eſt ordinairement de longue durée, & fait tomber le malade dans le maraſme.

Les cauſes éloignées de cette affection bilieuſe ſont les aliments âcres, ſalés, poivrés, qui donnent à la bile cette qualité mordicante & corroſive : il en eſt de même des fruits aigres qui ne ſont point mûrs, & ſurtout des vins acides; ce qui rend cette maladie commune dans le Poitou. On doit auſſi regarder les veilles immodérées, le travail forcé, les paſſions vives de l'ame, comme des cauſes propres à donner à la bile cette âcreté ſi funeſte; car il faut regarder la bile, dans cette maladie, comme la ſeule cauſe de tous les accidents.

Le commencement de cette maladie doit être traité comme la colique bilieuſe, par les ſaignées, les lavements répétés, les boiſſons aqueuſes, comme les eaux de poulet. (*Voyez* le traitement de la COLIQUE BILIEUSE.) Dans les vives douleurs, on peut auſſi faire uſage du ſirop diacode à la doſe d'une demi-once, ou du ſirop de nénuphar pris à une once, ou, ſi l'on aime mieux, quatre grains de pilules de cynogloſſe.

Quand on a purgé le malade pluſieurs fois avec les lavements & avec des minoratifs fort doux, on peut preſcrire le lait d'âneſſe ou le lait de chevre, continué pendant quelques jours.

On recommande beaucoup, dans la paralyſie de cette

maladie, les eaux de Pougues, les eaux de Vichy & de Balaruc, que l'on rend purgatives, en y faisant fondre un paquet de sel de seignette; au reste, la paralysie qui succede à cette maladie, se traite à l'ordinaire: il est bon pourtant d'observer que les remedes sudorifiques, les baumes & la diete chaude que l'on prescrit dans cette sorte de paralysie, ne réussissent presque point; il vaut mieux avoir recours à l'usage des eaux ci-dessus.

Colique des Peintres *ou* des Plombiers. C'est une douleur violente & convulsive, qui arrive à tous ceux qui travaillent au plomb; &, comme la plupart des peintres qui broient leurs couleurs, dans lesquelles il y a de la litharge ou de la céruse, en sont attaqués, on lui a donné le nom de *colique des peintres*.

Les malades tourmentés de cette colique éprouvent plus ou moins les symptômes suivants, à proportion des degrés de la maladie: ils ressentent dans le bas-ventre des douleurs insupportables, qui les obligent à faire mille contorsions horribles; ils sont pleins de malaises & d'inquiétudes, ils ne peuvent dormir; ils s'agitent, se couchent sur le ventre, sur l'un ou l'autre côté, pour trouver une posture qui les soulage. Quelquefois les vents & les borborygmes se joignent à cet état, de même que la constipation, le ténesme, le pouls serré, la fievre, la suppression d'urine, les difficultés de respirer, le hoquet & les frissons, la syncope, les sueurs froides & le délire.

Quelquefois ces symptômes se terminent par d'autres maladies, la suppuration, la jaunisse, la diarrhée, la dyssenterie, & plusieurs autres maux.

Les pauvres barbouilleurs, peintres, vernisseurs, broyeurs de couleurs, les cordonniers qui colorent les talons des souliers de femme, les plombiers, les metteurs en couleurs, les doreurs, enfin une quantité de pauvres gens qui boivent du vin frelaté, sont sujets à cette terrible maladie.

On a essayé en vain de guérir cette colique par les méthodes ordinaires; les saignées, les lavements émollients, les purgatifs doux n'y font rien.

Voici la meilleure méthode de les traiter. On com-

mencera par donner quelques lavements très-âcres; mais on y disposera les intestins, en faisant précéder le lavement anodin suivant :

Prenez, *Cinq onces de gros Vin.*
Autant d'Huile de Noix.

Faites-les tiédir, & les battez un peu, pour faire un lavement.

Une demi-heure ou une heure après, on en donne un autre, composé d'une livre de décoction émolliente, à laquelle on ajoute quatre onces de vin émétique trouble.

On répete ce lavement plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que les excréments paroissent & indiquent que le trouble des intestins est cessé; alors les douleurs sont ordinairement bien diminuées. On profite de cet intervalle pour donner au malade un émétique fait avec trois parties de verre d'antimoine en poudre & une partie de sucre, que l'on fait fondre sur un feu doux : on donne six grains de cette préparation, qui fait quelquefois beaucoup vomir le malade, mais qui le fait aussi souvent aller par bas. On peut y suppléer par deux grains de tartre stibié.

Le soir où le malade a pris un vomitif, ou quelques lavements âcres & violents, on lui fait prendre un demi-gros de thériaque, pour calmer les efforts des muscles & des visceres.

On répete l'usage des lavements & du vomitif, autant que les douleurs & l'état du malade semblent l'exiger, en observant de donner toujours la thériaque comme ci-dessus.

On rétablit la maigreur par la diete blanche, & par les aliments aisés à digérer & adoucissants.

Il arrive quelquefois, sur-tout lorsque la colique a duré fort long-temps, que le malade tombe en paralysie des extrémités inférieures; alors il faut nécessairement employer l'usage d'un demi-bain d'eau tiede, & d'une chaleur égale, un tant soit peu plus grande que celle du corps humain, lequel doit être continué pendant plusieurs jours. Ce bain réussira d'autant mieux, qu'il sera employé au commencement de la

paralysie, & qu'on aidera la transpiration par l'usage de la tisane suivante :

Prenez, *Des Bois de Gaïac, de Buis & de Sassafras, de chaque une once.*
Des Racines de Squine & de Salsepareille, de chaque deux gros ;

ou seulement

Du Bois de Gaïac, deux onces.
De Racine de Squine, une demi-once.

Vous ferez bouillir légérement & infuser ensuite le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte.

Le malade boira quatre verres par jour de cette tisane, de trois heures en trois heures, en observant de se tenir chaudement, & de faire le plus d'exercice qu'il pourra.

COLIQUE D'ESTOMAC. Ce sont des douleurs & des élancements que l'on ressent à l'estomac, par rapport à quelques matieres âcres qui y séjournent ; ce sont à peu près les mêmes signes, les mêmes causes & le même traitement que la colique d'indigestion. *Voyez* COLIQUE D'INDIGESTION.

COLIQUE D'INDIGESTION. Elle est ordinairement produite par des matieres âcres & à demi digérées, qui piquent & irritent la membrane de l'estomac. *Voyez* le traitement de cette colique dans les articles INDIGESTION & FOIBLESSE D'ESTOMAC.

COLIQUE DYSSENTÉRIQUE. C'est une douleur très-aiguë, accompagnée de déjections muqueuses & sanglantes, de ténesme & d'envies fréquentes d'aller à la selle. *Voyez* DYSSENTERIE.

COLIQUE HÉMORRHOÏDALE. C'est la douleur qu'occasionnent dans les intestins les hémorrhoïdes internes ou externes, quand elles sont enflammées, & qu'elles ne fluent point : on dissipe cette colique en guérissant les hémorrhoïdes. *Voyez* HÉMORRHOÏDES.

COLIQUE HÉPATIQUE. C'est une douleur vive dans le foie, qui répond au côté droit, & qui est accompagnée d'inflammation dans ce viscere. Nous donnerons le traitement particulier de cette maladie dans l'article HÉPATITE *ou* INFLAMMATION DU FOIE.

COLIQUE NÉPHRÉTIQUE. On appelle ainſi une douleur qui attaque les reins, & s'étend juſqu'aux ureteres.

Cette maladie s'annonce par une douleur fixe & permanente autour des lombes, par des urines enſanglantées, qui ſont quelquefois aqueuſes & en petite quantité, par quelques graviers qui échappent dans les urines, par des nauſées & des vomiſſements, & ſouvent même par la ſortie d'une pierre contenue dans la veſſie.

On diſtingue la douleur néphrétique d'avec la colique bilieuſe, par les ſignes ſuivants : 1° d'abord la douleur néphrétique eſt fixe dans le rein, & ne s'étend que juſqu'aux teſticules; dans la colique bilieuſe, la douleur eſt vague & change de place : 2° quand on a mangé, la colique augmente, & la douleur néphrétique diminue : 3° le vomiſſement dans la colique bilieuſe eſt plus fort, & le ventre plus conſtipé : 4° dans la colique bilieuſe, on eſt ſoulage par le vomiſſement & par la diarrhée; ce qui n'arrive pas dans la colique néphrétique : 5° dans la douleur néphrétique, les urines ſont d'abord claires, & enſuite chargées de graviers; dans la colique bilieuſe, elles ſont épaiſſes dès le commencement.

La cauſe immédiate de la colique néphrétique eſt la préſence de quelques pierres ou de quelques graviers dans les reins ou dans la veſſie. Ce qui peut augmenter les douleurs qu'occaſionne cette maladie, c'eſt l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, des vins tartareux; des aliments chauds, âcres; des chagrins, des veilles, des exercices violents, & généralement tout ce qui peut enflammer le ſang.

Cette maladie eſt ordinairement dangereuſe; elle produit des inflammations, des ulceres, des douleurs vives, accompagnées de fievre, de foibleſſe, de ſuppreſſion d'urine, &c. Quand cette maladie eſt héréditaire, elle eſt incurable.

Le traitement de cette maladie conſiſte à calmer les douleurs, & à tâcher d'adoucir l'âcreté du ſang & des urines. Si la douleur eſt très-vive, & qu'il y ait de la

fievre, on commencera par ſaigner le malade, en lui ordonnant le lavement ſuivant :

Prenez, *Des Rácines de Guimauve,*
De Lis, de chaque une once.
Des Feuilles de Mauve, de Pariétaire & de Branc-urſine, de chaque une demi-poignée.
De Graine de Lin,
De Fénugreç, de chaque deux gros.
Deux Figues graſſes.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau; paſſez, pour deux lavements.

Trois heures après, ſi les douleurs perſéverent, on réitérera la ſaignée, & on fera prendre le lavement ſuivant :

Prenez, *Du Lait de Vache, douze onces.*
De la Térébenthine de Veniſe, diſſoute dans deux jaunes d'œufs, & dans deux gouttes d'Eſſence d'Anis, une once.
De la Thériaque, deux gros,
le tout pour un lavement.

Immédiatement après, on mettra le malade à l'uſage de l'apozême qui ſuit :

Prenez, *De la Racine de Guimauve, une once & demie.*
De Feuilles de Guimauve & de Pariétaire, de chacune une poignée.
De la Semence de Perſil, deux gros.

Faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau d'orge, reduites à trois pintes.

La doſe eſt, toutes les quatre ou cinq heures, d'un verre, où l'on aura diſſous trois gros de ſirop de guimauve.

On réitérera la ſaignée, ſi la maladie & les forces du malade l'exigent, & le premier lavement que nous avons décrit ci-deſſus; on aura auſſi attention de frotter les reins, les lombes & les parties affectées avec l'onguent ſuivant :

Prenez, *De l'Onguent Populéum, une once & demie.*
De l'Huile de Scorpion, une demi-once.
De l'Opium, ſix grains.
De Camphre, un demi-ſcrupule.

Mêlez le tout enſemble, pour un onguent dont on ſe ſervira dans les accès des douleurs.

Pour tiſane ordinaire, on preſcrira au malade la ſuivante:

Prenez, *Du Chiendent, une demi-poignée.*
Des Fruits d'Alkekenge, une demi-douzaine.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte; après quoi, faites infuſer dans la liqueur toute chaude:

De la Racine de Guimauve lavée,
De la Graine de Lin,
De la Régliſſe effilée, de chacune deux gros.

On paſſera le tout pour en faire ſa boiſſon.

Quand on a traité cette maladie de la maniere que nous venons de le dire, il faut travailler à prévenir les rechutes, en purgeant le malade doucement, & en lui faiſant prendre quelques remedes propres à lui faire jetter des ſables, & à fondre les glaires qui lui cauſent ſa maladie: tel eſt l'opiat dont nous allons donner la compoſition.

Prenez, *Du Lénitif fin, deux onces.*
Du Savon d'Alicante, une demi-once.
De la Térébenthine de Veniſe,
De la Crême de Tartre, de chacune deux gros.

Mêlez le tout enſemble avec ſuffiſante quantité de ſirop de chicorée compoſé, pour faire un opiat dont la doſe eſt d'un gros, deux fois le jour en pluſieurs priſes.

Les pilules qui ſuivent ſont auſſi très-bonnes dans ce cas.

Prenez, *Du Savon de Veniſe,*
De Cloportes préparés,
Du Sel Ammoniac crud, de chaque deux gros.
Du Safran, un demi-gros.
De l'Eſſence de Genievre, ſeize gouttes.
De la Térébenthine de Veniſe, ſuffiſante quantité.

Formez-en une maſſe de pilules, dont la doſe eſt d'un demi-gros le matin à jeun, & autant le ſoir ſur les cinq heures.

Quand le malade eſt totalement délivré de ſa colique, il faut qu'il évite les aliments glaireux, les vins purs, les liqueurs ſpiritueuſes, le trop de ſommeil, les paſſions violentes; & il eſt néceſſaire qu'il prenne, pendant un mois ou ſix ſemaines, tous les jours le matin, un gros de ſavon réduit en petites pilules.

Colique pituiteuse (*la*) ſe fait connoître par une peſanteur douloureuſe dans l'eſtomac & les inteſtins, par le défaut d'appétit, par les fréquentes indigeſtions, avec des rapports d'une odeur particuliere: les douleurs qu'elle cauſe ne ſont jamais auſſi vives que dans les autres coliques; ce ſont plutôt des angoiſſes que des douleurs: ceux qui en ſont affectés ont ordinairement le ventre ſerré, & rendent des glaires parmi leurs excréments. Cette colique eſt de longue durée, & affecte les perſonnes dont les entrailles & l'eſtomac ſont affoiblis, comme les mélancoliques & les hypocondriaques.

Cette eſpece de colique vient d'une pituite épaiſſe, amaſſée ſur les parois de l'eſtomac & des inteſtins, qui acquiert un degré d'âcreté, & qui pique & irrite ces parties. C'eſt ordinairement la foibleſſe d'eſtomac & le défaut d'action de la part des ſucs digeſtifs, qui forment cet amas pituiteux.

Pour y remédier, on mettra le malade à l'uſage du bouillon ſuivant:

Prenez, *Des Racines de Chicorée ſauvage,*
De Patience ſauvage,
D'Aunée,
De Polypode de Chêne, ratiſſée & concaſſée, de chaque deux gros.

Faites-les bouillir, avec une demi-livre de collet de mouton, dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoutez à la derniere demi-heure,

Des Feuilles d'Aigremoine, de Chicorée ſauvage & de Bourrache, de chaque une demi-poignée.

Paſſez le tout; partagez-le en deux doſes, à prendre l'une le matin, l'autre vers les cinq heures du ſoir, en faiſant fondre dans chacune un gros de ſel de Glauber, en ajoutant en outre à celle du ſoir cinq grains de tartre martial ſoluble.

Après l'uſage de ces bouillons, on purgera le malade avec un demi-gros de jalap en poudre, un gros de crême de tartre diſſoute dans un bouillon; &, pour donner plus d'efficacité à cette médecine, on peut y faire infuſer une pincée de fleurs de camomille & autant de grains d'anis.

Immédiatement après, on fera prendre au malade les pilules ſuivantes:

Prenez, *Du Savon de Veniſe, deux gros.*
De Jalap en poudre, deux ſcrupules.
De Safran de Mars apéritif,
De Gomme Ammoniaque, de chaque demi-gros.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité d'huile d'amandes douces, pour faire des pilules du poids de dix grains; on en prendra ſix par jour, à trois repriſes différentes.

Quand ces pilules ſeront achevées, on purgera le malade comme ci-deſſus, & on le mettra à l'uſage des amers & des ſtomachiques indiqués dans la foibleſſe d'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

COLIQUE PRODUITE PAR LA SUPPRESSION DE LA TRANSPIRATION. C'eſt une douleur dans le bas-ventre, qu'on éprouve ſur-tout par l'impreſſion du froid ſur les extrémités inférieures.

Quand on a éprouvé un violent froid aux pieds, qu'on a marché ſur un pavé, ayant les pieds nuds, peu d'heures après, on reſſent des douleurs violentes dans le bas-ventre. Les femmes, à cauſe de la délicateſſe de leur tempérament, y ſont plus ſujettes; &, ſi cela leur arrive dans un temps critique, les accidents en deviennent plus graves. *Voyez* SUPPRESSION DES REGLES.

Les enfants délicats y ſont encore très-ſujets, ſur-out quand leur éducation phyſique n'a point été di-

rigée de maniere à leur procurer un tempérament robuste. (*Voyez* l'Introduction au Dictionnaire de Santé, où l'on fait voir les abus d'une éducation trop molle, & les avantages de celle qui l'est moins.)

La cure de cette colique est facile, si on s'y prend de bonne heure: elle consiste à rétablir la transpiration, par le moyen des frictions aux jambes avec des linges chauds; à tremper les pieds dans l'eau tiede, à faire mettre au lit le malade, à l'entretenir dans une chaleur modérée, & à lui faire prendre en même temps une légere infusion de fleurs de camomille ou de sureau.

Les lavements émollients conviennent beaucoup, si les douleurs sont violentes; une simple décoction de feuilles de mauve suffit.

Quelquefois cette colique est accompagnée de fievre aiguë, de douleurs lancinantes, & des autres symptômes de l'inflammation du bas-ventre; il faut alors éviter toutes boissons échauffantes & irritantes, saigner le malade, lui administrer les bains tiedes, en un mot, faire le traitement détaillé à l'article INFLAMMATION DU BAS-VENTRE.

Les potions huileuses ne conviennent point dans cette colique, comme le remarque judicieusement le célebre M. Tissot.

COLIQUE SANGUINE. C'est une douleur occasionnée par l'embarras du sang dans les vaisseaux des intestins, accompagnée de fievre, avec menace d'inflammation.

Comme cette maladie dépend de l'embarras du sang dans toutes ses parties, elle ne differe de l'inflammation du bas-ventre, que par le degré: ainsi elle exige à peu près le même traitement. On doit cependant moins appuyer sur la saignée, sur les délayants & les remedes propres à détruire l'inflammation, que dans l'inflammation du bas-ventre.

On reconnoît la colique sanguine, par la connoissance des causes qui l'ont précédée, comme la suppression des regles, du flux hémorrhoïdal, d'une hémorrhagie; par l'inspection du tempérament, de l'âge

& de la force du malade ; enfin par les douleurs cruelles qu'on lui cause en appuyant sur le ventre, & par le soulagement considérable qu'il éprouve des saignées & des lavements. *Voyez* INFLAMMATION DU BAS-VENTRE.

COLIQUE SPASMODIQUE. C'est une douleur qui est excitée dans les parties du bas-ventre, & qui est occasionnée par le spasme & la convulsion des membranes & des nerfs de l'estomac.

Cette maladie s'annonce par des douleurs très-vives, & elle est familiere & commune dans certains climats ; mais elle est plus rare dans ces pays-ci. On la distingue en général, parce qu'elle n'attaque ordinairement que des personnes sujettes aux convulsions ou aux spasmes, comme les vaporeux & les hypocondriaques, & parce qu'elle n'est précédée ni suivie d'aucun des signes qui caractérisent les autres especes de colique. On peut seulement la confondre avec la colique sanguine ; mais l'état du pouls, qui est serré & convulsif, suffit pour la distinguer. Au reste, les erreurs que l'on pourroit faire dans les signes ne seroient pas de grande conséquence ; car ces deux especes de colique se traitent à peu près de la même façon.

Les causes de la colique spasmodique, sont en général tout ce qui peut mettre les nerfs dans le spasme, comme les liqueurs spiritueuses, les poisons, les purgatifs trop violents, qui font sur-tout beaucoup de progrès quand le sujet est d'une nature sensible, & qu'il est sujet aux spasmes.

Le traitement de cette maladie consiste dans les saignées, les délayants, les lavements & les potions calmantes : telle est celle que nous avons décrite dans l'article Choléra-morbus, que l'on peut prendre par cuillerées. *Voyez* CHOLÉRA-MORBUS, SPASME.

Les femmes sujettes aux vapeurs hystériques sont quelquefois attaquées de cette espece de colique. *Voyez* PASSION HYSTÉRIQUE.

COLIQUE VENTEUSE. On reconnoît cette colique, au bruit que l'on entend dans les intestins, au gonflement du ventre sans dureté, & au soulagement que

reſſent le malade lorſque ces vents ont pris cours par haut & par bas, ainſi qu'à l'habitude où il eſt d'être attaqué de cette eſpece de colique.

La cauſe immédiate de cette colique vient de la diminution du reſſort des fibres des inteſtins, qui permet à l'air contenu entre leurs parties de ſe dégager & de s'amaſſer en un certain volume.

Les cauſes éloignées ſont les aliments venteux, les matieres âcres & irritantes, qui, en reſſerrant l'eſtomac & les boyaux, interceptent la liberté du paſſage de l'air qui eſt forcé à diſtendre les parties. La colique venteuſe arrive plus ſouvent dans les gros inteſtins que dans les petits, à cauſe du ſéjour que les matieres fécales font dans ces inteſtins, & de la difficulté qu'elles éprouvent pour en ſortir. L'eſtomac eſt auſſi fort ſujet aux coliques venteuſes, par le ſéjour qu'y font les matieres des aliments, par la chaleur de ce viſcere, & par le reſſerrement naturel de ſes deux orifices.

Pour remédier à cette maladie, il faut rétablir le reſſort preſque toujours diminué des parties qui ſont affectées, corriger ou évacuer les matieres qui produiſent les vents.

Lorſque la colique venteuſe eſt dans les gros inteſtins, ce qu'on reconnoît à la douleur qui eſt plus baſſe & plus profonde, & aux vents qui ſortent par en-bas, on peut faire uſage du lavement qui ſuit:

Prenez, *Des Sommités de Camomille,*
De Mélilot, de chaque une poignée.
D'Anis, une pincée.

Faites bouillir le tout légérement dans trois demi-ſetiers de bouillon de tripes; paſſez enſuite, pour un lavement.

Le fenouil, l'aneth, les graines de coriandre que l'on fait légérement bouillir, après les avoir pilées, ſont très-efficaces, priſes en lavement; on peut y ajouter, lorſqu'on a lieu de ſoupçonner que la colique venteuſe vient de quelque matiere corrompue dans les inteſtins,

Une once de Catholicon double.
Un gros de Sel Gemme.

On peut appliquer ſur l'extérieur du ventre un cataplaſme fait avec une poignée de fenouil, une pincée de graine d'anis & autant de coriandre, que l'on fait bouillir légérement dans un demi-ſetier de vin rouge, & dans lequel on ajoute un gros d'huile de cumin, pour faire un cataplaſme qu'on applique à nud ſur le ventre.

Quand la colique venteuſe attaque l'eſtomac, il faut faire prendre au malade tous les remedes propres à donner du reſſort à l'eſtomac, comme l'eau de canelle ſimple, priſe par cuillerée, dans laquelle on écraſe une pincée d'anis & une pincée de coriandre; après quoi on lui donnera le lavement preſcrit ci-deſſus.

Si ces remedes ne réuſſiſſoient point, on pourroit faire uſage de l'élixir de propriété ou de celui de Garus, à la doſe d'une ou deux cuillerées : on peut y ſubſtituer celui d'un verre de vin d'abſinthe, d'un demi-gros d'opiat de Salomon, ou autant d'extrait de genievre; ou, au défaut de ces drogues, on pourra faire uſage de quinze grains de poudre d'hiéra-picra, délayée avec ſix grains de ſirop de ſafran, pour prendre en une fois.

Au reſte, tous les ſtomachiques & les amers conviennent dans cette maladie. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On recommande ſur-tout, dans la colique venteuſe, un petit verre du ratafia ci-deſſous, qui fait des merveilles.

Prenez, *Six onces de Noix vertes & entieres.*
Concaſſez-les dans un mortier.

Mettez-les enſuite infuſer, pendant ſix ſemaines, dans une pinte d'eau-de-vie, en y ajoutant un gros de macis.

Remuez le tout de temps en temps: paſſez la liqueur, & faites-y fondre une demi-livre de ſucre; laiſſez repoſer le tout pendant un jour, & paſſez-le enſuite une ſeconde fois à travers le papier gris.

Il

Il eſt bon d'obſerver que ce ratafia a trop de feu pour pouvoir en faire uſage ſur le champ ; il faut qu'il ait été gardé pendant cinq ou ſix mois.

COLLECTION DU SANG DANS LA MATRICE ET LE VAGIN. *Voyez* IMPERFORATION.

COLLEMENT DES PAUPIERES. *Voyez* l'article MALADIES DES YEUX, dans le Dictionn. de Chirurgie.

COLLIQUATION, ſ. f. Ce terme eſt employé pour ſignifier la diſſolution & la décompoſition des humeurs, ou la dépravation des parties ſolides.

La colliquation des humeurs s'annonce par des évacuations abondantes & exceſſives, qui jettent le malade dans des foibleſſes, dans la maigreur, le maraſme, & dans un épuiſement mortel : telles ſont les ſueurs copieuſes & continuelles, l'écoulement immodéré des urines & des excréments liquides. Cette eſpece particuliere de dépravation des humeurs ſe forme ordinairement à la ſuite des grandes maladies, comme après des fievres lentes, malignes, peſtilentielles, le ſcorbut, l'hydropiſie, la pulmonie, &c. La colliquation des parties ſolides s'annonce par une ſéchereſſe très-grande à la peau, par un dépériſſement de toutes les parties charnues, par des dégoûts, des foibleſſes continuelles, & enfin par la deſtruction inſenſible de la machine. La conſomption, ſi commune parmi les Anglois, eſt l'effet d'une véritable colliquation des parties ſolides. *Voyez* CONSOMPTION.

On diſtingue deux eſpeces de colliquation, l'une qui eſt acide, l'autre qui eſt alkaleſcente. La premiere s'obſerve dans les conſtitutions délicates & foibles, & à la ſuite des grandes maladies, comme la pulmonie ; l'autre ſe trouve dans les tempéraments bilieux, après les fievres ardentes & malignes, & après le ſcorbut.

Les cauſes de cette affection ſont de deux ſortes ; les cauſes éloignées, & les cauſes prochaines. Les cauſes éloignées de la colliquation des humeurs ſont le vice de l'air, qui peut être trop lourd ou chargé de vapeurs nuiſibles, les aliments mal-ſains, les liqueurs ſpiritueuſes, les exercices trop violents, les veilles continuelles, & les paſſions de l'ame trop vives. Les poiſons, le

grand usage des remedes chauds, les élixirs & le virus scorbutique, peuvent aussi occasionner la colliquation ; mais la cause immédiate de cette maladie est la dissolution des parties intégrantes des liquides & des solides.

Comme la colliquation des humeurs est presque toujours une suite de quelques grandes maladies, & qu'elle reconnoît des causes différentes, on doit en établir le traitement conformément à la maladie qui l'a précédée, & à la cause qui l'a produite.

Quand la colliquation des humeurs est occasionnée par un vice acide, il faut en détruire le germe, en évitant tous les aliments & les remedes acides, & en prescrivant au malade tout ce qui peut déraciner cette cause. On reconnoît la colliquation acide à la délicatesse habituelle du tempérament, à l'usage que le malade a fait des aliments & des fruits acides, aux rapports aigres auxquels il est sujet, aux sueurs & aux excréments qui ont une odeur d'acidité. On peut se mettre au fait des signes & du traitement de cette maladie, dans l'article Acides. *Voyez* ACIDES.

Si la colliquation est d'une nature alkalescente, on la traite comme l'alkalescence des humeurs : on peut juger de cette cause par la force, la jeunesse, la chaleur du tempérament du malade ; par les maladies aiguës, comme les fievres ardentes, auxquelles il peut avoir été sujet, par l'âcreté de son sang & de ses humeurs, par la pesanteur excessive de ses évacuations, & par tous les autres signes qui caractérisent l'alkalescence. *Voyez* ALKALIS.

Nous traiterons de la colliquation des solides, dans l'article Consomption. *Voyez* CONSOMPTION.

Il suffit d'observer qu'il y a peu de maladies où il soit si essentiel d'observer un bon régime, que dans celle-ci : il consiste, en général, à éviter la cause qui peut avoir donné lieu à cette maladie, à faire usage d'aliments sains & aisés à digérer, & à observer un régime restaurant. *Voyez* RÉGIME RESTAURANT.

En travaillant à détruire cette maladie par le régime, il faut aussi tourner toutes ses vues du côté de sa cause. *Voyez* FIEVRE HECTIQUE, COLLIQUATIVE,

MALIGNE ; PESTE, DIARRHÉE, SUEUR, DIABETES, CONSOMPTION, HYDROPISIE, &c.

COMA, ſ. m. C'eſt une affection ſoporeuſe qui reſſemble beaucoup à la léthargie, mais dans laquelle le ſommeil eſt moins profond : ainſi il ſuffit, pour diſtinguer cette maladie, de faire attention aux ſignes qui accompagnent les maladies ſoporeuſes.

Dans le coma, le ſommeil eſt léger, de façon qu'auſſitôt qu'on excite le malade, il ouvre les yeux, parle & répond ; dans la léthargie, le ſommeil eſt plus profond, & eſt accompagné de fievre & de délire : dans le carus, le malade dort profondément ; mais ſi on l'excite, il ne répond point : à peine ouvre-t-il les yeux. L'apoplexie eſt un ſommeil très-profond & une dépravation totale des ſens, de façon que les malades ne voient ni n'entendent, & n'ont aucun ſentiment.

Les cauſes du coma peuvent venir de plénitude ſanguine, ou d'un amas de pituite & de féroſité qui ſe jette ſur le cerveau ; ou d'une extravaſation du ſang & des humeurs, occaſionnée par quelque chute ou contuſion, ou quelque tumeur qui s'eſt formée dans la tête ; ou enfin parce qu'il paſſe continuellement dans le ſang des matieres crues & putrides, qui s'arrêtent dans le cerveau, & y cauſent des aſſoupiſſements, comme on voit dans les différents paroxyſmes des fievres. Les cauſes éloignées ſont une chaleur exceſſive, une nourriture trop abondante, l'uſage des vins chauds & ſpiritueux, le repos & le ſommeil trop grands, l'habitude de ſe ſervir des remedes calmants, comme l'opium, dont on peut quelquefois avoir pris une trop forte doſe ; ce qui jette le malade dans une affection ſoporeuſe & dans un affaiſſement mortel.

On reconnoît que cette maladie eſt produite par la plénitude ſanguine, par les ſignes qui la caractériſent. *Voyez* PLÉNITUDE *ou* PLÉTHORE.

On peut juger que le coma eſt produit par un amas de pituite, quand le tempérament eſt pituiteux, que le malade eſt d'un âge avancé, que la ſaiſon eſt froide & humide, qu'il y a eu une ſuppreſſion d'évacuation, par le nez ou par la bouche, d'une pituite abondante,

& que le malade ſe plaint d'une peſanteur de tête, d'un obſcurciſſement des yeux, & d'un abattement univerſel.

Quand le coma eſt produit par une tumeur qui ſurvient dans l'intérieur de la tête, ou par du ſang épanché, il eſt très-difficile d'en reconnoître la cauſe; mais comme, dans ce cas, le malade n'eſt dans aucun des états que nous venons de décrire, & que cette maladie eſt incurable, ou qu'on ne peut obtenir la guériſon que par le trépan, il eſt moins eſſentiel d'en établir ici les ſignes caractériſtiques.

Le traitement de cette maladie eſt à peu près le même que celui de l'apoplexie : il varie ſeulement ſelon la nature des cauſes, c'eſt-à-dire qu'on doit avoir recours plus ou moins à la ſaignée, aux lavements âcres & purgatifs, aux émétiques, aux véſicatoires, ſelon que la maladie vient ou de trop de ſang, ou de trop de pituite.

On commencera par exciter le malade, & tâcher de le réveiller, en faiſant beaucoup de bruit dans la chambre, en criant à ſes oreilles, en lui faiſant reſpirer du vinaigre, de l'eau de Luce, de l'eſprit de ſel volatil d'Angleterre, en lui arrachant les poils, en le piquant; immédiatement après, on lui donnera le lavement ſuivant:

Prenez, *D'Hiéra-picra,*
De Diaphœnic, de chaque une once,
Du Vin émétique trouble, deux onces.
D'Huile de Rhue,
De Lis, de chaque demi-once,

dans une chopine d'eau bouillante, pour un lavement. On peut ſe contenter de diaphœnic & de vin émétique, ſi on n'a pas la facilité de ſe procurer les autres drogues.

Immédiatement après, on examinera ſi le malade a réellement beſoin de la ſaignée, que l'on fera aux pieds ou à la jugulaire; & l'on aura ſoin de faire l'ouverture un peu grande, afin de dégager plus vîte le malade. Une heure après la ſaignée, on donnera au malade la potion ſuivante;

Prenez, *De l'Electuaire Diacarthame, une once.*
Diſſolvez-le dans deux onces d'eau de bétoine; & ajoutez-y, après l'avoir paſſé, trois grains d'émétique, pour une priſe.

On ne doit pas oublier de répéter les lavements ci-deſſus, de deux heures en deux heures, de faire appliquer des véſicatoires, ſi le cas l'exige; de faire reſpirer de la poudre de bétoine; &, ce qu'il y a de plus efficace, de faire appliquer des ventouſes ſur la tête.

On peut faire brûler auſſi dans la chambre, du ſuccin en poudre, du poil de chevre que l'on jettera ſur des charbons ardents, & généralement tout ce qui peut exciter & éveiller le malade par des odeurs fortes: on lui fera des frictions ſur la plante des pieds, avec du vinaigre & du ſel; & on mettra dans la bouche du malade une décoction de moutarde & de pyrethre dans le vin: on n'oubliera pas les ſcarifications.

Quelques-uns propoſent, dans cette affection, de frotter la tête avec de la graiſſe extrêmement chaude.

Dans le coma pituiteux ou dans celui qui eſt ſanguin, quand les ſaignées ont éte pratiquées, on peut ſe ſervir de l'eau ſuivante, pour en frotter la tête:

Prenez, *De Racines de Pivoine,*
De Gui de Chêne, de chaque deux onces.
De Calamus aromaticus,
De Galanga, de chaque une once.
Des Feuilles de Bétoine,
De Sauge,
De Marjolaine, de chaque une poignée.
De Semence de Pivoine,
D'Anis,
De Fenouil, de chaque trois gros.
De Fleurs de Lavande,
De Romarin, de chaque une pincée.
De Macis, une once.
De Canelle concaſſée, deux onces.

Concassez le tout dans un mortier ; mettez-le ensuite dans un alambic de verre, & versez-y une suffisante quantité d'esprit-de-vin, de façon que la liqueur surnage de trois doigts : laissez digérer le tout au soleil pendant huit jours ; distillez-le, & servez-vous de cette liqueur pour en frotter la tête, les tempes & le cou du malade.

Comme il est quelquefois difficile de se procurer toutes les especes ci-dessus, on peut substituer à cette eau un vin médicinal, fait avec les fleurs de sauge, d'origan & de lavande, une bonne poignée de chacune, infusée à chaud dans quatre livres de fort vin rouge.

Du reste, il faut suivre la méthode que nous avons tracée dans l'apoplexie. *Voyez* Apoplexie.

COMA-VIGIL. C'est une affection dans laquelle le malade ferme les yeux & paroît dormir, quoiqu'il veille cependant, & qu'il soit dans le délire : quand on le touche, il ouvre les yeux, ou regarde de travers, & retombe ensuite dans le même état.

Cette maladie est aisée à reconnoître par sa description.

La cause immédiate de cette maladie est l'âcreté de la bile qui se porte au cerveau, & y cause une espece d'inflammation : si la bile est extrêmement âcre, & qu'elle soit en abondance, le délire est plus violent ; &, quoique le malade ait toujours les yeux fermés, il ne dort point du tout. Quand la pituite domine, le malade dort un peu & délire moins.

Quand le délire est violent, il est ordinairement accompagné de convulsions, d'agitations, de cris & de gémissements ; ce qui rend la maladie plus grave.

Le traitement varie selon la cause & les effets: quand le délire est considérable, on traite le malade comme un phrénétique. *Voyez* Phrénésie. Quand au contraire il est plus tranquille, & qu'il dort un peu, on suit le traitement de la léthargie. *Voyez* Léthargie.

CONDYLOME, s. m. C'est en général une excroissance charnue qui vient aux doigts des mains & des pieds, & principalement autour de l'anus, au périnée & aux parties naturelles des hommes & des femmes :

ainsi les verrues, le fic, le marisca, le thymus, les crêtes, sont des especes de condylome ; mais on entend plus particuliérement par condylome les excroissances qui se forment à l'anus, au périnée, à la partie interne & supérieure des cuisses, & aux parties naturelles de l'un ou l'autre sexe. Elles prennent différents noms, selon leur figure ; elles sont ordinairement des symptômes de la vérole. *Voyez* VÉROLE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

CONGESTION, s. f. C'est l'amas de quelque matiere morbifique, qui se fait lentement dans quelque partie du corps.

Toutes les fois que le cours des humeurs s'arrête, elles se rassemblent en plus grande quantité dans quelque partie du corps : c'est cette accumulation qu'on appelle *congestion*.

On reconnoît les congestions, parce qu'elles causent l'enflure de la partie dans laquelle elles se sont déposées, qu'elles y produisent des pesanteurs, qu'elles s'y corrompent & s'y putréfient par la stagnation : elles compriment la partie voisine, rendent son action plus pénible ou la détruisent ; quelquefois les humeurs ainsi accumulées s'endurcissent & forment des concrétions incurables : d'autres fois, elles dégénerent en abcès, en suppuration, &c.

La cause de la congestion vient 1° de l'inaction de la partie solide, incapable de dompter & de chasser la matiere qui commence à se former ; 2° de la dérivation de la matiere peccante, déja formée ailleurs, dans la partie maintenant affectée.

Les humeurs s'accumulent dans les lieux voisins par la solution de continuité des vaisseaux, comme par des blessures, des ruptures, des piquures & des contusions ; 2° elles se répandent dans les vaisseaux les plus amples, les plus relâchés, & qui manquent de soutien ; 3° elles s'épanchent au dessus des parties obstruées, liées, comprimées ; 4° le défaut ou la diminution de mouvement dans les solides ou dans les liquides, forment les congestions ; 5° l'excès de mouvement & le frottement produisent le même effet.

Les congeſtions de matieres morbifiques ſont caractériſées par des ſignes qui leur ont fait donner pluſieurs dénominations, telles que celles de Fluxion, Dépôt, Apoſtême, Métaſtaſe. *Voyez ces différents articles.*

En général, dans la congeſtion, il y a deux choſes à diſtinguer, le temps où elle commence, & celui où elle eſt prête à ſe former. Dans le premier cas, on y remédie par les ſaignées, les délayants, les lavements, les purgatifs, les répercuſſifs froids ou aſtringents, & par tout ce qui peut donner de la liberté aux vaiſſeaux & aux humeurs. Quand la congeſtion eſt formée, il faut pour lors conſidérer ſi elle eſt d'une nature à ſe réſoudre ou à tourner en abcès; en un mot, ſi elle eſt d'une nature dure & ſquirrheuſe. Dans le premier cas, où il s'agit de fondre & de réſoudre, on peut appliquer ſur la partie l'emplâtre ſuivant, dans le cas même où l'obſtruction ſquirrheuſe ſeroit déja formée dans la partie.

Prenez, *Des Emplâtres de Ciguë,*
De Vigo,
De Diachylon gommé, de chaque partie égale.

Mêlez le tout enſemble pour former un emplâtre, dont on appliquera ſur la partie, & qu'on renouvellera deux fois par jour.

En faiſant uſage de cet emplâtre, on prendra de la tiſane vulnéraire décrite dans l'article Chute. *Voyez* Chute. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CONSOMPTION, ſ. f. C'eſt l'amaigriſſement de tout le corps, cauſé ſouvent par un ulcere dans le poumon, accompagné de dévoiement, de ſueurs colliquatives. *Voyez* Phthisie, Atrophie, Hectisie, Marasme.

CONSTIPATION. ſ. f. rétention des excréments, cauſée par leur ſéchereſſe & par leur dureté.

Cette affection eſt extrêmement aiſée à reconnoître, puiſqu'elle ſe caractériſe par un état totalement oppoſé au dévoiement.

Ce ſont ordinairement les gens vigoureux & actifs qui ſont conſtipés, ſur-tout dans les pays chauds. Les

vieillards, les femmes vaporeuses, les hypochondriaques, sont très-sujets à avoir le ventre serré.

On distingue deux sortes de constipation ; l'une qui est habituelle, & qui est presque toujours une preuve d'une santé délicate : cette espece de constipation ne doit pas être regardée comme une maladie.

La seconde espece de constipation est celle qui est contre nature, & que l'on caractérise ordinairement par le mot Echauffement. Les accidents qui accompagnent cette espece de maladie, sont ce qu'on appelle *des feux, des vapeurs* ou *des bouffées de chaleur*, qu'on sent au visage ou aux autres parties de la tête, & qui sont quelquefois accompagnées d'étourdissement & de pesanteur de tête, de migraine, de rougeurs aux yeux, d'éblouissements plus ou moins fréquents.

La cause immédiate de la constipation dépend d'une diminution considérable de l'excrétion des humeurs intestinales, qui, dans l'état naturel, humectent les excréments, les amollissent, & facilitent par-là leur sortie. Les causes éloignées sont la chaleur & la sécheresse du tempérament du malade, qui est habituelle, ou qui est occasionnée par la chaleur du temps, par l'usage des aliments chauds, des boissons spiritueuses, des exercices violents, &c.

Les remedes ordinaires de la constipation sont les lavements d'eau commune, auxquels on peut ajouter une ou deux cuillerées d'huile d'olive ; les lavements faits avec le lait, ou avec les décoctions émollientes, comme les feuilles de guimauve, de pariétaire, de bouillon-blanc, sont aussi d'une grande efficacité. *Voyez* LAVEMENT ÉMOLLIENT, RAFRAÎCHISSANT. Les purgatifs très-doux, comme la casse, la manne, les tamarins, peuvent être mis en usage avec succès. On peut prendre aussi, en se couchant le soir, un ou deux gros de casse cuite dans du pain à chanter : à l'intérieur, on peut faire usage de petit-lait, des eaux de veau & de poulet ; & on peut se mettre à l'usage du bouillon rafraîchissant décrit dans l'article BOUILLONNEMENT DES HUMEURS. On le continuera pendant huit jours, en observant d'éviter toutes les choses qui

peuvent augmenter la ſéchereſſe & la chaleur. *Voyez* Bouillonnement des Humeurs.

Quand la conſtipation eſt très-foible, & que le fondement eſt échauffé, il faut tâcher de le relâcher, en appliquant deſſus de l'onguent populéum, ou une feuille de poirée couverte de beurre frais; & on prendra, immédiatement après, un lavement composé d'une chopine d'huile d'olive.

Si ces remedes ne réuſſiſſent point, on fera uſage du ſuppoſitoire ſuivant:

Prenez un morceau de côte de poirée, que vous taillerez en forme ronde, que vous garnirez d'une lame très-mince de lard, pour inſinuer dans le fondement.

S'il n'y a point de douleur dans la partie, & que la conſtipation ne vienne que par défaut de l'irritation des excréments ſur les inteſtins, on peut faire un ſuppoſitoire avec une once de miel & un gros de ſel commun, que vous ferez bouillir, juſqu'à ce que le tout ait acquis une conſiſtance ſolide; après quoi, vous le réduirez en forme oblongue, pour l'inſinuer dans l'anus.

Si la ſéchereſſe & la chaleur du tempérament ſont conſidérables, il faut avoir recours à la ſaignée & aux bains domeſtiques, que l'on continuera pendant quelques jours.

Les enfants ſont fort ſujets à la conſtipation: cette maladie eſt ordinairement occaſionnée par la préſence des aigres; on y remédie en les détruiſant. *Voyez* Acides.

CONTAGION, ſ. f. qualité d'une maladie, par laquelle elle peut paſſer du ſujet affecté à un ſujet ſain, & produire chez le dernier une maladie de la même eſpece.

Les maladies contagieuſes ſe communiquent, ſoit par le contact immédiat, ſoit par celui des habits, de quelques meubles, ou de quelques corps infectés, ſoit même par le moyen de l'air qui peut tranſmettre, à des diſtances aſſez conſidérables, les ſemences des maladies.

On diſtingue trois eſpeces de contagions; la premiere, qui ſe fait par le moyen de l'air, comme dans

la peſte & la petite-vérole; la ſeconde, où il faut un contact immédiat, c'eſt-à-dire l'application de la partie malade ſur une partie ſaine, comme dans la gale & dans la vérole; la troiſieme eſpece eſt celle qui ſe communique par l'introduction de la matiere morbifique dans le corps : telle eſt la rage.

Nous donnerons, à l'article PRÉSERVATIF, des moyens de ſe garantir de la contagion.

CONTUSION, ſ. f. ſolution de continuité dans la chair ou dans les os, occaſionnée par une chute, un coup, ou une compreſſion violente, par laquelle la chair eſt endommagée & ſa couleur changée, ſans cependant qu'il y ait effuſion de ſang.

Ce ſont ordinairement des coups ou des chutes qui forment les contuſions.

Il faut commencer par ſaigner le malade, ſi la contuſion eſt conſidérable, & lui faire prendre la tiſane & la potion vulnéraire que nous avons décrites dans l'article Chute, & ſuivre à peu près le même traitement. *Voyez* CHUTE, *&* le Dictionnaire de Chirurgie.

CONVALESCENCE, ſ. f. recouvrement inſenſible de la ſanté.

Quand on a ſouffert quelque grande maladie, le corps a perdu l'aiſance, la promptitude de ſes fonctions naturelles : le temps que l'on paſſe à les recouvrer, s'appelle *convaleſcence.*

Le long uſage des remedes, des boiſſons aqueuſes, & la grande diete que l'on eſt obligé d'obſerver dans les maladies, jettent le corps dans un épuiſement & un relâchement univerſel. Les organes de la digeſtion ſont ſur-tout ceux qui ſont le plus vivement affectés : les fibres de l'eſtomac ont perdu une partie de leur reſſort; les ſucs digeſtifs ſont énervés & ſans action. C'eſt cette foibleſſe de l'eſtomac & des parties en général, qui eſt cauſe des laſſitudes que l'on reſſent dans les membres, des courbatures & des douleurs qu'on éprouve dans les différentes parties du corps, parce que les vaiſſeaux affoiblis n'ont point aſſez de reſſort pour pouſſer les humeurs, & les empêcher de ſéjourner dans les différentes parties du corps : de-là naiſſent les peſan-

teurs d'eſtomac, les bâillements, les rapports, les aigreurs que l'on ſent après la digeſtion, & les enflures aux bras & ſur-tout aux jambes, auxquelles ſont ſujets preſque tous les convaleſcents.

On voit, par ce que nous venons de dire, combien il eſt eſſentiel de ſe ménager ſur la nourriture, aux ſorties des maladies : la foibleſſe eſt ſi grande, que le corps ne peut point travailler la nourriture qu'on lui donne à préparer ; & par conſéquent, plus on la rend abondante ou mal-ſaine, plus on charge le corps d'un poids inutile & nuiſible : c'eſt faute d'obſerver ce précepte, que les trois quarts des malades rendent leur convaleſcence ſi longue & ſi faſtidieuſe ; & c'eſt ce qui cauſe les rechutes continuelles auxquelles ils ſont expoſés.

Il eſt donc eſſentiel d'obſerver un régime exact, de ſe procurer des idées douces & agréables, de choiſir une nourriture facile à digérer, d'en uſer en petite quantité, de reſpirer un air pur, de ſe faire faire des frictions ſur tout le corps, de prendre un exercice modéré, & de faire uſage des remedes ſtomachiques que nous avons indiqués dans la foibleſſe d'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

A l'égard de l'enflure qui ſurvient aux jambes dans la convaleſcence, on ne doit point s'en effrayer : elle ſe diſſipe par un bon régime, par un exercice modéré.

Il eſt bon d'obſerver qu'il n'y a rien de ſi nuiſible, quand on eſt en convaleſcence, que de faire uſage des lavements & des boiſſons aqueuſes en grande abondance, parce que ces remedes contribuent à relâcher davantage les ſolides : il vaut mieux patienter, & ſouffrir quelques indiſpoſitions, que d'avoir recours à de pareils remedes.

Les convaleſcents ſont fort ſujets à être conſtipés, parce que les ſucs digeſtifs ſont énervés, & qu'ils n'ont pas aſſez d'activité pour exciter dans le canal inteſtinal l'écoulement des liqueurs propres à détremper les excréments : on ne doit point faire une attention ſérieuſe à cette indiſpoſition ; l'exercice & la ſobriété en ſont les remedes.

La grande foibleſſe accompagne ordinairement la convalaſcence : le corps eſt épuiſé par les remedes & la diete ; il n'eſt donc pas étonnant qu'il ſe trouve affoibli. Il ne faut pas en ce cas ſuivre les préjugés de ceux qui croient que le meilleur moyen, pour acquérir des forces, eſt de bien manger ; c'eſt en ce cas tout le contraire : l'eſtomac & les fibres ne peuvent pas préparer toute la nourriture qu'on leur donne ; de-là les enflures, les démangeaiſons, les dartres, les courbatures. On doit ſe ſouvenir que ce n'eſt pas ce qu'on mange qui nourrit, mais ſeulement ce qu'on digere. Les aliments qui conviennent le mieux dans la convaleſcence, ſont le bouillon, la ſoupe graſſe, la chair de bœuf, de mouton bouilli ou rôti, les œufs frais, le poiſſon de mer grillé, ou cuit dans du bouillon gras ou du vin au courbouillon, les limandes, les merlans, la ſole, les œufs à l'eau, les légumes au jus. Il faut éviter la chair qui n'eſt pas faite : telle eſt celle du veau, de l'agneau, du cochon-de-lait ; le poulet même eſt ſouvent indigeſte, ſur-tout lorſqu'il eſt bouilli dans le pot. Un convaleſcent ne doit jamais faire maigre, boire peu de vin, très-peu de café & de chocolat, point de ratafias, & prendre de l'exercice tous les jours, proportionnellement à ſes forces.

CONVULSION, ſ. f. Ce ſont des contractions ſubites & involontaires dans tous les muſcles de la machine : quand cet état eſt conſtant, on l'appelle *convulſion ;* quand il revient par intervalle, il forme ce qu'on appelle *mouvement convulſif.*

On reconnoît les convulſions à un pouls ſerré, tendu & vif, à des agitations ſubites, irrégulieres & involontaires dans le corps, aux dérangements & à la diſtorſion des membres, à la perte de connoiſſance, aux renverſements des yeux, au grincement des dents, à l'écume qui ſort de la bouche en abondance, aux vomiſſements, aux diarrhées, aux hémorrhagies, à la perte d'urine & de ſemence, & enfin aux laſſitudes, à la ſoif, aux vertiges & aux ſueurs fétides qui ſuivent l'accès.

Les femmes ſont ſujettes aux convulſions plus que

les hommes; & les enfants y ſont très-communément expoſés.

Les convulſions viennent de l'irritation du principe nerveux. Les cauſes éloignées ſont l'épaiſſiſſement du ſang, la coagulation de la lymphe, l'effet de quelque humeur dartreuſe ou galeuſe qui a été repouſſée dans le ſang; l'interruption de la reſpiration, occaſionnée par quelque toux violente; les matieres irritantes qui ſont dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, comme les poiſons, les vers, les purgatifs; les maladies aiguës, ſur-tout celles qui ſont accompagnées d'éruption qui rentre au dedans; les corps ſolides qui viennent dans l'intérieur du cerveau, comme du ſang ou de quelques portions d'os; les plaies faites aux tendons & aux nerfs; la morſure des animaux enragés, les douleurs violentes aux dents, les vives paſſions de l'ame.

Les convulſions qui viennent aux enfants, ſont moins dangereuſes que celles qui attaquent les adultes: celles qui ſe déclarent après l'avortement, ſont preſque toujours mortelles. Celles qui ſont les moins dangereuſes ſe trouvent dans les filles, quand leurs regles ſe ſuppriment, ou quand il y a quelque dérangement à la matrice.

Avant de travailler au traitement des convulſions, il faut conſidérer ſi elles dépendent de quelques maladies primitives, ou ſi elles ne ſont occaſionnées par aucune autre maladie.

Dans le premier cas, qui eſt celui des fievres malignes, des affections hyſtériques ou hypocondriaques, il faut avoir ſoin de détruire la maladie où les convulſions prennent naiſſance: on peut cependant travailler à les calmer, en obſervant d'unir les remedes propres à détruire les convulſions, avec ceux qui ſont appropriés à la maladie.

Si les convulſions ſe déclarent dans un enfant, & qu'elles ſe trouvent précédées de fievre, de tranchées & de déjections fétides, on pourra faire uſage de la poudre ſuivante:

Prenez, *De la Poudre d'Yeux d'Ecreviſſes,*
De Guttete,

De Cinabre préparé, de chaque un gros.
Du Laudanum, deux grains.

Mêlez le tout enſemble, pour en faire prendre vingt-quatre grains dans une cuillerée d'eau, toutes les deux heures.

Si l'on ne pouvoit pas venir à bout de faire prendre cette poudre aux enfants, on pourroit avoir recours à la potion ſuivante :

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul,*
De Ceriſe noire, de chaque une once.
De Sel ſédatif, vingt-quatre grains.
De Poudre de Guttete, dix-huit grains.
De Sirop Diacode, demi-once,

pour prendre en deux priſes, à trois heures de diſtance l'une de l'autre.

Il ne faut point oublier, en faiſant uſage de ces remedes, d'attaquer la cauſe qui produit les convulſions. On aura recours aux abſorbants, ſi ce ſont des acides. *Voyez* ACIDES. Si ce ſont des vers, on fera uſage des vermifuges. *Voyez* VERS.

Quand les enfants éprouvent des convulſions occaſionnées par la douleur des dents, on peut faire uſage des remedes indiqués à l'article DENTITION.

Les convulſions qui attaquent les adultes à la ſuite de quelque maladie, ſont plus dangereuſes que celles des enfants, & exigent des remedes plus efficaces ; telles ſont les ſaignées multipliées, les délayants, les lavements, les calmants, les narcotiques, comme la potion ſuivante :

Prenez, *Des Eaux de Ceriſe noire, d'Armoiſe & de Méliſſe ſimple, de chacune deux onces.*
De la Teinture de Caſtoréum, vingt-quatre gouttes.
Du Laudanum liquide de Sydenham, vingt gouttes.
Du Sirop de Karabé, une once,

pour prendre par cuillerées, de demi-heure en demi-heure.

S'il y a de la foibleſſe, on peut ajouter une demi-once d'eau des Carmes.

Il faut, comme nous l'avons déja dit, avoir bien de l'attention à la cause des convulsions, & tâcher de la détruire par quelque moyen que ce soit; c'est à quoi on réussira, en consultant les différents articles qui traitent des maladies à la suite desquelles les convulsions peuvent se déclarer.

Dans les vapeurs hystériques, accompagnées de convulsions, on peut faire usage des pilules suivantes:

Prenez, *De l'Extrait d'Aloès, une demi-once.*
Du Succin en poudre, deux gros.
De Castoréum, un gros & demi.
Du Laudanum solide,
De l'Extrait de Safran, de chaque un demi-gros.
De l'Huile de Tartre par défaillance, deux gros.

Mêlez le tout exactement, & formez-en une masse de pilules, dont la dose sera de quinze grains en se couchant.

Il faut avoir l'attention qu'il y ait trois heures de distance du repas, lorsqu'on voudra s'en servir: on peut les prendre en toute sûreté, pourvu que ce ne soit ni pendant la grossesse, ni pendant les regles.

On peut substituer à ces pilules, & à la potion ci-dessus, un petit morceau de sucre gros comme une noisette, trempé dans de l'éther, & avalé dans le temps de l'accès.

Quand les convulsions partent des intestins, on peut faire usage de l'emplâtre qui suit:

Prenez, *Du Galbanum, trois gros.*
De la Gomme Tacamahaca,
De la Poudre de Castoréum, de chacune deux gros.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité d'huile de succin; étendez-le sur une peau, pour appliquer au dessus du nombril.

Quand les convulsions ne reconnoissent point de maladies particulieres pour cause, & qu'elles sont générales, on appelle cet état *tétanos*, qui est un spasme universel;

verſel : il faut, dans ce cas, avoir recours aux ſaignées multipliées au bras & au pied, aux potions huileuſes, aux lavements huileux & relâchants, & aux potions anti-ſpaſmodiques : telle eſt celle que nous avons décrite à l'article Cardialgie. *Voyez* CARDIALGIE CONVULSIVE.

Il faut obſerver, en général, que les convulſions ne ſont que l'effet des nerfs irrités : on doit par conſéquent tâcher d'en découvrir la cauſe, en examinant l'état du malade, celui qui a précédé la maladie, ſa façon de vivre ordinaire, & les maladies auxquelles il eſt ſujet. Nous en dirons davantage ſur cet objet dans différents articles. *Voyez* PASSION HYSTÉRIQUE, SPASME, EPILEPSIE, &c.

COQUELUCHE, ſ. f. eſpece de catarrhe, accompagné de fievre, de mal de tête, de foibleſſe, de difficulté de reſpirer, de toux, & de douleurs vagues.

Cette douleur commence ordinairement par un enrouement qui gagne juſqu'à la poitrine, & qui eſt ſuivi immédiatement après d'une petite toux qui inſenſiblement augmente & devient violente & convulſive, & de tous les ſymptômes que nous venons de rapporter.

Les cauſes éloignées de cette maladie conſiſtent vraiſemblablement dans quelque vice particulier, répandu dans l'air : on a obſervé que cette maladie ſe déclaroit après les grands brouillards & des temps chauds & humides. Il paroît que la cauſe prochaine n'eſt autre choſe que l'épaiſſiſſement & l'âcreté de la lymphe contenue dans l'eſtomac & dans les vaiſſeaux du poumon.

La méthode qui réuſſit le mieux dans ces ſortes de maladies, conſiſte d'abord, quand ce ſont des adultes qui en ſont attaqués, à déſemplir auſſi-tôt les vaiſſeaux par une ou deux ſaignées, à faire boire au malade beaucoup d'eau de poulet; immédiatement après la ſeconde ſaignée, il faut preſcrire deux grains d'émétique dans une chopine d'eau, pour tâcher de débarraſſer l'eſtomac, qui eſt toujours la partie affectée : ſi l'on ne veut pas ſe ſervir de l'émétique, on peut y ſuppléer, en prenant vingt grains d'ipécacuanha dans un bouillon. Après l'évacuation qu'aura produite ce remede, on peut faire uſage de la tiſane ſuivante :

Prenez, *De l'Eau bouillante, une pinte.*

Ajoutez-y *Du Miel de Narbonne, une once.*

Ecúmez-le ſur le feu une ou deux fois, & retirez le vaiſſeau.

Faites-y infuſer enſuite.

Du Serpolet, une petite pincée.

Paſſez la liqueur une demi-heure après, pour ſervir de boiſſon dans la journée.

Le ſurlendemain de l'évacuation qu'aura produite l'émétique, il faut purger le malade avec une médecine très-douce : telle eſt celle que nous avons décrite dans l'article PURGATION.

Immédiatement après la purgation, on fera uſage d'une boiſſon faite avec cinq ou ſix navets ratiſſés, & une poignée d'orge, bouillis dans de l'eau que l'on paſſe, & dont on prend pluſieurs verres par jour.

Quand les accès de la toux ſont trop violents, on peut faire uſage des remedes adouciſſants, propres pour la toux. *Voyez* TOUX.

On recommande, dans ce cas, de ſe ſervir d'une pomme cuite, dans laquelle on met du beurre bien frais & un peu de ſucre ; cela calme la violence de la toux.

Au reſte, il eſt eſſentiel d'obſerver que les remedes adouciſſants, comme les ſirops, l'huile d'amandes douces, ne conviennent nullement dans cette maladie qui eſt occaſionnée par un vice de l'eſtomac, & non par celui de la poitrine.

Cette maladie, qui eſt très-commune parmi les enfants, doit ſe traiter de même que nous venons de le dire : il faut ſeulement faire attention de ne point les faire ſaigner, de leur donner l'émétique ou l'ipécacuanha à la moitié de la doſe que nous avons preſcrite ; de leur faire prendre les tiſanes & les infuſions ci-deſſus ; &, ſi l'on s'apperçoit qu'ils aient de la peine à jetter les humeurs gluantes qui cauſent leur mal, on leur fera prendre le matin à jeun, ſix grains d'iris de Florence en poudre nouvellement faite, dans une ou deux cuillerées d'eau de chardon-bénit.

La coqueluche des enfants eſt ſouvent occaſionnée par un levain aigre qui eſt dans l'eſtomac : les abſor-

bants, comme les yeux d'écreviſſes, pris, toutes les demi-heures, à la doſe de douze grains, calment les accidents; & l'émétique en lavage ou l'ipécacuanha aſſurent la guériſon.

Quand la poitrine, dans les enfants ou dans les adultes, a été beaucoup fatiguée par la toux, on finit le traitement en leur faiſant prendre, pendant quelques jours, une décoction d'orge dans du lait.

COR, ſ. m. C'eſt un durillon qui ſe forme aux doigts des pieds.

Les cors viennent de ce qu'étant obligés continuellement d'être ſur nos pieds, de faire des efforts & de marcher beaucoup avec une chauſſure ſouvent trop étroite, nous mettons en preſſe & nous gênons les fibres de la peau. Les cors ont ordinairement des racines très-profondes.

On ne doit pas confondre les cors aux pieds avec les calus ou oignons; c'eſt ainſi que l'on appelle communément de groſſes calloſités qui ſe forment à côté des gros orteils, ou ailleurs, ſur la plante des pieds. Il eſt de la prudence de ne toucher à ces ſortes de tumeurs, qu'après les avoir fait examiner par un habile chirurgien.

Pour remédier aux cors aux pieds, il faut d'abord ſe donner toutes les facilités néceſſaires de la part des chauſſures: enſuite l'on aura ſoin de ratiſſer de temps en temps, & de couper extérieurement le cor ou la calloſité, ſans jamais aller juſqu'au vif, c'eſt-à-dire, ſans tirer du ſang; après cela, on ſe contentera d'appliquer ſur les endroits malades un peu de diapalme: on en fait un emplâtre mollaſſe, dont on forme une eſpece de chaperon collé ſur la tumeur; l'on n'y touche que rarement; après quoi l'on voit mourir, pour ainſi dire, cette tumeur, comme étouffée ſous cette enveloppe.

En général, on guériroit plus ſouvent les cors aux pieds, ſi l'on avoit plus de patience: il faudroit les amollir, pendant un temps aſſez long, avant d'employer d'autres remedes. On conſeille, pour cet effet, de mettre tous les matins ſes pieds dans l'eau tiede, pendant une demi-heure, & inſenſiblement de tâcher

de déraciner ſans effort ces eſpeces d'excroiſſances; après quoi, l'on peut appliquer deſſus des feuilles de lierre terreſtre, battues pendant quelques jours, au bout deſquels on fera dégoutter deſſus le cor bien lavé, & coupé légérement, du ſuc de la racine de raifort ſauvage, en le couvrant immédiatement après de feuilles de grande joubarbe; ou, ſi l'on aime mieux, on appliquera deſſus une compreſſe trempée dans le ſuc de ſouci & de pourpier, en frottant, deux fois par jour les cors, avec les feuilles écraſées de ces plantes. Ce dernier remede a ordinairement un ſuccès ſingulier; car il enleve les cors en ſept ou huit jours.

On recommande auſſi pour les cors l'emplâtre ſuivant:

Prenez, *De la Poix navale, une once*
De Galbanum diſſous dans le Vinaigre, demi-once.
Du Sel Ammoniac, vingt-quatre grains.
De Diachylon, une once & demie.

Mêlez le tout enſemble, & étendez-en un peu ſur de la peau, pour appliquer ſur le cor.

Il faut bien ſe donner de garde de faire uſage des remedes chauds & cauſtiques, propoſés par des charlatans: il en peut provenir des tumeurs cancéreuſes, la gangrene quelquefois, & la carie dans les os.

CORIZA, ſ. m. fluxion d'humeur ſéreuſe & âcre ſur les narines; l'humeur qui en ſort eſt ſi âcre, qu'elle cauſe de fréquents éternuments, qui ſont ſuivis d'une douleur & d'une rougeur de nez, quelquefois d'excoriation, & même d'ulcere des narines: on appelle cette maladie vulgairement *rhume de cerveau. Voyez* ENCHIFRENEMENT, CATARRHE DE LA TÊTE, RHUME DE CERVEAU.

COUP, ſ. m. choc plus ou moins violent d'un corps qui nous frappe, ou contre lequel nous allons heurter.

Il en réſulte, tous les jours, que les coups un peu conſidérables détruiſent le reſſort des vaiſſeaux, & qu'il s'y forme des épanchements. Les coups légers n'ont ordinairement point de ſuite fâcheuſe: les autres peuvent produire toutes ſortes de maux, comme des

Tumeurs, des Bleſſures, des Contuſions, des Entorſes, des Chutes. *Conſultez* ces différents articles, & le Dictionnaire de Chirurgie.

Coup de Soleil, ſ. m. impreſſion ſubite & momentanée des rayons du ſoleil ſur le corps, & particuliérement ſur la tête.

On reconnoît cet état, quand, après un grand ſoleil, on ſent de grandes douleurs, des étourdiſſements, des peſanteurs, & quelquefois une eſpece d'aſſoupiſſement.

La cauſe de ces accidents vient de la raréfaction des humeurs contenues dans les vaiſſeaux ; ce qui leur fait perdre leur reſſort, cauſe des engorgements dans le cerveau, & devient la cauſe de tous les maux qu'on reſſent.

Les gens les plus expoſés à ces ſortes de maladies, ſont les laboureurs, les moiſſonneurs, les couvreurs, les paveurs, & généralement tous ceux qui ſont obligés de travailler à l'ardeur du ſoleil ; il y a des pays en Afrique, où les hommes tombent morts ſur le champ : on dit qu'à Lisbonne la chaleur eſt quelquefois ſi violente, que, quand on s'y expoſe, on riſque d'avoir les vaiſſeaux rompus & les os brûlés. En général, cette chaleur exceſſive, qui produit des effets ſi violents, vient preſque toujours de la diſpoſition particuliere des rayons du ſoleil, occaſionnés, ou par les nuages, ou par le reflet des montagnes ou des murs échauffés.

Pour remédier à cette maladie qui eſt extrêmement violente, il faut proportionner les remedes à la violence de l'accident ; on emploie les ſaignées multipliées aux pieds, les boiſſons abondantes, comme la limonade, les eaux à la glace, & tout ce qui peut condenſer les liquides qui ſont trop raréfiés : il en eſt de même des bains froids, du repos & de la tranquillité qu'il faut procurer au malade. Il convient auſſi de le placer dans un endroit où il puiſſe reſpirer un air froid, & de lui faire des fomentations froides ſur la tête, avec des plantes émollientes, comme la pariétaire, la mauve, la mercuriale, &c.

Quand on s'apperçoit que l'on ne retire aucun ſecours des ſaignées, il faut faire avaler au malade beau-

coup d'eau glacée, & lui appliquer ſur la tête des ſerviettes trempées dans l'eau froide, pour tempérer l'action de l'air & des liqueurs trop raréfiées.

Pour ſe préſerver des accidents fâcheux, on fera bien de mettre ſous ſon chapeau une calotte de carton, pour briſer l'ardeur du ſoleil.

On ne doit ſonger à purger le malade en ce cas, que quand on a ſuffiſamment employé les ſaignées, les lavements, les boiſſons, les fomentations, & qu'il ne reſſent plus de douleur.

On terminera la cure par l'uſage d'une tiſane faite avec une pincée de vulnéraires Suiſſes infuſées dans une chopine d'eau, dont le malade boira pluſieurs verres par jour; & on lui frottera la tête avec le liniment ſuivant:

Prenez, *D'Huile Roſat*,

De Laurier, de chacune une once.

Mêlez-les enſemble, & ajoutez-y une ſuffiſante quantité d'eſprit-de-vin, pour faire un liniment clair, dont on frottera la tête trois fois le jour, la couvrant d'un papier brouillard & d'une compreſſe pliée en quatre.

COURBATURE, ſ. f. ſe dit du ſentiment de douleur & de chaleur dans les bras, dans les jambes, accompagné de fatigue, de mal-aiſe, de peſanteur & de langueur. Cet état peut être occaſionné par le travail & l'exercice, ou peut être naturel; c'eſt pour lors un ſymptôme de la fievre. *Voyez* LASSITUDE.

COURS DE VENTRE, Flux de ventre, Dévoiement, Diarrhée: tous ces termes ſont ſynonymes, & ſignifient une déjection des excréments plus fréquente & plus liquide que dans l'état naturel. *Voyez* DIARRHÉE.

CRACHEMENT DE SANG, ſ. m. action par laquelle on crache du ſang pur ou mêlé avec les différentes humeurs qui viennent de la poitrine ou de la gorge.

On diſtingue deux ſortes de crachements de ſang; celui qui vient de la gorge & de la bouche, & celui qui part de la poitrine.

On reconnoît que le crachement de ſang ne vient pas de la poitrine, quand on le rend ſans effort &

ſans toux, que l'on a les gencives ſenſibles & qui ſaignent aiſément, que l'on ſent quelques douleurs dans la bouche ou dans la gorge; qu'on s'y eſt fait quelque contuſion, quelque déchirement.

Quand le crachement de ſang prend ſa ſource dans la poitrine, on le reconnoît aux picotements & aux douleurs qu'on reſſent dans la partie, à une eſpece de difficulté de reſpirer, à la toux qui l'accompagne, à la foibleſſe naturelle de la poitrine, & à la qualité du ſang qui eſt beaucoup plus rouge & beaucoup plus diſſous.

La cauſe immédiate du crachement de ſang vient de la rupture ou de la dilatation extraordinaire des vaiſſeaux. Les cauſes éloignées ſont l'abondance du ſang ou ſes mauvaiſes qualités, quand il eſt âcre & corroſif, qu'il ronge les vaiſſeaux, détruit leur texture, & s'ouvre un paſſage au dehors. La quantité du ſang augmente par le trop de nouriture, le trop peu de tranſpiration & le trop peu d'exercice, & généralement par toutes les cauſes qui peuvent former la plénitude. *Voyez* PLÉNITUDE. Il y a une infinité de choſes qui peuvent augmenter l'âcreté du ſang, comme l'uſage du vin ou des liqueurs ſpiritueuſes, des aliments âcres & échauffants, les exercices violents, les veilles immodérées, les différentes évacuations ſupprimées, les violentes paſſions de l'ame, & les vices particuliers du ſang, comme les virus vérolique, écrouelleux, cancéreux, ſcorbutique, &c.

Le crachement de ſang qui vient de la bouche ou de la gorge, n'eſt nullement dangereux, & ſe guérit par les remedes propres à détruire la cauſe qui l'a produit; tels ſont les gargariſmes rafraîchiſſants, avec du lait chaud & quelques figues graſſes qu'on y fait bouillir, en y ajoutant une once de ſuc de creſſon: on ſe ſert auſſi avec ſuccès, dans ce cas, d'une infuſion de pourpier, de plantain, dans une décoction d'orge, dans laquelle on ajoute vingt gouttes d'eſprit de vitriol.

Si le crachement de ſang vient de la poitrine, c'eſt ordinairement une maladie qui demande beaucoup d'attention, par la crainte où l'on doit être que les vaiſſeaux ouverts ne forment quelque ſuppuration, & ne ſe tournent en pus.

Quand on connoîtra, par les ſignes de la plénitude, que le crachement de ſang vient de la trop grande quantité de ce liquide, il faut néceſſairement avoir recours à la ſaignée, qu'il faut multiplier ſelon la force du malade & la violence de l'hémorrhagie; preſcrire beaucoup de boiſſons aqueuſes, comme l'eau de poulet, les lavements, beaucoup de tranquillité & de repos, & ſur-tout de ne point parler, ni ſe mettre en colere. Quand on aura ſuffiſamment ſaigné le malade, & qu'il aura pris de la boiſſon en abondance, on pourra lui faire prendre la tiſane ſuivante:

Prenez, *Des Racines de grande Conſoude, ratiſſées & coupées par tranche, une once.*
Du Riz lavé, deux gros.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau réduites à trois chopines; & ſur la fin jettez-y de la régliſſe effilée, deux gros.

Paſſez le tout pour ſervir de boiſſon, en obſervant de ne la pas faire bouillir trop long-temps.

Après l'uſage de cette tiſane, continué pendant trois jours, on paſſera au bouillon ſuivant:

Prenez, *La moitié d'un Mou de Veau.*
Une cuillerée de Riz.
De la Racine de grande Conſoude ratiſſée, une once.
Des Feuilles d'Ortie-Grieche,
De Plantain, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons, pour prendre un le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir: on continuera ce bouillon pendant trois jours.

Après l'uſage de ces remedes, on fera prendre, tous les matins, au malade une infuſion de feuilles de ſanicle, en obſervant de ne pas lui faire quitter ſon lit, de ne point le faire travailler, de ne lui faire prendre aucun exercice avant qu'il ſoit parfaitement rétabli.

Il faut, dans cette maladie, obſerver un régime très-exact, ne prendre, pendant long-temps, que des bouillons & des nourritures très-légeres, juſqu'à ce que les vaiſſeaux ſoient entiérement conſolidés.

Quand le crachement de ſang vient d'âcreté, les ſaignées y ſont beaucoup moins profitables. *Voyez*, aux articles ACRETÉ & ACRIMONIE, les ſignes qui caractériſent l'âcreté du ſang.

Après une ou deux ſaignées, ſelon les forces du malade, on le mettra à l'uſage de la tiſane décrite ci-deſſus, en lui faiſant prendre le looch qui ſuit :

Prenez, *De la Gomme Arabique diſſoute dans ſix onces d'Eau de Plantain, deux gros.*
De Sang-Dragon, un demi-gros.
De Corail rouge préparé, deux ſcrupules.
Un Jaune d'Œuf.
D'Huile d'Amandes douces, deux onces.
Du Sirop de grande Conſoude, une once.

Mêlez le tout pour un looch, dont on prendra ſept à huit cuillerées par jour.

On pourra, nonobſtant ce remede, employer la potion ſuivante :

Prenez, *D'Eau de Plantain,*
De Mille-feuille, de chaque une once.
De Nitre purifié, un demi-gros.
De la Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.
Du Cachou préparé & pulvériſé, un gros.
De Sirop de Grenade, une once.

Mêlez le tout, pour en prendre une cuillerée d'heure en heure, quand le malade ne fera point uſage de ſon looch.

Nous obſerverons qu'il faut être extrêmement réſervé ſur l'uſage des aſtringents, dans le crachement du ſang, & ne les employer que lorſque les autres moyens ſont devenus inſuffiſants. Si le cas eſt grave, il faut avoir recours à un médecin prudent & éclairé, qui ſçache apprécier leur vertu, & ſaiſir leur vraie indication.

Pour boiſſon ordinaire, on preſcrira au malade une décoction de riz & de millet, dans laquelle on écraſera des ſemences de pourpier, de plantain & de pavot blanc, de chaque une pincée ſur une pinte de la décoction : on paſſera le tout, & on y ajoutera une once & demie de ſirop de nénuphar.

Si le crachement de ſang étoit conſidérable, il faudroit avoir recours aux ſaignées fréquentes; & on donneroit immédiatement après le bol ſuivant:

Prenez, *Du Sang-Dragon,*
De la Terre ſigillée,
Du Corail rouge préparé,
De l'Alun purifié, de chaque un gros.

Pulvériſez le tout, & incorporez-le dans une ſuffiſante quantité de conſerve de roſe.

On en fera prendre au malade, de demi-heure en demi-heure, juſqu'à ce que le crachement de ſang s'arrête; &, quand il ſera arrêté, on aura le ſoin de faire faire encore une ſaignée, pour éviter les engorgements.

Au reſte, il faut obſerver de ne jamais employer ces remedes aſtringents qu'à la derniere extrémité, ou à moins qu'auparavant on n'ait fait des ſaignées ſuffiſantes.

Il arrive quelquefois que le crachement de ſang vient à la ſuite d'un effort violent qui a briſé quelques vaiſſeaux; dans ce cas, il faut traiter cet accident comme dans le cas des grandes hémorrhagies. *Voyez* HÉMORRHAGIE.

Il eſt eſſentiel de faire attention que, dans le crachement de ſang produit par âcreté, il arrive preſque toujours que l'eſtomac eſt chargé d'une matiere putride; ce qu'on connoît à la langue qui eſt chargée, aux mauvais goûts, aux rapports, à la perte d'appétit, &c: pour lors les purgations répétées ſont très-avantageuſes, quand elles ont été précédées par les ſaignées & les boiſſons.

CRACHEMENT DE PUS. Cet accident ne vient guere que dans la pulmonie, ou à la ſuite de quelque inflammation de poitrine: nous en parlerons dans ces différents articles. *Voyez* PULMONIE, VOMIQUE.

CRAMPE, ſ. f. eſpece d'engourdiſſement ou de convulſion, accompagnée d'une douleur violente & de la rétraction du membre.

Les muſcles de la jambe & de la cuiſſe ſont le ſiege le plus ordinaire de cette maladie, qui eſt trop commune pour que nous cherchions à en donner ici les ſignes.

Les cauſes générales de cet accident ſont l'irritation

des nerfs, occaſionnée par la contraction violente des muſcles, par l'âcreté du ſang & des humeurs.

Quand cet état n'eſt point habituel, il ſuffit de faire des frottements ſur la partie, pour diſſiper cet accident.

Quand la crampe eſt un mal familier, & qui eſt périodique, il exige pour lors des attentions ſérieuſes. Au reſte, le traitement en eſt le même que celui de la convulſion. *Voyez* CONVULSION, SPASME.

CRASSE : excrément du ſang & des humeurs retenus dans les pores de la peau, ou à ſa ſuperficie, qui eſt capable de produire pluſieurs maladies, comme des clous, la gale, des dartres.

L'âcreté de cette matiere qui ſéjourne ſur la peau, pique & irrite les vaiſſeaux ſanguins, & y excite de petites inflammations, des démangeaiſons, des boutons, la gale, &c.

On ne ſçauroit croire combien il eſt eſſentiel de faire attention de tenir ſa peau nette, & débarraſſée de toutes ces immondices. Beaucoup de perſonnes ne doivent les boutons qu'ils ont au viſage, les ardeurs qu'ils éprouvent aux différentes parties du corps, qu'à ce défaut de ſoin; joint à ce que, les pores de la peau ſe trouvant bouchés par cette matiere onctueuſe, la tranſpiration inſenſible ne peut point ſe faire avec la facilité néceſſaire, il en reſte une partie dans le corps, qui peut occaſionner de fâcheuſes maladies.

Pour obvier à ces accidents, on doit, tous les matins, ſe frotter le corps avec un linge, pour enlever la craſſe qui peut y être amaſſée, & faire uſage des bains le plus ſouvent qu'il eſt poſſible.

CRINONS, ſ. m. plur. ſortes de petits vers qui s'engendrent ſous la peau. *Voyez* DRACUNCULES.

CRISE, ſ. f. On entend par ce mot un changement ſubit dans une maladie aiguë, duquel réſulte l'excrétion de la matiere morbifique, & par conſéquent la guériſon de la maladie. Les anciens s'en ſervoient pour déſigner l'état de la maladie, qui annonçoit ou la mort, ou la ſanté; c'eſt pourquoi, dans ſon étymologie, criſe ſignifie *jugement.*

Les modernes ont reſtreint la ſignification de ce

mot, & ne s'en ſervent qne pour déſigner un changement en bien.

Il ne ſera pas inutile d'entrer dans quelque détail ſur les criſes, & de développer cette doctrine, autant que peut le permettre la nature de cet ouvrage.

Les anciens diſtinguoient quatre temps dans les maladies aiguës, le commencement, le progrès, l'état, & le déclin; & ils dirigeoient leur traitement en conſéquence, c'eſt-à-dire qu'ils employoient tel régime & tel médicament dans tel temps de la maladie. Dans le commencement, ils faiſoient une grande attention au régime: dans le progrès & l'état, ils ſe contentoient d'être ſimples ſpectateurs; & ils n'employoient les médicaments que vers le déclin. La plupart des modernes ont réduit les quatre temps des anciens, à trois; le temps d'irritation, qui répond au commencement & au progrès; le temps de coction, qui répond à l'état; & enfin le temps d'excrétion, qui répond au déclin. Cette diviſion eſt plus lumineuſe que celle des anciens; elle eſt plus propre à bien déterminer, & l'eſpece de remede qu'il faut employer, & le temps précis de le mettre en uſage. *Voyez* l'article MALADIES AIGUES.

Les criſes ſe font dans l'état de la maladie: la nature alors raſſemble toutes ſes forces, acheve de mettre la matiere morbifique en état d'être évacuée, & en procure l'excrétion ou le déplacement. Le travail de la nature à cette préparation à l'excrétion, eſt ce qu'on appelle *coction*.

L'excrétion qui arrive après la criſe, s'appelle *évacuation critique:* on la diſtingue de l'évacuation morbifique, en ce que la maladie diminue par la premiere, au lieu qu'elle augmente par la ſeconde: d'ailleurs les évacuations morbifiques arrivent plutôt au commencement des maladies, & celles qui ſont critiques, ſur la fin de l'état, & au commencement du déclin.

Il faut obſerver cependant que quelquefois il arrive, au commencement des maladies aiguës, des évacuations non critiques, qui ſont utiles, & qui terminent la maladie. Alors la matiere qui cauſoit tous les dérangements, ſe trouvant diſpoſée, par ſa nature, ou

par celle de son siege, à être évacuée, la nature d'elle-même, ou aidée par l'art, évacue promptement la matiere morbifique, sans qu'aucune coction ait précédé. Les maladies aiguës produites par la saburre des premieres voies, c'est-à-dire de l'estomac & des intestins, se guérissent souvent sans qu'il y ait crise, soit par des vomissements, ou des diarrhées qui arrivent d'elles-mêmes, ou qui sont produites par un émétique ou un purgatif.

Les maladies inflammatoires sont celles où les crises s'observent le plus fréquemment.

Les crises arrivent plutôt dans certains jours que dans d'autres. En recueillant les observations des plus célebres praticiens de tous les temps, on peut se convaincre que les crises arrivent le plus souvent le septieme, le quatorzieme & le vingtieme jour de la maladie. Ces trois jours sont appellés *radicaux*, ou simplement *critiques* : les crises qui arrivent dans ces jours-là sont ordinairement parfaites, & jugent la maladie favorablement.

Il en est d'autres qui ont été regardés comme tenant le second rang parmi les jours heureux ; ce sont le neuvieme, le onzieme & le dix-septieme. Le troisieme, le quatrieme, le cinquieme, jugent moins parfaitement. Le sixieme est très-souvent malheureux, aussi-bien que le huitieme & le douzieme. Enfin le treizieme, le seizieme & le dix-huitieme sont presque toujours vuides, c'est-à-dire qu'il n'arrive point de changement ces jours-là.

Au reste, il ne faut pas faire une si grande attention aux jours critiques : quoique très-souvent les maladies se terminent à certains jours déterminés, la saison, le climat, le tempérament du malade, le genre de la maladie, & enfin les remedes, avancent ou retardent plus ou moins la coction, & par conséquent la crise. Mais, quoiqu'on puisse négliger les jours sans beaucoup risquer, on doit faire une attention particuliere aux temps d'irritation, de coction & d'évacuation critique : autrement on courroit risque de troubler la nature dans son travail, on négligeroit l'occa-

ſion de l'aider ou de la modérer; en un mot, cette conduite ſeroit expoſée à des inconvénients on ne peut pas plus grands. La marche de la maladie eſt déterminée par des phénomenes qui paroiſſent dans les trois temps, & qu'il faut diſtinguer avec grand ſoin, & non pas les heures ni les jours de la maladie. Le temps d'irritation ou de crudité (*voyez* l'article CRUDITÉ) eſt plus ou moins long, ainſi que les deux autres, par les raiſons rapportées plus haut. Nous terminerons cet article par donner les ſignes qui indiquent la coction & la criſe dans les maladies aiguës, en ajoutant les regles ſelon leſquelles on doit ſe conduire dans ces deux temps. *Voyez* pour les ſignes du premier temps les articles CRUDITÉ & MALADIES AIGUES.

La coction eſt le travail de la nature, ou l'effort qu'elle fait pour rendre la matiere morbifique propre à être évacuée, en la rendant plus analogue aux differents couloirs par leſquels elle doit être expulſée. L'action des ſolides, aidée du mouvement inteſtin des humeurs, opere la coction; on reconnoît qu'elle commence aux ſignes ſuivants. Les fonctions vitales commencent à s'exercer avec plus de force, & en même temps plus de facilité; le pouls s'éleve & ſe développe; il ſe ramollit; la reſpiration eſt plus grande. Les ſymptômes propres à la maladie diminuent, le ventre ſe détend un peu; les urines ſont plus chargées, & dépoſent un ſédiment blanc, égal, & d'une moyenne conſiſtance; la peau, de ſeche & aride qu'elle étoit, devient moite. C'eſt ſur-tout vers la fin des redoublements dans les fievres que ces ſignes de coction ſe manifeſtent davantage. Le médecin doit ſe contenter alors d'obſerver le travail de la nature, & de le ſuivre pas à pas; de ſoutenir les forces du malade, ſi elles paroiſſent s'affoiblir un peu trop; de les diminuer, ſi elles ſont trop grandes; & de ne rien faire, ſi elles ſont à un degré convenable pour procurer la coction & l'excrétion de la matiere morbifique.

Si aucun obſtacle n'arrête ce précieux travail de la nature, la matiere morbifique commence à s'évacuer;

ce quelle fait quelquefois tout d'un coup, & par un redoublement qui fait craindre pour la vie du malade, sur-tout quand on ne sçait pas bien distinguer les mouvements critiques des symptômes propres de la maladie. Cette crise subite s'annonce par une augmentation de force & de chaleur, par une plus grande vitesse dans le pouls, avec développement & mollesse de l'artere, par une respiration profonde, lente & difficile; par une anxiété considérable dans les entrailles, qui est tantôt accompagnée d'insomnies, tantôt d'assoupissement, & tantôt de délire; par un engourdissement & une pesanteur extraordinaire dans les membres; & enfin quelquefois par des vertiges, des surdités, & un affoiblissement momentané de tous les sens.

Outre ces signes généraux, il y en a encore de particuliers à chaque maladie, & qui indiquent les voies particulieres que la nature choisit pour évacuer la matiere morbifique. *Voyez* les articles POULS, URINES, EXCRÉMENTS.

Les signes rapportés plus haut, ayant duré plus ou moins long-temps, alors il survient une évacuation, soit par les selles, soit par les sueurs, soit par les crachats, quelquefois une hémorrhagie du nez, d'autres fois une excrétion abondante d'urine.

Il arrive aussi, dans certaines maladies, que l'exacerbation critique finit non par une excrétion, mais par un transport d'humeur d'une partie à une autre. *Voyez* DÉPOT CRITIQUE, & MÉTASTASE.

Dans beaucoup de maladies, la crise ne se fait pas si subitement, ni si violemment; mais l'excrétion critique arrive ou se fait successivement, & à plusieurs reprises, sans trouble, mais toujours avec diminution des symptômes de la maladie, & un vrai soulagement du malade.

C'est sur-tout dans le moment de l'exacerbation critique, qu'il faut bien se donner de garde de rien faire qui puisse troubler l'ouvrage de la nature. Un seul lavement est quelquefois capable de procurer la mort, en dérangeant la crise. Quand l'evacuation critique est

déterminée par telle ou telle voie, il faut alors aider la nature : ſi c'eſt par les ſelles, on preſcrit un minoratif ; ſi c'eſt par les ſueurs, on emploie quelques légers diaphorétiques ; & ſi c'eſt par l'expectoration, on la facilite par les moyens connus & rapportés dans leurs lieux.

On ne ſçauroit trop recommander de s'attacher, dans le traitement des maladies aiguës, à bien diſtinguer les temps de *crudité*, de *coction* & de *criſe*. Pour ne pas prolonger cet article au-delà de ſes bornes, nous nous réſervons de ſuppléer, dans l'article MALADIES AIGUES, ce qui pourroit manquer dans celui-ci.

CROUTES DE LAIT, ſ. f. pl. petite éruption écailleuſe, qui couvre tout le corps ou quelque partie. *Voyez* MALADIES DES FEMMES EN COUCHE.

CRUDITÉ, ſ. f. qualité de la nourriture qui ſéjourne dans l'eſtomac, & qui n'a point ſubi la coction néceſſaire pour former du bon chyle.

Ce terme, qui peut s'étendre juſqu'aux matieres contenues dans les vaiſſeaux, s'applique ordinairement au ſujet de celles qui ſont contenues dans l'eſtomac & les inteſtins, que l'on appelle *premieres voies*.

On reconnoît les crudités, aux rapports pourris qui viennent après la digeſtion, aux aigreurs auxquelles on peut être ſujet, aux vents, aux peſanteurs d'eſtomac, au dégoût, au défaut d'appétit, quelquefois même aux envies de vomir, & aux déjections liquides & très-fétides.

Les crudités de l'eſtomac viennent, en général, de la foibleſſe de ce viſcere, ou de la quantité & de la mauvaiſe qualité des aliments ; ce qui fait que le chyle qui en ſort eſt crud & indigeſte.

L'élixir de Garus, à la doſe d'une cuillerée à café dans du vin, avant le repas, eſt un bon remede contre les crudités. On peut faire uſage auſſi, avant de dîner, de vingt grains de magnéſie, & de ſix grains de rhubarbe.

D'ailleurs on remédie à cet état, en ſuivant le traitement que nous avons indiqué dans la Cacochymie & dans

dans la foiblesse d'estomac. *Voyez* Cacochymie, Foiblesse d'Estomac.

Crudité, se dit encore du premier temps des maladies aiguës. C'est un état de la maladie où la matiere morbifique est autant éloignée qu'elle puisse l'être & de la nature des humeurs, & du degré d'élaboration nécessaire pour qu'elle soit évacuée ; c'est le temps d'une maladie qui précede celui de coction. *Voyez* Maladies aigues & Crise.

CUCURBITAINS *ou* Cucurbitaires, s. m. pl. vers plats, ovales, blancs, semblables à des pépins de courge. Ce ne sont que des portions du ver solitaire, qui se sont détachées dans leurs articulations. *Voyez* Ver solitaire.

CYNANTROPHIE, s. f. délire dans lequel les malades se croient changés en chien, & en imitent les actions. Cette maladie est peu commune : elle vient presque toujours du vice du cerveau, & exige, outre les remedes indiqués à la mélancolie, de la dissipation, de l'exercice & de la gaieté. C'est un symptôme de la mélancolie hypochondriaque & de la rage. *Voyez* Rage, Mélancolie hypochondriaque.



(DAN)

Danse de Saint-Wit, espece de maladie convulsive, à laquelle les enfants sont quelquefois sujets : c'est une maladie assez rare.

Elle attaque les enfants des deux sexes, depuis l'âge de dix ans jusqu'à la puberté. Elle se fait connoître par les symptômes suivants : le malade commence à boiter, & à ressentir une foiblesse dans une de ses jambes ; ce qui augmente au point qu'il ne peut plus se soutenir dessus, & qu'il la traîne après soi, comme font les impotents : il ne peut retenir sa main un instant dans la même situation ; les contorsions convulsives de cette partie l'obligent à la changer sans cesse de place, quelque effort qu'il fasse pour la fixer : lorsqu'il veut boire,

il fait mille geſtes & mille contours, comme les joueurs de gobelets, juſqu'à ce que, ſe trouvant à la portée de la bouche, il puiſſe fixer le verre avec les levres; pour lors il avale d'un trait précipité la boiſſon qui y eſt contenue; ce qui fait un ſpectacle original.

Tous les auteurs qui ont traité de cette maladie, prétendent qu'elle eſt produite par des convulſions; cependant, quand on conſidere les mouvements que font ceux qui en ſont attaqués, il ſemble qu'ils approchent plus du tremblement; ce qui feroit penſer que cet état ſeroit à demi convulſif, & à demi paralytique.

La cauſe immédiate de cette maladie eſt, ſans contredit, la mauvaiſe conſtitution des nerfs ou du fluide nerveux; mais la cauſe éloignée vient des premieres voies, c'eſt-à-dire de l'eſtomac qui ſe trouve chargé de mauvais levains qui paſſent dans le ſang, & de-là dans les nerfs, & qui cauſent les agacements qu'on obſerve dans cette maladie: les enfants qui en ſont attaqués ſont ordinairement ſujets aux vers.

Le traitement doit tendre à évacuer les mauvais ſucs de l'eſtomac, à corriger l'épaiſſiſſement des humeurs; à raffermir les parties, ſi c'eſt la diſpoſition paralytique qui domine; & à les relâcher, ſi c'eſt l'état convulſif qui l'emporte.

On commencera par une ſaignée faite au bras, ſi l'enfant eſt ſanguin, & que les parties ſoient plus convulſives que paralytiques; immédiatement après, on lui fera prendre deux grains de tartre émétique dans une chopine d'eau, pour évacuer l'eſtomac. Le ſoir, on donnera à l'enfant quatre grains de pilules de cynogloſſe; le lendemain on le purgera avec la médecine ſuivante:

Prenez, *Un gros de Séné.*
Un gros de Crême de Tartre.

Vous laiſſerez infuſer le tout dans un demi-ſetier d'eau bouillante, pendant une demi-heure, ſur les cendres chaudes.

Vous y ajouterez
Dix grains de Poudre Cornachine.
Trois gros de Sirop de Rhamno.

pour une priſe.

Le ſoir, on lui donnera la potion ſuivante :

Prenez, *D'Eau de Ceriſes, une once.*
De Thériaque récente, un ſcrupule.
De Laudanum liquide, huit gouttes,

pour avaler en une fois, en ſe couchant.

On aura ſoin de purger l'enfant, comme ci-deſſus, de deux jours l'un, juſqu'à ce qu'il ne paroiſſe plus aucune preuve de mauvais levain dans l'eſtomac.

Les jours où on ne purgera pas l'enfant, on lui donnera de l'électuaire ſuivant :

Prenez, *De Conſerve d'Abſinthe,*
D'Ecorce d'Orange, de chaque une demi-once.
De vieille Thériaque,
De Noix-Muſcade confite, de chaque un gros & demi.

Faites une eſpece de marmelade, avec une ſuffiſante quantité de ſirop d'écorce d'orange.

Le malade prendra de cet électuaire, gros comme une noiſette, le matin à jeun, & ſur les cinq heures du ſoir, pendant huit ou dix jours, en lui faiſant boire un petit verre du vin ſuivant :

Prenez, *De Racine de Pivoine, d'Enula-Campana & d'Angélique, de chaque une once.*
De Feuilles de Sauge,
De Chamædris,
De Marrube blanc,
De petite Centaurée, de chaque une poignée.
De Baies de Genievre,
D'Ecorce d'Orange, de chaque deux gros.

Battez le tout dans un mortier, & faites-le infuſer enſuite ſur des cendres chaudes, pendant douze heures, dans trois pintes de bon vin blanc.

Paſſez le tout ; l'enfant en prendra un petit verre, qui en contiendra quatre ou cinq cuillerées.

Il faut obſerver de répéter les purgations, quelquefois même la ſaignée, ſelon qu'on s'apperçoit que l'enfant a plus ou moins de mouvements convulſifs.

Au reſte, on reconnoît que les remedes font quel-

que effet, quand les mouvements ſont moins fréquents, & quand il fixe ſa main avec plus de fermeté.

Quand les tremblements ſont bien fréquents, & que l'on s'apperçoit, en touchant le bras, qu'il y a moins de roideur, c'eſt une preuve que cette maladie eſt d'une nature moins convulſive; il faut pour lors ménager les ſaignées, & appuyer davantage ſur les émétiques & les purgatifs; & l'on peut employer les remedes que nous indiquons dans la paralyſie & dans le tremblement. *Voyez* PARALYSIE, TREMBLEMENT.

Il eſt bon d'obſerver qu'il faut, toutes les fois que l'on purge, ou que l'on donne l'émétique aux enfants attaqués de cette maladie, leur preſcrire le ſoir les pilules de cynogloſſe, ou la potion calmante que nous avons décrite ci-deſſus.

Pour éviter la récidive, il faut avoir ſoin de faire ſaigner de temps en temps les malades, de les purger, de leur faire obſerver un régime très-exact, & de travailler à fortifier leur eſtomac par les remedes indiqués dans la foibleſſe d'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

DARTRE, ſ. f. eſt une maladie de la peau, que l'on nomme quelquefois *herpe*.

Il y a pluſieurs eſpeces de dartres; quand elles ſont ſéparées les unes des autres, comme il arrive à celles qui ont leur ſiege ſur le viſage, on les appelle *diſcrettes*. On les reconnoît, parce qu'elles s'élevent en pointe, qu'elles ont une baſe enflammée, dont la rougeur & la douleur diſparoiſſent, après qu'elles ont jetté la petite quantité d'humeur qu'elles contenoient; après quoi, elles ſe ſechent d'elles-mêmes.

Si les puſtules ſont réunies pluſieurs enſemble, ordinairement en forme circulaire ou ovale, elles conſtituent les dartres confluentes, qui ſont ordinairement malignes, corroſives, accompagnées de grandes démangeaiſons, qui ſe changent quelquefois en douleurs très-vives.

Quand les boutons ſont petits, ramaſſés, accompagnés communément d'inflammation tout autour, que leurs pointes ſe rempliſſent d'une matiere blanchâtre,

& se couvrent ensuite d'une croûte ronde, la dartre ainsi formée, prend le nom de *miliaire*.

Il arrive quelquefois que l'humeur dartreuse est si âcre & si corrosive, qu'elle pénetre dans la substance de la peau, & la détruit; on l'appelle pour lors *dartre rongeante*.

Toutes ces especes de dartres reconnoissent pour cause l'âcreté de la lymphe, qui s'arrête dans les vaisseaux capillaires ou dans les glandes qui regnent sur la peau, & qui se présente sous différentes faces, selon les différentes parties où elle séjourne. Il y a bien des choses qui peuvent occasionner cette âcreté particuliere de la lymphe, comme le virus vérolique, scorbutique, cancéreux, &c. Le vice particulier de la lymphe, qui est héréditaire ou accidentel, le défaut de transpiration qui rend le sang grossier, & la lymphe chargée de parties excrémentitielles, âcres & mordantes; les évacuations périodiques supprimées, comme les regles, les fleurs-blanches, les sueurs, l'écoulement par les hémorrhoïdes, &c.

Les dartres qui viennent sur le visage, & que nous avons appellées *discrettes*, se guérissent presque ordinairement d'elles-mêmes; elles suppurent & se dessechent presque aussi-tôt; on peut seulement avoir l'attention, dans ce cas, de laver son visage, plusieurs fois par jour, avec de l'eau de guimauve tiede, de le frotter ensuite avec un linge propre.

La seconde espece de dartre, que nous avons nommée *confluente*, ne vient jamais à maturité; il en sort seulement une humeur claire, quand on se grate: elle est très-opiniâtre; &, quand on s'en croit délivré, elle renaît de nouveau.

Le traitement des dartres en général demande des préparatifs longs & suivis, pour pouvoir en obtenir la guérison; il faut, avant tout, faire saigner le malade au bras, s'il n'est point trop épuisé & si son âge le permet, en observant de lui faire prendre auparavant, pendant quelques jours, la tisane qui suit:

Prenez, *De la Racine de Patience sauvage mondée, coupée par morceaux, une once & demie.*

Faites-la bouillir dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte.

Faites-y infuser ensuite

De la Régliſſe effilée, deux gros.

Paſſez, & ajoutez.

Deux gros de Sel de Glauber.

La doſe eſt de trois ou quatre verres tiedes par jour, continués pendant huit jours.

Après l'uſage de cette tiſane, on fera prendre au malade le bouillon ſuivant:

Prenez, *Des Racines de Patience ſauvage,*
De grande Bardane, lavées & coupées par tranches, de chacune une once.

Faites-les bouillir avec une demi-livre de rouelle de veau, dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à pinte.

Ajoutez, à la derniere demi-heure,

De Cerfeuil,
Des Sommités de Houblon,
De Fumèterre,
De Creſſon de Fontaine, de chaque une demi-poignée.

Paſſez le tout, pour prendre un bouillon le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir, en faiſant fondre dans celui du matin deux gros de ſel de Glauber, & une once de ſirop de pomme.

On continuera ce bouillon pendant cinq ou ſix jours.

Avant de prendre chaque bouillon, on fera uſage d'une priſe de la poudre ſuivante:

Prenez, *De l'Antimoine crud, une demi-once.*
De l'Æthiops minéral, deux gros.

Réduiſez le tout en poudre fine, & mêlez-le exactement. Les adultes en prendront un demi-gros, les enfants quinze ou vingt grains, dans du pain à chanter, deux fois par jour.

On obſervera de purger le malade, avec une médecine, tous les huit jours.

Après cette préparation, on paſſera aux remedes appropriés à chaque eſpece de dartre en particulier.

Celle que nous avons appellée *discrette* est si bénigne, qu'elle n'a presque pas besoin du secours de l'art; il suffit seulement de prendre la tisane de patience, que nous avons décrite ci-dessus, de boire beaucoup de petit-lait clarifié, de se purger, & de se laver le visage, plusieurs fois par jour, avec de l'eau de guimauve tiede, ou du lait chaud.

La seconde espece, que nous avons nommée *confluente*, exige une préparation très-longue, telle que celle que nous venons de proposer; après quoi, on fera usage des bols suivants, que l'on continuera pendant huit ou quinze jours, selon la force du mal & l'état du malade.

Prenez, *De l'Æthiops minéral, un scrupule.*
De la Poudre de Cloportes,
De la Gomme Ammoniaque, de chaque quinze grains.

Incorporez le tout avec suffisante quantité de conserve de fumeterre, pour former trois bols à prendre en trois fois, de deux jours l'un, le matin à jeun, en se purgeant tous les dix jours.

A l'égard des remedes extérieurs, on ne peut & on ne doit les employer que quand on a bien préparé le malade, & qu'on n'a aucun lieu de craindre de faire rentrer la dartre. Dans ce cas, on peut se servir du suc de plantain, ou de celui de morelle dans du vinaigre, dont on arrose la partie, ou de l'onguent qui suit:

Prenez, *De la Graisse de Porc récente, une demi-livre.*
De la Céruse, quatre onces.
Du Mercure sublimé corrosif, un gros.

On nettoiera la graisse; on la lavera plusieurs fois dans l'eau; on la fera fondre par un feu lent, dans un plat de terre vernissé; & puis on mêlera peu à peu la céruse avec le sublimé qu'on aura auparavant réduit en poudre subtile; on agitera l'onguent jusqu'à ce que les ingrédients soient bien unis: on en frottera les dartres deux fois par jour, le matin en se levant, le soir en se couchant.

Dans les dartres miliaires, il est très-essentiel de suivre tout ce que nous avons dit au sujet des remedes intérieurs. A l'extérieur, on peut ouvrir la pointe des

boutons avec des ciſeaux, quand ils ſeront parvenus à maturité ; on peut y appliquer auſſi un peu de cérat de Galien, de l'onguent de pompholyx, & de l'emplâtre de Nuremberg, décrit à l'article BRULURE.

On peut auſſi, & avec plus de sûreté, faire un uſage familier de la compoſition qui ſuit :

Prenez, *D'Eau diſtillée de Sureau, une chopine.*
De Mercure précipité rouge, un gros.

Mêlez le tout, pour en baſſiner la dartre pluſieurs fois par jour, & pour en appliquer une compreſſe le ſoir en ſe couchant.

Les dartres rongeantes ſont celles qui demandent la préparation la plus longue, le régime le plus exact, & la plus grande conſtance dans l'uſage des remedes ; c'eſt le même traitement que ci-deſſus : voici un onguent qui fait des merveilles dans ce cas.

Prenez, *De l'Onguent blanc de Rhaſis, deux onces.*
Du Mercure précipité blanc, deux gros.

Mêlez le tout pour former un onguent, dont on frottera les dartres, pendant ſix jours de ſuite, le ſoir en ſe couchant. Si elles ne ſe diſſipent pas, on ajoutera à cet onguent un gros de précipité rouge.

Au reſte il faut, dans le traitement des dartres, être très-exact ſur le régime, ne point employer inconſidérément les remedes extérieurs, & ſuivre, ſans ſe rebuter, tout ce que nous avons détaillé dans cet article.

DÉFAILLANCE, ſ. f. ſe dit de la diminution des forces vitales, qui tendent à s'éteindre.

La défaillance vient de l'épuiſement des eſprits, occaſionné par des exercices violents, des maladies longues, une diete opiniâtre, par des évacuations copieuſes & abondantes : quand cet état eſt pouſſé un peu loin, il ſurvient des ſyncopes, & la mort s'enſuit *Voyez* SYNCOPE.

Il y a auſſi une eſpece de défaillance qui provient de l'uſage trop fréquent des ſaignées, ou à la ſuite de quelques bleſſures. *Voyez* MALADIES DU SANG.

DÉGOUT, ſ. m. ſe dit de la répugnance que l'on a à prendre des aliments.

Le dégoût s'annonce par une oppoſition marquée

pour la nourriture, accompagnée ordinairement de soif & d'ardeur à l'estomac, de rapports, de pesanteur & de douleur, quand on a mangé.

Plusieurs causes peuvent occasionner le dégoût; d'un côté, ce sont des aliments indigestes qui croupissent dans l'estomac, qui énervent l'action de ses fibres, & qui alterent la vertu des sucs digestifs; de l'autre, c'est le défaut des sucs propres à la digestion, tels que la bile & le suc pancréatique, dont la source peut être interceptée dans des obstructions, comme dans la jaunisse; par des évacuations abondantes, comme après la salivation, après un diabètes & après des sueurs considérables; ou parce que les mêmes sucs, qui se séparent dans l'estomac, abondent trop en sérosité, & n'ont point assez d'action sur les fibres de l'estomac, comme on le voit dans les grands buveurs d'eau, qui énervent leurs sucs & en émoussent l'action. Enfin le dégoût peut être produit par le relâchement considérable de l'estomac, qui devient insensible à l'action des sucs: on en voit des exemples parmi ceux qui ont fait de grands repas, qui ont distendu leur estomac outre mesure, ou dans ceux dont l'estomac devient paralytique.

Il arrive quelquefois que le dégoût, loin d'être une maladie, est un signe salutaire: la répugnance que nous éprouvons pour certains aliments, vient de ce qu'ils se digerent difficilement dans notre estomac, ou de ce qu'ils sont contraires à notre tempérament.

Quand, dans les grandes chaleurs, les tempéraments chauds sentent de la répugnance pour les aliments échauffants, comme la viande & les boissons, comme les liqueurs spiritueuses, ils doivent regarder ce sentiment naturel comme une bonne leçon pour se nourrir d'aliments contraires. Ceux qui éprouvent ces sortes de dégoûts, ressentent ordinairement une douleur à l'orifice supérieur de l'estomac, avec soif & nausées, amertume de bouche, vomissement. Ces sortes de personnes ont communément l'haleine forte, & des rapports d'œufs couvés: il faut pour lors corriger ce vice naturel de l'estomac, en faisant usage des aliments tirés des végétaux, en ne buvant que très-peu de

vin, & en faiſant un grand choix dans ſon régime.

Quand, au contraire, le dégoût ſe déclare pour des aliments lourds & peſants, c'eſt une preuve que l'on a l'eſtomac froid, & qu'il faut une nourriture échauffante : dans ce cas, on reſſent des rapports aigres, des peſanteurs & quelques envies de vomir, & l'on rend des matieres viſqueuſes & glaireuſes avec les ſelles; ce qui prouve la lenteur de la digeſtion : il faut pour lors faire uſage de la ſoupe à la viande, de la chair des vieux animaux, comme du bœuf, du mouton, quelquefois de la viande noire, qui ſe digere, dans ce cas, très-facilement. Le vin pur, le café & les liqueurs échauffantes, priſes en petite quantité, conviennent aſſez dans ces ſortes de tempéraments.

Si le dégoût ſe déclare dans un tempérament chaud, & qu'il vienne d'une nourriture échauffante, ce que l'on connoît aux ſignes que nous avons indiqués ci-deſſus, il faut mettre le malade à l'uſage des délayants, de la limonade, des eaux de groſeille priſes en grande quantité ; après quoi, on le purgera avec un vomitif, s'il éprouve des nauſées ou des envies de vomir, ſinon on ſe contentera de le purger doucement ; car, dans ces ſortes de cas, l'eſtomac eſt fort ſenſible : on lui preſcrira enſuite les eaux de Forges ou les eaux épurées de Paſſy, dont il prendra une pinte ou deux par jour, en obſervant d'y faire fondre un demi-paquet de ſel de Seignette, pour tâcher de donner de la liberté au ventre. Si ces remedes ne réuſſiſſoient point, on feroit prendre au malade les bains ou les demi-bains domeſtiques, & les bouillons que nous avons décrits dans l'article Acreté, dont il continueroit l'uſage pendant huit jours. *Voyez* ACRETÉ. Il faut auſſi qu'il obſerve un régime rafraîchiſſant. *Voyez* RÉGIME.

Quand le dégoût vient d'un eſtomac trop froid, il faut d'abord réformer la nourriture, & ſe mettre à l'uſage, pendant quelques jours, d'une infuſion de feuilles de chicorée ſauvage ; après quoi, on ſe purgera une ou deux fois, ſelon le beſoin : immédiatement après, on boira pluſieurs verres par jour d'une infuſion d'écorce de citron. On peut auſſi, dans ce cas,

prendre du café, un peu de vin pur, un demi-gros de confection alkermès, deux cuillerées d'élixir de Garus, & suivre ce que nous indiquons dans la foiblesse d'estomac, & sur-tout éviter les aliments indigestes. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

DÉLIRE, s. m. C'est une espece particuliere de dérangement dans les fonctions animales, un égarement de l'esprit, qui fait juger faussement des objets.

Le délire est accompagné de fievre, ou sans fievre. On distingue trois sortes de délire; la premiere, qui s'excite par une cause interne, & est différente des idées simples; la seconde, lorsque de ces idées il suit un jugement; la troisieme est, quand ces idées sont présentées à l'ame comme plus ou moins agréables ou désagréables, & sont accompagnées d'agitation du corps, de mouvements plus ou moins violents.

La cause immédiate du délire vient du changement de la disposition du cerveau. Le délire peut donc être produit par tout ce qui peut augmenter ou retarder le cours des liquides dans cette partie; telles sont les passions vives, comme le chagrin, la tristesse, la congestion & l'abondance du sang & des humeurs dans cette partie; par le séjour d'une matiere âcre & caustique, qui irrite les membranes du cerveau, & y cause une nouvelle espece de sensation: c'est particuliérement ce délire qui accompagne les fievres & les maladies aiguës.

Quand le délire vient de l'inflammation du cerveau, ce qui s'annonce par une fievre violente, un pouls dur & plein, des yeux enflammés, des hémorrhagies, & par l'examen du tempérament du malade, il faut traiter cette maladie comme une véritable inflammation. La saignée au pied, plus ou moins répétée, celle de la jugulaire, les lavements, les boissons abondantes, la diete, les sangsues, & généralement tout ce qui peut détourner l'humeur de la tête, convient dans cette occasion; tels sont aussi les bains tiedes des pieds, les fomentations émollientes sur la tête, & faire donner au malade le plus de repos & de tranquillité qu'il est possible.

Quand le délire eſt occaſionné par une matiere âcre qui ſe porte au cerveau, comme on le voit tous les jours dans les fievres putrides & dans les fievres malignes, après les ſaignées multipliées, il faut bien ſe donner de garde d'avoir recours à la ſaignée, qui ne peut qu'augmenter l'engorgement du cerveau, en y attirant plus abondamment la matiere des premieres voies, & en augmentant la foibleſſe & l'épuiſement du malade; il faut, dans ce cas, avoir recours aux purgatifs unis aux cordiaux légers, aux lavements, aux emplâtres véſicatoires, que l'on appliquera au cou, aux jambes, & que l'on laiſſera ſuppurer pendant quelques jours. Quand l'épuiſement eſt trop grand, on peut faire mettre les pieds du malade dans l'eau tiede, & appliquer ſur l'extérieur de la tête des ſerviettes trempées dans l'eau froide: ce remede eſt ſur-tout efficace, quand le délire eſt occaſionné par une matiere âcre qui ſéjourne dans ces parties, & qui met les nerfs dans une criſpation, une irritation & une chaleur conſidérable.

Si le délire vient à la ſuite de quelque chagrin violent, ou de quelque révolution ſubite de joie ou de peine, il faut pour lors tenter le moins de remedes qu'il eſt poſſible, ſe garantir ſur-tout de la ſaignée, purger de temps en temps le malade, lui preſcrire un régime fort doux, & principalement tâcher de le ramener, en éloignant de ſon eſprit les cauſes de ſon délire: il faut quelquefois avoir recours aux expédients ſinguliers, comme à la muſique, aux chants, à la danſe, pour ſubſtituer de nouvelles idées plus fortes. Il faut avoir ſoin d'oppoſer toujours des affections contraires à celles qui ſont dominantes.

DÉMANGEAISON, ſ. f. ſenſation déſagréable dans quelque partie extérieure du corps, qui nous oblige de gratter, pour la faire ceſſer.

Il paroît que la démangeaiſon conſiſte dans une irritation des mamelons nerveux: c'eſt une lymphe âcre qui ſe verſe ſur ces parties, qui les irrite, & produit les douleurs que nous éprouvons dans les différentes parties du corps.

Les remedes qui conviennent dans les démangeaisons, sont ceux que nous avons décrits dans les articles ACRETÉ, ACRIMONIE, BOUILLONNEMENT DES HUMEURS, AGITATIONS, &c. qui consistent dans la saignée, les délayants, la diete, les purgations, & le grand usage des boissons aqueuses. A l'égard des remedes extérieurs, on recommande l'onguent que nous avons décrit dans l'article Dartre. *Voyez* DARTRE. On peut aussi se servir du mucilage que l'on retire de l'écorce moyenne du tilleul. On recommande aussi l'onguent de céruse, uni aux fleurs de soufre. Quand les démangeaisons sont douloureuses, on se sert du jus de citron & des fleurs de soufre, mêlés ensemble. Les démangeaisons occasionnées par les engelures, se guérissent avec de l'esprit-de-vin ou de l'esprit-de-sel pur, dont on se frotte les mains. Dans la démangeaison des paupieres, on se sert du collyre suivant:

Prenez, *Des Eaux d'Euphraise,*
De Fenouil, de chaque une once.
De la Tuthie préparée, dix-huit grains.
Du Vitriol blanc, un demi-gros.

Mêlez le tout pour un collyre, dont on laissera tomber quelques gouttes dans l'œil, deux ou trois fois le jour.

Il y a une espece de démangeaison occasionnée par l'attouchement des insectes, comme les chenilles, ou par la piquure, comme les cousins, ou par le frottement de l'ortie : il ne faut, pour en être soulagé, que laver la partie plusieurs fois avec un peu d'eau de Luce; ou, quand on n'a pas de cette liqueur, on se sert de l'esprit-de-vin.

Quand tous les remedes que nous avons indiqués ne suffisent pas pour détruire les démangeaisons qui sont occasionnées par quelque froid qui aura supprimé la transpiration, & qui retient l'humeur âcre qui les cause, il faut faire usage de la tisane suivante:

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once.*
De Squine coupée par tranches.
De Salsepareille, de chaque trois gros.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſetiers d'eau, pour réduire à chopine.

Paſſez la liqueur, & coupez-la avec une décoction d'orge. On prendra trois ou quatre verres par jour de cette boiſſon, pourvu que le malade ne ſoit ni trop maigre, ni trop ſec, ni trop échauffé.

On conſeille, dans les démangeaiſons, l'ail pilé avec la graiſſe de porc, en maniere d'onguent, auxquels on ajoute de la racine d'aunée pulvériſée. On fait auſſi beaucoup de cas d'un liniment compoſé avec le ſuc de fumeterre & de patience, un peu de bon vinaigre & un peu de miel : il en eſt de même de l'onguent fait avec le ſuc de la grande ſcrophulaire, cueillie au mois de Mai, & incorporée avec de la cire & de l'huile. On peut eſſayer tous ces remedes, & choiſir celui qui convient le mieux.

DÉMENCE, ſ. f. perte de raiſon & de mémoire, ſans fievre & ſans fureur, comme il arrive aux vieillards décrépits.

Cette maladie provient de l'obſtruction des vaiſſeaux du cerveau, qui charrient les eſprits animaux dans les nerfs. Cette maladie eſt incurable, ſur-tout lorſqu'elle vient de vieilleſſe. Quand elle ſe déclare dans la jeuneſſe, elle exige le même traitement, à peu près, que la folie. *Voyez* FOLIE.

DENT. *Voyez* MAUX DE DENTS, & DENTITION.

DENTITION, ſ. f. C'eſt la ſortie naturelle des dents, qui ſe fait depuis le moment de la naiſſance, juſqu'à l'adoleſcence.

Les dents ne ſortent des gencives où elles ſont renfermées, que vers le ſixieme, le ſeptieme ou le huitieme mois, quelquefois cependant ou plus tôt ou plus tard : les dents canines ſortent les premieres, enſuite viennent les inciſives, & enfin les molaires.

On obſerve communément que les dents ſortent ſucceſſivement dans l'eſpace de deux années. Environ à ſept ans, il vient d'autres dents à la place des premieres ; & à vingt-un ans environ, on voit paroître les deux dernieres dents molaires, que l'on appelle

dents de ſageſſe : quelquefois ces dents ne viennent que dans un âge beaucoup plus avancé.

Les ſignes qui annoncent l'éruption des dents, ſont la chaleur contre nature de la bouche, la démangeaiſon, l'enflure & la douleur des gencives, l'écoulement abondant de ſalive : quelquefois même, quand les dents ſont groſſes, & que les gencives ſont d'un tiſſu plus ferme, les accidents qui s'enſuivent ſont encore plus violents ; il ſurvient des inflammations à la bouche, des inſomnies, des inquiétudes, des coliques, de la fievre, un flux de ventre avec des déjections verdâtres, & des convulſions.

Dès qu'il eſt bien conſtaté, par les différents accidents que nous venons de rapporter, que ce ſont les dents qui cauſent tous ces déſordres, on doit d'abord preſſer le bord des gencives avec le doigt, faire mâcher aux enfants du mucilage de pſyllium, de la pulpe de racine de guimauve, de la moëlle de veau, du cerveau de lievre, pour ramollir les gencives. Lorſque les dents font enfler conſidérablement les gencives, & y cauſent des douleurs violentes, il faut avoir recours au biſtouri, qui, en faiſant ceſſer le tiraillement des fibres, emporte ſouvent le mal, comme par enchantement.

Si la dentition eſt accompagnée de convulſions, il faut la combattre avec tous les remedes que nous avons preſcrits dans les convulſions, que l'on doit cependant donner à plus petite doſe; telle eſt, par exemple, la poudre de Guttete, à douze grains, dans deux gros de ſirop de pavot blanc ; ou, ſi l'on aime mieux, on fera prendre à l'enfant vingt-quatre grains de poudre de la Comteſſe, délayés dans un petit verre d'eau, dans laquelle on ajoutera vingt gouttes d'eſprit de corne-de-cerf. On ne doit point négliger de donner des lavements, pour diminuer les tranchées : on peut même avoir recours à la ſaignée, ſi les enfants ont paſſé l'âge de ſix ans, qu'ils ſoient d'un bon tempérament, & que les douleurs ſoient fort vives.

Les enfants ne ſont pas les ſeuls qui ſoient ſujets aux maux de dents; les adultes en ſont tous les jours cruel-

lement tourmentés. Quand la dent eſt totalement gâtée, le meilleur parti à prendre eſt de la faire arracher, ou du moins plomber. On peut faire uſage, dans la violence de la douleur, d'un peu de coton trempé dans un demi-ſcrupule d'huile bézoardique que nous allons décrire, mêlée avec des huiles eſſentielles de canelle, de girofle & de gaïac, de chacune deux gouttes; on introduit ce coton dans la dent creuſe qui fait mal.

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, une once.*
Un peu de Racine d'Orcanette en poudre.
Ajoutez-y, *Deux gros de Camphre.*
Deux ſcrupules d'Huile eſſentielle de Citron.
Gardez cette huile pour le beſoin.

Quand les remedes que nous venons d'indiquer ne réuſſiſſent point, on peut avoir recours à l'emplâtre qui ſuit.

Prenez un emplâtre de maſtic, de la largeur d'une piece de vingt-quatre ſous; placez-y au milieu deux grains d'opium, & quatre gouttes d'huile de ſuccin. Cet emplâtre s'applique ſur les tempes, dans les maux de dents violents.

Malgré les effets de ces remedes, dans l'intervalle des douleurs, il faut laver la bouche avec une décoction de racine d'ellébore noir dans du vin. On peut faire uſage auſſi de la perſicaire broyée, & appliquée ſur la dent, juſqu'à ce qu'on en reſſente la chaleur. La racine de pyretre macérée dans le vinaigre, & la décoction de ſabine dans la biere, que l'on remue pendant quelque temps dans la bouche, produiſent auſſi de bons effets.

Quand la douleur, ou le frottement occaſionné par les inſtruments dont on peut s'être ſervi dans les maux de dents, les ont ébranlées, on peut, pour les raffermir, mâcher un morceau de racine de mouron à fleur violette, & laver ſa bouche avec une décoction d'une poignée d'argentine dans un demi-ſetier de vinaigre.

DÉPILATOIRE, ſ. m. remede qui fait tomber le poil.

Comme les poils forment très-ſouvent une incommodité & un déſagrément ſur quelque partie du corps, on cherche les moyens de s'en délivrer: on ſe ſert, pour cet

cet effet, des remedes gluants; mais ils sont beaucoup de mal, & agissent de la même façon que font les pinces: il vaut beaucoup mieux avoir recours aux remedes qui attaquent les poils & qui les détruisent en ménageant la peau; tels sont les suivants:

Prenez, *De la Gomme de Lierre, une once.*
De l'Orpiment,
Des Œufs de Fourmis,
De la Gomme Arabique, de chaque un gros.

Réduisez le tout en poudre, & faites-en un liniment avec suffisante quantité de vinaigre.

Ambroise Paré donne la composition suivante, comme un fort bon dépilatoire:

Prenez, *De la Chaux vive, trois onces.*
De l'Orpiment, une once.

Faites dissoudre la chaux dans l'eau, & mêlez le tout ensemble. Il est bon d'observer que ce remede brûle la partie, quand on l'y laisse trop long-temps: il faut, quand on l'a appliqué, gratter avec le doigt, pour voir si le poil se détache, & aussi-tôt jetter beaucoup d'eau dessus, & l'essuyer.

Ce dépilatoire, comme l'on voit, demande beaucoup de ménagement & de circonspection dans l'usage qu'on en peut faire: voici celui dont se servent nos baigneurs dans les bains de propreté.

Sur huit onces de chaux vive, mettez une once d'orpiment: après avoir réduit ces deux matieres en une poudre très-fine, vous les mêlerez bien exactement; puis vous les passerez par un tamis, ayant grand soin de ne pas respirer cette poussiere. On conservera cette poudre dans une bouteille bien bouchée. Quand on en voudra faire usage, on y mêlera un huitieme de farine de seigle; on versera ensuite sur le tout un peu d'eau tiede, & l'on en formera une pâte, que l'on appliquera sur les endroits dont on veut faire tomber le poil: on laisse cette pâte quelques minutes, en l'humectant, de peur qu'elle ne se seche; & aussi-tôt que la pâte s'en va avec le poil, il faut jetter de l'eau sur la partie; car, par un plus long séjour, cette pâte endommageroit la peau.

DÉPOT, ſ. m. amas d'humeur qui ſe jette ſur quelque partie, & qui y forme des tumeurs, des abcès. *Voyez* ABCÈS, APOSTÊME, TUMEUR, MÉTASTASE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

DESCENTE, ſ. f. C'eſt une tumeur formée par la ſortie de quelque partie du bas-ventre, comme les inteſtins, l'épiploon, &c.

Cette tumeur arrive, ſoit au nombril, ſoit dans l'aine, au ſortir des anneaux, ſoit entre les muſcles droits relâchés, ſoit enfin à l'arcade des vaiſſeaux cruraux. Lorſque la deſcente eſt dans les aines, on l'appelle *bubonocele;* au nombril, *exomphale;* dans toute autre partie du bas-ventre, *hernie ventrale.* Voyez le Dictionnaire de Chirurgie, article HERNIE.

DÉTORSE *ou* ENTORSE, ſ. f. *Voyez* ENTORSE, *&* le Dictionnaire de Chirurgie.

DÉVOIEMENT, ſ. m. *Voyez* DIARRHÉE.

DIABETES, ſ. m. C'eſt un écoulement ſurnaturel d'urine, qui eſt accompagné de dépériſſement & de conſomption.

On diſtingue le diabetes de l'incontinence d'urine, parce que dans celle-ci le flux eſt continuel.

Cette maladie peut être cauſée par le relâchement des reins & des conduits urinaires, ou par une trop grande diſſolution du ſang, qui ſe tourne en eau.

Les cauſes qui diſpoſent à cette maladie, ſont la boiſſon trop copieuſe d'eau, de biere, de cidre, le trop grand uſage de vin, du café, & principalement du thé; les maladies longues, les veilles immodérées, & le trop grand uſage des liqueurs ſpiritueuſes.

Les ſymptômes qui accompagnent le diabetes, ſont ordinairement une très-grande ſoif, une chaleur ardente dans la poitrine, l'abattement des forces: il produit même quelquefois la fievre hectique. Si on n'y apporte pas remede promptement, les malades périſſent par la conſomption.

Le traitement de cette maladie eſt de deux ſortes: il conſiſte, d'un côté, à raffermir les vaiſſeaux des reins qui ſont relâchés; de l'autre, à preſcrire des remedes propres à donner de la conſiſtance au ſang & aux humeurs.

Il faut commencer par mettre le malade à l'uſage d'une forte décoction d'orge, dont on mettra une demi-poignée dans une pinte d'eau, en y ajoutant un gros de cachou; on preſcrira en même temps les bouillons ſuivants:

Prenez, *De Rouelle de Veau, trois quarterons.*
Sept ou huit Limaçons bien lavés,

& que l'on aura fait écumer dans de l'eau bouillante.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pendant une heure & demie.

Ajoutez-y *De Racine de grande Conſoude, une once.*
Des Feuilles d'Ortie blanche,
De Mille-feuille, de chaque une pincée.

Laiſſez bouillir le tout pendant une demi-heure encore.

Paſſez ce bouillon, pour en prendre trois par jour, à quatre heures de diſtance l'un de l'autre. On continuera ce bouillon pendant ſept à huit jours.

Immédiatement après l'uſage de ce bouillon, on fera prendre au malade le looch décrit dans l'article Crachement de Sang. *Voyez* CRACHEMENT DE SANG.

On obſervera en même temps de lui preſcrire, trois fois par jour, quinze grains d'yeux d'écreviſſes, & vingt-quatre grains de cachou unis enſemble.

Si ſes forces le permettent, on le purgera le plus doucement qu'il ſera poſſible de le faire; après quoi, on le mettra à l'uſage du lait, pour toute nourriture, qu'on aura ſoin de lui couper, les premiers jours, avec un tiers d'eau de chaux ſeconde.

Il continuera l'uſage du lait pendant huit ou dix jours; après quoi on le purgera, & on lui fera prendre, quatre fois par jour, les bols décrits à l'article Crachement de Sang. *Voyez* CRACHEMENT DE SANG.

Au reſte, le malade doit s'abſtenir de boire, le plus qu'il eſt poſſible; le peu de boiſſon qui lui eſt néceſſaire, doit être du vin pur, qui ſoit très-vieux. Les aliments dont il uſe doivent être ſecs: on doit éviter le froid, reſter au lit long-temps, & faire de l'exercice.

On ſe ſert, avec ſuccès, d'une flanelle trempée dans

l'oxycrat, que l'on applique ſur la partie, & que l'on renouvelle pluſieurs fois par jour.

DIARRHÉE, ſ. f. flux de ventre, qui ſignifie en général toutes ſortes de déjections de matieres liquides, plus fréquentes que dans l'état naturel.

On diſtingue la diarrhée ou le dévoiement ſimple de la dyſſenterie, en ce que dans celle-ci on rend des matieres muqueuſes, accompagnées de ſang & de tranchées; ce qui n'arriveroit point dans la diarrhée. Dans l'affection cœliaque, on rend le chyle dans les excréments; cela ſuffit pour la diſtinguer du cours de ventre ordinaire. La lienterie eſt un flux dans lequel on rend les aliments, ſans être preſque digérés. Le flux hépatique differe de la diarrhée, par la quantité des matieres que l'on rend, qui ſont ſanguinolentes, & qui reſſemblent à des lavures de chair. Le flux de ventre conſiſte dans des déjections liquides, mais qui ont éprouvé l'action de l'eſtomac.

Les cauſes du cours de ventre viennent de l'irritation des inteſtins, occaſionnée par l'âcreté de la bile & des ſucs qui ſe répandent dans l'eſtomac: les cauſes éloignées ſont des aliments indigeſtes, le trop grand uſage des liqueurs ſpiritueuſes, l'air froid qui ſupprime la tranſpiration, les veilles immodérées, les purgatifs violents, & généralement tout ce qui peut enflammer le ſang, détourner les matieres âcres qui s'en exhalent, & les faire porter vers les inteſtins.

Le point eſſentiel, dans le traitement de cette maladie, conſiſte à ſçavoir ſi l'on doit l'arrêter ou le laiſſer ſubſiſter. Quand on arrête mal-à-propos le cours de ventre, il peut ſurvenir des maux cent fois plus grands. En général, quand la diarrhée eſt ancienne, qu'elle eſt accompagnée d'une foibleſſe conſidérable, on court beaucoup moins de riſque d'en arrêter les progrès; mais, quand elle eſt récente, & qu'elle ſe déclare avec abondance, il faut bien ſe donner de garde d'en enchaîner le cours.

Le premier ſoin que l'on doit prendre dans la diarrhée, c'eſt de ſuſpendre tous les aliments ſolides, & de s'en tenir à la ſoupe & aux bouillons; après quoi, on

ſera uſage de la décoction ſuivante, qui adoucit, calme les tranchées, & arrête doucement les évacuations.

Prenez, *De la Raclure de Corne-de-Cerf, une once.*
De la Mie de Pain blanc bien écraſée, deux onces.
De la Racine de grande Conſoude lavée, une demi-once.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, que vous réduirez à moitié; paſſez la liqueur, pour boiſſon ordinaire, légérement dégourdie.

Quand on aura fait uſage de cette boiſſon pendant quelques jours, on pourra y ajouter

Une once & demie de Sirop de Coings.

Immédiatement après cette boiſſon, on purgera le malade avec une médecine douce ordinaire, en obſervant de lui faire prendre, le ſoir qu'il aura pris ſa médecine, un demi-gros de diaſcordium, en ſe couchant.

Si, malgré ces précautions, le dévoiement ſubſiſtoit toujours, on feroit prendre au malade le lavement ſuivant:

Prenez, *Des Racines de Guimauve, une once.*
Des Feuilles de Pariétaire,
De Bouillon-blanc, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau; ajoutez-y deux onces de bonne huile: on répétera ce lavement pluſieurs fois par jour.

On repurgera enſuite le malade comme ci-deſſus, en lui faiſant prendre la potion qui ſuit:

Prenez, *Des Eaux diſtillées de Plantain, deux onces.*
Du Bol d'Arménie, deux gros.
Du Diaſcordium, un gros.
Du Sirop de Coings, une once,

pour une potion à prendre par cuillerée, d'heure en heure.

Le lendemain, on purgera le malade avec la potion ſuivante:

Prenez, *Un verre de décoction de Feuilles de Plantain.*
Faites-y fondre

De la Manne, une once & demie.

Paſſez la liqueur par un linge; diſſolvez-y

Du Catholicon double,

Du Sirop Magiſtral, de chaque une demi-once,

pour prendre tiede, le matin à jeun.

Quand on aura ſuivi la méthode que nous venons d'indiquer, on travaillera à remédier à la foibleſſe d'eſtomac, en employant les remedes qui ſont indiqués dans cet article. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Tous ces remedes conviennent dans les diarrhées récentes qui ſuivent l'indigeſtion, & qui viennent de l'excès d'aliments ſolides ou liquides; mais ſi le dévoiement eſt ancien, qu'il ne ſoit accompagné que de déjections aqueuſes, pour lors, après avoir purgé le malade comme ci-deſſus, on lui preſcrira la tiſane ſuivante:

Prenez, *De Racine de Guimauve, une once.*

De Riz, une demi-poignée.

D'Ecorce de Simarouba, une demi-once.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſetiers d'eau, pour réduire à chopine. Le malade prendra de cette boiſſon quatre verres par jour, de trois heures en trois heures, en obſervant, de jour en jour, d'augmenter la doſe du ſimarouba, & de ſuivre exactement les remedes & le régime tracés dans l'article Foibleſſe d'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Il y a des diarrhées qui ſurviennent tout d'un coup, ſans aucune cauſe apparente, & ſans avoir fait aucun excès; telles ſont celles qui ſont produites par un froid ſubit, comme il arrive la nuit, lorſqu'on ſe trouve découvert, ou le jour, quand on a été expoſé à la pluie, à la neige, ou à quelques vents froids: il faut, dans ce cas, avoir recours aux remedes propres à favoriſer la tranſpiration, ſe couvrir la nuit plus qu'à l'ordinaire, & prendre, en ſe couchant, un verre de vin & d'eau, dans lequel on fera fondre un peu de ſucre, & on y ajoutera un peu de canelle & un peu de muſcade, en le faiſant chauffer au bain-marie.

On peut auſſi faire uſage, en pareil cas, d'une infu-

ſion de fleurs de coquelicot, délayée avec un jaune d'œuf, dans laquelle on met un peu de ſucre & une demi-once d'eau de canelle ſimple; on prend cette boiſſon, le ſoir en ſe couchant, le plus chaude qu'il eſt poſſible.

Nonobſtant ces remedes, il faut ſuivre un régime exact pendant quelques jours, & ſe purger comme ci-deſſus.

Si le dévoiement étoit accompagné de fievre, de tranchées vives, de douleur d'eſtomac, de ſoif & de chaleur, il ne faudroit pas faire uſage de ces derniers remedes, mais ſimplement avoir recours au traitement que nous avons indiqué ci-deſſus, qui conſiſteroit dans les ſaignées, les délayants, les lavements, & la tiſane de mie de pain & de corne-de-cerf.

DIETE, ſ. f. ſignifie en général une maniere de ſe ſervir, avec ordre, de tout ce qui eſt néceſſaire pour la vie animale, ſoit en ſanté, ſoit en maladie.

Ainſi la diete regarde non-ſeulement l'uſage des aliments & les boiſſons, mais encore celui de l'air dans lequel on doit vivre, de la ſituation des lieux, du climat, des ſaiſons, &c.

La diete, dans le ſens uſité, ſignifie particuliérement le régime qu'on preſcrit aux malades, par rapport à la nourriture. *Voyez* RÉGIME.

On entend auſſi très-communément par la diete, l'abſtinence que l'on garde, en ne prenant pas ou ne prenant que peu de nourriture. *Voyez* ABSTINENCE & ALIMENTS.

DISLOCATION, ſ. f. ſe dit d'un os ſorti de ſa jointure par quelque effort; on l'appelle *luxation*. *Voyez* LUXATION, & le Dictionnaire de Chirurgie.

DISSOLUTION, ſ. f. ſe dit en parlant des humeurs dont les parties intégrantes ſe ſéparent les unes des autres, ſe réſolvent en un liquide plus atténué, ſoit par l'action naturelle des organes qui conſtituent la vie, ſoit par l'action contre nature des ſolides contre les liquides : ainſi la fievre, par ſon activité, décompoſe le ſang, le diſſout; les exercices violents, les paſſions vives en font à peu près de même. Les maladies

longues, comme le ſcorbut, la vérole, produiſent le même effet.

Pour remédier à cet état, il faut remonter à la cauſe qui l'a produit. Si ce ſont les exercices ou les paſſions, il faut obſerver un régime plus doux & plus tranquille. *Voyez* RÉGIME. Si la fievre en eſt la cauſe, il faut chercher à la détruire. *Voyez* FIEVRE, HYDROPISIE, JAUNISSE, PULMONIE, SCORBUT, VÉROLE, &c.

Voici une émulſion dont on peut faire uſage, pour éviter la diſſolution des humeurs.

Prenez, *Des quatre Semences froides majeures, un gros & demi.*
Quatre Amandes douces, pelées dans l'eau chaude.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, en verſant doucement deſſus un grand verre d'infuſion d'une pincée de véronique mâle, & d'une demi-pincée de lierre terreſtre ou de fleurs de tuſſilage.

Paſſez la liqueur; & ajoutez-y

Six gros de Sirop de Violette,

pour prendre en deux doſes, le matin à jeun, ce qu'on peut répéter le ſoir en ſe couchant. Il faut continuer ce remede pendant quinze jours: il eſt préférable à l'uſage du lait, dans bien des occaſions, comme dans les malades qui ont l'eſtomac aſſez bon; mais, dans ceux qui ont ce viſcere affoibli, il vaut mieux avoir recours au lait, que l'on peut couper avec partie égale d'eau de chaux ſeconde. Au reſte, on peut ſuivre le traitement que nous avons indiqué dans l'article Diabetes. *Voyez* DIABETES, MALADIES DE LA LYMPHE.

DISTORSION, ſ. f. ſe dit de la bouche, lorſque cette partie du viſage & celles qui l'avoiſinent ſont tirées de côté.

On reconnoît la diſtorſion de la bouche à la figure viciée du viſage, de maniere que l'angle des levres eſt porté en haut ou en bas, ou tranſverſalement hors de ſa ſituation ordinaire.

La diſtorſion de la bouche, lorſque cette partie eſt affectée des deux côtés, eſt ordinairement occaſionnée

par le ſpaſme & la convulſion des muſcles qui ſervent à mouvoir les levres dans l'action du rire naturel.

La diſtorſion de la bouche, qui n'a lieu que d'un côté, peut provenir de deux cauſes bien différentes, ſçavoir, de convulſion & de paralyſie. Quand les deux côtés ſont affectés à la fois, cet état eſt convulſif, comme nous l'avons dit : le même effet arrive, ſi l'un des deux côtés de la bouche eſt relâché par quelque cauſe que ce ſoit : pour lors le côté antagoniſte tire la bouche, pendant que le muſcle paralyſé ſe laiſſe allonger.

La cure de cette maladie doit être différente, ſelon la différente cauſe qui l'a produite ; ainſi on doit employer les médicaments anti-ſpaſmodiques, & ſuivre le traitement indiqué dans les convulſions, quand la diſtorſion de la bouche eſt convulſive. *Voyez* CONVULSION, SPASME. Quand, au contraire, cette maladie n'affecte qu'un côté, & qu'elle vient du relâchement d'une des parties de la bouche, il faut ſe ſervir des remedes indiqués dans l'article Paralyſie. *Voyez* PARALYSIE. Tels ſont les ſaignées au bras & au pied, les bains, les bouillons de vipere, les eaux de Balaruc, de Briſſac, &c. On peut, dans ce cas, avoir recours à un bandage en forme de chevrette, pour réduire le viſage à la forme naturelle, & l'y retenir, pendant qu'on travaille à corriger le vice dominant qui a produit la diſtorſion.

DOULEUR, ſ. f. ſe dit d'un ſentiment déſagréable que l'on reſſent dans différentes parties du corps.

La cauſe immédiate de la douleur eſt l'irritation & l'agacement des nerfs ; car ce ſont les nerfs qui ſont les ſeuls inſtruments du ſentiment.

Les cauſes éloignées ſont toutes les choſes qui peuvent occaſionner cette irritation dans les nerfs. Ces cauſes ſont extérieures ou intérieures. On range parmi les premieres, un coup, une chute, une ſolution de continuité. Les cauſes intérieures dépendent de la nature & de la quantité des liquides, qui peuvent être ou trop abondants, & par-là diſtendre les vaiſſeaux & occaſionner un ſentiment douloureux, ou qui peuvent

être trop âcres, & piquer & irriter les nerfs. On peut aussi apporter à ces causes les poisons, les purgatifs violents, & généralement tout ce qui peut mettre les nerfs en action.

On établit ordinairement quatre especes de douleur, sçavoir, la tensive, la gravative, la pulsative, & la pongitive.

On appelle douleur tensive, celle qui est accompagnée d'un sentiment de distension dans la partie souffrante; tel est l'effet de la torture que l'on fait souffrir aux criminels, lorsqu'on les suspend par les bras, & qu'on tire violemment leurs membres.

La douleur gravative est accompagnée d'un sentiment de pesanteur, qui occasionne la distension des fibres de la partie souffrante; tel est l'effet du fœtus dans le ventre de sa mere, de l'eau dans le ventre ou dans la poitrine.

La douleur pulsative est produite par une distension des nerfs, qui répond à la pulsation des arteres; telles sont les douleurs qu'on éprouve quelquefois dans les doigts, dans la peau, dans les oreilles.

La douleur pongitive est accompagnée d'un sentiment aigu, comme d'un corps qui pénetre la partie souffrante; telle est la douleur qu'on éprouve lorsqu'on s'est piqué avec quelque instrument pointu, ou qu'on éprouve l'action de quelque matiere âcre.

La douleur est un sentiment si évident, qu'il ne faut pas beaucoup de signes pour la reconnoître.

Le traitement de la douleur varie, selon la cause qui la produit. Quand la douleur est occasionnée par la distension des fibres, il faut d'abord éloigner la cause qui les tient distendues, & avoir recours en même temps aux saignées, aux lavements, aux humectants, aux cataplasmes, aux fomentations, à la vapeur de l'eau tiede, aux bains, en un mot, à tous les remedes qui peuvent produire le relâchement des parties solides. *Voyez* INFLAMMATION.

Lorsque la douleur provient d'une matiere amassée, qui forme un poids dans la partie, il faut donner issue à cette matiere, soit par les selles, soit par les urines,

ſoit par les ſueurs : pour lors on auroit recours aux lavements, aux boiſſons chaudes, farineuſes, & propres à pouſſer à la peau. Si cette douleur provient d'un corps étranger, qui diſtend ou irrite les nerfs, il faut tâcher d'en faire l'extraction, comme dans la groſſeſſe, dans la pierre & dans les abcès.

Si la douleur eſt pulſative, elle exige à peu près le même traitement que la douleur tenſive.

Enfin, quand la douleur eſt pongitive, il faut employer généralement tous les remedes qui peuvent empâter les matieres âcres qui irritent les nerfs; tels ſont les huileux, le lait, la gomme adraganth, les bouillons de mou de veau, l'eau de poulet, la décoction de fraiſe de veau, & généralement tout ce qui peut adoucir les âcretés, & en fixer l'action : on ſe ſert auſſi, dans ce cas, des abſorbants, comme les yeux d'écreviſſes, les écailles d'huîtres préparées, qui ſe chargent des parties âcres, & en émouſſent l'action.

Il eſt aſſez difficile de donner une méthode curative particuliere dans la douleur, parce qu'elle ſe trouve preſque toujours compliquée avec d'autres maladies que nous avons traitées chacune en particulier.

Quand la douleur ne reconnoît point pour cauſe l'engorgement du ſang ni des humeurs, qu'elle eſt ſubite & très-violente, le remede qui eſt dans ce cas le plus efficace, c'eſt l'opium. On pourroit preſcrire un grain de laudanum, ou la potion ſuivante :

Prenez, *Des Eaux de Pourpier,*
De Laitue, de chaque deux onces.
De Laudanum liquide, quinze gouttes.
Du Sirop Diacode, une demi-once,
pour prendre en deux doſes, à une heure de diſtance l'une de l'autre.

Il eſt bon d'obſerver que l'opium, qui eſt un des remedes les plus efficaces que l'on connoiſſe dans la douleur, n'en détruit point la cauſe : il ne fait ſimplement qu'en éloigner l'effet, en rendant les nerfs inſenſibles; c'eſt pourquoi, après avoir remédié à la douleur, on doit travailler à en détruire la cauſe.

Quand la douleur eſt d'habitude, & qu'elle vient

d'une cauſe incurable, comme d'un cancer, d'une carie dans les os, il faut ſe contenter pour lors d'avoir recours à l'opium, parce que c'eſt le ſeul remede qui puiſſe donner du calme aux malades; mais il faut remarquer qu'on s'habitue inſenſiblement à l'uſage de ce remede, & qu'à la fin il ne produit plus les mêmes effets, à moins qu'on n'en augmente la doſe : auſſi voit-on de ces ſortes de perſonnes condamnées à des douleurs mortelles, prendre juſqu'à trente & quarante grains d'opium à la fois. Au reſte, il eſt eſſentiel de ſe ſervir de l'opium avec tout le ménagement poſſible.

Il eſt bien naturel, quand la douleur eſt ſupportable, d'avoir recours aux ſaignées & aux délayants, parce qu'on met le corps dans un état preſque inſenſible, en courant beaucoup moins de riſque ; néanmoins les douleurs ſont quelquefois ſi violentes, que l'on n'a pas le temps de recourir à ces ſortes de remedes : c'eſt-là le cas où l'on doit faire uſage de l'opium. *Voyez* OPIUM.

DRACUNCULES, ſ. m. *ou* CRINONS. Ce ſont de petits vers capillaires qui s'engendrent ſous la peau, & qui cauſent une grande démangeaiſon. Ils ont environ deux lignes de longueur. On a remarqué, par le microſcope, qu'ils ſont d'une couleur cendrée. Ils ont deux longues cornes ſur la tête, deux gros yeux longs, avec une queue longue, terminée par une touffe de pluſieurs poils : ils paroiſſent velus par les côtés. Il eſt difficile de les tirer entiers, en frottant le corps du malade.

Cette maladie eſt fort rare, & fort peu connue en France ; elle ſe déclare par une petite puſtule qui s'éleve dans les différentes parties du corps, qui, en groſſiſſant, forme une eſpece d'ampoule : quand on la perce, il en ſort une humeur rouge & noirâtre : ſouvent on ſent ſous la peau une eſpece de mouvement vermiculaire, comme celui d'un ver qui ſe remue. On reſſent à la partie où ſe fait l'éruption, ſelon qu'elle eſt plus ou moins ſenſible, une douleur plus ou moins vive, ſelon que le ver eſt plus ou moins actif ; néanmoins on y éprouve toujours le caractere de l'inflammation, accompagnée d'un peu de fievre dans le moment de l'éruption.

Cette maladie a ſon ſiege ordinairement à la cuiſſe, dans les mains & ſur les flancs. Les enfants ſont ſujets à cette vermine; ils en deviennent hectiques, malgré la bonne nourriture qu'ils prennent. Les perſonnes plus âgées en ſont auſſi quelquefois attaquées.

Les cauſes de ces productions vermineuſes ſont difficiles à connoître. On prétend qu'elles viennent d'une eſpece de corruption dans le ſang, occaſionnée par les aliments de mauvaiſe qualité, tels que ſont tous les fruits, & par la chaleur & la nature du climat.

Pour ſe préſerver de cet accident, c'eſt de ne point habiter les climats dans leſquels il eſt commun, parce qu'il y a dans l'air des cauſes qui étendent ſur tous les hommes qui habitent le même pays les mêmes eſpeces de maladies. Le ſecond moyen pour s'en préſerver, c'eſt d'éviter tous les fruits, tous les aliments cruds & indigeſtes, qui peuvent engendrer un mauvais chyle.

Voici comme on s'y prend pour guérir les enfants atteints de cette ſorte de maladie : on les baigne & on les lave dans de l'eau chaude; après ce bain, on leur frotte le dos, les épaules & les bras, avec de la farine détrempée dans du vinaigre ou du miel : auſſi-tôt il paroît ſur la peau de petits tubercules ſemblables à des graines de pavot; on les racle dès qu'ils paroiſſent, & on les tire adroitement avec des pinces, autrement ils rentreroient ſous la peau : on réitere l'opération, juſqu'à ce qu'on n'en apperçoive plus; car, à chaque fois qu'on frotte & qu'on racle, le nombre de ces tubercules diminue.

Quand ce ſont des adultes qui ſont attaqués de cette maladie, il eſt bon de faire précéder une ſaignée & une purgation, de continuer long-temps les bains tiedes, d'appliquer des fomentations émollientes & des cataplaſmes relâchants ſur la partie affectée; pour lors on fait ce que nous avons indiqué ci-deſſus, en obſervant, quand le ver eſt long, de le tirer doucement, & de faire de légeres frictions du côté de la ſortie, pour le pouſſer légérement du côté que l'on veut le tirer : ſi, par malheur, il vient à ſe rompre, il faut lui donner une nouvelle ouverture, & le faire ſortir en entier.

On recommande une diſſolution de quatre grains de ſublimé corroſif dans une pinte diſtillée d'eau de ſureau: on en frottera la partie comme ci-deſſus; & quand le ver ſe préſente, on l'en frotte également: on prétend que cela le fait périr, & qu'on vient après plus aiſément à bout de faire ſon extraction.

DRAGON *ou* DRAGONEAU, ſ. m. eſpece de corde polypeuſe, longue, blanchâtre, ſemblable à un ver ou à un petit ſerpent renfermé dans une veine ſous la peau des bras, des jambes, des côtés, & qui fait élever une tumeur phlegmoneuſe que l'on fait aboutir avec des cataplaſmes, & par laquelle l'on tire doucement cette corde, en la roulant ſur un petit morceau de bois, à meſure qu'on en fait l'extraction. Cette maladie étoit commune à Médine, ville d'Arabie; c'eſt pourquoi on l'appelle *veine de Médine.*

DRAPEAU, ſ. m. maladie des yeux. C'eſt une eſpece d'excroiſſance variqueuſe ſur l'œil, entrelacée de veines & d'arteres, gonflée d'un ſang épais, & accompagnée d'inflammation, d'ulcération, de douleur & de démangeaiſon.

Ce mal provient ordinairement d'inflammation ſur les yeux, de quelque épanchement de ſang entre les membranes du blanc de l'œil, d'un ulcere ou d'autre ſemblable maladie, qui, par la rupture des vaiſſeaux ſanguins, ont donné occaſion au ſang de s'y amaſſer inſenſiblement.

Si le mal n'eſt point ancien, on le traitera comme l'ongle ordinaire, c'eſt-à-dire, en en faiſant l'extirpation. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie. Mais, quand il eſt accompagné de cuiſſon, de démangeaiſon incommode, d'inflammation, de croûtes, d'ulceres, que le malade reſſent de grandes douleurs à l'œil, & qu'il ne peut ſouffrir le jour, il vaut mieux alors ne point entreprendre l'opération, & ſe contenter de ſaigner le malade, de lui faire prendre des lavements, de le mettre à l'uſage des bouillons rafraîchiſſants, tels que ceux que nous avons décrits dans les articles ACRETÉ, AGITATIONS, &c; le purger au bout de quelque temps, & lui faire faire uſage du collyre ſuivant.

Prenez, *De l'Eau de Plantain, deux onces.*
De la Poudre de Tuthie preparée, vingt grains.
De Sel de Saturne, douze grains.
D'Esprit de Vitriol, quinze gouttes.

Mêlez le tout pour un collyre, que l'on fera tiédir, & dont on bassinera les yeux trois ou quatre fois le jour, en en laissant tomber quelques gouttes dans l'œil.

Quand on a appaisé tous les symptômes les plus pressants, & qu'on a rendu le calme au malade, le plus sûr parti est d'extirper la tumeur. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

DURILLON, s. m. callosité saillante de la peau, qui a été pressée, foulée, endurcie par un exercice fréquent ou violent.

Les durillons viennent à plusieurs endroits du corps, sur-tout sous la plante des pieds, à la paume & aux doigts de la main; ce qui les distingue des cors, qui naissent sur les doigts des pieds & entre les orteils.

Les durillons sont d'une même nature, ont une même cause, & par conséquent exigent les mêmes remedes que les cors aux pieds. *Voyez* CORS.

DISPEPSIE, s. f. difficulté de digérer; c'est la même chose que la foiblesse d'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

DYSPNÉE, s. f. difficulté de respirer.

On en distingue de trois degrés: le premier est la dyspnée proprement dite, qu'on appelle autrement *courte-haleine*, c'est-à-dire, une respiration difficile & fréquente, semblable à celle qui survient lorsqu'on fait quelque exercice violent.

Le second degré est l'asthme, qui est une plus grande difficulté de respirer, accompagnée de ronflement & de sifflement, sans fievre.

Le troisieme s'appelle *orthopnée;* c'est la difficulté de respirer la plus violente. Les malades ne peuvent demeurer couchés: ils sont obligés de se tenir debout ou assis, pour pouvoir respirer.

Ces trois états ne sont que des modifications de l'asthme, & exigent les mêmes remedes. *Voyez* ASTHME.

Il y a une autre difficulté de respirer, qui est un symptôme de maladie, comme de la pleurésie, de l'esquinancie, de l'hydropisie du bas-ventre & de la poitrine, de l'apoplexie, &c. On la guérit, en portant remede à la maladie qui en est la cause.

DYSSENTERIE, s. f. maladie qui est accompagnée de fréquentes envies d'aller à la selle, de tranchées, de ténesme, avec de violents efforts, sans aucune déjection, ou avec une matiere glaireuse & sanglante.

Cette maladie est aisée à reconnoître par les caracteres que nous venons d'en donner: on peut voir en quoi elle differe du choléra-morbus & de la diarrhée. *Voyez* CHOLÉRA-MORBUS & DIARRHÉE.

La dyssenterie s'annonce ordinairement par un frisson qui est suivi de chaleur; on commence ensuite à ressentir des tranchées dans les boyaux: les déjections sont glaireuses; les malades souffrent beaucoup en allant à la selle: les matieres sont mêlées de sang; quelquefois il survient de la fievre, qui est même très-violente.

Tout ce qui peut irriter vivement les intestins, en excorier les membranes, en enléver le mucilage qui les couvre, établit les causes de la dyssenterie; tels sont les aliments âcres, les fruits cruds, les boissons spiritueuses, les purgatifs violents, les poisons, les humeurs bilieuses, âcres & corrosives, & les matieres purulentes & sanieuses fournies par quelque abcès.

Dans cette maladie, la matiere des déjections est presque toujours comme de la gomme fondue dans l'eau; ensuite elle présente des pellicules à demi dissoutes, en forme de raclure, comme de petits lambeaux d'épiderme; & enfin des portions de la propre substance des intestins, accompagnées de mucosité sanglante, quelquefois d'une grande quantité de matiere purulente. Ces trois degrés ne s'observent pas toujours dans toutes les dyssenteries.

La cure de la dyssenterie consiste à détendre les solides, à diminuer leur sensibilité, à corriger l'âcreté des humeurs, à les évacuer, & à réparer les intestins.

Pour cet effet, il faut prescrire au malade du repos, lui faciliter le sommeil: il faut qu'il évite toute nourri-

ture ſolide, quand même il n'auroit point de fievre; après quoi, on ſuivra la méthode que nous allons indiquer.

On commencera par faire ſaigner le malade, proportionnément à ſes forces & à la violence de la maladie; & on renouvellera la ſaignée dans tout le cours de la maladie, ſi les douleurs, la fievre ou l'état du malade ſemblent l'exiger: on obſervera en même temps de lui faire prendre des lavements avec de l'eau de tripes, ou avec une décoction de fraiſe de veau; ou, ſi l'on aime mieux, un lavement avec de la graine de lin, du ſon bouilli dans de l'eau, à laquelle on ajoutera de l'huile. Voici un lavement qui eſt très-efficace dans la dyſſenterie.

Prenez, *Une tête de Mouton nouvellement tué, avec la laine.*

Briſez la tête en morceaux, après avoir ôté le cerveau & la langue; faites bouillir cette tête dans quatre pintes d'eau réduites à trois, pour pluſieurs lavements dans la journée. On mettra le malade en même temps à l'uſage d'une tiſane faite avec une décoction d'une demi-poignée de riz & d'une once de racines de grande conſoude dans une pinte d'eau. S'il y avoit de la fievre & qu'elle fût conſidérable, il faudroit ſubſtituer à la racine de grande conſoude une demi-poignée de chiendent: ſi les déjections étoient abondantes & que les douleurs fuſſent conſidérables, on pourroit faire une tiſane avec la graine de lin ſeulement, ou avec de l'orge mondé & grillé.

Après quoi, on fera uſage de la mixture ſuivante:

Prenez, *Des Eaux de Plantain, & de Menthe ſimple, de chaque cinq onces.*
Diaſcordium, trois gros.
Sirop Diacode, deux onces.

Mêlez le tout pour une potion: la doſe eſt de deux onces, deux fois par jour.

Quelquefois cette potion pourroit ſuſpendre les évacuations: il faudroit en ce cas en interrompre l'uſage, & donner des lavements tels que ceux que nous avons indiqués ci-deſſus.

Quand on aura appaisé par ces remedes la douleur violente qu'on éprouve dans les inteſtins, on pourra pour lors faire uſage de l'ipécacuanha, que l'on donnera à la doſe de dix-huit grains, délayés dans un bouillon, pour un adulte, & à ſept ou huit grains, pour un enfant. On doit ſur-tout faire uſage de ce remede dans les eſpeces de dyſſenteries qui ſont accompagnées d'envies de vomir.

Il faut obſerver, le jour que l'on preſcrira l'ipécacuanha, d'ordonner en même temps au malade quinze gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de plantain; ou, ſi l'on aime mieux, l'on fera uſage de la potion ſuivante :

Prenez, *De l'Eau diſtillée de Lis, quatre onces.*
D'Yeux d'Ecreviſſes préparés, un gros.
Du Laudanum liquide, quinze gouttes.
Du Sirop de Stœchas, ſix gros.

On prendra la moitié de ce julep en ſe couchant; &, s'il ne produit aucun effet, on achevera le reſte par cuillerées.

Il ne faut pas négliger en même temps de faire uſage des lavements que nous avons preſcrits, pluſieurs fois par jour; & quand on aura, par ce moyen ou celui de l'ipécacuanha, ſuffiſamment purgé & évacué le malade, on ajoutera dans chaque lavement un gros de diaſcordium & demi-once de baume de tranquille. Si les douleurs ſubſiſtent toujours, on peut auſſi compoſer des lavements avec une chopine de lait & deux gros de thériaque : ils calment & adouciſſent très-promptement les douleurs.

Voici un lavement qui ne manque guere d'appaiſer les douleurs quelques vives qu'elles ſoient.

Prenez, *D'Huile d'Olive la meilleure,*
De Vin de Bourgogne, de chaque quatre onces.
De Thériaque, deux gros.
Ou deux Têtes de Pavot, bouillies dans un demi-ſetier d'Eau.
Et ſix cuillerées d'Eau de Fleurs d'Orange.

Faites chauffer le tout légérement, pour un remede.

On peut ſubſtituer à ce lavement, dont l'uſage doit être circonſpect, des lavements faits avec une décoction de fraiſe de veau, ou d'herbes émollientes.

Le ſurlendemain que l'on aura pris l'ipécacuanha, ſi les douleurs ſont appaiſées, il ne faut pas manquer de purger le malade avec deux onces de manne & une once de catholicon double, dans une décoction de feuilles de plantain. Le ſoir de la purgation, on lui preſcrira la moitié de la potion que nous avons décrite ci-deſſus, ou un grain de laudanum.

Il eſt bon de remarquer que, comme il y a beaucoup d'agitation dans cette maladie, il eſt eſſentiel de procurer du ſommeil au malade; c'eſt pourquoi on lui donnera tous les ſoirs cette même potion, ſur-tout après les ſaignées.

Voici un bol contre la dyſſenterie, dont on peut faire uſage, qui a le même effet que l'ipécacuanha.

Prenez, *Du Verre d'Antimoine préparé avec la Cire, ſix grains.*

Incorporez-le avec un peu de conſerve de roſe rouge, pour prendre le matin à jeun, dans du pain à chanter; ce que l'on continuera juſqu'à guériſon, en laiſſant toujours un jour d'intervalle entre chaque priſe, & donnant, le ſoir que l'on a pris ce remede, la potion calmante ci-deſſus.

Pour les enfants, la doſe eſt de deux grains, & pour les adultes, de ſix: ce remede fait rarement vomir; il purge, mais ſans mauvaiſe ſuite.

Si, par les déjections abondantes, par les envies de vomir, par l'amertume de la bouche, on s'appercevoit que le malade eût beaucoup d'humeurs dans l'eſtomac ou les inteſtins, il faudroit réitérer l'uſage de l'ipécacuanha juſqu'à deux ou trois jours de ſuite, ou de deux jours l'un.

Si la dyſſenterie venoit à réſiſter à tous ces remedes, il faudroit donner en lavement vingt-quatre grains d'ipécacuanha, bouillis avec une tête de pavot blanc dans une chopine d'eau.

Quand la dyſſenterie n'eſt point accompagnée de fievre, & que les tranchées ſont moindres, il eſt inu-

tile de multiplier les ſaignées ; on peut, après un ou deux jours de boiſſon & de l'uſage des lavements, paſſer à l'ipécacuanha. Dans ces ſortes de cas, nous nous ſommes très-bien trouvés du looch ſuivant, qui adoucit & lubréfie les membranes de l'eſtomac.

Prenez, *De Gomme Arabique en poudre fine, deux gros.*
Un Jaune d'Œuf.

Mêlez le tout, en verſant inſenſiblement une demi-once d'eau de plantain ; ajoutez enſuite,

D'Huile d'Amandes douces, deux onces.
D'Yeux d'Ecreviſſes, un gros.
De Sirop Diacode, ſix gros.
D'Eau de Plantain, trois onces & demie.

Faites un looch à prendre par cuillerées.

Il arrive quelquefois que la dyſſenterie devient habituelle, malgré tous les remedes qu'on y emploie pour la détruire : il faut pour lors être extrêmement circonſpect ſur ſon régime, ne vivre que de ſoupe, de bouillon, de crême de riz ; l'on peut boire auſſi un peu de bon vin vieux. Le remede le plus efficace, dans ces ſortes de cas, eſt le ſimarouba, que l'on peut prendre en boiſſon, comme nous l'avons indiqué dans l'article Diarrhée. *Voyez* DIARRHÉE. On peut auſſi preſcrire, de temps en temps, des purgatifs compoſés d'une décoction de deux gros de quinquina dans un demi-ſetier d'eau, auquel on ajoutera une once de ſirop magiſtral & une once de catholicon double.

Au reſte, dans cette eſpece de dyſſenterie, l'eſtomac eſt preſque toujours affoibli, & eſt la cauſe de ſa durée ; c'eſt pourquoi il faut ſuivre le traitement que nous avons indiqué dans la foibleſſe d'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Pour réparer les inteſtins, il faut avoir recours aux crêmes de riz, de lentilles, aux aliments doux, au lait pour toute nourriture, & ſur-tout au looch ci-deſſus.

DYSURIE, ſ. f. C'eſt une excrétion douloureuſe & pénible de l'urine, avec une certaine ſenſation incommode de chaleur & de douleur.

Quand cette opération ne ſe fait que goutte à

goutte, on l'appelle *ſtrangurie;* ce n'eſt, à proprement parler, qu'un degré plus violent de dyſurie. *Voyez* STRANGURIE.

Quand la ſuppreſſion d'urine eſt totale, on la nomme *iſchurie. Voyez* ISCHURIE.

La cauſe immédiate de cette maladie vient du reſſerrement de toutes les parties qui conſtituent les voies urinaires, & de la ſenſation douloureuſe que l'on y ſouffre; c'eſt ordinairement l'âcreté de l'urine qui produit cet effet. La grande chaleur, les exercices violents, les aliments âcres, les liqueurs ſpiritueuſes, contribuent beaucoup à donner de l'âcreté aux urines. *Voyez* ACRETÉ & ACRIMONIE. La dyſurie peut auſſi être occaſionnée par la préſence d'une pierre, par une inflammation ou un ulcere de la veſſie.

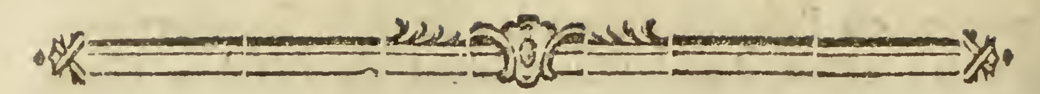
On doit commencer le traitement de cette maladie par des ſaignées plus ou moins répétées, des lavements, des fomentations émollientes avec les herbes de pariétaire, de mauve, de guimauve, le petit-lait, l'eau de poulet priſe en grande abondance, & ſur-tout les bouillons & les tiſanes que nous avons preſcrits dans les articles ACRETÉ & ACRIMONIE.

On peut donner au malade, trois fois par jour, un petit bol compoſé d'un ſcrupule de racine de guimauve ſéchée, & d'un ſcrupule de ſucre candi, que l'on unit avec un peu de ſirop de guimauve: ſi ce bol eſt trop gros, on le partage en deux.

On recommande auſſi de donner au malade une demi-once de ſuc de lierre terreſtre dans un bouillon, deux fois par jour.

On peut auſſi frotter la partie avec de l'huile roſat, de l'onguent populéum, & appliquer immédiatement deſſus un cataplaſme fait avec la mie de pain, le lait & un gros de thériaque, unis enſemble.

Il ne faut purger dans cette maladie, que quand les douleurs ſont totalement ceſſées, & que l'on n'a plus à craindre de rechute. *Voyez* SUPPRESSION D'URINE, & le Dictionnaire de Chirurgie.



(EAU)

EAU, s. f. est la boisson la plus commune & la plus salutaire. Les buveurs d'eau jouissent plus communément d'une bonne santé, que ceux qui boivent du vin. Ils sont moins sujets à la goutte, aux rougeurs des yeux, aux tremblements des membres, &c.

L'eau est le meilleur dissolvant des aliments, comme dit ordinairement le vulgaire: en mangeant des fruits ou des sucreries, il faut boire nécessairement de l'eau, parce qu'ils s'y dissolvent mieux.

On boit l'eau froide ou tiede: dans le premier état, elle remplit mieux les vues de la nature; elle appaise la soif, & ranime l'estomac. L'eau froide convient dans tous les tempéraments qui ont l'estomac foible & délicat. Il y a des personnes à qui l'eau froide donne des coliques, dans lequel cas il faut s'en abstenir.

L'eau chaude n'est point amie de l'estomac; elle ne convient que dans le cas où ce viscere est trop sensible: car son effet est d'y produire un relâchement.

Il est bien rare que l'on se trouve incommodé de l'usage de l'eau froide, quand on s'y habitue. L'eau chaude, au contraire, ne sert qu'à énerver l'estomac & le corps, & à rendre l'esprit paresseux. Les vieillards qui ont l'estomac affoibli ou relâché; les personnes foibles & délicates, qui digerent mal, par le défaut d'action des fibres de l'estomac, se trouvent quelquefois très-bien de faire usage, tous les soirs en se couchant, & les matins en se levant, de quelques verres d'eau très-froide: cela donne du ressort à l'estomac, & les met en état de faire la digestion. On a à peu près le mêmes vues, quand, pendant l'été, dans les chaleurs vives, on fait usage des glaces qui relevent l'abattement de l'estomac, occasionné par la chaleur, & qui rétablissent par-là la digestion interrompue.

Quoique l'eau froide soit préférable en général à l'eau chaude, il faut bien se donner de garde d'en

faire usage quand on est en sueur, à moins que l'on ne continue à s'échauffer après en avoir bu.

L'eau prise en trop grande quantité fait toujours beaucoup de mal ; &, quand on veut en faire excès, il vaut mieux la boire froide.

L'eau de pluie, quand elle tombe, est la plus légere de toutes pour l'estomac, & par conséquent la meilleure ; ensuite l'eau de source, de riviere : celles que fournissent les pluies, les neiges & les glaces fonduës, viennent après celles-là : les eaux des lacs sont plus pesantes à l'estomac que celles-ci : les plus lourdes sont les eaux de puits, d'étang ou de marais.

Si l'eau convient dans l'état de santé, elle n'est pas moins profitable dans l'état de maladie : c'est sur-tout dans les maladies vives, dans les inflammations, que l'on doit faire un grand usage de l'eau. Quand les malades sont dans la force de leur âge, & qu'ils sont d'un tempérament fort & robuste, ils ressentent un effet marqué de l'eau : dans ce cas, il faut presque toujours la boire chaude. Elle nettoie l'estomac des restes d'une mauvaise digestion ; &, en mettant de l'humide dans le sang, elle prévient les inflammations. Il est bien rare que l'on fasse usage, dans les maladies, de l'eau chaude toute pure ; car elle est trop rebutante par elle-même : on y fait infuser quelques plantes qui en changent souvent le goût, sans en changer la vertu.

L'eau prise extérieurement a des vertus très-efficaces ; nous les avons détaillées dans l'article Bain. *Voyez* BAIN.

On se sert quelquefois de l'eau froide, jettée avec force sur le visage, pour arrêter les évanouissements : elle produit aussi quelquefois le même effet dans les hémorrhagies, par le resserrement subit qu'elle occasionne dans les vaisseaux.

EAUX MINÉRALES. On donne ce nom aux eaux qui contiennent des sels ou des substances métalliques en dissolution.

On partage en deux classes les eaux minérales ; on appelle les unes *aigrelettes*, qui ont effectivement un goût piquant, & qui sont communément froides & ferrugineuses ; on nomme les autres *thermales*, qui sont

ſimplement ſalines, bitumineuſes, & dont le degré de chaleur excede celui de la température ordinaire des fontaines.

Nous allons faire l'énumération des principales eaux minérales de France, & donner un précis de leurs vertus.

Eaux minérales du Mont-d'Or en Auvergne.

Ces eaux ont un goût aigrelet, vineux, qui prend au nez, qui eſt couvert enſuite par un goût fade & déſagréable, auquel bien des malades ne ſçauroient s'accoutumer; elles n'ont point d'odeur marquée, ſinon une légere odeur de leſſive: au reſte, cette eau eſt très-vive, très-claire, douce au toucher, juſqu'à paroître ſavonneuſe.

Ces eaux contiennent de la ſélénite, du ſel marin, du ſel alkali minéral, un peu de ſel de Glauber, & une matiere graſſe & bitumineuſe. On preſcrit ces eaux dans les obſtructions du bas-ventre, dans l'épaiſſiſſement des humeurs, pour les faire circuler, & pour rendre le ſang plus liquide: elles conviennent ſur-tout dans les maladies du foie, & dans la foibleſſe d'eſtomac.

Eaux minérales de Vichy.

Il y a dans ces eaux un ſel minéral alkali dominant, avec quelque légere portion de ſoufre, de fer & de vitriol.

Les vertus principales des eaux de Vichy ſont de purger, & de pouſſer par la voie des urines & de la tranſpiration. Les eaux froides, comme celles des fontaines Gargniés & l'eau tiede du Gros-boulet, ſont plus purgatives que les eaux chaudes de la Grille & des deux puits des Capucins; & ces dernieres agiſſent auſſi plus ſenſiblement par la tranſpiration.

Comme les eaux de Vichy ſont vives, & qu'elles portent près d'un gros & demi de ſel ſur une pinte, on doit être circonſpect à en preſcrire l'uſage: elles operent des fontes ſubites, & donnent très-aiſément la fievre; ſouvent, les premiers jours, elles ne purgent que peu ou point du tout: dans la ſuite, elles purgent

davantage. Elles conviennent dans les maladies causées par la crudité & l'épaississement de la lymphe, dans celles qui résultent de l'obstruction des premieres voies, dans les abondances de pituite qui coule du cerveau; encore doit-on prendre garde que les malades ne soient point épuisés, & qu'ils soient d'une constitution forte & robuste. Elles sont pernicieuses dans les maladies de poitrine, dans les tempéraments secs & atrabilaires.

Eaux minérales de Forges.

On trouve dans ces eaux de la sélénite, du sel marin, du sel de Glauber, & une espece de bitume ou des parties sulfureuses. On fait beaucoup de cas de ces eaux, dans les embarras des visceres & dans l'obstruction des vaisseaux. Elles délayent, absorbent & adoucissent l'âcreté des humeurs; elles sont résolutives, & donnent de la force aux parties.

Eaux minérales chaudes de Bourbon-l'Archambault.

Ces eaux contiennent naturellement du sel marin, du sel de Glauber, un sel alkali, du bitume, de la sélénite, une terre fort absorbante, & du fer.

Les vertus de ces eaux sont de déterger, d'incifer, de résoudre, tant par la transpiration que par les urines: elles servent aussi à dessécher & à fortifier.

Nouvelles Eaux minérales de Passy.

Les matieres contenues dans ces eaux fraîches & non altérées, sont un vitriol naturel, du sel de Glauber, du sel marin, un bitume liquide ou une huile minérale, de la terre alkaline & de la sélénite, dont le mélange étendu dans une eau claire & bien filtrée au travers de la terre, fait ce composé merveilleux que la nature travaille elle-même, & nous fournit abondamment.

Ces eaux sont rafraîchissantes, émollientes, apéritives: elles purgent, poussent aux urines, & donnent de la force aux parties.

On laisse reposer ces eaux, jusqu'à ce qu'elles aient

déposé une partie du fer qu'elles contiennent, & pour lors on les appelle *eaux dépurées de Passy*. Elles sont composées à peu près des mêmes principes que les nouvelles eaux, mais en bien moindre quantité : aussi sont-elles bien moins actives, puisqu'elles ne purgent pas, & qu'elles passent pas les urines.

Eaux minérales de Plombieres & de Bains.

Dans certains cas, les eaux de Bains l'emportent sur celles de Plombieres, comme pour les maladies de poitrine, les gouttes vagues & les rhumatismes goutteux.

Ces deux especes d'eaux sont thermales, insipides, sans odeur, & très-limpides : toutes deux contiennent en plus ou moins grande quantité une terre savonneuse.

Les effets & les propriétés de ces eaux sont à peu près les mêmes. Celles de Bains purgent, ce que ne font pas celles de Plombieres. Les eaux de Bains excitent une transpiration douce ; au lieu que celles de Plombieres sont diurétiques, chaudes ou sudorifiques. Elles conviennent toutes deux dans l'épaississement du sang & des humeurs, dans les obstructions au foie & aux différentes parties du corps : comme celles de Bains sont plus douces, elles sont plutôt appropriées dans les maladies de poitrine.

Eaux minérales de Cauterêts.

On retire par l'analyse de ces eaux, de la sélénite, du sel marin, du sel de Glauber, & quelques parties sulfureuses ; mais ces principes sont mêlés en si petite quantité, que l'effet de ces eaux n'est pas violent. On s'en sert dans les maladies de poitrine, dans la pulmonie, dans les obstructions au foie ; elles ouvrent les vaisseaux, divisent le sang & les humeurs, levent les obstructions, & poussent à la transpiration & aux urines.

Eaux minérales de Balaruc & de Bagneres.

On fait un grand usage de ces deux especes d'eau, dans tous les cas où il y a épaississement dans la lymphe, sur-tout à la suite des apoplexies, des paralysies, des engourdissements dans les nerfs, des pesan-

teurs dans les membres. Ces eaux ſont chaudes : elles contiennent du ſoufre, du vitriol & du ſel de Glauber.

Nous ne nous ſommes pas beaucoup étendus ſur les eaux minérales, parce que nous indiquerons à chaque article les cas où elles conviennent.

EBULLITION, ſ. f. petite tumeur qui s'éleve ſur la ſurface de la peau, en très-peu de temps : c'eſt une eſpece d'efferveſcence du ſang ; c'eſt ce qui fait qu'on lui donne le nom d'*ébullition*. Le premier temps de la petite-vérole ſe nomme ainſi. Nous en traiterons dans différents articles. *Voyez* ERUPTION, EXANTHÊME.

ECHAUBOULURE, ſ. f. petites puſtules rouges qui viennent à la peau. *Voyez* EBULLITION.

ECHAUFFEMENT, ſ. m. ſe dit de toute maladie qui eſt cauſée par une trop grande agitation du corps, qui en augmente la chaleur. *Voyez* ce que nous en avons dit aux articles CHALEUR ANIMALE, CONSTIPATION.

ECHYMOSE, ſ. f. tumeur ſuperficielle, molle, qui rend la peau livide ou bleue, & qui eſt produite par du ſang épanché dans les cellules graiſſeuſes.

Les cauſes des échymoſes ſont les chutes, les coups, les piquures, les tiraillements, les extenſions violentes, les fortes compreſſions, les ligatures trop ſerrées ; c'eſt ce qu'on voit arriver quelquefois après la ſaignée, & quand on s'eſt donné quelque coup violent ſur les doigts.

Il y a des échymoſes qui ſont très-conſidérables ; telles ſont celles qui viennent aux yeux, après des coups violents, & celles dans leſquelles il y a quelques vaiſſeaux rompus, dont le ſang ſe dégorge en très-grande abondance.

Quand les échymoſes ſont encore nouvelles, & qu'il n'y a pas long-temps que l'on a reçu le coup, on ne peut rien faire de mieux que d'appliquer ſur la partie de la raclure de racine de couleuvrée fraîche, & ſe ſervir de la pulpe de la racine vierge, & du ſuc de la racine de ſceau de Salomon, en ſe contentant de faire prendre à l'intérieur une tiſane de vulnéraire, ou une infuſion des plantes qui ſont rapportées dans l'article Contuſion. *Voyez* CONTUSION, & le Dict. de Chirurgie.

Quand l'extravaſation du ſang eſt conſidérable, & qu'il y a long-temps que la contuſion eſt faite, il faut commencer par ſaigner le malade, lui faire prendre des tiſanes vulnéraires, & appliquer ſur la partie des compreſſes trempées dans une décoction des ſommités de petite centaurée & d'abſinthe, de fleurs de ſureau, de camomille & de mélilot, cuites dans des parties égales de vin & d'eau.

Si la quantité du ſang extravaſé eſt trop forte pour pouvoir le rappeller dans la circulation, on doit ouvrir la tumeur pour donner iſſue au ſang épanché ; c'eſt le ſeul moyen de prévenir la gangrene de la partie. On jugera que la gangrene eſt près de ſe former, quand la partie eſt tout-à-fait livide, que la tumeur eſt ſans douleur, qu'il n'y a plus de chaleur dans les parties, & qu'elle commence à ſe gonfler : au reſte, on doit, dans ce cas, avoir recours au chirurgien.

En faiſant uſage à l'extérieur des remedes propres à repouſſer le ſang extravaſé, on pourroit, pour lui donner plus de facilité, preſcrire au malade un grain d'opium : ce calmant, en donnant du repos, diminueroit la fluxion & la tenſion des fibres ; ce qui rendroit la réſolution du ſang plus facile. Il faut remarquer que l'uſage de l'opium n'eſt bon que dans le premier inſtant de l'échymoſe : au reſte, nous avons traité de ces maladies dans les articles CONTUSION, COUP, CHUTE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

ECORCHURE, ſ. f. dépouillement de la ſurpeau, occaſionné par quelque cauſe externe.

Cette maladie eſt extrêmement commune ; mais elle eſt fort légere : on peut mettre ſur la partie un linge couvert d'huile, d'un peu de populéum, ou de quelqu'un des onguents que nous avons décrits dans la Brûlure. Nous en traiterons plus au long dans l'article Excoriation. *Voyez* EXCORIATION, & le Dictionnaire de Chirurgie.

ECORCHURE DES ENFANTS. Les petits enfants ſont très-ſujets, lorſqu'ils ſont au berceau, & qu'on ne les tient pas dans une grande propreté, à des écorchures entre les cuiſſes. Les excréments & l'urine, par leur

séjour, irritent la peau délicate de ces petits, & y cause ces écorchures qui sont accompagnées de cuisson.

Comme, chez les enfants, les humeurs tendent toujours à l'aigre, c'est plutôt l'acide qui se développe dans leurs excréments qui y donne lieu, que toute autre cause: c'est pourquoi les absorbants, comme la craie en poudre, ou les coquilles d'œufs calcinées, sont ce qu'on peut employer de plus favorable pour guérir ces petites écorchures. Si on a soin de tenir les enfants très-propres, on leur évitera ces petits maux, & plusieurs autres plus graves, qui résultent de la malpropreté. *Voyez* MALADIES DES ENFANTS.

ECROUELLES, s. f. pl. scrophules, humeurs ou tumeurs froides : ce sont des tumeurs dures, squirrheuses, souvent indolentes, qui se forment peu à peu dans les glandes du cou, de la gorge, des aisselles, les aines, quelquefois aux jarrets, aux bras, aux poignets, aux mamelles. On comprend aussi sous le nom d'*écrouelles*, les tumeurs froides qui surviennent aux jointures & sur les os, comme aux pieds, aux genoux, aux coudes, aux mains, & principalement aux doigts, ainsi que la plupart des fluxions opiniâtres qui se jettent insensiblement sur les articulations, sans cause manifeste, & qui sont suivies d'abcès, de gonflement dans les os, &c.

Les écrouelles sont bénignes ou malignes. Les bénignes sont blanches, sans odeur, sans inflammation : elles ont coutume de durer long-temps, sans causer d'accidents fâcheux; elles cedent même quelquefois assez facilement aux remedes.

Les malignes sont rouges, livides, enflammées & douloureuses : elles tiennent ordinairement de la nature du cancer, & résistent à presque tous les remedes.

On reconnoît cette maladie aux différentes parties qu'elle affecte, qui sont toujours les glandes; à leur nature, qui est ordinairement spongieuse; à l'inspection du malade, qui a le visage pâle, la fibre foible, & qui est ordinairemene dans un âge peu avancé.

La cause formelle de cette maladie vient de l'embarras de la lymphe dans les glandes: cet épaississe-

ment eſt occaſionné par des matieres acides ou âcres qui arrêtent ſon mouvement. Les mauvais aliments, le trop grand uſage des boiſſons aqueuſes, la foibleſſe naturelle du corps, l'oiſiveté, & l'uſage prématuré du vin dans les enfants, contribuent beaucoup à former cette maladie; elle eſt pourtant quelquefois héréditaire, & pour lors elle dépend d'un vice particulier dans les humeurs.

Quand les écrouelles ſont récentes, qu'elles ne ſont point héréditaires, & qu'elles ne portent aucun caractere de malignité, on en vient plus aiſément à bout. La ſaignée eſt un remede qu'on doit éviter dans cette maladie, parce qu'elle ne ſert qu'à relâcher les vaiſſeaux, & à augmenter l'embarras des humeurs; cependant, quand le ſujet eſt d'un certain âge, qu'il eſt d'un tempérament ſanguin, on peut faire tirer un peu de ſang: immédiatement après, on mettra le malade à l'uſage de la boiſſon abſorbante décrite dans l'article Cancer. *Voyez* CANCER. Le malade en prendra une pinte par jour: au bout de huit jours de l'uſage de cette boiſſon, on lui preſcrira les bains tiedes, & on lui donnera ſoir & matin un lavement anodin. *Voyez* LAVEMENT. On le purgera, immédiatement après, avec une médecine, en deux verres, que l'on répétera le ſurlendemain. *Voyez* PURGATION.

Ces remedes généraux ne ſervent qu'à préparer le ſujet à ſupporter le reſte du traitement; après quoi, on le mettra à l'uſage des pilules ſuivantes:

Prenez, *Savon de Veniſe, deux gros.*
Gomme Ammoniaque, un gros.
Cloportes en poudre, deux ſcrupules.
Æthiops minéral, un gros.

Mêlez le tout dans un mortier, avec ſuffiſante quantité d'huile d'amandes douces, pour faire des pilules de ſix grains chaque.

Le malade en prendra, de trois heures en trois heures, tous les jours, en buvant par deſſus un verre de la boiſſon abſorbante recommandée ci-deſſus.

Il faut obſerver de purger le malade, tous les huit jours, avec le bol qui ſuit:

Prenez, *Jalap en poudre, dix grains.*
Aquila-alba, quatre grains.
Diagrede en poudre, ſix grains,
dans une ſuffiſante quantité de ſirop de Rhamno, pour ſaire un ou deux bols que l'on réitérera tous les huit jours. On n'en donnera que la moitié, ſi le malade eſt un enfant.

On recommencera enſuite l'uſage des pilules ci-deſſus; après quoi, on appliquera ſur les parties affectées un peu de l'emplâtre ſuivant:

Prenez, *De l'Emplâtre de Ranis cum Mercurio, trois gros.*
Du Galbanum, du Sucre de Saturne, & du Sel volatil Ammoniac, de chacun demi-gros.
De l'Huile de Rhue, ſuffiſante quantité.
Faites un emplâtre, en faiſant d'abord diſſoudre les emplâtres ſur un feu doux, enſuite l'huile, & enfin les ſels, pour en étendre ſur un peu de peau, que l'on appliquera ſur la partie affectée.

Si le malade ſe laſſoit de la boiſſon ordinaire, ou qu'elle ne lui fît pas un bien marqué, il pourroit y ſuppléer, en ſe ſervant de la ſuivante:

Prenez, *Des ſomnités d'Ortie blanche, une poignée.*
Faites-les infuſer à froid dans une pinte d'eau commune; paſſez, & buvez-en pendant un mois.

Enfin, après avoir ſuivi tout ce que nous venons d'indiquer, on terminera la cure par l'uſage de la tiſane ſuivante:

Prenez, *Des Bois de Buis & de Genevrier, de chacun une once & demie.*
De la Rapure de Bois de Gaïac, ſix gros.
De Saſſafras, trois gros.
De l'Anis, un gros.
Concaſſez les bois par petits morceaux, & verſez ſur le tout quatre pintes d'eau bouillante, le laiſſant infuſer trente heures ſur les cendres chaudes, dans un vaiſſeau luté exactement avec de la pâte.

Ajoutez-y *Du Séné mondé, une once.*
De Poudre de Jalap, un gros & demi.
De Sel de Glauber, une demi-once.

Laiſſez infuſer le tout ſur des cendres chaudes, pendant deux heures; paſſez la liqueur refroidie, & gardez-la enſuite en un lieu frais dans des bouteilles bien bouchées : la doſe eſt de trois verres tiedes par jour. On continuera cette boiſſon pendant quinze jours.

Ce que nous venons de dire concerne les écrouelles ſimples; mais, quand elles ſont héréditaires ou malignes, elles demandent des remedes bien plu puiſſants.

On recommande en ce cas pour boiſſon la décoction de Varet, qui eſt la plante marine avec laquelle on couvre les paniers d'huîtres.

On en prend une très-petite quantité, qu'on fait bouillir dans deux pintes d'eau: l'uſage continué, pendant un mois, en eſt très-ſalutaire dans les écrouelles.

Après quoi, on aura ſoin de preſcrire au malade l'opiat qui ſuit:

Prenez, *De l'Eponge calcinée,*
De l'Os de Seche préparé, de chaque une demi-once.
De Cloportes préparés, trois gros.
D'Æthiops minéral, une once.
Et une ſuffiſante quantité de conſerve de Roſes,

pour faire un opiat dont le malade prendra un demi-gros ſoir & matin, en buvant par deſſus chaque priſe un verre d'eau de mer.

Un médecin fameux d'Angleterre a obſervé que l'eau de mer, bue à la doſe d'une chopine par jour, étoit le meilleur fondant qu'on connoiſſe dans la cure des écrouelles : ainſi ceux qui, après avoir eſſayé inutilement de tous ces remedes, voudront en faire uſage, ſe tranſporteront ſur un port de mer, & en boiront une chopine par jour, en prenant en même temps l'opiat ci-deſſus.

Si les tumeurs écrouelleuſes ſont ouvertes & qu'elles ſuppurent, on ſuivra la même méthode que nous avons preſcrite pour les écrouelles malignes; on aura ſoin ſeulement de mettre dans les plaies un peu du baume qui ſuit:

Prenez,

Prenez, *Une demi-livre de Feuilles de Tabac.*
Des Feuilles de Véronique & de Cynoglosse, de chaque deux poignées.

Faites bouillir le tout dans quatre pintes de vin, jusqu'à réduction de la moitié; on retirera ensuite les feuilles, dont on exprimera le suc : cela fait, on mettra dans la décoction pareille mesure d'huile d'olive; on fera bouillir ce mélange, jusqu'à ce qu'on n'entende plus de bruit : alors on retirera promptement le chaudron, pour verser le tout dans un autre vaisseau. On prend de cette espece de liqueur que l'on fait fondre avec de la cire, & dont on charge les compresses que l'on applique sur les plaies, en renouvellant l'appareil deux fois par jour.

Quand l'ulcere écrouelleux s'est étendu jusqu'aux os, & qu'il y cause la carie, ce mal est alors presque incurable : voici pourtant une espece d'opiat qui a réussi quelquefois dans ces sortes de cas.

Prenez, *De Mercure revivifié du Cinabre, éteint dans du Savon de Venise, deux gros.*
D'Eponge brûlée & de Cloportes, de chaque deux gros.
De Gomme Ammoniaque & de Camphre, de chaque un gros.
De Conserve de Roses & de Sirop des cinq Racines, de chaque suffisante quantité.

Mêlez le tout pour un opiat, dont on prend un demi-gros soir & matin, en buvant par dessus chaque prise un verre d'eau de mer ou de décoction de varet.

M. Storck, médecin à Vienne en Autriche, a fait depuis quelque temps des expériences avec la ciguë dans les maladies scrophuleuses; elles lui ont assez bien réussi. Depuis, plusieurs médecins en ont fait un usage assez heureux. C'est pourquoi nous conseillons très-fort à ceux qui sont dans le cas d'en avoir besoin, d'y avoir recours. On trouvera à l'article CANCER la maniere de se servir de ces sortes de pilules; l'observation suivante, tirée du Journal de Médecine du mois de Février 1761, suffira pour régler ceux qui voudront employer ce remede.

OBSERVATION

Sur les bons Effets de la Ciguë dans les Maladies ſcrophuleuſes ; par M. MARTEAU, médecin à Aumale.

Alexis, marchand du bourg d'Hornoi en Picardie, s'eſt ſenti, dès l'âge de quatorze ans, de ſcrophules au pied gauche. Il alloit à béquilles : cinq à ſix trous fournirent, pendant trois mois, une mauvaiſe ſuppuration : il guérit ; mais le pied demeura gonflé.

A Noël de l'année 1758, l'humeur ſcrophuleuſe affecta le bras droit. Ce n'étoient, en apparence, que des furoncles : ils ſe multiplierent rapidement, & fournirent des ulceres qui étoient ſuivis d'autres, à meſure que les premiers ſe guériſſoient : la ſuppuration n'étoit que ſéreuſe ou glaireuſe Le dégoût avoit précédé : l'amertume de la bouche, les rapports, les nauſées accompagnoient cet état. Une femme y appliqua un emplâtre véſicatoire, & tarit enſuite l'écoulement, au moyen de quelques herbes deſſicatives : l'humeur reſoula ſur l'eſtomac, & mit, pendant trois ſemaines, ce malheureux dans le plus grand danger ; elle ſe jetta enfin ſur le pied gauche, ſon ancien ſiege dans la jeuneſſe : elle s'y ouvrit pluſieurs iſſues, & l'eſtomac ſe trouva ſoulagé. Quelque temps après, la main droite ſe trouva repriſe : il languit long-temps ſans ſeconrs. La charité engagea M. Mantel, prieur d'Hornoi, à m'appeller au 5 Juillet dernier. L'humérus étoit atrophié : l'avant-bras étoit pâle, œdémateux & très-gonflé ; le carpe ankyloſé, & percé de pluſieurs trous fiſtuleux, dont les bords pâles étoient couronnés de chairs baveuſes : il n'y avoit aucun mouvement à la totalité du bras ; celui des doigts étoit très-obſcur ; le mouvement du pied étoit un peu plus libre, pour la flexion & l'extenſion ſeulement. La face étoit pâle : le malade n'avoit point d'appétit : il preſſentoit les changements de temps ; le bras étoit paralytique.

Je ne vis rien de mieux à tenter que les pilules de ciguë. Je les fis avec l'extrait féculent & la poudre des

racines : je les prefcrivis à la dofe de quatre grains en commençant, avec ordre d'augmenter peu à peu. Au 29 Septembre, le malade étoit à cinquante-quatre grains, fans aucun inconvénient. Le fuccès a été fi rapide, que ce malade s'eft trouvé en état de faire la moiffon, quoique exténué par dix-huit mois de langueur. Cette guérifon eft d'autant plus affurément l'effet de la ciguë, que l'abftinence de tout autre remede ne laiffe pas la moindre équivoque. Je n'ai placé qu'un feul purgatif fondant, dès les premiers jours de Juillet : une violente fuperpurgation qu'il occafionna me fit tenir fur mes gardes ; par la fuite, la ciguë a fait l'office d'un léger folutif : elle tenoit le ventre libre, deux à trois fois le jour : ces pilules, aidées de la ciguë en fomentation, ont fuffi pour la guérifon radicale des ulceres fcrophuleux. Au 29 Septembre, ils étoient tous cicatrifés, après avoir fourni une fuppuration louable : le malade avoit le teint fleuri, très-bon appétit, de l'embonpoint ; l'humérus avoit repris nourriture, le malade marchoit & filoit : il ne lui reftoit qu'une inflammation aux paupieres. Le carpe demeuroit ankylofé : c'étoit un vice fans remede ; mais les mouvements du bras & de l'avant-bras s'exécutoient très-bien, à l'exception de l'extenfion, flexion, adduction & abduction du poignet : la pronation & la fupination fe faifoient quelque peu difficilement ; les changements de temps ne faifoient prefque plus d'impreffion. Il m'a fait dire, il y a quelques jours, qu'il continuoit à jouir d'une bonne fanté.

Je fus confulté au mois de Juillet par une demoifelle d'Amiens, âgée de trente-cinq ans, dont toutes les glandes du cou étoient ftrumeufes ; une, entr'autres, égaloit la groffeur du poing. L'ufage des mêmes pilules fit un effet fi prompt, que, trois femaines après, il lui reftoit à peine une tumeur de la groffeur d'un œuf de poulette. Je n'ai pas eu occafion de la revoir depuis.

Ces obfervations fuffifent du moins pour prouver que la ciguë n'eft un poifon que par la quantité ; qu'à dofe modérée, elle peut être un très-bon remede : je

n'en connois pas qui l'égale pour détruire le virus ſcrophuleux. Je ne puis en dire ſi affirmativement autant de l'obſtruction du foie, ſon action ayant été aidée par les eaux ferrugineuſes, & par le ſavon qu'on ſçait être le diſſolvant ſpécifique de la bile.

EDME. *Voyez* ŒDÊME.

EFFERVESCENCE DU SANG, ſe dit du ſang & des autres humeurs qui ſe raréfient par une chaleur contre nature, & qui gonflent extrêmement les vaiſſeaux, comme il arrive dans la chaleur de la fievre. *Voyez* FIEVRE, BOUILLONNEMENT DES HUMEURS.

EFFORT, ſ. m. Ce terme eſt employé vulgairement, pour exprimer un mouvement violent & extraordinaire, qui eſt ſuivi de rupture ou de deſcente. *Voyez* DESCENTE.

On peut, dans le cas d'un effort qui n'a fait qu'affoiblir les parties, & qui n'a point produit une véritable deſcente, faire uſage de l'emplâtre qui ſuit:

Prenez, *Une Peau d'Agneau avec ſa laine.*

Coupez-la en morceaux: faites-la bouillir dans une ſuffiſante quantité d'eau, juſqu'à ce que la peau ſoit preſque diſſoute; paſſez & exprimez fortement la liqueur, & faites bouillir dans ce réſidu,

De Gui de Chêne, une demi-livre.

De Vers de terre, lavés dans le vin, quatre onces.

Paſſez le tout, & exprimez.

Ajoutez-y *D'Huile de Myrtille,*

De Coings, de chaque une livre.

Faites cuire le tout en emplâtre.

Faites-y fondre enſuite

De la Cire jaune, une livre.

De la Poix navale, de la Réſine & de la Térébenthine, de chaque demi-once.

Ajoutez alors

De Gomme Ammoniaque, de Galbanum, de Myrrhe, d'Encens, de Maſtic, & de Sang de Porc deſſéché, de chaque quatre onces.

Des Racines d'Ariſtoloche ronde & longue, de grande Conſoude, de Noix de Galle,

de Bol d'Arménie, & de Mumie, de chaque trois onces.

On pulvériſera enſemble les gommes & la mumie, après avoir fait ſécher le galbanum; d'une part, on mettra en poudre les racines, les galles; de l'autre part, le ſang de cochon, le bol : on mêlera las poudres enſemble; le reſte, comme nous l'avons preſcrit.

On étendra un peu de cet emplâtre ſur de la peau, & on l'appliquera ſur la partie où on s'eſt donné un effort.

Comme cet emplâtre eſt très-compliqué, & qu'il ſeroit peut-être difficile de ſe procurer toutes les drogues qu'il contient, on peut y ſuppléer avec le ſuivant :

Prenez, *Des Racines de grande Conſoude & de Biſtorte ſéchée, de chaque demi-once.*
D'Alun en poudre, deux gros.
D'Onguent Roſat, deux onces.
De Cire jaune, demi-once.

Faites fondre la cire, l'onguent; ajoutez les autres ingrédients, & faites-en un emplâtre.

Au reſte, on peut ſe donner des efforts dans différentes parties du corps; aux pieds, ce qui forme des *entorſes* : (*voyez* ENTORSE;) aux mains, ce qui ſe nomme *foulure* : (*Voyez* FOULURE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

ÉLÉPHANTIASIS, ſ. f. eſpece de lepre appellée *lepre des Arabes*, différente de celle des Grecs. *Voyez* LEPRE.

ÉMACIATION, ſ. f. état du corps, dans lequel il ſurvient un amaigriſſement & un dépériſſement conſidérable des parties charnues.

Cet état eſt ordinairement la ſuite des maladies aiguës; c'eſt le compagnon des maladies chroniques, comme dans la fievre lente, la fievre hectique, la pulmonie, &c. On y remédie, dans le premier cas, par un bon régime & une bonne conduite. (*Voyez* CONVALESCENCE.) Dans le dernier cas, on ne peut obtenir l'embonpoint qui eſt perdu, qu'en détruiſant ou combattant la maladie que la maigreur accompagne.

Il s'agit ici de la maigreur indépendante de la maladie. On y remédie par des aliments doux & humectants, par l'usage abondant de l'eau, & de l'eau chaude, en respirant un air humide, & évitant un air froid & sec, en dormant beaucoup, faisant peu d'exercice, & surtout en modérant toutes ses passions, en ne buvant jamais ni liqueur ni café, en se mettant au lait, en évitant le vinaigre & les ragoûts épicés.

EMBONPOINT EXCESSIF. C'est l'état dans lequel se trouvent ceux qui sont trop puissants, & dans lesquels la graisse s'accumule outre mesure.

Quoique cet état ne soit pas toujours regardé comme maladie, il n'en est pas moins à craindre, non seulement par les accidents dont il menace, mais encore par les incommodités habituelles qui en sont inséparables; telles sont la peine de se mouvoir, l'oppression au moindre exercice : la graisse qui, dans cette circonstance, s'accumule dans le bas-ventre, & aux environs du cœur qui y est comme enseveli, ne peut que nuire aux fonctions vitales & naturelles, & gêner la circulation.

On n'a rien de mieux à faire, dans cet excès d'embonpoint, que de se retrancher une partie des aliments ordinaires, d'abréger son sommeil, de faire beaucoup d'exercice, & de travailler à quelque chose de pénible : on peut en même temps se purger de temps en temps, se faire suer avec de la tisane de squine, & se faire bassiner avec une tisane de racines de petit houx, de fraisier & de chardon-roland, à la dose d'une demi-once de chaque dans une chopine d'eau.

Les aliments doivent être peu nourrissants, & assaisonnés avec le poivre, la muscade, le sel, le vinaigre, de l'anis, du fenouil : on a employé quelquefois en pareil cas l'eau de mer, dans la même vue. On peut faire usage des frictions sur tout le corps, prendre des bains de vapeurs de temps en temps; fumer & mâcher du tabac; ne jamais se faire saigner, car rien n'est plus propre à engraisser; & sur-tout se donner beaucoup de mouvement, en jouant à des jeux d'exercice violent, comme la paume, &c. *Voyez* l'article GROS VENTRE.

ÉMÉTIQUE, adj. ſ. m. remede qui excite le vomiſſement, ou qui, étant pris intérieurement, fait ſortir avec effort les matieres contenues dans l'eſtomac & les inteſtins.

Il y a pluſieurs eſpeces d'émétique; tels ſont le vin & le tartre émétique, le foie & le verre d'antimoine, la poudre d'algaroth, le *gilla vitrioli*, l'ipécacuanha, l'*azarum*, le tabac, &c.

Tous ces différents vomitifs que nous venons de rapporter ne ſont pas également sûrs dans leur uſage: voici ceux dont on peut ſe ſervir ſans aucun riſque.

1. Prenez, *Du Vin émétique, depuis quinze ou vingt gouttes*, pour un petit enfant;
Juſqu'à une once, pour les adultes.

2. Prenez, *Du Tartre émétique, depuis un grain juſqu'à deux*, pour les enfants;
Et juſqu'à ſix pour les adultes, *dans une chopine d'eau.*

Il faut obſerver que pour en donner cette doſe, il faut que le malade ſoit par lui-même très-robuſte, ou qu'il ſoit dans un cas d'inſenſibilité, ou que l'on ſoit aſſuré du peu d'efficacité de l'émétique.

3. Prenez, *De l'Ipécacuanha, depuis trois ou quatre grains*, pour les petits enfants;
Juſqu'à dix-huit ou vingt, pour les adultes, *dans un bouillon.*

4. Prenez, *De l'Oxymel ſcillitique, une once.*
Du Vitriol blanc, quinze grains.
Du Vin émétique, trois gros.

La doſe eſt du tiers pour un enfant.

5. Prenez, *De l'Oxymel ſcillitique,*
De l'Huile d'Amandes douces, de chaque quatre onces.

Donnez-en deux cuillerées à la fois, de temps en temps, juſqu'à ce que le remede opere.

6. Prenez, *Des Feuilles vertes d'Azarum* ou *de Cabaret, depuis cinq juſqu'à neuf feuilles.*

Pilez-les avec trois onces de vin blanc, & faites-les macérer à froid, pendant une heure, pour faire prendre en une priſe, & le quart à un enfant.

7. Prenez, *De l'Ecorce moyenne de Sureau, deux poignées.*

Faites-les bouillir dans un demi-ſetier de lait & d'eau, juſqu'à conſommation de la moitié.

8. Prenez, *D'Huile d'Olive, quatre ou cinq onces, dans un bouillon.*

Cela peut quelquefois faire vomir, quand on y a de la diſpoſition, ou même de l'eau chaude toute ſeule, en ſe chatouillant le goſier avec la barbe d'une plume, ou avec le doigt.

Il faut remarquer, en faiſant uſage des vomitifs, d'avoir toujours une quantité d'eau tiede toute prête, ou de l'eau de veau ou de poulet, pour délayer les matieres contenues dans l'eſtomac, & en faciliter la ſortie, afin d'emplir l'eſtomac, & par-là de rendre les efforts moins violents. Faute de cette précaution, le vomitif, loin de produire les évacuations, ne fait qu'irriter, & jetter le malade dans des convulſions très-fortes.

C'eſt préciſément l'abus dans lequel on tombe tous les jours dans l'apoplexie, où l'on donne l'émétique juſqu'à ſoixante, ſoixante-dix grains; ce qui, ne faiſant point d'effet, ſe change en un poiſon dans l'eſtomac du malade, & le fait tomber dans un ſpaſme univerſel: c'eſt pourquoi, quand on a donné huit ou dix grains de ce vomitif, il vaut mieux ſuſpendre, & avoir recours aux purgatifs, que de continuer un remede qui peut devenir auſſi dangereux.

Il eſt eſſentiel auſſi, en employant le tartre émétique, de ne donner ni bouillon gras, ni faire uſage des huileux, parce qu'ils empâtent l'émétique, l'empêchent de ſe diſſoudre, &, par conſéquent, de produire ſon effet.

Le moyen le plus sûr pour appaiſer les efforts du vomiſſement, quand ils ſont trop violents, c'eſt de donner la potion ſuivante par cuillerées.

Prenez, *Des Eaux diſtillées de Ceriſes noires & de Menthe, de chaque deux onces.*
De Laudanum liquide, vingt gouttes.

D'Esprit de Vitriol blanc, vingt gouttes.
De Sirop de Stœchas, une once.

On peut aussi donner la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Menthe, deux onces.*
De Mélisse composée, une demi-once.
De Gouttes anodines, vingt.

Mêlez, pour une dose.

On, si l'on aime mieux, on peut verser une once de suc de citron sur deux gros de sel d'absinthe; cela est bon pour arrêter le vomissement, en le prenant en une dose.

On observera de faire des frictions au malade sur le dos, d'appliquer à l'extérieur des serviettes chaudes, & de faire passer beaucoup de boissons aqueuses.

Au reste, il faut être fort circonspect sur l'usage de l'émétique & des vomitifs; ne point prescrire ces remedes, que l'on n'ait fait précéder les saignées ou les boissons: il faut aussi faire attention de ne point employer les vomitifs, quand le malade a quelque descente, qu'il est sujet au crachement de sang, qu'il est d'un tempérament trop foible, à moins qu'il n'y ait une nécessité urgente pour le faire. On ne doit pas les prescrire aux femmes grosses, à celles qui ont leurs regles, aux nouvelles accouchées, aux malades attaqués d'inflammation à l'estomac ou au foie; ce que l'on connoît par la tension du bas-ventre, & par la vive douleur que l'on y ressent lorsqu'on y touche. Il ne faut pas même se tromper sur les envies de vomir qui accompagnent cet état, car ce seroit de quoi faire périr le malade sur le champ.

Avant de donner l'émétique, on doit s'informer si le malade vomit facilement; car il y a des personnes qui ne vomissent jamais, en prenant même la plus forte dose d'émétique: d'autres sont d'une constitution si délicate, qu'ils ne supportent que très-difficilement le vomissement; de sorte que les forces leur manquent, & qu'ils tombent dans des syncopes dangereuses. Il faut examiner de plus, si le malade est pulmonique; &, si c'est une femme, si elle est sujette à des pertes.

L'émétique ne convient point dans les apoplexies cau-

ſées par un coup reçu à la tête, ou par quelques chutes violentes, ni dans les obſtructions invétérées du bas-ventre, à moins que l'on ne ſoit forcé de le faire par quelques grands accidents.

Quand on eſt dans un cas preſſant, il ne faut pas tarder à donner l'émétique, ſinon il vaut mieux le donner le matin à jeun, parce qu'alors il agit avec plus de force, & plus immédiatement ſur les mauvais levains de l'eſtomac. *Voyez* VOMITIF.

EMPHYSÊME, ſ. m. tumeur molle, blanche, luiſante, élaſtique, indolente, faite d'air répandu ſous la peau dans les cellules du corps graiſſeux : c'eſt une bouffiſſure ſemblable à celle des animaux qu'on ſouffle après les avoir tués.

L'emphysême eſt univerſel ou particulier : il differe de l'œdême, en ce qu'il ne retient point l'impreſſion du doigt. Quand on comprime celui de la poitrine, l'air, ſe retirant de cellule en cellule, fait une crépitation comme le parchemin ſec.

La cauſe de l'emphysême eſt preſque toujours externe ; il eſt ſouvent une ſuite des plaies faites aux différentes parties du corps. Il arrive rarement que l'emphysême ſoit produit par une cauſe interne, parce que l'air qui en fournit la matiere étant naturellement incorporé avec les humeurs, & réduit à ſes parties élémentaires, a perdu les qualités qui lui ſont propres, & n'agit plus comme un air élaſtique.

Le traitement de l'emphysême conſiſte à faire ſortir du tiſſu cellulaire l'air qu'il contient ; ce que l'on peut obtenir par des preſſions & des frictions modérées, qui pouſſent l'air du côté de la plaie, s'il y en a une ; ou, s'il n'y en a point, on a recours aux ſcarifications.

Quand l'emphysême eſt formé par quelque ouverture faite au corps, il faut la fermer autant qu'il eſt poſſible. On peut faire ſaigner le malade, lui faire prendre des boiſſons rafraîchiſſantes, pour calmer ſon ſang & diminuer la raréfaction de l'air : on peut auſſi, dans ces ſortes de cas, appliquer ſur la partie de la glace pour condenſer l'air, & diminuer ſon volume. Au reſte, rien n'empêche qu'on ne faſſe uſage des ca-

taplasmes que nous avons décrits dans la colique venteuse; ils donnent du ressort aux parties, & facilitent la sortie de l'air. *Voyez* COLIQUE VENTEUSE.

EMPLATRE, s. m. médicament externe, de consistance solide & glutineuse, composé de différentes drogues cuites & unies en masse, qu'on étend sur du linge ou sur de la peau, pour appliquer sur quelques parties du corps.

Les ingrédients qui donnent de la consistance aux emplâtres, sont la cire, les résines, la poix, les gommes, les graisses, la litharge, la céruse, le minium ou autres semblables. Cette composition est la plus solide de toutes celles qui s'appliquent extérieurement. Nous allons donner des modeles des différents emplâtres auxquels nous avons recours dans les différentes maladies.

Emplâtre anodin discussif.

Prenez, *Emplâtre de Cumin, deux onces.*
De Camphre, trois gros.
D'Opium, un gros & demi.

Broyez le camphre avec quelques gouttes d'huile d'olive; vous le mêlerez avec les autres ingrédients, pour s'en servir au besoin.

Cet emplâtre convient dans tous les cas où il faut calmer la douleur, & résoudre les humeurs qui sont amassées.

Emplâtre chaud.

Prenez, *Emplâtre de Gomme, une once.*
Emplâtre connu sous le nom de vésicatoire, deux gros.

Mêlez le tout, en l'amollissant à un feu doux.

Cet emplâtre est un mordant très-efficace & très-utile dans les douleurs fixes, soit dans les membres & dans l'intérieur du corps, comme dans le rhumatisme: la sciatique, la goutte, la dyssenterie & la pleurésie, lorsque ces douleurs ne cedent point aux remedes ordinaires, rarement elles résistent à cet emplâtre.

Emplâtre de Cire.

Prenez, *Cire jaune, quatre livres.*
Résine blanche, deux livres.
Graisse, une livre & demie.

Unissez bien le tout, & faites-le cuire à un feu doux.

Emplâtre défensif.

Prenez, *De Litharge préparée, une livre.*
D'Huile d'Olive, deux livres.
De Bol d'Arménie, préparé,
De Cire jaune, trois onces.
De Térébenthine de Venise, deux onces.
De Sang-Dragon en poudre, une once.

Faites bouillir la litharge dans de l'huile, jusqu'à ce que le mélange soit sur le point d'acquérir la consistance d'emplâtre : faites-y fondre ensuite l'oliban & la cire ; & ,lorsque ces deux matieres seront fondues, ajoutez-y le bol, le sang-dragon & la térébenthine.

Emplâtre vésicatoire.

Prenez, *De Poix de Bourgogne, dix onces.*
De Térébenthine de Venise, & de Cantharides en poudre, de chaque trois onces.

Faites un emplâtre comme ci-dessus.

Emplâtre de Gomme.

Prenez, *D'Huile de Palmier, deux livres.*
De Litharge préparée, de Gomme Ammoniaque & du Galbanum, de chaque douze onces.

Faites bouillir l'huile avec la litharge, jusqu'à ce que le mélange soit sur le point d'acquérir la consistance d'emplâtre ; ajoutez enfin la gomme ammoniaque & le galbanum.

Emplâtre stomachique.

Prenez, *De Cire jaune, quatre onces.*
De Tacamahaca en poudre,
D'Huile de Palmier, de chaque deux onces.
De Clous de Girofle en poudre, une once.

D'Huile de Macis par expreſſion, ſix gros.

Faites fondre la cire & la gomme dans l'huile de palmier, & ajoutez-y enſuite les clous de girofle & l'huile de macis. Il faut avoir attention de frotter l'emplâtre avec un peu d'huile de menthe, lorſqu'on l'a étendu ſur un lingé.

Emplâtre de Ciguë.

Prenez, *De Cire jaune,*
De Réſine de Pin, de chacune demi-livre.
De Poix blanche, ſept onces.
De Gomme Ammoniaque diſſoute dans le Vinaigre, & épaiſſie en forme d'emplâtre, huit onces.

Faites fondre le tout au bain-marie; après quoi, ajoutez
Du Suc de Ciguë exprimé, ſix livres.

Faites-en un emplâtre, en remuant le tout avec une ſpatule de bois, & en ajoutant, pour donner de la conſiſtance, ſi cela eſt néceſſaire, un peu d'huile de caprier.

Cet emplâtre eſt très-efficace dans les obſtructions: il fond & diſſout les glaires épaiſſies; il diviſe les humeurs coagulées, il en procure la réſolution; il convient dans tous les cas d'obſtruction, ſur-tout lorſqu'on a fait précéder l'uſage de notre emplâtre anodin diſcuſſif.

Nous n'expoſerons pas davantage de modeles d'emplâtre, parce que nous en ferons la deſcription dans les différents articles que nous avons à traiter. *Voyez auſſi* le Dictionnnaire de Chirurgie.

EMPYÊME, ſ. m. Ce mot ſe prend pour une maladie, ou pour une opération de chirurgie. Comme maladie, c'eſt, en général, un amas de pus, de ſang, ou de ſéroſité dans la poitrine.

L'épanchement de matiere dans la poitrine peut ſe faire par cauſe interne, à la ſuite de quelque maladie, ou par cauſe externe, à la ſuite d'une plaie ou d'un coup: une plaie qui ouvre quelque vaiſſeau ſanguin, occaſionne un épanchement de ſang. L'épanchement d'eau eſt un effet de l'hydropiſie de poitrine. Celle du

pus, eſt celui d'une pleuréſie ou d'une péripneumonie terminée par une ſuppuration.

Cette maladie ne peut ſe guérir que par l'opération; ainſi il faut avoir recours au chirurgien. Il faut faire attention de ne point ſe réſoudre à l'opération, que l'on n'ait les ſignes ſuivants; 1° la reſpiration courte & laborieuſe; 2° l'inſpiration plus facile que l'expiration; 3° le malade, en ſe remuant, doit ſentir le flot d'un liquide épanché; 4° quand l'épanchement n'eſt que d'un côté, on y ſent un poids; 5° ce côté eſt ſouvent œdémateux; 6° le malade reſpire mieux couché ſur un plan horizontal, que débout ou aſſis; & il ne peut reſter couché, que du côté de l'épanchement, &c. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, *au mot* EMPYÊME.

ENCANTHIS, ſ. m. excroiſſance de chair, qui ſe forme à l'angle interne de l'œil, & qui eſt ſouvent accompagnée d'un écoulement involontaire des larmes. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

ENCÉPHALE, adj. ſ. m. & f. s'emploie particuliérement pour déſigner pluſieurs eſpeces de vers qui naiſſent en différentes parties de la tête.

Ces eſpeces de vers s'engendrent dans le cerveau, ou plus vraiſemblablement dans les ſinus frontaux, ou dans les cellules de l'os etmoïde. *Voyez* VERS.

ENCHIFRENEMENT, ſ. m. maladie qui a ſon ſiege dans la membrane pituitaire; c'eſt celle que l'on appelle vulgairement *rhume de cerveau.*

L'enchifrenement eſt un véritable catarrhe, qui ne differe de celui de la gorge & de la poitrine, que par la différence de la partie affectée: nous avons fait voir quelles étoient ſes cauſes & ſon traitement à l'article Catarrhe. *Voyez* CATARRHE.

Il ſuffit ſeulement de dire que quand on a ſuivi la méthode que nous avons tracée, & que le mal eſt toujours opiniâtre, le plus sûr moyen pour s'en débarraſſer, eſt d'appliquer à la nuque, ou derriere les oreilles, l'emplâtre chaud décrit à l'article EMPLATRE, que l'on étendra ſur une peau, de la largeur d'un écu de ſix francs. *Voyez* EMPLATRE CHAUD.

ENFANT. (*Maladies des Enfants.*) Auſſi-tôt que nous venons au monde, nous commençons par ſouffrir: nos douleurs même ſont quelquefois ſi vives, & notre machine ſi délicate, que nous ſommes forcés d'y ſuccomber. *Voyez* l'Introduction au Dictionnaire de Santé, où l'on donne, ſur l'éducation phyſique des enfants, des préceptes qui ſont de la plus grande importance.

Du Mœconium.

Quand l'enfant vient au monde, il rend par le fondement une matiere excrémentitielle, noirâtre, que l'on appelle *mœconium* : il arrive quelquefois que cette même matiere ſéjourne dans les inteſtins, & ne ſort point à l'extérieur ; ce qui eſt annoncé par des cris, des gémiſſements que pouſſe l'enfant.

Il ſuffit, pour y remédier, de lui faire prendre de l'huile d'amandes douces, avec moitié de ſirop de guimauve par cuillerées, juſqu'à ce qu'il ſurvienne une évacuation.

Des Acides, Coliques, Tranchées.

La premiere maladie à laquelle ſont ſujets les enfants, dépend de la nourriture qu'ils prennent, & de la négligence & de l'ignorance des nourrices auxquelles ils ſont confiés. Le lait, qui eſt la nourriture en apparence la plus ſaine, celle que preſcrit la nature, eſt ſouvent ſujet à ſe tourner en aigre, & à produire des coliques & des tranchées.

Quand on s'en apperçoit, il faut y remédier en purgeant l'enfant comme ci-deſſus, & en ne donnant à la nourrice que des aliments tirés des animaux, comme le bouillon, la ſoupe, le bœuf, le mouton : on peut auſſi lui faire manger du creſſon, pendant quelques jours, pour corriger l'acide de ſon lait ; après quoi, ſi cela dure, on lui fera prendre une médecine compoſée de deux onces de manne, & d'une once de ſirop de pomme. Si, malgré toutes ces précautions, on s'apperçoit que ſon lait ſoit toujours acide, ce que l'on connoît en le goûtant, & qu'il cauſe des tranchées à l'enfant, il faudrra changer de nourrice.

Un des aliments les plus pernicieux pour les enfants, c'eſt la bouillie : les nourrices cependant n'ont point d'autre reſſource, quand elles manquent de lait, ou qu'elles le deſtinent à quelque autre uſage. Cette eſpece de colle préparée avec la farine, qui eſt une partie brute & groſſiere, qui n'a ſubi encore aucune préparation, ni par la nature, ni par le feu, eſt un aliment qui ſe digere toujours très-mal dans l'eſtomac délicat des enfants : auſſi c'eſt elle qui eſt la ſource d'une grande partie de leurs maladies ; la farine qui la compoſe ſe tourne facilement en aigre qui pique & irrite l'eſtomac & les inteſtins des enfants, & leur donne des tranchées continuelles.

Le moyen le plus sûr pour éviter ces inconvénients, eſt de ne jamais leur donner cette mauvaiſe nourriture : on peut y ſuppléer avec une panade faite de mie de pain coupée par tranches, & bouillie dans de l'eau & du bon beurre, avec quelques grains de ſel ; ou, ſi l'on aime mieux, on leur fera prendre la panade ſuivante, qui eſt beaucoup plus facile à digérer & beaucoup plus nourriſſante.

Prenez, *De bon Lait de Vache, un demi-poiſſon.*
De la Mie de pain écraſée, deux onces.

Faites bouillir le tout enſemble légérement pendant trois ou quatre minutes ; ajoutez-y pour lors un jaune d'œuf, que vous battrez bien avec le lait & du ſucre en quantité ſuffiſante.

On peut donner de cette nourriture aux enfants, quand ils en auront beſoin, ſans craindre ni qu'elle s'aigriſſe, ni qu'elle leur cauſe de tranchées.

Il eſt encore mieux de leur faire une bouillie avec de la croûte de pain réduite en poudre. La mie n'eſt pas aſſez cuite, & par-là d'une digeſtion plus difficile.

Dans le cas où l'enfant auroit été nourri avec de la bouillie, & qu'il auroit des tranchées, le ventre gros & dur ; qu'il fît des déjections vertes ; qu'il ſe rebutât contre cet aliment, il ſeroit bon de lui faire prendre, avant de paſſer à la panade que nous venons de décrire, de l'huile d'amandes douces & du ſirop, comme nous avons

dit

dit ci-dessus ; & si l'enfant avoit passé l'âge de trois ans, on pourroit le traiter comme nous l'avons dit aux articles ACIDES & AIGREUR.

Le principal inconvénient de l'estomac des enfants, c'est de faire tourner tous les aliments en aigre ; c'est pourquoi il ne faut jamais oublier dans leurs maladies ce point de vue, auquel on doit toujours s'attacher dans le traitement de leurs maux, parce qu'ils sont toujours comme cause unique, ou cause conjointe de toutes leurs maladies. Nous avons traité cet article très au long. *Voyez* ACIDES & AIGREUR.

Des Descentes ou Hernies.

Les cris redoublés que font ces petites créatures, quand elles ont des tranchées, font qu'ils sont exposés quelquefois aux descentes, par les efforts & les contorsions qu'ils font.

Pour y remédier, aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut d'abord éloigner toutes les causes qui les ont produites, & faire tout ce que nous venons de dire ; après quoi, on appliquera sur la partie du remede qui suit :

Prenez, *De Queue-de-Cheval, que l'on nomme* Equisetum, *une poignée.*

Hachez cette plante bien menu, & faites-la bouillir à petit feu dans un quarteron d'huile d'olive ; quand le tout sera refroidi, servez-vous-en pour frotter la partie, en appliquant dessus le marc qui reste ; ou, si l'on veut, on peut se servir du remede suivant :

Prenez, *De Fleurs de Sureau réduites en poudre fine, ou de Farine de Feve, une once.*

Faites-les bouillir dans six onces d'eau distillée de pruneaux de buisson.

Ajoutez-y *De Sang-Dragon,*
Du Bol d'Arménie, de chaque un gros.

Réduisez le tout en bouillie.

Versez-y *Six cuillerées de Lait de Chevre.*

Etendez de ce mélange sur de la filasse, appliquez-le sur la partie deux fois par jour.

Le remede suivant est aussi d'une grande efficacité en pareil cas.

Prenez, *Deux onces de Minium en poudre ſubtile.*
Une once de ſuc de Racine de grande Conſoude.
Un demi-gros de Térébenthine.

Battez ces drogues enſemble dans un mortier, juſqu'à ce qu'elles ſoient intimement mêlées, & appliquez-en ſur la partie trois fois par jour.

Si tous ces remedes ne ſont d'aucune efficacité, il faut avoir recours à un bandage pour contenir les parties.

Du Carreau.

Les enfants ſont ſujets à avoir le ventre gros & dur: cette maladie s'appelle *le carreau.* La cauſe de cette maladie vient ordinairement de l'épaiſſiſſement de la lymphe, de l'embarras général dans la circulation du bas-ventre, & d'une diſpoſition aux obſtructions.

Ce ſont ordinairement les enfants qui mangent beaucoup, qui ſe nourriſſent d'aliments indigeſtes, comme de fruits, de bouillie, &c. qui ſont expoſés à cette maladie. Quand elle eſt ancienne, & qu'il y a un an & plus qu'elle eſt formée, l'enfant tombe bientôt en chartre. *Voyez* CHARTRE. Quand la maladie eſt récente, il ſuffit de réformer la nourriture, tant pour la qualité que pour la quantité: (*voyez ce que nous avons dit ci-deſſus;*) de ne point faire porter de corps à baleine qui gêne le bas-ventre de l'enfant, & de le mettre à l'uſage du remede qui ſuit:

Prenez, *D'Huile de Lin bien fraîche & bien exprimée, une cuillerée à bouche,*

que l'on donnera à l'enfant le matin à jeun en deux priſes, à une heure de diſtance l'une de l'autre. On aura ſoin en même temps de le purger avec une once de ſirop de chicorée compoſé de rhubarbe, auquel on ajoutera, ſelon l'âge & les forces,

Vingt-quatre Grains de Crême de Tartre.
Huit ou dix Grains de Jalap:

on appliquera en même temps ſur le nombril, des linges imbibés de l'élixir qui ſuit, avec lequel même on fera à l'enfant des frictions.

Prenez, *De Colophone, ſix onces.*
D'Aloès hépathique, une once.
D'Encens mâle, trois onces.

Pilez ces drogues; prenez enſuite une pinte d'eau-de-vie, dans laquelle vous diſſoudrez
Du Vitriol verd,
De Sel Ammoniac, de chaque deux gros.
De Sel de Tartre, deux gros & demi.

Mêlez toutes ces drogues enſemble.

Bouchez bien la bouteille, & tenez-la trois jours ſur des cendres chaudes.

Verſez encore de l'eau-de-vie, jusqu'à ce qu'elle ſurmonte les drogues de la hauteur de ſept à huit pouces. Bouchez la bouteille avec un bouchon & du parchemin par-deſſus, & laiſſez-la pendant quinze jours au ſoleil, ou pendant huit jours auprès du feu. Il faut toujours laiſſer la liqueur ſur les drogues, & prendre garde de la troubler, quand on veut s'en ſervir.

Quand le carreau réſiſte à ces ſortes de remedes, il faut avoir recours à ceux que nous avons indiqués à l'article Chartre *ou* Noueure. *Voyez* CHARTRE, NOUEURE.

Des Maladies de la Peau.

Les enfants ſont très-ſujets aux dartres, aux puſtules, aux échauboulures, aux achores, qui naiſſent à la ſuite de l'épaiſſiſſement de leur lymphe, occaſionné par la préſence des acides dans le ſang. Voici la conduite qu'on doit tenir. Après avoir réformé la nourriture, comme nous l'avons dit ci-deſſus, on paſſera à l'uſage d'un demi-ſetier de petit-lait, qu'on leur fera prendre dans la journée en pluſieurs verres, en y ajoutant une cuillerée de ſirop de violette; on leur donnera en même temps un quart de lavement d'eau de riviere, ou la moitié, ſelon leur âge; ce que l'on réitérera tous les jours : on leur fera prendre enſuite une petite médecine, compoſée d'un demi-gros de rhubarbe, infuſé dans une chopine d'eau, à laquelle on ajoutera une once de ſirop de fleurs de pêcher, dont on leur fera prendre un ou deux verres le matin, ſelon

leur âge. Après la médecine, on les mettra pendant quelques jours à l'uſage d'un ſcrupule d'yeux d'écreviſſes en poudre, partagé en quatre priſes, pour prendre à trois heures de diſtance l'une de l'autre ; ce qu'on continuera pendant cinq ou ſix jours. On les purgera enſuite comme ci-deſſus ; & on leur fera prendre après un demi-ſetier de petit-lait par jour, dans lequel on fera fondre une once de ſirop anti-ſcorbutique.

Si tous ces remedes ne produiſent pas un bon effet, on pourra faire prendre à l'enfant les bains tiedes, pendant trois ou quatre jours, dans leſquels on le plongera pendant un quart d'heure, ou une demi-heure, s'il peut le ſupporter ; & on lui fera prendre les pilules ſuivantes :

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviſſes, demi-gros.*
De Mercure doux, quatre grains.
De Fleurs de Soufre, vingt grains.
D'Extrait d'Enula-Campana, un gros.

Mêlez le tout enſemble, pour faire des pilules du poids de quatre grains pour un enfant de deux ans, & du poids de ſix grains pour un enfant de trois ans. On donnera de ces pilules de quatre en quatre heures, enveloppées dans de la marmelade d'abricot, ou dans une cériſe confite. *Voyez* ACHORE, BOUTONS, DARTRE, ECHAUBOULURE, PUSTULES, &c.

Des Maux de Dents.

Toutes les douleurs des enfants ne ſont pas produites par les aliments dont ils ſe nourriſſent, ni par la foibleſſe de leur eſtomac : les dents qui leur pouſſent leur cauſent des maux cruels ; c'eſt ce qu'on appelle *la dentition.*

Comme les enfants ne peuvent s'exprimer ſur la nature de leurs douleurs, il eſt aſſez difficile de diſtinguer ſi elles viennent des dents ou de l'eſtomac : on peut cependant s'en douter, quand on examine le temps où les dents doivent pouſſer, quand il coule une ſalive abondante de leur bouche, quand ils ont les doigts perpétuellement à leurs gencives, & quand les douleurs qu'ils reſſentent viennent indifféremment après

avoir pris de la nourriture; ce qui les diſtingue de celles de l'eſtomac, qui s'appaiſent par la préſence des aliments.

Il eſt aſſez difficile de trouver des remedes à la dentition des enfants; tout ce qu'on peut faire, c'eſt d'adoucir les gencives, en y ſeringuant continuellement du lait chaud, ou une décoction de guimauve & de figues graſſes, & en frottant les gencives des enfants avec du beurre bien frais pour les ramollir, en leur faiſant tenir dans la bouche une racine de guimauve pelée, lavée & ramollie, qu'ils compriment entre leur mâchoire, & par laquelle ils facilitent la ſortie de leurs dents.

Il arrive quelquefois que, malgré ces précautions, les douleurs qu'occaſionnent les dents ſont ſi vives, qu'il ſurvient des convulſions. Quand les enfants ont paſſé l'âge de trois ou quatre ans, & que les convulſions & les douleurs ſont conſidérables, on peut tenter une ſaignée d'une poëlette, faite au bras, & faire uſage de la potion qui ſuit, qu'on leur donnera par cuillerées.

Prenez, *De l'Eau de Nénuphar, deux onces.*
Du Sirop de Pavot blanc, demi-once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre d'heure en heure.

Si les douleurs ne ſe calmoient point, on pourroit appliquer à la tempe de l'enfant un petit emplâtre d'opium, large comme une piece de 24 ſous. *Voyez* CONVULSION.

Au reſte, les douleurs de dents, occaſionnées par leur pouſſe, ſe guériſſent aſſez difficilement; & le temps en eſt le plus sûr remede. Quelques dentiſtes conſeillent, dans ces vives douleurs, de ſcarifier les gencives des enfants, afin de donner plus d'aiſance aux dents pour prendre leur accroiſſement. Mais il en réſulte pluſieurs inconvénients; le premier, c'eſt que les enfants ne crachent & ne rejettent jamais le ſang qui en coule, & en l'avalant ils peuvent ſe faire beaucoup de mal, parce qu'il ſe corrompt dans l'eſtomac; le ſecond eſt que, les enfants ne pouvant dire poſitivement où eſt le lieu de leurs douleurs, on ne peut

aller qu'à tâtons dans cette opération, à moins que la dent ne se présente en partie ; pour lors les scarifications ne font qu'augmenter les douleurs, sans procurer aucun soulagement. *Voyez* DENTITION.

Des Convulsions.

Outre les convulsions occasionnées par les douleurs des dents, les enfants en éprouvent encore d'autres qui sont occasionnées ou par les vers, ou par la présence des acides. Si ce sont les acides, ce dont on peut s'assurer par les signes qui les accompagnent, on y remédie par les absorbants, les délayants & les évacuants. (*Voyez* ACIDES.) Quand ce sont les vers qui excitent ces convulsions, on s'en assure en consultant les signes qui prouvent la présence des vers, & on les détruira par les remedes appropriés à cette maladie. *Voyez* VERS, & VERS DES ENFANTS dans l'article ci-dessous.

Il est essentiel d'observer que ces convulsions ne se guérissent jamais avec la saignée, & que quand on a le malheur de la pratiquer en pareil cas, elle augmente les convulsions des enfants, & précipite leur mort.

Les enfants nouveaux-nés sont sujets quelquefois, après un long travail de la part de la mere, ou une abstinence très-longue, à avoir des convulsions produites par la foiblesse ; ce que l'on reconnoît à la foiblesse & à la défaillance du pouls, à des bâillements fréquents, au défaut de cris & d'expressions de douleur, qui accompagnent ordinairement toutes les autres especes de convulsions des enfants : il faut alors leur prescrire une potion cordiale pour ranimer leurs forces. On peut, par exemple, leur donner une cuillerée de vin d'Alicante, avec quelques gouttes de l'élixir de propriété, décrit dans la foiblesse d'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On peut aussi avoir recours à la potion suivante, s'ils sont plus avancés en âge.

Prenez, *D'Eau de Chardon-bénit, deux onces.*
De Mélisse simple, une once.
De Canelle, deux gros.
De Sirop d'Œillet, une demi-once.

Mêlez le tout, pour une potion que l'on prendra par cuillerées, jusqu'à ce que les forces reviennent.

Des Vers.

Quoique les vers attaquent indifféremment tous les estomacs délicats, il est pourtant certain que les enfants y sont plus sujets que les adultes, tant par rapport à la délicatesse naturelle de l'estomac, qui ne peut pas digérer fortement & pleinement la quantité de nourriture qu'on leur donne, que par rapport à la nourriture même qu'ils prennent, qui est très-disposée à engendrer des vers.

On reconnoit que les enfants ont des vers, aux signes suivants: aux rapports d'un goût aigre & doux, à la pâleur du visage, à la tension du ventre, aux démangeaisons dans le nez, à l'examen de la langue, qui est presque toujours chargée d'une couche blanche; aux caracteres des yeux qui sont vifs, brillants, & qui semblent tourner à la folie; au pouls qui est vif & serré; & aux déjections qui sont ordinairement très-fétides, & accompagnées de vers & de quelques glaires vermineuses.

Si l'enfant qui a des vers n'a qu'un an ou deux, on lui fera prendre le remede suivant:

Prenez, *Deux grains de Mercure doux.*
Quatre grains d'Extrait de Rhubarbe,

que vous incorporerez avec un peu de marmelade d'abricot, & que vous ferez avaler, en donnant par dessus une petite tasse de bouillon, ou le teton.

Depuis l'âge de deux ans jusqu'à cinq ans, on doit augmenter la dose par proportion: on continuera ce remede pendant huit jours, en le faisant prendre de deux jours l'un.

Le mercure crud, bouilli dans l'eau, peut aussi être donné en boisson dans le même cas; on en fait bouillir un gros dans une pinte d'eau, pendant un gros quart d'heure, & on en donne un petit verre de quatre en quatre heures; ce qu'on réitérera tous les trois jours, jusqu'à parfaite guérison. On peut en même temps appliquer le liniment suivant.

Prenez, *De Fiel de Taureau, demi-once.*

De Coloquinte pulvériſée, demi-gros.

D'Huile eſſentielle d'Abſinthe, un gros.

Mêlez le tout enſemble, & faites-en un liniment que l'on partagera en trois fois, & que l'on appliquera ſur le nombril pendant trois jours.

Si l'on ne peut pas venir à bout de faire prendre tous ces remedes à l'enfant malade, on y ſubſtituera le ſuivant :

Prenez, *Quatre cuillerées à bouche de Vin rouge.*

De Mercure doux, deux grains.

De Semen-contra, vingt grains.

Laiſſez infuſer le tout, pendant un quart d'heure, ſur des cendres chaudes ; paſſez la liqueur que l'on donnera par cuillerées, d'heure en heure, ce que l'on réiterera pendant trois jours ; après quoi on donnera à l'enfant la potion ſuivante :

Prenez, *De Sirop de Fleurs de Pêcher, une demi-once.*

De Tartre émétique, un grain.

Ajoutez-y *Quatre cuillerées d'Eau de Riviere.*

Une cuillerée d'Eau de Fleurs d'Orange,

pour en faire une potion que l'on fera avaler en une fois à l'enfant, & dont on augmentera la doſe, ſi l'enfant a plus de trois ans, en y ajoutant encore

Une demi-once de Sirop de Fleurs de Pêcher.

L'huile d'amandes douces, priſe en partie égale avec le ſirop de violette, & continuée pendant huit jours, à la doſe, chaque jour, d'une demi-once, eſt auſſi très-efficace pour chaſſer les vers des enfants. *Voyez* ce que nous avons dit à ce ſujet aux articles ASCARIDES, STRONGLE, VERS, &c.

Des Indigeſtions & Dévoiements.

Comme l'eſtomac des enfants eſt très-foible, & qu'ils ſont extrêmement voraces & gourmands, ils ſont expoſés aux indigeſtions & aux dévoiements. Il faut, pour y remédier, commencer par faire un bon choix de leurs nourritures, & les empêcher de les prendre en trop grande quantité ; après quoi on les purgera, s'ils ſont à l'âge d'un an ou de deux, avec une once de

ſirop de chicorée, dans deux onces d'huile d'amandes douces; on peut auſſi leur donner, en ce cas, quelques lavements : s'ils ſont plus avancés, on les mettra tous les matins à une infuſion de rhubarbe, faite avec un demi-gros de rhubarbe dans une chopine d'eau, ſur des cendres chaudes, pendant toute la nuit; & on leur fera prendre entre deux tranches de ſoupe.

Six grains de Rhubarbe.
Dix grains d'Yeux d'Ecreviſſes.
Six grains de Sel de Quinquina.

On peut auſſi les mettre à l'uſage d'une tiſane faite avec un demi-gros de baies de genievre bouillies dans une pinte d'eau, dont on leur fera prendre deux ou trois verres par jour, en y ajoutant un peu de ſucre. *Voyez* DÉVOIEMENT, FOIBLESSE D'ESTOMAC, INDIGESTION.

Du Scorbut.

Une des maladies à laquelle les enfants ſont le plus ſujets, c'eſt le ſcorbut : quoique leur eſtomac ſoit aſſez foible pour engendrer beaucoup d'acide, la vivacité de leur pouls, & la chaleur de leur corps eſt ſi grande, que leurs ſucs ſont ſouvent diſpoſés à dégénerer en une acrimonie ſcorbutique.

On reconnoît le ſcorbut des enfants à la pâleur de leur viſage, à leur foibleſſe naturelle, aux douleurs vagues qu'ils éprouvent dans tout le corps, aux laſſitudes qu'ils reſſentent au moindre mouvement, & à leur indolence naturelle, aux accès de fievre qui leur ſurviennent de temps en temps, aux enflures des jambes & bouffiſſure du viſage, à la facilité qu'ont leurs gencives de jetter du ſang, à la mauvaiſe qualité de leurs dents, à une odeur puante & fétide qui ſort de leur bouche, à la foibleſſe des jambes, & à la difficulté qu'ils ont de ſe tenir debout & de marcher.

Comme cette diſpoſition au ſcorbut dépend preſque toujours de l'épaiſſiſſement des humeurs & de la trop grande quantité de nourriture ou de ſa mauvaiſe qualité, il faut commencer par preſcrire aux enfants attaqués de cette maladie un régime convenable.

On les mettra à l'uſage de bouillons de bœuf, dans

lesquels on mettra un tiers de veau : on leur donnera de la soupe, des œufs frais, quelques crêmes de riz, d'orge, de la farine de sagou, de la semoule, dont on mettra une cuillerée à bouche dans une cuillerée de bouillon, en les faisant bouillir jusqu'à ce qu'ils aient acquis une consistance de bouillie liquide ; ou, si l'on aime mieux, pour éviter que le bouillon ne devienne trop âcre par la cuisson, on fera cuire ces crêmes dans de l'eau, & on en mettra une ou deux cuillerées dans du bouillon, en y ajoutant un peu d'eau de canelle. Si le scorbut est bien décidé, il faut faire abandonner aux enfants totalement la viande, & ne les nourrir que de ces especes de crême dans du bouillon. Dans la saison nouvelle des fruits & des légumes, on peut leur faire manger quelquefois des petits pois, des petites feves, des fraises, des pêches, pourvu qu'on le fasse avec modération ; ces productions nouvelles de la terre contiennent un sel savonneux, très-propre à détruire le virus scorbutique & à débarrasser les entrailles, à fondre la lymphe, & même à adoucir la qualité du sang.

Après avoir travaillé au régime, on s'occupera des remedes propres à détruire cette maladie. On peut d'abord mettre l'enfant à l'usage du petit-lait clarifié, à la dose d'un demi-setier par jour, en ajoutant sur chaque verre une cuillerée ou deux à café de sirop anti-scorbutique ; ce qu'on leur fera continuer pendant six jours. Voici des bouillons qu'ils prendront à la suite de l'usage du petit-lait.

Prenez, *Un Poulet maigre.*

Faites-en du bouillon avec deux pintes d'eau ; après quoi, ajoutez-y

De Racine de Raifort sauvage, une once.
De Cresson de Fontaine,
De Beccabunga, de chaque une demi-poignée.

Coupez les racines par petits morceaux ; battez-les légérement dans un mortier, & laissez ensuite infuser le tout chaudement, pendant un quart d'heure, dans le bouillon, ayant grand soin de couvrir le pot, de peur que la partie la plus volatile ne s'évapore ; passez ce

bouillon, pour en prendre un le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir, pendant huit jours.

Après l'uſage de ces bouillons, on paſſera au vin qui ſuit :

Prenez, *Des Racines d'Enula-Campana & de Raiſort ſàuvage, de chaque une once.*

Battez-les légérement dans un mortier, après les avoir coupées par morceaux.

Prenez, *Des Feuilles de Creſſon de Fontaine & de Cochléaria, de chaque une poignée.*

De Myrrhe pulvériſée, un gros.

De Sel Ammoniac, deux gros.

Verſez deſſus une pinte de bon vin blanc; mettez le tout dans un vaiſſeau de verre bien fermé, & laiſſez-le expoſé au ſoleil pendant quinze jours, ou pendant vingt-quatre heures ſur des cendres chaudes; vous paſſerez après la liqueur à travers un linge, & vous y ajouterez

D'Eſprit volatil de Cochléaria, une demi-once,

pour prendre par cuillerées, dont une le matin à jeun, l'autre ſur les onze heures, & la troiſieme ſur les cinq heures du ſoir. On continuera l'uſage de ce vin, conjointement avec le petit-lait, dont l'enfant boira à ſa ſoif.

On aura ſoin de purger l'enfant tous les quinze jours avec une once & demie de manne, & une once de ſirop de pomme.

A l'égard de la bouche, on aura ſoin de la nettoyer tous les matins & tous les jours, avec moitié lait & moitié ſuc de creſſon.

Comme les enfants ſont d'un tempérament fort échauffé, & que tous ces remedes ſont fort chauds, il ſera à propos quelquefois de les ſuſpendre, pour les mettre à la ſimple nourriture des crêmes que nous avons preſcrites ci-deſſus; &, quand le feu ſera un peu calmé, on recommencera les remedes juſqu'à parfaite guériſon. *Voyez* SCORBUT.

Des Ecrouelles.

Les écrouelles attaquent les enfants, par préférence

aux adultes : l'épaiſſiſſement naturel de leur lymphe, joint à la foibleſſe de leurs organes, fait qu'ils ſont plus expoſés aux engorgements des glandes, & par conſéquent, aux tumeurs froides & aux écrouelles.

Il n'y a point de différence dans le traitement de cette maladie, chez les enfants & chez les adultes, à l'exception des remedes, qui doivent être plus doux, donnés en plus petite doſe, & la préparation moins longue. On ſe contentera de faire prendre à l'enfant, pour le préparer, deux verres par jour de bouillon de veau, dans chacun deſquels on mettra deux cuillerées de ſuc de creſſon de fontaine ; ce qu'il continuera pendant huit jours ; après quoi on le purgera avec une once de ſirop de chicorée, compoſé de rhubarbe, & une once & demie de manne. On ſuivra enſuite le traitement indiqué à l'article Ecrouelles. *Voyez* ECROUELLES.

De la Vérole.

Quoique les enfants n'aient point mérité d'être attaqués d'aucun vice vénérien, il arrive cependant quelquefois, qu'ils portent en naiſſant le germe de cette maladie, & qu'ils en ſont même quelquefois ſi maléficiés, qu'ils ſont contrefaits, & pleins d'ulceres & d'humeurs. On trouvera à l'article Vérole la méthode qu'on doit ſuivre pour cette maladie. *Voyez* VÉROLE.

Des Maladies violentes ou aiguës.

Les enfants ſont expoſés aux maladies vives & aiguës, encore plus que les adultes : la grande vivacité de leur ſang fait que la fievre s'allume facilement, & que leurs maladies ſont plus dangereuſes.

La ſaignée, qui eſt le remede le plus commun dans les fievres aiguës, ne convient nullement aux enfants ; il eſt rare qu'elle ne ſoit ſuivie d'accidents fâcheux : les ſeuls cas où elle convient ſont les convulſions & les douleurs conſidérables. Nous ne parlons point de l'inflammation primitive dans les enfants, parce qu'ils n'y ſont point ſujets : il vaut mieux donc, dans les maladies vives des enfants, accompagnées d'une fievre conſidérable, de chaleur, de ſéchereſſe, de ſoif & d'ardeur,

avoir recours aux tisanes adoucissantes, aux lavements & aux bouillons, qu'aux saignées; mais les remedes les plus efficaces dans ces sortes de cas, & qui ne peuvent jamais nuire, sont les absorbants, comme les écailles d'huître préparées, ou les yeux d'écrevisses pris en grande quantité : ils produisent presque toujours de très-bons effets, quand on en continue l'usage pendant deux ou trois jours, en les mêlant dans les bouillons, dans les tisanes, & généralement dans toutes les boissons. On voit ordinairement la fievre se calmer, la sécheresse se dissiper, la langue devenir plus humide, les déjections moins vertes & moins puantes, & les urines couler en abondance. On ne doit point s'effrayer de la quantité de ces matieres terreuses qu'on fait prendre aux enfants; il faut quelquefois qu'ils en aient pris jusqu'à une once, une once & demie, avant de voir cesser les accidents : au reste, on doit proportionner la quantité de ces remedes à la force de la fievre & des symptômes. On ne doit pas oublier de purger les enfants qui sont dans ce cas de trois jours en trois jours, jusqu'à ce qu'on ne trouve plus dans les selles de ces matieres absorbantes, qui sont comme la pierre broyée.

Le traitement des fievres aiguës des enfants, comme on le voit, differe de celui des adultes; & ce que nous venons de dire est d'une si grande importance, que quand on a malheureusement pratiqué une ou deux saignées, il survient des accidents affreux, qui exigent qu'on ait recours aux délayants en boisson & en lavement, & aux absorbants pris en grande quantité.

Des Fievres lentes, de la Chartre.

La maladie la plus à craindre & la plus difficile à guérir parmi les enfants, est la chartre ou la noueure, dans laquelle toutes les parties du corps, au dessous de la tête, tombent dans l'amaigrissement; l'épine se courbe, ainsi que les os, dont les extrémités se gonflent & se nouent, pendant que la tête est fort grosse, que le visage est plein & vermeil, & que le ventre est gonflé & tendu. Cette maladie est presque toujours accompagnée de la fievre lente; & en guérissant l'une,

on remédie à l'autre. *Voyez* CHARTRE, NOUEURE, FIEVRE LENTE, RACHITIS.

Des Ophthalmies des Enfants.

Les enfants ſont ſujets aux ophthalmies, ainſi que les grandes perſonnes; c'eſt une ſéroſité âcre & mordicante qui ſe jette ſur les yeux, qui produit ces ſortes de maladies : l'acrimonie des humeurs pique & brûle les membranes des yeux, & y excite de légeres inflammations.

Il faut commencer à donner, dans ce cas, un lavement aux enfants qui en ſont attaqués; on leur fera prendre en même temps du petit-lait clarifié, & on les mettra à l'uſage des yeux d'écreviſſes en poudre, à la doſe de ſix grains, toutes les deux heures. Une pincée d'euphraiſe infuſée comme du thé, dont on leur donne quelques gorgées, produit ſouvent de très-bons effets. La pulpe de pomme cuite détrempée avec de l'eau-roſe où l'on aura battu un blanc d'œuf, convient ici parfaitement pour appliquer ſur les yeux; ou un petit cataplaſme bien léger, fait avec la mie de pain, le lait de la nourrice & quelques grains de ſafran; ou bien le lait même de la nourrice, rayé dans les yeux du nourriſſon; quelque collyre très-léger, compoſé, par exemple, avec une once d'eau-roſe, & un gros de trochiſque blanc de Rhaſis, dont on étuve ſouvent les yeux & les environs : on continuera en même temps les lavements tous les jours; & ſi la fluxion eſt opiniâtre, on aura recours à l'emplâtre ſuivant :

Prenez, *De l'Emplâtre de Céruſe, deux gros.*
De l'Emplâtre Véſicatoire, un gros.

Mêlez le tout enſemble pour un emplâtre : on en étend un peu ſur une peau que l'on applique à la nuque, & que l'on renouvelle tous les jours juſqu'à parfaite guériſon.

ENFANTEMENT, ſ. m. la ſortie de l'enfant à terme hors de la matrice.

L'enfant eſt ordinairement à terme au neuvieme mois, quelquefois au ſeptieme, au huitieme, au dixieme, & rarement il paſſe ce terme.

Il y a de trois ſortes d'accouchement, le naturel, le laborieux, & le contre nature. Le naturel eſt celui dans

lequel l'enfant présente le sommet de la tête, la face tournée du côté du rectum de la femme, & sort avec facilité : le laborieux est celui dans lequel l'enfant a peine à sortir, quoiqu'il se présente bien : dans le contre-nature, l'enfant présente toute autre partie que le sommet de la tête, comme un bras, une jambe, les fesses ; ou quand le fœtus est monstrueux, qu'il a deux têtes, quatre bras, quatre jambes. *Voyez* ACCOUCHEMENT, dans le Dictionnaire de Chirurgie.

ENFLURE, s. f. Ce terme est employé pour exprimer toute élévation contre-nature qui se forme sur le corps.

L'usage cependant restreint la signification du mot *enflure*, pour désigner un amas d'air ou d'humeur. Si c'est l'air renfermé sous la peau qui est la matiere de l'enflure, on l'appelle *emphysême*. (*Voyez* EMPHSÊME, TYMPANITE.) Si c'est la sérosité ou toute autre humeur aqueuse qui gonfle le tissu cellulaire, on appelle l'enflure qui est formée, *leucophlegmatie*, *anasarque*. Si elle est étendue sur toute la surface du corps, on l'appelle *bouffissure*. Quand elle n'affecte que le visage ou quelque partie du corps, & que l'impression du doigt reste, après l'avoir comprimée, on la nomme *œdême*. Quand elle est produite par un amas d'eau épanchée dans le bas-ventre, on l'appelle *ascite* ; ou dans toute autre cavité du corps, elle se nomme *hydropisie* ; dans les bourses, *hydrocele*. *Voyez* ANASARQUE, ASCITE, LEUCOPLEGMATIE, ŒDÊME, HYDROPISIE, HYDROCELE.

ENGELURE, s. f. enflure qui vient en hiver aux mains, aux doigts des pieds, aux talons, quelquefois aux coudes, au nez, aux oreilles, accompagnée d'inflammation, de douleur, de démangeaison, & suivie bien souvent de solution de continuité.

Les engelures sont des tumeurs enflammées : elles sont d'abord sans rougeur, sans chaleur & sans douleur ; mais bientôt après elles s'enflamment, deviennent rouges, livides, jettent une sérosité rousse & âcre, & dégénerent souvent en ulcere très-considérable.

La cause prochaine de cette maladie est la suppres-

ſion de la circulation, occaſionnée par le froid. Le tempérament pituiteux, les humeurs naturellement épaiſſes, le peu de ſoin à ſe garantir des rigueurs de l'hiver, ſont les cauſes qui diſpoſent aux engelures. Les enfants & les jeunes perſonnes y ſont plus ſujets que les autres, à cauſe de la viſcoſité de leurs fluides, & de la foibleſſe de leurs ſolides.

Les engelures ne ſont pas dangereuſes ; cependant, quand on n'y porte pas remede de bonne heure, elles deviennent très-difficiles à guérir ; elles peuvent même quelquefois attirer la ſuppuration & la gangrene dans la partie.

Les premieres précautions que l'on doit prendre, c'eſt de ſe garnir les pieds & les mains du mieux qu'il eſt poſſible, & de porter des gants ou des chauſſons humectés d'eſprit de vin ; après quoi, le ſoir en ſe couchant, & le matin en ſe levant, on peut appliquer deſſus de l'emplâtre défenſif. *Voyez* EMPLATRE DÉFENSIF.

Quand les engelures ne ſont point ouvertes, on peut ſe frotter les pieds ou les mains avec l'eſprit de ſel ; cela fortifie les parties, & en empêche l'ouverture, en faiſant ſur-tout des frictions avec une flanelle imbibée de cette liqueur : on recommande auſſi, en pareil cas, le jus de navets, ou de la pulpe de rave cuite ſous la braiſe.

Quand les engelures ſont ouvertes, on doit les panſer avec l'onguent de Rhaſis. *Voyez* ONGUENT, *ou* L'EMPLATRE DE NUREMBERG, décrit à l'article Brulure. *Voyez* BRULURE.

Si la gangrene ſurvient, on la traite ſelon les regles ordinaires. *Voyez* GANGRENE.

On doit obſerver de ne pas ſe préſenter tout-à-coup à un grand feu, lorſqu'on ſe ſent les extrémités affectées d'un grand froid, parce que cela peut augmenter l'engorgement des humeurs, & occaſionner de l'inflammation : il faut réchauffer les parties froides par degré, les laver d'abord dans l'eau tiede, & augmenter enſuite la chaleur.

On eſt dans l'uſage, dans certains pays où l'on eſt
expoſé

exposé au grand froid, de ne pas entrer dans les étuves, qu'on ne se soit frotté le visage, les pieds ou les mains avec la neige. On pourroit pratiquer cette méthode pour endurcir la peau des enfants, & la rendre moins accessible au froid.

On peut faire usage aussi avec succès, dans les engelures, du remede qui suit :

Prenez, *Parties égales des Feuilles de Tabac verd.*
De Cynoglosse, ou Langue-de-Chien.
De Jusquiame.

Pilez-les dans un mortier, en les humectant un peu avec du vin blanc; tirez le suc : sur une pinte de ce suc, vous mettrez demi-pinte de vin & une pinte d'huile d'olive, & vous ferez bouillir tout ensemble, jusqu'à ce que le vin soit tout évaporé, & qu'il n'y reste à peu près que l'huile; gardez ce baume dans des bouteilles fermées.

On en applique sur les parties, après l'avoir fait chauffer.

ENGORGEMENT, s. m. se dit des vaisseaux du corps humain, remplis, distendus par les liquides trop abondants, ou trop épais pour pouvoir circuler avec facilité. *Voyez* INFLAMMATION, OBSTRUCTION.

ENGOURDISSEMENT, s. m. Ce terme est employé pour signifier la diminution du sentiment dans tout le corps.

La cause immédiate de l'engourdissement vient de ce que les nerfs sont gênés, comprimés ou obstrués; on éprouve l'engourdissement, quand on est assis sur une cuisse dans une situation gênée : ainsi tout ce qui peut resserrer ou comprimer les nerfs, peut occasionner l'engourdissement; le froid, un coup, une chute, une ligature, produisent cet effet.

Quand l'engourdissement est général, & que l'exercice du sentiment & du mouvement ne se fait qu'imparfaitement, c'est alors l'effet d'un vice du cerveau; c'est ce qu'éprouvent ceux qui sont près de tomber en apoplexie, ou qui ont quelque attaque de paralysie.

Cette maladie se combat en détruisant la cause qui l'a produite : on y réussit, en donnant la liberté aux

nerfs, & en rétabliſſant le mouvement de la circulation qui avoit été intercepté.

Mais quand l'engourdiſſement vient d'un vice du cerveau, c'eſt une véritable paralyſie, qu'il faut traiter avec les remedes appropriés à cette maladie. *Voyez* PARALYSIE.

ENROUEMENT, ſ. m. Cette maladie eſt une eſpece de fluxion catarrhale, qui a ſon ſiege dans les parties de la gorge, & principalement dans celles qui conſtituent l'organe de la voix.

Ce défaut eſt produit par le gonflement des cordes vocales, ou par le relâchement ou le deſſéchement des muſcles qui tendent ces mêmes cordes. En général, ce qui peut relâcher ces parties eſt un amas d'humeurs, qui s'y porte : les tempéraments pituiteux ſont ſujets à cette maladie, quand ſur-tout le froid ſupprime chez eux la tranſpiration ; ce qui forme une eſpece de catarrhe, & un ſon déſagréable dans l'organe de la voix, que l'on appelle *voix rauque*. Il peut arriver auſſi que l'enrouement ſoit produit par le deſſéchement des cordes vocales; ce qui fait que les muſcles ne peuvent plus ſe contracter, & que la chaleur forme dans les cordes vocales des engorgements qui produiſent également l'enrouement; c'eſt ce qui arrive quand on a crié long-temps & avec violence ; on ſe trouve enroué.

Pour ce qui eſt du traitement de cette maladie, ſi la cauſe eſt catarrhale, il ne differe pas de celui du catarrhe en général. *Voyez* CATARRHE, ENCHIFRENEMENT, RHUME.

Si le relâchement des muſcles de la gorge eſt la cauſe de l'enrouement, il faut pour lors employer les remedes propres à fortifier ces parties, comme les fumigations, qu'on reſpireroit par la bouche, avec un peu de ſuccin & de myrrhe pulvériſés & mêlés enſemble, dont on recevroit les vapeurs ſur un fer rouge ; il faudroit en même temps ſe tenir chaudement, ſe garnir le cou, boire de temps en temps un peu de vin pur, & chanter, pour ramener le jeu des muſcles. On recommande dans ce cas une infuſion de véronique mâle avec un peu de ſucre candi, dont on prendra quelques verrées le matin à jeun.

Si ces parties étoient paralysées, il faudroit avoir recours aux remedes propres à la paralysie. *Voyez* PARALYSIE.

Quand l'enrouement vient de sécheresse à la gorge, on applique à l'extérieur le cataplasme fait avec les plantes émollientes. *Voyez* CATAPLASME ÉMOLLIENT. On respire par la bouche la vapeur du lait chaud, dans lequel on a fait bouillir quelques figues grasses: on évite les exercices violents; on a soin de ne point crier, de ne point chanter, & de ne forcer aucunement la voix. *Voyez* APHONIE.

ENTORSE, s. f. distorsion violente & subite des tendons & des ligaments d'un article, en conséquence d'un coup, d'une chute ou d'un effort.

Elle est quelquefois accompagnée ou suivie de luxation. L'articulation souffre tant de violence, que les os peuvent sortir de leur situation naturelle, ou s'écarter. La détorse la plus fréquente est celle du pied: elle arrive quelquefois au poignet, à l'épine, & à plusieurs autres parties du corps.

Pour prévenir ces fâcheux accidents, il faut, s'il est possible, dans le moment de l'entorse, plonger le pied nud dans un seau d'eau très-froide; faute de ce remede, il faut employer un cataplasme anodin. *Voyez* CATAPLASME ANODIN. Si ce sont les lombes qui aient souffert un effort exttaordinaire, on applique dessus du baume tranquille, mêlé avec un peu d'eau-de-vie camphrée, ou bien un peu de poix de Bourgogne mêlée avec du baume du Pérou, & quelques gouttes anodines: au reste, si l'entorse est considérable, il faut saigner copieusement le malade, le mettre à la diete, lui donner beaucoup de lavements; quand les accidents sont passés, on met la partie qui a souffert l'entorse dans le ventre d'un bœuf ou d'un autre animal nouvellement né.

Si ces remedes ne réussissent point, on a recours aux douches de différentes especes, telles que celles de Bourbon, Bagneres, Bareges, Aix-la-Chapelle, &c. *Voyez* CONTUSION, CHUTE, DÉTORSE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

ENVIE, ſ. f. On appelle *envies* certaines marques ou taches que les enfants apportent en naiſſant. Elles ſont de différentes grandeurs & figures : les unes ſont plates, les autres ont du relief. On prétend qu'elles reſſemblent à ce que la mere a deſiré avec empreſſement pendant ſa groſſeſſe.

La cauſe des envies ne peut s'attribuer qu'à l'état de gêne dans lequel s'eſt trouvé le fœtus dans le ventre de ſa mere ; ce qui a fait ſouffrir les fibres de ſon corps, & a fixé le cours du ſang en différentes parties. Les médecins croient, en général, que les envies ſont des bizarreries de la nature.

Le traitement de cette maladie eſt aſſez difficile à établir : on peut cependant traiter ces ſortes de taches, comme les contuſions légeres, & conſulter à ce ſujet les différents articles qui ont rapport à la contuſion. *Voyez* CHUTE, CONTUSION, ENTORSE.

On donne auſſi le nom d'*envies* à de petites pellicules qui ſe détachent des doigts des mains, à la racine des ongles, & qui cauſent de vives douleurs, quand on veut les arracher : ainſi il faut avoir l'attention de les couper avec des ciſeaux, pour éviter l'inflammation & les douleurs qu'elles pourroient occaſionner. *Voyez* MAL D'AVENTURE, PANARIS.

ÉPAISSISSEMENT, ſ. m. ſe dit ordinairement des humeurs qui ont trop de conſiſtance.

Pluſieurs ſignes particuliers caractériſent l'épaiſſiſſement ; d'abord les tempéraments fort gras & fort ſecs y ſont également ſujets : ceux qui ont le viſage pâle, qui rendent beaucoup de pituite, qui ont des peſanteurs & des laſſitudes dans les membres, qui éprouvent ſouvent des mal-aiſes, des bâillements, des maux de tête, de fréquentes envies de dormir, ſont expoſés à l'épaiſſiſſement du ſang & des humeurs.

Le ſang & les humeurs ne ſont plus ou moins liquides, que par proportion aux parties aqueuſes qui entrent dans leur compoſition : ainſi tout ce qui peut diſſiper ce véhicule aqueux, produit l'épaiſſiſſement. Un air épais & groſſier, une nourriture trop ſolide, l'uſage du vin & des liqueurs ſpiritueuſes, les acides,

les visqueux, les mucilagineux & les huileux, les mouvements violents, le trop grand exercice, les veilles trop longues, & les évacuations trop abondantes, comme celles de l'urine & de la transpiration, & enfin les vives passions de l'ame, sont les causes qui déterminent l'épaississement des différentes humeurs du corps.

Le traitement de l'épaississement varie selon les causes. Si le sang trop épais occasionne des engorgements, il faut avoir recours aux saignées, aux boissons abondantes, aux lavements & à la diete. (*Voyez* INFLAMMATION.) On trouvera à cet article les signes de l'engorgement du sang.

Quand ce sont les humeurs qui sont épaissies, les saignées sont beaucoup moins avantageuses : il faut pour lors mettre en usage le petit-lait, pris à la dose d'une chopine tous les matins, que l'on continuera pendant huit jours, & dans lequel on fera fondre un demi-gros de sel de duobus ; & on continuera encore le petit-lait pendant huit jours ; après quoi l'on fera usage des bouillons que nous avons conseillés dans la cachexie. *Voyez* CACHEXIE.

Quand on aura fini ces bouillons, que l'on prendra pendant huit jours, on se purgera avec une médecine douce, & on recommencera l'usage des bouillons.

Quand l'épaississement est produit par l'usage des liqueurs spiritueuses, des acides ou des huileux, il faut d'abord s'en abstenir, & suivre le traitement ci-dessus ; observer une diete exacte, prendre beaucoup de boissons aqueuses, & éviter généralement tout ce qui peut former l'épaississement. *Voyez* EPAISSISSEMENT DE LA LYMPHE.

ÉPHÉLIDES, s. f. plur. taches larges, rudes, noirâtres, qui viennent au visage par l'ardeur du soleil, ou par quelques inflammations.

On donne aussi ce nom à certaines taches du visage, qui naissent aux femmes grosses, qui leur rendent la peau noire & ridée. Elles sont larges, ordinairement brunes, quelquefois rouges. L'accouchement les fait disparoître. Les filles qui sont sur le point d'avoir leurs regles, y sont aussi sujettes: elles s'effacent quand les

regles viennent, & renaiſſent quand elles ſont ſupprimées.

On peut faire uſage, pour détruire ces nouvelles productions, de l'emplâtre anodin diſcuſſif que nous avons décrit : on en frotte les taches pluſieurs fois par jour; & on applique deſſus, pendant la nuit, une mouche chargée du même emplâtre. *Voyez* EMPLATRE.

Quelques-uns recommandent, dans ces affections, une diſſolution de vinaigre dans des coquilles d'œuf calcinées & préparées, dont on ſe ſert pour frotter les taches pluſieurs fois par jour.

On conſeille l'uſage des graines de laurier, réduites en poudre après en avoir ôté l'écorce, & mêlées avec du miel en forme d'onguent, dont on frotte le viſage. L'émulſion de graine de chanvre, dont on lave la partie affectée, eſt auſſi employée, avec ſuccès, dans ce cas. On recommande, pour les filles, de frotter les taches avec un linge imbu du ſuc qui découle d'une racine de bugloſe coupée & exprimée. *Voyez* TACHES.

ÉPHÉMERE, adj. On appelle *fievre éphémere*, une fievre continue, qui ſe termine ordinairement en vingt-quatre heures. *Voyez* FIEVRE.

EPHIALTES, ſ. m. pl. C'eſt la même maladie que le cochemart. *Voyez* COCHEMART.

EPIALE, adj. On appelle *fievre épiale*, une eſpece de fievre continue, quotidienne, dans laquelle on reſſent une chaleur répandue par tout le corps, & en même temps des friſſons vagues & irréguliers. *Voyez* FIEVRE ÉPIALE.

EPILEPSIE, ſ. f. *ou* Mal-caduc, Haut-Mal, Mal de S. Jean, Mal ſacré : convulſions irrégulieres de tout le corps, ou de quelques-unes de ſes parties, particuliérement de la mâchoire inférieure, qui ſaiſit ſubitement & fait tomber le malade, avec léſion des ſens internes & externes, écume à la bouche, ronflement, oppreſſion, écoulement involontaire d'urine, d'excréments, & même de ſemence, qui revient par accès, de temps en temps.

Dans l'accès, on reconnoît un épileptique quand il s'agite, ſe tord les membres, ſerre les dents, ſe mord

quelquefois la langue & les levres : il a les yeux fixes, le visage rouge, livide, gonflé, les poings fermés : il se donne des coups sur la poitrine, ou se frappe la tête contre terre ; son visage est comme s'il avoit été battu de verges : quand l'accès est fini, il reste étonné & assoupi ; ensuite il revient à lui, sans se souvenir de ce qui s'est passé. Il ne se plaint que d'une pesanteur de tête, d'un grand serrement d'estomac, & d'un accablement universel avec grande lassitude.

On distingue l'épilepsie en essentielle, qui dépend du vice seul du cerveau ; en accidentelle, qui survient de quelque autre maladie ; & en héréditaire, que l'on tient de ses pere & mere.

Les causes de cet accident sont très-nombreuses. On regarde la lésion du cerveau & des nerfs, comme la source immédiate de cette cruelle maladie. Tout ce qui peut augmenter la quantité des humeurs vers le cerveau ou leur épaississement, peut donner lieu à l'épilepsie, comme la plénitude, l'exercice immodéré, la chaleur, l'excès dans l'usage du vin, de la bonne chere, du coït ; les profondes méditations, les grands efforts d'imagination, & sur-tout la crainte & la surprise, les douleurs fortes, la passion hystérique, les irritations & les érosions causées dans les enfants par l'effet des vers & par les acides, la trop grande abstinence de manger, la crapule : l'usage des aliments & des boissons âcres, des remedes & des poisons, produit aussi les mêmes effets.

On doit placer, parmi les causes externes, la lésion du cerveau dans ses enveloppes, sa surface, sa substance, ses cavités ; par commotion, contusion, blessure ; par abcès, effusion ou épanchement de sang, de sanie, de pus, de lymphe âcre ; par quelque excroissance osseuse de la surface interne du crâne ; par enfoncement de quelqu'une de ces parties, par quelque fragment ou quelque esquille d'os, ou par un corps dur, étranger, qui blesse la substance de ce viscere.

On doit distinguer, dans le traitement, le temps & l'intervalle des accès. Dans le premier cas, quand le malade est tombé en épilepsie, on doit d'abord le faire

placer étendu ſur le dos, la tête un peu élevée, plutôt dans un lieu bien éclairé que dans un endroit obſcur, lui faire enſuite ouvrir la bouche, & lui inſinuer entre les mâchoires un tampon de linge, pour éviter qu'il ne ſe coupe la langue : il faut enſuite lui frotter les narines & les tempes avec quelques gouttes d'eau thériacale que l'on verſe dans du vin, ou avec des eaux ſpiritueuſes, comme celles des Carmes & d'Ardel ; faire reſpirer des odeurs fortes, comme l'eau de Luce, l'eſprit volatil de ſel ammoniac ; lui ſouffler dans les narines de la poudre de bétoine ; lui faire avaler la priſe ſuivante :

Prenez, *Des Huiles diſtillées de Succin & de Romarin, de chacune deux gouttes.*
Du Sucre candi blanc, un gros,

mêlé & pilé dans un mortier de verre, en y ajoutant
De l'Eau de Ceriſes noires, une once.
Du Laudanum liquide, quinze gouttes.

On lui donnera enſuite des lavements âcres. *Voyez* LAVEMENT. *Voyez* APOPLEXIE. On lui fera faire en même temps des frictions aux extrémités. Toutes ces précautions ſont ſur-tout eſſentielles, quand la foibleſſe & les défaillances ſont conſidérables.

Après l'accès, on doit mettre en uſage tous les remedes néceſſaires pour empêcher le retour de cette maladie.

Quand elle eſt occaſionnée par un vice particulier du cerveau, comme un corps étranger, une excroiſſance oſſeuſe, il n'eſt pas poſſible de la guérir ; mais on peut ſeulement en éloigner les accès, en diminuant la plénitude & l'engorgement des vaiſſeaux, ou en employant les remedes propres à tempérer l'acrimonie des humeurs. *Voyez* PLÉNITUDE, PLÉTHORE, ACRIMONIE DES HUMEURS.

Quand l'épilepſie eſt occaſionnée par l'épaiſſiſſement de la lymphe, par la ſuite d'une peur ou d'un ſaiſiſſement, il faut obſerver le traitement qui ſuit.

Si le malade eſt d'un tempérament ſec & ſanguin, on le fera ſaigner une ou deux fois au pied, ſelon ſon âge & ſes forces ; on lui fera prendre des lavements

émollients tous les jours ; après quoi, il fera usage des bains tiedes ; immédiatement après, on lui fera prendre l'émétique en lavage, en lui donnant le lendemain la potion suivante :

Prenez, *Des Poudres de Racine de Valériane sauvage & de Pivoine mâle, de chacune une demi-once.*

Mêlez-les exactement : la dose est depuis un demi-gros, jusqu'à un gros & demi, suivant l'âge, dans deux cuillerées de vin blanc, pour prendre le matin à jeun, huit jours de suite, en observant de purger le malade, à la fin, avec une médecine ordinaire.

Le lendemain de la purgation, on fera usage de l'opiat suivant :

Prenez, *De Quinquina, six gros.*
De la Racine de Serpentaire de Virginie, deux gros.
De Safran de Mars apéritif, un gros.

Réduisez le tout en poudre subtile, & incorporez-le avec suffisante quantité de sirop de pivoine composé, pour en faire un opiat, dont on prendra un gros matin & soir, en buvant par dessus une décoction de la racine de pivoine, d'un gros de baies de la plante appellée *raisin de renard*, & d'une demi-poignée de fleurs de tilleul dans une pinte d'eau. Il faut continuer l'usage de l'opiat ci-dessus, pendant un mois.

Voici des pilules propres à préserver de l'épilepsie.

Prenez, *Du Cinabre naturel, réduit en poudre très-fine,*
De Gui de Chêne, de chacun deux gros.
Du Castoréum & du Sel de Succin, tous deux en poudre très-fine, de chacun un gros.
De l'Essence de Marjolaine, douze gouttes.
Du Baume du Pérou, un gros.
Du Sirop de Pivoine, une quantité suffisante,

pour réduire en douze doses.

Le malade prendra deux de ces pilules par jour, l'une le matin, & l'autre le soir, en buvant par dessus un verre de la tisane décrite plus haut.

En prenant tous ces remedes, il faut avoir attention de garder un régime exact, d'éviter les aliments

âcres, comme les chairs ſalées, les liqueurs ſpiritueuſes, le vin pur, les exercices violents, & tout ce qui peut animer le ſang & les humeurs.

Au reſte, tout ce que nous avons dit ici ne peut avoir lieu que dans l'eſpece d'épilepſie qui eſt occaſionnée par l'épaiſſiſſement & l'acrimonie de la lymphe, & non dans celle qui eſt héréditaire, ou qui reconnoît pour cauſe quelques corps étrangers.

Quand l'épilepſie eſt produite par une tumeur, par une varice qui ſe forme dans le cerveau, le remede le plus sûr, après tout ce que nous avons dit, eſt d'établir un cautere à la jambe ou un ſéton à la nuque, pour entretenir une eſpece d'écoulement par cette voie.

On recommande pour l'épilepſie beaucoup de remedes, que l'on regarde comme ſpécifiques; mais il n'eſt point de maladie où ils réuſſiſſent moins bien que dans celle-là. Celui qui paroît avoir le plus d'efficacité eſt le quinquina, parce que ce remede eſt approprié dans toutes les maladies périodiques. On fait auſſi quelque cas de la poudre de guttete, de la racine de pivoine, & de celle de valériane.

Voici un opiat que l'on dit être fort bon en ce cas.

Prenez, *De Suc épaiſſi de Sureau & de Raiſin ſec, de chaque deux onces.*
De Caſtoréum en poudre & de Valériane ſauvage, de chaque demi-once.
De Sel eſſentiel de Quinquina, trois gros.
De Sel de Succin, deux gros.
De Sirop de Pivoine, quantité ſuffiſante.

Mêlez le tout, pour en prendre un gros ſoir & matin, en buvant par deſſus un verre d'infuſion de caille-lait.

De très-célebres praticiens recommandent l'huile animale de Dippel, rectifiée comme il convient, à la doſe de dix ou douze gouttes par jour, dans une cuillerée de bouillon; on ſe met au lit immédiatement après, & on ſe tient modérément couvert. Le ſommeil ſurvient, accompagné d'une légere ſueur: quelquefois auſſi les malades éternuent pluſieurs fois. On continue l'uſage de ces gouttes, en en augmentant la

dose, pendant un mois & même davantage. Il est bon d'en recommencer l'usage quelques jours avant la nouvelle lune. M. Rouelle l'ainé a guéri plusieurs épileptiques en se servant de ce remede; & M. Werlhof, célebre praticien d'Hanovre, a guéri plusieurs épilepsies déja anciennes, en employant le même remede de la maniere indiquée plus haut. Il est bon d'en faire précéder l'usage par la saignée, l'émétique & les atténuants, selon que le cas l'exige.

EPINYCTIDE, s. f. C'est une espece d'éruption cutanée, en forme de pustule livide, noirâtre, rouge ou blanchâtre, grosse ordinairement comme une petite féve, qui s'éleve la nuit sur la peau.

Ces petites tumeurs excitent ordinairement de l'inflammation & de la douleur.

On les reconnoît à leur petitesse, à la vivacité avec laquelle elles se forment, & au progrès qu'elles font; car elles s'ouvrent très-vîte, & se changent en un petit ulcere qui cause, pendant la nuit, de très-grandes inquiétudes.

Cette tumeur est produite par une matiere bilieuse, âcre, qui se ramasse dans quelques follicules de la peau, la ronge, & se fait une issue en ulcérant; la chaleur du lit sert à augmenter l'âcreté de cette humeur.

Le traitement des épinyctides consiste à avoir recours à la saignée, aux délayants, aux purgations, & à observer un régime adoucissant. Quand l'épinyctide est seule, & qu'elle ne cause pas de grandes douleurs, c'est un mal qui n'exige pas de remede, & sur lequel il suffit d'appliquer un peu de cérat. *Voyez* le Dictionnaire de Chirugie.

EPIPHORE, s. m. écoulement continuel des larmes, avec inflammation, rougeur & picotement.

La cause de cette maladie dépend du relâchement des canaux excrétoires des glandes, dans lesquels se fait la sécrétion de cette humeur. Cette maladie peut venir aussi de l'âcreté de la lymphe. Ceux qui sont sujets à cette maladie, ont toujours les yeux mouillés & pleurants.

Il faut employer dans cette maladie les remedes

indiqués dans l'acrimonie des humeurs. *Voyez* ACRIMONIE DES HUMEURS.

Après quoi, on fera faire usage au malade, tous les matins, d'un demi-setier d'eau de rhubarbe, pour fortifier les solides & détourner la fluxion par le ventre. Après l'usage continué pendant huit jours de ce remede, on peut avoir recours aux vésicatoires appliqués derriere les oreilles, pour faire diversion à l'humeur qui engorge les glandes lacrymales: le cautere au bras peut aussi satisfaire à la même indication.

On peut aussi faire faire usage au malade de la poudre que nous avons décrite dans le catarrhe de la tête. *Voyez* CATARRHE. *Voyez* le Dict. de Chirurgie.

EPREINTES, s. f. plur. douleurs au fondement, accompagnées d'envies d'aller à la selle. *Voyez* TÉNESME.

EPUISEMENT, s. m. Ce terme est employé pour signifier la perte des forces & des esprits par l'effet de quelque exercice violent, long-temps continué, ou de quelque fievre, lorsqu'elle est très-aiguë ou qu'elle a été de longue durée, ou des débauches avec les femmes, celle du vin, ou des travaux, des contentions d'esprit, des veilles immodérées. *Voyez* ATROPHIE, COLLIQUATION, DÉFAILLANCE, FOIBLESSE, IMPUISSANCE.

Il y a une autre espece d'épuisement qu'on appelle *anæmie*, & qu'on peut regarder comme l'épuisement des vaisseaux sanguins, & dont on n'a presque fait aucune mention. Cette maladie ne se manifeste guere que par l'ouverture des cadavres, elle n'est même pas aisée à connoître: on peut la soupçonner, avec assez de fondement, après de longues abstinences, les grandes pertes de sang, tant par la saignée, les pertes, que par les hémorrhagies.

Voici les signes qui sont les plus apparents. Les malades pour la plupart sont dans un état de foiblesse qui leur permet à peine de se soutenir: l'appétit leur manque absolument. Ils ont communément le cours de ventre ou le diabetes; & souvent ils suent prodigieusement, tant le jour que la nuit: tous ont de fré-

quentes défaillances, des ſyncopes ſouvent mortelles. Leur viſage & toute leur peau ont une couleur cadavéreuſe : leurs jambes s'enflent ; & il ſe fait des épanchements de ſéroſité dans diverſes cavités. Les malades ſont communément dans la plus grande inquiétude ſur leur ſort, & ſe ſentent tourmentés d'une mélancolie invincible : quelques-uns ont des ſifflements dans les oreilles, & des troubles dans l'eſprit, qui ne leur permettent pas la moindre application. Si l'on ajoute à ces ſignes l'hiſtoire qui a précédé, on peut raiſonnablement ſoupçonner l'anæmie.

Il eſt évident que la cauſe de cette maladie eſt le vuide produit dans les vaiſſeaux par le défaut de ſang, & la foibleſſe conſidérable qui doit néceſſairement s'enſuivre ; de-là l'épuiſement dans lequel ſe trouvent les malades : les cauſes éloignées ſont, comme nous l'avons déja dit, l'abus des ſaignées, les pertes de ſang longues & habituelles, les bleſſures conſidérables, &c.

Les remedes doivent être pris dans la claſſe des fortifiants de l'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On peut faire uſage, avant le repas, du bol ſuivant :

Prenez, *De Rhubarbe en poudre, ſix grains.*
D'Aloès en poudre, deux grains.
De Safran de Mars aſtringent, un ſcrupule.
De Canelle en poudre, douze grains.
Quantité ſuffiſante de Conſerve de Roſes.

Mêlez ; faites-en un bol que vous partagerez en deux pour l'avaler.

On continuera ce bol pendant quinze jours.

On peut ſubſtituer à l'uſage de ce bol celui d'extrait de genievre pris le matin, de la groſſeur d'une bonne noiſette, pendant pluſieurs jours.

Le principal objet, dans la cure de cette maladie, eſt de bien choiſir la nourriture, & de la proportionner aux forces de ſon eſtomac. Il faut manger peu & ſouvent, faire uſage de poiſſons de mer, cuits dans le bouillon gras & dans du bon vin ; peu de ſoupe, quelquefois des crêmes de riz, de gruau, de la crême & purée de lentilles, que l'on aura ſoin d'aromatiſer avec de la canelle ou de la muſcade, ou du girofle.

L'exercice agréable, les voyages, la dissipation, autant que le malade en est susceptible, sont convenables à cet état, ainsi qu'une vie douce & modérée du côté des passions.

EPULIDE *ou* EPULIE, s. f. tubercules & excroissance de chairs, qui se forment sur les gencives ou sur les parties qui les avoisinent.

☞ On distingue deux sortes d'épulies, sçavoir celles qui sont sans douleur, & celles qui en causent beaucoup, qui ont un caractere de malignité, & sont susceptibles de devenir chancreuses : souvent elles gênent le mouvement de la mâchoire, & elles sont si douloureuses, qu'elles occasionnent une tension & un engorgement dans toutes les parties voisines.

On reconnoît ces sortes d'excroissances, en ce qu'elles se forment presque toujours sur les dents molaires, & qu'elles sont d'une nature spongieuse.

La maniere la plus simple de remédier à ces tubercules, est de mettre en usage les gargarismes astringents & résolutifs ; tel est le suivant :

Prenez, *D'Eau de Plantain,*
Des Fleurs de Sureau, de chaque deux onces.
D'Alun de Roche, un demi-gros.
Du Sel de Saturne, un gros.
Sirop de Mures, une once,

pour se gargariser plusieurs fois par jour.

Quelquefois un simple gargarisme avec le miel & le vinaigre.

Si les épulides résistent à ce remede, on peut avoir recours à la ligature pour nouer ces tumeurs & les dessécher, à moins qu'elles ne soient d'un trop grand volume pour pouvoir être liées ; auquel cas, on peut tenter de les extirper avec les pinces dont on se sert pour les polypes des narines. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

ÉRÉSIPELE. *Voyez* ÉRYSIPELE.

ÉRÉTISME, s. m. C'est une sorte d'irritation & de tension violente des fibres, qui surmontent le mouvement naturel de leurs oscillations ; cet état est pro-

duit par la violence & l'impétuosité des esprits animaux. *Voyez* INFLAMMATION, SPASME, & MALADIES AIGUES.

ERGOT, s. m. maladie produite par le bled gâté. *Voyez* FEU DE S. ANTOINE.

ÉRUPTION, s. f. Ce terme est ordinairement employé pour signifier une sorte de tache, de pustules, de boutons ou d'autres exanthêmes à la peau; telle est l'éruption de la rougeole, de la petite-vérole, du pourpre, de la gale, &c. Ce mot se prend aussi pour une évacuation subite & abondante de quelque matiere liquide, comme de sang, de pus, de sérosité, de vents. *Voyez* MALADIES ÉRUPTIVES.

ÉRYSIPELE, s. f. suivant quelques-uns, *Rose*, *Feu sacré*, *Feu de S. Antoine*. C'est une tumeur superficielle inflammatoire, qui s'étend facilement sur la peau, qui est accompagnée d'une chaleur âcre & brûlante, & qui devient blanche quand on la presse, mais qui reprend sa couleur rouge aussi-tôt qu'on cesse de la comprimer.

On reconnoît l'érysipele à la douleur, la chaleur, la démangeaison, à une couleur rouge tirant sur le jaune, qui cede à l'impression des doigts; ce qui caractérise encore cette tumeur, c'est qu'elle semble changer de place, à mesure qu'elle se dissipe dans la premiere qu'elle occupoit: elle est ordinairement parsemée de petites pustules ou vessies qui se dessechent dans la suite, & se détachent en maniere de farine ou de petites écailles furfuracées. Cette maladie n'est pas toujours accompagnée de symptômes violents, surtout lorsqu'elle n'attaque pas le visage; cependant il s'y en joint souvent de très-fâcheux, tels que la fievre, qui est plus ou moins forte & plus ou moins ardente, les insomnies, les inquiétudes. L'érysipele la plus fâcheuse attaque ordinairement le visage.

On distingue deux sortes d'érysipele; celle qui est externe, qui affecte communément la peau, la membrane adipeuse, & quelquefois, mais rarement, la membrane des muscles; & l'interne, qui peut avoir son siege dans tous les visceres: mais en ce cas il est

difficile de la diſtinguer de l'inflammation en général.

Le traitement de l'éryſipele doit être à peu près le même que celui de l'inflammation ; & par conſéquent la méthode la plus sûre pour y remédier, c'eſt d'en tenter la réſolution. Si l'éryſipele ſe trouve à la face, & qu'elle ſoit accompagnée de fievre, & des ſymptômes que nous avons décrits ci-deſſus, il faut néceſſairement avoir recours à la ſaignée faite au pied, qui doit être répétée proportionnellement à la violence de la fievre, des forces & du tempérament du malade ; il faut en même temps preſcrire une diete très-ſévere, & ordonner beaucoup de boiſſon, tel que le petit-lait pris en grande abondance : il convient auſſi de faire uſage des lavements émollients, & même d'un vomitif proportionné à l'âge du malade. *Voyez* ÉMÉTIQUE. Après l'uſage des remedes ci-deſſus, ſi le malade reſſent des dégoûts, qu'il ait la bouche amere, pâteuſe, qu'en un mot il y ait des preuves de mauvais levain dans l'eſtomac, il faut faire uſage des purgatifs les plus doux, ſi l'inflammation ſubſiſte encore. Le ſoir où le malade aura été purgé, ou celui qu'il aura pris le vomitif, on aura ſoin de lui donner du julep ſuivant :

Prenez, *De l'Eau de Laitue, quatre onces.*
De Sirop Diacode, ſix gros,
pour prendre à l'heure du ſommeil.

On n'appliquera à l'extérieur aucun remede, de quelque nature qu'il ſoit ; quand cependant le malade aura été ſuffiſamment ſaigné & évacué, on pourra lui baſſiner le viſage avec une infuſion de fleurs de ſureau dans du vin rouge.

Quand l'éryſipele occupe toute autre partie que la face, on peut faire uſage des mêmes remedes que ci-deſſus, mais ménagés, & placés ſelon la force & la violence des ſymptômes : il faut ſur-tout inſiſter ſur les remedes intérieurs, propres à donner de la fluidité au ſang & aux humeurs ; tels ſont ceux que nous avons décrits dans les articles ACRETÉ & ACRIMONIE DES HUMEURS.

Il faut bien ſe donner de garde de faire uſage des onguents, des huileux, des aſtringents, & généralement

lement de tout ce qui peut repousser l'humeur dans l'intérieur du corps ; car cette humeur une fois rentrée se jetteroit sur les nerfs, sur les jointures des parties voisines, & deviendroit un mal incurable.

Il faut observer qu'il est inutile de faire la saignée au pied, quand l'érysipele attaque quelque autre partie du corps que la tête.

Quand on a suffisamment désempli les vaisseaux par les saignées, & qu'on a assez délayé le sang avec les boissons, il faut purger le malade plusieurs fois avec des médecines en lavage. *Voyez* PURGATION. On finira le traitement par la boisson qui suit :

Prenez, *De Miel de Narbonne, une once & demie.*

Faites-le bouillir dans cinq demi-setiers d'eau, réduits à pinte. Ajoutez,

De Salsepareille, demi-once.
De Sassafras, deux gros.
De Fleurs de Coquelicot, une pincée.

Laissez infuser pendant demi-heure ; passez la boisson, pour en prendre deux verres, l'un le matin une heure avant de se lever, l'autre sur les onze heures du soir, après avoir mangé la soupe.

Cette boisson ne convient que quand la fievre est passée, & que le malade a été suffisamment purgé. On observe encore une espece d'érysipele qui excite des pustules avec démangeaison par tout le corps, qui se changent en écailles, & qui laissent par leur chute une rougeur qui dure quelque temps. Ceux qui font usage du vin & des liqueurs y sont très-sujets : on lui donne quelquefois le nom d'*érysipele boutonnée ;* mais il y en a une autre espece qui peut recevoir la même dénomination, elle n'attaque que les enfants & les jeunes gens. Cette derniere se manifeste, dans les premiers jours, par des pustules peu différentes de celles de la rougeole ; mais les taches, qui leur servent de base, s'étendent & s'unissent pour couvrir le corps d'une vraie érysipele, qui disparoît vers le neuvieme de la maladie, & laisse la peau couverte d'écailles. Au surplus, ces deux especes d'érysipele ne different en rien des deux autres pour le traitement.

Au reste, quelquefois l'érysipele est compliquée avec des fievres putrides ; &, dans ce cas, elle exige les remedes propres à cette maladie. *Voyez* FIEVRE PUTRIDE. Quelquefois elle se trouve réunie avec un phlegmon, un œdême ou un squirrhe ; & pour lors elle exige les traitements appropriés à ces différentes maladies. *Voyez* PHLEGMON, ŒDÊME, SQUIRRHE.

ESQUINANCIE, s. f. maladie de la gorge, qui rend la respiration & la déglutition très-difficiles.

On distingue l'esquinancie en vraie & en fausse : la vraie est accompagnée de chaleur, de douleur, d'une grande difficulté de respirer, d'une espece d'étranglement, & d'une fievre aiguë : la fausse est ordinairement sans fievre, ou, s'il y en a, elle est petite ; l'inflammation se fait lentement, le gonflement est plus extérieur & plus œdémateux.

Les causes de l'esquinancie inflammatoire sont d'abord l'engorgement du sang dans les vaisseaux capillaires, qui peut être occasionné par les aliments échauffants, les boissons spiritueuses, les exercices violents, les veilles immodérées, la suppression des évacuations, comme les regles, les hémorrhagies, & en général toutes les causes de l'inflammation.

Comme l'inflammation est ordinairement fort vive dans cette maladie, & que le malade est en danger d'être suffoqué, il faut sans délai avoir recours à la saignée, que l'on fait d'abord au bras, ensuite au pied, & même à la jugulaire ; il faut répéter ce remede jusqu'à ce que la pâleur du malade, le refroidissement des membres, la foiblesse, l'abattement des forces, annoncent que le volume des humeurs est suffisamment diminué : on ne doit pas oublier en même temps de faire usage des lavements émollients, des tisanes rafraîchissantes, comme la limonade, le petit-lait avec le sirop de limon. On peut en même temps prescrire le cataplasme suivant :

Prenez, *Du Bec-de-Grue*, *appellé* Herbe-à-Robert, *une poignée.*
De l'Eau commune,
Du Vinaigre, de chaque trois cuillerées.

Mêlez le tout, & faites-le chauffer fur un plat de terre, en froiffant l'herbe, jufqu'à ce qu'elle foit fuffifamment imbibée, pour un cataplafme que l'on appliquera chaudement fur la gorge: on réitérera ce remede toutes les huit heures.

Le cataplafme fuivant eft auffi recommandé dans ce cas.

Prenez, *Un Nid d'Hirondelle.*
Deux ou trois Oignons cuits fous la cendre.
Des Fleurs de Sureau, deux pincées.

Faites bouillir ces différentes fubftances dans une fuffifante quantité de lait.

Paffez le tout, & avec de la mie de pain faites un cataplafme.

Il eft bon d'obferver que ces cataplafmes conviennent beaucoup mieux après les faignées, parce qu'ils tendent à réfoudre l'engorgement. On peut, dans le commencement de l'inflammation, fe contenter d'un cataplafme de mie de pain & de lait.

On n'oubliera point en même temps de prefcrire au malade un gargarifme, pour calmer le feu de la gorge; tel eft le fuivant.

Prenez, *Des Eaux d'Aigremoine,*
De Plantain, de chacune deux onces.
D'Alun, demi-gros.
D'Eau de Rabel, quinze gouttes.
De Sirop de Limon, une once.

Mêlez le tout, pour un gargarifme.

Les deux premiers jours, on fe contentera de fe gargarifer avec une infufion de figues graffes dans du lait, & enfuite avec l'oxymel.

Nonobftant tous ces remedes, quand l'inflammation eft calmée, il faut prefcrire au malade l'émétique en lavage, fi l'eftomac fe trouve chargé; ce que l'on reconnoît à la langue qui eft pâteufe, & aux rapports dont le malade fe plaint: au refte on entretiendra toujours une évacuation par le ventre, avec les lavements émollients. On peut auffi faire entrer dans la

tiſane quinze grains de nitre purifié, pour tâcher de pouſſer les urines.

Il arrive quelquefois que les remedes n'ont pas le temps de produire leur effet, & que le malade eſt en danger d'être ſuffoqué ; pour lors il faut avoir recours à l'opération qu'on appelle *bronchotomie*, qui conſiſte à ouvrir le canal de l'air, pour entretenir la reſpiration. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Si l'eſquinancie a fait des progrès, & qu'il ſe ſoit formé un abcès, on tâchera de le faire ouvrir par des applications émollientes & relâchantes ; & on ſuivra ce que nous avons preſcrit à l'article Abcès *Voyez* ABCÈS.

Quand l'angine devient gangréneuſe, il faut employer les remedes conſeillés dans la gangrene. *Voyez* GANGRENE. L'oxymel délayé avec la décoction de fleurs de ſureau, peut être mis en uſage très-utilement, en gargariſme, & ſous forme de vapeurs reçues dans la bouche, pour faciliter la ſuppuration de l'eſcarre. Si la gangrene paroît faire des progrès rapides, il faut pour lors avoir recours à un remede plus actif ; tels ſont les alkalis volatils, comme l'eſprit de raifort ſauvage, l'eſprit volatil de corne-de-cerf, de ſel ammoniac, de cochléaria ; l'eau de Luce, dont on reſpire la vapeur par la bouche, juſqu'à ce qu'il ſe forme une légere douleur, & qu'il s'établiſſe une nouvelle inflammation. On fera prendre en même temps au malade une boiſſon faite avec une décoction d'une demi-once de quinquina, de quinze grains de nitre en une pinte d'eau, pour réveiller le mouvement des humeurs.

L'angine fauſſe ſe caractériſe par des ſymptômes moins violents : elle a ordinairement ſon ſiege dans les glandes, dans les vaiſſeaux ſécrétoires & excrétoires de la mucoſité qui eſt deſtinée à lubréfier toutes les parties de la gorge.

La cauſe de cette eſquinancie eſt d'abord l'humeur lymphatique, qui s'arrête dans ſes conduits, ainſi que dans les glandes muqueuſes ; ce qui peut être produit par le froid, l'humidité, les aliments mucilagineux, les boiſſons aqueuſes trop abondantes, le ſommeil, le

repos, & généralement tout ce qui peut arrêter les humeurs dans leur cours.

Comme il arrive souvent que cette maladie se trouve compliquée avec une espece d'engorgement sanguin, par la compression que font les glandes sur les veines voisines, il est presque toujours à propos de commencer par la saignée faite au bras, & ensuite au pied: il faut cependant faire attention de ne pas trop la répéter, parce qu'elle deviendroit très-nuisible en produisant un relâchement, & par conséquent un plus grand engorgement. On peut donner à l'intérieur une tisane faite avec de la biere coupée avec de l'eau, à parties égales, ou avec une espece de panade, en observant de faire prendre des lavements émollients plusieurs fois le jour, & sur-tout l'émétique en lavage, aussi-tôt que le premier feu de la fievre est un peu calmé; ou bien faire prendre au malade la potion suivante:

Prenez, *De l'Oxymel scillitique, deux onces.*
Du Tartre vitriolé, un gros.
De Sirop d'Hyssope, une once.

On en fera prendre d'abord la moitié; &, si elle produit point assez d'effet, on donnera le reste par cuillerées: il faut ensuite purger le malade, de deux jours l'un, avec la casse & la manne prises en plusieurs verres: on ne doit point négliger d'employer le gargarisme que nous avons décrit à l'article du Catarrhe œdémateux.

On fera usage, en même temps, du looch décrit dans le même article, que l'on prendra par cuillerées dans la journée. *Voyez* CATARRHE ŒDÉMATEUX.

A l'égard du cataplasme, on fera usage du suivant:

Prenez, *Des Feuilles de Ronces & de Plantain, de chaque une demi-poignée.*
De Fleurs de Sureau, une forte pincée.
De Fleurs de Camomille, une petite pincée.

Faites infuser le tout dans une chopine d'eau, & appliquez ces substances chaudes autour du cou.

Nous avons déja traité cette matiere dans l'article Catarrhe. *Voyez* CATARRHE ŒDÉMATEUX.

Il y a une autre espece d'esquinancie que l'on nomme *paralytique ;* c'est une difficulté de respirer occasionnée par l'impuissance & le relâchement des muscles de la gorge, ou par l'altération des nerfs qui se répandent dans cette partie. Cette maladie est souvent une suite de l'apoplexie, de la paralysie, des grandes évacuations & des longues convalescences.

Cette espece d'esquinancie est très-difficile à guérir; on la traite avec les remedes appropriés à la paralysie. *Voyez* PARALYSIE.

La quatrieme espece d'angine est appellée *convulsive ;* elle consiste dans un mouvement spasmodique des parties qui composent la gorge, & en particulier le canal alimentaire & celui de la respiration. C'est moins une maladie qu'un symptôme d'affection spasmodique, comme l'épilepsie, la passion hystérique & hypochondriaque, l'hydropisie, &c.

On reconnoît l'angine convulsive au défaut de tumeur, tant au dedans qu'au dehors de la gorge, & aux signes des maladies dont elles sont les accessoires.

L'angine convulsive se traite comme le spasme. *Voyez* SPASME, PASSION HYSTÉRIQUE & HYPOCHONDRIAQUE.

La derniere espece d'angine est celle qu'on caractérise de mal de gorge gangréneux.

Cette maladie s'annonce par un grand mal à la tête & au dos, des chaleurs & des frissons, par un mal à la gorge, un enrouement, une petite toux, & par une haleine très-puante : le pouls est ordinairement vif, petit & agité : le visage ordinairement est plein & bouffi ; quelquefois cependant il paroît pâle & affaissé : la voix est excessivement rauque & creuse, comme l'ont ceux qui ont quelques ulceres vénériens dans la gorge ; le malade sent une difficulté d'avaler médiocre, & l'on voit dans le fond de la gorge une escarre gangréneuse, qui fait beaucoup de progrès, si on ne l'arrête pas.

Cette maladie reconnoît pour cause une gangrene blanche, sous la forme de l'escarre : la cause éloignée est la putridité du sang & des humeurs, qui est poussée au plus haut degré.

Il faut bien se donner de garde de commencer la curation de cette maladie par les saignées : il est bien rare que ce remede puisse être salutaire, à moins qu'il n'y ait une preuve marquée de plénitude. Il faut commencer par donner au malade un lavement avec une chopine de lait, du sucre & une pincée de sel, pour donner aux intestins les moyens de se vuider ; après quoi, si le malade a des nausées & des vomissements, il faut lui faire prendre un vomitif, tel que l'émétique en lavage : on peut y suppléer, dans les enfants, en leur donnant une demi-once d'oxymel scillitique.

Ensuite on fait avaler au malade quelques pilules composées avec dix grains de nitre, trois grains de camphre, & un peu de confection alkermès.

Pour tisane ordinaire, on peut faire une limonade, ou se servir du sirop de groseille avec de l'eau.

Nonobstant ces remedes, on continuera les lavements comme ci-dessus ; &, s'il y a nécessité de purger, il faut le faire avec des purgatifs fort doux, comme la manne, le sirop de pomme.

Pour gargarisme ordinaire, on emploiera le suivant :

Prenez, *Une Figue grasse.*
De Roses rouges, une pincée.
De Myrrhe, un demi-gros.
De Miel, deux gros.

Faites bouillir le tout dans un demi-setier d'eau, pendant l'espace d'un demi-quart d'heure ; passez la liqueur, & ajoutez-y

Trente gouttes d'Esprit de Vitriol.

Quand ces remedes ne produisent point un effet assez prompt, & que la gangrene fait des progrès rapides, il faut avoir recours aux remedes âcres & volatils ; tel est le gargarisme suivant :

Prenez, *Des Eaux distillées de Ronces,*
D'Aigremoine, de chacune deux onces.
De l'Esprit de Raifort sauvage, demi-gros.
De l'Esprit volatil de Corne-de-Cerf, vingt gouttes.
De Sirop anti-scorbutique, une once.

Mêlez le tout pour un gargarifme, dont on fe fervira fouvent dans la journée.

Le malade aura foin en même temps de refpirer la vapeur de cette compofition de temps en temps, pour ranimer toutes les parties de la gorge, & détruire la gangrene.

On appliquera auffi à l'extérieur un cataplafme, tel que le fuivant:

Prenez, *De Graine de Moutarde, demi-livre.*
De Poivre blanc,
De Gingembre, de chaque un gros.
D'Oxymel fimple, une quantité fuffifante,
pour réduire le tout à la confiftance de cataplafme, après avoir concaffé les graines, & réduit en poudre très-fine le refte.

Quelquefois il fe fait un dépôt fur les glandes du cou, dont le gonflement eft fi confidérable, que le malade eft en danger de fuffoquer : un emplâtre véficatoire fait des merveilles en ce cas, & attire au dehors la matiere de la maladie.

Un remede que l'on doit célébrer dans la cure de cette maladie, eft la teinture de quinquina, dont on peut joindre quelques gouttes dans toutes les boiffons du malade.

Quand la gangrene agit avec trop de force & de violence, on peut prefcrire au malade, pour boiffon, du petit-lait dans lequel on fait entrer vingt ou trente gouttes d'efprit de cochléaria, & cinq ou fix gouttes d'efprit volatil de fel ammoniac.

On doit terminer la cure de cette maladie par des purgatifs répétés, & faire ufage fur-tout du mercure doux, comme un des plus grands fondants de la lymphe vifqueufe & épaiffie. On peut faire un bol de la maniere fuivante :

Prenez, *De Rhubarbe en poudre, dix grains.*
De Mercure doux, deux grains.
De Jalap en poudre, douze grains.
Mêlez le tout avec fuffifante quantité de firop de chicorée compofé ; faites-en deux bols égaux, que l'on prendra à une heure de diftance l'un de l'autre, en

buvant par deſſus une légere infuſion de camomille. *Voyez* MAL DE GORGE GANGRÉNEUX.

ESSERE, ſ. f. *ou* SORA des Arabes. Ce ſont de petites puſtules écailleuſes, ſemblables à celles de la gale, qui s'élevent ſur la peau. Les femmes & les enfants y ſont ſujets: il en paroît aſſez ſouvent dans le commencement des accès des fievres intermittentes. Ces petites tumeurs, qui ſont ſous la peau, reſſemblent à celles qui ſont produites par la piquure des orties, & cauſent des démangeaiſons inſupportables.

Sydenham dit que cette maladie eſt occaſionnée par le trop grand uſage des liqueurs ſpiritueuſes. La maladie commence, ſuivant cet auteur, par une petite fievre, par des éruptions puſtuleuſes ſur le corps, qui cauſent une cuiſſon exceſſive, ſur-tout lorſqu'on s'eſt graté.

On guérit cette maladie par les remedes appropriés à la gale. *Voyez* GALE.

ETERNUMENT, ſ. m. mouvement ſubit & convulſif des muſcles qui ſervent à l'expiration, par lequel l'air, après une grande inſpiration commencée & un peu ſuſpendue, eſt chaſſé tout d'un coup & avec violence par le nez & par la bouche.

La cauſe de l'éternument eſt une irritation faite ſur la membrane pituitaire, & communiquée au diaphragme & aux autres muſcles de la reſpiration.

L'éternument exceſſif eſt une maladie: on peut employer, pour le calmer, le lait chaud & l'huile d'amandes douces, attirés par le nez; on peut auſſi ſe ſervir d'une décoction de racines & de feuilles adouciſſantes, comme la racine de guimauve, le bouillon-blanc, la pariétaire, les fleurs de mauve, le tout bouilli dans le lait. On peut arrêter l'éternument, en comprimant fortement avec le doigt le grand angle de l'œil, & en engourdiſſant par-là les nerfs qui ſont en convulſion.

ÉTIQUE, adject. qui eſt atteint d'une maladie qui conſume & deſſeche toute l'habitude du corps: on appelle auſſi *fievre étique*, une fievre lente qui mine & deſſeche peu à peu tout le corps. *Voyez* FIEVRE ÉTIQUE & HECTISIE.

ÉTOURDISSEMENT, s. m. C'est le premier degré de vertige : on se sent la tête lourde, pesante ; les objets semblent tourner, & on est chancelant sur ses pieds. Cette affection est souvent le commencement du vertige : quelquefois c'est l'avant-coureur de l'Apoplexie, de l'Epilepsie, de l'Affection hypochondriaque & des Vapeurs hystériques. *Voyez ces différents articles.*

EVANOUISSEMENT, s. m. foiblesse qui suspend tous les mouvements dans l'animal, & lui dérobe les objets sensibles.

Quand l'évanouissement est léger, on l'appelle *défaillance* ; quand il est très-fort, on le nomme *syncope.*

Les causes de l'évanouissement sont, de la part des fluides, une diminution subite & considérable de la masse du sang par de grandes évacuations, comme les hémorrhagies, &c ; la raréfaction du sang, par la chaleur & par les sudorifiques. La dégénération du sang & des esprits, par les poisons & les levains morbifiques, les exercices violents, le défaut de nourriture, les passions vives, les études pénibles, une situation perpendiculaire ou trop renversée, peuvent également produire des défaillances.

Les causes de l'évanouissement, qui attaquent les parties solides, sont les abcès de la moëlle allongée, des nerfs & des tendons, les douleurs vives, les maladies du cœur, des vaisseaux & des os.

Quand l'évanouissement est au dernier degré, les arteres ne battent point, la respiration est insensible, ce qui le distingue de l'apoplexie.

Dans les évanouissements commençants, on se contente de jetter de l'eau froide sur le visage : on applique sur les levres du sel, & sur la langue du poivre ou du sel volatil : on approche du nez du vinaigre, des eaux spiritueuses, comme l'eau de la reine d'Hongrie, de la poudre de muguet, de la fumée de tabac : on relâche aussi les habits, lorsqu'ils sont trop serrés. Quand ces remedes sont inutiles, on secoue le malade, on l'irrite par des frictions, des impressions douloureuses : on se sert aussi de lavements âcres, avec de la fumée de tabac. Les syncopes hypocondriaques & hystériques se guérissent avec les remedes fétides, tels

que le castoréum & le sagapénum, le poil brûlé : la teinture de succin est aussi utile dans la défaillance produite par l'agitation des nerfs.

On ne doit tenter la saignée, dans ces sortes de cas, qu'avec bien de la circonspection. Il faut, pour cet effet, que le pouls soit plein & comme étouffé, qu'il y ait des mouvements violents, comme convulsifs. Au surplus, on doit toujours faire précéder aux saignées tous les remedes que nous avons indiqués ci-dessus. Il vaut mieux, dans ce cas, faire avaler au malade, si-tôt qu'on le peut, du vin vieux ou quelques cuillerées d'eau spiritueuse, comme l'eau de canelle & de mélisse. Il est toujours avantageux, avant tout, de faire mettre le malade dans une situation horizontale; &, quand il est un peu remis de son évanouissement, il convient de lui faire de légeres frictions, & de lui donner une nourriture légere.

Dans les défaillances qui accompagnent les fievres putrides & malignes, on aura recours aux absorbants, comme les yeux d'écrevisses, & aux cordiaux légers. Dans les fievres avec abattement & perte de forces, les acides, comme le citron, le vinaigre, sont très-profitables. Au reste, il faut s'attacher sur-tout à connoître la cause des évanouissements, & les traiter par les remedes contraires : nous avons eu occasion d'en dire davantage aux différents articles qui y ont rapport. *Voyez* DÉFAILLANCE & SYNCOPE, & sur-tout LIPOTHYMIE.

EXANTHÊME, f. f. signifie toutes sortes d'éruptions à la peau, soit avec ou sans solution de continuité; ainsi voyez les différents articles qui ont rapport aux maladies de la peau. *Voyez* FIEVRE EXANTHÉMATEUSE.

EXCORIATION, f. f. dépouillement de l'épiderme, plaie superficielle qui n'offense que la peau.

Cette maladie est ordinairement occasionnée par un frottement violent, par le feu & par des matieres âcres.

Le frottement, la compression & la mal-propreté y donnent lieu communément. On sçait que dans les longues maladies, lorsque ceux qui en sont affligés restent

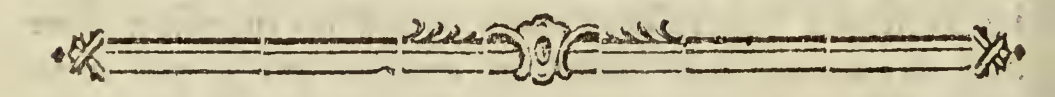
long-temps couchés ſur la même partie, il s'y fait des écorchures, qui ſont précédées par des taches rouges qu'on doit avoir ſoin de laver ſouvent avec le vin chaud ou avec l'eau-de-vie camphrée, ſur-tout lorſqu'il y paroît quelque noirceur : ſi on ne peut éviter l'écorchure, on la deſſeche avec la poudre de céruſe, celle de pierre calaminaire, le pompholyx, l'emplâtre de Nuremberg, celui de céruſe, &c.

Quand l'excoriation eſt conſidérable, on peut appliquer deſſus, deux ou trois fois par jour, du blanc-raiſin, du beurre frais, de la crême : le point principal eſt de garantir la plaie entamée de la compreſſion & de la mal-propreté.

EXCROISSANCE *ou* EXCRESCENCE, ſ. f. eſpece de tumeur contre-nature, qui ſe forme dans les chairs, & qui naît dans quelques endroits du corps par une abondance de ſuc nourricier, en conſéquence des relâchements des parties, ou d'une ſolution de continuité.

Telles ſont les Loupes, les Polypes, les Verrues, le Sarcôme, les Condylômes, le Fic, le Thimus, les Carnoſités, les Fungus, &c. *Voyez ces différents articles.*

EXTRAVASATION, ſ. f. effuſion des liqueurs hors des vaiſſeaux. *Voyez* ECHYMOSE.



(FAI)

FAIM CANINE, ſ. f. beſoin de manger, appétit inſatiable & contre nature, qui oblige de manger avec voracité une grande quantité d'aliments.

On appelle cette maladie *faim canine*, parce que ceux qui y ſont ſujets rejettent ſouvent les aliments, comme font les chiens.

Elle differe de la boulimie, qui eſt auſſi une faim exceſſive, en ce qu'elle n'eſt point accompagnée, comme celle-ci, de défaillance.

Il y a bien des cauſes qui peuvent produire la faim canine : tels ſont les vers, les acides, les âcres, une

bile rongeante, & la grande chaleur de l'eſtomac. Toutes les fois qu'il y a des humeurs vicieuſes dans l'eſtomac, ou qu'elles péchent par une trop grande âcreté, elles excitent ſur les membranes de l'eſtomac, & principalement à l'orifice ſupérieur, une douleur plus ou moins vive, & y produiſent le ſentiment de la faim, qui eſt très-ſouvent une impreſſion fauſſe que l'on ne doit point écouter : c'eſt par le même méchaniſme que les vers agiſſent ſur l'eſtomac, qu'ils piquent & irritent, quand ils ne trouvent plus de matiere alimenteuſe à digérer.

Les ſignes qui caractériſent que la faim eſt produite par les acides, ſont les rots & les vomiſſements acides, les déjections vertes & crues. (*Voyez* ACIDES.) Ceux qui prouvent que la faim dépend du défaut d'aliment, ſont la maigreur du malade & l'âcreté conſidérable de ſon ſang, joint aux plaiſirs particuliers qu'il trouve à prendre la nourriture. Quand la faim canine dépend des vers, on la reconnoît par un ſentiment de chatouillement à l'orifice de l'eſtomac, par des démangeaiſons dans le nez, par les déjections qui ſont quelquefois accompagnées de vers, & par les rapports fades & nidoreux qui ſurviennent aux malades.

On y rémedie par les ſecours oppoſés à la cauſe qui l'a produite : on peut conſulter chacun de ces différents articles.

Au reſte, on peut détruire l'appétit exceſſif par l'uſage des narcotiques, comme un grain d'opium ou un demi-gros de thériaque; ou par l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, comme l'eau-de-vie, les ratafias; par le grand uſage des boiſſons aqueuſes, tiedes; par le ſommeil & le repos.

On commencera d'abord par ſaigner le malade, ſi ſes forces le permettent : on lui fera prendre, immédiatement après, deux grains d'émétique en lavage, beaucoup de lavements, & une grande quantité d'eau tiede; après quoi, on le purgera avec une médecine douce, & on le mettra à l'uſage de la potion qui ſuit :

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul,*
De Prime-vere, de chaque deux onces.

D'Huile d'Amandes douces, trois onces.
De Sirop Diacode, ſix gros.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre en trois doſes, de quatre heures en quatre heures.

Le malade, après l'uſage de cette potion, prendra, tous les ſoirs en ſe couchant, un demi-gros de thériaque récente.

Si tous ces remedes ne réuſſiſſent point pour calmer la faim, on pourra faire prendre à l'intérieur du vin pur, ou, ce qui eſt encore plus puiſſant, de l'eau-de-vie : quoique ce remede ſoit un peu fort, on n'a rien à en appréhender dans cette occaſion.

On recommande auſſi ſix grains d'ambre gris, diſſous dans un jaune d'œuf, que l'on prend deux fois par jour.

FAUSSE-ANGINE. *Voyez* Esquinancie.

FAUSSE-GROSSESSE : état de la femme qui ſe croit enceinte, & qui ne l'eſt pas.

Les maladies qui imitent la groſſeſſe, ſont les moles charnues ou véſiculaires ; la collection d'air, de ſang ou d'eau dans la matrice ; & enfin la tumeur des ovaires & des trompes.

La mole charnue occupe ordinairement toute la cavité plus ou moins étendue de la matrice ; mais elle s'y rencontre quelquefois avec la groſſeſſe. On croit qu'elle peut ſe former ſans avoir eu aucun commerce avec l'homme.

Il eſt très-difficile de diſtinguer la mole charnue, non-ſeulement des autres corps inanimés qui ſont enfermés dans la matrice, mais encore de la véritable groſſeſſe ; cependant la matrice qui contient une mole eſt moins tirée, & ſemble balloter, avec un ſentiment de peſanteur que la malade éprouve dans ſon lit, toutes les fois qu'elle y change de ſituation : dans la mole, la tumeur du ventre eſt plus arrondie que dans la groſſeſſe ; les accidents dans la mole augmentent toujours en gravité. Le ſigne le plus diſtinctif & le moins équivoque doit être tiré du mouvement de l'enfant, que les femmes ſentent à quatre ou cinq mois de leur groſſeſſe, & du terme de l'accouchement, auquel la mole

ne doit pas être assujettie : elle peut rester dans la matrice quelquefois toute la vie, sans beaucoup d'incommodité, si ce n'est celle qui vient de son poids.

On recommande dans cette maladie les saignées aux pieds, l'émétique, les purgatifs composés de quatre grains d'aloès, d'un demi-gros de rhubarbe & de dix grains de jalap. On peut aussi suivre le traitement indiqué dans la Suppression des Regles. *Voyez cet article.*

Il y a plusieurs autres maladies de matrice, qui en imposent, comme la mole vésiculaire : *Voyez* HYDATIDES ; la mole venteuse : *Voyez* VENTS ; la rétention du sang dans la matrice : *Voyez* SUPPRESSION DES REGLES ; l'hydropisie de matrice : *Voyez* HYDROPISIE. On trouvera à tous ces articles le traitement de chaque maladie en particulier.

FAUSSE-PLEURÉSIE. *Voyez* PLEURÉSIE.

FAUSSE-ESQUINANCIE. *Voyez* ESQUINANCIE.

FAUSSE-NÉPHRÉSIE. *Voyez* LUMBAGO.

FAUSSE-COUCHE, f. f. expulsion du fœtus avant terme. *Voyez* AVORTEMENT.

FEMME EN COUCHE : état de la femme délivrée de son fruit.

Les femmes en couche sont sujettes à beaucoup de maladies : nous allons les suivre les unes après les autres.

Aussi-tôt que la femme a été délivrée, il faut commencer par lui mettre à l'entrée de la vulve un linge assez épais, doux, maniable, un peu chaud, pour éviter l'air froid qui pourroit supprimer les vuidanges. Après cela, on placera la femme dans un lit chauffé, & garni de linges nécessaires pour l'écoulement des vuidanges : il faut la mettre dans une situation horizontale sur le milieu du dos, la tête & le corps néanmoins un peu levés, les cuisses abaissées, les jambes jointes l'une contre l'autre, & par dessous les jarrets, un petit oreiller sur lequel elle puisse être appuyée.

Cela étant fait, on entourera le ventre de la femme d'une large bande ; on tâchera de garantir son sein du froid ; & on lui donnera, un quart d'heure après, un

bouillon. Quoiqu'on doive avoir l'attention de la préserver du froid, parce qu'elle doit y être ſenſible, cependant il faut éviter de tomber dans un excès opposé ; car les grandes ſueurs ſont auſſi nuiſibles aux nouvelles accouchées, que le froid.

On commencera d'abord par nettoyer les grumeaux de ſang qui peuvent être reſtés aux parties ; & on les lavera deux ou trois fois la journée, pendant les ſix premiers jours, avec une décoction d'orge, de graine de lin & de cerfeuil. Au bout d'une quinzaine, on pourra faire uſage d'une eau plus fortifiante, propre à raffermir & reſſerrer les parties ; telle eſt, par exemple, une décoction de cerfeuil, d'ortie, à laquelle on ajoutera un gros d'alun. Si l'on veut reſſerrer encore davantage les parties, on peut les étuver avec la liqueur ſuivante :

Prenez, *De Racine de grande Conſoude, une once.*
De Mille-Feuilles,
De Racine de Venche,
De Pervenche, de chaque une demi-poignée.
De Sanicle, une bonne pincée.
Du Bol d'Arménie, deux gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pendant un quart d'heure.

Ajoutez *Deux gros d'Alun.*

Il eſt eſſentiel de ne point faire uſage de ce remede, tant qu'il y a de la douleur & de l'inflammation à la partie.

Au bout des douze premiers jours de la couche, on doit ſerrer plus fortement le bandage, pour ramener peu à peu, raſſembler & ſoutenir les diverſes parties qui ont été diſtendues durant le cours de la groſſeſſe.

On ſe contentera de garnir le ſein de la femme en couche, avec des linges doux & mollets.

A l'égard du régime de la femme en couche, ſa boiſſon doit être toujours chaude dans le commencement, & ſa nourriture compoſée de panade, de crême de riz,

d'orge,

d'orge, de gruau, de bouillon léger de veau & de volaille, ou autres aliments ſemblables. Au bout du quatrieme jour, & quand la fievre de lait ſera paſſée, on lui permettra un régime moins ſévere.

Il faut que la femme en couche ſe tienne dans ſon lit en repos; qu'elle évite les paſſions tumultueuſes, le trop grand jour, la converſation; en un mot, tout ce qui pourroit l'émouvoir, l'agiter ou lui cauſer du trouble.

On doit exclure du régime des femmes en couche le vin & les nourritures ſolides en abondance; car l'uſage précipité des aliments & des liqueurs échauffantes, ainſi que des bouillons trop ſucculents, ſont les cauſes de preſque tous les accidents dont elles ſont attaquées.

Suppreſſion & Flux immodéré des Vuidanges.

La premiere maladie qui ſe déclare dans la femme en couche, c'eſt la ſuppreſſion ou le flux immodéré des vuidanges.

Quand cette évacuation eſt ſupprimée ou qu'elle n'eſt point aſſez conſidérable, il faut tâcher de la provoquer, en lui faiſant prendre quelque boiſſon légérement cordiale; telle eſt la potion ſuivante:

Prenez, *De Safran, un demi-gros.*

Verſez deſſus un grand verre d'eau bouillante, & laiſſez infuſer ſur les cendres chaudes pendant une heure; paſſez la liqueur par un linge, & ajoutez le jus exprimé d'une orange aigre, pour prendre en une doſe.

Si l'on s'apperçoit cependant que le cours des vuidanges ne ſe rétabliſſe point, que la fievre ſoit de la partie, & qu'il y ait douleur & menace d'inflammation, il faut avoir recours à la ſaignée & aux boiſſons abondantes. Si au contraire il n'y a point de fievre, qu'il n'y ait point de douleur, on peut rétablir le cours des vuidanges par la potion qui ſuit:

Prenez, *De l'Eau de Scabieuſe, deux onces.*
De Méliſſe ſimple, une once.
De Confection Alkermès, un gros.
De Sirop de Pavot blanc, demi-once,

pour faire une potion que l'on prendra en deux priſes, à trois heures de diſtance l'une de l'autre.

Quand les vuidanges coulent trop abondamment, il faut travailler à en arrêter le cours ; & on se sert en ce cas des remedes que nous avons indiqués dans l'Hémorrhagie, dans le Crachement de Sang. *Voyez ces différents articles.* Il faut cependant être bien réservé sur l'usage que l'on pourroit faire des astringents. En général, on ne peut bien juger d'une perte excessive, que quand elle affoiblit considérablement la malade, que le pouls est fort foible, qu'elle ne peut plus digérer ni prendre du repos, & que les mamelles se dépriment & s'affaissent ; il vaudroit mieux en ce cas faire une saignée du bras, & passer ensuite à l'ipécacuanha que l'on donneroit à douze grains, que de se servir des remedes astringents tout d'un coup. On passeroit, après la saignée & l'ipécacuanha, à des médecines avec deux onces de manne, & une once de catholicon double.

Syncope

On voit quelquefois les nouvelles accouchées tomber en syncope : cela vient ou de la perte du sang, ou de ce que le bas-ventre est trop serré ; auxquels cas il faut rétablir les esprits par la nourriture, comme le bon bouillon ; mettre le corps dans une position horizontale, & donner du jeu au bas-ventre, en relâchant les bandes. Quand cela vient de la perte du sang, on peut faire ce que nous venons de dire ci-dessus.

Tranchées.

Une des maladies qui tourmentent le plus les femmes en couche, est celle que l'on connoît sous le nom de *tranchées :* ce sont des douleurs qu'elles ressentent quelquefois vers les reins, aux lombes & aux aines, quelquefois dans la matrice seulement.

Ces tranchées procedent de plusieurs causes ; 1° de l'évacuation désordonnée des vuidanges, ou de leur suppression subite ; 2° de quelques parties de l'arriere-faix, de sang coagulé, ou de quelque autre corps étranger resté dans la matrice ; 3° de la constriction spasmodique des nerfs de la matrice ; 4° des vents contenus dans le bas-ventre, qui, après avoir été com-

primés par le fœtus, se dilatent & font effort pour sortir.

Dans le premier cas, on suivra le plan que nous avons tracé dans les vuidanges. *Voyez ci-dessus* VUIDANGES.

Dans le second cas, où il y a des corps étrangers dans la matrice, on peut faire usage de la potion suivante:

Prenez, *De l'Eau de Fleurs de Sureau, deux onces.*
Du Sirop d'Armoise, une once.

Mêlez le tout, pour une dose.

Quand les tranchées sont occasionnées par l'irritation des nerfs, il faut employer les narcotiques, comme un demi-gros de thériaque, ou un grain de laudanum, ou un demi-gros de liqueur minérale anodine d'Hoffmann: si l'on aime mieux, on peut avoir recours à la potion que nous avons décrite ci-dessus à l'article des Vuidanges: on peut aussi employer sur le ventre des frictions avec des onguents nervins, & des fomentations avec des décoctions légeres de romarin, de menthe, de fleurs de camomille, & autres semblables.

Quand les tranchées sont causées par des vents, ce qu'on connoît aux vents que la malade rend, & qui la soulagent, on peut avoir recours à la potion suivante:

Prenez, *D'Eaux de Mélisse & de Fleurs d'Orange, de chaque une demi-once.*
De Liqueur anodine d'Hoffmann, ou d'Æther vitriolique, trente gouttes,

pour prendre en une dose.

Enflure du Ventre.

L'enflure du ventre, dans la femme en couche, naît fréquemment de l'omission des bandages nécessaires après sa délivrance; on doit donc recourir à ces bandages, auxquels on peut joindre les frictions comme ci-dessus.

Inflammation de la Matrice.

L'inflammation de la matrice survient quelquefois après la suppression des vuidanges, ou par quelques contusions, blessures, chutes, ou violentes compressions qu'a souffertes ce viscere, soit dans le travail, soit après le travail.

On reconnoît cette maladie par l'enflure, la douleur de la partie, la peſanteur au bas-ventre; une grande tenſion, la difficulté de reſpirer & d'uriner, la fievre & tous les ſymptômes de l'inflammation. On traite cette maladie comme une véritable inflammation. *Voyez* INFLAMMATION.

Diarrhée.

La diarrhée ſuccede auſſi quelquefois à la ſuppreſſion des vuidanges, & fait une maladie très-dangereuſe. Quand elle eſt accompagnée d'une fievre aiguë, on y remédie par les boiſſons délayantes, les yeux d'écreviſſes, pris à la doſe de douze grains, cinq ou ſix fois par jour, le diaſcordium preſcrit par demi-gros, deux fois dans la journée. On doit ſur-tout faire uſage des bols ſuivants:

Prenez, *De Rhubarbe en poudre, vingt-quatre grains.*
D'Yeux d'Ecreviſſes, un demi-gros.
D'Alun en poudre, un ſcrupule.
D'Extrait de Gentiane & de Diaſcordium, de chaque demi-gros,

pour faire ſix bols avec du ſirop d'abſinthe, dont on prendra un toutes les quatre heures: on aura ſoin de donner au malade des lavements avec la décoction de riz & de graine de lin.

Vents.

Les vents ſont, de toutes les maladies, celle qui affecte le plus les femmes en couche: on peut dans ce cas employer les remedes que nous avons indiqués à la colique venteuſe. *Voyez* COLIQUE VENTEUSE. On peut ſe ſervir du remede ſuivant:

Prenez, *D'Eaux diſtillées de Mélilot & de Camomille, de chaque deux onces.*
De Teinture de Quinquina, trente gouttes.
D'eau minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.
De Sirop de Karabé, demi-once,

pour une doſe. On peut auſſi faire uſage de la potion ſuivante:

Prenez, *D'Eau de Fleurs d'Orange ſimple, une once.*
D'Æther nitreux, quinze gouttes.
De Sirop de Stœchas, trois gros.

La potion décrite à l'article Tranchées produites par des vents, eſt auſſi très-efficace.

Fievres inflammatoires.

Elles ſe connoiſſent à la douleur univerſelle, à la viteſſe de la circulation, à la dureté du pouls, au ſang qui eſt couenneux, au tempérament vif de la malade, à l'habitude qu'elle a de boire des liqueurs échauffantes, &c.

Les fievres inflammatoires des femmes en couche ſe traitent comme les fievres inflammatoires ordinaires.

Les Hémorrhoïdes.

Les hémorrhoïdes dont les femmes ſont ordinairement incommodées dans leurs couches, ſe guériſſent par les remedes ordinaires à ces ſortes de maux. *Voyez* HÉMORRHOÏDES. Au reſte, le point eſſentiel eſt de ſoutenir l'écoulement des vuidanges, pour empêcher le progrès des hémorrhoïdes.

Quand une femme a eu des couches heureuſes, mais que néanmoins elle eſt d'un tempérament délicat, il eſt de la prudence de lui faire garder le lit pendant huit ou dix jours, & ſa chambre pendant le mois.

Fievre de Lait.

Une autre maladie à laquelle les femmes ſont ſujettes, dans ces circonſtances, eſt la fievre de lait, qui arrive ordinairement vers le troiſieme ou le quatrieme jour après les couches; pour lors les vuidanges deviennent laiteuſes ou lymphatiques : ordinairement cette fievre n'a pas de ſuites fâcheuſes; il ſuffit ſeulement d'obſerver un régime exact & ſévere pendant qu'elle ſubſiſte. Quand il arrive cependant que la fievre de lait dégénere en fievre ardente, & qu'elle ſubſiſte pendant un trop long temps, on la traite à la maniere de ces ſortes de fievres. *Voyez* FIEVRE ARDENTE.

Lait répandu.

Le lait épanché cauſe ſouvent de grandes incommodités aux femmes en couche ; on s'en apperçoit, quand les vuidanges ſe ſuppriment, que le ſein ne coule point, qu'il ſurvient une plénitude, une peſanteur de tête, des difficultés de reſpirer, de la fievre, des gonflements & des tumeurs dans les différentes parties du corps.

La ſaignée en ce cas eſt preſque toujours critique, il vaut mieux obſerver un régime très-exact, mettre la malade aux bouillons de poulet pour toute nourriture, en lui faiſant prendre la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Racine de Patience ſauvage, une once,* que vous ferez bouillir dans cinq demi-ſetiers d'eau, réduits à pinte : vous ajouterez dans cette boiſſon un gros d'arcanum-duplicatum ; on fera prendre un verre de cette tiſane toutes les deux heures ; on donnera en même temps, toutes les heures, un verre de petit-lait dans lequel on aura fait fondre douze grains de magnéſie, & une cuillerée à bouche de ſuc de cerfeuil. Dans chaque bouillon de poulet, on fera fondre ſix grains de nitre & dix grains d'yeux d'écreviſſes. Comme l'humeur laiteuſe tire beaucoup à l'acide, on peut employer, avec ſuccès, quelques priſes de ſirop antiſcorbutique dans de l'eau, pourvu qu'il n'y ait pas de fievre, & que les ſignes de l'inflammation ſoient un peu calmés.

Quand on aura obſervé pendant quelques jours ce plan de conduite, on pourra faire donner à la malade quelques lavements avec un quarteron de miel mercurial & une once de lénitif. Si la bouche eſt mauvaiſe, la langue pâteuſe, qu'il y ait des preuves de crudités dans l'eſtomac par des rapports, &c. il faudra purger la malade avec les eaux de Vichy, dans leſquelles on fera fondre ſur chaque pinte une demi-once de ſel de ſeignette.

Quand l'humeur laiteuſe ſe porte à la tête avec vivacité, & qu'il y a crainte de délire ou d'inflammation, il faut avoir recours à la ſaignée au pied, & faire

mettre les pieds de la malade dans l'eau chaude plusieurs fois par jour, afin d'attirer l'humeur dans les parties inférieures.

Croûtes de Lait.

Les femmes en couche sont exposées à cette maladie, qui consiste dans une éruption croûteuse qui survient sur toute la peau, principalement à la tête, aux mains & à la poitrine : ce sont de petites écailles comme farineuses, qui sont quelquefois humides, & qui ont un caractere d'âcreté qui démange & irrite la peau.

C'est l'humeur laiteuse qui produit cette maladie; & c'est la matiere âcre qu'elle contient qui, se portant à la peau, occasionne cet accident.

Les enfants sont aussi sujets à cette maladie, sur-tout ceux qui sont à la mamelle, par rapport à la matiere laiteuse dont ils sont nourris, & à la bouillie qui, venant à s'aigrir, excite sur la peau ces croûtes que nous venons de décrire.

On remédie aux croûtes de lait des femmes en couche, par beaucoup de petit-lait dans lequel on fait fondre sur chaque pinte un gros d'arcanum-duplicatum, par des lavements continués pendant quelques jours, par l'usage de la poudre suivante, prise intérieurement.

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses en poudre, deux gros.*
De Cinabre natif, demi-gros.
De Sel de Duobus, deux gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en prendre vingt-quatre grains, de trois heures en trois heures. On aura soin en même temps de purger la malade, comme nous l'avons dit ci-dessus, avec les eaux de Vichy, dans lesquelles on fait fondre une once de sel de seignette par pinte.

Il y a des femmes en couche qui rendent le lait par la peau presque en nature, & dans lesquelles cette humeur forme des écailles humides qui se moisissent: le traitement est le même que ci-dessus.

A l'égard des enfants qui sont attaqués des croûtes de lait, on doit commencer par leur faire prendre à l'intérieur du petit-lait, à la dose d'un demi-setier par

jour, ſuivant leur grandeur & leur âge; après quoi, on les purgera doucement avec une once de ſirop de fleurs de pêcher & deux onces d'huile d'amandes douces, que l'on leur donnera par cuillerées: on leur ſera prendre enſuite, tous les matins, un grain de mercure doux & ſix grains d'yeux d'écreviſſes en poudre dans une pomme cuite.

A l'extérieur, on frottera les petites croûtes avec un peu d'huile d'œuf ou un peu d'huile de girofle. On aura ſoin après de repurger l'enfant comme ci-deſſus.

Pourpre blanc.

Le pourpre blanc, que l'on appelle vulgairement ainſi, eſt une eſpece de fievre miliaire, à laquelle les femmes ſont expoſées dans leurs couches: elle eſt accompagnée d'une éruption d'une infinité de petites glandes, mêlées de quantité de papilles ſéreuſes & limpides, qui occupent le centre de ces taches.

Cette maladie eſt en partie produite par le levain laiteux, qui eſt pouſſé à la peau par la chaleur interne de la malade, par l'uſage des médicaments chauds & des ſudorifiques. On y remédie en ſupprimant les aliments ſucculents & échauffants, le vin, les tiſanes chargées de canelle. Il faut faire prendre des boiſſons délayantes, comme le petit-lait, les lavements de graine de lin & de ſon, & ſuivre à peu près le même traitement que nous venons de tracer pour le lait répandu.

Inflammation, Tumeur, Squirrhe & Suppuration du Sein.

Le ſein des femmes en couche eſt ſujet à s'enflammer, à ſe tuméfier, à ſe durcir ou à ſuppurer. L'inflammation au ſein ſe traite comme l'inflammation en général. (*Voyez* INFLAMMATION.) La tuméfaction de la partie ſe diſſipe avec les remedes propres au lait répandu. On y remédiera auſſi en faiſant de légeres frictions, de douces fomentations, en faiſant ſucer le teton, & en appliquant deſſus des cataplaſmes de mie de pain, de lait, de fleurs de ſureau & de ſafran. *Voyez* la ſuppuration du ſein à l'article CANCER, & le Dictionnaire de Chirurgie.

On trouvera à l'article Lait les autres maladies qui affectent les femmes en couche. *Voyez* Lait, & Grumelé. (*lait*)

FER-CHAUD. On appelle ainsi l'état de l'estomac qui est tourmenté d'une chaleur brûlante : elle s'étend communément le long de l'œsophage, & est produite par des sucs corrosifs qui croupissent dans l'estomac, & se manifestent par des rapports auxquels les mélancoliques sont assez sujets. Cette maladie doit se traiter à peu près comme la Cardialgie. *Voyez* cet article.

FŒTUS mort. (*Voyez* Accouchement.) Vous y trouverez les signes & le traitement du fœtus mort.

FEU. Feu de S. Antoine, *ou* Feu sacré, *ou* Mal des Ardents : tels sont les noms vulgaires que l'on donne à l'érysipele. *Voyez* Erysipele.

On donne aussi le nom de *feu de S. Antoine* à une maladie epidémique qui se déclare dans quelques pays & dans certaines années : elle est produite par la nourriture de pain fait d'une espece de seigle gâté. Le seigle ergoté, mêlé dans le pain, produit des effets funestes, comme on l'a observé en France en 1709. Le pain infecté de ce bled donna à plusieurs une gangrene affreuse, leur fit tomber successivement & par parties tous les membres. On remédie à cette maladie, en détruisant la cause qui l'a produite, & du reste on la traite comme une fievre gangréneuse pestilentielle. *Voyez* Fievre gangréneuse pestilentielle.

FEU persique, s. m. espece d'érysipele, ou de dartres qui entourent le corps comme une ceinture. Quelques-uns nomment aussi *feu persique* le charbon ou l'anthrax. *Voyez* Erysipele.

Le feu persique est une espece particuliere d'érysipele ; ou plutôt ce sont de petites tumeurs crystallines, formées de petites vessies contiguës les unes aux autres, qui s'élevent à la peau, principalement autour du nombril & des reins, & qui forment une espece de ceinture.

Cette même éruption paroît quelquefois sur le cou & sur la tête.

On sent d'abord une légere démangeaison, qui aug-

mente par degrés, & qui eſt ſuivie de chaleur, d'ardeur & d'élancements très-vifs à la partie, ſur-tout de mouvements ſpaſmodiques violents, qui cauſent des douleurs très-vives : c'eſt une eſpece de brûlure générale de la peau, qui laiſſe échapper une ſéroſité âcre & cauſtique, & quelquefois même une eſpece d'eau purulente.

La bile eſt ordinairement la cauſe immédiate de cette maladie : par cette âcreté, elle ronge & détruit le tiſſu de la peau, & produit ſur elle l'effet de l'eau forte. Les cauſes éloignées ſont l'alternative ſubite & violente du chaud & du froid, les liqueurs échauffantes, ſpiritueuſes, les évacuations ſupprimées, comme les regles & les hémorrhoïdes, les veilles trop longues, les exercices forcés, les paſſions vives, ſur-tout celle de l'amour; un tempérament chaud & ſec, dont la bile eſt âcre & enflammée.

Le progrès de cette maladie eſt aſſez lent : comme elle n'eſt point accompagnée de fievre pour l'ordinaire, l'effort de la nature eſt moins prompt; auſſi ce mal dure-t-il pendant douze ou quinze jours, ſans avoir une marche bien ſenſible.

On y remédie par le petit-lait & les lavements. La ſaignée n'eſt point d'une efficacité bien grande dans cette maladie ; elle n'appaiſe pas même les douleurs : on fait des fomentations ſur la partie avec l'eau d'orge ; on l'étuve avec l'eau de guimauve & du lait chaud les premiers jours, & enſuite avec une infuſion de fleurs de ſureau & de ſafran, pour donner un peu d'activité à cette matiere, & pour tâcher d'en procurer la réſolution.

Quand la douleur eſt ſi vive, que le malade a beaucoup de peine à la ſupporter, & qu'il ne peut prendre de ſommeil, on lui preſcrit tous les ſoirs du julep ſuivant :

Prenez, *D'Eau de Ceriſes noires, quatre onces.*
De Sirop Diacode, ſix gros,
pour une priſe.

Quand la douleur ſera un peu calmée, on purgera le malade deux fois.

FEU VOLAGE *ou* SAUVAGE : eſpece de dartre vive,

érysipélateuse, qui attaque le visage, particuliérement dans les petits enfants, & qui en occupe tantôt une partie, tantôt l'autre ; ce qui lui a fait donner le nom de *volage*. *Voyez* DARTRE, FIC, ERYSIPELE.

FIC, s. m. excroissance charnue, qui pend en maniere de figue, & qui arrive dans toutes les parties du corps. Il est souvent rougeâtre & mou, quelquefois dur & squirrheux : ceux qui viennent au fondement, se guérissent pour l'ordinaire avec les remedes anti-vénériens ; sinon on les coupe avec les ciseaux ou avec le bistouri, ou on y fait une ligature, que l'on serre de plus en plus tous les jours, jusqu'à ce que la partie soit desséchée.

Il vaut mieux cependant avoir recours à l'instrument, parce qu'il est plus sûr & moins douloureux ; & on traitera ensuite la plaie à l'ordinaire, avec nos emplâtres digestifs & consolidants.

A l'égard des autres tumeurs de cette espece, qui surviennent sur le corps, on les guérit par le secours de la chirurgie. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FIEVRE, s. f. mouvement déréglé de la masse du sang, avec fréquence permanente du pouls, & lésion des fonctions, accompagné le plus souvent d'une chaleur excessive.

On reconnoît les vrais symptômes de la fievre, 1° à l'accélération & à la vitesse du pouls, 2° à sa force & à son resserrement, 3° au surcroît de chaleur du corps, 4° à la respiration qui devient plus prompte, 5° au sentiment pénible de lassitude qui s'oppose aux mouvements du corps.

La fievre se déclare ordinairement par un sentiment de froid & de frémissement, lequel est plus grand ou plus petit, a plus ou moins de durée, est interne ou externe, selon la différente nature de la fievre : alors le pouls devient fréquent, petit ; la pâleur, la rigidité, le tremblement, le froid, l'insensibilité, saisissent souvent les extrémités.

Les causes de la fievre se distinguent en causes prochaines & causes éloignées : les causes éloignées dépendent de la nature de l'air, des aliments, du tempé-

rament & de la façon de vivre du malade : les causes particulieres ou prochaines se réduisent aux suivantes, 1° à des matieres âcres prises en aliment ou en boisson, 2° à l'application extérieure des matieres âcres, qui piquent, déchirent, brûlent & enflamment, 3° aux mauvaises qualités de l'air, 4° au vice du régime, 5° à la contagion, 6° au défaut des sécrétions, 7° à la suppression lente ou subite des évacuations accoutumées, 8° à l'irritation des parties nerveuses, produite par quelque cause que ce soit.

On distingue la fievre en essentielle, qui ne dépend que d'elle-même, & en symptomatique, qui survient comme symptôme à une maladie antérieure, comme à une plaie, à un abcès, &c.

La plus simple distinction des fievres est de les diviser en deux classes générales; celle des fievres continues, & celle des intermittentes.

La fievre continue est de deux sortes; l'une simple ou sans redoublement, & l'autre composée ou avec redoublement.

Il y a trois especes de fievre continue simple; l'éphémere, qui ne dure ordinairement qu'un jour; la syncope, qui s'étend jusqu'au quatrieme ou au septieme jour; & la fievre ardente. *Voyez-les à leur rang.*

La fievre continue, avec redoublement, est périodique ou erratique : les redoublements de la périodique reviennent à des heures reglées; ceux de l'erratique ne gardent aucun ordre. La périodique est quotidienne, tierce ou quarte.

La quotidienne continue redouble également une fois tous les jours: elle est double ou triple, quand il y a deux ou trois redoublements par jour.

La tierce continue a ses redoublements, de deux jours l'un : elle laisse un jour de rémission entre deux; elle est double ou triple, s'il y a deux ou trois redoublements en deux jours.

La fievre continue est celle qui redouble tous les quatre jours inclusivement : elle est double, lorsqu'elle redouble deux jours consécutifs, & ne laisse qu'un jour de rémission, ou, selon quelques médecins, lors-

qu'elle a deux redoublements chaque quatrieme jour ; elle eſt triple, lorſqu'il y en a trois.

Il y a trois ſortes de fievres intermittentes ; la quotidienne, la tierce, & la quarte.

La quotidienne prend & quitte tous les jours : elle eſt double ou tierce, quand il y a deux ou trois accès en vingt-quatre heures.

La tierce revient de deux jours l'un : la tierce eſt double, lorſqu'elle revient tous les jours comme la quotidienne, avec cette différence, qu'elle a alternativement un accès plus fort que l'autre ; le troiſieme répondant au premier, le quatrieme au ſecond.

La fievre quarte n'attaque que tous les quatre jours incluſivement, & laiſſe deux bons jours de ſuite ; elle eſt double, quand elle prend deux jours conſécutifs, qu'elle ceſſe le troiſieme, & qu'elle reprend le quatrieme : elle eſt triple, lorſqu'il y a un accès tous les jours, comme à la quotidienne & à la double tierce ; mais le quatrieme répond au premier, le cinquieme au deuxieme, le ſixieme au troiſieme.

On a auſſi obſervé des fievres intermittentes, qui ne reviennent que tous les cinq, ſix ou ſept jours : elles ſont fort rares. Au reſte, nous allons parcourir toutes ces fievres les unes après les autres.

Fievre aigue. C'eſt une fievre continue, violente & dangereuſe, qui fait beaucoup de progrès en peu de temps, & qui ſe termine plus ou moins promptement.

Les ſymptômes de la fievre aiguë ſont, d'abord la vivacité du pouls, le froid, le tremblement, la chaleur, la ſoif, la ſéchereſſe, &c ; ſouvent les nauſées, les vomiſſements ; quelque temps après le délire, l'aſſoupiſſement, l'inſomnie, les convulſions, les ſueurs, la diarrhée, &c.

Les cauſes de la fievre aiguë, qui n'eſt point accompagnée de redoublement, ſont d'abord l'augmentation de dureté dans les ſolides, une eſpece de mouvement ſpaſmodique, & une accélération dans la progreſſion des liquides : ainſi tout ce qui peut augmenter la force des fibres, & rendre les liquides âcres & irritants,

peut exciter la fievre aiguë, comme les passions vives, la colere, la maigreur, la sécheresse du tempérament, un air chaud & sec, les liqueurs spiritueuses, les aliments échauffants, les veilles forcées, l'exercice violent, & en un mot, tout ce qui peut enflammer le sang.

Quand la fievre aiguë est accompagnée de redoublement, elle prend ordinairement sa source dans l'estomac. *Voyez* FIEVRE CONTINUE avec redoublement.

On remédie à cette fievre par les saignées, les délayants, les lavements, les doux purgatifs, les boissons nitreuses, &c. Comme il arive rarement que cette maladie soit simple & sans complication, nous en donnerons le traitement aux différents articles ci-dessous. *Voyez* MALADIES AIGUES.

FIEVRE ARDENTE. C'est ainsi qu'on appelle une fievre continue aiguë, accompagnée d'une chaleur & d'une soif considérables.

Ses symptômes principaux sont une chaleur presque brûlante au toucher, inégale en divers endroits, très-ardente à la tête, à la poitrine & au ventre, tandis qu'aux extrémités elle est souvent modérée. Il y a une sécheresse dans toute la peau, aux narines, à la bouche, à la langue, au gosier, aux poumons, & même quelquefois autour des yeux. Le malade a une respiration serrée, laborieuse & fréquente, une langue seche & brûlée, une soif qu'on ne peut éteindre, & qui cesse souvent tout-à-coup, un dégoût pour les aliments, des nausées, le vomissement, un accablement extrême, une voix claire & aiguë, l'urine en petite quantité, âcre, très-rouge, le ventre constipé, &c.

Elle a pour cause un travail excessif, l'ardeur du soleil, la respiration d'un air sec & brûlant, l'abus des liqueurs spiritueuses & des aliments trop échauffants. Cette même fievre peut être causée par des substances corrompues, comme la bile: enfin elle peut être produite par la constitution épidémique de l'air dans les pays & les temps chauds.

L'ardeur extrême de la fievre indique des saignées répétées, sur-tout dans le commencement. L'air doit

être pur, renouvellé ſouvent, les couvertures légeres, la boiſſon abondante : il faut ſaire prendre du petit-lait dans lequel on mettra vingt gouttes d'eſprit de ſoufre par pinte ; ou l'on fera boire de la limonade en grande abondance : on donnera des lavements, de deux heures en deux heures, avec une décoction de feuilles de nénuphar, de pariétaire, de mauve & de bouillon-blanc ; ou, ſi l'on aime mieux, on fera uſage d'une grande quantité d'eau chaude, avec du ſirop d'orgeat : il ne faut pas oublier en même temps d'humecter toutes les parties du corps, qui ſont trop échauffées, avec une éponge trempée dans de l'eau & de l'eau-de-vie ; faire reſpirer au malade la vapeur d'eau chaude ; tremper ſes pieds dans l'eau tiede, & lui faire ſouvent gargariſer la bouche & le goſier avec le gargariſme que nous avons indiqué dans l'eſquinancie. *Voyez* ESQUINANCIE INFLAMMATOIRE. Quand on aura, pendant quelques jours, relâché le corps & tempéré la fievre, on pourra avoir recours aux purgatifs doux, tels que ſont deux onces de tamarins bouillies dans de l'eau, un gros de ſel végétal, & deux onces de manne ; le tout dans une eau de citron. *Voyez* MALADIES AIGUES.

FIEVRE ASSODES. C'eſt une eſpece de fievre ardente, dont le ſymptôme eſſentiel eſt une inquiétude ſi grande autour du cœur ou de l'eſtomac, qu'on ne peut demeurer dans une même place : à tout moment le malade remue & ſe tourmente ; il a des nauſées, il ſe dégoûte de tout : il ſent une tenſion & un gonflement au bas-ventre, & une chaleur dans toutes les entrailles.

Les cauſes ſont à peu près les mêmes que celles de la fievre ardente : il en eſt de même de la méthode curative. *Voyez* FIEVRE ARDENTE.

FIEVRE BILIEUSE. C'eſt une fievre aiguë qui doit ſon origine à l'abondance ou à la dépravation de la bile.

Les malades qui en ſont affectés ont du dégoût, des nauſées, de fréquentes & vives inquiétudes, mais ſurtout une ſoif continuelle, une ſéchereſſe à la bouche, des tranchées, des hoquets, de la conſtipation, & un pouls petit, ſerré & pas trop fréquent.

L'âcreté ou la quantité de la bile ſont la cauſe pro-

chaine de cette espece de fievre : l'abus des aliments échauffants, des liqueurs spiritueuses, des passions violentes, peuvent en être les causes éloignées.

On commencera par saigner le malade au bras ; on le mettra ensuite à l'usage d'une tisane rafraîchissante, du petit-lait, avec le sirop violat : on aura sur-tout soin de donner au malade des lavements de trois en trois heures, pour éviter la constipation, qui est le symptôme le plus fâcheux & le plus commun de cette maladie. Si la chaleur & la fievre sont vives, il faut réitérer la saignée : si l'on s'apperçoit au contraire que les nausées & les vomissements augmentent, il faut faire prendre deux grains d'émétique dans une chopine d'eau, à la maniere accoutumée. Si, malgré ces secours, la fievre subsiste toujours, & que la bile ne prenne point son cours par le bas, il faut employer pour lors une ou deux saignées pour détendre les fibres, les tisanes légérement apéritives, comme sont celles qui sont faites avec une demi-once de racine de chicorée sauvage, une poignée de bourrache & autant de buglose, & quinze grains de sel de nitre dans une pinte d'eau. Si l'on est à portée de mettre en usage les eaux minérales, on pourra se servir de celles de Vichy, dont on prendra cinq ou six verres par jour, en observant de mettre dans chaque pinte une demi-once de sel de Seignette.

Il faut avoir grand soin, dans cette espece de fievre, d'entretenir toujours un écoulement par le bas, soit avec les lavements, soit avec les purgatifs les plus doux ; car la saignée y est rarement salutaire. Quand la bile même se porte au cerveau, & y cause des insomnies ou le délire, les lavements répétés, soutenus par les purgatifs & les bains des pieds, sont plus efficaces que les saignées faites au pied : on peut aussi dans ce cas employer les vésicatoires, sur-tout lorsque le malade a suffisamment pris de boissons & de lavements, pour ne rien craindre de l'effet de ce remede. *Voyez* COLIQUE BILIEUSE.

Après la cure de ces sortes de fievres, il seroit à propos de faire prendre au malade les tisanes apéritives, comme celle que nous avons indiquée ci-dessus, & de le purger de temps à autre.

FIEVRE

FIEVRE CACOCHYMIQUE : fievre lente, caufée par une abondance d'humeurs crues qui fe font amaffées dans l'eftomac, & qui ont formé enfuite un levain qui paffe dans le fang, & y produit la fievre. *Voyez* CACHEXIE & CACOCHYMIE.

FIEVRE CATARRHEUSE : fievre fymptomatique, par le fecours de laquelle la nature s'efforce de corriger la qualité viciée de la lymphe, & de la chaffer hors du corps d'une maniere critique & falutaire.

Cette fievre attaque ordinairement le foir, avec continuité ou rémiffion.

Ses fymptômes, quand elle eft très-grave, font des friffons fuivis de chaleur, un pouls fréquent & petit, l'enrouement, la pefanteur de tête, les laffitudes par tout le corps, une chaleur & un picotement dans la gorge. Nous avons traité cette affection à l'article Catarrhe. *Voyez* CATARRHE.

FIEVRE COLLIQUATIVE, ainfi nommée, quand elle eft accompagnée de la colliquation des humeurs, c'eft-à-dire de leur évacuation fréquente & abondante par les felles, la peau & les autres couloirs du corps, avec dépériffement des forces.

Cette fievre fe manifefte par une petite fueur, une chaleur âcre, un pouls ferré, la laffitude, des urines ordinairement troubles, & la partie rouge du fang nageant, dans la poëlette, dans un fluide très-abondant.

Cette fievre eft prefque toujours la fuite de quelque autre maladie ; c'eft pourquoi la méthode curative confifte à oppofer des remedes aux caufes du mal. *Voyez* COLLIQUATION.

FIEVRE COMATEUSE : affection morbifique, qui accompagne quelquefois la fievre, & qui confifte dans l'affoupiffement & dans une envie continuelle de dormir. Nous avons traité de cette maladie à l'article Coma. *Voyez* COMA. *Voyez* FIEVRE TIERCE, SOPOREUSE *ou* APOPLECTIQUE.

FIEVRE CONTINUE, eft celle qui eft fans interruption, depuis fon commencement jufqu'à la fin.

La fievre continue fimple fe guérit par la faignée,

les lavements, la diete humectante, les apozêmes apéritifs, & les purgatifs doux.

Quand la fievre continue est accompagnée de redoublements, elle devient d'un traitement plus difficile.

Il est vraisemblable, en général, que les redoublements ne sont produits que par la maitere, soit alimentaire viciée, soit bilieuse âcre, qui passe des premieres voies dans le sang. On doit donc être extrêmement attentif à ne prendre aucune espece de nourriture, quand on est attaqué de cette fievre; à couper les bouillons à la viande avec de l'eau; à se mettre à l'usage d'une tisane faite avec une décoction d'orge mondé, ou avec un tiers de biere sur deux tiers d'eau.

On conçoit, d'après la cause que nous venons d'établir, combien peu la saignée est utile dans ces sortes de cas; on ne doit la mettre en usage que dans les premiers jours, ou dans les redoublements violents, pour empêcher le sang de se porter avec trop de vivacité dans quelques parties essentielles à la vie: il est bien plus à propos, après avoir employé une ou deux saignées, selon l'âge, les forces & le tempérament du malade, après avoir mis en usage les délayants de toutes especes, de passer aux purgatifs, pour entraîner le levain qui est dans l'estomac, & qui produit les redoublements. L'émétique & l'ipécacuanha font des merveilles dans ces sortes de fievres, après les premieres saignées.

On ne doit cependant placer les purgatifs que sur la fin des accès; & il ne faut pas s'inquiéter de la chaleur ni de la vivacité de la fievre, parce qu'elles ne sont occasionnées que par cette même matiere, qui part de l'estomac, & qu'il est essentiel d'évacuer; aussi voit-on la chaleur & la fievre diminuer après les purgatifs.

Il faut cependant observer que ce traitement ne convient que dans les seules fievres continues avec redoublement, qui ne sont accompagnées d'aucun caractere d'inflammation; ce que l'on reconnoît aux signes de l'inflammation. *Voyez* INFLAMMATION.

Il est bon aussi de remarquer qu'on ne doit point mettre cette méthode en usage, avant d'avoir détendu

les vaisseaux par la saignée, les lavements & la diete. *Voyez* MALADIES AIGUES.

FIEVRE CONTINUE RÉMITTENTE, est celle qui, sans discontinuer, donne de temps en temps quelque relâche, & ensuite quelques redoublements. Sa cure est la même que celle de la fievre continue. *Voyez* FIEVRE CONTINUE.

FIEVRE DYSSENTÉRIQUE: on nomme ainsi celles qui sont jointes à des tranchées douloureuses dans le bas-ventre, suivies de déjections muqueuses & sanglantes; nous avons traité cette matiere à l'article Dyssenterie. *Voyez* DYSSENTERIE.

Il est bon seulement d'observer que l'on doit plus ou moins appuyer sur les saignées, selon que la fievre est plus ou moins active.

FIEVRE ÉPHÉMERE, la plus simple des fievres continues, dont le commencement, l'état & le déclin se font ordinairement dans l'espace de douze, vingt-quatre, ou tout au plus trente-six heures.

Cette sorte de fievre cede ordinairement à la simple diete & à la privation des nourritures solides, pendant un ou deux jours.

FIEVRE ÉPIALE, est une espece de fievre dans laquelle le malade sent de la chaleur, du froid & des frissons en même temps.

Cette fievre est en même temps accompagnée d'un froid violent & douloureux dans les parties extérieures du corps, & d'une chaleur considérable à l'intérieur.

Cette fievre exige le même traitement que la fievre continue, excepté qu'il faut prescrire pendant plus long-temps les délayants, les adoucissants, pour tempérer l'âcreté des humeurs intérieures: on peut aussi, quand le froid est trop violent, avoir recours aux frictions faites avec des liqueurs spiritueuses, & les onguents chauds & nervins. On pourra faire boire au malade pour tisane, en ce cas, une décoction d'une once de miel blanc dans une pinte d'eau, en y ajoutant un bon verre de vin blanc.

FIEVRE ÉRYSIPÉLATEUSE, est celle qui est accom-

pagnée d'éryſipele, ou qui en eſt l'effet. *Voyez* ERYSIPELE.

FIEVRE EXANTHÉMATEUSE : fievre accompagnée de boutons inflammatoires, nommés *exanthêmes*, qui ſe déclarent ſur tout le corps, ou ſur une partie ſeulement. *Voyez* EXANTHÊME.

FIEVRE HECTIQUE : fievre lente, qui mine & deſſeche peu à peu tout le corps ; c'eſt pourquoi l'on nomme *hectique* un homme maigre, exténué, qui n'a que la peau & les os.

Cette fievre ſe manifeſte par un pouls foible, dur, petit & fréquent ; la rougeur des levres, de la bouche, des joues, qui s'augmente dans le temps qu'il paſſe de nouveau chyle dans le ſang ; une chaleur inquiétante, une aridité brûlante dans la peau, qui eſt ſur-tout ſenſible aux mains après le repas ; une urine nidoreuſe, écumeuſe, qui dépoſe un ſédiment, & porte ſur ſa ſurface un nuage léger, gras, de couleur foncée ; le deſir de toute nourriture froide, la ſéchereſſe de la bouche, une ſoif continuelle, le ſommeil de la nuit ſans ſoulagement, & la langueur répandue par tout le corps.

A cet état ſuccedent des crachats glutineux & écumeux, un ſentiment de poids & de douleur dans les hypochondres, une grande ſenſibilité au moindre changement de temps, une tête étourdie, des évacuations d'humeurs fétides, l'abattement de toutes les forces ; ce qui fait le maraſme.

Le mal s'augmente de jour en jour, produit des ſymptômes encore plus funeſtes, des tremblements, des taches, des puſtules, une couleur livide & plombée, le viſage cadavéreux, le vertige, le délire, l'enflure, la ſuffocation, les diarrhées colliquatives, les convulſions, & la mort.

Cette fievre eſt occaſionnée par une corruption générale dans la maſſe des humeurs.

Cette maladie eſt ordinairement très-funeſte dans les tempéraments chauds & dans la jeuneſſe.

La fievre hectique eſt produite à peu près par les mêmes cauſes que la fievre lente, & doit être traitée preſque de même. *Voyez* FIEVRE LENTE & HECTISIE.

Fievre inflammatoire ; fievre aiguë ou fievre ardente, dont l'inflammation eſt répandue généralement ſur tout le corps, lorſqu'elle n'eſt pas fixée particuliérement dans tel ou tel organe.

Cette fievre ſe connoît par la viteſſe de la circulation, la durée du pouls, la diſpoſition douloureuſe de tout le corps, l'examen du ſang qui eſt couenneux, le tempérament du malade qui eſt vif, ardent, & par tous les autres ſignes qui caractériſent l'inflammation.

Cette maladie ſe traite en général comme l'inflammation. *Voyez* Inflammation.

Fievre intermittente. C'eſt celle, comme nous l'avons déja définie, qui revient par accès.

Elle commence ordinairement par des bâillements, des allongements, des laſſitudes, du froid, des friſſons, des tremblements, une reſpiration difficile, anxiétés, nauſées, vomiſſement ; célérité, foibleſſe & petiteſſe du pouls.

Au premier état, il en ſuccede un ſecond, qui commence avec chaleur, rougeur, reſpiration fort étendue, un pouls plus élevé, plus fort ; une grande ſoif ; de la douleur aux articulations & à la tête, le plus ſouvent avec des urines rouges & enflammées.

Enfin la maladie finit d'ordinaire par des ſueurs plus ou moins abondantes ; tous les ſymptômes ſe calment : les urines deviennent plus cuites, & dépoſent un ſédiment qui reſſemble à de la brique pilée, &c.

La cauſe prochaine de la fievre intermittente vient de la viſcoſité du ſang, & de l'inaction des nerfs.

Quant aux cauſes éloignées, elles ſont très-difficiles à pénétrer : on doit cependant préſumer qu'elles viennent ou du vice de l'eſtomac, ou des autres organes qui concourent à la digeſtion.

Nous donnerons la cure de la fievre intermittente, en traitant de la fievre quarte & de la fievre tierce.

Fievre hystérique. *Voyez* Vapeurs hystériques.

Fievre lente. C'eſt une fievre continue ou rémittente, par laquelle la nature cherche à ſe débarraſſer des humeurs viciées du corps.

On diſtingue la fievre lente de la fievre hectique, 1° parce que la premiere eſt ordinairement produite par la dégénération des fievres intermittentes mal traitées, au lieu que la fievre hectique ſuit ordinairement des accidents graves, comme les abcès: 2° dans la fievre lente, les viſceres ne ſont point encore griévement attaqués; mais dans la fievre hectique, ils le ſont déja par quelque ulcere: 3° dans la fievre lente, les ſymptômes ſont ſi légers, que les malades doutent s'ils ont de la fievre; il n'en eſt pas de même dans la fievre hectique: 4° dans celle-ci, les ſueurs ne paroiſſent que quand elle eſt parvenue à ſon dernier période; dans l'autre, les ſueurs ſe déclarent au commencement: 5° la fievre lente dégénere ordinairement en d'autres maladies; la fievre hectique ne ſouffre aucun changement.

La fievre lente ſe manifeſte par une chaleur non naturelle, à peine ſenſible au tact & aux yeux du médecin; le pouls foible, fréquent, inégal; les urines troubles, un froïd interne avec léger tremblement, de la peſanteur dans les membres, de la laſſitude, une langue blanche, une bouche ſeche, la ſoif & le défaut d'appétit: bientôt après il ſurvient des ſueurs abondantes dans la nuit, une ſoif continuelle, l'abattement, le dépériſſement & le maraſme.

La cauſe prochaine de cette maladie eſt ordinairement l'embarras de quelque viſcere, ou l'engorgement de quelques humeurs.

La fievre lente ne peut être produite par les paſſions triſtes de l'ame, par l'habitude des pays marécageux, par la corruption ſpontanée des humeurs, par l'obſtruction des viſceres, & par la ſuppreſſion des évacuations accoutumées, ou par l'épuiſement de quelque évacuation forcée.

Quand la fievre lente reconnoît pour cauſe l'abus des paſſions, on y remédie par la diſſipation, l'exercice, le repos & le régime, &c.

Quand elle tire ſon origine de la corruption ſpontanée des humeurs, ce que l'on connoît à l'examen de la vie du malade, à l'habitude qu'il a de manger de la viande, aux ſueurs & aux urines puantes qu'il rend, à la

puanteur de ſon haleine, aux crachats de mauvais goût, qu'il expectore, &c. on a recours aux boiſſons apéritives; telle eſt la ſuivante:

Prenez, *De Racines de Pimprenelle blanche & de Dompte-venin, de chaque une once.*
Des Feuilles de Cerfeuil & de Lierre terreſtre, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau.

Ajoutez-y *Vingt grains de Nitre,*

pour boire dans la journée.

Immédiatement après, on fera prendre au malade les pilules ſuivantes:

Prenez, *D'Extrait de Bourrache, une demi-once.*
De Gomme Ammoniaque, un gros.
De Safran de Mars apéritif, un gros & demi.
D'Yeux d'Ecreviſſes en poudre, un gros.

Mêlez le tout enſemble, pour faire des pilules du poids de huit grains, avec ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, dont on prendra une priſe toutes les quatre heures.

Il faut obſerver en même temps de tenir le ventre libre avec les lavements, & de purger de temps en temps le malade.

On remédiera aux ſueurs qui ſurviennent quelquefois la nuit, par une potion calmante & nitrée; telle eſt la ſuivante:

Prenez, *D'Eau de Nénuphar, deux onces.*
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, trente gouttes.
De Nitre purifié, quinze grains.
De Sirop de Stœchas, une once.

Mêlez le tout, pour une doſe.

Quand on s'apperçoit de quelque redoublement de chaleur, de ſéchereſſe ou de fievre, on peut faire prendre au malade la poudre ſuivante:

Prenez, *D'Arcanum-duplicatum,*
De Nitre purifié, de chaque trois gros.
D'Yeux d'Ecreviſſes, deux gros.

Mêlez le tout enſemble: la doſe eſt d'un ſcrupule, trois fois par jour.

Si le vice eſt ſcorbutique, on aura recours au traitement du ſcorbut. *Voyez* SCORBUT.

Quand la fievre lente eſt occaſionnée par les obſtructions, on met en uſage les remedes propres à les détruire. *Voyez* OBSTRUCTION.

Si ce ſont quelques fievres intermittentes ſupprimées qui l'aient produite, il faut tenter de les faire revenir, en obſervant une diete exacte, & en mettant le malade à l'uſage de la tiſane qui ſuit:

Prenez, *De la Racine d'Aunée, une once.*
De Feuilles de Pimprenelle, une poignée.
De petite Centaurée, une demi-poignée.
D'Ecorce d'Orange, deux gros.
De Follicules de Séné, une demi-once.

Vous ferez bouillir le tout dans trois pintes d'eau, réduites aux deux tiers, pour en prendre trois verres par jour, à quatre heures de diſtance l'un de l'autre.

La formule qui ſuit eſt auſſi très-efficace pour rappeller les fievres intermittentes.

Prenez, *De Racine de Dompte-venin,*
D'Enula-Campana,
De Pimprenelle blanche, de chaque deux gros.
De Feuilles de Fumeterre,
De Capillaire,
De Sommités de petite Centaurée, de chaque une poignée & demie.
De Fleurs de Stœchas, trois pincées.
D'Ecorce d'Orange, une demi-once.
De Follicules de Séné, une once.
D'Ellébore noir,
De Rhubarbe, de chaque deux gros.

Concaſſez & pilez dans un mortier toutes ces drogues; ajoutez-y trois pintes de vin rouge, & laiſſez infuſer le tout chaudement au bain-marie, pendant vingt-quatre heures; paſſez ce vin, pour en prendre la valeur de deux onces, de deux jours l'un.

Quand les évacuations ſupprimées demandent d'être rétablies par la guériſon de la fievre lente, il faut mettre

en ufage les remedes indiqués dans la fuppreffion. *Voyez* SUPPRESSION.

Quand au contraire cette maladie eft l'effet de trop grandes évacuations, il faut avoir recours aux bons bouillons, aux crêmes de riz, de gruau, d'orge, aux légeres teintures d'acier, & aux remedes propres à fortifier les vifceres.

Au refte, comme la fievre lente dépend prefque toujours ou d'obftruction, ou d'épaiffiffement, ou d'altération dans les humeurs, on peut confulter les articles EPAISSISSEMENT, CACHEXIE, CACOCHYMIE, OBSTRUCTION, &c.

FIEVRE MALIGNE. On appelle ainfi cette fievre, parce qu'elle eft produite par quelques caufes malignes & de mauvais caractere, parce qu'il y a des fymptômes très-graves, & que le malade eft fouvent à l'extrémité, tandis que le pouls, la chaleur du corps & les urines font dans l'état naturel.

Cette maladie s'annonce ordinairement par un abattement univerfel, un fommeil inquiet, des tremblements dans tout le corps, des mouvements convulfifs: le malade eft comme hébêté; le pouls cependant eft petit & prefque point fiévreux; les urines font claires & belles, la refpiration eft facile, &c.

Plufieurs médecins ont cru que cette maladie étoit occafionnée par le fang qui fe portoit à la tête, & engorgeoit le cerveau : d'autres penfent que c'eft une bile extrêmement âcre & mordicante, qui porte fon impulfion fur les nerfs & fur le cerveau, & qui forme ces accidents fâcheux qui accompagnent la fievre maligne. Ce fentiment eft le plus vraifemblable, parce que ni le pouls, ni la nature du fang, ni l'état abattu du malade, n'indiquent l'inflammation : il eft bien plus naturel de penfer que c'eft cette même bile âcre qui fe porte au cerveau, & qui caufe tous les dérangements qu'éprouve la machine; car on voit tous les jours des fievres bilieufes, ou des fievres putrides mal traitées, devenir malignes, par l'ufage des faignées mal placées & des remedes anti-phlogiftiques & calmants.

La caufe de la fievre maligne dépend, d'un côté, de

l'acrimonie de la bile ou des humeurs, & de l'abattement des nerfs: les causes éloignées sont les constitutions épidémiques, les aliments grossiers & putrides, les boissons échauffantes, les chagrins vifs & cuisants, la chaleur trop grande de l'air, & les évacuations supprimées, comme les regles, les hémorrhoïdes, ou les hémorrhagies considérables.

Pour commencer la guérison, on fera saigner le malade au bras; après quoi, on lui fera prendre l'émétique à l'ordinaire: le lendemain, on le mettra à l'usage du petit-lait clarifié, auquel on ajoutera par pinte un demi-gros de sel sédatif, s'il y a des mouvements dans les tendons: on ne négligera pas en même temps les lavements avec une décoction de son, de graine de lin & d'huile, & les potions calmantes; le surlendemain, on purgera le malade avec l'apozême purgatif suivant:

Prenez, *De Racines de Guimauve, une once.*
De Chicorée sauvage, une demi-once.
De Feuilles de Cerfeuil, demi-poignée.
De Follicules de Séné, trois gros.
De Sel d'Epsom, demi-once.
De Sirop de Chicorée composé, une once.

Le tout dans trois demi-setiers d'eau, réduits à chopine, pour prendre en trois verres, à quatre heures de distance l'un de l'autre.

S'il y avoit du délire considérable, que le pouls fût vif & élevé, que le malade sentît des douleurs à la tête & une grande sécheresse, on pourroit, avant que de faire usage de l'apozême ci-dessus, pratiquer une saignée au pied, & donner ensuite un grain d'émétique dans une pinte de petit-lait pour fondre pendant deux jours, en observant de donner des lavements toutes les quatre heures.

Si l'accablement & la foiblesse du pouls sont considérables, si la chaleur est médiocre, on pourra ajouter à l'apozême ci-dessus,

Deux gros de Quinquina concassé.
Une demi-once d'Eau de Fleurs d'Orange.

Si l'on s'apperçoit, après l'usage de cet apozême, que les accidents subsistent, comme embarras à la tête, soubresauts dans les tendons, une urine claire & sans dépôt, il faut avoir recours aux vésicatoires, que l'on appliquera à la nuque du cou.

On donnera pour tisane ordinaire au malade une décoction d'orge mondé, dans laquelle on ajoutera par pinte une demi-once d'eau de fleurs d'orange, & quinze grains de nitre.

Il arrive quelquefois que le malade est dans un si grand abattement, qu'il ne peut pas supporter les boissons ni les grandes évacuations : auquel cas il faut travailler à relever les forces avec des bouillons de viande, dans lesquels on ajoutera, sur chaque bouillon, une cuillerée d'eau de canelle ; ce que l'on continuera, jusqu'à ce qu'on ait vu le malade en état de supporter les remedes que nous venons d'indiquer.

Il est rarement utile de placer la saignée dans ces sortes de maux : cependant, quand le pouls se soutient dans toute sa force, que le malade ressent un battement considérable au cou, qu'il a les yeux rouges, enflammés, qu'il délire, on peut pratiquer une saignée au pied, ou, ce qui est encore mieux, à la jugulaire ; mais la saignée n'est point un remede dans cette maladie : elle ne peut, tout au plus, que calmer les symptômes.

Quand on s'apperçoit que tous les accidents graves de cette maladie subsistent, on peut faire prendre au malade, toutes les heures, dix grains d'yeux d'écrevisses, délayés dans de l'eau ; on sera surpris de la promptitude avec laquelle ce remede innocent tempere l'âcreté des humeurs, & calme les accidents. On peut aussi, en pareil cas, faire usage de la poudre suivante, qui est tant en vogue en Allemagne, contre les fievres malignes.

Prenez, *Du Bol d'Arménie, une once.*
De Corail rouge préparé, deux gros.
De la Canelle pulverisée, un gros.
De l'Ecorce de Citron,
De Santaux rouges & citrins, de chaque un gros.

D'Ecorce d'Orange, deux gros.
De la Raclure d'Ivoire, un gros.
De Safran oriental, un demi-gros.
De la Corne-de-Cerf préparée, un gros.

Mettez le tout en poudre très-fine, & donnez-en au malade un demi-gros, deux fois par jour, dans trois ou quatre cuillerées d'eau de chardon-bénit.

Quoi qu'il en ſoit, on ne doit faire uſage de ce remede, que quand on a fait précéder ceux que nous avons indiqués; car autrement, en le donnant dans le commencement, il pourroit être nuiſible.

On peut, avant que d'en venir à ce remede, faire uſage de la potion ſuivante, recommandée par M. Tiſſot.

Prenez, *Eau thériacale camphrée, cinq onces.*
Eſprit de Tartre rectifié, trois onces.
Eſprit de Vitriol concentré, une once.

Mêlez, & faites-en prendre de temps en temps une cuillerée à café, ou deux, dans un verre de tiſane ordinaire.

Si les forces étoient très-abattues, il faudroit joindre à chaque priſe de la potion ci-deſſus le bol ſuivant:

Prenez, *De la Racine de Serpentaire de Virginie, un demi-gros.*
Du Camphre, dix grains.
Du Rob de Sureau, ce qu'il en faut pour faire un bol.

Fievre miliaire, eſt ainſi appellée des puſtules ou véſicules qui s'élevent principalement ſur les parties ſupérieures du corps, & qui reſſemblent en quelque ſorte à des grains de millet.

Cette maladie eſt ſouvent accompagnée d'une douleur conſidérable par tout le corps, d'une chaleur & d'un froid qui ſe ſuccedent tour-à-tour; mais cette chaleur eſt plus douce, plus naturelle que celle qui accompagne une fievre continue ordinaire.

La paume de la main eſt extrêmement chaude: le pouls eſt fréquent, mais foible; les eſprits ſont ſouvent très-abattus, & la poitrine paroît ſurchargée d'un poids conſidérable, qui oblige à pouſſer de profonds

ſoupirs. Un des ſymptômes les plus inſéparables de cette maladie, c'eſt un ſommeil très-interrompu ; le malade paſſe ſouvent pluſieurs jours & pluſieurs nuits ſans dormir, mais cependant ſans délire & ſans mal de tête.

Les puſtules miliaires ne ſe déclarent ordinairement que ſur la poitrine, le cou, les interſtices des doigts: quelquefois auſſi elles couvrent tout le corps.

Cette maladie paroît dépendre d'une abondance de ſéroſité âcre qui ſe trouve dans le ſang, & en partie de l'agitation extraordinaire du liquide nerveux.

La ſaignée convient rarement dans ces ſortes de maladies; il vaut mieux commencer par faire prendre des poudres abſorbantes, comme dix grains d'yeux d'écreviſſes, ou d'écailles d'huîtres préparées ; & l'on peut faire faire une tiſane avec une once de racine d'oſeille, de bourrache & de bugloſe, de chaque une pincée, & de ſel de nitre quinze grains dans une pinte d'eau. On fera prendre en même temps, toutes les ſix heures, les bols qui ſuivent:

Prenez, *De Poudre compoſée de Pattes d'Ecreviſſes.*
De Sel d'Abſinthe, de chaque un ſcrupule.
De Safran, ſix grains.
De Sirop de Prime-vere, ou *de Lierre terreſtre, une quantité ſuffiſante,*

pour faire deux bols.

On boira par deſſus la potion qui ſuit:

Prenez, *Des Sucs depurés de Bourrache & de Bugloſe, de chaque une demi-once.*
Du Sirop de Lierre terreſtre, trois gros.

On délayera le tout dans un petit verre d'eau, pour prendre en une priſe.

Quand on s'apperçoit que le malade ne dort point, qu'il eſt agité, nonobſtant les remedes ci-deſſus, on doit lui appliquer les véſicatoires, pour tâcher de détourner les ſéroſités âcres qui ſe portent à la tête.

Fievre pestilentielle, eſt celle qui eſt produite par une cauſe funeſte, qui n'a aucune affinité avec les humeurs de notre corps, qui eſt indomptable, & réſiſte à la coction. *Voyez* Peste.

FIEVRE PÉTÉCHIALE, eſt celle qui eſt accompagnée de taches ſemblables à des morſures de puces; c'eſt une eſpece de pourpre. *Voyez* PÉTÉCHIES.

FIEVRE POURPRÉE. C'eſt une éruption cutanée de pluſieurs taches malignes, ou exanthêmes, ſemblables à des morſures de puces ou à des grains de millet, qui ſont de couleur pourpre, violet ou azuré, ou qui n'en ont pas; ce qui fait qu'on les appelle improprement *pourpre blanc*. *Voyez* POURPRE.

FIEVRES PRINTANIERES. *Voyez* FIEVRES DES SAISONS, & l'article INTERMITTENTE PRINTANIERE. (*Fievre*)

FIEVRE PUTRIDE, eſt celle qui eſt accompagnée de la putréfaction des humeurs.

On diſtingue cette fievre en continue & en intermittente; mais nous n'entendons parler ici que de la ſeule fievre continue putride.

On reconnoît la fievre continue putride à la chaleur âcre & mordicante, au pouls qui eſt grand & fréquent, & ſouvent inégal, aux urines qui ſont crues, aux nauſées, aux vomiſſements, à la peſanteur de la tête & du corps, à la ſoif conſidérable; la langue eſt jaunâtre & chargée, les déjections & les ſueurs ſont fétides, & le malade éprouve des défaillances fréquentes.

Les cauſes de cette fievre dépendent d'une humeur putride, d'une bile âcre, & d'une diſpoſition des fluides à la putridité.

On doit commencer par une ou deux ſaignées, ſelon la fievre & la vigueur du tempérament; immédiatement après, on doit faire prendre l'émétique en lavage à l'ordinaire; on laiſſera enſuite repoſer le malade pendant un jour, & on purgera avec la médecine qui ſuit:

Prenez, *De Tamarins, deux onces.*
D'Agaric, un gros.
De Sel de Glauber, deux gros.

Faites infuſer le tout dans une chopine d'eau bouillante ſur les cendres chaudes, pendant l'eſpace de quatre heures.

Ajoutez-y *De Manne, deux onces.*
Le Suc d'un Citron exprimé.

Paſſez le tout, pour prendre en deux verres, à une heure & demie de diſtance l'un de l'autre.

Pour boiſſon ordinaire, on mettra le malade à l'uſage de l'eau de poulet; s'il aime mieux, on lui fera faire une tiſane composée d'une décoction d'orge, à laquelle on pourra ajouter par pinte un petit bâton de régliſſe, & vingt gouttes d'eſprit de ſoufre, s'il y a beaucoup de fievre & ſi la ſoif eſt grande: on peut auſſi faire uſage de l'eau panée, avec un peu de ſirop de limon, de grenade ou d'épine-vinette. Quand la fievre eſt conſidérable, qu'on n'oſe pas riſquer les purgatifs, on peut employer une décoction de pruneaux, à laquelle on ajoute deux onces & demie de tamarins dans une pinte d'eau, pour en faire prendre un verre toutes les deux heures au malade.

On ne négligera pas en même temps les lavements, dans leſquels on ajoutera un gros de ſel de prunelle, avec une laitue coupée en quatre.

On aura attention de purger le malade comme ci-deſſus, tous les deux jours, pour tâcher de détourner la matiere putride par les ſelles.

Si l'humeur ſe porte à la tête, & qu'il y ait de l'engorgement au cerveau, du délire, de l'aſſoupiſſement, il faut avoir recours aux véſicatoires, que l'on appliquera à la nuque; on peut auſſi mettre en uſage les bains tiedes des pieds. Quand, malgré tous ces ſecours, la tête s'embarraſſe, on peut appliquer deſſus des compreſſes trempées dans de l'eau froide.

On pourroit, les jours de purgation, donner au malade quelque choſe pour le calmer, comme un grain d'opium, un demi-gros de thériaque; mais, comme ces ſortes de remedes ſuppriment les évacuations, il faut ne s'en ſervir qu'avec beaucoup de ménagement, & après que le malade a été ſuffiſamment purgé.

Quelquefois les fievres putrides ſont accompagnées d'aphthes à la bouche; ce qui dénote la putridité des humeurs, pouſſée à un très-haut degré. On peut les

comparer à une éruption qui se fait à la bouche, au gosier, & quelquefois tout le long du canal intestinal; cette éruption est analogue à celle qu'on observe dans les fievres malignes avec pétéchies. Quand la présence des aphthes se manifeste avec des symptômes d'inflammation dans le bas-ventre, c'est un signe que les aphthes se continuent jusques dans le bas-ventre; alors il faut traiter la maladie comme étant acccompagnée d'une inflammation dans le bas-ventre. (*Voyez* INFLAMMATION DU BAS-VENTRE.) Lorsqu'il n'y a point d'inflammation, & que les aphthes ne paroissent qu'à la bouche & au commencement de l'œsophage, on se contente de faire usage du gargarisme suivant:

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*
De Sirop de Roses seches, une demi-once.
Sel Ammoniac en poudre, un scrupule.

Mêlez le tout, pour un gargarisme dont le malade usera plusieurs fois dans la journée.

Il est bon de remarquer que ce symptôme s'observe rarement en France; il est beaucoup plus commun en Hollande & dans les pays septentrionaux.

FIEVRE QUARTE, n'attaque que tous les quatre jours inclusivement, & laisse deux bons jours de suite. Nous en avons donné la définition & les causes, en traitant de la fievre intermittente. *Voyez* FIEVRE INTERMITTENTE.

Il suffit d'observer que l'humeur de cette fievre, qui reste dans les entrailles ou dans le sang pendant plus de deux jours sans se faire sentir, & qui se manifeste le quatrieme jour, peut se perpétuer, dans ce état, des années entieres, sans intéresser absolument le fond de la vie; 2° que cette fievre mal traitée, ou fixée par les remedes contraires, peut dégénérer en cachexie, hydropisie, phthisie, &c. Il n'y a rien de si ordinaire que de voir des malades réduits à la derniere extrémité, pour avoir fait arrêter ces sortes de fievres par l'usage du quinquina.

Un moyen sûr & efficace pour réussir à la guérison, c'est de soustraire au travail de la nature une partie de l'humeur, afin qu'elle en ait moins à digérer. Il faut d'abord

d'abord ſe donner de garde, pour remplir ces vues, d'employer la ſaignée, ſur-tout ſi cette fievre eſt invétérée; car on ne manque jamais par-là de la faire dégénérer en fievre continue, ou d'en rendre la guériſon preſque impraticable. Il vaut mieux commencer par mettre à l'uſage de la tiſane qui ſuit:

Prenez, *De Chiendent, une demi-poignée.*
De Racines de Fraiſier, demi-once.
De Feuilles de Bourrache, deux poignées.
De Sel de Nitre, quinze grains.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-ſetiers d'eau, pour réduire à pinte, & pour en faire prendre un petit verre toutes les heures. Il faut continuer cette tiſane pendant quatre jours; après quoi, on fera prendre au malade deux grains d'émétique en lavage : on recommencera, immédiatement après, la tiſane comme ci-deſſus, pendant quatre autres jours; après quoi, on mettra le malade à l'uſage de la boiſſon qui ſuit:

Prenez, *De Racines d'Oſeille & de Chicorée ſauvage, de chaque une demi-once.*
De Follicules de Séné, demi-once.
De Sel de Glauber, trois gros.
De Feuilles de Scolopendre & d'Aigremoine, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-ſetiers d'eau, pour réduire à pinte, & ajoutez-y
Une once & demie de Sirop de Chicorée composé.

Paſſez le tout : le malade en prendra trois verres chaque jour, de quatre heures en quatre heures, les jours ſeulement qu'il n'aura point de fievre.

On peut ſubſtituer à cette tiſane,
De la Poudre de Crême de Tartre, une once,
qu'on partagera en huit priſes, dont on prendra quatre par jour.

Quand le malade aura fait uſage deux fois de cette tiſane purgative, on lui féra prendre l'opiat qui ſuit:

Prenez, *Du Quinquina en poudre,*
Du Diaprun ſolutif,

Du Sirop de Fleurs de Pêcher, de chaque une once.
De Sel Ammoniac pulvérisé, deux scrupules.
Du Safran de Mars apéritif, un gros.

Mêlez le tout ensemble pour former un opiat, dont le malade prendra, six jours de suite, un demi-gros le matin à jeun, & autant le soir, enveloppé de pain à chanter, buvant, une demi-heure après chaque prise, un bouillon.

Après qu'on aura fini cet opiat, on pourra faire usage, pendant huit ou dix jours, d'une eau ferrée ou des eaux de Passy, & avoir soin de reprendre la boisson purgative ci-dessus. *Voyez* FIEVRE TIERCE.

FIEVRE QUOTIDIENNE. On entend par cette fievre, celle qui prend & qui quitte tous les jours. On peut suivre à peu près le même traitement que celui que nous venons d'indiquer dans la fievre quarte. *Voyez* FIEVRE QUARTE.

Il n'est pas nécessaire cependant d'appuyer si long-temps sur les apéritifs; on peut, après avoir fait, pendant huit jours, usage d'une décoction de feuilles de chicorée sauvage & de quinze grains de nitre, se mettre à l'usage de l'opiat qui suit:

Prenez, *Du Quinquina en poudre, six gros.*
De Séné mondé, quatre scrupules.
Du Sel de Glauber,
Du Sel d'Absinthe,
Des Yeux d'Ecrevisses préparés, de chacun un gros.

Pulvérisez le tout, & incorporez-le avec une suffisante quantité de sirop de fleurs de pêcher.

La dose est d'un gros pour un adulte, en deux prises chaque fois, à prendre, de quatre heures en quatre heures, trois fois le jour, & de vingt-quatre grains pour les enfants.

FIEVRES DES SAISONS. Il est des fievres qu'on voit plus fréquemment arriver dans certains temps de l'année, soit à cause de la constitution de l'air particuliere à telle ou telle saison, soit à cause des dispositions du corps, dont les humeurs ou les solides disposent à telle ou telle maladie particuliere.

C'eſt principalement au printemps & en automne qu'on voit paroître beaucoup de fievres intermittentes, ſur-tout quand l'hiver ou l'été y a diſpoſé. Au printemps, ſouvent ces fievres ſont accompagnées d'un caractere d'inflammation, & en automne d'un caractere de putridité; ce qui provient des ſaiſons qui précedent. Les tierces regnent plutôt au printemps, & les quartes en automne. Les premieres, quand elles ſont ſimples, durent peu, & ſe guériſſent ſouvent d'elles-mêmes après le ſeptieme accès, comme Hippocrate l'a obſervé. Les dernieres, au contraire, quoique ſans complication, ſont de longue durée, & ſouvent rebelles aux remedes. *Voyez* FIEVRE TIERCE, FIEVRE QUARTE.

Les autres ſaiſons, comme l'hiver & l'été, ſont auſſi accompagnées de maladies qui ſont plus fréquentes dans celles-ci que dans d'autres. Les fievres éruptives inflammatoires, les fievres malignes, les fievres putrides, le choléra-morbus, les pleuréſies, &c. ſont plus fréquents pendant l'été: l'hiver a ſes catarrhes, ſes rhumes, ſes fluxions de poitrine, &c. (*Voyez l'article* SAISONS, *où on entre dans un plus grand détail ſur les Maladies des ſaiſons, leurs cauſes & la maniere de les traiter.* Voyez auſſi l'article INTERMITTENTES PRINTANIERES & INTERMITTENTES AUTOMNALES. (*Fievres*)

FIEVRE SCARLATINE: affection morbifique qui conſiſte dans des taches d'un rouge d'écarlate, qui accompagnent quelquefois la fievre, & qui lui ont fait donner le nom de *ſcarlatine.*

Ces taches, plus fréquentes dans l'âge tendre que dans aucun temps de la vie, ont coutume de paroître ſur le viſage, & quelquefois même couvrent tout le corps. Elles commencent ordinairement, le troiſieme ou le quatrieme jour, par une petite fievre: elles deviennent inſenſiblement plus larges, ſubſiſtent peu de temps, & s'évanouiſſent en laiſſant ſur la peau quelques écailles farineuſes.

Cette maladie paroît avoir ſon ſiege dans les vaiſſeaux de la tranſpiration, & pour cauſe une dépravation bilieuſe dépoſée ſur la peau par un mouvement

fébrile, en conséquence de la chaleur de la saison ou du tempérament. On éprouve alors sur la peau un léger sentiment de douleur & de chaleur, & intérieurement quelque anxiété jointe à une petite toux assez fréquente.

On guérit cette sorte de fievre par les délayants, l'infusion de coquelicot, une chaleur modérée, & l'abstinence des remedes échauffants.

Fievre tierce. Elle revient de deux jours l'un.

C'est la plus fréquente de toutes les fievres intermittentes : elle commence ordinairement par un léger frisson, qui est bientôt après suivi de chaleur. Le malade ressent de l'ardeur, de la soif, une agitation universelle; & ces symptômes subsistent tant que dure l'accès, qui est quelquefois de quatre, de six, dix ou douze heures.

La cause de cette fievre est, comme celle des autres fievres intermittentes, une altération dans les liquides du corps & dans les organes de la digestion. Il est très-ordinaire de voir cette sorte de fievre succéder à quelques débauches de nourriture ou de boisson, ou à quelque fatigue extraordinaire d'esprit & de corps, qui énerve l'estomac, & le rend incapable de faire la digestion des aliments.

Pour commencer la cure, on mettra le malade à l'usage d'une tisane faite avec une poignée de cerfeuil, une demi-poignée de feuilles de chicorée sauvage, & une demi-once de racine de patience sauvage, que l'on fera bouillir dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte. On fera prendre de cette tisane un verre toutes les deux heures, le jour où il n'y aura point de fievre : on se contentera de donner du petit-lait & du bouillon coupé, le jour de la fievre, avec un lavement d'eau de riviere; le lendemain, on recommencera la tisane comme ci-dessus, & le petit-lait le surlendemain. Le jour d'après, qui doit être sans fievre, on fera prendre au malade l'émétique en lavage, comme nous l'avons indiqué à la fievre quarte. *Voyez* Fievre quarte.

Cela étant fait, on mettra le malade à l'usage du

quinquina purgatif, que l'on fait bouillir à la dose d'une demi-once, avec trois gros de follicules & un gros de sel de Glauber, dans trois demi-setiers d'eau, réduits à chopine. On partage cette chopine en deux, pour deux jours.

Si la fievre ne cede pas, on fera usage de l'opiat qui suit:

Prenez, *Du Quinquina en poudre, une demi-once.*
De Jalap pulvérisé, un gros.
De la Racine d'Arum en poudre, un gros & demi.
De Sel Ammoniac, deux gros.
De Sassafras pulvérisé, un gros & demi.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop des cinq racines, pour faire un opiat de molle consistance, dont on prendra un gros le matin & un gros le soir, en buvant par dessus un coup d'infusion de feuilles de chicorée sauvage.

Après l'usage de cet opiat, on se purgera, pendant deux jours, avec l'apozême fébrifuge que nous avons indiqué dans la fievre quarte, (*voyez* FIEVRE QUARTE;) & si la fievre n'est pas entiérement déracinée, on recommencera l'opiat ci-dessus.

Si le malade ne pouvoit s'astreindre à prendre l'opiat, on pourroit y suppléer par le lavement qui suit. Le quinquina pris en lavement ne cause aucune irritation, même dans la grossesse.

Prenez, *Du Quinquina pulvérisé, une once.*

Faites-le infuser, pendant trois heures, dans une chopine d'eau bouillante; passez ensuite le tout par un linge, & en remplissez une seringue, laissant de la place pour y ajouter

De Sirop Diacode, une demi-once,

pour deux lavements.

Il doit être donné sur la fin de l'accès; on le réitérera une ou deux fois, si la fievre est opiniâtre, en observant de le garder le plus long-temps qu'on pourra.

Au reste, quoique nous conseillions l'usage du quinquina dans les fievres intermittentes, nous faisons observer ici, qu'il est extrêmement dangereux de le

donner inconſidérément, parce qu'il peut fixer la fievre, qui eſt une maladie néceſſaire pour broyer & diviſer les humeurs du corps : il faut toujours faire précéder ce remede des boiſſons délayantes, apéritives, des lavements, des émétiques, des purgatifs ; autrement il arrive que la fievre ſe ſupprime, & qu'il ſurvient des maladies très-dangereuſes.

Il n'eſt pas moins eſſentiel d'obſerver une diete & un régime exact dans toutes les fievres intermittentes, c'eſt-à-dire qu'on doit, les jours de fievre, s'en tenir au bouillon, aux crêmes de riz, d'orge & de gruau : on peut, dans les autres jours, ſe permettre de la ſoupe, des œufs frais, & quelques poiſſons bouillis ou rôtis ; mais il faut s'abſtenir généralement de toute autre nourriture, & même ſe priver de vin : autrement on voit la fievre, qui, de quarte devient tierce, enſuite quotidienne, & qui finit par être continue : tant il eſt vrai qu'on ne ſçauroit trop être attentif ſur le régime que l'on doit ſuivre !

Fievre tierce soporeuse. C'eſt une fievre tierce qu'on peut mettre au rang des fievres malignes, à cauſe du ſymptôme terrible qui l'accompagne. Les accès ſont accompagnés d'un aſſoupiſſement très-grand, qui commence quelquefois avec l'accès, d'autres fois ſeulement vers le milieu, qui augmente avec la fievre, & diminue avec elle : dans l'intervalle des accès, il reſte toujours une pente au ſommeil. Il eſt rare que le malade en revienne, ſi on ne s'y prend pas de bonne heure, car il arrive ſouvent que le malade eſt emporté au ſecond ou au troiſieme accès, par une vraie apoplexie.

Lorſqu'on s'apperçoit dans une fievre tierce, & même dans quelque fievre intermittente que ce ſoit, de ce ſymptôme ; ſans négliger les autres remedes généraux, il en faut venir promptement à l'adminiſtration du quinquina, qui eſt le ſeul remede connu dans ce cas, & dont l'effet a été obſervé, dans ces derniers temps, par les plus célebres médecins de l'Europe. Ce remede ſe donne en ſubſtance, à la doſe d'une once, s'il y a déja eu un accès avec aſſoupiſſement. L'accès étant paſſé, on en donne encore une demi-once, &, cinq à ſix

heures après, une autre demi-once : lorſqu'on en agit ainſi, & qu'on s'y prend à temps, il eſt rare que l'aſſoupiſſement revienne. On continue le traitement, comme dans une fievre tierce ordinaire, en preſcrivant encore pluſieurs jours le quinquina, mais à une plus grande doſe.

Il faut remarquer que ces fievres ſont rares, qu'elles demandent beaucoup d'habileté dans l'art de guérir, & un médecin très-éclairé. Ce qu'on vient de lire ſuffit pour pouvoir, dans un cas preſſant, mettre en uſage ce qui peut éviter la mort au malade.

FILET *ou* FREIN, ſ. m. l'extrémité du ligament membraneux qui eſt ſous la langue. Il eſt quelquefois ſi long aux enfants nouveaux-nés, qu'il empêche de remuer la langue avec liberté, & de tetter facilement.

Pour y remédier, il faut couper le filet avec la pointe des ciſeaux : c'eſt une opération de chirurgie. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FILLES. (*Maladies des*) Pour ſe donner une juſte idée des maux qui attaquent les filles, il faut ſe ſouvenir que la nature les a deſtinées à la production de l'eſpece, & qu'elles les a en même temps aſſujetties tous les mois à un écoulement de ſang par les parties naturelles. Cette évacuation, qui les débarraſſe d'un ſang inutile & qui s'accumule dans leurs corps, devient déſormais la bouſſole de leur ſanté ; & c'eſt de cet écoulement ſupprimé que naiſſent tous les maux auxquels les filles ſont ſujettes, comme la cachexie, les pâles-couleurs, les vapeurs, la fureur utérine, les fleurs-blanches, les foibleſſes d'eſtomac, la langueur & le maraſme. Nous avons traité de toutes ces maladies, chacune en particulier. *Voyez ces différents articles.*

Un des remedes que l'on conſeille le plus aux jeunes filles, c'eſt le mariage : c'eſt une reſſource néceſſaire pour la plupart des filles, ſur-tout celles qui ont paſſé un certain âge, & qui ont un tempérament bouillant & impétueux. Il n'en eſt pas de même pour les filles qui ſont trop jeunes ; car le mariage peut leur être préjudiciable, en empêchant leur croiſſance parfaite & le développement des ſolides du corps ; ce qui, bien loin

de leur donner des forces, les rend languiſſantes pour toujours.

FISTULE, ſ. f. ulcere dont l'entrée eſt étroite & le fond ordinairement large, accompagné le plus ſouvent de dureté & de calloſité.

Les fiſtules affectent toutes les parties du corps; de-là vient la fiſtule lacrymale, qui eſt un ulcere ſitué au grand angle de l'œil, qui attaque le conduit lacrymal, & qui, l'ayant percé, permet aux larmes de ſe répandre ſur les joues.

La fiſtule ſalivaire, qui eſt un écoulement de ſalive, à l'occaſion d'une plaie ou d'un ulcere aux glandes qui ſervent à la ſécrétion de cette humeur, ou aux canaux excréteurs par leſquels elle paſſe.

La fiſtule urinaire, qui vient de l'écoulement de l'urine.

La fiſtule au périnée, qui eſt un ulcere au canal de l'uretre & de la peau qui le recouvre, qui donne iſſue à l'urine.

La fiſtule à l'anus, qui eſt un ulcere dont l'entrée eſt étroite, ſitué près de la marche du fondement, avec iſſue d'un pus fétide, & preſque toujours accompagné de calloſité; cette fiſtule eſt toujours la ſuite d'un abcès plus ou moins conſidérable dans le tiſſu graiſſeux qui avoiſine l'inteſtin.

Comme toutes ces fiſtules ſont du reſſort de la chirurgie, nous ne nous arrêterons pas ſur cet article. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FLATUOSITÉS, ſ. f. pl. Ce ſont des vents ou des rapports venteux, qui partent de l'eſtomac ou des boyaux, ou qui très-ſouvent font beaucoup de mal à ceux qui y ſont ſujets. *Voyez* VENTS.

FLEURS-BLANCHES, ſ. f. pl. on dit auſſi *flueurs blanches :* écoulement d'humeurs ſéreuſes, lymphatiques, viſqueuſes, blanches, quelquefois vertes, jaunâtres, noirâtres, qui ſe fait par les parties naturelles des femmes.

Les fleurs-blanches forment quelquefois un écoulement continuel, rarement bien abondant : quelquefois il ceſſe par intervalle irrégulier ou périodique. Il pré-

cede ſouvent chaque évacuation ordinaire des menſtrues, & il ſubſiſte quelque temps après qu'elle eſt finie.

L'écoulement d'une humeur quelconque, qui n'eſt pas du pus, ſuffit pour caractériſer les fleurs-blanches. Il n'y a que la chaude-piſſe proprement dite, de cauſe virulente, ou le flux des glandes proſtates, avec leſquels on puiſſe les confondre; mais cette ſorte de flux vérolique eſt ordinairement beaucoup moins abondant: d'ailleurs, ſi l'écoulement continue dans le temps des regles, on peut conjecturer que c'eſt une chaude-piſſe, ſur-tout ſi les ſignes de la chaude-piſſe ſe trouvent réunis; quand il ceſſe pendant ce même temps, on peut aſſurer que ce n'eſt que des fleurs-blanches.

Au reſte, la couleur, l'odeur, jointes à la confeſſion de la malade, achevent de déterminer ſi ce flux eſt virulent ou non.

Lorſque les fleurs-blanches ſont continuelles, ou qu'elles reviennent ſouvent, elles ſont accompagnées de la pâleur & de la bouffiſſure du viſage, du dégoût, de l'abattement des forces, des maux de cœur fréquents, des tiraillements & des foibleſſes d'eſtomac.

Les femmes qui ſont ſujettes à des fleurs-blanches claires & abondantes, ſont ordinairement ſtériles, parce qu'elles détrempent continuellement la matrice & le vagin, & parce qu'elles énervent & noient, pour ainſi dire, la liqueur ſéminale.

Les fleurs-blanches dépendent de bien des cauſes: la cauſe prochaine eſt l'épaiſſiſſement & l'âcreté de la partie lymphatique du ſang, & ſon engorgement dans la matrice; à l'égard des cauſes éloignées, elles dépendent ou de la foibleſſe des ſolides, ou de quelques vices communiqués aux ſolides. Le relâchement naturel de la matrice, la délicateſſe du tempérament des femmes, & les mouvements violents & fréquents que cette partie éprouve ſans ceſſe, tant par le coït, que par l'accouchement, ſont cauſes des amas & des congeſtions de la partie blanche du ſang qui ſe forme. Les différents vices des liquides ſont ou acides, ou virulents, comme on le voit à la ſuite de la vérole, du ſcorbut, du cancer, des écrouelles, &c.

Au reste, une des raisons qui favorise le plus l'épaississement de la lymphe, & par conséquent des fleurs-blanches, c'est la foiblesse de l'estomac.

Cependant il arrive très-souvent que la foiblesse d'estomac n'est qu'une suite des fleurs-blanches, surtout lorsqu'elles existent depuis long-temps.

Quand les fleurs-blanches sont occasionnées par quelque virus, on reconnoît de quel caractere il est par les signes généraux, & on le traite comme ces sortes de maladies. *Voyez* CANCER, CHAUDE-PISSE, ECROUELLES, VÉROLE, &c.

Si l'écoulement lymphatique auquel les femmes sont sujettes, ne reconnoît pour cause aucun vice vénérien, il faut pour lors se persuader qu'il vient de l'épaississement de la lymphe & du vice des liqueurs.

On commencera, en ce cas, par mettre la malade à l'usage de la tisane qui suit:

Prenez, *De Racine d'Oseille, une once.*
Des Feuilles de Scolopendre & d'Aigremoine, de chaque une demi-poignée.
De Sommités fleuries d'Ortie blanche, une poignée.

Faites bouillir le tout légérement dans cinq demi-setiers d'eau, réduits à pinte.

Ajoutez *De la Canelle concassée, un demi-gros.*

Vous laisserez reposer le tout pendant une heure sur des cendres chaudes.

La malade en prendra un verre, de deux en deux heures, péndant quatre jours; après quoi, on lui fera prendre deux grains d'émétique à l'ordinaire, & le lendemain on la remettra à l'usage de la tisane ci-dessus, pendant quatre autres jours.

On purgera après la malade avec une purgation simple; on passera ensuite à l'usage de la poudre suivante:

Prenez, *De Fleurs de Menthe,*
De Véronique mâle,
De Sommités d'Ortie blanche, séchées,
Du Corail rouge préparé,
Du Succin, de chaque deux gros.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le exactement : la dose est d'un gros le matin à jeun, pendant neuf jours, en buvant, immédiatement par dessus, une tasse d'une infusion légere de feuilles de véronique.

On purgera la malade, à la fin de l'usage de cette poudre, comme ci-dessus; après quoi, on lui prescrira les eaux de Passy dépurées, ou celles de Cransac, dont elle prendra une pinte ou deux le matin, d'heure en heure, pendant huit jours; ou, au défaut de ces eaux, elle aura recours à une boisson faite avec du fer rouillé, dissous dans de l'eau, dont elle boira également une pinte par jour. Après cela, la malade se purgera encore comme ci-dessus, & passera ensuite à l'usage de l'opiat suivant.

Prenez, *D'Extrait d'Ellébore noir,*
D'Absinthe,
De petite Centaurée, de chaque demi-once.
De Rhubarbe en poudre, demi-gros.
De Sel de Quinquina,
De Gomme Ammoniaque,
De Safran de Mars apéritif, de chaque deux gros.
De Fiel de Bœuf, épaissi en consistance de Miel, demi-once.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'écorce de citron, pour faire un opiat de molle consistance, dont le malade prendra un gros le matin à jeun, & autant sur les six heures du soir.

On peut substituer à l'opiat ci-dessus les bols suivants:

Prenez, *Poudre de Quinquina, une once & demie.*
Safran de Mars, un demi-gros.

Mêlez avec suffisante quantité de sirop d'absinthe; partagez en douze bols, dont on en prendra un tous les matins à jeun.

On aura l'attention de se purger au milieu & à la fin de cet opiat; &, si l'on se trouve échauffé par l'usage des remedes, on se mettra au lait d'ânesse pendant un ou deux mois, en buvant des eaux, comme nous

l'avons preſcrit ci-deſſus, & en obſervant de ſe purger tous les quinze jours.

Tout le plan que nous venons de tracer ne doit ſe ſuivre que dans le cas où les fleurs-blanches ſont anciennes, opiniâtres, & qu'elles ont réſiſté aux remedes.

Il eſt bon d'obſerver auſſi que tous ces remedes deviendroient inutiles, ſi l'on n'avoit ſoin d'en favoriſer le ſuccès par un régime convenable, c'eſt-à-dire d'éviter les ragoûts, les fruits, la ſalade, la pâtiſſerie, les légumes, le maigre, & vivre de potage au gras, de ſoupe au riz, de bœuf, de mouton, bouillis ou rôtis, & de volaille.

Comme cette maladie dépend preſque toujours d'un vice de l'eſtomac, on peut conſulter à ce ſujet l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Il eſt eſſentiel de ne jamais ſe ſervir, dans ces ſortes de maux, de remedes propres à arrêter cet écoulement; car on riſqueroit de tomber dans des maladies très-fâcheuſes.

Il y a cependant des fleurs-blanches qui ne dépendent point de l'eſtomac, ni du vice des liquides, mais ſimplement de plénitude, ou de relâchement de la matrice, produit par quelque violence qu'elle aura eſſuyée, comme après l'accouchement: en ce cas, l'uſage de la tiſane que nous avons indiquée au commencement de cet article, ſuivie d'une ou deux purgations, termineront la cure; ſinon on aura recours aux remedes qui ſuivent:

Prenez, *De Lait de Vache, une chopine.*
Faites bouillir dedans

De Mille-feuille,
De Cerfeuil,
De Sanicle, de chaque une demi-poignée.
De Myrrhe,
De Cochenille, de chaque un gros.

Verſez le tout dans un pot de chambre, ſur lequel la malade s'aſſéyera, en tâchant de diriger vers la matrice la vapeur de cette décoction; elle pourra auſſi ſe ſervir d'une partie de cette décoction pour ſe laver pluſieurs fois par jour.

Il faut avoir pour attention, dans les fleurs-blanches, de tenir les parties par où se fait l'écoulement, toujours propres, en se lavant avec une décoction de miel dans du vin blanc : on pourra aussi en injecter avec une serigue dans la partie.

Quand les fleurs-blanches ne sont pas anciennes, on peut faire usage, tous les jours, d'une infusion de romarin en guise de thé : plusieurs personnes ont été guéries par ce seul remede.

FLUX, s. m. Ce terme a plusieurs significations, qui concourent toutes à exprimer un transport d'humeur d'une partie dans une autre, soit pour y être déposée, soit pour y être évacuée.

De-là viennent les différentes dénominations qu'on a données aux maladies : telles sont le flux de bouche, *voyez* SALIVATION ; le flux de ventre, *voyez* DIARRHÉE, DÉVOIEMENT *ou* COURS DE VENTRE, LIENTERIE, PASSION CŒLIAQUE, DYSSENTERIE, HÉMORROÏDES, HÉPATIQUE ; (*flux*) Flux immodéré de Lochies, des Mois, *voyez* LOCHIES & MENSTRUES ; Flux de sang, *voyez* HÉMORRHAGIE ; Flux d'urine, *voyez* DIABETES ; Flux cœliaque, *voyez* CŒLIAQUE.

FLUXION, s. f. dépôt d'humeurs, qui se fait promptement sur quelque partie du corps.

C'est une expression générique, qui est ordinairement accompagnée d'un terme qui caractérise la partie affectée ; c'est dans ce sens qu'on entend, par fluxion de poitrine, la péripneumonie. *Voyez* PÉRIPNEUMONIE.

Nous avons traité des différentes fluxions aux articles CONGESTION, INFLAMMATION, PHLEGMON, ERYSIPELE, ŒDÊME.

Fluxion sur les Dents.

Quand elle n'est pas occasionnée par quelques dents gâtées, qu'il n'y a point de caractere d'inflammation, on peut se servir de l'élixir qui suit :

Prenez, *De Pyrethre grossiérement concassée, deux onces.*

Mettez-la dans un matras, & versez dessus une chopine d'eau-de-vie rouge de lavande.

Ajoutez *De Sel Ammoniac très-pur, un demi-gros.* Mettez le tout en digeſtion ſur un bain de ſable pendant vingt-quatre heures, en remuant le matras de temps en temps; tranſvaſez la liqueur, & gardez-la pour le beſoin.

Cet élixir eſt parfaitement indiqué dans les tempéraments phlegmatiques, lorſque quelques humeurs ſe jettent ſur les gencives, y deviennent âcres, irritent les parties nerveuſes, & y cauſent de la douleur: il ouvre les tuyaux excrétoires des glandes ſalivaires, donne de l'action à leurs fibres, & fait rendre beaucoup de pituite.

La doſe eſt d'une cuillerée à café dans quatre cuillerées à bouche d'eau: on ſe gargariſe avec, pluſieurs fois par jour. Nous avons traité des maux & des fluxions ſur les dents, à l'article Dentition. *Voyez* DENTITION.

Fluxion ſur les Oreilles.

Se dit des humeurs qui ſe jettent avec promptitude ſur ces parties, & qui y cauſent de l'engorgement.

Toutes les humeurs qui ſéjournent dans quelques parties, doivent y former de l'engorgement; c'eſt ce qui fait qu'on les diſtingue en ſanguin & lymphatique. Nous avons traité de l'engorgement ſanguin à l'article Inflammation. (*Voyez* INFLAMMATION.) Nous ne conſidérons ici que celui qui eſt produit par l'amas de quelques humeurs.

Le froid ſubit eſt une des principales cauſes des fluxions: il fixe la lymphe âcre qui ſe trouve dans cette partie, & l'empêche de circuler; c'eſt ce que l'on voit arriver tous les jours, quand, après une grande chaleur, on expoſe ſa tête au froid en ſe découvrant, ou quand il fait un temps humide & froid dans lequel il regne beaucoup de catarrhes.

Pour remédier à cet inconvénient, on doit d'abord faire tirer du ſang au bras, ſi l'engorgement eſt conſidérable; appliquer enſuite ſur la partie de la flanelle, pour entretenir la reſpiration, & garnir les oreilles de coton.

On mettra enſuite le malade à l'uſage de la tiſane qui ſuit :

Prenez, *De Racine de Guimauve, une once.*
De Feuilles de Chicorée ſauvage & de Bourrache, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-ſetiers d'eau, pour réduire à pinte ; ajoutez-y enſuite

Quinze grains de Nitre purifié.

Le malade boira de cette tiſane cinq ou ſix verres par jour, & aura recours aux lavements d'eau de riviere.

Après cela, il ſe purgera avec une purgation ſimple.

Si la fluxion ne cede point à ces remedes, le plus ſûr moyen d'arrêter le cours de cette humeur eſt d'appliquer à la nuque l'emplâtre qui ſuit :

Prenez, *De l'Emplâtre de Céruſe, dix gros.*
De l'Emplâtre véſicatoire ordinaire, ſix gros.

Mêlez le tout exactement, pour former un emplâtre qu'on levera au bout de vingt-quatre heures, & qu'on renouvellera tous les deux jours, juſqu'à parfaite guériſon.

On aura attention de ſe purger de quinze en quinze jours, pendant un mois, auſſi-tôt qu'on aura retiré cet emplâtre.

Fluxion ſur les Yeux.

Quand quelque humeur s'arrête ſur les yeux, elle y forme une fluxion.

Ce n'eſt point de la fluxion inflammatoire que nous entendons parler ici : nous en traiterons à l'article INFLAMMATION ; c'eſt ſimplement de celle qui eſt produite par une lymphe âcre.

On peut cependant, dans cette maladie, tenter une ſaignée au pied, faire prendre au malade beaucoup de boiſſon, comme une infuſion de feuilles d'oſeille ou d'alleluia, & un peu de ſirop de limon.

On ne négligera pas les lavements & les purgations douces tous les huit jours ; après quoi, on aura recours à l'emplâtre véſicatoire décrit ci-deſſus.

On fera uſage, en même temps, du collyre que

nous avons indiqué à l'article Amblyopie. *Voyez* AMBLYOPIE.

Dans les commencements cependant, il vaut mieux étuver ses yeux avec du lait chaud.

On peut en même temps se servir de la poudre qui suit, quand on aura fait usage de la saignée, des boissons & des lavements.

Prenez, *De l'Euphraise, une demi-once.*
De Semences de Fenouil, deux gros.
De Macis, un scrupule.
De Sucre candi, une demi-once.

La dose est d'un gros dans un petit verre de vin, à prendre le soir avant de se coucher, en continuant pendant quelque temps.

Cette poudre convient singuliérement aux personnes d'un tempérament phlegmatique, & dont la foiblesse de la vue & la fluxion ne viennent que d'une lymphe âcre qui se dépose sur cet organe; car elle nuiroit beaucoup à celles qui sont d'un tempérament sec & échauffé.

FOIBLESSE, f. f. se dit de la diminution des forces, si considérable, qu'elle dérange les fonctions.

La foiblesse en général dépend du relâchement des fibres, de leur défaut d'action, & de l'épuisement du liquide nerveux.

Quand la foiblesse vient à la suite de quelque exercice pénible, ou de quelque longue maladie, on y remédie par les aliments nourrissants, les boissons fortifiantes, comme le vin, & un exercice proportionné à sa nourriture. Il arrive quelquefois, dans les maladies vives, que la foiblesse est si grande, que le pouls s'affaisse, & que l'on ne peut, par rapport à cet accident, placer les remedes convenables: on peut, dans cette occasion, faire usage de la potion suivante, pour relever les forces, pourvu cependant qu'il n'y ait ni vives douleurs, ni engorgement, ni quelque affection grave à la tête, à la poitrine, au bas-ventre, &c.

Prenez, *Des Eaux distillées de Mélisse & de Chardon-bénit, de chaque deux onces.*
D'Eau de Fleurs d'Orange, demi-once.

De

De Canelle spiritueuse, deux gros.
De Confection Alkermès, un gros.
De Lilium de Paracelse, trente gouttes.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout, pour faire une potion à prendre par cuillerées, de quart d'heure en quart d'heure, ou seulement toutes les demi-heures, selon que la foiblesse est plus ou moins grande. *Voyez* CONVALESCENCE, DIETE, RÉGIME, &c.

A la place de cette potion, on peut donner celle qui suit :

Prenez, *Eaux de Menthe, six onces.*
De Canelle, une demi-once.
Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez, pour prendre par cuillerées : quand la foiblesse est considérable, on peut y ajouter trente-six gouttes de lilium de Paracelse.

Quelquefois la foiblesse vient d'un épuisement subit des forces, comme on le voit arriver après les excès dans l'acte vénérien : on y porte remede par le moyen du repos & de la tranquillité, du bouillon, de la soupe, de la nourriture très-légere, & d'un peu de vin pur.

Il faut bien se donner de garde, dans ces sortes d'états, de vouloir prendre beaucoup de nourriture pour se donner des forces : l'estomac, qui est affoibli comme le reste du corps, devient incapable de digérer les aliments ; de-là viennent les crudités, les coliques, les diarrhées, & des maux encore plus grands.

Dans un pareil cas, on peut faire usage, immédiatement après l'acte vénérien, de la liqueur suivante :

Prenez, *De bon Vin de Bourgogne, un demi-setier.*
De Canelle, un gros.
D'Extrait de Quinquina, un demi-gros.

Laissez infuser le tout sur des cendres chaudes pendant une demi-heure, dans un vaisseau couvert ; passez la liqueur, pour prendre en deux doses, à une heure de distance l'une de l'autre.

Il faut avoir attention, pendant deux ou trois jours, de se nourrir de crême de riz au gras, dans laquelle on fera infuser un demi-gros de canelle, de manger très-

peu de viande, quelques rôties au vin avec du ſucre; & ſur-tout de prendre du repos & de la tranquillité.

Les ſymptômes très-communs à la ſuite de cet épuiſement, ſont des maux de tête violents, & des douleurs dans le dos, des fatigues dans les lombes, & des courbatures dans les membres; on peut y remédier de la maniere ſuivante:

Prenez, *De la Conſerve liquide de Roſe rouge, un demi-gros.*
De Camphre purifié en poudre, un ſcrupule.
De Muſc en poudre, deux grains.
D'Opium, quatre grains.

Mêlez le tout pour trois bols, dont on prendra un toutes les quatre heures, en buvant par deſſus une infuſion de fleurs de camomille. *Voyez* COLLIQUATION, ÉPUISEMENT, DÉFAILLANCE, &c.

FOIBLESSE D'ESTOMAC, eſt une des maladies les plus communes, & une de celles dont on ſe méfie le moins.

Il ne faut pas confondre la foibleſſe d'eſtomac avec l'indigeſtion; celle-ci eſt ordinairement accompagnée de rots, de nauſées, de douleur, de colique, de vomiſſement ou de dévoiement. Cet état dépend preſque toujours de quelque cauſe accidentelle, & forme une maladie dont on verra le traitement à l'article Indigeſtion. *Voyez* INDIGESTION.

A l'égard de la foibleſſe habituelle de l'eſtomac, elle s'annonce par des ſignes qui ne ſont pas aſſez ſenſibles; d'abord, par une peſanteur après la digeſtion, un gonflement d'eſtomac, une chaleur, des rougeurs & des feux qui montent au viſage, un accablement, des bâillements, des envies de dormir, & quelquefois des rapports; ſouvent auſſi par des maux de tête, par des douleurs à l'eſtomac, des courbatures dans les bras & dans les jambes après le repas; par la ſoif, ainſi que par les ſignes extérieurs, comme la pâleur du viſage, la blancheur de la peau, la délicateſſe du teint, & la foibleſſe du tempérament.

Il y a bien peu de perſonnes qui ne ſoient expoſées à cette incommodité: elle attaque cependant plutôt

ceux qui ſont ſédentaires, qui menent une vie oiſive, qui mangent toutes ſortes d'aliments, ſelon leur caprice, ou ceux qui ſe nourriſſent avec trop de voracité, qui mangent trop, ou trop vîte.

Il y a auſſi d'autres circonſtances qui peuvent donner de la foibleſſe à l'eſtomac; telles ſont la convaleſcence à la ſuite d'une longue maladie, des exercices violents & continués pendant long-temps, un épuiſement à la ſuite de quelques évacuations abondantes & forcées.

La chaleur du climat peut auſſi influer beaucoup ſur la nature de l'eſtomac. Les perſonnes qui habitent les pays chauds, ont ordinairement l'eſtomac plus foible que celles qui vivent dans les pays froids; c'eſt pour cela qu'en été on a ordinairement moins d'appétit, & qu'on ſe ſent l'eſtomac plus foible.

L'âge peut auſſi influer ſur l'eſtomac; dans l'enfance, l'eſtomac eſt foible; dans la jeuneſſe, il l'eſt moins; dans l'âge viril, il eſt fort; & il recommence à devenir foible dans la vieilleſſe.

Les cauſes de la foibleſſe d'eſtomac ſont de deux ſortes, les unes qu'on appelle *prochaines*, & les autres *éloignées.*

Les cauſes prochaines viennent du vice des ſolides, ou du vice des liquides qui ſervent à la digeſtion.

Le vice des ſolides provient ordinairement de ſéchereſſe ou de relâchement.

Le vice des liquides dépend, ou de ce qu'ils ſont âcres, ou qu'ils ſont en trop petite quantité pour opérer la digeſtion, ou enfin de ce qu'ils ſont abreuvés d'une ſi grande quantité d'eau, qu'ils n'ont aucune action.

On range parmi les cauſes éloignées de la foibleſſe d'eſtomac, la grande chaleur, le grand uſage des liqueurs chaudes, comme du thé, les grands exercices, les paſſions de l'ame, le trop fréquent uſage de l'acte vénérien, qui relâche la texture des fibres de ce viſcere, & entretient ſa foibleſſe.

Les cauſes éloignées de la ſéchereſſe de l'eſtomac ſont, 1° un tempérament ſec & bouillant, le trop grand exercice, l'abus des liqueurs ſpiritueuſes & du

vin, les veilles immodérées, l'air ſec & vif, & les paſſions de l'ame, comme la colere, l'amour, &c.

Les cauſes éloignées du vice des liquides de l'eſtomac ſont, l'air épais & humide, le trop grand uſage de l'eau qui énerve les ſucs, l'oiſiveté, la molleſſe, le travail forcé du cabinet, qui s'oppoſent à la parfaite élaboration des ſucs, le ſommeil trop long, & le défaut de paſſions; les évacuations ordinaires ſupprimées, comme celles des urines & de la ſueur, qui baignent les ſucs, & leur ôtent leur action.

Inflammation d'Eſtomac par la ſéchereſſe des Fibres.

Quand la foibleſſe de l'eſtomac eſt occaſionnée par la ſéchereſſe des fibres, on la reconnoît d'abord à la ſéchereſſe du tempérament, à l'âge du malade, aux exercices violents qu'il fait, aux liqueurs & aux boiſſons dont il fait uſage, aux veilles & aux fatigues qu'il ſoutient, au peu d'urine qu'il rend, à leur couleur rouge, & au peu de tranſpiration qui ſe fait chez lui.

Le remede le plus ſalutaire, dans ces ſortes de cas, eſt d'abord de réformer toutes les cauſes qui peuvent occaſionner la ſéchereſſe, de faire prendre au malade les bains domeſtiques pendant quinze jours, de le mettre à l'uſage des lavements, des boiſſons aqueuſes & chaudes, dont il prendra pluſieurs verres dans la journée.

Si ces remedes étoient inutiles, on pourroit tenter la ſaignée au bras, des bouillons de poulet, de veau; interdire au malade le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, rendre ſon ſommeil plus long, diminuer ſon travail, lui ordonner une diete relâchante, en lui faiſant faire uſage de beaucoup de ſoupe, de bouillon, des cardes au jus, des légumes, & généralement de tout ce qui peut humecter & relâcher cette partie.

Quoique la foibleſſe d'eſtomac puiſſe être réellement occaſionnée par la ſéchereſſe de ſes fibres, il eſt pourtant eſſentiel d'obſerver que cet accident ſe rencontre rarement, & qu'il faut bien prendre garde de ne pas s'y tromper; de faire bien attention à tous les ſignes

que nous avons décrits ci-dessus; car autrement tous ces remedes deviendroient plutôt nuisibles que salutaires, en contribuant au relâchement de l'estomac.

Foiblesse d'Estomac par le relâchement des Fibres.

La foiblesse de l'estomac, qui dépend du relâchement de ses fibres, est une maladie très-commune.

On la reconnoît d'abord au tempérament mou & lâche du malade, à la blancheur de son teint, à la foiblesse de sa voix, à la délicatesse générale de sa conformation, à la mollesse de ses chairs, à la couleur de ses cheveux, qui sont blonds ou châtains, à une espece de bouffissure ou de mauvaise graisse répandue sur son corps, aux glaires & à la pituite qu'il rend en abondance, à l'usage qu'il fait habituellement des eaux chaudes, du repos, du sommeil, à l'air épais, & à la vie douce & tranquille qu'il mene.

On ne peut remédier à cette indisposition, qu'en détruisant les causes qui l'ont fait naître: il faut d'abord réformer la façon de vivre du malade, en lui interdisant les boissons aqueuses & chaudes; en lui en donnant de rafraîchies, & même à la glace, si la délicatesse de son tempérament ne s'y oppose pas; en diminuant son sommeil, lui faisant faire de l'exercice, en l'envoyant à la campagne dans un air vif & sec, en lui ordonnant de boire un peu de vin pur après ses repas, en lui interdisant la soupe, ou en ne lui en faisant manger que très-peu, en ne lui permettant que de la viande des vieux animaux, comme du bœuf, du mouton, ou simplement du levraut, du perdreau, du poisson de mer, & généralement tout ce qui est de facile digestion.

Après ces attentions générales, on pourra prescrire au malade les remedes suivants:

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once.*
De Feuilles de Chicorée sauvage, une poignée.
De Sommités d'Absinthe & de petite Centaurée, de chaque une pincée.

Faites bouillir la racine dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte: vous laisserez ensuite infuser le

reste sur des cendres chaudes, pendant une heure; passez la liqueur, pour en donner un verre toutes les quatre heures, à l'exception des heures de repas.

Quand on aura pris de ce remede pendant trois ou quatre jours, on se purgera avec une once de catholicon double, une once de sirop magistral, un gros & demi de follicules de séné dans un verre d'eau de plantain.

Après l'usage de cette médecine, on fera prendre le lendemain les bols suivants:

Prenez, *De la Conserve d'Absinthe, une demi-once.*
De l'Opiat de Salomon,
De l'Extrait de Genievre, de chacun deux gros.

Mêlez le tout, pour en prendre de la grosseur d'une noix muscade après le repas, dans du pain à chanter.

Le malade observera de se purger, après qu'il aura fini l'usage de ces bols; après quoi, il prendra une cuillerée à café de l'élixir qui suit, dans un peu d'eau, avant ses repas; c'est celui qu'on appelle communément *Elixir de Garus.*

Prenez, *D'Aloès, deux onces & demie.*
De Myrrhe, demi-once.
De Safran oriental, deux gros.
De Canelle concassée,
De Clous de Girofle,
De Noix muscade, de chaque vingt-quatre grains.

Mettez le tout dans un vase de verre; vous y jetterez ensuite

Une pinte d'Esprit-de-Vin.
Deux onces d'Eau commune.

Mettez le vaisseau sur des cendres chaudes, pendant douze heures; distillez la liqueur au bain-marie, & alors vous prendrez partie égale de cette liqueur distillée & de sirop de capillaire; vous les mêlerez ensemble, en y ajoutant

Une certaine quantité d'Eau de Fleurs d'Orange,

pour lui donner un goût agréable.

Laissez reposer la liqueur pendant huit jours; après

quoi, vous la verserez par inclinaison, en laissant le dépôt.

Si le malade n'avoit point d'élixir de Garus, il pourroit y substituer une demi-cuillerée à café d'élixir de propriété.

Si tous ces remedes sont inutiles, le malade pourra, tous les matins, faire usage d'un verre du vin d'absinthe que nous avons décrit à l'article Cachexie, (*Voyez* CACHEXIE,) ou un verre de vin de quinquina, dont voici la recette :

Prenez, *De Quinquina en poudre, deux onces.*
De très-bon Vin rouge, trois chopines.

Laissez le tout pendant une semaine, dans un vase de verre bien couvert, en observant de le remuer de temps en temps; filtrez la liqueur, pour le besoin.

En faisant usage de ces remedes, il faut bien prendre garde qu'ils n'excitent de l'ardeur dans l'estomac, & qu'ils ne fassent impression sur les autres visceres, dont les fibres se roidissent peu à peu; ce qui produit insensiblement la consomption : voilà ce qui fait que les grands mangeurs, qui font usage de teinture stomachique & de liqueurs spiritueuses pour réveiller leur appétit, ou pour faire la digestion des aliments dont ils se sont farcis, dépérissent peu à peu, & meurent de bonne heure. On doit donc user de ce vin, comme de tous les remedes âcres, amers & aromatiques; ils ne conviennent qu'aux tempéraments relâchés & pituiteux, étant contraires à ceux qui sont secs, bilieux, & dont les visceres sont échauffés.

Foiblesse d'Estomac produite par la diminution des liquides digestifs.

Quand la foiblesse d'estomac dépend du vice des liquides, il péche ou par leur qualité, ou par leur quantité.

Quand les liquides qui operent la digestion ne sont point en assez grande quantité, on s'en apperçoit par tous les signes qui caractérisent la sécheresse, par la chaleur habituelle que l'on sent en touchant l'estomac,

par la grande quantité de ſalive que rejette le malade dans la journée, par la conſtipation, par la ſécchereſſe générale du tempérament.

On commencera, en ce cas, par faire prendre au malade une tiſane apéritive, propre à faire couler la bile & les ſucs digeſtifs; telle eſt, par exemple, une décoction d'une once de racine de chardon-roland, d'une pincée de véronique, & d'une demi-poignée de feuilles de chicorée ſauvage dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſetiers : on en donne trois ou quatre verres le matin au malade, à une heure de diſtance l'un de l'autre.

Immédiatement après, on lui fera faire uſage d'une eau ferrée, ou des eaux de Paſſy, dont il boira une pinte & demie tous les matins, pendant huit jours.

Il faut avoir attention, pendant ce temps, de ne point charger ſon eſtomac auſſi fort que de coutume, & de ſuivre de point en point les préceptes que nous avons tracés à l'article Régime de la Foibleſſe d'Eſtomac produite par la ſéchereſſe. *Voyez* ci-deſſus *Régime de la Foibleſſe d'Eſtomac produite par la ſéchereſſe.*

Foibleſſe d'Eſtomac occaſionnée par l'augmentation des liquides qui arroſent les Sucs digeſtifs.

La trop grande quantité des humeurs du corps, eſt ſouvent ſujette à arrêter l'action de l'eſtomac. Les vaiſſeaux gonflés broient mal le ſang & les humeurs qui s'accumulent dans les glandes & dans les viſceres, y produiſent des engorgements, & empêchent l'exportation des ſucs digeſtifs dans l'eſtomac : cette affection rentre dans le cas de la plénitude & de la pléthore; elle doit être traitée de même.

On reconnoît quand la foibleſſe d'eſtomac vient de cette cauſe, par tous les ſignes qui caractériſent la pléthore. *Voyez* PLÉTHORE & PLÉNITUDE.

Quand les liquides de l'eſtomac ſont abreuvés d'une trop grande quantité de ſéroſité qui les énerve, ce que l'on connoît à un viſage pâle & bouffi, à un écoulement

continuel de férosité par les urines, la bouche, les yeux, par une pituite abondante & des glaires que le malade rend à la moindre occasion, par de grandes boissons auxquelles il est accoutumé, par le défaut d'exercice & le trop de sommeil, on fera prendre au malade la tisane suivante, tous les matins, pendant huit jours:

Prenez, *De Racines de Chardon-Roland, une once.*
De Feuilles de Capillaire de Canada, une demi-poignée.
De Nitre, quinze grains.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte, dont on prendra un verre de trois heures en trois heures.

Après l'usage de cette boisson, on fera prendre la tisane purgative qui suit:

Prenez, *De Cerfeuil,*
De Pimprenelle, de chaque une poignée.
De Follicules de Séné, trois gros.
De Sel d'Epsom, demi-once.
De Quinquina pulvérisé, un gros.
De Racine de Squine, trois gros.

Faites bouillir le tout alternativement pendant un demi-quart d'heure, dans une pinte d'eau, pour réduire à chopine; ajoutez-y

Deux onces de Manne.

Passez la liqueur, pour prendre en deux verres, à une heure & demie de distance l'un de l'autre: on observera de mettre un grain d'émétique dans le deuxieme verre.

Cela étant fait, on fera prendre au malade une prise de la poudre qui suit:

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.*
De Cloportes en poudre, un gros.
De Sel de Quinquina, un demi-gros.
De Sel d'Absinthe, un gros.

Mêlez le tout, pour en faire des prises de vingt-quatre grains chaque; & le malade en prendra une avant ses repas, soir & matin.

Quand ces poudres seront finies, on se mettra à l'usage de l'élixir qui suit:

Prenez, *De Teinture de Myrrhe, quatre onces.*
De Safran,
D'Aloès, de chaque trois onces.

Mêlez le tout : laiſſez-le en digeſtion pendant huit jours, en remuant le vaſe de temps en temps ; paſſez la liqueur, & ajoutez-y partie égale de ſirop de capillaire : le malade en prendra une cuillerée à bouche dans un demi-verre d'eau, avant ſes repas.

On peut auſſi employer avec ſuccès une ou deux cuillerées de l'élixir qui ſuit :

Prenez, *Des Sommités d'Abſinthe,*
De petite Centaurée, de chaque une pincée.
De Quinquina en poudre, une demi-once.
D'Aloès,
De Myrrhe, de chaque un demi-gros.
D'Ecorce d'Orange pulvériſée & ſéchée, trois gros.
De Safran, un gros.

Mêlez le tout, après avoir pulvériſé & coupé tout ce qui doit l'être, dans une pinte de bon vin d'Eſpagne ; laiſſez-le infuſer ſur des cendres chaudes pendant vingt-quatre heures.

Ajoutez-y pour lors.
Une demi-livre de Sucre royal.

Paſſez le tout à travers un linge, avec expreſſion, & repaſſez-le enſuite à travers le papier gris, pour en faire un élixir, dont on prendra, comme nous l'avons dit, une ou deux cuillerées à bouche dans un petit verre d'eau.

Cet élixir eſt excellent dans toutes les foibleſſes d'eſtomac, occaſionnées par une pituite épaiſſe & gluante attachée à l'eſtomac, ou par des ſucs aqueux & énervés par la féroſité.

On peut ſubſtituer à cet élixir le vin de quinquina recommandé plus haut.

Enfin la foibleſſe d'eſtomac peut venir de l'âcreté des ſucs qui ſervent à la digeſtion : tels ſont le ſuc pancréatique, la bile, & celui qui ſort des glandes répandues dans l'eſtomac.

Foibleſſe d'Eſtomac occaſionnée par l'âcreté des Sucs digeſtifs.

Quand ces ſucs péchent par trop d'âcreté, ils s'arrêtent & ſe fixent dans les différents couloirs par où ils paſſent, ils y perdent leur principe actif, ils s'y décompoſent, & ne conſervent plus qu'un piquant qui n'eſt propre qu'à exciter l'action des nerfs, produire de la douleur, & par-là s'oppoſer à la digeſtion.

On reconnoît ce vice des liquides de l'eſtomac à tous les ſignes qui caractériſent l'âcreté; tels ſont une peau brune, des cheveux très-noirs, la jeuneſſe, la force du corps & des vaiſſeaux, l'uſage des liqueurs & du vin, l'odeur de l'haleine qui devient fétide, les démangeaiſons, les rougeurs, les boutons qui ſurviennent ſur le corps & le viſage, qui eſt ſouvent ſujet à être jaune; ce qui prouve que la bile ſe ſépare mal dans le foie.

On remédie à cette indiſpoſition par tous les remedes qui s'oppoſent à l'âcreté. *Voyez* ACRETÉ & ACRIMONIE.

Quand on a mis en uſage tous les remedes propres à détruire cette indiſpoſition, on peut alors avoir recours à l'élixir que nous avons décrit ci-deſſus, dans la Foibleſſe d'Eſtomac occaſionnée par la trop grande ſéroſité répandue dans les ſucs digeſtifs.

On peut auſſi avoir recours à l'opiat qui ſuit, quand on a détruit l'âcreté.

Prenez, *DExtrait d'Abſinthe, une once.*
D'Æthiops martial, un gros.
De Rhubarbe en poudre, demi-gros.
De Gomme Ammoniaque, deux gros.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, pour faire un opiat; la doſe eſt d'un demi gros avant chaque repas.

Au reſte, quand on a corrigé l'âcreté du ſang, la digeſtion ſe rétablit d'elle-même, par un exercice modéré & le choix de bons aliments.

Foibleſſe d'Eſtomac occaſionnée par obſtruction.

La foibleſſe d'eſtomac vient quelquefois des obſtruc-

tions des différents viſceres du bas-ventre ; elle ſe diſſipe en employant les remedes propres aux obſtructions. *Voyez* OBSTRUCTION.

Quelquefois la foibleſſe d'eſtomac vient à la ſuite de quelques maladies, comme dans les hydropiſies, la jauniſſe, la cachexie, &c. Il faut dans ce cas attaquer la maladie primitive, & combiner enſuite les remedes ſtomachiques avec ceux qui ſont propres à détruire la maladie eſſentielle. Dans la cachexie, par exemple, on unira les remedes propres à cette maladie, avec ceux que nous avons indiqués dans la Foibleſſe d'Eſtomac.

Il arrive quelquefois que la foibleſſe d'eſtomac eſt produite par pluſieurs de ces cauſes réunies ; pour lors il faut ſuivre à peu près le même plan que nous avons tracé, & continuer beaucoup plus long-temps les remedes.

FOIBLESSE DES NERFS. Cette incommodité eſt ordinairement cauſée par une maladie précédente, comme vérole, mélancolie hypochondriaque, &c. En ce cas, il faut ôter la cauſe, & l'effet diſparoît. *Voyez* MÉLANCOLIE, VÉROLE, &c.

Il eſt cependant des foibleſſes des nerfs, cauſées par quelques légeres obſtructions dans la partie foible, & alors on peut la guérir par le remede ſuivant :

Prenez, *De Feuilles d'Yeble & d'Armoiſe, de chaque une poignée.*

Faites-les bouillir dans une pinte de lie de vin. On en frotte la partie, & on y applique le marc ; on peut auſſi avoir recours à la compoſition ſuivante :

Prenez, *Des Feuilles de Lavande, de Sauge & de Romarin, de chaque une poignée.*

Hachez le tout bien menu, mettez-le dans une pinte d'eau-de-vie ou d'eſprit-de-vin, avec demi-livre de beurre frais ; &, après l'avoir fait bouillir à peu près juſqu'à ce que l'eau-de-vie ſoit conſommée, vous paſſerez le reſte par un linge, preſſant bien les herbes, & vous vous ſervirez de cet onguent.

Si la foibleſſe des nerfs n'eſt pas cauſée par quelque

virus vénérien, ou par quelque autre maladie, on la guérira aiſément par l'uſage du baume ſuivant:

Prenez, *Des Feuilles d'Hyſſope,*
De Romarin,
De Thym,
De Baume,
De Lavande,
De Laurier, de chaque une poignée.
Des Grains de Genievre,
Des Vers de terre, de chacun quatre onces.
Quatre petits Chiens nouveaux-nés.

Coupez les petits chiens par morceaux; hachez les herbes & les vers de terre, concaſſez les grains de genievre, & faites bouillir le tout ſur un petit feu dans un pot, pendant demi-heure, avec demi-livre de beurre frais, autant d'huile d'olive, autant de graiſſe humaine, & un quarteron de cire jaune; paſſez cet onguent avec une forte expreſſion; battez-le bien enſuite juſqu'à ce qu'il ſoit froid: on le fait chauffer quand on veut s'en ſervir. On peut ſubſtituer à ce baume, de la graiſſe humaine, mêlée avec un peu d'huile eſſentielle de romarin.

Foiblesse naturelle. Il y a des tempéraments qui ſont d'une complexion ſi délicate, & qui ont les fibres ſi petites, qu'ils ſont d'une foibleſſe extrême; c'eſt ce que l'on voit arriver ſur-tout parmi les grands, dont les enfants ſont ordinairement conſtitués foiblement. Ils ont des os mous, des vaiſſeaux petits, une peau blanche & pâle, un extérieur efféminé.

On reconnoît la foibleſſe naturelle à la conſtitution particuliere du corps, à la blancheur de la peau, à la délicateſſe de la voix, à la petiteſſe des vaiſſeaux, au peu d'aptitude que l'on a à ſupporter la fatigue, aux ſueurs qui ſurviennent quand on eſt en mouvement, à la foibleſſe du pouls, & ſur-tout à un air pâle & efféminé.

La cauſe prochaine de la foibleſſe naturelle, eſt la mauvaiſe conſtitution des os & des chairs; ce qui vient ou de ce que les pere & mere ſont eux-mêmes d'une

foible conſtitution, incapables, par conſéquent, de fournir une ſemence active & vigoureuſe, ou de ce que la mere étoit valétudinaire, ſujette à des indiſpoſitions habituelles, ou de ce que l'enfant eſt venu au monde avant terme, ou enfin de ce qu'il a apporté en naiſſant quelque vice particulier qui s'oppoſe à la formation parfaite de ſon tempérament.

Si la foibleſſe naturelle vient de la mauvaiſe conſtitution des pere & mere, ou de ce que l'enfant n'eſt point reſté aſſez long-temps dans le ventre de ſa mere, on y remédie aſſez facilement; voici les précautions qu'il faut prendre.

Il faut d'abord le confier à une nourrice ſaine, qui ne lui donne que du bon lait, & ne lui faſſe jamais manger de bouillie, de fruits, ni d'autres nourritures ſemblables: on ne lui donnera, pendant les dix-huit premiers mois, que le teton; &, pour le fortifier & donner plus de conſiſtance à ſes fibres, on lui fera faire la panade ſuivante.

Prenez, *De la Mie de Pain*,
que vous ferez bouillir avec un peu de beurre frais, d'eau & de ſel; ou, ſi l'on aime mieux, on aura recours à la nourriture qui ſuit:

Prenez, *De la Mie de Pain bien écraſée, une once.*
Faites-la cuire dans un demi-ſetier de lait.

Ajoutez-y enſuite
Un Jaune d'Œuf.
Délayez le tout juſqu'à ce qu'il ait pris une conſiſtance de bouillie; mettez-y
Un peu de Sucre.
On donnera de cette bouillie à l'enfant une fois ou deux par jour, pour le ſoutenir & le nourrir.

La nourrice aura ſoin de faire beaucoup d'exercice, de ne point enflammer ſon ſang par le vin & les liqueurs, encore moins par l'uſage des hommes; de ne point manger des choſes mal-ſaines, comme les chairs ſalées, & d'agiter & de remuer ſouvent l'enfant, lui faire prendre l'air, de ne point lui ſerrer le corps avec des bandes, de le tenir ſouvent dans des linges lâches où il puiſſe ſe remuer avec facilité.

Quand l'enfant ſera parvenu à l'âge où il pourra ſe ſoutenir ſur ſes jambes, il faudra l'accoutumer à faire de l'exercice & du mouvement, lui faire faire des chariots, des chaiſes avec des roulettes, pour qu'il puiſſe s'y promener : on ne lui donnera pour lors pour nourriture, que de la ſoupe à la viande, du bouillon, du lait & du pain ; on aura ſoin, quand il commencera à grandir, de l'habituer à manger de tout, à faire toujours beaucoup d'exercice ; on endurcira ſon corps à la faim, au froid, à la fatigue, aux aliments de toutes eſpeces : on rendra par ces moyens ſon corps à l'épreuve de tout.

Quand il aura atteint l'âge de puberté, on doit être fort attentif dans ce moment, parce que la nature prend une croiſſance conſidérable, que les paſſions ſe développent, & qu'il eſt à craindre que le jeune homme ne s'y livre avec trop de fureur. Comme la ſemence, qui ſe forme dans ce temps, eſt deſtinée en partie à la nourriture du corps & à ſon accroiſſement, ſi l'on en fait un mauvais uſage, on s'énerve & on s'épuiſe pour le reſte de la vie ; il faut que les jeunes gens ſe ménagent dans ces moments, qu'ils prennent beaucoup de nourriture, qu'ils dorment beaucoup, qu'ils faſſent de l'exercice, pour tâcher de donner à leur corps toute la force dont il eſt ſuſceptible : on peut, par exemple, leur apprendre à monter à cheval, à tirer des armes, & généralement à faire tous les exercices de ſon âge, qui peuvent contribuer à les fortifier. Avec ces précautions, on verra le tempérament de l'enfant acquérir de nouvelles forces, & on rectifiera les impreſſions naturelles qui s'oppoſeroient, ſans cela, au parfait développement de la machine.

FOIBLESSE DE LA VUE. *Voyez* AMBLYOPIE.

FOLIE, ſ. f. C'eſt une eſpece d'égarement de l'eſprit, dans lequel on a perdu ſa raiſon.

On diſtingue ordinairement la folie du délire, en ce que celui-ci eſt le commencement de la folie : cependant ſouvent on ſe ſert de cette expreſſion pour caractériſer la phrénéſie, ou le délire accompagné de fievre & de fureur.

Il y a bien des cauſes qui peuvent déranger le cerveau

& produire la folie : telles ſont les vives paſſions de l'ame, la triſteſſe & la joie ſubite, la colere, la vengeance, &c; la trop grande quantité de ſang, les humeurs âcres & cauſtiques, la trop grande chaleur, & la diſpoſition naturelle des organes à cette maladie.

Quand la folie eſt produite par plénitude ou par une trop grande quantité de ſang, ce dont on s'apperçoit après la ſuppreſſion de quelques évacuations, comme des regles, des hémorrhoïdes, par la rougeur des yeux, la force & la grandeur du pouls, les douleurs de tête fréquentes, on y remédie par les ſaignées multipliées faites au pied, par l'uſage de l'émétique, des bains, des lavements, des boiſſons & de quelques purgations, & en tâchant de rétablir l'écoulement des regles & des hémorrhoïdes qui eſt ſupprimé.

Si la folie reconnoît pour cauſe la grande chaleur du climat ou de la ſaiſon, il faut faire ſaigner le malade une fois au bras & une fois au pied, à un jour d'intervalle l'un de l'autre, le mettre à l'uſage de la limonade qu'il boira en abondance, des lavements, de l'eau à la glace, des bains froids, & généralement tout ce qui peut convenir à tempérer la chaleur du corps.

La folie qui dépend d'un vice naturel du cerveau, ou des organes acceſſoires, eſt très-difficile à guérir.

Celle qui eſt produite par quelques paſſions vives ou par quelques révolutions ſubites, ſe détruit avec le temps, & en détournant la cauſe qui l'a produite: il ſuffit d'obſerver un bon régime, de ne vivre que de choſes ſaines; il faut ſeulement avoir attention que ni la ſaignée, ni les bains, ni les remedes ne font rien dans cette eſpece de folie: un coup ou deux de vin pur par jour, une petite boiſſon faite avec moitié eau & moitié biere, quelques lavements, ſont les meilleurs remedes auxquels on puiſſe avoir recours.

Quand la folie reconnoît pour cauſe quelques humeurs âcres qui dérangent le mouvement du ſang dans le cerveau, il faut employer les remedes que nous avons indiqués à l'article ACRETÉ: on peut ſeulement, en cette occaſion, pratiquer auparavant une ſaignée au pied, des lavements & des bains, l'émétique, & ſonger enſuite

ſuite à tempérer l'âcreté des humeurs : le remede le plus sûr eſt de faire un emplâtre véſicatoire.

Voici la méthode que l'on peut ſuivre en pareil cas, quand quelqu'un eſt attaqué de folie à la ſuite de quelques ſuppreſſions des évacuations, comme les hémorrhoïdes & les regles.

On commencera par ſaigner le malade au bras, & on lui donnera le lavement ſuivant :

Prenez, *De Feuilles de Mauve, de Guimauve & de Pariétaire, de chaque une poignée.*

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſetiers d'eau, pour réduire à chopine, & ajoutez-y

Une once de Lénitif fin.

Le ſecond jour, on recommencera la ſaignée au bras & le lavement, comme ci-deſſus ; on viendra enſuite à la ſaignée au pied, & aux bains, qu'on lui fera prendre pendant ſept ou huit jours : on lui fera avaler beaucoup de petit-lait, dans lequel, ſur une chopine, on ajoutera une once de ſirop de nénuphar ; après quoi, on le purgera avec la médecine ſuivante :

Prenez, *De Feuilles de Séné, un gros.*
De Jalap en poudre, demi-gros.
De la Crême de Tartre, un gros.

Faites infuſer le tout chaudement pendant demi-heure, dans un demi-ſetier d'eau ; paſſez la liqueur, & ajoutez-y

Une once de Sirop de Pomme,

pour une doſe.

On réitérera cette purgation pendant quinze jours, de trois jours l'un, & l'on continuera l'uſage des bains tiedes dans les intervalles ; & on fera prendre au malade, tous les ſoirs de ſa purgation, le julep ſuivant :

Prenez, *Des Sucs de Bourrache,*
De Bugloſe, de chaque deux onces.
De Teinture de Caſtoréum, vingt gouttes.
De Sirop de Stæchas, une once.

Mêlez le tout, pour prendre le ſoir en une doſe, en ſe couchant.

Quand les humeurs ſeront ſuffiſamment évacuées, & que les fibres auront été relâchées, on pourra, ſi la folie dure encore, faire appliquer les ſang-ſuës à

l'anus ou à la vulve, ou établir un véſicatoire à la nuque, pour détourner une partie de l'humeur qui ſe porte au cerveau; on fera prendre en même temps l'opiat ſuivant:

Prenez, *De Conſerve de Roſe, une once.*
De Confection Alkermès, un gròs.
De Corail rouge, trois gros.
De Myrrhe,
De Succin,
De Gomme Ammoniaque, de chaque deux gros.
De Safran oriental, un gros.

Mêlez le tout avec une ſuffiſante quantité d'écorce de citron, pour un opiat, dont on prendra gros comme une noiſette avant ſes repas, en buvant par deſſus un verre d'infuſion de caille-lait.

Quand la folie eſt dans ſa force, & qu'on a pratiqué inutilement les ſaignées, les délayants & les bains, on peut avoir recours à la fomentation ſuivante:

Prenez, *Des Feuilles de Marjolaine,*
De Méliſſe,
De Romarin, de chaque une pincée.

Faites infuſer le tout chaudement, pendant une demi-heure, dans un demi-ſetier de vin rouge.

On ajoutera enſuite
De Myrrhe,
De Safran, de chaque un gros.

On laiſſera encore infuſer le tout, pendant une demi-journée, ſur des cendres chaudes: on paſſera la liqueur, dont on frottera la tête deux fois par jour, après l'avoir raſée.

Il faut obſerver de ne point employer cette fomentation, que l'on n'ait fait précéder les ſaignées, les délayants, les boiſſons & les bains; autrement elle augmenteroit la fureur.

Voici un opiat, dont nous avons vu des effets ſurprenants dans les accès de folie produite par le chagrin ou par la ſuppreſſion des regles: on en peut conſeiller l'uſage, ſur-tout après avoir fait ce que nous avons preſcrit pour chaque eſpece de folie.

Prenez, *Des Sucs épaiſſis de Sureau,*

Des Sucs épaiſſis de Raiſin doux, de chaque deux onces.
De Poudre de Caſtoréum, deux gros.
De Sel eſſentiel de Quinquina, un gros & demi.
De Racine de Valériane ſauvage, pulvériſée, un gros.
De Sel ſédatif, deux gros.
D'Huile d'Amandes ameres, vingt gouttes.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop d'armoiſe ou de teinture de ſuccin, pour en faire des pilules du poids de douze grains : on en prendra une le matin, & l'autre en ſe couchant, en buvant par deſſus un verre d'infuſion de feuilles de caille-lait.

FOLLETTE, ſ. f. eſpece de toux convulſive catarrhale, & qui a les ſignes d'une coqueluche. *Voyez* COQUELUCHE.

FONDEMENT, ſ. m. Cette partie eſt ſujette à ſortir quelquefois de deux ou trois pouces, & même davantage.

La méthode curative demande, après avoir étuvé avec une liqueur convenable, de le remettre dans ſa place, & de l'y maintenir. On ſe ſert pour cela de compreſſes, & de bandages faits pour cette maladie. *Voyez* CHUTE DE L'ANUS.

Une maniere bien ſimple de préſerver les enfants des chutes de fondement auxquelles ils ſont ſujets, eſt de les faire aſſeoir dans des fauteuils de paille ou de jonc, dont le milieu ſoit relevé, & ne puiſſe s'enfoncer. Pour cet effet, on met ſous le milieu du ſiege une vis de bois, qui monte & deſcend, ſur laquelle ſoit poſée une petite planche ; enſorte qu'en tournant la vis ſelon un certain ſens, elle pouſſe la planche, & faſſe monter en haut la paille qui eſt ſous la chaiſe. Comme cette vis doit toujours porter ſur quelque choſe qui lui ſerve d'appui, on la poſe ſur une petite traverſe de bois, dont on cloue en bas les deux bouts au bâton de la chaiſe : il n'y a jamais de creux aux ſieges faits de cette maniere ; & la vis qui empêche ce creux ne paroît point, à moins qu'on ne renverſe la chaiſe.

Les ſieges dont nous parlons ont un ſecond avantage ; c'eſt d'empêcher les enfants de ſe gâter la taille, parce qu'étant aſſis dans ces ſortes de ſieges, ils ſont obligés de tenir leur corps droit, au lieu qu'ils le voûtent toujours dans les fauteuils de paille ou de jonc, qui font un enfoncement dans le milieu.

FOULURE, ſ. f. extenſion violente des tendons & des ligaments, accompagnée de douleur, de gonflement, avec difficulté à exercer les mouvements ordinaires de la partie.

Elle eſt plus fréquente aux pieds que par-tout ailleurs ; & elle ſurvient après les coups, les chutes, les contuſions.

Voici un liniment auquel on peut avoir recours dans toutes ſortes de foulures:

Prenez, *De l'Huile de Lin, trois onces.*
De la Cire jaune, une once.
Du Sang-Dragon, un gros & demi.
Du Camphre,
De la Pierre Hématite, de chaque deux gros.
De Laudanum ſolide, vingt grains.

Faites fondre la cire dans l'huile de lin, ſur un petit feu, & faites une poudre du ſang-dragon & de l'alun, que vous incorporerez dans la cire & l'huile d'olive à demi refroidies ; ajoutez-y enſuite le laudanum, & le camphre diſſous auparavant dans l'huile.

Il faut en frotter la partie bleſſée, & mettre par deſſus une compreſſe trempée dans de l'eau froide ; ce que l'on réitérera tous les jours, juſqu'à parfaite guériſon. On peut, au lieu du liniment ci-deſſus, frotter la partie avec l'huile du laurier. *Voyez* ENTORSE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FOURCHES, adj. pl. On appelle ainſi des abcès qui viennent aux mains & entre les doigts de quelques gens de travail.

L'onguent qui ſuit eſt très-propre pour les faire aboutir.

Prenez, *De bonne Huile d'Olive, quatre livres.*
Du Minium,
De la Cire neuve, de chaque une livre.

De Térébenthine bien claire, ſix onces.

On mettra dans une baſſine, ſur le feu, l'huile & le minium; lorſqu'ils ſeront cuits en conſiſtance d'onguent, on ôtera la baſſine, pour y ajouter la térébenthine, en remuant toujours avec une ſpatule de bois: on la remettra ſur le feu; &, quelques moments après, on ajoutera la cire, & on fera cuire le tout à la conſiſtance d'un onguent; après quoi, on remettra l'onguent refroidir, en remuant toujours; ce qu'il faut obſerver depuis le commencement juſqu'à la fin.

Il faut garnir de cet onguent les mains, deſſus, dedans & entre les doigts, & par-tout où il y a de l'enflure; on laiſſera auſſi les emplâtres quatre ou cinq jours, tant qu'il y a de l'onguent.

Si les trous ſe trouvent profonds, on les panſera pendant quelques jours avec le baume verd de Metz, étendu ſur de la charpie, afin de déterger l'ulcere, & d'incarner les trous d'où ſont ſortis les bourbillons. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FRISSON, ſ. m. tremblement du corps, cauſé par le froid qui vient au commencement d'un accès de fievre, & qui eſt ordinairement ſuivi d'une grande chaleur: il ſe dit auſſi du tremblement que cauſent le froid ordinaire, la peur, ou l'horreur de quelque choſe de déſagréable.

On remédie au friſſon, en ſe tenant chaudement, en buvant beaucoup de boiſſons chaudes, comme du thé, en faiſant baſſiner le lit, en faiſant faire des frictions ſur tout le corps avec des ſerviettes chaudes.

Au reſte, comme le friſſon eſt moins une maladie qu'une diſpoſition à la fievre, il eſt à propos de ne point tenter beaucoup de remedes pour le détruire; néanmoins, quand il dure trop long-temps, & qu'il ſe préſente avec trop de violence, on peut faire uſage de la potion ſuivante:

Prenez, *D'Eau de Scabieuſe, quatre onces.*
De Fleurs d'Orange, une demi-once.
De Confection Alkermès, un gros.
Quinze Gouttes anodines.
De Sirop de Stœchas, une once.

pour prendre en deux doses : si la premiere ne fait aucun effet, au bout d'une demi-heure on donnera la seconde ; sinon, on ne la donnera qu'au bout d'une heure & demie.

Quelques praticiens conseillent dans le frisson, quand il est bien violent, de donner un grain de laudanum.

Comme le frisson n'est autre chose qu'un spasme violent, occasionné par l'effort que fait la nature pour exciter la fievre, il est certain que dans ce cas les anti-spasmodiques, & en particulier l'opium, doivent être d'un prompt secours ; mais il est à craindre que ce même remede, en affoiblissant l'effort de la nature, n'empêche le progrès de la fievre qui devient nécessaire, & ne produise des accidents plus graves.

Il ne faut donc user de ce remede, que quand le frisson est trop violent, & qu'il est à craindre que le malade n'en périsse. *Voyez* TREMBLEMENT, FIEVRE.

FUNGUS, s. m. mot latin qui signifie *champignon*, & qui a passé par analogie dans la langue françoise, sans aucun changement, pour signifier les excroissances charnues qui viennent sur les membranes, sur les tendons, autour des articles, à l'anus, aux parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, ou qui s'élevent en forme de champignons dans les plaies, dans les membranes, dans les cancers, & dans les autres ulceres malins.

On distingue le fungus de la chair surabondante, par sa texture : le fungus est d'une substance lâche & comme écailleuse ; la chair surabondante est en partie fongueuse, & en partie fibreuse. Celle-ci vient dans les parties sanguines & charnues ; l'autre dans les tendons, les membranes & les articulations. Quand on irrite le fungus à sa racine, il est très-douloureux ; ce qui n'arrive point dans la chair surabondante.

La cause immédiate du fungus vient de l'engorgement des humeurs & de leur défaut de circulation ; ce qui l'occasionne, c'est une plaie mal détergée, des ulceres impurs, corrompus, des remedes âcres & caustiques, qui irritent les humeurs, & quelque vice particulier dans le sang.

Quand le ſungus eſt petit, il ne peut point exciter de grands dommages ; mais quand il devient grand, il contient des vaiſſeaux & des nerſs conſidérables, & devient d'une curation plus difficile: quand on le traite mal, il dégénere en cancer, & rend le malade hectique.

Quand le fungus eſt petit & récent, il s'enleve avec deux ou trois gouttes d'huile de térébenthine & d'aſpic, avec un peu de caſtoréum : on mêle le tout enſemble, & l'on en porte ſur le fungus une petite quantité avec un pinceau, ou avec un peu de charpie.

On recommande pour le même uſage l'alun brûlé, ou l'onguent ſuivant:

Prenez, *De Miel blanc, deux onces.*
Du Vinaigre très-fort, trois onces & demie.
De Verd-de-Gris en poudre, deux onces & demie.

On fait cuire le tout dans un vaiſſeau de terre, juſqu'à ce qu'il ait acquis une certaine conſiſtance & une couleur de pourpre : on ſe ſert de cet onguent que l'on applique ſur le fungus.

Quand le fungus eſt trop ſenſible, on ſe ſert de la potion ſuivante :

Prenez, *De la Racine d'Iris de Florence & d'Ariſtoloche ronde, de chaque une once.*
De Feuilles de Romarin, de Sauge & de Rhue, de chaque une poignée.
De Myrrhe choiſie & d'Oliban, de chaque une once & demie.

Mettez le tout en poudre, & couvrez-en légérement le fungus ; ou ſervez-vous ſeulement,
De la Racine d'Iris, une once.
De la Myrrhe, deux onces.

Quand le fungus eſt devenu conſidérable, il ne cede pour lors à aucun des remedes ci-deſſus, & il faut avoir recours à la ligature & aux inſtruments de chirurgie. *Voyez* EXCROISSANCE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FUREUR, ſ. f. C'eſt un ſymptôme qui eſt commun à pluſieurs ſortes de maladies : il conſiſte en ce que le malade qui en eſt affecté, ſe porte avec violence à

différents excès ſemblables aux effets d'une forte colere ; il ne parle & ne répond qu'avec brutalité, en criant & en inſultant.

La cure de ce ſymptôme eſt la même que celle des maladies auxquelles il eſt joint, &, par conſéquent, ne differe point du plan qui eſt tracé dans ces ſortes de cas. *Voyez* MANIE, DÉLIRE, PHRÉNÉSIE, FOLIE, RAGE, *& l'article ſuivant.*

FUREUR UTÉRINE, ſ. f. délire mélancolique, furieux, laſcif & ſans fievre, dont les filles, les veuves, & même les femmes mariées ſont quelquefois atteintes, en conſéquence d'une paſſion amoureuſe exceſſive & charnelle.

Celles qui en ſont attaquées tombent d'abord dans une ſombre mélancolie, & enſuite, par degrés, dans une telle fureur amoureuſe, qu'elles ne gardent aucune meſure, n'ont plus de retenue, & s'abandonnent à toutes ſortes d'indécences, tant dans leurs actions que dans leurs paroles : elles tiennent même les propos les plus obſcenes, & font les choſes les plus indécentes, pour exciter les hommes qui les approchent à éteindre l'ardeur dont elles ſont dévorées.

Les femmes attaquées de cette maladie pouſſent quelquefois les choſes au point de forcer les hommes à leur accorder ce qu'elles demandent.

Les cauſes éloignées de cet accident ſont les lectures licencieuſes, les propos, les converſations, les images obſcenes, la paſſion de l'amour, les careſſes de l'objet aimé, &c. Toutes ces choſes établiſſent & augmentent beaucoup la diſpoſition naturelle de la femme aux plaiſirs. L'âge, la vivacité, la bonne chere, l'oiſiveté, diſpoſent également à cet accident.

La cauſe immédiate eſt l'irritation de la matrice, du vagin & des parties génitales de la femme, occaſionnée par les attouchements, par le coït, ou par l'action ſtimulante de quelques humeurs âcres dont ces parties ſont abreuvées.

On range auſſi parmi les cauſes qui peuvent exciter cette maladie, les drogues auxquelles on attribue une vertu ſpécifique pour cet effet, que l'on appelle par

cette raiſon *aphrodiſiaques*, c'eſt-à-dire, propres à exciter aux actes vénériens; tel eſt le borax, un mélange de muſc mêlé avec des huiles aromatiques, introduits par quelque moyen que ce ſoit dans le vagin, & ſur-tout l'uſage extérieur des mouches cantharides, appliquées à l'extérieur des parties génitales.

Il eſt auſſi un moyen honteux dont on ſe ſert pour augmenter l'ardeur de l'amour; c'eſt de ſe faire battre de verges, afin d'exciter davantage le ſang dans les parties de la génération.

Cette maladie ne ſe déclare pas ſubitement dans les filles ni les femmes; la pudeur les retient pendant quelque temps; elles ſont alors d'une humeur ſombre, taciturne, triſte; & il leur échappe de temps en temps des ſoupirs, des regards laſcifs, ſur-tout lorſqu'il ſe préſente à elles des hommes, ou que l'on tient quelque propos qui a rapport aux plaiſirs de l'amour: le viſage s'allume; & ſi on touche le pouls, on le trouve plus agité.

On obſerve, en général, que les jeunes perſonnes ſont plus ſujettes à la fureur utérine, que celles d'un âge plus avancé.

Les filles brunes, de bonne ſanté & de forte complexion, y ſont plus expoſées que les autres.

Cette maladie porte avec elle un caractere honteux; & les femmes & les filles qui en ſont attaquées ſont preſque toujours deshonorées: ce préjugé eſt pourtant quelquefois fort injuſte, ſur-tout lorſqu'il arrive que celle qui en eſt attaquée a toujours mené une vie ſage & réglée. Cet accident provient de certaines impreſſions de la chair, auxquelles il eſt difficile de commander, & qui deviennent plus fortes que la raiſon.

Quand la fureur utérine dépend d'une vie licencieuſe, & des lectures & des propos obſcenes, c'eſt un mal très-difficile à guérir; néanmoins on y peut réuſſir, en faiſant changer de façon de vivre, & en éloignant tous les objets qui peuvent exciter ces ſortes de paſſions.

Quand cette paſſion eſt pouſſée à ce point, on a beau l'aſſouvir, on n'y remédie pas: au contraire, le fréquent uſage du coït renouvelle encore plus la cha-

leur ; & l'inflammation de ces parties augmente l'âcreté des sucs, la tension des fibres, &, par conséquent, la sensibilité.

Quand on voit que cette maladie est la suite de la vigueur de l'âge, de la plénitude, de la force du tempérament, il faut pour lors avoir recours aux saignées réitérées, & à grande dose.

On fera prendre à la malade beaucoup de lavements d'eau de riviere, dans lesquels on fera bouillir une once des quatre semences froides sur chaque pinte.

On fera en même temps des injections dans la matrice avec une infusion de fleurs de nénuphar, dans laquelle on mettra un quart d'eau-de-vie.

Pour tisane, on donnera à la malade une décoction d'agnus-castus, & d'une pincée de tendron de saule dans une pinte d'eau, dans laquelle on ajoutera deux onces de sirop de violette.

Si ces remedes ne réussissent point, ou aura recours à la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Joubarbe, deux onces.*
De Morelle, une once.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, trente gouttes.
De Teinture de Castoréum, vingt gouttes.
De Laudanum liquide, quinze gouttes.
De Sirop de Nénuphar, une once.

Mêlez le tout ensemble, pour deux doses, à une heure & demie de distance l'une de l'autre.

On peut substituer à cette potion deux onces d'eau de fleurs d'orange, avec un demi-gros de laudanum liquide.

Pour rendre ces remedes plus salutaires, on peut employer en même temps l'usage des bains froids, dans lesquels on plongera plus ou moins long-temps la malade, selon ses forces ; on la purgera ensuite avec une médecine simple ordinaire.

On lui appliquera, s'il est nécessaire, les sang-sues à l'anus, pour tâcher de produire un écoulement de sang, & dégager la matrice.

Telle est la conduite que l'on doit suivre dans cette

fâcheuſe maladie. Si cependant l'accès étoit ſi violent & la fureur ſi grande, qu'on n'eût pas le temps d'attendre l'effet des remedes que nous venons d'indiquer, on pourroit ſur le champ donner à la malade la potion ſuivante, pour calmer l'accident, & pour donner le temps de pratiquer les autres remedes.

Prenez, *D'Eau de Laitue, deux onces.*
De Nitre, quinze grains.
Quinze Gouttes anodines.
Du Sirop de Nénuphar, une once,

pour prendre en une doſe.

Il faut obſerver de laiſſer agir ce remede pendant trois ou quatre heures, avant d'avoir recours aux ſaignées, aux lavements, & à tout ce que nous avons indiqué dans cette maladie.

FURONCLE, ſ. m. *ou* Clou : tumeur inflammatoire, dure, douloureuſe, d'un rouge vif, tirant ſur le pourpre, également ronde, s'élevant en pointe, qui n'excede pas ordinairement la groſſeur d'un œuf de pigeon, & qui ne ſuppure jamais entiérement.

Le furoncle differe du charbon, en ce que ce dernier reſte dur & noir, ſemblable à une croûte formée dans la chair, tandis que l'autre s'éleve en cône, s'enflamme & ſuppure.

Le furoncle s'annonce ordinairement par tous les ſignes qui caractériſent l'inflammation, comme la rougeur, la douleur, la tenſion, la chaleur, les élancements, & par tous les ſignes qui accompagnent un abcès commençant. *Voyez* Abcès.

Le furoncle eſt plus ou moins dangereux, ſelon les parties qu'il attaque : il ſe déclare toujours dans les muſcles & dans les parties charnues; mais quand il a ſon ſiege dans le voiſinage des nerfs, des tendons, il eſt beaucoup plus à craindre que par-tout ailleurs.

Les moyens les plus sûrs pour remédier au furoncle, ſont ceux qui ſont propres à détruire l'inflammation, comme les ſaignées répétées, les délayants, les lavements, les boiſſons adouciſſantes. *Voyez* Inflammation.

Quand le furoncle n'eſt pas conſidérable, & qu'il

n'eſt point accompagné de grands accidents, il ſuffit d'une ſaignée & d'un peu de diete ; après quoi on fera uſage de l'emplâtre qui ſuit :

Prenez, *Des Sommités fleuries & nouvelles de Mélilot, une livre.*

Coupez-les, & pilez-les dans un mortier; vous les jetterez enſuite dans une livre & cinq onces de graiſſe de bœuf fondue : faites cuire le tout juſqu'à ce que l'humide ſoit diſſipé ; paſſez par un linge le tout, exprimez-le fortement, & ajoutez-y

De Réſine blanche, deux livres.
De Cire jaune, une livre.

Mêlez le tout exactement, en le laiſſant chauffer encore ſur le feu; laiſſez-le refroidir, pour faire un emplâtre.

On fera uſage de cet emplâtre, qu'on étendra ſur une peau, & que l'on renouvellera une fois par jour.

Si cet emplâtre ne réuſſit pas, on peut ſuivre, au ſujet du furoncle, la méthode que nous avons tracée dans la cure de l'abcès. *Voyez auſſi* le Dictionnaire de Chirurgie.



(G A L)

GALE, ſ. f. maladie de la peau, éruption de puſtules entre les doigts, aux mains, aux poignets, aux bras, aux jarrets, aux cuiſſes, aux jambes, & ſouvent par tout le corps, excepté au viſage. Ces puſtules ſont précédées & accompagnées d'une grande démangeaiſon.

On diſtingue deux ſortes de gale : la premiere eſt appellée *gale canine*, parce que les chiens y ſont ſujets, ou *ſeche*, à cauſe qu'elle ſuppure peu, & *gratelle*, parce qu'on ſe grate ſans ceſſe; la ſeconde eſt nommée *groſſe gale*, ou *gale humide*, parce qu'elle eſt plus groſſe que la premiere, & qu'elle ſuppure davantage.

La cauſe immédiate de la gale vient de l'introduction d'une humeur âcre & corroſive, qui s'inſinue dans les

glandes de la peau, y cauſe de la démangeaiſon & de la douleur, & la chaleur que l'on y reſſent.

Les cauſes éloignées ſont, les unes extérieures, les autres intérieures. Parmi les premieres, on range le contact immédiat d'un galeux, d'une chemiſe ou du linge qui lui aura ſervi; c'eſt pourquoi on voit des gens qui gagnent tous les jours cette maladie, par l'attouchement ſeul d'un linge qui a ſervi à quelqu'un infecté de gale. Il faut, par conſéquent, éviter de coucher avec des galeux, & d'habiter avec eux, parce que ce levain eſt très-contagieux. Le mauvais air, la mal-propreté, peuvent auſſi engendrer la gale, comme on le voit dans les priſons, & dans les maiſons des pauvres gens, qui logent preſque les uns ſur les autres.

Quant aux cauſes intérieures éloignées, elles peuvent dépendre de l'âcreté du ſang & de la lymphe, occaſionnée par des aliments échauffants, par une vie turbulente; quelquefois auſſi elle ſe déclare de pere en fils, & elle devient héréditaire.

La gale humide ſe reconnoît à de petites puſtules enflammées, qui naiſſent entre les doigts des mains & des pieds, qui ſont accompagnées de chaleur & de démangeaiſon, & qui, quand on les grate, répandent une humeur ichoreuſe ou purulente.

La gale ſeche eſt plus rebelle & plus difficile à guérir que la gale humide; elle attaque plus ordinairement les hommes d'un certain âge, que ceux qui ſont jeunes.

Le principal objet, dans cette eſpece de gale, eſt d'adoucir, de briſer, d'évacuer les ſels âcres du ſang, & de relâcher le tiſſu de la peau.

Le premier ſoin que l'on doit prendre, eſt de ſéparer la perſonne malade des autres avec qui elle eſt en ſociété, pour rompre la communication; on la mettra enſuite à l'uſage de la tiſane qui ſuit:

Prenez, *De la Racine de Patience ſauvage, mondée & coupée par morceaux, une once & demie.*

Faites-la bouillir dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à pinte.

La doſe eſt de trois ou quatre verres tiedes par jour, ce que l'on continuera pendant huit jours; après quoi,

on ſaignera le malade au bras une ou deux fois, ſelon le beſoin & ſa force : on recommencera la tiſane, comme ci-deſſus, pendant trois autres jours ; après quoi, on purgera le malade avec la médecine qui ſuit :

Prenez, *De Jalap en poudre, demi-gros.*
De Crême de Tartre, un gros.

Faites bouillir le tout dans un demi-ſetier d'eau, pour réduire à la moitié.

Ajoutez *Une demi-once de Confection Hamec.*

Le lendemain, le malade ſe mettra à l'uſage du bouillon qui ſuit :

Prenez, *Des Racines de Patience ſauvage & de grande Bardane, lavées & coupées par tranches, de chacune une once.*

Faites-les bouillir, avec une demi-livre de rouelle de veau, dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à pinte.

Ajoutez, à la derniere demi-heure,
De Cerfeuil, une poignée.

Quand vous retirerez le vaſe du feu, mettez-y
De Creſſon de Fontaine,
De Fumeterre, de chaque une demi-poignée.

Paſſez enſuite le tout par un linge avec une légere expreſſion, & partagez-le en deux bouillons, à prendre l'un le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir, faiſant fondre dans chacun un gros de ſel de Glauber.

Au bout de cinq jours d'uſage de ce remede, on ſe purgera comme ci-deſſus ; après quoi, on paſſera à la poudre qui ſuit :

Prenez, *De l'Antimoine crud, une demi-once.*
De l'Æthiops minéral, deux gros.

Réduiſez le tout en poudre fine ; & mêlez-le exactement : la doſe eſt d'un demi-gros deux fois le jour, dans du pain à chanter, en buvant par deſſus un coup de la tiſane de patience, que l'on continuera pendant tout le traitement, pour boiſſon ordinaire.

On aura ſoin en même temps de frotter le malade, deux fois par jour, avec l'onguent qui ſuit :

Prenez, *Deux livres de Vieux Oing.*
Une demi-livre de Beurre.
Une demi-once de Vif-Argent.

Battez le tout dans un mortier de marbre, jusqu'à ce que le vif-argent ne paroisse plus.

Ajoutez-y ensuite

Une demi-once d'Ellébore en poudre,
Une demi-once d'Euphorbe également en poudre.
Un gros d'Huile de Chenevi.

Mêlez le tout ensemble, pour un onguent.

Il faut observer, avant de se servir de cet onguent, de faire raser la partie où réside le mal.

On peut aussi avoir recours à l'onguent suivant:

Prenez, *Une once d'Onguent Rosat.*
Un gros de Précipité blanc.

Mêlez ces deux drogues, & frottez-en les endroits affectés pendant trois ou quatre jours; on peut aussi faire usage de la composition qui suit:

Prenez, *Une once de Tabac bien menu.*

Faites-le infuser dans une pinte de vin blanc pendant un jour; vous en frotterez les parties galeuses soir & matin.

On ne doit point tenter tous ces onguents, sans avoir fait précéder les remedes que nous avons indiqués; &, quand on s'apperçoit que la gale diminue, il faut aussi diminuer l'application des onguents, surtout l'infusion du tabac, qui est sujette à donner des maux de cœur, des tremblements dans les veines.

Tous les quinze jours on se purgera, comme nous l'avons dit ci-dessus, en observant d'interrompre tous remedes le jour de la purgation.

Le traitement de la gale humide ne varie qu'en très-peu de choses de celui de la gale seche; on commencera, comme nous l'avons dit ci-dessus, par la même tisane, la saignée, les purgations, & on passera ensuite aux bols suivants:

Prenez, *De Fleurs de Soufre, douze grains.*
De Mercure doux, six grains.
De la Confection Hamec, deux gros.

Incorporez le tout avec suffisante quantité de poudre des bois sudorifiques, pour prendre un bol le matin à

jeun, à la dose d'un demi-gros, & le soir sur les six heures un autre de la même grosseur.

En même temps on emploiera l'onguent qui suit:

Prenez, *Du Beurre* ou *de la Graisse de Porc récente, une livre.*

De la Céruse, une demi-livre.

Du Mércure sublimé corrosif, demi-once.

On nettoiera la graisse, & on la lavera plusieurs fois dans l'eau : on la fera fondre ensuite par un feu lent, dans un plat de terre vernissé ; puis on mêlera peu à peu la céruse avec le sublimé qu'on aura réduit auparavant en poudre subtile : on agitera l'onguent jusqu'à ce que les ingrédients soient bien unis.

Il faut avoir l'attention, en se servant de cet onguent, de le préparer toujours d'avance, afin de ne pas laisser traîner le sublimé corrosif, qui est un des poisons les plus terribles, & dont il pourroit arriver de grands accidents.

Ceux qui ne voudront point se faire faire des frictions sur la peau, pourront avoir recours à une ceinture de mercure, que l'on prépare de la maniere suivante:

Prenez, *Du Mercure crud, une once.*

Six blancs d'Œufs.

Battez le tout dans un mortier de marbre, jusqu'à ce qu'il se forme une écume, & que le mercure soit bien divisé : on prend pour lors une ceinture de coton, que l'on trempe dans cette écume ; on la fait sécher, & on la porte sur les reins, jusqu'à ce que la maladie soit guérie.

Au reste, il vaut mieux avoir recours aux frictions que l'on fait sur la partie même affectée, & que l'on modere comme l'on veut ; car ces sortes de ceintures ne réussissent pas toujours, sur-tout en hiver, où le froid supprime la transpiration, & attire le mercure & l'humeur galeuse sur différentes parties du corps.

Quelquefois la gale est si nouvelle, & a fait si peu de progrès, qu'il est inutile d'employer des remedes aussi longs & aussi suivis que ceux que nous venons d'indiquer : il suffit, en ce cas, de se faire saigner & purger

de prendre notre racine de patience, & de se frotter ensuite avec l'onguent qui suit:

Prenez, *Du Sain-doux, six onces.*

Lavez-le plusieurs fois dans du suc de scabieuse.

Ajoutez alors.

De Racines de Patience sauvage, cuites en bouillie, & passées à travers un linge,
De Fleurs de Soufre, de chacune une once.
De l'Onguent populéum, demi-once.

Pilez le soufre dans un mortier, avec la pulpe de la racine de patience, ajoutez-y ensuite le populéum & le sain doux, avec lequel on se frottera plusieurs fois par jour.

On observera de se purger à la suite de ce remede.

Quand la gale se trouve réunie avec quelque vice écrouelleux, scorbutique ou vérolique, il faut associer les remedes de ces différents maux avec ceux qui sont propres à la gale.

GANGLION, f. m. C'est une tumeur dure, longue ou oblongue, quelquefois inégale, sans douleur, & sans changement de couleur à la peau, mobile sur les côtés, fixe dans un autre sens, & grosse ordinairement comme une olive.

Cette tumeur est une espece de kyste, qui se forme communément sans qu'il ait précédé aucun accident.

Elle parvient quelquefois à une grosseur considérable, quand on n'a pas travaillé dès le commencement à y remédier; alors elle devient incommode, en gênant le mouvement de la partie, & le rendant pénible & douloureux.

La cause de cette tumeur est une lymphe amassée dans une cellule du tissu qui est entre les tendons & les os du poignet.

Les contusions, les distensions violentes, les coups, les chutes, sont ordinairement les causes occasionnelles de cette maladie.

On conseille dans ces sortes de maux, de comprimer la partie avec une plaque de plomb, bien serrée sur la tumeur; on la fait frotter de vif-argent, du côté qui touche la peau.

Quelques personnes conseillent de se servir d'un petit marteau de bois ou d'ivoire, dont on frappe le ganglion à plomb sur une table, en frottant la partie, aussi-tôt après l'opération, avec de l'eau vulnéraire ou de l'eau de lavande.

On peut faire usage avec succès de l'emplâtre qui suit :

Prenez, *De Cire jaune,*
De Résine de Pin, de chacune demi-livre.
De Poix blanche, sept onces.
De Gomme Ammoniaque, dissoute dans le vinaigre scillitique, & épaissie en forme d'emplâtre, huit onces.

Faites fondre le tout au bain-marie, & ajoutez ensuite,
Du Suc dépuré de Ciguë, nouvellement préparé, trois pincées.

Faites cuire le tout à la consistance d'emplâtre, en ajoutant, s'il est nécessaire, une suffisante quantité d'huile de caprier ou d'huile de noix, pour donner plus de consistance à l'emplâtre.

Quand ces sortes de tumeurs sont parvenues à un volume trop considérable pour espérer de les résoudre par les remedes, & qu'elles commencent à gêner le mouvement des mains, il n'y a point d'autre ressource que de se faire faire l'opération, qui consiste à ouvrir le follicule, & à en faire sortir l'humeur qui est enkystée : il y a plusieurs exemples du succès de cette opération, que l'on ne peut pas révoquer en doute. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GANGRENE, s. f. C'est un commencement de mortification & de corruption dans les parties molles du corps, accompagnée d'insensibilité, d'une couleur livide, & d'une odeur cadavéreuse qui en exhale.

Lorsque la mortification est entiere, on l'appelle *sphacele. Voyez* SPHACELE.

On reconnoît la gangrene à l'extinction ou l'abolition parfaite du sentiment, au défaut de chaleur, à la lividité, à la mollesse, au relâchement, & à la corruption de la partie.

La cause prochaine de la gangrene est l'extinction

du principe vital dans les parties qui en ſont atteintes.

Les cauſes éloignées ſont les inflammations, l'étranglement, l'infiltration, les contuſions & ſtupéfactions, la morſure des bêtes venimeuſes, le froid exceſſif, la brûlure & la pourriture.

On diſtingue deux ſortes de gangrene; la gangrene ſeche, & la gangrene humide.

On reconnoît la gangrene humide au gonflement, à l'engorgement, & aux autres ſignes que nous avons donnés ci-deſſus.

La gangrene ſeche n'eſt accompagnée que de la perte du ſentiment, de la lividité de la partie, & n'eſt caractériſée par aucun gonflement; elle eſt auſſi plus lente dans ſes progrès que la gangrene humide.

Tout ce qui peut détruire le mouvement dans une partie, peut y attirer la gangrene; c'eſt ce que l'on voit arriver après les inflammations, les coups, les contuſions, les bleſſures, les étranglements, les compreſſions; &, en un mot, toutes les cauſes qui peuvent gêner ou détruire le mouvement de la circulation.

Quand la gangrene vient à la ſuite de l'inflammation, & que ni les ſaignées ni la diete n'ont produit aucun ſuccès, qu'on voit la tumeur s'appaiſer, la chaleur s'éteindre, la rougeur s'obſcurcir, l'élaſticité s'anéantir, les chairs devenir compactes & un peu pâteuſes, ce ſont les ſignes de la ceſſation de l'action organique des vaiſſeaux engorgés; alors on a recours aux remedes vifs & actifs, pour rétablir le mouvement du ſang.

On fera d'abord des ſcarifications ſur la partie, & on y appliquera enſuite des compreſſes imbibées dans l'eſprit-de-vin camphré; & par deſſus on fera uſage du cataplaſme ſuivant:

Prenez, *De Graine de Moutarde pulvériſée, deux onces.*
Du Quinquina en poudre, demi-once.
De Fleurs de Camomille Romaine,
De Mélilot, de chaque deux onces.

Faites cuire le tout dans une chopine de vin rouge, pendant un demi-quart d'heure, dans un vaiſſeau couvert, que vous mettrez enſuite, pendant deux heures,

ſur des cendres chaudes ; après quoi, vous ajouterez

De Sel volatil Ammoniac, deux gros.

Vous réduirez le tout ſur le feu, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance du cataplaſme, que vous appliquerez ſur la partie affectée, & que vous renouvellerez deux fois par jour ; après quoi, on fera uſage du bol qui ſuit :

Prenez, *Du Quinquina pulvériſé, un gros & demi.*

Incorporez-le avec une ſuffiſante quantité de ſirop d'œillet, & partagez le tout en trois doſes, à donner dans la journée, de quatre heures en quatre heures.

Si le cataplaſme ci-deſſus ne réuſſit pas, on peut y ſubſtituer la fomentation ſuivante.

Prenez, *De Feuilles de Perſicaire douce, deux poignées.*

Faites-les bouillir dans une pinte de gros vin rouge, à la conſomption du tiers ; paſſez enſuite par un linge, avec une forte expreſſion, & trempez dans ce vin des compreſſes que vous appliquerez chaudement ſur la partie gangrenée, les renouvellant de trois heures en trois heures, & ſi elles ſont ſeches, en les mouillant avec le même vin que nous venons de décrire.

On aura ſoin de faire avaler au malade, dans le temps qu'on baſſinera la plaie, un petit verre chaud de cette même décoction de perſicaire.

Quand tous ces ſecours ſont inutiles, il faut faire des ſcarifications profondes dans la partie malade, & y inſinuer des compreſſes & de la charpie imbibées dans de l'eſprit-de-vin camphré, ou toucher les bords des chairs d'une diſſolution de mercure dans l'eſprit-de-nitre.

Si l'action organique du tiſſu cellulaire eſt entiérement éteinte, on ne doit plus eſpérer de dégorgement par la réſolution ; il ne peut ſe faire que par la ſuppuration. On doit la hâter par des ſcarifications qui pénetrent le tiſſu des parties, & qui ſoient aſſez profondes pour emporter facilement ce tiſſu par lambeaux.

On ſe ſervira, en pareil cas, de l'emplâtre ſuppuratif que nous avons décrit. *Voyez* EMPLATRE.

Lorſqu'on verra que la ſuppuration commence à s'établir, on ajoutera aux onguents le camphre, l'eſprit de térébenthine, &c.

Si la mortification avoit fait des progrès considérables, que toute la partie fût endommagée, & que les remedes ne produisissent aucun effet, il faudroit nécessairement avoir recours à l'amputation: on peut cependant, dans ces sortes de cas, tenter, avant d'en venir à cette extrémité, une très-forte dose de quinquina en décoction dans de l'eau, comme, par exemple, de mettre une demi-livre de quinquina bouillir dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte, & dont le malade boira un verre toutes les trois heures, en suivant tout ce que nous avons prescrit ci-dessus.

Quand la gangrene est produite par une fievre maligne qui attaque subitement le principe des nerfs, & qui en détruit l'action, ce que l'on voit arriver dans les fievres malignes, épidémiques, gangréneuses, dans quelques maux de gorge gangréneux, & dans quelques maladies de cette nature, il faut bien se donner de garde de vouloir remédier à cette gangrene commençante par l'usage des saignées, comme on le voit faire à quelques mauvais praticiens; il faut, au contraire, unir les cordiaux anti-putrides aux purgatifs les plus doux & aux légers diaphorétiques, selon l'indication. *Voyez* FIEVRE MALIGNE, FIEVRE PESTILENTIELLE, ESQUINANCIE GANGRÉNEUSE.

Il est bon d'observer que le quinquina en décoction est le meilleur remede que l'on puisse employer dans tous les cas où il y a disposition à la gangrene; & on ne risque jamais d'en continuer l'usage dans ces sortes de cas, soit par lui-même, soit associé avec les autres remedes.

La gangrene seche est celle qui n'est point accompagnée d'engorgement, & qui est suivie d'un dessèchement qui préserve la partie morte de tomber en dissolution putride.

La partie commence à devenir froide; la chaleur cesse avec le jeu des arteres; les chairs mortifiées deviennent plus fermes, plus coriaces & plus difficiles à couper que les chairs vives; les malades éprouvent quelquefois un sentiment de chaleur brûlante, quelquefois ils ressentent un froid très-douloureux: il y a

cependant des gangrenes feches qui ne caufent aucune douleur.

Les caufes qui détruifent l'action des vaiffeaux, & qui produifent enfuite la perte de la partie, font la mauvaife qualité des aliments, comme le bled ergoté, le virus vénérien & le fcorbutique, l'épuifement & la caducité.

La gangrene produite par une humeur fcorbutique, vérolique, fe détruit par les remedes propres à ces fortes de maladies, conjointement avec ceux que nous venons d'indiquer pour la gangrene.

Dans la gangrene produite par la vieilleffe ou l'épuifement, qui eft proprement la gangrene feche des vieillards, il eft difficile d'y porter remede; il faut fuivre la méthode que nous avons tracée.

On peut mettre le malade à l'ufage d'une tifane de quinquina, faite avec deux onces de cette écorce bouillie dans cinq demi-fetiers d'eau, réduits à pinte, dans laquelle on ajoutera quinze grains de nitre purifié, demi-once d'eau de fleurs d'orange, & une once & demie de firop d'œillet, pour prendre un verre toutes e s trois heures. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GARGARISME, f. m. remede liquide dont on fe fert pour fe laver la bouche, la gorge, fans en rien avaler.

On s'en fert pour les maladies de la bouche, des gencives, de la luette, du gofier: en voici plufieurs modeles auxquels on peut avoir recours dans le befoin.

Gargarifme aftringent.

Prenez, *D'Ecorce de Chêne, une once.*
D'Alun de Roche, un gros.
Miel Rofat, une once.
Eau commune, une pinte & demie.

Faites bouillir l'eau avec l'écorce de chêne, jufqu'à ce que la liqueur foit réduite à une pinte; faites-y diffoudre pour lors l'alun & le miel.

Ce gargarifme convient dans tous les cas où il y a de la chaleur à la bouche, de la douleur & de l'inflammation, & qu'en outre on veut diffoudre la falive qui

eſt tenace, & repouſſer l'engorgement des glandes de la gorge.

Gargariſme rafraîchiſſant.

Prenez, *De l'orge entier, deux pincées.*
Faites-le bouillir dans trois demi-ſetiers d'eau commune, que vous réduirez à une chopine.

Coulez le tout, & ajoutez-y

Du Sirop de Mûres, une once & demie.
De Cryſtal minéral, un gros,

pour un gargariſme, dont on ſe ſervira pluſieurs fois le jour. Il convient dans tous les cas où on ſent la bouche échauffée, enflammée, & où l'on veut ſe procurer quelques rafraîchiſſements.

On peut employer celui-ci dans le commencement des inflammations, & celui qui précede ſur la fin.

Gargariſme émollient adouciſſant.

Prenez, *De Racine de Guimauve, deux onces.*
Quatre Figues graſſes.
D'Eau commune, deux pintes.

Faites bouillir le tout juſqu'à la réduction d'un tiers.

On ſe ſert de ce gargariſme, lorſque la bouche eſt ſeche & brûlante; on y procure par ce moyen la fraîcheur & l'humidité néceſſaire.

Gargariſme déterſif.

Prenez, *Des Feuilles de Mauve & de Guimauve, de chaque deux pincées.*
De Miel, une once & demie.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau, pour réduire au tiers; paſſez, & ajoutez

De Teinture de Myrrhe, une once.

On emploie ce gargariſme pour nettoyer les ulceres de la bouche & du goſier, quand il ſe fait quelque ſuppuration, à la ſuite d'une inflammation aux différentes parties de la gorge.

Gargariſme répercuſſif.

Prenez, *De Feuilles de Venche, de Pervenche & de Mille-Feuilles, de chaque deux pincées.*

D'Alun de Roche, un gros.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau; passez; ajoutez

De Sel de Saturne, un gros.
D'Esprit de Vitriol, vingt gouttes.
Sirop de Coings, une once

Mêlez le tout, pour un gargarisme.

Cette composition ne convient que dans le cas où il se fait une vive & subite inflammation, & qu'on craint n'avoir point le temps d'en arrêter les progrès; mais il faut avoir attention, en en faisant usage, de ne point en avaler; car autrement on se feroit beaucoup de tort.

Gargarisme résolutif.

Prenez, *De Fleurs de Sureau & de Camomille, de chaque deux pincées.*

Faites-les bouillir légérement dans un demi-setier d'eau; passez le tout; ajoutez-y

Du Sel ammoniac, un gros & demi.
De Sirop anti-scorbutique, une once.

Ce gargarisme convient dans les gonflements de glandes, qui viennent de l'épaississement de la salive, & dans les fluxions & les catarrhes lymphatiques.

GELÉE DE VIANDE, s. f. substance animale, réduite en consistance d'une colle claire & transparente.

La gelée des substances animales se tire ordinairement de l'extrémité des parties d'animaux, de volaille & autres viandes qu'on juge convenables.

On fait cuire ces viandes, en les couvrant d'eau de la hauteur d'un pouce ou de deux, jusqu'à ce qu'elles soient défaites & réduites en bouillie; on les exprime; on en coule le suc par l'étamine, ou un linge fort, dans une casserole: on dégraisse ce bouillon soigneusement; on y ajoute du sucre, de la canelle, & un peu d'écorce de citron; on fait encore recuire le tout ensemble; on le bat avec des blancs d'œufs, pour le clarifier; on le passe ensuite par la chausse, & on le porte dans un lieu frais où il se fige.

On s'en sert, dans les maladies, pour suppléer au bouillon.

Quand on veut en faire uſage pour les enfants, il faut le compoſer avec moitié bœuf & moitié perdrix, pour empêcher qu'il ne s'aigriſſe.

GENCIVES, ſ. f. maladies des gencives. *Voyez* APHTHES, DENT, DENTITION, FLUXION SUR LES DENTS, GERÇURE, GRENOUILLETTE & SCORBUT.

GERÇURE, ſ. f. état contre-nature, qui arrive aux levres, dans lequel elles ſe deſſechent & ſe fondent.

C'eſt ordinairement l'air extérieur qui, par ſa ſécheresſe, intercepte la reſpiration & augmente le reſſort des fibres des levres, qui occaſionne la gerçure des levres.

Cet état eſt plutôt une incommodité qu'une maladie; on y remédie avec l'onguent qui ſuit:

Prenez, *D'Onguent Roſat, une once.*
De Nutritum, demi-once.
D'Onguent de Céruſe, trois gros.
De Cinabre factice pulvériſé, un gros.

Mêlez le tout pour une pommade, dont on frottera les levres deux fois par jour. On peut auſſi ſe ſervir de pommade de concombre.

Les enfants ſont ſouvent tourmentés par des gerçures au nez, aux levres & aux mains. Le froid eſt la principale cauſe de ces gerçures; leur traitement eſt fort ſimple: il ſuffit de les laver avec du vin chaud, & d'y appliquer quelque liniment adouciſſant, comme l'huile d'amandes douces, ou le cérat de Galien.

Les nourrices ſont encore ſujettes aux gerçures des mamelles: on y remédie par des topiques adouciſſants & deſſicatifs, comme le beurre, le mucilage de ſemence de coings, & le miel roſat. Quoique cette maladie ſoit légere, cependant, à cauſe de la grande ſenſibilité de ces parties, & de la ſuccion qui l'augmente encore, on eſt quelquefois obligé de faire perdre le lait aux nourrices. *Voyez* MALADIES DES NOURRICES, au mot NOURRICE.

GERME, (*faux-germe*) ſ. m. maſſe charnue, de la figure d'un goſier de volaille, qui ſe forme dans la matrice, en conſéquence d'une conception défectueuſe.

Les femmes le vuident ordinairement avant le

deuxieme ou troiſieme mois ; lorſqu'elles le gardent plus long-temps, & qu'il excede la groſſeur d'un œuf, il prend le nom de *mole*.

Il n'a ni placenta ni cordon ombilical, tout eſt confondu enſemble.

Cette maladie n'exige pas un traitement différent de celui de l'avortement. *Voyez* AVORTEMENT, FAUSSE GROSSESSE.

GLAIRE, ſ. f. Ce terme eſt employé vulgairement pour déſigner une humeur gluante, viſqueuſe, une ſorte de mucoſité engendrée dans le corps humain par quelque cauſe morbifique.

Les glaires ſe forment ordinairement dans l'eſtomac, & y occaſionnent des peſanteurs, des foibleſſes, & pluſieurs autres maux.

On reconnoît les glaires dans l'eſtomac, quand on eſt ſujet à beaucoup de pituite, qu'on a l'eſtomac froid, pareſſeux, qu'on ſe nourrit d'aliments qui tournent facilement en glaires, comme les œufs, la viande des jeunes animaux, comme le veau, l'agneau ; les matieres gluantes, végétales, comme le pain, le riz, l'orge, &c. On reconnoît auſſi la préſence des glaires dans l'eſtomac, à des maux de cœur fréquents & des envies de vomir, à des vents, & ſur-tout aux matieres excrémentitielles que l'on rend, qui ſont ordinairement chargées de glaires.

Nous avons traité de cette maladie à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC, dans lequel nous avons conſeillé l'uſage du ſirop anti-ſcorbutique dans l'eau, continué pendant quelques jours ; après quoi, on peut purger le malade avec la potion qui ſuit :

Prenez, *De Miel, deux onces,*
que vous ferez bouillir dans un demi-ſetier d'eau.

Diſſolvez-y
De la Manne, deux onces.

Paſſez la liqueur par un linge, & ajoutez-y
De Sel végétal, un gros.
Du Kermès minéral, deux grains,
pour une potion, à prendre tiede en une doſe le matin à jeun ; après, on paſſera aux pilules ſuivantes :

Prenez, *De l'Aloès hépatique, une demi-once.*
De la Gomme Ammoniaque, une once.
Dissolvez le tout dans le vinaigre scillitique, en le réduisant en consistance de pâte solide.

Ajoutez-y ensuite
Du Tartre vitriolé, deux gros.
De la Gomme-Gutte pulvérisée, un demi-gros.
Formez du tout des pilules de six grains chacune, dont la dose sera depuis deux pilules jusqu'à quatre, selon le besoin, avant de se coucher, & deux heures après son souper : on observera de les réitérer, si la maladie l'exige.

Au reste, on trouvera à l'article Foiblesse d'Estomac occasionnée par le relâchement, des remedes contre les matieres glaireuses. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

GLAIRE DES REINS & DE LA VESSIE. Quand les glaires se sont amassées dans l'estomac à une certaine quantité, elles passent bientôt dans le sang, & elles causent différents ravages, selon les parties qu'elles attaquent ; mais c'est sur-tout aux reins & à la vessie qu'elles s'attachent.

On reconnoît la présence des glaires dans les reins, ou dans la vessie, à une chaleur extraordinaire dans la partie, à une difficulté d'uriner, qui oblige l'urine à sortir goutte à goutte, à la présence des matieres glaireuses dans les urines, aux douleurs vives que l'on ressent à ces parties, sans aucune marque d'inflammation ni de fievre.

Pour lors on commencera par faire prendre au malade un lavement avec du son, de la graine de lin & du beurre frais ; immédiatement après, on le mettra à l'usage d'une tisane faite avec une pincée de turquette & autant de pariétaire. Au bout de quelques jours, on purgera ensuite le malade avec la médecine que nous avons décrite ci-dessus à l'article GLAIRES DE L'ESTOMAC ; après quoi, il fera usage des pilules de savon, composées avec une once de savon, deux gros de farine de lin, mêlés & battus ensemble dans un mortier de marbre, avec suffisante quantité de gomme adraganth, pour faire des pilules de six grains, dont on

prendra une toutes les trois heures, en buvant par deſſus un grand verre d'eau ſeconde de chaux tiede.

GLAUCOME, ſ. m. maladie des yeux, altération du cryſtallin, qui devient opaque & de couleur azurée, ou de verd de mer, enſuite griſâtre ou blanchâtre.

Quand cette maladie commence, on s'imagine voir les objets au travers d'un nuage ou d'une fumée: lorſqu'elle eſt entiérement formée, on ne voit plus rien.

Comme on ne s'apperçoit point de cette maladie dans le commencement, parce que les progrès en ſont trop inſenſibles, il eſt preſque impoſſible d'y porter remede. Ceux que l'on emploie à l'extérieur & à l'intérieur deviennent preſque toujours inutiles.

Quelques auteurs prétendent que cette maladie conſiſte dans un vice du corps vitré, qui eſt devenu opaque, de tranſparent qu'il eſt naturellement.

Ce ſentiment vrai ou faux ne rend point la cure de cette maladie plus facile: on pourroit ſeulement avoir recours à l'extraction du cryſtallin. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GOÎTRE, ſ. m. C'eſt une groſſe tumeur, ordinairement ronde, qui croît à la gorge, entre la peau & la trachée-artere; elle eſt indolente, mobile, & ſans changement.

Cette tumeur renferme, ainſi que les autres de cette nature, tantôt des chairs fongueuſes, tantôt une matiere que l'on compare au ſuif, au miel & à la bouillie. On la diſtingue des tumeurs écrouelleuſes, par l'examen du malade, de ſon tempérament, par la molleſſe de la tumeur qui eſt moins réſiſtante que les tumeurs ſcrophuleuſes, par le peu d'effet que font les remedes, & par le peu de variété qui arrive à ces ſortes de tumeurs.

On reconnoît le goître à la place qu'il occupe; on voit les habitants des Alpes & des Pyrénées porter des tumeurs de cette nature, qui deviennent monſtrueuſes pour la groſſeur.

Le goître dépend du relâchement particulier du tiſſu cellulaire, & d'un épaiſſiſſement de la lymphe.

Pluſieurs cauſes peuvent produire cette incommo-

dité, comme les neiges fondues, le grand usage des boissons à la glace, des acides, & une disposition particuliere aux humeurs froides.

Quelquefois il se forme des goîtres subitement, par quelque effort violent, occasionné par la colere, ou par l'accouchement dans les femmes; mais celui-ci se guérit rarement.

Il y a différentes especes de goîtres: souvent cette maladie consiste dans le gonflement & un engorgement des glandes du cou; quelquefois la tumeur est enkystée, & contient une matiere plus ou moins épaisse, qui ressemble, par sa consistance, à du miel ou à du suif: dans d'autres personnes, la tumeur présente une masse charnue, sans être squirrheuse.

Lorsque la tumeur est enkystée, & que l'on sent une fluctuation obscure, il faut appliquer dessus des émollients & des maturatifs, pour favoriser la dissolution parfaite de l'humeur; après quoi, on pourra en faire l'ouverture. *Voyez* ABCÈS.

Si le goître est absolument dur, sans aucune fluctuation, il faut avoir recours aux remedes intérieurs que nous avons indiqués à l'article Ecrouelles: (*voyez* ECROUELLES;) & appliquer dessus un emplâtre de diabotanum.

On peut aussi faire usage d'un caustique composé avec un gros de beurre d'antimoine, mêlé & battu avec une once de diachylon gommé; on en applique sur le milieu de la tumeur, & on le renouvelle tous les jours jusqu'à ce que l'escarre soit formée; on continue ainsi, ayant soin d'observer d'adoucir le caustique, ou d'en augmenter la force, selon le besoin; ce que l'on peut faire, en ajoutant ou diminuant la dose de l'emplâtre diachylon.

Nonobstant l'usage de ce caustique, on peut prendre à l'intérieur la composition qui suit:

Prenez, *De Fleurs de Camomille, séchées & pulvérisées, une demi-once.*
Du Safran de Mars apéritif, un gros.
De Mercure doux, six grains.
De Miel de Narbonne, deux onces.

Mêlez le tout enſemble, & prenez-en une petite cuillerée à bouche le matin à jeun, & autant en vous couchant, en laiſſant fondre le tout dans votre bouche.

On peut auſſi employer le remede qui ſuit:

Pr. *De Polypode de Chêne en poudre, quarante grains.* Mettez cette poudre dans un petit verre de vin rouge, & prenez-en matin & ſoir, pendant un mois.

Lorſque le remede aura commencé à produire quelque effet, on frottera la partie, deux fois par jour, avec la compoſition qui ſuit:

Prenez, *Des Boutons de Roſes rouges, avec les grains qui y ſont renfermés.*
Des Fleurs de Grenadier,
D'Alun de Roche, de chaque une once.

Faites bouillir le tout dans une pinte de vinaigre blanc, pour réduire à moitié.

Ajoutez enſuite
De Sumac bien battu & bien fleuri, une once.

Faites bouillir le tout, juſqu'à ce que le vinaigre ſoit conſommé. Paſſez & exprimez fortement à travers d'un gros linge, & ſervez-vous de la liqueur que vous exprimerez, mêlée avec partie égale de diachylon, pour appliquer ſur la partie pluſieurs fois par jour.

GONFLEMENT D'ESTOMAC. C'eſt une indiſpoſition à laquelle ſont ſujets ceux qui ont l'eſtomac délicat & foible, quand ils ont mangé, ou long-temps après la digeſtion.

Ce ſont les glaires & le reſte des aliments de l'eſtomac qui entrent en fermentation, & qui produiſent dans l'eſtomac le ſentiment de gonflement que l'on reſſent.

Il eſt rare que cette incommodité ſe trouve ſeule; elle eſt preſque toujours accompagnée des autres ſymptômes qui caractériſent la foibleſſe d'eſtomac: c'eſt pourquoi on doit ſuivre, en ce cas, la méthode que nous avons tracée à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC cauſée par le relâchement.

On doit avoir attention, quand on eſt ſujet à ces ſortes de maux, de ne point faire uſage, le matin, de boiſſons abondantes, tiedes, capables de relâcher l'eſtomac, & de produire ces ſortes de gonflement.

Quand ce ſymptôme n'eſt point accompagné d'une foibleſſe marquée de la part de l'eſtomac, on peut y remédier par l'uſage du vin ſuivant:

Prenez, *Des Racines naiſſantes d'Aunée, ratiſſées & coupées par tranches, deux onces.*
De Sommités d'Abſinthe, une demi-poignée.
De Quinquina en poudre, demi-once.

Mettez macérer le tout à froid, pendant quinze jours, dans une pinte & demie de bon vin rouge, le vaiſſeau étant bien fermé, ou pendant vingt-quatre heures ſur un bain de ſable. Paſſez le tout; la doſe eſt d'une ou deux cuillerées après le repas, en continuant pendant un mois.

Au reſte, il eſt bien rare que le gonflement de l'eſtomac ne ſoit accompagné de quelqu'autre vice, comme rapport, aigreur, peſanteur, caractériſant plus particuliérement la foibleſſe de l'eſtomac; c'eſt pourquoi il eſt peu d'occaſions où l'on n'ait beſoin de faire uſage du vin ci-deſſus, ſans avoir fait précéder auparavant les remedes indiqués dans la Foibleſſe d'Eſtomac cauſée par le relâchement.

GONFLEMENT DES ARTICULATIONS. *Voyez* ANCHYLOSE, GOUTTE, FLUXION, DÉPÔT, ABCÈS, TUMEUR, & le Dictionnaire de Chirurgie.

GONORRHÉE, ſ. f. flux ou écoulement involontaire de ſemence, ſans érection ni plaiſir.

On diſtingue la gonorrhée en bénigne ou ſimple, & en maligne ou virulente.

La ſimple eſt dans les hommes un écoulement d'humeur ſéminale & lymphatique, qui ſe fait involontairement par l'uretre, ſans cuiſſon, ſans tenſion, ſans douleur & ſans plaiſir.

Dans les femmes, la gonorrhée ſimple ne differe point des fleurs-blanches. *Voyez* FLEURS-BLANCHES.

La gonorrhée virulente eſt un écoulement d'humeur purulente, viſqueuſe, blanchâtre, verdâtre ou jaunâtre, par les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, contracté par un commerce impur; ce qui lui a fait donner le nom de *chaude-piſſe. Voyez* CHAUDE-PISSE.

Nous ne donnerons point ici le traitement de la

gonorrhée virulente : on peut consulter ce que nous en avons dit à l'article CHAUDE-PISSE.

A l'égard de la gonorrhée simple ou sans virus, elle est causée quelquefois par des exercices violents, par l'usage immodéré des aliments chauds, & sur-tout des liqueurs fermentées, comme le vin, la biere & le cidre.

Cette espece d'écoulement se guérit ordinairement par le repos, la tranquillité, la cessation de tous les exercices violents, des aliments & des boissons échauffantes.

Si cependant la maladie ne s'arrêtoit point d'elle-même, par ce que nous venons de dire, il faudroit avoir recours aux remedes suivants.

On commencera par faire saigner le malade au bras, s'il est d'un tempérament fort, & s'il est encore jeune; on le mettra ensuite à l'usage de la liqueur qui suit :

Prenez, *De la poudre de Menthe,*
De Laurier,
D'Iris, de chaque une once.
De la Graine de Lin,
De la Semence de Laitue, de chacune six gros.
De la Térébenthine de Venise, quatre onces.
De Vin blanc, cinq demi-setiers.

Laissez digérer le tout pendant vingt-quatre heures, & & distillez-le ensuite au bain-marie.

On prend deux cuillerées de cette liqueur tous les matins à jeun, dans un demi-verre d'eau, après s'être purgé avec une eau de casse, & avoir pris pendant trois jours une tisane faite avec une once de racine de grande consoude, une petite pincée de vulnéraire Suisse, que l'on fera infuser dans une chopine d'eau, en y plongeant plusieurs fois un fer rougi au feu.

Cette derniere boisson doit suivre la saignée, & précéder la médecine; après quoi, on ne court aucun risque de faire usage de la liqueur que nous avons décrite ci-dessus.

Au bout de l'usage de ce remede que l'on continuera pendant trois semaines, si l'écoulement n'est point arrêté, on pourra faire une injection avec de l'eau de plantain

plantain & de grande consoude, dans laquelle on ajoutera quelques gouttes d'esprit de vitriol.

Mais, en faisant tous ces remedes, il faut faire bien attention auparavant à la nature de la gonorrhée; car, si elle étoit virulente, ce que l'on connoît aux signes indiqués à l'article CHAUDE-PISSE, on risqueroit beaucoup de faire ce que nous venons de prescrire; ainsi le premier soin que l'on doit avoir, c'est de s'assurer si la gonorrhée n'est pas accompagnée d'une espece de virus, auquel cas, on ne risque rien de ce que nous venons d'indiquer.

GOUT DÉPRAVÉ. *Voyez* MAUVAIS GOUT A LA BOUCHE.

GOUTTE, s. f. maladie des jointures, douleur violente dans les articles, le plus souvent sans fievre, ordinairement accompagnée de rougeur & de tumeur, quelquefois sans l'une & sans l'autre.

La goutte prend différents noms, suivant les parties qu'elle occupe : celle des pieds se nomme *podagre*; celle des hanches, *sciatique*; celle des mains, *chiragre*. On appelle *goutte nouée*, celle qui est accompagnée de nœuds dans les jointures, remplie d'une matiere gypseuse, semblable à de la craie ou à de l'amydon : celle dont l'humeur reflue dans la masse du sang, & se jette sur toutes autres parties que les articulations, & surtout dans les parties nobles, est nommée *goutte remontée.*

On reconnoît la goutte à une douleur vive & presque toujours brûlante dans les articulations, qui commence par attaquer la jointure du gros doigt du pied, quelquefois le talon ou la cheville, quelquefois aussi quelqu'une des articulations des doigts de la main. On sent, au bout de vingt-quatre heures, un peu de gonflement, de la rougeur à la peau, de l'élévation & de l'engorgement dans les veines, une chaleur, & quelquefois un feu semblable à celui d'un tison embrasé, enfin une impuissance au mouvement & une imbécillité des forces, qui rendent la partie attaquée incapable d'aucun exercice.

Outre la douleur excessive que l'on ressent, le malade

eſt encore ſujet à des inquiétudes, des inſomnies, de légers friſſons, des mouvements de fievre, de petites ſueurs, au dégoût des aliments.

Il eſt cependant bon d'obſerver que, quelque vives que ſoient ces douleurs, il ne ſurvient point de convulſion ni de mouvement convulſif, & que l'inflammation ne tourne jamais en ſuppuration dans cette maladie.

Quand la goutte ſe déclare, il n'y a point encore de gonflement: quelque temps après, il commence à paroître; ce qui fait diminuer la douleur. Quand le gonflement commence à ſe diſſiper, la douleur diſparoît; il ne reſte plus qu'une démangeaiſon à la peau, dont l'épiderme jaunit peu à peu, ſe ſeche, tombe par lambeaux; & la partie reprend ſon état ordinaire, à la réſerve qu'elle conſerve pendant aſſez long-temps une couleur violette ou bleue, ſemblable à la meurtriſſure: quelquefois auſſi la partie reſte œdémateuſe.

La goutte peut ſe déclarer dans tous les endroits où il y a des jointures & des articulations; mais communément elle ſe borne aux pieds & aux mains.

Quand la goutte eſt récente, & qu'elle eſt d'un bon caractere, elle ne laiſſe après l'accès aucun mauvais reſte: en vieilliſſant, ou lorſqu'elle eſt d'une mauvaiſe qualité, elle laiſſe ſur les parties qu'elle attaque, des dépôts tartareux, pierreux, qui uſent peu à peu la peau, l'enflamment & la percent; elle contourne auſſi les os, les déplace, les détruit, & fait naître différentes difformités.

La goutte eſt une maladie qui prend par accès, & qui ſe déclare ordinairement dans l'hiver, le printemps & l'automne.

Quoique la goutte ait ſon ſiege principal dans les articulations, elle attaque cependant les autres parties du corps; on la voit quelquefois ſe jetter ſur tous les viſceres, & quitter plus ou moins rapidement les extrémités où elle étoit fixée: on l'appelle dans ce cas *goutte remontée*, ou *goutte irréguliere*.

On diſtingue la goutte en héréditaire ou en accidentelle. La goutte héréditaire eſt celle qui nous eſt tranſ-

mise de nos parents, & qui se répand de pere en fils ; celle qui est accidentelle, dépend de plusieurs causes particulieres au tempérament, à l'âge & aux circonstances.

Les causes prochaines de la goutte viennent de l'épaississement de la lymphe & de la synovie, qui sert à adoucir le jeu des ligaments & des articulations : sans doute c'est une matiere âcre, peut-être même acide, extrêmement subtile, qui fixe cette lymphe, & produit tous les symptômes qui accompagnent la goutte.

On regarde, en général, comme causes éloignées de la goutte, tous les excès, comme l'usage immodéré du vin, des femmes, la bonne chere ; un air épais & grossier, une alternative de chaud & de froid, le défaut d'exercice ; les liqueurs échauffantes, comme le café ; le grand usage des vins acides, du vinaigre, de l'eau chaude, le chagrin, les passions vives, l'épuisement, la foiblesse d'estomac, & tout ce qui peut épaissir la lymphe, & rendre les sels âcres & irritants.

Cette maladie est bien différente des autres qui attaquent le corps humain : bien loin de chercher à y porter remede, il ne faut souvent l'attendre que de la maladie même, faute d'en connoître bien la nature & les remedes.

Le plus sûr est donc de souffrir, parce que cette douleur n'est presque jamais suivie d'aucun fâcheux accident ; au lieu que la plupart des moyens qu'on emploie pour l'adoucir, la prolongent le plus souvent, la font déposer, & quelquefois remonter. Nous sentons combien ce précepte est difficile à mettre en exécution ; la douleur peut d'ailleurs vaincre toute patience & toute fermeté.

Goutte inflammatoire.

Lorsque l'accès de la goutte est accompagné de fievre, & que les douleurs sont très-vives, que le tempérament est sanguin, jeune & pléthorique, on peut pratiquer une ou deux saignées dans le besoin, mettre le malade à une tisane légere, faite avec du petit-lait clarifié, dans lequel on ajoute un demi-gros de sel sé-

datif par pinte ; du reste, l'on traite ces accès comme une inflammation, sur-tout lorsqu'il y a rougeur, gonflement, chaleur & tension à la partie. Rien ne convient mieux, en ce cas, que l'application des sangsuës sur la partie enflammée : en moins de vingt-quatre heures, elles produisent un effet merveilleux.

A l'égard des remedes extérieurs, quand la douleur est vive, on peut se servir du lait chaud qu'on applique avec des compresses ; d'un cataplasme avec le lait, les farines d'orge, l'avoine & la mie de pain blanc, bouillies ensemble, la pulpe d'oignon de lis cuit sous la cendre.

On peut faire usage du remede suivant, quand l'inflammation, ou plutôt les douleurs sont dissipées.

Prenez, *Du Savon de Venise, deux onces.*
Du Camphre, deux gros.
De l'Opium, demi-gros.
De Safran, vingt-quatre grains.
De l'Esprit-de-Vin, une livre.

On fera dissoudre le tout dans la liqueur, & on y trempera des flanelles que l'on appliquera à plusieurs reprises, selon le besoin.

Autre Recette pour le même mal.

Prenez, *Du Savon d'Alicante, une once.*
De l'Opium, demi-once.
De Camphre, six gros.
De l'Esprit-de-Vin bien déphlegmé, dix-huit onces.

Mettez le tout en digestion au feu de sable, jour & nuit, pendant dix jours de suite. Passez la liqueur ; trempez-y des linges que vous appliquerez sur les parties affectées dans les douleurs de goutte, & que vous renouvellerez de quatre heures en quatre heures.

On peut aussi en faire prendre depuis vingt jusqu'à trente gouttes par la bouche, dans une cuillerée de vin.

Quand la douleur subsiste, malgré ces remedes, & que la fievre se soutient avec force, il faut continuer l'usage des saignées : on seconde leur effet par les boissons de petit-lait, par les lavements émollients, avec

le ſon, la graine de lin, la pariétaire & le bouillon-blanc, & par le moyen des juleps anodins, tel que le ſuivant :

Prenez, *D'Eau de Nénuphar, quatre onces.*
De Teinture de Caſtoréum, trente gouttes.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, trente gouttes.
Du Sirop Diacode, demi-once.

Faites une potion pour prendre en deux doſes, à deux heures de diſtance l'une de l'autre.

La ſituation du membre ſouffrant eſt plus eſſentielle qu'on ne penſe, pour diminuer l'excès de la douleur; il doit être élevé autant qu'il eſt poſſible, débarraſſé du poids des couvertures, & ſouvent de la chaleur du lit, qui contribue ſi fort, ſur-tout pendant la nuit, à augmenter celle qui exiſte déja, & à irriter la douleur, au point de ne laiſſer prendre aucun repos au malade.

Quand, par le moyen des ſaignées & des délayants, on eſt venu à bout de calmer les premiers effets de la goutte, on peut alors employer les remedes propres à la réſoudre ; tel eſt l'emplâtre ſuivant:

Prenez, *De l'Huile Roſat, une livre.*

Quand elle ſera chaude, délayez-y
Du Savon blanc, quatre onces.

Enſuite ajoutez-y
De la Céruſe,
Du Minium en poudre, de chaque quatre onces.

Cuiſez le tout lentement, en remuant toujours avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance d'un emplâtre; alors, après l'avoir laiſſé un peu refroidir, en remuant toujours, mêlez-y une once de camphre.

On renouvellera deux fois par jour l'uſage de cet emplâtre ſur la partie.

On ſe ſert, dans le même cas, d'une topique compoſé
De Fleurs ſeches de Sureau & de Camomille, de chaque deux poignées,
bouillies dans un demi-ſetier de vinaigre, avec une demi-poignée de ſel commun. Cette eſpece de cataplaſme appliqué ſur la partie excite la tranſpiration,

& abrege la durée de l'accès. On le renouvelle trois fois par jour.

On peut auſſi appliquer avec utilité le baume de ſoufre térébenthiné, la térébenthine elle-même ſur des étoupes que l'on renouvelle pareillement pluſieurs fois dans le jour.

On peut donner en même temps au malade la poudre ſuivante :

Prenez, *De Chamædris,*
De Chamæpitis,
De Fleurs de grande & de petite Centaurée,
De Racines d'Ariſtoloche longue & de Gentiane, de chacune partie égale.

Vous réduirez tout en poudre ſubtile, pour en prendre un gros tous les matins dans un verre d'eau.

Il eſt bien eſſentiel d'obſerver de ne jamais appliquer ſur les parties goutteuſes, de compoſitions huileuſes ni graiſſeuſes, qui bouchent les pores de la peau, & arrêtent l'évacuation de l'humeur goutteuſe, à moins qu'elles ne ſoient animées par quelques poudres ou quelques médicaments pénétrants & aromatiques.

On doit également faire attention de ne jamais faire uſage des topiques réſolutifs, quand la goutte eſt accompagnée de fievre & d'une vive douleur, avant d'avoir employé auparavant les cataplaſmes anodins & adouciſſants.

Après avoir parlé de la goutte accompagnée des ſymptômes de l'inflammation & de la fievre, il nous reſte à traiter de celle qui s'annonce par accès réglés, ſans aucune marque de fievre.

Goutte périodique.

On peut, dans ce cas, appliquer ſur le champ les cataplaſmes que nous avons indiqués ci-deſſus ; &, après avoir ordonné le petit-lait & les lavements adouciſſants pendant un ou deux jours, paſſer à une tiſane faite avec une pincée de feuilles de germandrée dans une chopine d'eau, dont on prendra cinq ou ſix verres par jour.

Il faut mettre enſuite le malade à l'uſage du lait pour

toute nourriture, afin de tempérer l'âcreté du ſang, & de rétablir la fluidité dans la lymphe. On peut continuer en même temps la poudre que nous avons décrite ci-deſſus, priſe dans un verre de vin.

On ne doit point ſonger à purger le malade dans la goutte, à moins que la violence de l'accès ne ſoit bien tombée, & qu'il n'y ait plus de douleur; auquel cas, on peut faire uſage de la médecine qui ſuit:

Prenez, *De Salſepareille, de Squine & de Racine d'Iris de Florence, de chaque une once.*
De Follicules de Séné, une demi-once.
De Sel de Glauber, trois gros.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte; ajoutez-y pour lors
Deux gros d'Anis,
Deux onces de Manne.

Laiſſez infuſer le tout pendant demi-heure ſur les cendres chaudes; paſſez la liqueur.

On en donnera deux verres le matin, à une heure & demie de diſtance l'un de l'autre, pendant trois jours, en mettant un jour d'intervalle, pendant lequel on fera prendre au malade ſon infuſion de germandrée & ſa poudre dans le vin, comme ci-deſſus.

On obſervera de continuer pendant quelque temps cette infuſion, & de ſe purger dans le mois avec la médecine ci-deſſus.

On ne doit point perdre de vue, que le régime de vie doit être ſévere: pendant l'accès, on doit ſe tenir au lait pour toute nourriture, & ne ſe permettre que quelques poiſſons de mer ſur le gril, ſans beurre ni aſſaiſonnement.

Quand l'accès eſt paſſé, on peut ſe mettre à ſon train de vie ordinaire; mais il faut manger peu & ſouvent, éviter les ragoûts, la pâtiſſerie, le ſel, les légumes, & ſe tenir toujours au gras.

Quelquefois la goutte, après l'accès, devient anomale, c'eſt-à-dire qu'elle ne ſe fixe ſur aucune partie; qu'elle attaque tantôt l'une, tantôt l'autre, & qu'elle n'a aucune place déterminée. On peut faire uſage, en ce cas, du remede ſuivant:

Prenez, *De Tendrons de Sapin, trois poignées.*
Faites bouillir le tout pendant un quart d'heure dans une pinte & demie d'eau, & une chopine de vin blanc, dont vous ferez prendre deux verres par jour, le matin à jeun. Il faut continuer ce remede pendant quinze jours ou trois ſemaines.

La poudre ſuivante réuſſit très-bien pour exterminer & détruire le levain de la goutte.

Prenez, *De Racines de Gentiane,*
De Rapontic,
D'Ariſtoloche ronde, de chaque demi-once.
De Feuilles de Chamædris,
De Chamæpitis, de chaque deux pincées.
Des Sommités de petite Centaurée, trois pincées.
De Safran de Mars apéritif, une once.
De Sel d'Abſinthe, trois gros.
De Sel de Quinquina, deux gros.

Pilez les feuilles & les racines ſéchées, & réduiſez-les en poudre, que vous mêlerez avec le reſte, que vous aurez pareillement réduit en poudre, pour prendre un demi-gros le matin à jeun, & un autre ſur les ſix heures du ſoir, en obſervant de ſe purger tous les quinze jours, avec les pilules qui ſuivent:

Prenez, *De la Gomme-Gutte, demi-gros.*
De la Poudre de Jalap,
De Diagrede, de chaque un ſcrupule.
De l'Arcanum duplicatum, trois gros.
De Sel de Quinquina, deux gros.

Mêlez le tout, après l'avoir mis en poudre avec ſuffiſante quantité de ſavon de Veniſe, préparé avec la gomme adraganth diſſoute dans l'eau, pour faire des pilules de ſix grains chaque: le malade prendra depuis quatre juſqu'à huit pilules par jour, ſelon ſes forces, pendant un mois.

On recommande beaucoup la boiſſon qui ſuit, pour préſerver des rechutes de cette cruelle maladie.

Recette d'une Boiſſon propre à procurer une bonne digeſtion & un bon chyle : elle diminue auſſi & rend moins fréquents les accès de Goutte & de Migraine.

Faites faire un tonneau neuf, qui contienne environ ſoixante-quatre pintes ; laiſſez-le, pendant trois ou quatre jours, rempli d'eau, pour ôter le goût & la couleur du bois. Vuidez-le, & le rempliſſez d'eau de riviere, y laiſſant l'eſpace pour les ingrédients ſuivants, & pour qu'ils puiſſent fermenter ſans répandre.

1° Jettez-y quatre livres de graines de genievre, choiſies, mûres, & concaſſées dans un mortier;

2° Les écorces de trois citrons;

3° Une poignée d'orge mondée, que vous aurez lavée dans de l'eau chaude ;

4° Un pain de ſeigle pur de trois livres, pris ſortant du four, rompu, & jetté tout chaud dans le tonneau: c'eſt pourquoi il faut que le bondon ſoit un peu plus large.

Vous laiſſerez fermenter le tout pendant trois ſemaines ; & l'hiver, il faut que ce tonneau ſoit dans un lieu chaud : c'eſt la ſaiſon la plus propre pour faire cette boiſſon, la graine de genievre étant plus fraîche.

Ces trois ſemaines étant expirées, vous le tirerez en bouteille bien bouchées, que vous mettrez couchées dans la cave, afin que la fleur ne s'y mette pas.

Vous en pourrez boire à vos repas & hors vos repas, cela n'empêche pas de boire du vin.

Goutte remontée, ſans inflammation.

A l'égard de la goutte remontée, où les forces vitales, trop affoiblies par l'âge ou par toute autre cauſe, ne peuvent plus pouſſer le levain de la goutte, il n'y a d'autre reſſource pour y remédier, que d'employer les cordiaux, tels que les bons vins vieux, la thériaque vieille, à la doſe d'un demi-gros tous les ſoirs.

On peut auſſi, dans ce cas, employer la potion ſuivante ;

Prenez, *D'Infusion de Camomille,*
De petite Centaurée,
De Chamædris, une chopine.
D'Eau de Fleurs d'Orange, une once.
De Confection Alkermès, deux gros.
De Kermès minéral, trois grains.
De Sirop d'Œillet, une once & demie,
pour prendre un verre toutes les quatre heures, pendant huit jours.

Il faut aussi en même temps avoir recours aux aliments nourrissants, faire de l'exercice, respirer un air pur & serein, & donner de la force & de l'activité à ses humeurs.

Goutte remontée, avec inflammation.

Quand la goutte remontée est accompagnée de fievre, d'étouffements, de douleurs, de maux de tête violents, en un mot, des symptômes de l'inflammation, le traitement en est fort critique.

Il est certain que les acides qui se présentent, exigent les saignées & les délayants; mais l'humeur goutteuse, par ces remedes, devient plus rebelle, & se fixe encore plus sur les parties nobles qu'elle attaque.

Le plus sûr moyen est de faire faire une ou deux saignées fort brusques, & d'appliquer en même temps, sur la partie anciennement attaquée de la goutte, des emplâtres propres à l'y attirer, comme la poix de Bourgogne, l'emplâtre vésicatoire, & sur-tout le cataplasme qui suit:

Prenez, *De la Racine de Raifort sauvage,*
De l'Ail,
Des Sommités de Rhue,
De la Fiente de Pigeon, de chaque une once.
Pilez tout dans un mortier, en l'arrosant de vinaigre.

Ajoutez-y sur la fin,
De bonne Moutarde à manger, trois onces.
Faites du tout un cataplasme à appliquer sur la plante des pieds, que l'on renouvellera lorsqu'il sera sec.

Si on manque de moutarde préparée, on prendra deux onces de vieux levain & une once de graine de

moutarde : on pilera la graine de moutarde, en l'arrosant de vinaigre ; on y ajoutera le levain, & on achevera le cataplaſme, comme il eſt dit ci-deſſus.

Cette méthode eſt la ſeule que l'on doive ſuivre dans les cas de goutte remontée, avec inflammation ; car, ſi l'on ſe bornoit aux ſaignées & aux délayants, & qu'on ſe contentât de cette méthode, comme on fait dans les autres inflammations, on précipiteroit la mort du malade.

Comme ces ſortes d'attaques de goutte remontée ſont très-vives, & qu'il faut donner du ſecours promptement, on ne ſçauroit employer trop de moyens pour y réuſſir. L'uſage des bains chauds, qui dilatent ſubitement les vaiſſeaux de la peau, & attirent avec force l'humeur de la goutte, peut être d'une très-grande efficacité ; on peut les employer en demi-bain, quand le mal eſt ſur les parties ſupérieures, quand on veut l'attirer aux pieds : il faut, au contraire, avoir recours aux bains entiers, quand tous les viſceres ſont attaqués à la fois.

GOUTTE-CRAMPE, eſpece de convulſion dans les doigts des mains ou des pieds, dans les bras, les jarrêts, les jambes, qui les fait retirer ou étendre ſubitement avec beaucoup de violence & de douleur, mais qui dure peu.

Cette maladie ſe guérit avec des frictions légeres, faites avec des flanelles chaudes, ou de la laine groſſe, chargée de populéum ou de baume tranquille.

Ordinairement on n'a pas beſoin d'autre ſecours que du frottement. *Voyez* CRAMPE.

GOUTTE-ROSE. C'eſt une eſpece de maladie de la peau, accompagnée de puſtules, de démangeaiſon & de difformité.

Cette maladie commence par des taches rouges, chargées de puſtules, de tubercules de couleur de feu, répandues ſur le viſage, & particuliérement ſur le nez & les joues.

Quelquefois la rougeur eſt ſi étendue & ſi vive, que l'on appelle cette maladie *couperoſe*, & qu'un viſage chargé de boutons de cette eſpece, s'appelle *couperoſé*.

Ces tubercules ſont quelquefois ſi nombreux, ſi

gros, & la peau du viſage, & ſur-tout du nez, en eſt ſi hériſſée, qu'ils en rendent la ſurface très-inégale & fort tuméſiée. Ceux mêmes qui en ſont affectés, en deviennent déſigurés & méconnoiſſables.

Cette maladie vient de l'épaiſſiſſement de la lymphe & de l'âcreté des ſels, qui produiſent des engorgements & de légeres inflammations dans les vaiſſeaux capillaires.

Les excès du vin & des liqueurs ſpiritueuſes ſont ordinairement les cauſes éloignées de cette affection. On voit cependant quelquefois des perſonnes très-ſobres qui en ſont attaquées, ſur-tout celles qui ont un ſang échauffé, bilieux, âcre.

Quand la goutte-roſe eſt au premier degré, elle peut être guérie par les remedes internes, & par un régime convenable.

A l'égard des remedes, ils doivent être tempérants, rafraîchiſſants & adouciſſants : on peut ſuivre la même méthode que nous avons tracée pour la DARTRE, l'ERYSIPELE, la GALE. *Voyez ces différents articles.*

Pour ce qui concerne le régime, il eſt des plus eſſentiels dans le traitement de cette maladie : il faut éviter les aliments échauffants, les ragoûts, le ſel & les autres nourritures indigeſtes, & s'en tenir aux bouillons, aux potages, aux viandes bouillies & rôties, & aux crêmes du riz. Il eſt à propos en même temps d'abandonner l'uſage du vin & les liqueurs ſpiritueuſes, comme la ſource directe de cette maladie.

Il eſt pourtant bon d'obſerver qu'on ne doit pas paſſer rapidement d'un régime chaud à un régime rafraîchiſſant, parce qu'il pourroit cauſer de grands dommages à l'économie animale : ainſi on pourroit, pendant quelque temps, permettre du vin coupé avec de l'eau, de la petite biere, & accoutumer la nature, par degrés, à ſe priver totalement des liqueurs fermentées.

Quant aux remedes topiques, on ne ſoit faire uſage que de ceux qui ne ſont point propres à repouſſer l'humeur à l'intérieur ; tels ſont le lait chaud, une décoction d'orge & de figues graſſes dans de l'eau, auxquels on fera ſuccéder une décoction de ſon dans le vinaigre & l'eau roſe, ou de fleurs de ſureau dans une décoc-

tion de miel, dont on se lavera le visage plusieurs fois le jour.

Si ces topiques ne réussissent point, on peut avoir recours au cérat de Galien, auquel on ajoutera, sur une once, un gros de sel de Saturne; ou bien on aura recours à la composition suivante:

Prenez, *D'Eau de Frai de Grenouille, quatre onces.*
De Sel de Saturne, un gros.
D'Alun brûlé,
De Sel de Prunelle, de chaque un demi-gros.

Mêlez le tout ensemble, pour servir au besoin.

On trempera des compresses dans cette liqueur, qu'on appliquera sur la partie enflammée.

Tous ces remedes extérieurs doivent se faire les uns après les autres, & par progression, en observant d'employer à l'intérieur les remedes indiqués, & en accompagnant le tout d'un régime tel que nous l'avons prescrit ci-dessus; car si l'on passoit subitement à l'usage de ces topiques, ils agiroient trop précipitamment, & jetteroient le malade dans des accidents très-fâcheux.

La goutte-rose parvenue au second degré, est presque incurable, parce qu'il est presque impossible de faire changer de régime aux personnes qui ont contracté cette maladie, par un penchant invétéré à l'ivrognerie.

Quand cette maladie est parvenue à son dernier état, c'est-à-dire quand le visage est rouge, gonflé, rempli de tubercules qui jettent de la matiere; quand il s'est formé des sillons remplis de squirrosités, il n'y a pour lors aucun remede à tenter. C'est pourquoi ceux qui ont le visage ainsi bourgeonné, meurent avec leur mal qu'ils portent toute leur vie, & quelquefois même dans un âge très-avancé; car cette maladie n'est point dangereuse par elle-même.

GOUTTE-SEREINE : privation de la vue, sans aucun vice apparent dans le globe de l'œil, excepté que la prunelle n'a pas le mouvement comme dans l'état naturel, & qu'elle ne diminue point en approchant la lumiere, ni ne s'agrandit en s'en éloignant.

Les symptômes qui précedent ou qui accompagnent la formation de la goutte-sereine, sont fort différents,

ſelon les différentes cauſes qui y donnent lieu. Ainſi les malades ſe plaignent d'abord, les uns de bourdonnement, de tintement dans les oreilles ; les autres d'étourdiſſement, de vertige, de peſanteur de tête, d'aſſoupiſſement extraordinaire : d'autres enfin n'ont aucune de ces incommodités, & ne s'apperçoivent du mal naiſſant, que par l'obſcurciſſement de leur vue.

On diſtingue deux ſortes de goutte-ſereine ; l'une parfaite, dans laquelle on n'apperçoit aucune trace de lumiere ; & l'autre imparfaite, qui ne prive pas totalement de la vue, & qui laiſſe encore la faculté de diſtinguer la lumiere des ténebres.

On a attribué la cauſe prochaine de la goutte-ſereine, à la paralyſie du nerf optique.

A l'egard des cauſes éloignées, ce ſont les mêmes qui produiſent la paralyſie dans le reſte du corps, comme l'abondance du ſang vers les parties ſupérieures, les convulſions, les reſſerrements ſpaſmodiques des nerfs, les tranſports de matiere purulente ſur la partie, ou les dépôts critiques, les coups, les commotions, la trop grande application à la lecture, ſur-tout à la lumiere ou au grand jour.

Cette maladie, quand elle eſt complette, n'eſt ſuſceptible d'aucune guériſon, ſur-tout quand les ſujets ſont d'un âge avancé, & qu'elle s'eſt déclarée après quelques maladies violentes, comme l'apoplexie, la paralyſie univerſelle.

La goutte-ſereine imparfaite eſt ſuſceptible de guériſon.

Quand la paralyſie du nerf optique dépend de l'engorgement du ſang, ou de ſon abondance dans les vaiſſeaux du cerveau, on y remédie par les ſaignées faites aux bras, aux pieds, & ſur-tout à la jugulaire ; par les boiſſons délayantes, comme le petit-lait ; par les lavements, & en un mot, par tous les remedes indiqués dans la paralyſie produite par l'engorgement du ſang. *Voyez* PARALYSIE.

L'application des ſang-ſues à l'anus & aux tempes, ſont auſſi d'une grande utilité pour détourner le ſang du cerveau.

Si la goutte-ſereine dépend d'un dépôt d'humeurs féreuſes, pituiteuſes; ce que l'on connoît par le tempérament du malade, qui eſt pituiteux, gras, replet, ſujet aux écoulements de ſéroſité pituiteuſe par le nez, par la bouche, par les yeux, par un pouls lourd, peſant & très-lent; on aura pour lors recours à l'uſage des purgatifs réitérés, aux cauteres, aux ſétons, aux véſicatoires, aux remedes propres à détourner & à évacuer les humeurs par la bouche & par le nez, (*voyez* APOPLEXIE, PARALYSIE:) car, comme la goutte-ſereine eſt une paralyſie particuliere, elle exige le même traitement que la paralyſie en général, à quelques modifications près, qui rendent l'uſage des remedes moins long & moins ſuivi.

Il y a des perſonnes qui ſont ſujettes à une ſorte de goutte-ſereine qui vient par accès; ce ſont ſur-tout les vaporeux, les hypochondriaques, les mélancoliques, les femmes en couches, qui ſont expoſés à ces ſortes d'incommodités.

Cette indiſpoſition dépend ordinairement de l'irritation nerveuſe, qui reſſerre la capacité intérieure du nerf, qui interrompt quelque temps le cours du méchaniſme de ſon organiſation, & produit ces eſpeces d'aveuglements ſubits & momentanés.

Cette maladie ordinairement n'a point de mauvaiſe ſuite; &, au bout de quelques heures, la vue ſe rétablit: néanmoins ſi, dans ces ſortes de tempéraments, le mal ſubſiſtoit trop long-temps, & qu'il y eût, par exemple, ſix ou ſept heures qu'il durât, il faudroit avoir recours au remede ſuivant:

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul,*
D'Armoiſe, de chaque deux onces.
D'Eau de Fleurs d'Orange, une demi-once.
De Poudre de Guttete, un gros.
De Sirop de Karabé, une once.

Mêlez le tout enſemble, pour partager en deux doſes, que le malade prendra à une heure & demie de diſtance l'une de l'autre, buvant par deſſus un verre d'infuſion de feuilles de tilleul.

GOUTTE SCIATIQUE: eſpece de goutte qui a prin-

cipalement ſon ſiege dans l'articulation du fémur avec l'os iſchion, & qui regne quelquefois tout le long de la cuiſſe. *Voyez* SCIATIQUE.

GRATELLE, ſ. f. gale ſeche. C'eſt une eſpece d'affection de la peau, qui eſt la même qu'on appelle *eſſere*. (*Voyez* ESSERE, GALE.) On appelle cette maladie *gratelle*, parce que cette eſpece de gale ſeche eſt beaucoup plus rongeante que l'autre, & qu'elle contraint à ſe grater fortement & ſouvent

GRAVELLE, ſ. f. graviers, ſables, ou petites pierres qui ſe forment dans les reins ou dans la veſſie, & qui, en s'y arrêtant, cauſent une douleur appellée *colique néphrétique*. *Voyez* COLIQUE NÉPHRÉTIQUE.

Cette maladie s'annonce par des douleurs dans les reins, une difficulté d'uriner, accompagnée de douleurs vives, par des urines rouges, enflammées, glaireuſes & bourbeuſes, & enfin par de petites pierres ſablonneuſes que l'on rend avec beaucoup d'effort.

La cauſe de cette maladie eſt ordinairement une âcreté conſidérable dans le ſang, un amas de glaires, une matiere viſqueuſe qui ſéjourne dans les reins, & y contracte de l'épaiſſiſſement, de la ſolidité, & y devient pierreuſe.

Toutes les cauſes qui peuvent produire la pierre, produiſent également la gravelle. *Voyez* PIERRE.

La gravelle differe de la pierre, en ce que les douleurs ſont moins vives, moins lancinantes, parce que ces corps étrangers étant plus petits, ont plus de facilité à ſe faire jour au dehors. Il eſt rare cependant que ces petites pierres ne ſe trouvent accompagnées de quelques groſſes. C'eſt pourquoi cette maladie exige à peu près le même traitement que celui de la pierre.

Cependant, comme on n'a point trouvé juſqu'à préſent de véritable diſſolvant de la pierre, & qu'on eſt obligé d'avoir recours à l'opération pour ſoulager le malade, il doit y avoir une différence eſſentielle entre le traitement de ces deux maladies.

Quand un malade reconnoîtra, par les ſignes indiqués ci-deſſus, qu'il a la gravelle, il commencera par ſe mettre à l'uſage de la tiſane ſuivante :

Prenez,

Prenez, *De la Racine de Guimauve lavée, une demi-once.*

De la Graine de Lin, renfermée dans un nouet, deux gros.

De Fleurs de Tuſſilage,

de Mauve, de chacune une pincée.

De la Régliſſe, deux gros.

Verſez ſur le tout une pinte d'eau bouillante; &, après une demi-heure d'infuſion, paſſez la liqueur pour boiſſon ordinaire, légérement dégourdie. Après l'uſage de cette tiſane, continué pendant ſix jours, on fera prendre au malade une décoction de miel & de turquette dans une pinte d'eau, qu'il continuera pendant quatre jours; après quoi, il ſe purgera avec la médecine qui ſuit:

Prenez, *Deux onces de Manne,*

Deux gros de Sel de Glauber,

que vous ferez fondre dans un verre de décoction de miel; en paſſant le tout, ajoutez-y

Une once de Sirop de Roſes pâles,

pour une priſe.

Après cette médecine, on mettra le malade à une infuſion de feuilles vertes de perſil, en guiſe de thé.

Après quoi il prendra, ſoir & matin, des pilules de ſavon, à la doſe d'un demi-gros: il continuera pendant un mois.

Si cependant l'accès s'annonçoit avec la chaleur, ardeur, fievre & douleur vive, il ſeroit à propos de commencer par une ou deux ſaignées; & faire prendre enſuite l'émulſion ſuivante:

Prenez, *Des Amandes douces pelées,*

Des Graines de Concombre,

De Pavot blanc, de chacune demi-once.

De Sucre blanc, une once.

Battez le tout enſemble dans un mortier, verſant deſſus peu à peu une pinte d'eau d'orge, pour faire une émulſion, ſelon l'art, ayant ſoin de ne point exprimer le tout trop fortement. On peut la prendre en quatre priſes, à une heure de diſtance l'une de l'autre.

Si la douleur ſubſiſtoit encore après les ſaignées &

cette émulſion, on pourroit employer la compoſition ſuivante :

Prenez, *Des Racines de Guimauve, deux onces.*
Des Baies de Genievre, demi-once.

Faites-les bouillir dans une pinte d'eau, réduite à la moitié; paſſez. Prenez enſuite
Des Semences d'Anis, de Fenouil & de Coriandre, de chacune deux gros & demi.

Battez ces graines dans un mortier; verſez deſſus
De l'Eau de Pouliot, quatre onces.
De l'Eau de Rhue, trois onces.

Faites infuſer le tout dans un vaiſſeau bien fermé, pendant quatre heures, ſur des cendres chaudes; paſſez cette liqueur, & mêlez-la avec l'autre, en y ajoutant
De Sirop Diacode, une once.

La doſe eſt de deux onces, ſuivant le beſoin, c'eſt-à-dire, quand les douleurs ſont vives, une ou deux fois par jour.

Quand on a tenté tous ces remedes, & que la douleur commence à ſe calmer, on peut pour lors paſſer à l'uſage des remedes indiqués ci-deſſus.

Il faut faire attention que le ſavon, que nous avons preſcrit comme un des plus puiſſants remedes de la gravelle, ne convient que dans le cas où la douleur eſt calmée; car autrement il augmenteroit plutôt le mal que de le diminuer : ſon uſage eſt ſeulement fait pour détruire les petites pierres qui ſe forment dans les reins & la veſſie, & demande à être continué pendant un temps très-long.

Au reſte, nous donnerons des éclairciſſements plus amples ſur cette maladie à l'article Pierre. *Voyez* PIERRE.

Les remedes que nous avons indiqués dans les articles GLAIRES, COLIQUE NÉPHRÉTIQUE, conviennent très-fort dans cette maladie; ainſi *voyez ces articles.*

GRAVELLES, ſe dit de quelques petites tumeurs qui ſurviennent aux angles des yeux, & qui ſont comme pierreuſes.

Elles dépendent d'une humeur lymphatique, épaiſſie

& pétrifiée par la chaleur du tempérament, & par la disposition particuliere des humeurs.

Ces sortes de tumeurs sont si petites & si lentes dans leurs progrès, qu'elles ne sont d'aucune conséquence. Le moyen de les détruire est de séparer avec une épingle la surpeau, & d'en faire sortir le petit corps pierreux qui y est contenu. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GRÊLE, s. f. petite tumeur dure, ronde, mobile, & transparente comme un grain de grêle, qui se forme à la paupiere supérieure.

La matiere qui forme ces especes de tumeurs est si épaisse, qu'on ne doit rien espérer des remedes qu'on proposeroit pour les ramollir.

Ce n'est point une maladie dangereuse; mais elle est très-incommode, sur-tout lorsqu'elle est sur la membrane interne des paupieres. Il n'y a point d'autre ressource que celle de l'opération. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GRENOUILLETTE, s. f. tumeur qui se forme sous la langue, par l'amas de la salive dans les réservoirs.

Quand cette tumeur n'est pas invétérée, la liqueur qui en sort ressemble, par sa consistance & sa couleur, à du blanc d'œuf : la matiere est plus épaisse, si elle a séjourné plus long-temps; elle peut devenir plâtreuse, & même pierreuse.

Cette tumeur se guérit par les gargarismes avec le suc de cresson, & de la graine de moutarde dans de l'eau de cerises noires, en observant de purger tous les huit jours.

Quand la matiere contenue dans la grenouillette est plâtreuse, elle devient du ressort de la chirurgie, & exige l'opération de la main. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GRINCEMENT DES DENTS. C'est un symptôme qui accompagne ordinairement les fievres malignes, les grandes convulsions, les frissons considérables, le grand froid, les passions vives, comme la colere & la peur.

Cet accident se détruit, en combattant la cause, ou par les calmants, comme l'opium, ou les anti-spasmo-

diques, comme le sel sédatif & les gouttes d'Hoffmann.

Il y a des personnes qui sont sujettes au grincement des dents, & qui ont cette habitude en dormant : il ne faut pas s'en effrayer ; car cet état n'exige aucun remede.

On peut, pour ménager les dents, attacher aux deux coins de la bouche deux petits morceaux de linge, qu'on assujettit aux deux oreilles avec des rubans, ou au derriere de la tête.

GROSSESSE, s. f. (Maladies dépendantes de la grossesse.) Les femmes enceintes sont sujettes à des indispositions qui ne proviennent que des différents changements relatifs à l'enfant qu'elles portent dans leur ventre.

La premiere maladie à laquelle peut être sujette une femme enceinte, est la plénitude produite par la suppression de ses regles ; car, dès le premier moment de la conception, il se fait dans toutes les parties de la génération un resserrement qui arrête & fixe le sang, & l'empêche de prendre son cours par la route ordinaire.

Le moyen d'y remédier est de prendre de la nourriture légere pendant le premier mois, de faire de l'exercice, de dormir peu, & de prendre quelques petites infusions légeres, pour faire couler les urines, ou pour exciter la transpiration. Telle est, par exemple, la décoction suivante :

Prenez, *De Graine de Lin, une poignée.*

Faites-la bouillir dans une pinte d'eau, pour réduire au quart.

Vous y ajouterez

Quinze grains de Nitre.

La malade prendra un verre de cette tisane le matin à jeun, & l'autre sur les six heures du soir.

La saignée, qui est indiquée dans toute autre circonstance, quand il y a plénitude, devient ici critique ; il est à craindre qu'elle ne produise un relâchement capable de faire avorter. Il vaut mieux observer une diete un peu plus exacte, en ne faisant usage que d'aliments de facile digestion, tels que ceux qui sont indiqués à l'article Régime. *Voyez* RÉGIME, DIETE, ABSTINENCE.

Les autres indiſpoſitions qui dépendent de la groſſeſſe, & qui ſe déclarent quelque temps après, ſont des maux de cœur, des nauſées & des vomiſſements qui ſurviennent deux ou trois heures après avoir mangé, ou ſur la fin de la digeſtion.

Dans le premier mois de la groſſeſſe, les vomiſſements ne ſont point occaſionnés par le reflux du ſang vers les parties de l'eſtomac; ce n'eſt ſimplement qu'une pituite âcre & viſqueuſe, qui ſéjourne dans l'eſtomac, & excite les envies de vomir. Le ſpaſme & l'érétiſme, qui ſuccedent à la conception, reſſerrent le calibre des vaiſſeaux ſécrétoires des ſucs digeſtifs, &, par conſéquent, diminuent leur affluence, & alterent leur qualité. Le principe des nerfs, en outre, eſt attiré vivement du côté de la matrice, & les eſprits abandonnent, pour ainſi dire, l'eſtomac, qui devient languiſſant.

La maniere la plus sûre pour remédier à cette indiſpoſition, eſt d'abord de diviſer ſa nourriture, & de la choiſir de façon qu'elle ne puiſſe cauſer aucun dommage. Les femmes enceintes, dans ce temps, doivent faire uſage de potage au gras à leur dîner, d'un peu de mouton ſur le gril, de volailles bouillies, ou de quelques poiſſons de mer frits : le ſoir, elles ſe contenteront d'une ſoupe graſſe, ou d'un bouillon.

On ne voit preſque jamais les femmes très-ſobres, qui mangent peu à la fois, qui évitent toutes les drogues & les aliments indigeſtes, être attaquées de ces ſortes de maladies : elles proviennent preſque toutes de la gourmandiſe, ou du défaut de retenue ; car il y a des femmes enceintes qui, mangeant très-peu dans tout autre temps, font très-mal de ne pas diminuer leur nourriture dans le premier temps de la groſſeſſe, par rapport à la plénitude dans laquelle elles ſont.

Si, malgré ces précautions, les vomiſſements ſubſiſtent toujours, on peut faire prendre avant le repas une cuillerée d'elixir de propriété dans de l'eau, ou de gouttes ameres, dont nous avons donné la deſcription à l'article Foibleſſe d'Eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Quand ces remedes deviennent inutiles, & que le

vomiſſement ſubſiſte toujours, on peut mettre la malade au lait de vache pour toute nourriture.

Quand les vomiſſements, le dégoût, la dépravation de l'appétit, la peſanteur, la difficulté de reſpirer, la laſſitude, les douleurs dans les reins & par tout le corps, ſe ſoutiennent juſqu'au deuxieme ou troiſieme mois, & qu'on a ſuivi la conduite que nous venons de tracer, il n'eſt pas douteux qu'il faut avoir recours à la ſaignée au bras, ſur-tout ſi le pouls eſt plein & fort, & s'il y a des ſignes de plénitude. *Voyez* PLÉTHORE.

On doit cependant tenter ce remede avec bien de la prudence; car les femmes délicates s'en trouvent rarement bien, & les femmes robuſtes peuvent aiſément s'en paſſer.

Après la ſaignée, on peut preſcrire des boiſſons aigrelettes, comme de la limonade, du ſirop de limon dans de l'eau; la tiſane nitreuſe décrite ci-deſſus, ou la boiſſon ſuivante:

Prenez, *De Fleurs de Tilleul,*
De Camomille, de chaque une pincée.

Verſez deſſus une chopine d'eau bouillante; laiſſez refroidir le tout dans un vaiſſeau bien fermé.

Ajoutez-y *D'Eau de Fleurs d'Orange, demi-once.*
De Canelle, deux gros,

pour prendre un verre toutes les trois heures, dans lequel on fera fondre une quantité ſuffiſante de ſucre candi. On continuera cette boiſſon pendant huit jours.

Si les vomiſſements & les nauſées ſubſiſtent toujours, il faudra faire prendre à la malade deux onces de manne, un gros de ſel de Glauber & une once de catholicon double, diſſous dans un verre de petit-lait.

On paſſera le tout, pour une doſe.

Il faut être autant réſervé ſur les potions purgatives que ſur les ſaignées, avec les femmes groſſes: car il eſt à craindre qu'elles ne produiſent une irritation dans le bas-ventre, & qu'elles n'excitent quelques révolutions qui conduiſent à l'avortement.

Les douleurs auxquelles ſont ſujettes les femmes

groſſes ſont quelquefois ſi vives, qu'elles en perdent le ſommeil & le repos, & qu'il eſt à craindre que le fœtus n'en ſouffre. La ſaignée, la diete, les lavements, les délayants, conviennent fort dans ce cas, pourvu cependant qu'ils ſoient adminiſtrés avec prudence. Six gros de ſirop diacode, le ſoir en ſe couchant, peuvent être d'une grande efficacité, ou, au défaut de ce ſirop, un demi-gros de thériaque récente, dans un demi verre de vin.

Les autres maladies auxquelles ſont ſujettes les femmes groſſes, ſont la conſtipation, que l'on guérit par le moyen des lavements pris tous les jours, ſans cependant en faire habitude; la difficulté d'uriner, qui dépend de la compreſſion de la matrice ſur les reins & la veſſie, à laquelle on ſupplée par l'exercice, des boiſſons abondantes, une tiſane propre à pouſſer à la tranſpiration, comme la ſuivante:

Prenez, *De Fleurs de Coquelicot récentes, deux pincées.*
Faites-les bouillir dans une chopine d'eau, avec autant de fleurs de bouillon-blanc.

Paſſez la liqueur; ajoutez-y

Deux gros d'Eau de Canelle.
Une once de Sirop d'Œillet.

On en prendra un verre le matin à jeun, & deux verres le ſoir en ſe couchant, auſſi chaudement qu'on pourra la ſupporter, en obſervant de faire baſſiner ſon lit, & de ſe bien couvrir, pour tâcher d'exciter la tranſpiration.

On continuera cette boiſſon pendant huit jours.

L'enflure des jambes & des cuiſſes, & même des grandes levres, eſt une maladie aſſez commune parmi les femmes groſſes, ſur-tout dans les derniers temps, où le poids & la groſſeur du fœtus ſont ſi conſidérables, qu'ils empêchent le retour du ſang des parties inférieures, & qu'il cauſe par-là une enflure qui ne ſe guérit ordinairement qu'après l'accouchement.

Quand cette indiſpoſition eſt ſupportable, le plus ſûr eſt de n'y faire aucun remede, que ceux qui dépendent du régime, de l'exercice & de la nourriture. *Voyez ce que nous avons dit ci-deſſus à ce ſujet.*

Mais, quand l'enflure eſt venue à un point qu'elle empêche le mouvement des parties, & qu'il eſt à craindre qu'elle ne s'oppoſe à la délivrance de la mere, ce qui arrive ordinairement ſur la fin du neuvieme mois, il faut pour lors prendre les remedes qui ſuivent :

Prenez, *Des Racines de Chardon-Roland, une once.*
De Capillaire de Canada,
De Pariétaire, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau.

Ajoutez-y *Vingt Grains de Nitre purifié,*

On donnera un verre de cette tiſane à la malade, toutes les deux heures.

Si cette boiſſon ne produit aucun effet, on la mettra à l'uſage du remede ſuivant :

Prenez, *De Cerfeuil, quatre poignées.*

Pilez-le dans un mortier, pour en tirer le ſuc.

Ajoutez-y *Un gros de Sel d'Abſinthe.*

On en donnera une cuillerée à bouche à la malade, toutes les heures ; ou bien on aura recours à la poudre ſuivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviſſes, deux gros.*
De Sel d'Abſinthe, un gros.
De Safran de Mars apéritif, demi-once.

Pilez le tout dans un mortier, pour en faire des paquets de vingt-quatre grains chaque.

La malade en prendra trois par jour, à quatre heures de diſtance l'un de l'autre, en buvant un verre de la tiſane ci-deſſus.

Quand l'enflure qui gagne les grandes levres eſt ſi conſidérable, qu'il eſt à craindre que la femme ne puiſſe point accoucher heureuſement ; on peut, dans les premiers moments du travail, faire quelques mouchetures, afin de procurer de l'écoulement aux eaux.

Les hémorrhoïdes ſont auſſi beaucoup ſouffrir les femmes groſſes ; mais, comme elles dépendent de la même cauſe que nous avons indiquée ci-deſſus, elles ſe traitent à peu près de même par les ſaignées, les délayants, les adouciſſants, les cataplaſmes émollients,

& les remedes qui conviennent aux hémorrhoïdes. *Voyez* HÉMORRHOÏDES.

Les femmes grosses sont aussi exposées aux varices, c'est-à-dire, qu'elles sont sujettes à avoir les veines extrêmement gonflées aux jambes & aux cuisses, &c.

Cette maladie, qui reconnoît pour cause, comme nous l'avons dit, la compression du fœtus sur les vaisseaux de la matrice, ne peut absolument se guérir qu'après l'accouchement; mais aussi elle entraîne rarement des accidents fâcheux.

Les frictions faites soir & matin avec une flanelle trempée dans de l'eau-de-vie, ou dans de l'eau de boule, réussissent assez bien: l'exercice, le mouvement, les bandes de linge, dont on entoure le soir les jambes & les cuisses, concourent aussi à la même vue; mais cette maladie, comme nous l'avons dit, est de peu de conséquence.

Les femmes grosses sont aussi sujettes à faire des chutes, & à se faire des contusions: on y remédie par les remedes appropriés à ces sortes de maux. *Voyez* CHUTE & CONTUSION.

Comme c'est presque toujours par imprudence que se font ces sortes de chutes, il est essentiel que les femmes grosses, qui ont de la peine à marcher, ne s'exposent jamais à le faire dans des endroits escarpés, glissants, & de prendre toujours le bras de quelqu'un, dans le dernier temps de la grossesse, pour éviter tous les accidents à ces sujets.

Les maladies aiguës des femmes grosses se traitent à peu près comme celles des femmes qui ne le sont pas, à l'exception qu'on doit être beaucoup plus réservé sur les saignées, la diete, les délayants, les purgatifs, que dans toute autre circonstance, & qu'on ne doit jamais perdre de vue l'enfant que la mere porte dans son sein.

GROS-VENTRE. C'est une tuméfaction morbifique externe de tout le bas-ventre, ou de la plus grande partie.

Cette tuméfaction provient de plusieurs causes: elle est produite ou par l'air, (*voyez* TIMPANITE;) ou par

l'eau, (*voyez* ASCITE;) ou par l'engorgement & l'obstruction des glandes du mésentere, (*voyez* OBSTRUCTION;) ou enfin elle est un symptôme fréquent au commencement des maladies aiguës. *Voyez* MÉTÉORISME.

Il est une autre espece de tuméfaction, causée par l'abondance de la graisse dans l'épiploon & le tissu cellulaire du bas-ventre. Dans les commencements, cette grosseur du ventre n'étant pas bien considérable, ne dérange point les fonctions de l'économie animale; mais, le devenant par la suite, elle peut produire des maladies plus ou moins graves, à raison de la compression qu'elle fait sur les gros vaisseaux & les visceres du bas-ventre. Ces maladies sont une gêne considérable dans les mouvements; des obstructions dans les visceres du bas-ventre, & particuliérement dans le mésentere; des reflux du sang vers les parties supérieures, d'où résulte quelquefois une apoplexie; enfin l'atrophie & le marasme des extrémités, tant supérieures qu'inférieures.

Cette maladie est causée par l'action de plusieurs causes. Le tempérament sanguin, des aliments succulents, tirés des animaux qui ont beaucoup de graisse, sur-tout de la volaille & du gibier; l'usage des liqueurs spiritueuses & des vins de liqueur, sont les causes les plus communes de cet amas de graisse dans le bas-ventre.

Les femmes y sont plus sujettes que les hommes, à cause de la laxité de leurs fibres, &, par conséquent, de la foiblesse des forces expultrices. Les hommes qui sont d'un tempérament sanguin, & qui suivent le genre de vie rapporté ci-dessus, y sont encore très-sujets vers l'âge où la force procréatrice s'affoiblit, sur-tout quand ils joignent l'*insouciance* à la bonne chere.

On prévient plus facilement cette maladie qu'on ne la guérit. Quand elle est parvenue à un certain point, il n'y a qu'une fievre aiguë & violente, qui puisse fondre cet amas de graisse.

La maniere de la prévenir consiste à suivre un genre de vie opposé à celui qui la produit. L'exercice, la diete, l'abstinence des liqueurs spiritueuses & du vin,

les passions excitées jusqu'à un certain point, sont les moyens les plus propres à empêcher l'accumulation de la graisse, & à la diminuer, si elle a lieu.

GRUMELÉ. (*Lait*) Les mamelles, après l'accouchement, sont fort sujettes à s'engorger au moindre froid, & à s'enflammer par la négligence que les femmes ont de ne pas se couvrir. Le cataplasme qui suit résout le grumellement des mamelles avec assez de succès, lorsque l'inflammation n'est pas violente; &, lorsqu'elle est trop avancée, il l'amene doucement à suppuration, & en calme la douleur.

Prenez, *Des Feuilles de Pariétaire, une poignée.*
Pilez-les, en y mettant peu à peu
De la Mie de Pain bien écrasé, deux onces.
Faites un cataplasme avec suffisante quantité d'huile de lis ou de camomille.

On le renouvellera, s'il en est besoin. *Voyez* MALADIES DES FEMMES EN COUCHE.

GUÊPES. (*piquure des*) *Voyez* PIQUURE.



(HAL)

HALE, s. m. espece de taches de couleur citrine, qui surviennent à la peau, quand il fait des vents desséchants, que l'on a la peau délicate, & qu'on s'expose au soleil du midi ou du couchant.

On se sert, pour combattre cette maladie, de beaucoup de remedes; de l'esprit de citron dont on frotte la partie, du savon d'Alicante, dissous dans l'eau, &c. Le remede suivant est le meilleur.

Des Fleurs de Sureau, une poignée.
Faites-les infuser dans trois demi-setiers d'eau-de-vie, pour réduire à chopine; ajoutez-y un gros de mercure précipité jaune; trempez des linges dans cette liqueur, pour mettre sur les taches; renouvellez soir & matin.

HALEINE PUANTE. L'haleine est sujette à contracter des odeurs plus ou moins désagréables, selon

les différentes caufes qui peuvent y donner lieu, comme la carie des dents, un ulcere à la bouche, la vérole ou le fcorbut, les crudités de l'eftomac, l'abftinence forcée, les maladies longues, un ulcere dans le nez, ou quelque amas de férofité dans les finus frontaux.

Quand la mauvaife odeur de l'haleine eft produite par la vérole, le fcorbut, il faut employer les remedes que nous avons indiqués dans ces maux : fi l'haleine eft devenue puante par la communication d'un ulcere dans le nez, on y remédie par les fecours convenables dans cette maladie. *Voyez* OZENE.

Quand les dents font cariées ou mal-propres, il faut avoir grand foin de les nettoyer avec un cure-dent, chaque fois que l'on prend de la nourriture : fi elles font totalement gâtées, on les fera arracher; finon on les frottera avec le poudre qui fuit :

Prenez, *De Myrrhe choifie,*
De Romarin pulvérifé, de chaque deux gros.
De Racine d'Iris de Florence en poudre, un gros.
D'Alun brulé,
De Noix mufcade, de chaque un demi-gros.

Faites-en une poudre très-fine, dont vous vous nettoierez la bouche matin & foir, en la rinçant enfuite avec de l'eau de fleurs d'orange.

On peut fe contenter, fi l'on veut, de la poudre de myrrhe, mêlée avec celle de romarin.

On peut auffi faire ufage du vin fuivant, dont on fe gargarife cinq ou fix fois par jour.

Prenez, *De Racine d'Iris de Florence,*
De Coftus,
De Souchet odorant,
De Calamus-aromaticus, de chaque un demi-gros.
De Feuilles de petite Centaurée,
De Marjolaine, de chaque une demi-poignée.
De Fleurs d'Orange, une poignée.
De Poivre long,
De Semence d'Anis, de chaque deux gros.

Concassez les racines, les semences, les fruits & les feuilles, & ajoutez-y

Une pinte de Vin blanc bouillant.

Laissez le tout exposé à la chaleur du soleil, pendant vingt-quatre heures, pour s'en gargariser cinq ou six fois par jour, & pour en imbiber un coton que l'on mettra dans le creux d'une dent.

On peut substituer à ce vin un peu d'essence de canelle, de laquelle on imbibera un petit tamponnet de coton.

Si l'odeur de la bouche ne se corrige point avec ces remedes, & qu'elle soit trop forte, on y remédie en mettant un grain de musc ou d'ambre, ou de camphre dans du coton, que l'on insinue dans une dent.

HAUT-MAL. *Voyez* EPILEPSIE.

HECTIQUE, subst. & adj. épithete que l'on donne à la fievre lente, qui mine & desseche peu à peu tout le corps. On appelle *étique* ou *hectique* un homme maigre, décharné, atteint de fievre hectique. *Voyez* FIEVRE LENTE, FIEVRE HECTIQUE, ETIQUE, *& l'article suivant.*

HECTISIE, s. f. On appelle ainsi une fievre lente, qui, au moyen d'une chaleur continuelle, quoique douce & rémittente, consume les sucs, occasionne une consomption, & détruit les forces.

On distingue cette espece de fievre de la fievre lente, par les symptômes qui suivent. Dans la fievre lente, la chaleur est modérée, les sueurs copieuses pendant le sommeil: le pouls est naturel lorsqu'on s'éveille, & avant midi, sans aucune diminution considérable des forces ni d'appétit, sans la sécheresse du corps, la couleur livide de l'urine, ni un grand danger. Dans la fievre hectique, la chaleur est continuelle; le pouls toujours dur, foible & fréquent: la peau & la langue deviennent seches, dures & arides, les joues rouges; tout le corps est foible & languissant; le sommeil ne fait aucun bien; l'urine est rouge, dépose un sédiment, & porte sur sa surface une pellicule grasse: le corps s'amaigrit à un tel point, que les os percent la peau.

Cette espece de fievre vient ordinairement du défaut ou de la suppression des évacuations auxquelles on est accoutumé, comme les sueurs, la transpiration, les cauteres ou les ulceres invétérés, les catarrhes & les autres fluxions âcres, les diarrhées qui se suppriment & restent dans le corps, & qui corrompent les sucs nourriciers.

Le siege ordinaire de l'hectisie est ordinairement dans le mésentere : il s'y forme des engorgements, des obstructions, des squirrhes, des suppurations, des abcès, & généralement les accidents accompagnés d'une intempérie fébrile.

Voici la marche & le progrès que fait l'hectisie. Le malade est d'abord attaqué d'un frisson léger & d'une douleur de poitrine, qui s'étend jusqu'au dos, quelquefois aussi d'une toux aiguë, qui est accompagnée d'une excrétion copieuse de salive claire & saline : dans la suite, tout le corps s'exténue, à l'exception des jambes qui s'enflent de même que les pieds ; les os se courbent, & les bras diminuent & s'affoiblissent : la gorge se couvre d'une espece de duvet ; le malade respire comme s'il soufflait à travers d'un roseau ; &, pendant tout le cours de la maladie, il est extrêmemement foible & altéré

Comme l'hectisie vient, en général, des crudités visqueuses de l'estomac, ou d'une altération marquée dans le sang, il faut commencer la guérison par un vomitif que l'on fait prendre au malade, comme, par exemple, deux grains d'émétique dans de l'eau ; après l'usage de ce remede, on passera aux bouillons suivants :

Prenez, *De Mou de Veau, trois quarterons.*
De Racine de Guimauve, une once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à la moitié.

Ajoutez ensuite,
De Feuilles de Bourrache,
De Buglose, de chaque une demi-poignée.
Des quatre Semences froides, deux onces.

Faites bouillir le tout pendant un quart d'heure ; passez

la liqueur pour deux bouillons, dont le malade prendra un le matin, & l'autre ſur les huit heures du ſoir. Il continuera ces bouillons pendant huit jours; après quoi, on le purgera de la maniere ſuivante:

Prenez, *Une poignée de Cerfeuil,*
que vous ferez bouillir dans un demi-ſetier d'eau.

Ajoutez enſuite.
De Follicules de Séné, un gros & demi.
De Sel de Glauber, un gros.
Faites bouillir le tout dans un demi-ſetier d'eau.

Ajoutez ſur la fin
Deux onces de Manne.
Paſſez la liqueur, pour prendre en une priſe. Après cette purgation, on fera prendre au malade l'opiat qui ſuit:

Prenez, *De Conſerve de Bourrache, une demi-once.*
D'Extrait de Genievre, deux gros.
D'Yeux d'Ecreviſſes préparés, trois gros.
D'Extrait de Quinquina, un gros.
Faites-en un opiat avec ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, dont la priſe ſera d'un gros, une demi-heure après le repas.

Si le malade s'apperçoit que cet opiat lui occaſionne du feu & de la chaleur, il faut qu'il le ſuſpende pendant quelques jours, & qu'il y ſubſtitue le bouillon que nous avons décrit ci-deſſus, en ajoutant ſur chaque bouillon un demi-gros de terre foliée de tartre; après quoi, il recommencera l'uſage de l'opiat, comme ci-deſſus.

Si l'on reconnoît qu'il y ait une obſtruction marquée dans le bas-ventre, on donnera les remedes propres à cette maladie. *Voyez* OBSTRUCTION & SQUIRRHES DU BAS-VENTRE.

Quand tous les remedes que nous venons d'indiquer n'ont pas produit l'effet qu'on pouvoit en attendre, il faut les interrompre, & paſſer à l'uſage du lait d'âneſſe, ou du lait de chevre, que l'on coupera d'abord avec moitié eau de Cauterets, ou avec une pareille quantité d'eau de Sedlitz: ſi l'on reconnoît que le lait n'a pro-

duit aucun mauvais effet, on peut en augmenter la dose plusieurs fois par jour, le donner même tout pur, & pour toute nourriture.

On ne doit point négliger, pendant tout le traitement, d'avoir recours aux lavements, & même aux bains tiedes, si la chaleur est grande & la foiblesse considérable.

Les vieillards sont sujets à tomber dans l'hectisie, par la grande sécheresse de leurs fibres, & par l'âcreté de leur sang, qui ne se dépouille que très-difficilement des parties viciées qu'il contient. Cette maladie leur est presque toujours funeste : le meilleur moyen de les guérir, c'est de régler leur nourriture, de leur faire respirer un air frais & pur, & de leur faire faire beaucoup d'exercice. *Voyez* MARASME DES VIEILLARDS.

Les enfants sont aussi exposés à l'hectisie ; mais cette maladie est presque toujours la suite de quelques obstructions du bas-ventre. *Voyez* ENFANTS, CHARTRE, NOUEURE.

Le régime dans l'hectisie est le point le plus essentiel : il faut éviter toutes les nourritures échauffantes, & qui peuvent enflammer le sang, comme les chairs salées, les ragoûts, le vin, les liqueurs, les exercices violents, les excès dans la débauche, & sur-tout celui avec les femmes ; il faut continuellement tempérer son sang par des aliments doux & onctueux, comme les crêmes de riz, d'orge, le gruau, la semoule, les panades faites avec le lait, la mie de pain & le sucre, & généralement tout ce qui peut humecter & rafraîchir le sang. *Voyez* CACHEXIE, RÉGIME.

Quand le lait d'ânesse a de la peine à passer, on peut le faire bouillir pour le purifier ; ou on le fait prendre non bouilli, coupé avec une troisieme partie d'hydromel, & une quantité convenable d'origan qu'on y laisse infuser : on peut aussi le faire bouillir, & éteindre dedans du fer rouge ou des cailloux ardents. De tous les laits, celui qui convient le mieux à l'hectisie, c'est le lait d'ânesse.

Quand, malgré tous ces remedes, le mal fait beaucoup de progrès, que l'amaigrissement augmente, ainsi que

que la chaleur & la sécheresse, il ne reste plus qu'une ressource ; c'est l'exercice à cheval, qui a opéré quelquefois ce que n'ont pas fait les meilleurs remedes : il faut y habituer insensiblement le malade, en commençant, le premier jour, par une petite course que l'on augmentera insensiblement par degrés. Si l'on n'est pas en état de supporter le cheval, on peut faire un voyage avec une chaise de poste ; ce dont on s'est quelquefois bien trouvé.

Au reste, dans cette maladie, comme les remedes n'ont pas une grande efficacité, on ne court point de risque de les employer tous à la fois, parce que si l'un manque, l'autre peut au moins réussir. *Voyez* CONSOMPTION, ATROPHIE, MARASME.

HÉMIPLÉGIE, s. f. paralysie de la moitié du corps : c'est un état qui succede ordinairement à l'apoplexie. Quand ce mal cruel n'emporte point le malade, il le prive de la jouissance de la moitié de son corps, & le laisse dans cet état d'immobilité & d'impuissance qu'on appelle *hémiplégie*. *Voyez* APOPLEXIE, PARALYSIE.

HÉMOPTYSIE, s. f. crachement de sang, causé par la rupture ou l'érosion de quelques vaisseaux du poumon, accompagné ordinairement de toux. *Voyez* CRACHEMENT DE SANG.

HÉMORRHAGIE, s. f. perte de sang de quelque partie du corps que ce soit, causée par l'ouverture, la rupture ou l'érosion des vaisseaux sanguins.

Les hémorrhagies se font ordinairement par tous les endroits qui sont d'un tissu lâche & délicat, tels que les narines, les poumons, les gencives, l'estomac, les intestins, l'anus, la matrice & le vagin.

On distingue deux sortes d'hémorrhagie ; celle qui est critique, & par laquelle le malade se trouve soulagé ; & l'autre symptomatique, qui lui est plutôt nuisible.

Les causes des hémorrhagies sont prochaines ou éloignées. Les causes prochaines sont l'ouverture, la rupture ou l'érosion des vaisseaux : on voit les exemples du premier cas dans la saignée, dans les regles, les pertes, le flux hémorrhoïdal. L'hémorrhagie causée

par la rupture des vaiſſeaux ſe trouve dans les efforts violents, après des cris redoublés & un chant forcé, ou après des efforts violents pour aller à la ſelle. Enfin l'éroſion des vaiſſeaux ſanguins ſe voit dans les fievres malignes, dans les fievres putrides, dans les tempéraments âcres, dans les maladies longues, qui tendent à la diſſolution, comme la cachexie, la pulmonie & le ſcorbut.

Les cauſes éloignées ſont ou l'augmentation du ſang, ou ſon acrimonie : ainſi, toutes les fois que le ſang ſe trouve en trop grande quantité, ſoit par la trop grande nourriture, le trop peu d'exercice & de diſſipation habituelle, ſoit par la ſuppreſſion de quelque évacuation, ou par l'augmentation de la chaleur du ſang, il diſtend le calibre des vaiſſeaux, & ſurmonte leur réſiſtance. Les cauſes de l'acrimonie du ſang ſont les exercices violents, l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, la ſuppreſſion de la tranſpiration & de quelques évacuations, comme les fleurs-blanches, ou le mélange de quelque vice particulier, comme le ſcorbut, la vérole, les écrouelles, &c.

Quand les hemorrhagies ſont ſuivies de foibleſſe, d'anéantiſſement, de défaillance, & que le malade ne s'en trouve point ſoulagé, elles ſont ordinairement funeſtes : quand, au contraire, on s'en trouve plus léger, plus propre à exécuter ſes fonctions, elles ſont ſalutaires.

De l'Hémorrhagie du Nez.

Une des parties par où le ſang ſe fait le plus communément jour, c'eſt par les narines. L'hémorrhagie du nez eſt ou habituelle, ou accidentelle.

Quand cette maladie eſt habituelle, elle eſt ordinairement ſalutaire ; & on feroit très-mal de la ſupprimer. Ce ſont ordinairement les jeunes gens, les perſonnes délicates, les grands mangeurs, qui ſont ſujets à cette évacuation.

Quand elle n'eſt point abondante, qu'elle n'eſt point accompagnée d'épuiſement, elle n'exige aucune eſpece de traitement, ſi ce n'eſt celui qui dépend du

régime, comme de ſe régler ſur ſa nourriture ; de prendre beaucoup de boiſſons aqueuſes & délayantes, pour laver ſon ſang ; de faire de l'exercice le plus qu'il eſt poſſible, de dormir peu, & d'éviter toutes les paſſions vives. Parmi les boiſſons dont on peut faire uſage, on peut choiſir la limonade légere, ou la boiſſon ſuivante :

Prenez, *D'Amandes douces pilées & lavées, une demi-once.*

Pilez-les dans un mortier, en y ajoutant inſenſiblement une pinte de décoction légere d'orge mondé.

On ajoutera enſuite

De Sirop de Violettte, une once.

Paſſez le tout, pour prendre dans la journée par verrées, ſans faire tiédir la liqueur.

On peut auſſi, pour ſa nourriture, ſe réduire aux aliments qui fourniſſent le moins de ſang, comme les végétaux, tous les légumes, excepté les farineux : on peut auſſi faire uſage de la viande des jeunes animaux, comme du veau, de l'agneau, du cochon de lait.

Quand l'hémorrhagie du nez eſt trop conſidérable, & qu'elle jette le malade dans l'accablement & la foibleſſe, elle exige beaucoup de ſoin & de ménagement : on ne doit point cependant vouloir l'arrêter tout d'un coup. Cette évacuation ſupprimée pourroit ſe porter ſur quelque partie eſſentielle à la vie, & produire des maux encore plus grands : voici donc ce qu'il faut faire. Si le malade n'eſt point trop épuiſé, on le ſaignera au bras ; après quoi, on le mettra à l'uſage de l'apozême qui ſuit :

Prenez, *Des Feuilles de Bourrache, de Bugloſe, de Poirée & de Chicorée blanche, lavées & coupées, de chaque une demi-poignée.*

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau commune, que vous réduirez à une pinte ; paſſez enſuite la liqueur avec une légere expreſſion, & ajoutez

De Sirop de Nénuphar, une once.

La doſe eſt d'un verre tiede, de trois heures en trois heures : on continuera cette boiſſon pendant huit jours.

Si, malgré ces précautions, l'hémorrhagie ſubſiſte,

il faudra réitérer la faignée, fi les forces le permettent, & appliquer enfuite fur la partie des compreffes imbibées dans un verre d'eau très-froide, dans laquelle on aura fait diffoudre un demi-gros d'alun en poudre; & on ajoutera vingt gouttes d'eau de Rabel. Si ce remede n'opere point, on ne fe contentera pas feulement d'imbiber l'intérieur du nez; mais on y infinuera de la charpie que l'on aura imbibée de cette liqueur. On fera prendre en même temps au malade le julep fuivant:

Prenez, *D'Eau de Plantain, fix onces.*
De Vinaigre diftillé, demi-once.
De Bol d'Arménie,
De Sang-Dragon, de chaque demi-gros.
De Laudanum, trois grains.
Du Sirop de Myrte, une once & demie.

Mêlez le tout pour un julep que le malade prendra en quatre dofes, à une heure de diftance l'une de l'autre.

On peut fubftituer à ce julep
De l'Eau de Plantain, fix onces.
Du Bol d'Arménie, un gros.
De Sirop de Myrte, une once & demie.

Il faut éviter, autant qu'on peut, de donner les narcotiques dans les hémorrhagies, à moins que leurs caufes ne viennent de fpafme & de crifpation dans les nerfs.

Quand, malgré tous ces remedes, l'hémorrhagie continue, il faut coucher le malade dans une fituation où il aura la tête élevée, où il fera dans un repos continuel, fans parler ni fe mouvoir : on fermera fes rideaux, & on ôtera toute la lumiere de fa chambre, afin de le laiffer dans une plus grande tranquillité; & on infinuera dans le nez le remede qui fuit:

Prenez, *Des Feuilles de Chardon de Foulon,* ou *Chardon à Bonnetier.*

Pilez-les dans un mortier, avec du vinaigre diftillé des plus forts, jufqu'à ce qu'elles foient réduites en filaffe, que vous tremperez dans la liqueur fuivante:

Prenez, *D'Efprit-de-Vin, deux onces.*
De Sel de Saturne, un gros.
D'Eau de Rabel, trente gouttes.

Mêlez le tout ensemble : c'est dans cette liqueur que l'on trempera les feuilles ci-dessus, bien préparées, & que l'on insinuera ensuite dans le nez, aussi avant qu'on le pourra.

Plusieurs personnes recommandent dans ce cas la poudre de sympathie, dont voici la description :

Prenez, *De Vitriol verd, telle quantité qu'il vous plaira.* Mettez-le en poudre, & enfermez-le dans une bouteille de verre très-mince ; bouchez-la exactement ; exposez-la au soleil pendant tout l'été, ayant soin de la retirer la nuit, & dans la pluie, pour la mettre dans un lieu chaud.

Prenez, *Une partie égale de Gomme Adraganth & de Couperose verte,*

que vous pilerez séparément.

Tamisez cette poudre, & exposez-la au soleil dans une bouteille de verre, en même temps & aussi long-temps que l'autre.

Prenez ensuite égale partie des deux poudres contenues dans les deux bouteilles, & mêlez-les bien ensemble ; la dose est de vingt grains dans six onces d'eau de plantain, une ou deux fois par jour, selon l'urgence des cas : on peut également l'appliquer à l'extérieur.

Pendant tout le temps que dure l'hémorrhagie, on ne doit nourrir le malade qu'avec des bouillons légers, faits avec le bœuf & le veau, ou avec une décoction d'une poignée de riz & d'une once de racine de grande consoude dans une pinte d'eau. On peut donner aussi de temps en temps quelques cuillerées de gelée de viande, faite de la maniere suivante :

Prenez, *Un Poulet maigre.*
Quatre cuillerées de bon Riz.
Deux onces de Racines de grande Consoude.
Une poignée de Feuilles de Plantain.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, jusqu'à ce que le tout soit réduit en bouillie & en espece de colle : ôtez les racines, les feuilles & les os ; passez le reste à travers un gros linge, & laissez-le ensuite refroidir, pour en donner au malade une cuillerée toutes les deux heures.

Il faut bien ſe donner de garde de ſuivre le préjugé du peuple, en cette maladie, qui eſt de donner de la nourriture liquide & ſolide, à proportion que le malade vuide du ſang; c'eſt le moyen de rendre la maladie incurable : l'eſtomac & les vaiſſeaux affoiblis & relâchés ne ſont plus en état de broyer la nourriture; ce qui produit des crudités, & un chyle épais & viſqueux, qui ne peut qu'augmenter l'hémorrhagie. D'un autre côté, ſi les vaiſſeaux ont encore aſſez de reſſort pour altérer & broyer la nourriture qu'on leur donne, l'effort qu'ils ſont obligés de faire renouvelle l'hémorrhagie, c'eſt pourquoi il vaut mieux donner des nourritures légeres, & en petite quantité.

Hémorrhagie des Poumons.

Nous avons traité de cette eſpece d'hémorrhagie à l'article CRACHEMENT DE SANG, HÉMOPTYSIE. (*Voyez ces deux articles.*)

De l'Hémorrhagie des Gencives.

Cette maladie eſt rarement funeſte. Les perſonnes qui y ſont ſujettes, ont ordinairement quelque vice particulier, comme une molleſſe & un relâchement dans toutes les gencives, occaſionnés par la carie, par le ſcorbut, ou par l'acrimonie particuliere de la ſalive & du ſang.

Quand l'hémorrhagie des gencives eſt habituelle, & qu'elle n'eſt point conſidérable, il eſt inutile d'y apporter aucun remede; il ſuffit ſimplement, quand elle eſt paſſée, de ſe ſervir du gargariſme ſuivant:

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*
De Sang-Dragon, demi-once.
De Sel de Saturne, un gros.

Mêlez le tout, & mettez une cuillerée de cette liqueur dans un verre d'eau, pour vous gargariſer pluſieurs fois dans le jour.

On peut auſſi faire bouillir une poignée de millefeuille & autant de ſanicle dans une chopine de lait, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à un demi-ſetier, pour ſe gargariſer comme ci-deſſus.

Quand l'hémorrhagie des gencives est occasionnée par la carie des dents, c'est l'affaire du dentiste, auquel il faut se confier pour les nettoyer ou pour les arracher.

L'hémorrhagie des gencives, accompagnée de scorbut, se guérit par les remedes appropriés à cette maladie. *Voyez* SCORBUT.

L'hémorrhagie des gencives, qui reconnoît pour cause l'acrimonie de la salive, exige le même traitement que l'acrimonie des humeurs en général. (*Voyez* ACRIMONIE.) On se contentera, dans ce cas, de faire usage des gargarismes adoucissants, comme du lait chaud, une décoction d'orge & de riz : quelques figues grasses, bouillies avec le miel dans de l'eau, sont aussi très-efficaces.

Les hémorrhagies des gencives, qui surviennent à la suite de l'extirpation d'une dent, sont quelquefois très-dangereuses. Comme les vaisseaux qui sont ouverts se trouvent ordinairement enfoncés dans l'alvéole, il est difficile d'y porter les remedes propres à arrêter l'hémorrhagie. Quand elle est considérable, il faut avoir recours à la saignée au pied, aux bains tiedes des parties inférieures, aux compresses d'eau très-froide, appliquées sur les gencives, & à la glace insinuée dans l'alvéole. On peut faire usage aussi de tous les remedes que nous avons indiqués à l'article HÉMORRHAGIE DU NEZ.

Si ces remedes ne produisoient aucun effet, on appliqueroit sur les vaisseaux ouverts un peu d'agaric de chêne, bien battu, que l'on renouvelleroit de temps en temps; ou l'on porteroit sur la partie un petit bouton de vitriol, pour cautériser, s'il se peut, les petits vaisseaux d'où part le sang.

Si cependant l'hémorrhagie venoit de quelque partie inaccessible aux remedes, il faudroit insinuer dans l'alvéole de la cire très-molle, que l'on comprimeroit le plus qu'il seroit possible, & que l'on laisseroit jusqu'à ce que les vaisseaux fussent parfaitement consolidés.

On observera, dans le reste du traitement, toutes les précautions prescrites dans l'hémorrhagie du nez.

Hémorrhagie de l'Estomac.

C'eſt une des plus funeſtes hémorrhagies auxquelles on peut être expoſé. Le peu de facilité que l'on a pour appliquer les remedes, & la néceſſité où l'on eſt de prendre de la nourrriture, qui charge cette partie dans le temps qu'elle eſt affectée, la groſſeur des vaiſſeaux de l'eſtomac, tout rend cette eſpece d'hémorrhagie dangereuſe.

Pluſieurs cauſes peuvent donner naiſſance à l'hémorrhagie de l'eſtomac, comme la plénitude, la chaleur, les efforts violents, occaſionnés par le vomiſſement, les engorgements particuliers à la ſuite d'une inflammation dans la partie; l'introduction des poiſons ou de quelques corps étrangers.

On reconnoît l'hémorrhagie de l'eſtomac, par le vomiſſement de ſang qu'éprouve le malade pluſieurs fois par jour, par un ſentiment de peſanteur à l'eſtomac, par des dégoûts, des nauſées, & un goût de ſang qui revient à la bouche.

L'hémorrhagie cauſée par la plénitude ſe traite par la ſaignée, les délayants, le repos & la grande diete. Celle qui vient de la chaleur ſe traite à peu près de même, à l'exception des ſaignées qui doivent être moins nombreuſes, & des boiſſons que l'on doit rendre beaucoup plus rafraîchiſſantes: la limonade très-fraîche eſt la meilleure boiſſon qu'on puiſſe donner dans ce cas, ſur-tout lorſqu'on y ajoute vingt gouttes d'eſprit de vitriol ſur une pinte. Ces deux eſpeces d'hémorrhagie ont des ſignes particuliers, qui ſont ceux de la pléthore. *Voyez* PLÉTHORE VRAIE & PLÉTHORE FAUSSE.

Quand l'hémorrhagie de l'eſtomac eſt occaſionnée par des efforts violents, il faut laiſſer l'eſtomac dans un calme profond, en ne lui donnant aucune eſpece de nourriture à digérer, en faiſant précéder les ſaignées, les lavements, & en mettant le malade à l'uſage des bouillons ſuivants, qu'il prendra pour boiſſon & pour nourriture, pendant trois jours.

Prenez, *Un Poulet maigre, que vous farcirez avec des Feuilles de Nénuphar & de Bourrache, coupées bien menu, de chaque une demi-poignée.*

Des Quatre Semences froides, quatre onces.

Vous ferez bouillir le tout dans trois pintes d'eau, pour réduire à trois chopines. Paſſez, pour en donner un petit verre, toutes les heures, au malade. On lui fera prendre en même temps le looch que nous avons décrit dans le crachement de ſang, (*voyez* CRACHEMENT DE SANG,) ou le julep décrit ci-deſſus. *Voyez* HÉMORRHAGIE DU NEZ.

La décoction ſuivante eſt un des remedes les plus efficaces dans toutes les hémorrhagies intérieures.

Prenez, *D'Agaric de Chêne, deux gros.*

Faites-le bouillir avec une bonne pincée de fleurs de ſanicle dans une pinte d'eau, pour réduire à une chopine. Paſſez la liqueur, pour en donner un verre toutes les quatre heures.

Quand on ſera parvenu, par les ſaignées répétées, par les bouillons & les tiſanes que nous avons preſcrites, à arrêter le vomiſſement de ſang, il faut tâcher d'évacuer celui qui peut être amaſſé dans l'eſtomac; ce qui eſt aſſez difficile à faire, parce qu'il eſt à craindre que l'effet du purgatif ne renouvelle l'hémorrhagie. On ne doit, par conſéquent, riſquer un purgatif, que quand il y aura au moins ſix jours que le malade n'aura eu ni nauſées ni vomiſſement, quand on ne ſentira plus à la région de l'eſtomac un battement conſidérable, en un mot, quand on ſera preſque ſûr, par les ſaignées, la diete, les boiſſons & les remedes, que l'ouverture du vaiſſeau doit être cicatriſée; pour lors on pourra tenter la médecine ſuivante:

Prenez, *De Racines de grande Conſoude, une once.*

De Feuilles de Plantain, une poignée.

De Follicules de Séné, un gros.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau, juſqu'à la réduction de la moitié. Ajoutez enſuite

Deux onces de Manne,

Une once de Catholicon double,

pour prendre en deux verres, le matin à jeun, à une heure & demie de distance l'un de l'autre. Après cette purgation, on fera prendre au malade, pendant quelques jours, une tisane de grande consoude & de riz, en le tenant en même temps aux bouillons dans lesquels on pourra dissoudre un jaune d'œuf, & à un peu de soupe.

Quand l'hémorrhagie de l'estomac survient par rapport à quelque inflammation ou quelque engorgement dans les parties voisines, elle exige le même traitement que l'inflammation, (*voyez* INFLAMMATION,) à l'exception que les saignées doivent être plus fréquentes, la diete plus sévere, & que l'on ne doit faire usage que des adoucissants, & point du tout des remedes astringents ni des purgatifs, & mettre le malade à l'eau de poulet, décrite ci-dessus.

Les hémorrhagies d'estomac produites par les corps étrangers, comme les os, les épingles, &c. sont les plus dangereuses: il est presque même impossible de les guérir, à moins que le corps étranger ne soit assez petit, & placé de façon qu'il puisse se faire jour par les intestins. On doit, dans cette hémorrhagie comme dans les autres, faire usage des saignées abondantes, de l'eau de poulet, des huileux pris en grande quantité, tant en boisson qu'en lavement.

Les hémorrhagies d'estomac produites par l'introduction des poisons, exigent des saignées moins fréquentes, beaucoup de boissons délayantes; & même, quand il est encore temps, c'est-à-dire qu'il n'y a pas long-temps que le poison est avalé, il faut faire prendre au malade deux grains d'émétique en lavage. Les efforts du vomissement augmenteront l'hémorrhagie pour l'instant; mais elle diminuera après, par l'évacuation des matieres âcres & corrosives du poison. Après l'usage de l'émétique, les remedes les plus prompts & les plus convenables sont les mucilagineux unis aux huileux. On peut faire un looch de la maniere suivante:

Prenez, *De Gomme Adraganth dissoute dans de l'Eau, une once.*

D'Huile d'Amandes douces, quatre onces.

Mêlez le tout dans un mortier, avec un ou deux jaunes d'œufs, bien battus & bien broyés ensemble : quand le mélange sera fait, ajoutez

D'Yeux d'Ecrevisses, une demi-once.

De Sirop de Guimauve, une once & demie.

Mêlez le tout, pour donner par cuillerées, de demi-heure en demi-heure, ou plus souvent, si le cas est pressant : il faut continuer l'usage de ce looch, jusqu'à ce qu'on ne sente plus aucune douleur intérieure, & qu'il ne vienne plus de sang ; après quoi, on purgera le malade avec quatre onces de casse en bâton, bouillies dans une chopine d'eau, à laquelle on ajoutera deux onces de manne & une once de catholicon double, pour prendre en deux verres, à deux heures de distance l'un de l'autre ; & on mettra le malade au lait pour toute nourriture, pendant quinze jours.

Hémorrhagie des Intestins.

Les hémorrhagies des intestins sont moins communes que toutes celles des autres parties du corps : quand les vaisseaux s'ouvrent dans les intestins, le sang s'y accumule, ou il se fait jour par les parties inférieures : on voit des exemples du premier cas dans la maladie noire, & du second dans la dyssenterie & le flux de sang. Nous avons traité de la dyssenterie à son article. (*Voyez* DYSSENTERIE.) Nous allons suivre ici le flux de sang & la maladie noire.

Le flux de sang se déclare toutes les fois qu'il y a quelques vaisseaux sanguins qui s'ouvrent dans les intestins. Ou il est accompagné de douleurs, de chaleur, de fievre ; ou il n'est suivi d'aucun accident. Dans le premier cas, il faut faire beaucoup plus d'usage des saignées, des délayants, des lavements, de l'eau de poulet, comme nous l'avons décrit à l'article HÉMORRHAGIE DE L'ESTOMAC.

Quand, malgré ces remedes, les douleurs subsistent, on peut faire usage de la tisane suivante :

Prenez, *De Riz lavé, deux cuillerées.*

Une Tête de Pavot coupée par tranches, avec les graines.

Mettez le tout dans une pinte d'eau, que vous ferez bouillir jusqu'à la réduction de trois demi-setiers; passez la liqueur, dont on prendra un verre toutes les trois heures.

Si la douleur ne se calmoit point, & que le flux de sang continuât toujours, il faudroit encore avoir recours à la saignée, aux lavements & aux adoucissants: au reste, il faut prendre dans cette maladie les précautions usitées dans l'hémorrhagie en général.

La troisieme espece d'hémorrhagie des intestins, est celle qu'on appelle *la maladie noire* : elle s'annonce par un sentiment de pesanteur, de douleur au bas-ventre, par des défaillances & des foiblesses continuelles, par des nausées, par des vomissements & des déjections par bas d'une matiere noire comme de l'encre, & épaisse comme de la colle, qui est d'une puanteur excessive.

La cause de cette maladie est un sang dissous, qui ronge la texture des vaisseaux, qui s'épanche dans les intestins, & qui acquiert la couleur & l'odeur propres à cette maladie.

On remédie à cet accident, en faisant d'abord tirer du sang du bras, si les forces le permettent; car, comme cette maladie est accompagnée de défaillances fréquentes, la saignée peut être quelquefois très-nuisible : il vaut mieux, en ce cas, commencer par faire prendre au malade deux grains d'émétique, afin de faire évacuer cette matiere par haut & par bas; il est pourtant essentiel d'observer que si l'hémorrhagie est considérable, le vomissement pourroit encore l'augmenter : il vaut mieux pour lors employer les lavements & les boissons, tels que la limonade ou le sirop de vinaigre délayé dans de l'eau; ou, si l'on aime mieux, on peut faire une tisane avec du suc d'oseille dans de l'eau, à la dose, par exemple, de quatre onces sur une pinte, à laquelle on ajoutera vingt gouttes d'esprit de vitriol : il faut que le malade prenne, le plus souvent qu'il pourra, ces sortes de boissons, pour rafraîchir & tempérer le feu intérieur des entrailles.

Quand on aura, pendant quelques jours, suivi ce

régime, on pourra faire usage d'une eau de casse légere, ou plutôt d'une eau de tamarins, faite avec deux onces de tamarins bouillis légérement dans un demi-setier d'eau, en y ajoutant un gros de sel de Glauber & une once de sirop de limon, pour une prise.

Quand les forces sont très-abattues, on peut ajouter dans les boissons un peu d'eau de canelle, ou quelques gouttes d'eau de fleurs d'orange : on repurgera le malade, de trois jours l'un, jusqu'à ce qu'on n'apperçoive plus de matiere noire dans ses excréments; &, pendant tout son traitement, on lui fera prendre des bouillons faits avec moitié bœuf, moitié volaille & un peu de veau. On ne passera à la nourriture solide, que quand il n'y aura plus ni fievre, ni dégoût, ni matiere noire dans les selles. On finira par mettre le malade au lait, pendant une quinzaine de jours, en y ajoutant sur chaque verre une cuillerée ou deux de suc dépuré de cresson; mais on ne fera usage de lait, que quand le malade aura suffisamment purgé, & qu'il n'y aura plus de fievre.

Hémorrhagie de l'Anus.

Nous traiterons de cette maladie à l'article Hémorrhoïde. *Voyez* HÉMORRHOÏDE.

Hémorrhagie par la Matrice.

Les femmes sont sujettes tous les mois à cette hémorrhagie; mais, comme elle leur est salutaire, nous n'en traiterons point ici comme maladie. *Voyez* MOIS & REGLES.

Quand cette hémorrhagie à laquelle les femmes sont sujettes est trop abondante, elle dégénere en perte, (*voyez* PERTE :) quand elle est en trop petite quantité, on la traite par les remedes convenables. *Voyez* SUPPRESSION DES REGLES.

Au reste il faut observer, sur les hémorrhagies en général, que les saignées y sont presque toujours nécessaires, à moins qu'elles ne soient contre-indiquées par la grande foiblesse, par l'âge, & qu'elles ne soient une suite de la dissolution du sang, comme la pul-

monie & le ſcorbut ; dans ces ſortes de cas, la ſaignée eſt mortelle : il faut, au contraire, tâcher d'enchaîner ce liquide, & l'arrêter dans ſes vaiſſeaux par toutes ſortes de remedes. *Voyez* DISSOLUTION DU SANG.

Hémorrhagie des Plaies conſidérables.

Les hémorrhagies conſidérables qui ſurviennent à la ſuite des bleſſures, des chutes, des plaies, ſont celles qui exigent le plus de ſaignées, le plus de diete, de boiſſons, de lavements, de repos & de tranquillité : il faut même ſaigner ces malades juſqu'à ce qu'ils tombent en foibleſſe ; on évite par ce moyen les engorgements, les dépôts : la ſuppuration eſt moins abondante, & les accidents ſont moins funeſtes. Il faut donc ſe donner bien de garde, comme font des gens imprudents & mal inſtruits, d'avoir recours, en ce cas, aux cordiaux, comme au vin & aux liqueurs ſpiritueuſes : c'eſt cette mauvaiſe méthode qui fait périr une partie des bleſſés. Il eſt eſſentiel, dans les bleſſures conſidérables, d'être au moins les deux ou trois premiers jours à ne prendre que des tiſanes d'eau de poulet & des lavements, au bout deſquels on peut donner du bouillon au malade, à proportion que ſes forces l'exigeront, & que ſa bleſſure paroîtra moins dangereuſe.

HÉMORRHOÏDES, ſ. f. pl. C'eſt un écoulement de ſang par les vaiſſeaux de l'anus. On appelle auſſi *hémorrhoïdes* la tumeur & le gonflement des vaiſſeaux hémorrhoïdaux.

On diſtingue les hémorrhoïdes en internes & externes : les premieres ſont cachées dans le rectum, les dernieres paroiſſent au dehors. On donne auſſi le nom d'*hémorrhoïdes ouvertes* à celles qui fluent, & d'*hémorrhoïdes aveugles* à celles qui ne coulent point, & qui ne conſiſtent que dans un gonflement des vaiſſeaux hémorrhoïdaux ; ce qui forme quelquefois un paquet conſidérable à l'anus.

La cauſe prochaine des hémorrhoïdes vient de la difficulté que le ſang trouve à circuler dans les veines hémorrhoïdales, à cauſe de leur ſituation perpendiculaire, & à retourner dans le foie par la veine porte.

On doit regarder comme cause accessoire, la foiblesse & la mollesse des vaisseaux de cette partie, tout ce qui augmente la quantité, la chaleur & l'épaississement du sang : de-là vient que ceux qui sont d'un tempérament lâche, spongieux & gras, dont les vaisseaux sont gros & remplis de sang, qui font bonne chere & menent une vie sédentaire, ou qui sont nés de parents qui ont été sujets eux-mêmes à cette maladie, sont beaucoup plus exposés que les autres à des évacuations hémorrhoïdales excessives ; de-là vient encore que l'usage trop fréquent des purgatifs violents, des préparations chaudes, des aliments échauffants, l'interruption des saignées, ou la suppression de quelques évacuations auxquelles on est habitué, les passions surtout, la colere & le chagrin, les exercices violents, produisent les hémorrhoïdes. Une des causes occasionnelles les plus communes de cette maladie, c'est l'obstruction du foie, de la rate ou de quelques visceres du bas-ventre ; aussi voit-on ceux qui sont sujets aux hémorrhoïdes avoir le visage jaune ; ce qui prouve que le foie fait mal ses fonctions.

Les hémorrhoïdes ne sont pas toujours funestes, & n'exigent pas qu'on y apporte des remedes. Cette évacuation est quelquefois salutaire : la nature se débarrasse, par cette voie, d'un sang inutile qui s'amasse dans le corps, & qui pourroit y causer de grands ravages ; aussi voit-on des hommes qui sont, par cette partie, réglés comme les femmes.

Il est aisé de voir quand cette évacuation est salutaire, par la légéreté qu'elle donne au corps, & lorsque le malade a plus d'appétit, & qu'après cette évacuation il se sent plus fort qu'auparavant.

Il ne faut point, dans ces circonstances, employer de remedes propres à arrêter cette évacuation : il faut, au contraire, la favoriser ; car la santé & la vie en dépendent : ainsi ceux qui sont sujets à ce flux périodique, peuvent faire usage, à l'approche du temps de cette évacuation, d'une infusion de feuilles de véronique mâle dans de l'eau, à laquelle on ajoutera une pincée très-légere de mélisse citronelle, dont ils boiront

trois ou quatre verres par jour, cinq ou ſix jours avant l'apparition du flux.

Toute l'attention que doivent faire ceux qui ſont dans ces cas, c'eſt d'éviter les aliments échauffants & âcres, les vins ſpiritueux, les exercices trop violents, les chagrins cuiſants, & tout ce qui peut épaiſſir leur ſang, comme l'air épais & groſſier, les fruits aigres & cruds, le laitage, le ſommeil trop long, & le trop peu d'exercice. Comme cette évacuation eſt, de cette maniere, moins une maladie qu'une indiſpoſition, nous ne nous y arrêterons pas plus long-temps.

Des Hémorrhoïdes aveugles.

On diſtingue deux ſortes d'hémorrhoïdes aveugles; les unes ſont internes, & les autres externes.

Les hémorrhoïdes internes ſont occaſionnées, ainſi que les externes, par l'engorgement du ſang dans les vaiſſeaux hémorrhoïdaux qui rampent autour de l'extrémité de l'inteſtin rectum, & qui ne ſont point apparents à l'extérieur, qui forment un poids & une douleur conſidérables, accompagnés quelquefois d'élancement & de pulſation. Les hémorrhoïdes externes ſont, au contraire, apparentes, & même plus douloureuſes que les internes, parce qu'elles forment un paquet de vaiſſeaux très-ſenſible, & que le frottement continuel irrite & enflamme.

Il y a deux temps à conſidérer dans les hémorrhoïdes, celui de l'inflammation, & celui de la réſolution.

Dans le temps de l'inflammation, les douleurs ſont très-aiguës, le gonflement conſidérable, les chairs ſont dures, rouges, animées: on ſent à la partie des élancements & des pulſations très-vives, accompagnés quelquefois d'accès de fievre. Il faut, dans ce cas, avoir recours à la ſaignée, comme au remede le plus efficace pour réſoudre l'inflammation: on donnera en même temps des boiſſons délayantes, telle qu'une décoction de racine de chiendent, de feuilles de mauve, de guimauve & de graine de lin. On appliquera ſur la partie, ſi les hémorrhoïdes ſont externes, notre cataplaſme anodin, (*voy.* CATAPLASME;) &, ſi les douleurs ne s'y oppoſent pas,

pas, on donnera quelques lavements avec le ſon & la graine de lin : ſi les hémorrhoïdes ſont internes, on injectera pluſieurs fois par jour, par le moyen d'une petite ſeringue à injection, une décoction de racine de guimauve, ou du lait chaud; ſi l'on aime mieux, on aura recours aux trochiſques ſuivants:

Prenez, *Des Semences de Laitue,*
De Pourpier,
De Pavot blanc,
De Concombre, de chaque cinq gros.
De Suc de Régliſſe,
D'Amydon,
De Gomme Adraganth, de chaque un gros & demi.

Formez des trochiſques avec le mucilage de pſyllium, appellé en françois *herbe-aux-puces.*

On réduira enſemble en pâte les ſemences : on mettra en poudre ſéparément l'amydon & la gomme adraganth; on concaſſera le ſuc de régliſſe; on le fera fondre dans une écuelle de terre, ſur un petit feu, avec environ une once de mucilage de pſyllium; puis on mettra la matiere dans un mortier; on mêlera les ſemences pilées & les poudres; on battra bien le tout enſemble, pour faire une maſſe dont on formera des trochiſques de moyenne groſſeur, que l'on inſinuera dans le fondement.

On peut ſubſtituer à ces trochiſques l'uſage des bains de vapeurs, faits avec une décoction d'herbes émollientes, & dirigés ſur la partie malade.

On réitérera la ſaignée, ſelon le beſoin, c'eſt-à-dire, ſi les douleurs ne s'appaiſent point, & qu'il y ait toujours les mêmes marques d'inflammation. On pourra auſſi appliquer à l'extérieur, ſur les hémorrhoïdes gonflées & douloureuſes, le liniment ſuivant:

Prenez, *De la Graiſſe de Porc non ſalée,* ou *de Saindoux, une once.*
Une Coquille d'Huître, calcinée & réduite en poudre.

Mêlez le tout exactement, & faites-en une onction

ſur les hémorrhoïdes, ce qui ſe répétera pendant quelques jours; ou bien ſervez-vous de l'onguent populéum, ou du ſuivant:

Prenez, *De bonne Huile d'Olive, la quantité qu'il vous plaira.*

Mettez-en juſqu'à la moitié dans une bouteille que vous acheverez de remplir de feuilles de bouillon-blanc; expoſez au ſoleil la bouteille bien bouchée, juſqu'à ce que le tout ait acquis une conſiſtance de bouillie, pour vous en ſervir en liniment.

Quand l'inflammation des hémorrhoïdes ſera un peu tombée, qu'il n'y aura plus de fievre, on pourra appliquer deſſus, ſi elles ſont externes, la compoſition ſuivante:

Prenez, *D'Ecailles d'Huîtres préparées, deux gros.*
D'Ardoiſe pulvériſée, trois gros.
De Sel de Saturne, deux gros.
D'Alun de Roche, un gros.

Pilez le tout en poudre très-fine; &, avec ſuffiſante quantité d'onguent populéum ou de ſain-doux, faites un liniment qu'on appliquera ſur la partie, en le renouvellant deux fois par jour.

On pourra, dans les hémorrhoïdes internes, appliquer auſſi le même liniment, que l'on inſinuera le plus avant que l'on pourra, en en chargeant un linge roulé en trochiſque, pourvu que les hémorrhoïdes ſoient, comme nous venons de le dire, moins enflammées, & qu'on ait fait précéder les remedes ci-deſſus.

Des Hémorrhoïdes ouvertes.

Quand les hémorrhoïdes fluent, elles ſont dans le cas des hémorrhagies: nous avons dit ci-deſſus, que quand cet écoulement étoit périodique, pas trop abondant, & que le malade en étoit ſoulagé, il n'exigeoit aucun remede. *Voyez l'article* HÉMORRHOÏDES.

Quand les hémorrhoïdes fluent en trop grande abondance, & qu'elles jettent le malade dans l'épuiſement & la foibleſſe, il faut travailler à les arrêter par tous les remedes que nous avons indiqués à l'article HÉMORRHAGIE, qui ſont propres à reſſerrer le calibre

des vaisseaux, & à arrêter l'effort du sang ; mais il est essentiel d'observer qu'on ne doit faire usage des astringents, de quelque nature qu'ils soient, que quand il y a un épuisement marqué : autrement il vaut mieux arrêter ce flux par les saignées, le repos, la tranquillité & les remedes adoucissants, comme nous l'avons marqué à l'article Hémorrhagie. *Voyez* HÉMORRHAGIE.

Cure générale des Hémorrhoïdes.

Quand les accidents violents des hémorrhoïdes sont passés, il faut apporter toute son attention, pour empêcher la rechute, si elle est nuisible à la santé, & pour la favoriser, si elle est salutaire.

Lorsque les hémorrhoïdes sont périodiques, & que la nature est habituée à se débarrasser par cette voie d'un sang inutile, il est essentiel de soutenir cette évacuation : quand elles se suppriment, & que le malade ressent des inquiétudes aux hypocondres, des chaleurs & des douleurs d'entrailles, des courbatures dans les bras & dans les jambes, des vents, des rapports, de la difficulté de respirer, la fievre, & des maux encore plus funestes, il faut rappeller ce flux avec tous les remedes propres à cet effet.

Si les accidents sont pressants, on commencera par faire au malade une saignée au pied : on lui trempera les pieds dans l'eau chaude, deux ou trois fois par jour ; on l'exposera à la vapeur de la décoction suivante :

Prenez, *De Lait de Vache, une chopine.*
De Fleurs de Mauve,
De Bouillon-blanc,
De Feuilles de Pariétaire, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure ; versez-le ensuite dans un pot de chambre, sur lequel se placera le malade, pour en recevoir la vapeur toute chaude. On donnera en même temps des lavements avec le son & la graine de lin, & on appliquera ensuite sur la partie le résidu des plantes, qui aura servi à faire la décoction ci-dessus. Si ces remedes n'ont

aucun effet marqué, on applique à l'anus les ſang-ſues, qui ſont les remedes les plus efficaces dans ces ſortes de maux.

Quand les hémorrhoïdes ſont inutiles & préjudiciables à la ſanté, il faut travailler à les détruire : le régime en ce cas eſt une des choſes les plus eſſentielles ; on peut voir ce que nous avons dit ci-deſſus à ce ſujet.

Comme les hémorrhoïdes dépendent, en général, de bien des cauſes, on ne peut réuſſir à les guérir qu'en détruiſant ces mêmes cauſes, & qu'en prenant une conduite oppoſée : telles ſont les paſſions vives, les exercices violents, les aliments chauds, les vins ſpiritueux, l'interruption des ſaignées auxquelles on eſt habitué, &c. Il ne s'agit donc, en ce cas, que de faire le contraire de ce qu'on a fait, pour éloigner le mal.

Cette indiſpoſition dépend, en général, de l'épaiſſiſſement du ſang, occaſionné par un mauvais chyle & par la foibleſſe de l'eſtomac : on doit employer les remedes, & ſuivre la conduite que nous avons tracée dans l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Quand les hémorrhoïdes reconnoiſſent pour cauſe une obſtruction ou un embarras dans le foie, ce que l'on reconnoît au teint jaune du malade, à ſa conſtipation habituelle, aux douleurs qu'il reſſent au côté droit, aux difficultés qu'il éprouve dans la digeſtion, il faut alors employer les remedes qui conviennent aux obſtructions du foie. *Voyez* OBSTRUCTION.

HÉPATIQUE. (*flux*) C'eſt un cours de ventre ſéreux, ſanguinolent, ſemblable à de la lavure de chair, & qui eſt ſans tranchées.

On reconnoît cette maladie aux déjections qui ſont liquides & ſemblables à de la lavure de chair ; & elles ne ſont accompagnées d'aucune douleur, ni d'aucunes tranchées.

Cette maladie dépend de la foibleſſe & de la molleſſe du foie, de la chaleur & de l'âcreté de la bile, qui, n'étant plus en état de produire un bon chyle, eſt chaſſée par les inteſtins, ſous la forme de matieres charnues & pourries. Tout ce qui peut enflammer la bile, peut occaſionner cette indiſpoſition, comme les

fievres ardentes, la chaleur trop grande des entrailles, le trop grand ufage des liqueurs à la glace, les vins fpiritueux, les aliments chauds, âcres & aromatifés, les médicaments violents, & les poifons.

Plufieurs auteurs penfent que c'eft la propre fubftance du foie qui fe diffout, & qui fe fait jour, par portions, par la voie des inteftins.

On mettra d'abord le malade à l'ufage du petit-lait clarifié, dans lequel on trempera, à plufieurs reprifes, un fer rouge. Le malade en prendra une pinte par jour; ce qu'il continuera pendant tout le traitement, en faifant ufage de la boiffon qui fuit:

Prenez, *De Racine d'Ofeille, une once.*
Des Feuilles d'Aigremoine & de Chicorée fauvage, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-fetiers d'eau, pour réduire à pinte.

Ajoutez enfuite
De Feuilles d'Abfinthe, une pincée.
De Coriandre, un gros,

que vous laifferez infufer, pendant un quart d'heure, dans la liqueur ci-deffus, dans un vaiffeau bien couvert, en ajoutant dans la colature
Du Sirop de Coings, une once & demie.

On donnera un verre de cette boiffon toutes les quatre heures au malade.

Quand on aura fuivi pendant trois jours les remedes que nous venons d'indiquer, on purgera le malade avec un gros de rhubarbe concaffée, infufée dans une chopine d'eau fur des cendres chaudes, en y ajoutant
Une once de Sirop Magiftral.

On lui donnera un verre de cette boiffon, après l'avoir paffée, de deux heures en deux heures; le lendemain, il reprendra fes boiffons comme ci-deffus, en obfervant de prendre en fe couchant la potion fuivante:

Prenez, *D'Eau de Plantain, trois onces.*
D'Efprit-de-Vitriol, quinze gouttes.
De Sirop de Rofes feches, une once.

Mêlez, pour une feule prife.

Il faudra purger le malade au bout de trois jours, comme ci-dessus.

Comme dans cette maladie le corps est sujet à tomber dans un amaigrissement considérable, il faut avoir soin de donner plus souvent des bouillons que dans toute autre maladie, & de ramener peu à peu le malade à la nourriture solide : on peut, par exemple, délayer un jaune d'œuf dans son bouillon, & lui donner de la crême de riz bouillie, & réduite en consistance d'une bouillie légere. Après l'usage des remedes ci-dessus indiqués, on peut employer l'opiat qui suit :

Prenez, *D'Extrait d'Enula-campana,*
De Genievre, de chaque deux gros.
De Confection Alkermès, un gros.
De Safran de Mars apéritif, demi-once.
De Rhubarbe en poudre, un gros.
D'Aloès en poudre, un scrupule.
De Gomme Ammoniaque, deux gros.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour en faire un opiat, dont le malade prendra un demi-gros le matin en se levant, & autant sur les six heures du soir ; ou bien on fera usage des pilules qui suivent :

Prenez, *Du Savon de Venise, deux gros.*
De Magnésie blanche, un gros & demi.
De Succin,
De Nitre pulvérisé, de chaque un gros.
De Safran de Mars préparé à la rosée, deux scrupules.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de gomme adraganth ; faites des pilules du poids de dix grains. Il en prendra une toutes les trois heures, en buvant pardessus un verre d'infusion de véronique : on observera de se purger au commencement & à la suite de ces pilules.

Ou bien le malade pourra se contenter de faire usage de l'opiat de Salomon, gros comme une noisette, auquel il mêlera de l'æthiops martial, à la dose de deux ou trois grains sur chaque prise.

On appliquera ſur la région du foie le cataplaſme ſuivant:

Prenez, *De Feuilles d'Endive ou Scariole,*
De Chicorée ſauvage, de chaque une poignée.
De Cuſcute,
D'Abſinthe, de chaque une demi-poignée.
De Fleurs de Roſes rouges, une pincée.
D'Ivoire brûlé, deux gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à la moitié.

Ajoutez enſuite
De fort Vinaigre, deux onces.

Appliquez le tout chaudement ſur la partie, ayant ſoin de faire réchauffer le cataplaſme, quand il eſt refroidi.

HÉPATITE, ſ. f. maladie du foie, qui conſiſte dans ſon inflammation.

On reconnoît cette maladie à une douleur vive au côté droit, accompagnée de peſanteur, de chaleur, de tenſion dans la partie, avec des urines crues, des excréments blanchâtres, une bouche amere, des nauſées, & quelquefois des vomiſſements.

L'inflammation du foie vient de l'engorgement du ſang dans les extrémités capillaires de la veine-porte ou de l'artere hépatique. Les cauſes déterminantes ſont en général celles de l'inflammation, auxquelles on peut ajouter l'âcreté de la bile, un froid vif & ſubit, occaſionné par quelques boiſſons à la glace, ou par les bains froids. Il en eſt de même de l'agitation exceſſive, cauſée par les émétiques, les poiſons; ce qui fait que le foie augmente inſenſiblement de volume, occupe preſque tout le bas-ventre, gêne l'eſtomac, & devient douloureux, ainſi que le diaphragme.

La cure de cette maladie eſt la même que celle de l'inflammation en général; on y réuſſit par le moyen des ſaignées plus ou moins fréquentes, par les lavements, les boiſſons abondantes, telles que le petit-lait clarifié, uni au ſirop de violette, que l'on peut

employer, pendant les premiers jours, avec ſuccès. Quand une fois l'inflammation a cédé en partie aux remedes, on peut employer les apozêmes ſuivants:

Prenez, *De Tamarins, une once.*
De Raiſins doux, trois onces.
De Raiſins de Corinthe, deux onces.
De Feuilles de Piſſenlit,
De Chicorée ſauvage, de chaque une once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, juſqu'à la réduction de trois chopines.

Ajoutez *De Sel de Glauber, un gros.*
De Manne, deux onces,

pour en prendre trois verres dans le jour, à trois heures de diſtance l'un de l'autre.

On ne doit point négliger en même temps d'appliquer à l'extérieur des remedes propres à rafraîchir le foie; telle eſt la fomentation ſuivante:

Prenez, *De Fleurs de Mauve,*
De Guimauve, de chaque une demi-poignée.
De Feuilles de Pariétaire,
De Bouillon-blanc, de chaque une poignée.
De Fleurs de Nénuphar, deux pincées.

Faites bouillir le tout dans une pinte de vinaigre, que vous réduirez à une chopine: vous appliquerez chaudement toutes ces plantes ſur la partie; après quoi, l'on aura recours à la fomentation ſuivante:

Prenez, *Des Têtes de Pavot blanc, briſées & contuſes, avec leur graine, trois onces.*
De la Semence d'Aneth, une demi-once.
De Feuilles de Juſquiame,
De Cynogloſſe,
Des Fleurs de Camomille, de chaque deux poignées.

Faites bouillir le tout dans cinq pintes d'eau d'orge, réduites à trois; paſſez la liqueur à travers un linge, & ſervez-vous-en de la maniere ſuivante:

On trempe des flanelles dans cette fomentation dès qu'on l'a retirée de devant le feu, & qu'elle eſt bien chaude : on les exprime légérement, & on les applique ſucceſſivement toutes chaudes ſur les parties douloureuſes ; ce qu'on a ſoin de réitérer chaque fois que les douleurs ſe font ſentir avec violence. On ne doit cependant faire uſage de ce dernier remede, que quand on a ſuffiſamment employé les ſaignées, les délayants, les lavements, & la fomentation que nous avons décrite ci-deſſus.

Quand les ſaignées & la diete auront détruit l'inflammation, ce que l'on connoît par la ceſſation des douleurs, de la chaleur, de la tenſion, &c. on purgera le malade avec une purgation ſimple, ou une tiſane royale : (*Voyez* PURGATION;) après quoi, on lui fera prendre, pendant une quinzaine de jours, les eaux de Paſſy dépurées, ou, au défaut de ces eaux, une infuſion légere faite avec la boule de mars, que l'on trempe dans une pinte d'eau, juſqu'à ce qu'elle ait acquis une couleur de citron : le malade boira une pinte de ces eaux tous les jours, en ſe purgeant après comme ci-deſſus.

Si, malgré tous les remedes que nous venons de preſcrire, & ſur-tout les ſaignées fréquentes, on ne pouvoit obtenir la réſolution de l'inflammation, il ſuccéderoit néceſſairement une ſuppuration, un ſquirrhe ou la gangrene. *Voyez le traitement de ces différents articles.*

HERNIE, ſ. f. C'eſt une tumeur externe, faite par la ſortie de quelques viſceres du bas-ventre, & cauſée par la rupture ou le relâchement du péritoine. *Voyez* DESCENTE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

HERPE *ou* DARTRE, ſ. f. Ce ſont des puſtules bilieuſes, qui paroiſſent ſur la peau ſous différentes formes. Elle ſe déclare au viſage, ſur les mains & ſur différentes parties du corps. Nous avons traité très au long des dartres. *Voyez* DARTRES.

Quand on a employé les remedes généraux, & que l'on a fait tout ce que nous avons indiqué à l'article DARTRE, on peut appliquer ſur la herpe, qui eſt une eſpece de dartre ſeche, les remedes ſuivants, en pre-

nant néanmoins toutes les précautions que nous avons prefcrites en pareil cas.

Prenez, *D'Alun, une once.*
Du Vitriol blanc, deux onces.
De Racine fraîche d'Enula-campana, deux onces.
De Feuilles vertes de Tabac, une poignée.
Du Vinaigre le plus fort, une livre.

Faites bouillir le tout jufqu'à ce que le vinaigre foit réduit au tiers; filtrez la liqueur, & ajoutez du vitriol calciné, une demi-once; trempez des linges dans cette préparation, & les appliquez fur les dartres; continuez ce remede deux ou trois fois par jour, jufqu'à ce qu'elles foient feches, qu'il y ait efcarre, & qu'il fe forme un nouvel épiderme. L'onguent qui fuit eft auffi d'une grande efficacité; voici la maniere de le préparer:

Prenez, *De Mercure,*
De l'Orpiment, de chaque un gros.
Du Tartre,
Du Sel commun,
Du Savon noir, de chaque deux gros.
De l'Huile de Sureau, autant qu'il en faut,

pour faire un onguent.

Pilez le tout avec le favon & l'huile, & faites-les cuire enfuite à un feu doux, jufqu'à confiftance d'onguent, que vous appliquerez fur la partie affectée, en l'y laiffant pendant vingt-quatre heures : il fe formera une efcarre que l'on guérira avec du blanc-raifin.

La pommade à cheveux, mêlée avec le précipité blanc, eft un des remedes qui convient le mieux pour deffécher ces fortes de dartres. On recommande auffi l'onguent dont voici la recette:

Prenez, *De Cire Vierge, une once.*
D'Huile-Rofat, deux onces.
De Sel de Saturne, demi-once.

Faites cuire le tout fur un feu doux, dans une baffine de terre, jufqu'à ce qu'il ait acquis la confiftance d'onguent, dont on couvre la partie deux fois par jour.

HÉTIQUE, adjectif. *Voyez* ÉTIQUE, HECTIQUE, FIEVRE HECTIQUE, FIEVRE LENTE, HECTISIE.

HOQUET, f. m. mouvement qui consiste dans une inspiration subite & avec bruit, par laquelle le diaphragme est poussé tout d'un coup en en-bas. C'est une convulsion subite des muscles du larynx, qui répondent au diaphragme, & qui obligent ce muscle de se contracter avec violence; d'où suit une prompte dilatation de la poitrine.

C'est l'irritation & l'action du diaphragme qui produisent ce mouvement contre nature; & on doit regarder les nerfs agacés, comme la cause immédiate de cette maladie. Les causes secondes & éloignées sont l'humidité & le grand froid de l'air, les aliments de mauvaise qualité, ou pris en trop grande quantité; ceux qui sont trop âcres, ou qui dégénerent dans l'estomac en impuretés visqueuses & mordicantes, capables de picoter les membranes de l'estomac : on peut mettre de ce nombre les émétiques, les purgatifs violents, les sérosités âcres qui se portent dans cette partie; la suppression des diarrhées, des dévoiements dyssentériques, la présence des acides, les inflammations; des dépôts critiques de matiere purulente, une plaie au foie, au diaphragme ou à l'estomac.

On distingue plusieurs sortes de hoquet, relativement aux causes qui l'ont produit; l'un qui vient de plénitude, l'autre d'inanition, le troisieme d'âcreté, le quatrieme par l'impression de quelque corps extérieur.

On reconnoît le hoquet produit par la plénitude, quand il survient dans un corps jeune & robuste, dont le pouls est fort plein, & qu'il se déclare à la suite de quelque grand repas, qu'il est accompagné de quelque sentiment de pesanteur, de lassitude dans les bras & les jambes, & des autres signes qui caractérisent la plénitude. Il faut alors employer les remedes que nous avons indiqués à l'article Plénitude. *Voyez* PLÉNITUDE. Ces remedes consistent dans les saignées, les délayants & les évacuants; mais il est bon d'observer que, comme le hoquet est une espece de mouvement convulsif, il faut être très-réservé sur l'usage que l'on peut

faire des émétiques & des purgatifs : il ne faut même, en ce cas, les employer que quand la roideur des fibres a été diminuée par les ſaignées, les boiſſons & les lavements. Ce que l'on dit ici de cette eſpece de hoquet, doit s'appliquer à celui qui eſt produit par un engorgement, ou par une inflammation, qui eſt une plénitude locale. *Voyez* INFLAMMATION.

La ſeconde eſpece de hoquet eſt celle qui vient d'inanition. Les vaiſſeaux de l'eſtomac ſe trouvant vuides & dépourvus du ſuc nerveux, le liquide s'y engorge, & produit cette irritation ſpaſmodique, connue ſous le nom de *hoquet*.

Il faut prendre, dans ce cas, une conduite toute oppoſée à celle que nous venons de tracer, en faiſant uſage des bons bouillons, des nourritures légeres & ſucculentes, comme ſont les bouillons de bœuf & de volaille ; tel eſt le bouillon ſuivant :

Prenez, *De Tranche de Bœuf, quatre livres.*
Un vieux Coq, coupé en quatre.
Une vieille Perdrix.

Faites bouillir le tout dans ſix pintes d'eau, pour en faire du bouillon ſans ſel, dont on donnera une verrée toutes les heures au malade.

Si cependant ſa foibleſſe étoit ſi grande, qu'il ne fût point en état de digérer ce bouillon, on le couperoit avec un tiers d'eau, en y faiſant infuſer chaudement un morceau d'écorce de canelle, ou une feuille de laurier.

Quand la foibleſſe & le hoquet ſubſiſtent toujours, que l'inanition eſt conſidérable ; que le pouls eſt foible, languiſſant ; que le malade eſt pâle & épuiſé, & que l'on ſçait qu'il ſort d'une longue maladie, ou de quelques évacuations copieuſes, comme une perte de ſang, ou un dévoiement conſidérable, il faut ſur le champ avoir recours à la potion qui ſuit :

Prenez, *D'Eau de Roſe incarnate, ſix onces.*
De Fleurs d'Orange, une once.
D'Orge
De Canelle, de chaque deux onces.

D'Eau composée de Pivoine, une once & demie.
De Musc, d'Ambre gris, triturés, & de Sel de Corne-de-Cerf, de chaque deux grains.
De Safran enfermé dans un nouet, un scrupule.
D'Huile de Clous de Girofle, quatre gouttes.
De Confection Alkermès, deux gros.
De Sirop d'Œillet, une once & demie.

Mêlez le tout ensemble : la dose est d'une cuillerée toutes les heures. Ce remede est un cordial tempéré, très-efficace dans le hoquet produit par inanition, comme on le voit à la suite des fievres malignes, des fievres putrides, de la diete forcée, & d'une longue abstinence. On peut y substituer

Demi-once d'Eau de Fleurs d'Orange.
Deux gros d'Eau de Canelle simple.
De Musc en poudre, un grain.
De Sirop d'Œillet, trois gros,

pour deux prises, à une heure de distance l'une de l'autre.

La troisieme espece de hoquet, est celle qui reconnoît pour cause quelques humeurs âcres qui irritent la membrane de l'estomac, & y causent une impression spasmodique. On reconnoît cette espece de hoquet à l'âcreté générale des humeurs & du sang de celui qui en est affecté, par des rapports acides, salés, âcres ou brûlants, par des vomissements ou des déjections de matieres extrêmement puantes, & par tous les signes qui caractérisent l'âcreté. (*Voyez* ACRETÉ.) On doit ranger dans la même classe l'usage des aliments échauffants, des liqueurs spiritueuses, des émétiques, des purgatifs, l'action de quelques poisons qui portent leur effet directement sur l'estomac, en irritent les membranes, & produisent le hoquet.

On doit, avant tout, faire prendre au malade une grande quantité de boisson aqueuse, pour nettoyer, laver & déterger les crudités de l'estomac; après quoi, on peut lui faire prendre les huileux en abondance, comme l'huile d'amandes douces, à la dose d'une once

toutes les deux heures, ou mettre le malade à l'usage du lait chaud en boisson, s'il peut le supporter, en faisant infuser dans une chopine de lait bouillant une bonne pincée d'anis, & autant de fenouil, dans un vaisseau couvert, pendant l'espace d'un quart d'heure. On se sert aussi dans ce cas, avec succès, de l'eau de menthe, que l'on prend à la dose de deux onces toutes les trois heures. On peut aussi faire usage, avec succès, de la décoction suivante :

Prenez, *De Semences fraîches d'Aneth, quatre onces.* Versez dessus une pinte & demie d'eau bouillante; laissez infuser le tout sur des cendres chaudes, pendant l'espace de deux heures, dans un vaisseau bien fermé; passez la liqueur, pour en donner un verre toutes les heures au malade.

L'usage de la thériaque, à la dose d'un demi-gros, produit aussi de très-bons effets : le malade en peut prendre deux fois par jour; ou, s'il aime mieux, il y suppléera par le laudanum liquide, à la dose de dix-huit grains.

Quand on s'est apperçu, par le moyen des adoucissants & de tous ces remedes différents, que le hoquet est diminué, ou qu'il y a moins de resserrement & de spasme à la région de l'estomac, il faut avoir recours aux émétiques en lavage, pour évacuer & entraîner les matieres âcres qui causent le hoquet. Si l'émétique, après avoir vuidé l'estomac, augmentoit le spasme & la crispation de cette partie, il faudroit faire prendre au malade vingt gouttes anodines pour calmer cet effet, & lui donner ensuite la décoction ci-dessus.

La derniere espece de hoquet vient, comme nous l'avons dit, de l'impression de quelque corps extérieur, comme d'une plaie faite par un coup d'épée, ou un coup de feu : il n'y a, dans ce cas, d'autres remedes que les saignées multipliées, & la diete la plus exacte, qui puissent calmer le hoquet.

Il arrive quelquefois qu'on est exposé à des hoquets légers, qui ne durent que très-peu de temps, & qui ne peuvent pas avoir de suite fâcheuse. Il suffit, en ce cas, de boire un verre ou deux d'eau fraîche, pour

délayer la matiere qui cauſe le hoquet, & pour en diminuer l'activité. Quelques grains de dragées d'anis ſuffiſent très-ſouvent pour le calmer.

HUMEURS FROIDES. *Voyez* ECROUELLES.

HUMEURS. (*Maladies des*) On diſtingue les humeurs du corps en primitives & en ſecondaires. Les premieres ſont le chyle, le lait, le ſang & la lymphe. On appelle *humeurs ſecondaires*, toutes celles qui proviennent de la lymphe, comme la bile, le ſuc pancréatique, la ſalive, &c.

Les maladies du chyle ont été expliquées & traitées en différents articles. *Voyez* ACIDE, ALKALI, AIGREURS, CACOCHYMIE, FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On peut voir le traitement de celles du lait, aux articles FEMMES EN COUCHE, CROUTES DE LAIT, LAIT RÉPANDU, POURPRE BLANC, LOCHIES, VUIDANGES, &c.

Nous avons expoſé les maladies du ſang aux articles PLÉNITUDE, PLÉTHORE VRAIE, PLÉTHORE FAUSSE, INFLAMMATION, APOPLEXIE SANGUINE, HÉMORRHAGIE, HÉMORRHOÏDES, &c.

On trouvera les maladies de la lymphe à l'article Lymphe. *Voyez* LYMPHE. (*Maladies de la*)

Les maladies des humeurs ſecondaires ſont expliquées avec les maladies de la lymphe. (*Voyez cet article.*) Celles de la bile ſe trouvent aux articles OBSTRUCTION DU FOIE, JAUNISSE, ICTERE, HÉPATITE, SQUIRRHE AU FOIE, &c.

HYDATIDE, ſ. f. eſt, à parler ſtrictement, une maladie de la paupiere, qu'on appelle auſſi *aquila*: c'eſt une excroiſſance graſſe, contre nature, ſituée ſous la peau de la paupiere. Dans les ſujets pleins d'humeurs, comme ſont ordinairement les enfants, elle devient la cauſe de pluſieurs ſymptômes fâcheux; l'œil en eſt comprimé, & il ſurvient des fluxions: alors les paupieres paroiſſent aqueuſes, à commencer préciſément au deſſous du ſourcil; on a de la peine à les élever: ſi on les preſſe avec les doigts, & qu'on les ſépare, l'eſpace qui ſera entr'elles paroîtra enflé; le

malade aura des attaques de fluxion, ſur-tout le matin: il ne pourra ſoutenir les rayons du ſoleil ſans verſer des larmes, & il ſera ſujet à une chaſſie continuelle.

Dans ce cas, le malade étant placé droit, on lui comprimera la paupiere avec deux doigts, le premier doigt & celui du milieu; on les tiendra un peu ſéparés, afin qu'il puiſſe ſe faire entr'eux un plus grand amas d'eau. On ordonnera enſuite à quelque aſſiſtant placé par derriere, & qui ſoutiendra la tête, de diſtendre doucement la paupiere, en agiſſant aux environs du milieu du ſourcil; puis on lui fera, avec une lancette, une inciſion tranſverſale, de la largeur à peu près de celle que l'on fait à une veine dans une ſaignée, mais aſſez profonde pour diviſer toute la peau, & même pour atteindre à l'hydatide. Cette opération demande de l'adreſſe & de l'attention; car il arrive quelquefois qu'en enfonçant trop l'inſtrument, on perce la cornée, ou du moins qu'on offenſe le muſcle de la paupiere: cela étant fait, ſi l'on n'apperçoit point d'hydatide, on donnera plus de profondeur à l'inciſion.

Lorſqu'on aura percé l'hydatide, on la ſaiſira, à l'aide d'un linge doux & mollet, & on l'extirpera, tantôt en la faiſant tourner ſur elle-même, tantôt en la ſecouant ſelon différentes directions.

Après l'extraction, on appliquera ſur la plaie une compreſſe de linge en double, trempée dans de l'eau & de l'eau-de-vie, & l'on fixera cette compreſſe. Lorſqu'on levera l'appareil, s'il n'y a point d'inflammation, on travaillera à faire cicatriſer la plaie, en y appliquant deſſus un peu de l'emplâtre de l'abbé de Graſſe. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Il vient quelquefois au bord des cartilages des paupieres, ou à la conjonctive, une élévation ſemblable à ces véſicules qui paroiſſent ſur la peau après une brûlure: elles ſont de la groſſeur d'un pois ou d'une lentille, & remplies d'une liqueur fort claire: on les appelle *hydatides*, à cauſe de la lymphe qu'elles contiennent. Quelquefois, entre la conjonctive & la membrane qui la couvre, il s'extravaſe une ſéroſité qui ſépare ces membranes; &, lors du mouvement de l'œil, il paroît une eſpece

espece de ride, par où on connoît qu'il y a entre ces membranes de la sérosité en stagnation, qui produit ce gonflement. Cette maladie n'est point du tout dangereuse ; elle est seulement un peu incommode. Quand elle vient à un endroit seulement de la conjonctive, ou au bord de la paupiere, le plus sûr remede est d'ouvrir la tumeur, suivant sa direction longitudinale, avec la pointe d'une lancette ; l'humeur qui y étoit renfermée en sort aussi-tôt, & la cure s'acheve d'elle-même, sans qu'il soit besoin d'autre remede.

Quand toute la circonférence du globe est remplie d'eau, la conjonctive devient rouge : en ce cas, il faut saigner le malade ; &, lorsqu'il paroît que la sérosité diminue, il le faut purger, & lui appliquer sur l'œil un collyre composé de la maniere qui suit :

Prenez, *De la Pierre médicamenteuse de Crollius, un gros.*

Faites-la dissoudre dans une chopine d'eau commune ; ou bien

Prenez, *De Roses rouges,*
Sauge,
Thym,
Absinthe, de chaque deux pincées.

Faites infuser le tout dans une chopine de vin rouge bouillant, que vous laisserez sur les cendres chaudes ; vous passerez la liqueur ; vous en imbiberez des compresses que vous appliquerez sur la partie.

L'eau de chaux est aussi très-bonne pour le même usage. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

HYDATIDES, f. f. pl. Ce sont de grosses vessies pleines d'eau & de sérosité, qui naissent en différentes parties du corps, tant intérieurement qu'extérieurement, comme sur la superficie du foie, au placenta, aux ovaires, aux jambes des hydropiques : telles sont aussi celles qui sont causées par les brûlures, les vésicatoires, le sphacele, & les bandages trop serrés.

Les signes qui caractérisent cette maladie sont très-équivoques, quand les hydatides sont intérieures ; tels sont la grosseur & le gonflement de la partie, la douleur. Quand les hydatides se forment dans la matrice,

elles en imposent quelquefois, sous l'apparence de grossesse ; & il est très-difficile de distinguer cette grossesse apparente d'avec la véritable, si ce n'est seulement que le ventre grossit trop rapidement, & qu'il est sujet à s'affaisser par l'écoulement subit des eaux qui sortent de ces vésicules. Si les hydatides se forment dans l'estomac ou les intestins, elles en imposent encore plus aux médecins; mais dans ce cas, comme elles occasionnent des maux de cœur, des dégoûts, des défauts d'appétit, les indications curatives se réunissent à donner d'abord les délayants, ensuite les émétiques & les évacuants, enfin les apéritifs & les corroborants, comme dans la foiblesse d'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC. C'est pourquoi l'on réussit beaucoup mieux dans ces especes d'hydatides.

HYDROCELE, s. f. espece de hernie fausse, appellée *aqueuse*, ou *hydropisie particuliere*. C'est une tumeur du scrotum ou des bourses, causée par une collection d'eau ou de sérosité.

Le traitement differe très-peu de celui de l'hydropisie en général; il y a des cas cependant où la ponction seule suffit pour guérir cette maladie, quand surtout les visceres ne sont point attaqués, quand cette hydropisie particuliere est produite par un coup, une chute, un gonflement local, & qu'elle ne dépend pas de quelque hydropisie plus considérable, ou d'un vice général dans le sang.

Si l'hydrocele dépend d'une hydropisie universelle ou particuliere du bas-ventre & de la poitrine, elle se guérit avec les remedes appropriés à ces deux maladies. *Voyez* HYDROPISIE DE POITRINE & ASCITE.

Quand l'hydropisie ne dépend point de quelques maladies primitives, il suffit d'appliquer sur les bourses des compresses trempées dans de l'eau de chaux seconde, & de faire prendre l'apozême qui suit:

Prenez, *De Racine de Fraisier,*
De Pissenlit, de chaque une once.
De Feuilles d'Aigremoine,
De Capillaire de Canada, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſetiers. Paſſez la liqueur, & ajoutez enſuite :

De Sel de Nitre, vingt grains.

De Sirop des cinq Racines, une once;

dont on fera prendre trois verres par jour, à quatre heures de diſtance l'un de l'autre; ce que l'on continuera pendant huit.

On recommande l'emplâtre de cumin étendu ſur un linge appliqué ſur la partie, & renouvellé pluſieurs fois par jour, & des compreſſes imbibées d'eſprit de matricaire, appliquées chaudement.

Si, au bout de l'uſage de ces remedes, l'hydrocele ſubſiſte toujours, on purgera le malade avec un demi-gros de jalap, autant de crême de tartre, & ſix grains d'ipécacuanha, le tout dans un bouillon; après quoi, ſi l'enflure ſubſiſte toujours, on aura recours à la ponction ou aux remedes indiqués à l'article Hydropiſie. *Voyez* HYDROPISIE, ASCITE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

HYDROCÉPHALE, ſ. f. hydropiſie de la tête: il y en a de trois ſortes: dans la premiere, l'eau ſe ramaſſe entre les téguments & le crâne; dans la ſeconde, elle eſt renfermée entre le crâne & le cerveau, deſſus ou deſſous les membranes de ce viſcere; dans la troiſieme, l'eau eſt contenue dans les ventricules du cerveau.

Les enfants ſont plus ſujets à l'hydropiſie de la tête, que les adultes, parce qu'ils ont les ſutures encore lâches, les vaiſſeaux mous & délicats, & le ſang rempli de ſéroſité.

Dans la premiere eſpece d'hydrocéphale, la tête eſt gonflée; quand on applique les doigts ſur la peau, elle cede à leur impreſſion, & l'on ſent manifeſtement flotter une eſpece de ſéroſité: ſur-tout, en appuyant fortement ſur un endroit, on voit la partie oppoſée ſe gonfler.

On peut remédier à cette eſpece d'hydropiſie, par les mêmes remedes que nous avons indiqués à l'article HYDROPISIE. Si l'enfant eſt bien jeune, & qu'il n'ait qu'un an ou deux, on lui fera prendre ſoir & matin, pendant huit jours, une priſe de la poudre ſuivante:

Prenez, *De Safran de Mars apéritif, un demi-gros.*
De Mercure doux, six grains.
De Jalap en poudre, vingt-quatre grains.

Mêlez le tout ensemble pour six prises, ou pour douze, s'il est difficile de le faire prendre à l'enfant, en observant d'en donner deux prises à-la-fois, si l'on fait les doses plus petites. On peut incorporer le tout dans de la pomme cuite, ou de la marmelade d'abricot. Quand l'usage de cette poudre sera fini, on purgera l'enfant avec la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Scabieuse, une once.*
De Fleurs d'Orange, deux gros.
De Sirop de Rhamno, demi-once.

Mêlez le tout, pour donner par cuillerées à l'enfant, dans la matinée. On recommencera, le lendemain de cette médecine, la poudre comme ci-dessus.

Si l'enfant est dans un âge moins tendre, on donnera le double de tous ces remedes.

On appliquera à l'extérieur une large compresse trempée dans moitié d'esprit de lavande, & moitié d'eau de chaux; ou l'on frottera la tête de l'enfant plusieurs fois par jour, avec de l'eau de la reine d'Hongrie. On appliquera aussi dessus des fomentations aromatiques avec la sauge, l'origan, la menthe, la mélisse, que l'on fera bouillir légérement dans du vin rouge, & dont on frottera la tête de l'enfant, en ajoutant, dans une chopine de cette décoction, un gros de sel de Saturne, quatre onces de vinaigre distillé. On observera seulement de n'appliquer ces remedes extérieurs, qu'après avoir fait précéder ceux que nous avons prescrits ci-dessus; & on aura soin, plusieurs fois par jour, de raffermir la tête de l'enfant avec les mains, en la serrant avec des bandages pour la contenir.

La seconde espece d'hydrocéphale, où l'eau se trouve épanchée entre le crâne & le cerveau, est plus difficile à connoître que la précédente : cependant on s'en apperçoit par la grosseur extérieure & la transparence de la tête, en mettant une bougie allumée du côté opposé; par l'écartement des futures, par des

douleurs de tête, un accablement, & une disposition continuelle au sommeil.

Il faut alors employer les remedes que nous avons indiqués dans la premiere espece d'hydrocéphale, si ce n'est qu'il faut les continuer plus long-temps, & rendre même la dose plus forte pour cette espece que pour l'autre. Si ce sont même des adultes qui sont attaqués de cette maladie, on aura recours aux remedes intérieurs, prescrits dans l'HYDROPISIE DU BAS-VENTRE, l'ANASARQUE, &c. *Voyez ces deux articles.*

A l'extérieur, si c'est un enfant, comme nous l'avons dit plus haut, on emploiera tous les remedes que nous avons prescrits; si c'est un adulte, on lui fera prendre, outre tous les remedes ci-dessus, la poudre céphalique qui suit, en guise de tabac:

Prenez, *De Feuilles de Marjolaine, de Lis des Vallées ou Muguet, & de Marum, de chaque un demi-gros*
De Marron d'Inde séché, un gros.

Réduisez le tout en poudre fine, que vous tamiserez; & ajoutez sur le tout
Demi-once de Tabac rapé.

Le malade fera usage, plusieurs fois par jour, d'une prise de cette poudre.

On fera des fomentations sur la tête avec la fumée d'esprit-de-vin brûlé, dans lequel on ajoutera un gros de camphre sur un demi-setier. Si tous ces remedes étoient sans effet, on appliquera un emplâtre vésicatoire derriere les oreilles, & un autre au cou: on entretiendra un séton aux jambes, pour produire un écoulement aux eaux. On fera même, s'il le faut, des scarifications derriere la tête; &, si l'on vient à bout d'arrêter la production des eaux, on achevera le traitement, en employant les remedes que nous avons conseillés dans l'hydropisie, pour empêcher le retour des eaux. *Voyez* ASCITE, CACHEXIE, ANASARQUE.

La troisieme espece d'hydrocéphale est celle où l'eau est épanchée dans les ventricules du cerveau. On la reconnoît au gonflement considérable de la tête, à

l'altération ou la cessation de toutes les fonctions animales, comme l'entendement, la mémoire, &c; à la bouffissure de la face, dont la partie inférieure est ramassée, pendant que le front s'éleve, & prend une croissance déméſurée. Cette derniere eſpece d'hydropiſie eſt incurable.

HYDROMPHALE, ſ. m. hydropiſie du nombril. C'eſt une eſpece de hernie ou de deſcente fauſſe de l'ombilic.

On reconnoît cette eſpece d'hydropiſie au gonflement du nombril, à ſa tranſparence, au luiſant de la peau, qui eſt extrêmement tendue & gonflée. Cette eſpece d'hydropiſie n'eſt accompagnée de preſque aucun accident; c'eſt ce qui l'a fait diſtinguer de la hernie du nombril, occaſionnée par la ſortie de l'épiploon ou de l'inteſtin; car il y a, dans ce cas, douleur, inflammation, étranglement, des nauſées, des vomiſſements, &c. *Voyez* DESCENTE.

Cette hydropiſie arrive quelquefois ſans aucune autre enflure du corps; pour lors il ſuffit d'appliquer deſſus une fomentation chaude d'eau de chaux, fortifiée avec la pierre médicamenteuſe de Crollius. On peut faire uſage auſſi de l'emplâtre de Nuremberg, en obſervant d'y faire beaucoup de petits trous, pour donner paſſage à l'humeur qui s'écoule. L'emplâtre de cumin & celui de Minſycht ſont auſſi fort propres pour cet uſage, ainſi que tous les remedes que nous avons indiqués à l'article hydrocéphale. *Voyez* HYDROCÉPHALE.

Quand l'hydropiſie ſe trouve réunie avec quelque autre eſpece d'hydropiſie, on ne doit eſpérer de guériſon que quand le déſordre général eſt diſſipé.

HYDROPHOBIE, ſ. f. Ce terme ſignifie *crainte de l'eau*, ſymptôme qui arrive dans la rage; ce qui fait que cette maladie ſe nomme auſſi *hydrophobie.* C'eſt un délire furieux, ſouvent ſans fievre, qui revient ordinairement par accès, dans leſquels les malades ſe jettent ſur toutes ſortes de perſonnes, leur crachent au viſage, les mordent & les déchirent, à la maniere des bêtes: ils tirent la langue, comme des lions; ils

écument de la bouche, & jettent beaucoup de ſalive: leur viſage eſt rouge; les yeux ſont étincelants: ils ſont triſtes & inquiets: ils ont preſque toujours une crainte & une averſion pour l'eau, pour tous les liquides, & même pour le vent, les flots de la mer, le bruit des rivieres, les glaces des miroirs, les couleurs blanches, & tout ce qui peut leur faire naître l'idée de l'eau; quand on leur préſente à boire, ou qu'on les force de prendre quelques boiſſons, ils ont coutume d'entrer dans des convulſions terribles.

Il y a des enragés qui ne laiſſent pas de boire les potions qu'on leur preſcrit, pourvu que ce ne ſoit pas de l'eau, & qu'on ne leur en parle point. Pluſieurs conſervent leur bon ſens dans les accès.

Cette maladie eſt ordinairement communiquée à l'homme par la morſure de quelques animaux enragés, comme les loups, les renards, les chats, les fouines, les belettes & les chiens: il arrive cependant quelquefois que l'homme eſt atteint de la rage, ſans avoir été mordu; ce que l'on appelle *l'hydrophobie ſpontanée*; quelquefois même la reſpiration ſuffit pour donner la rage. Les auteurs rapportent pluſieurs exemples de rage communiquée pour avoir reſpiré l'haleine d'un enragé.

Les ſignes qui caractériſent l'hydrophobie, ſont les ſuivants: quand quelqu'un a été mordu, ſon eſprit devient ordinairement timide & inquiet; il reſſent des anxiétés & des mal-aiſes dans tout le corps; il pouſſe de grands ſoupirs; il devient mélancolique; le lieu qui a été le premier envenimé devient douloureux; il ſe répand des douleurs vagues en d'autres parties; on ſent une laſſitude, une peſanteur, une pareſſe dans tout le genre muſculeux; on a un ſommeil inquiet, troublé, agité d'effroi, de mouvements convulſifs & de treſſaillements; on eſt dans une inquiétude continuelle; on ſoupire, on eſt triſte, on aime la ſolitude. C'eſt à peu près ainſi que ce mal fait ſa premiere attaque, & termine ſon premier degré: alors le ſang tiré des veines paroît tout-à-fait bien conditionné. Les premiers accidents s'augmentent; enſuite ſurvient un grand reſſerrement aux hypochondres; la reſpiration ſe fait avec

peine, & eſt entre-coupée de ſoupirs; on eſt ſaiſi de certaine horreur; les cheveux dreſſent; on tremble à la vue de l'eau, des liqueurs, quelles qu'elles ſoient, & des choſes ou tranſparentes, ou réfléchiſſantes, comme le miroir: on perd l'appétit; on peut cependant avaler du pain, de la ſoupe: ſi l'on vient à toucher quelque liquide que ce ſoit, ſur-tout des levres ou avec la langue, on eſt ſaiſi de tremblements, & agité de convulſions énormes: on entre preſque en fureur; on vomit une bile gluante, brune ou porracée: le corps s'échauffe, la fievre vient; on a des inſomnies continuelles, le priapiſme, une foule de penſées étrangeres, extraordinaires, & ſans aucune liaiſon. Tels ſont les progrès de ce mal; & c'eſt ici que ſe termine ordinairement ſon ſecond degré. Tous les ſymptômes qu'on vient de décrire, deviennent communément plus violents; enſuite la langue devient âpre, ſort de la bouche: la bouche eſt ouverte; la voix devient rauque; la ſoif eſt extrême: les efforts qu'on fait pour boire, la vue, l'attouchement des fluides, mettent en fureur; la bouche ſe remplit d'écume; on tâche même, malgré ſoi, de la cracher ſur les autres: on aime, malgré ſoi, à mordre tout ce qui ſe préſente; la volonté ne peut réprimer cette envie: on fait des grimaces, & on grince les dents en écumant; le pouls & la reſpiration manquent: on a des ſueurs froides: la rage devient extrême, tandis qu'en même temps, ce qui eſt admirable, on conſerve une prudence & une préſence d'eſprit, qui fait qu'on craint la diſpoſition où l'on eſt de faire mal aux autres. De-là, dans l'eſpace de quatre jours, depuis le dernier degré, ſurvient preſque toujours une mort convulſive, avec une reſpiration extrêmement ſerrée.

Les cauſes de cette fâcheuſe maladie ſont d'abord le venin introduit dans le corps par le moyen de l'animal enragé, enſuite l'irritation produite ſur les nerfs par le contact de ce venin. Il ne paroît autre choſe, par toutes les expériences que l'on a faites ſur cette maladie, ſi ce n'eſt un ſpaſme violent qui ſe paſſe dans la machine, une irritation convulſive des nerfs, & ſur-tout de ceux de la gorge, qui produiſent un étran-

glement dans cette partie, & une difficulté d'avaler, ſi grande, que les malades ſouffrent des douleurs conſidérables dans cette partie.

Toutes les recherches que l'on a faites juſqu'à préſent pour trouver des remedes propres à guérir l'hydrophobie, n'ont pas paru jetter un grand jour ſur cette partie : il eſt ſi difficile de conſtater la vertu des remedes que l'on a employés pour cet effet, que l'on ne peut pas y compter. On a ſouvent guéri des perſonnes mordues par des chiens enragés, qui n'étoient peut-être pas attaquées de l'hydrophobie ; car le ſigne caractériſtique eſt la frayeur de l'eau ; &, quand les malades ſont tourmentés de ce ſymptôme, ils ſont preſque hors d'état de guériſon.

Il faudroit donc, pour s'aſſurer ſi la rage a été communiquée, commencer par renfermer l'animal dont on a été mordu, pour ſçavoir s'il eſt réellement enragé ; ce dont on ſera sûr, quand il ne voudra plus ni boire ni manger, & qu'on le verra inſenſiblement périr en écumant, & dans des contorſions violentes. Sans cette précaution, il eſt preſque impoſſible de ſtatuer ſi l'animal dont on a été mordu, étoit agité par la colere ou par la rage. Il faut bien ſe garder de tuer le chien ou le chat, immédiatement après qu'il a fait la morſure, parce qu'on ſe prive des moyens néceſſaires pour conſtater l'hydrophobie : on a vu quelquefois des perſonnes mordues commencer par tuer l'animal qui avoit fait la morſure, & faire enſuite des voyages à la mer, pour ſe guérir d'un mal qu'elles n'avoient pas.

Quoique la frayeur de l'eau ſoit le ſymptôme qui caractériſe la rage, il ſeroit pourtant imprudent d'attendre qu'il ſe fût déclaré pour tenter quelques remedes, d'autant plus qu'il eſt preſque impraticable d'en faire, quand on eſt venu à ce cruel état ; c'eſt pourquoi il faut ſuivre, auſſi-tôt qu'on a été mordu, & qu'on a des preuves que l'animal étoit enragé, la méthode que nous allons tracer.

Il faut faire, auſſi-tôt après avoir reçu la contagion, de profondes ſcarifications ſur l'endroit affecté, & ſur les parties voiſines, pour en tirer beaucoup de ſang ;

on applique de grandes ventouſes qui tirent fortement, ou on fait une brûlure aſſez profonde avec un fer rouge: c'eſt un remede ſouverain, il n'y en a pas de plus certain; mais il faut promptement l'apporter: on doit enſuite faire ſuppurer plus long-temps la partie, en y appliquant des remedes qui ulcerent & rongent continuellement, pendant tout ce temps. Depuis le commencement juſqu'à la fin, on doit toujours, ſans aucune intermiſſion, baſſiner l'endroit avec une ſaumure faite de ſel marin, de vinaigre, & continuer ainſi juſqu'au ſixieme mois.

Il faut avoir la précaution de ne point approcher ni toucher les vêtements & les autres choſes qui ſont imprégnées du venin, ou qui peuvent l'exhaler.

Tous les matins à jeun, le mordu doit ſe faire ſuer un peu, en prenant du vinaigre aromatique, du ſe marin, de l'eau chaude; tous les jours ſe laver les pieds & les mains dans un bain chaud, ſe laver la tête; ſe rinſer la bouche, le goſier, & ſouvent nager; boire ſouvent de l'eau froide, la rejetter de même; prendre enſuite des liqueurs aigrelettes, obſerver un régime humectant, léger, relâchant; avoir ſoin de provoquer ſouvent le vomiſſement; éviter les aromatiques trop forts, les vins, tout ce qui échauffe, ainſi que la trop grande agitation du corps ou de l'eſprit.

Un petit nombre d'expériences confirme qu'on doit adopter la méthode ſuivante, dans le premier ou ſecond degré de la rage.

Auſſi-tôt après les premiers ſignes de l'attaque du mal, il faut le traiter comme une maladie très-inflammatoire, en tirant du ſang par une large ouverture faite à un grand vaiſſeau, juſqu'à défaillance: il faut auſſi-tôt après donner des lavements d'eau nitrée, & médiocrement ſalée, avec un peu de vinaigre, de la maniere qui ſuit:

Prenez, *De l'Eau d'Orge, ſix onces.*
De Nitre, deux gros.
Du Vinaigre de Sureau,
Du Miel roſat, de chaque une once.

Ou, ſi vous l'aimez mieux,

Prenez, *De l'Eau de Rhue, dix onces.*
De Sel marin, deux gros.
Du Vinaigre imprégné de Fleurs de Souci, ſix gros.
De Miel, une once.

Faites un lavement.

On doit réitérer ces remedes hardiment, & même plus que la prudence ne le permettroit en d'autres cas: cela fait, on couvrira les yeux du malade; on le mettra dans un bain froid; on lui jettera de l'eau froide par deſſus le corps, & on l'en arroſera juſqu'à ce qu'il ne craigne plus l'eau: on le forcera à boire beaucoup d'eau; &, après l'avoir ainſi tourmenté durant le jour, le ſoir on lui procurera du ſommeil. Quant au régime, il doit être humectant & léger.

Il n'eſt rien de plus cruel que de négliger le mal, en rejettant toute curation, ou de ſuffoquer le malade, comme c'eſt la coutume en Hollande, après en avoir obtenu la permiſſion du magiſtrat.

Il y a un uſage qui ſe perpétue depuis long-temps pour guérir de la rage; c'eſt d'envoyer les malades à la mer, pour s'y baigner: on prétend qu'en les plongeant ainſi, à pluſieurs repriſes, dans l'eau, on peut les guérir de leur maladie. Ce remede eſt plutôt fait pour contenter l'eſprit de quelques perſonnes crédules, que pour former véritablement la guériſon: il eſt conſtant même que l'on ne peut pas guérir de cette maniere; & tous ceux que l'on dit avoir été guéris, en ſe plongeant dans la mer, n'étoient point enragés: c'eſt pourquoi il ne faut faire uſage de ce remede, que par rapport à la diſſipation que procure le voyage.

Parmi les remedes que l'on a vantés pour guérir de la rage, on donne le premier rang à la poudre ſuivante, qui eſt celle de *Palmarius*:

Prenez, *Des Feuilles de Rhue, de Sauge, de Verveine, de Bétoine, de Méliſſe, de Plantain, de Mille-pertuis, de petite Centaurée, d'Abſinthe, d'Armoiſe & de Polypode, de chaque un gros.*

Cueillez ces plantes dans la ſaiſon où elles ſont dans la

plus grande force ; faites-les ſécher dans un lieu où elles ne ſoient pas expoſées aux vents ni au ſoleil ; réduiſez-les en poudre, & les mêlez : faites-en prendre un gros, quand la morſure eſt récente ; & trois gros, quand elle eſt ſeche.

Faites ſur la plaie, deux ou trois fois par jour, des lotions avec la décoction de ces plantes.

On recommande en même temps les yeux d'écreviſſes, les écailles d'huîtres priſes en omelette, à la doſe de deux ou trois gros par jour.

Il nous ſemble que les auteurs qui ont traité de l'hydrophobie, n'ont point aſſez développé les deux temps différents dans leſquels ſe trouve le malade.

Dans le premier temps, où il n'y a aucun ſigne encore de frayeur de l'eau, ni de ſpaſme, ni de convulſion, on peut, comme nous l'avons dit ci-deſſus, ſcarifier la partie, faire ſaigner le malade au bras, lui faire prendre les bains pendant huit ou dix jours, & lui donner enſuite les frictions mercurielles, juſqu'à ce que la ſalivation ſe déclare ; & on doit accélérer les doſes de mercure plus ou moins, ſelon que la maladie eſt plus ou moins récente. Il y a beaucoup de malades qui ont été préſervés de l'hydrophobie, par le moyen des frictions mercurielles ; mais il eſt vrai que l'on conteſte leur guériſon, parce qu'on prétend qu'ils n'avoient aucuns ſignes qui caractériſaſſent la rage ; cependant, quand, ſur huit ou dix perſonnes mordues par le même animal ſur des parties découvertes, comme la main & le viſage, les unes ſont mortes hydrophobes, n'ayant point pris de mercure, & les autres ont été guéries par le moyen des frictions mercurielles, il eſt vraiſemblable de penſer qu'elles ſeroient mortes toutes dans l'hydrophobie, ſans l'effet du remede.

Au reſte, l'uſage du mercure n'empêche point qu'on ne prenne en même temps la poudre de Palmarius, parce que cette maladie eſt ſi funeſte, qu'on ne ſçauroit employer trop de ſecours pour la détruire : il n'eſt pas moins vrai cependant que le mercure eſt le remede le plus efficace que l'on ait découvert juſqu'à ce jour, pour détruire la rage commençante. *Voyez la*

maniere de donner les frictions mercurielles, dans l'article MERCURE.

Dans le second temps de la rage, qui eſt celui de l'hydrophobie, le malade eſt dans un ſpaſme & des mouvements convulſifs énormes, les nerfs ſont dans une irritation incroyable : le mercure ne paroît point ici indiqué, par rapport à l'érétiſme & à la tenſion de tout le ſyſtême nerveux, & à cauſe de la rapidité de la maladie, qui ſe termine, en deux ou trois jours tout au plus, par la mort du malade ; ce qui fait voir que le mercure n'auroit pas le temps de produire ſon effet, qui eſt la ſalivation, & ne feroit qu'augmenter le ſpaſme, les convulſions, & accélérer la mort.

Il eſt donc plus prudent, en ce cas, de faire ſaigner le malade une fois ou deux ; de le plonger, s'il eſt poſſible, dans les bains chauds, & d'appliquer ſur le champ à ſa gorge & à ſon cou un emplâtre de galbanum, dans lequel on incorpore une demi-livre d'opium : on lui fera prendre en même temps la poudre ſuivante :

Prenez, *De Cinabre naturel* ou *factice, de chacun vingt-quatre grains.*
De Muſc le plus parfait, vingt grains.

Réduiſez le tout en poudre très-fine, que vous mêlerez avec un peu de miel, pour faire un bol, ou avec du ſirop d'écorce de citron ; on continue ce bol ſoir & matin, en donnant en même temps, le ſoir, deux grains de laudanum.

Tous ces remedes réunis doivent être continués tant que les ſpaſmes & les convulſions durent ; & on évitera, autant que l'on peut, de donner au malade des nourritures liquides : on y ſubſtituera de la gelée de viande, ou du riz au gras, épaiſſi.

M. Méad, célebre médecin de Londres, s'eſt aſſuré de l'efficacité du remede qui ſuit, par pluſieurs expériences, dont aucune, à ce qu'il dit, n'a jamais manqué. Il faut avoir l'attention de l'appliquer dans le temps convenable, c'eſt-à-dire, avant que les ſymptômes de la rage ſe manifeſtent ; ce qui n'arrive ordinairement que ſept ou huit jours après avoir été mordu.

Il s'agit d'une herbe qu'on appelle en françois *hépatique terrestre*, & en latin *lichen cinereus terrestris*: lorsque cette herbe sera bien nette, séchée, pulvérisée, on en prendra une demi-once, que l'on mêlera avec deux gros de *poivre noir* pulvérisé; après quoi, l'on partagera cette poudre en quatre doses; & on en donnera une à la personne mordue, tous les matins à jeun, pendant quatre jours de suite, dans une chopine de lait de vache, chaud.

Après ces quatre jours, on baignera la personne tous les matins à jeun, pendant quatre mois, dans un bain d'eau froide, soit dans une fontaine, soit dans une riviere: on plongera d'abord le corps tout entier avec la tête; ensuite l'on retirera seulement la tête hors de l'eau, & l'on y tiendra le corps pendant l'espace d'une demi-minute seulement, si l'eau est froide.

Lorsque le quatrieme mois sera fini, il suffira de baigner la personne trois fois la semaine.

L'herbe appellée *lichen cinereus terrestris*, ou *hépatique terrestre*, est très-commune en Angleterre: elle croît dans des terres sablonneuses; on la cueille en Octobre & en Novembre.

Plusieurs personnes conseillent de faire usage, dans les premiers accès de la rage, des alkalis volatils, comme nous l'avons prescrit à l'article de la Morsure de la Vipere. L'eau de Luce est sur-tout le remede le plus prompt & le plus efficace en pareil cas. Nous pensons même qu'on pourroit le tenter, avec assez de fondement, dans les attaques mêmes de l'hydrophobie.

HYDROPISIE, s. f. C'est une habitude du corps extrêmement dépravée, tant dans les parties que dans les fonctions, accompagnée d'une stagnation & d'un amas d'eau contre-nature, soit dans tout le corps, soit dans quelque cavité particuliere.

Cette maladie prend différents noms, suivant les parties qu'elle occupe. Celle qui est produite par un épanchement d'eau dans le bas-ventre, s'appelle *ascite*; celle de la tête se nomme *hydrocéphale*; celle du scrotum, *hydrocele*; celle de tout le corps se nomme *anasarque*; celle qui se forme au nombril, *hydromphale*;

celle qui attaque les cellules du corps graiſſeux, dans quelques parties ſeulement, ſe nomme *œdême :* on donne aux autres le nom des parties qui en ſont le ſiege, comme l'hydropiſie de la poitrine, du péricarde, de la matrice & des ovaires.

De l'Hydropiſie en général.

L'hydropiſie eſt preſque toujours la ſuite de la cachexie : ce ſont les mêmes cauſes qui produiſent l'une & l'autre maladie. L'hydropiſie cependant eſt un degré de plus qu'acquiert la maladie.

Les malades attaqués d'hydropiſie ſont, en général, pâles, ont le viſage de couleur plombée, de la difficulté de reſpirer, & de la toux : ils ſont ordinairement lâches, indolents, & dégoûtés de tout aliment; s'ils prennent quelques nourritures, quelque petite qu'en ſoit la quantité, & quelque peu propres qu'elles ſoient à donner des vents, le malade cependant s'en trouve enflé & diſtendu. Le repos eſt abſolument ſans humidité; leur ſommeil eſt court, fâcheux, accompagné d'oppreſſions : ils ſont ſujets au délire ; tout les chagrine & les inquiete : ils ſont perpétuellement dans la crainte de perdre la vie ; ſouvent la fievre lente ſe met de la partie. Les coliques, la ſoif, les dévoiements, les foibleſſes, les défaillances continuelles, & le gonflement général ou particulier, achevent de caractériſer cette maladie.

L'hydropiſie dépend de deux cauſes : la molleſſe & le relâchement des fibres, & la dépravation des liquides : ainſi tout ce qui peut donner occaſion à ces deux différents vices, peut être la cauſe de l'hydropiſie. Ce qui peut altérer la force des fibres, comme les exercices violents, la trop grande oiſiveté, un air épais, les paſſions vives, les évacuations exceſſives, les veilles immodérées, le travail forcé, la trop grande quantité de boiſſon aqueuſe, ſont autant de cauſes capables d'occaſionner le relâchement des fibres, & de faire naître une délicateſſe univerſelle ou particuliere, propre à détruire le jeu des ſolides. La dépravation des liquides peut être produite par un air chaud & humide,

ou froid & humide, par une nourriture grossiere & indigeste, par des excès dans le manger & dans le boire, par l'abus des liqueurs spiritueuses, & par une bonne partie des causes qui produisent le relâchement des fibres. Les obstructions des visceres peuvent aussi occasionner des épanchements : la circulation du sang étant foible & languissante, ce liquide s'engorge dans les veines; la sérosité s'en empare, & se répand dans tous les endroits où elle séjourne : c'est une des causes les plus prochaines de l'hydropisie.

Il y a deux choses à considerer dans le traitement de l'hydropisie : l'évacuation des eaux est l'indication la plus pressante ; le rétablissement des solides, & l'amélioration des liquides & leur dépuration, forment la seconde indication qu'on doit remplir.

On doit tenter l'évacuation des eaux, d'abord par les remedes apéritifs, propres à pousser aux urines, aux crachats ; 2° par les purgatifs, qui détournen par les selles une partie de la sérosité ; ce que l'on doit répéter jusqu'à ce que les eaux soient parfaitement évacuées, en donnant pendant trois jours les apéritifs, & purgeant le quatrieme, ou en unissant ensemble les apéritifs & les purgatifs : après quoi on doit encore continuer l'usage des apéritifs, mariés avec les remedes propres à donner du ressort & du ton aux parties, & à empêcher la reproduction des eaux. Nous allons traiter en particulier de chaque espece d'hydropisie, & prescrire les remedes propres à chacune d'elles.

De l'Hydropisie du Bas-Ventre.

Toutes les fois qu'il y a de l'eau amassée dans la cavité du bas-ventre, & qu'il y a une fluctuation marquée, on appelle cette hydropisie *ascite* : nous en avons traité fort au long à cet article. *Voyez* ASCITE.

De l'Hydrocéphale.

C'est l'hydropisie qui se forme dans la tête ; nous en avons fait mention à l'article Hydrocéphale. *Voyez* HYDROCÉPHALE.

De l'Hydrocele.

Quand la sérosité se trouve épanchée dans les bourses ou le scrotum, on appelle cette hydropisie *hydrocele*. *Voyez* HYDROCELE.

De l'Anasarque, ou de la Leucophlegmatie.

Quand l'hydropisie est universelle, c'est-à-dire, quand elle attaque toutes les parties extérieures du corps, on la nomme ANASARQUE, ou LEUCOPHLEGMATIE. *Voyez ces deux articles.*

De l'Hydromphale.

C'est l'hydropisie du nombril. *Voyez* HYDROMPHALE.

De l'Œdême.

Quand quelque partie du corps est tuméfiée, comme le visage, les mains, les pieds, on appelle cette espèce d'hydropisie *œdême.*

De l'Hydropisie de Poitrine.

Cette maladie est très-difficile à bien caractériser, parce que les signes qui l'annoncent se confondent avec la plupart de ceux des maladies de la poitrine. On la reconnoît cependant à la douleur & à la tumeur qui se forment à l'un ou à l'autre des bras, quelquefois à tous les deux; à une difficulté de respirer, qui commence au temps du sommeil, augmente pendant la nuit, & ne se calme qu'au jour. On entend aussi dans la poitrine, en appliquant l'oreille de très-près, & en agitant le malade, un bruit semblable au murmure des eaux, & une espèce de sifflement quand on appuie fortement sur les épaules du malade qui est debout, & qu'on les comprime de haut en bas.

Les causes de cette maladie sont les mêmes que celles de l'hydropisie en général, c'est-à-dire, le relâchement des solides, & la dissolution des liquides. Plusieurs causes peuvent y donner lieu, outre celles que nous avons rapportées à l'article HYDROPISIE: telles

ſont l'obſtruction du poumon, la mauvaiſe conformation de la poitrine, qui, étant trop étroite, gêne la circulation; la toux violente, qui produit quelque déchirement dans les vaiſſeaux, & occaſionne par-là un épanchement; un coup d'épée, ou un coup de feu dans la poitrine, qui facilitent l'épanchement de la ſéroſité.

Il n'y a point de maladie dont le traitement ſoit plus difficile que celui-ci; car les forces du malade ſont ſi épuiſées, il eſt ſi difficile aux remedes d'exercer une action immédiate ſur cette partie, que la guériſon en eſt la plupart du temps impraticable.

Quand l'hydropiſie ne fait que commencer, on peut mettre le malade à l'uſage de la boiſſon ſuivante:

Prenez, *De Racines de Patience ſauvage, une once & demie.*
De Chardon-Roland,
De Fraiſier, de chaque une once.
De Baies de Genievre, deux gros.
Des Feuilles d'Aigremoine & de Cerfeuil, de chaque une demi-poignée.
D'Arcanum-duplicatum, deux gros.

Faites bouillir le tout dans deux pintes & demie d'eau, pour réduire à deux pintes; paſſez la liqueur, & ajoutez-y

Une once & demie de Sirop des cinq Racines.

Le malade en prendra toutes les quatre heures un verre, trois fois par jour; ce qu'il continuera pendant huit jours.

On peut ſubſtituer à cette tiſane celle-ci, qui eſt plus ſimple:

Prenez, *De Racine de Patience ſauvage, une once & demie.*
Des Feuilles de Cerfeuil, une bonne poignée.
D'Arcanum-duplicatum, trois gros.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau, que vous réduirez à une & demie, pour prendre comme ci-deſſus; après quoi, on le mettra à l'uſage du vin qui ſuit:

Prenez, *Un Oignon de Scille, ou deux, de la peſanteur de deux livres,*

dont vous ôterez la peau; mettez-le sous une presse pour en extraire promptement la partie aqueuse; faites-le sécher ensuite au four pendant une heure; mettez-le ensuite dans un vase tenant trois pintes; versez dessus deux pintes de vin d'Espagne; bouchez bien le tout avec de la pâte, & laissez infuser la liqueur, pendant douze heures, sur des cendres chaudes; passez-la à travers d'un linge, pour en prendre quatre fois par jour deux cuillerées à bouche le matin à jeun; trois heures après, deux autres cuillerées; trois heures ensuite, une cuillerée; & enfin une derniere cuillerée après le même intervalle, en prenant un bouillon entre chaque prise. On peut manger le soir du potage, pourvu qu'il y ait très-peu de bouillon. Il faut mettre entre le dîné & les remedes une distance de trois heures.

On continuera ce vin pendant huit jours; après quoi, on prendra la potion suivante:

Prenez, *De Séné, deux gros.*

De Sel de Glauber, un gros.

Faites-infuser le tout, pendant la nuit, dans un verre d'eau bouillante. Passez le lendemain la liqueur par un linge avec expression, & dissolvez dans la liqueur,

De la Poudre Cornachine & de celle de Jalap, de chacune douze grains.

De Sirop de Nerprun, une once,

pour une potion à prendre le matin à jeun, en buvant par dessus, une heure après, un bouillon coupé, & une infusion légere de fleurs d'ortie blanche.

Il faut avoir attention, dans l'hydropisie de poitrine, de rendre toujours les remedes diurétiques, c'est-à-dire, d'exciter le cours des urines, le plus qu'il est possible, parce qu'il y a un rapport très-grand de la poitrine avec les voies urinaires. Après cette purgation, on fera prendre au malade les pilules suivantes:

Prenez, *De Racines de Serpentaire de Virginie, séchées & mises en poudre, un gros.*

De Gaïac, une once.

D'Arcanum-duplicatum, deux gros.

De Mercure doux, vingt-quatre grains.

D'Yeux d'Ecrevisses, un gros & demi.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop des cinq racines, pour faire des pilules de la pesanteur de douze grains, dont on prendra une toutes les deux heures.

Après l'usage de ces pilules, on repurgera le malade avec la potion ci-dessus.

Si tous ces remedes ne sont d'aucune efficacité, & que l'hydropisie subsiste toujours, il faut avoir recours à la ponction, c'est-à-dire à l'opération de l'empyême. On peut aussi appliquer aux jambes un séton pour détourner la sérosité des parties supérieures, un cautere à la nuque, ou des scarifications aux jambes.

S l'on vient à bout, par tous ces remedes, d'évacuer les eaux, on terminera le traitement par les remedes & la conduite indiqués pour la cachexie. *Voyez* CACHEXIE.

De l'Hydropisie du Péricarde.

Cette maladie est fréquente, difficile à connoître, & plus difficile à guérir.

Les causes prochaines sont des obstacles que trouve l'eau du péricarde à rentrer dans les voies de la circulation. La foiblesse du tissu des parties y contribue beaucoup : c'est ce que l'on voit arriver après les pleurésies, les asthmes, la phthisie, les inflammations du péricarde.

On reconnoît cette hydropisie à la difficulté qu'a le cœur de se contracter ; ce qui cause des palpitations, des tremblements, des défaillances, des syncopes. La respiration est très-difficile, sur-tout lorsque les malades se couchent sur les côtés : elle est plus facile, quand ils sont assis & appuyés un peu sur le dos. La toux est aussi un signe de cette maladie ; mais ce qui le détermine précisément, c'est la douleur & l'oppression sur la partie antérieure de la poitrine. Le pouls ordinairement est dur & vif ; & on apperçoit entre la troisieme, la quatrieme & la cinquieme côte, les flots de l'eau contenue dans le péricarde, lorsqu'il survient des palpitations.

L'unique ressource qui reste dans cette maladie dangereuse, c'est la ponction : on peut ouvrir le péricarde

dans l'espace qui est entre la troisieme & la quatrieme côte du côté gauche. A l'égard des remedes internes, ils ne sont, dans ce cas, d'aucune efficacité.

De l'Hydropisie de la Matrice & des Ovaires.

L'hydropisie de la matrice se distingue de celle du bas-ventre, en ce que la tumeur en occupe plus le fond; au lieu que l'ascite distend tout le bas-ventre également. En outre, dans l'hydropisie de la matrice, la malade n'a pas le visage pâle, & n'est pas si exténuée que dans l'hydropisie universelle: la langue n'est point seche, & la soif n'est pas si considérable, & tous les symptômes sont plus doux dans cette espece d'hydropisie: enfin on sent une fluctuation sourde; & la malade rend des eaux, de temps en temps, en assez grande abondance.

On pourra facilement distinguer l'hydropisie de la matrice d'avec la grossesse, si on fait bien réflexion sur tous les signes qui caractérisent la véritable grossesse, qui ne se rencontrent pas ordinairement dans cette maladie. La femme aura bien, à la vérité, le ventre enflé, & la suppression de ses mois, aussi-bien que pendant la grossesse; mais dans l'hydropisie, elle aura les mamelles flasques, mollasses & abattues: il n'y aura point de lait; elle ne ressentira aucun mouvement d'enfant au terme ordinaire, mais seulement un frottement d'eau agitée; elle aura une plus grande douleur & pesanteur au ventre, qui sera aussi tendu de tout côté, plus également en rondeur, & non pas si en pointe vers le devant, que s'il y avoit un enfant; son teint sera aussi bien plus mauvais que si c'étoit une vraie grossesse.

La guérison de cette hydropisie se fait avec les mêmes remedes que dans l'hydropisie du bas-ventre.

L'hydropisie des ovaires est assez difficile à connoître. On ne peut en juger que par un tiraillement que l'on ressent des deux côtés de la matrice, par un gonflement & une espece de fluctuation que l'on ressent à ces parties, & par la plupart des signes qui caracté-

risent l'hydropisie de matrice ; car il est bien rare que l'hydropisie de poitrine ne l'accompagne.

Le traitement est le même que celui de l'hydropisie ascite, excepté que les remedes doivent être plus doux & continués moins long-temps que dans l'hydropisie du bas-ventre. *Voyez* ASCITE.

De l'Hydropisie des grandes Levres.

Les femmes sont sujettes à avoir quelquefois les levres extérieures des parties honteuses tuméfiées par les eaux qui viennent de la matrice, & qui s'engorgent dans ces parties. Cette enflure est quelquefois si considérable, que les femmes ne peuvent point approcher les cuisses l'une de l'autre. Les femmes qui sont grosses de plusieurs enfants sont très-sujettes à cette indisposition, vers les derniers mois de leur grossesse.

Cette enflure des levres se reconnoît à leur grosseur, à leur transparence, qui les font ressembler à des vessies remplies d'eau.

On mettra la malade à l'usage d'une tisane faite avec

Des Racines de Chiendent,
De Patience sauvage, de chaque une once,

que l'on fera bouillir dans une pinte d'eau, pour réduire aux trois quarts. On y ajoutera

Un gros de Cryſtal minéral.

On fera prendre en même temps

Du Suc dépuré de Cresson & de Cerfeuil, de chaque une once,

dont le malade fera usage soir & matin. On y ajoutera même

Un gros de Sel de Duobus.

Si l'enflure subsiste toujours, & qu'elle soit considérable, qu'elle puisse même nuire à l'accouchement, on y donnera un coup de lancette, pour vuider les eaux ; & on fera plusieurs mouchetures.

HYPOCHONDRIAQUE, (*affection*) ou Passion hypochondriaque. C'est ainsi qu'on appelle une maladie compliquée ou composée de mille accidents extraordinaires. Elle attaque le genre nerveux ; son nom

lui vient de ce qu'elle exerce principalement ſon action dans la région du bas-ventre qu'on appelle *hypochondre*. *Voyez* VAPEURS HYPOCHONDRIAQUES.

HYSTÉRIQUE, (*affection*) ſe dit d'une maladie à laquelle les femmes ſont fort ſujettes, qu'on nomme *paſſion* ou *affection hyſtérique*, vulgairement *vapeurs*, ou *mal de mere*. (*Voyez* VAPEURS HYSTÉRIQUES.)



(J A U)

JAUNISSE, ſ. f. épanchement de bile ſur toute l'habitude du corps, qui change ſa couleur naturelle en jaune.

On connoît cette maladie aux ſignes ſuivants : premiérement, on apperçoit dans le blanc de l'œil une certaine couleur jaune, qui ſe répand, dans la ſuite, ſur toute la peau; l'urine eſt épaiſſe & d'un rouge foncé : elle teint le linge de couleur de ſafran, tandis que les excréments ſont pâles. A meſure que la maladie augmente, la ſalive devient jaunâtre, & le malade trouve un goût d'amertume dans tout ce qu'il mange. On ſent, outre cela, un reſſerrement, une preſſion & une tenſion violente à la partie du foie, des inquiétudes dans la poitrine, une difficulté de reſpirer, & une agitation extraordinaire dans tout le corps. Les malades éprouvent une eſpece de douleur mordicante à l'eſtomac, des dégoûts, des crudités, des inſomnies, de la triſteſſe & de la mélancolie.

On diſtingue la jauniſſe, en jauniſſe eſſentielle, & en jauniſſe accidentelle. Dans la premiere, le foie eſt obſtrué ou vicié, & la bile altérée; dans la ſeconde, ce n'eſt qu'un vice accidentel qui la produit, comme une douleur violente, une colique vive, des paſſions ſubites en bien & en mal.

Toutes les fois que le calibre des vaiſſeaux du foie eſt reſſerré, ou que la bile péche par quelque mauvaiſe diſpoſition, la ſécrétion s'arrête; elle reſte dans

le ſang & dans tous les vaiſſeaux du corps, au lieu de ſe porter dans ceux du foie: ainſi la cauſe immédiate de la jauniſſe eſſentielle, eſt l'obſtruction formée par la bile dans le foie; elle peut être occaſionnée, ſoit par le vice des ſolides, ſoit par le vice des liquides. Tout ce qui peut relâcher ou reſſerrer trop fortement les couloirs du foie, peut donner naiſſance à la jauniſſe, comme les exercices violents ou la trop grande oiſiveté, les veilles immodérées, ou le ſommeil trop long; les aliments échauffants, ou ceux qui ſont viſqueux & relâchants; le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, les purgatifs & les poiſons, ou les boiſſons aqueuſes, priſes chaudes & en grande abondance; l'augmentation des évacuations, comme les regles, les hémorrhoïdes; & les paſſions vives, comme le chagrin, la colere & la jalouſie. Tout ce qui peut vicier les humeurs peut occaſionner la jauniſſe, ſoit en épaiſſiſſant la bile, ſoit en la rendant trop âcre. Ainſi l'air groſſier & terreux, celui qui eſt ſec & vif, les aliments gluants ou trop âcres, le trop ou le trop peu d'exercice & de ſommeil, les évacuations arrêtées ou trop abondantes; les paſſions de l'ame, telles que celles que nous avons dites ci-deſſus; toutes ces cauſes peuvent produire l'épaiſſiſſement ou l'engorgement de la bile dans le foie, &, par conſéquent, la jauniſſe.

La premiere choſe que doit examiner celui qui traite une pareille maladie, c'eſt de faire attention à la cauſe qui l'a produite. Si ce ſont, par exemple, des purgatifs violents, des poiſons, une colique vive, ſpaſmodique, hémorrhoïdale ou venteuſe, des paſſions vives, comme la colere, la triſteſſe, la jalouſie, il y a toute apparence qu'elle provient d'un reſſerrement ſubit des conduits biliaires, qui ſont diſtribués dans la ſubſtance du foie. Dans ce cas, la premiere intention curative ſe réduit à relâcher les parties tendues, & à rétablir par ce moyen la ſécrétion naturelle de la bile. On commencera, en ce cas, par faire ſaigner le malade au bras une ou deux fois, ſelon la vivacité de la cauſe de la jauniſſe. On le mettra en même temps à l'uſage de la boiſſon ſuivante:

Prenez, *Des quatre grandes Semences froides, une once.*
De celles de Pavot,
De Chanvre, de chaque demi-once.

Pilez-les dans un mortier, en y ajoutant une pinte d'eau diſtillée de fleurs de tilleul; on y délayera enſuite

Six gros de Sirop de Pavot blanc.

Le malade en boira un verre toutes les quatre heures. La boiſſon ordinaire du malade ſera compoſée de petit-lait clarifié, pris en grande abondance. Les bains tiedes ſont auſſi indiqués en pareil cas, pour détendre & relâcher les parties ſolides. On appliquera en même temps à l'extérieur, ſur la région du foie, une veſſie remplie de lait chaud, que l'on renouvellera deux fois par jour; ce que l'on continuera pendant cinq ou ſix jours.

On obſervera cependant, ſi ce ſont des purgatifs violents qui ont occaſionné la jauniſſe, de faire paſſer beaucoup d'huile d'amandes douces, pour empâter les parties âcres de ces médicaments.

Quand on aura fait uſage, pendant le temps preſcrit, des remedes ci-deſſus, on fera prendre au malade, pour dégager la bile qui doit être engorgée dans le foie, les eaux dépurées de Paſſy, ou l'apozême ſuivant :

Prenez, *Des Racines d'Oſeille,*
De Polypode de Chêne, de chaque une once.
Des Feuilles d'Aigremoine & de Scolopendre, de chaque une demi-poignée.
D'Arcanum-duplicatum, un gros.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-ſetiers d'eau, pour réduire à pinte; vous paſſerez la liqueur, & y ajouterez

Une once de Sirop des cinq Racines.

Le malade prendre un verre de cette boiſſon toutes les deux heures, en continuant l'uſage des bains, juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement guéri. La boule de mars médicamenteuſe, priſe en guiſe de thé, peut ſuppléer

à la tiſane ci-deſſus, & aux eaux dépurées de Paſſy.

Il faut remarquer que ſi le malade eſt agité d'inſomnie pendant ſa jauniſſe, & que les remedes n'operent point aſſez promptement, on peut lui faire prendre, le ſoir en ſe couchant, quinze gouttes anodines dans une cuillerée de vin, ou un demi-gros de thériaque. On peut auſſi lui appliquer ſur le foie, ou ſur le creux de l'eſtomac, le liniment ſuivant:

Prenez, *De Thériaque, demi-once.*
D'Huile de Muſcade, quinze gouttes.
De Safran,
De Camphre, de chaque un demi-gros.

Mêlez le tout enſemble exactement, pour s'en ſervir deux fois par jour. On ne négligera point, pendant toute la cure, de faire prendre beaucoup de lavements avec l'eau de riviere & un tiers d'huile d'olive, & quelquefois avec du lait chaud & un gros ou deux de baume tranquille. Voilà tout ce que l'on doit faire dans la jauniſſe accidentelle.

A l'égard de celle qui eſt eſſentielle, elle exige une conduite plus ſuivie, pour parvenir à la guériſon. Il faut d'abord lever les obſtructions des conduits biliaires & des vaiſſeaux qui ſervent à la ſécrétion de la bile, &, en ſecond lieu, rétablir la circulation du ſang, dont la lenteur occaſionne les engorgements & les obſtructions.

Pour ſatisfaire à ces intentions, on mettra d'abord le malade à l'uſage de la tiſane ſuivante:

Prenez, *De Racines de Dent-de-Lion,*
De Cerſifi, de chaque une once.
De Feuilles de Chicorée ſauvage, une bonne poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-ſetiers d'eau, pour réduire à pinte. Ajoutez-y
Une demi-poignée de Fenouil.
Un gros de Sel de Mars de Riviere.

Le malade continuera cette boiſſon pendant huit jours. Il en prendra un verre le matin, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir. Pour tiſane, il fera uſage d'une

infusion très-légere de fleurs de marrube blanc, à laquelle on ajoutera, sur une pinte, quinze grains de nitre; ce que l'on continuera pendant tout le traitement. On aura soin ensuite de purger le malade avec une tisane royale pendant deux jours, en mettant un jour d'intervalle entre chaque purgation; après quoi, le malade se mettra à l'usage des eaux minérales de Sedlitz, ou de Passy de la seconde source, ou de Vichy, dont il boira deux pintes par jour dans la matinée, en ajoutant, pendant les derniers jours, sur deux pintes de ces eaux, une demi-once de sel de Seignette, & un demi-gros de terre foliée de tartre.

On recommande pour boisson ordinaire, dans cette maladie, la semence d'ancolie, bouillie dans le vin blanc; la décoction d'argentine dans de l'eau. On peut se mettre, par exemple, à l'usage de l'apozême suivant:

Prenez, *Des Racines de Chélidoine,*
De Fraisier, de chaque une once.
De Polypode de Chêne, une demi-once.
De Feuilles d'Argentine,
De Chardon-Marie, de chaque une demi-poignée.
De Semence d'Ancolie, deux gros.

Faites bouillir le tout dans trois chopines de vin blanc, pour réduire à pinte.

Ajoutez ensuite
Du Suc dépuré d'Endive, deux onces.
De Sirop des cinq Racines, une once & demie.

Le malade prendra un verre de cette décoction toutes les quatre heures.

Après l'usage de ces remedes suivis, on fera prendre les bains domestiques pendant huit ou dix jours, selon la force du malade, & l'état de la maladie; après quoi, on le mettra à l'usage des pilules qui suivent:

Prenez, *De la Crême de Tartre,*
De la Cochenille, de chacune demi-gros.
De Savon de Venise, trois gros.

Pilez le tout dans un mortier, pour en faire quarante-huit pilules. La dose est de six pilules, trois fois par

jour. Quand ces pilules feront finies, fi l'obftruction du foie n'eft point diminuée, & fi la jauniffe fubfifte toujours, on aura recours aux pilules fuivantes

Prenez, *De Savon de Venife, deux gros.*
De Safran, demi-gros.
De la Gomme Ammoniaque,
D'Æthiops minéral, de chaque un gros.
De Safran de Mars apéritif, deux gros.

Pilez le tout dans un mortier avec de la gomme adraganth, pour faire des pilules de huit grains. Le malade en prendra fix, deux fois par jour.

L'ufage des eaux minérales, continué pendant long-temps, telle que les eaux de Forges, de Paffy, de Sedlitz, eft d'un très-grand fecours pendant cette maladie; mais, comme il arrive fouvent que ces remedes font trop difpendieux, on y fuppléera par l'eau minérale qui fuit:

Prenez, *Du Tartre martial foluble,*
De Sel de Glauber, de chaque une once.
De l'Eau de Riviere ou de Fontaine, cinq pintes.

Faites bouillir le tout enfemble, jufqu'à diminution du cinquieme de la liqueur. Retirez enfuite le vaiffeau du feu; paffez la liqueur, & laiffez-la refroidir pour le befoin.

Il faut obferver de purger le malade, pendant tout le traitement de cette maladie, tous les huit jours. On pourra même lui faire prendre deux grains d'émétique en lavage, fi les forces le permettent, & s'il y a des naufées, des envies de vomir, & une grande amertume à la bouche.

Les lavements font auffi d'une très-grande efficacité dans cette maladie, parce qu'ils humectent & délayent la bile qui eft épaiffie.

Quand on aura fait ufage de tous les remedes indiqués ci-deffus, & que le foie fera fuffifamment dégagé, il faudra pour lors fortifier les parties, en faifant ufage des remedes corroborants: telle eft, par exemple, une infufion de parties égales de feuilles de véronique & de mille-feuille dans de l'eau, dans laquelle

on plongera trois fois de suite un fer rouge. On passera cette boisson, & on la gardera pour son usage. Au bout de huit jours de l'usage de cette infusion, on prendra l'opiat qui suit :

Prenez, *D'Extrait d'Absinthe,*
De Fumeterre, de chaque deux gros.
D'Enula-Campana, un gros.
De Safran de Mars astringent, demi-once.
De Fiel de Bœuf, épaissi en consistance de miel, deux gros.
De Rhubarbe en poudre,
De Quinquina, de chaque un gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour un opiat, dont on prendra gros comme une noisette une demi-heure après ses repas.

On peut prendre, au lieu de cet opiat, gros comme une noisette de confection hyacinthe, ou d'extrait de genievre, avec lequel on mêlera deux scrupules de quinquina en poudre pour chaque prise.

On aura soin de se purger, avant l'usage de cet opiat.

Quand la jaunisse résiste à ces remedes, il faut pour lors que l'obstruction du foie soit totalement formée; auquel cas, il faut avoir recours aux remedes appropriés à cette maladie. *Voyez* OBSTRUCTION DU FOIE.

Le régime est une des choses les plus essentielles dans le traitement de cette maladie; l'exercice, & surtout celui du cheval, conviennent beaucoup : les liqueurs spiritueuses & les aliments échauffants sont très-nuisibles. *Voyez* RÉGIME DES MALADIES CHRONIQUES.

ICTERE, s. m. maladie ainsi appellée, parce que toute la peau est jaune.

On donne aussi le nom d'*ictere blanc* ou de *jaunisse blanche* aux pâles-couleurs.

On appelle *ictere noir*, celui dont la couleur paroît d'abord d'un jaune clair, ensuite d'un jaune plombé, livide & basané. *Voyez* JAUNISSE, PALES-COULEURS.

ILIAQUE. (*passion*) C'est une douleur très-aiguë qu'on sent particuliérement dans l'intestin iléon, comme

une corde qui ſerreroit le ventre, & qui eſt accompagnée d'une conſtipation totale, d'une enflure de l'abdomen, de vomiſſements fréquents & ſi conſidérables, qu'on rend ſouvent les excréments par la bouche. Cette maladie s'appelle *volvulus*, *chordapſe* & *colique de miſéréré*, à cauſe des vives douleurs qu'on ſouffre. *Voyez* COLIQUE DE MISÉRÉRÉ.

IMPERFORATION : vice de conformation aux parties génitales des femmes. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

IMPUISSANCE, ſ. f. Elle eſt dans l'homme ce qu'eſt la ſtérilité dans la femme, c'eſt-à-dire, un défaut d'habileté à la propagation de l'eſpece.

On reconnoît l'impuiſſance au défaut d'érection complette, à l'éjaculation d'une ſemence trop liquide, au défaut de conformation de la verge, qui peut être trop petite, au deſſéchement ou à l'appauvriſſement des teſticules, & enfin au défaut de progéniture, après pluſieurs coïts répétés avec une femme bien conſtituée. *Voyez* STÉRILITÉ.

Les cauſes de l'impuiſſance peuvent venir, ou du défaut des ſolides ou des liquides, du défaut de conformation, de quelque tumeur, inflammation, abcès, ulcere, ou corps étrangers, ou enfin de l'épuiſement. Quand les fibres ſont trop tendues, trop deſſéchées, que leurs canaux ſont obſtrués, comme dans un âge avancé, ou dans la vieilleſſe, elles s'oppoſent à la génération. Quand les ſolides, au contraire, ſont ſi lâches, qu'ils ne peuvent broyer comme il faut la matiere de la ſemence, la graiſſe ſupplée à la liqueur prolifique, qui devient ſans action, &, par conſéquent, incapable d'engendrer; c'eſt ce que l'on voit arriver dans les perſonnes qui ſont trop graſſes. Les liquides peuvent produire l'impuiſſance, toutes les fois qu'ils ſont trop épaiſſis, ou trop diſſous. On voit arriver le premier cas dans les perſonnes qui ſont attaquées de quelque vice écrouelleux, vénérien, qui fixe la lymphe, & lui donne un ſi grand degré d'épaiſſiſſement, qu'elle eſt incapable de pénétrer dans les couloirs propres à former la ſemence. Le dernier cas ſe rencontre

parmi ceux qui font uſage des liqueurs ſpiritueuſes, qui ſont attaqués du ſcorbut, ou de quelques fievres qui jettent le ſang & les humeurs dans la diſſolution. La mauvaiſe conformation des parties de la génération contribue directement à l'impuiſſance, comme le défaut des teſticules, la privation d'une partie de la verge, des véſicules ſéminaires, par quelque tumeur, abcès, ulcere, ou la préſence de quelques corps étrangers qui bouchent le canal, & interceptent le paſſage de la ſemence, comme on le voit dans les carnoſités, dans la pierre, ſur-tout lorſqu'il s'en engage quelqu'une dans le canal de l'uretre.

Pour guérir l'impuiſſance, il faut examiner la cauſe qui l'a produite. Si elle vient de la roideur des fibres, comme dans les vieillards ou dans les hommes trop maigres, il faut avoir recours à la ſaignée, aux bains tiedes, aux boiſſons aqueuſes, abondantes, aux lavements, & continuer l'uſage de ces boiſſons & de ces bains pendant quinze jours, en obſervant un régime exact, en ſe nourriſſant des chairs des vieux animaux, de poiſſons de mer, & en faiſant un exercice convenable. Au reſte, ces remedes deviennent aſſez inutiles, quand on eſt dans un âge trop avancé : ils ne peuvent convenir que dans les tempéraments où la trop grande ſéchereſſe eſt la cauſe ſeule de l'impuiſſance.

Quand l'impuiſſance eſt produite par le relâchement des fibres, comme dans les perſonnes très-graſſes, & dans celles qui ſont extrêmement délicates, qui s'épuiſent à la moindre fatigue, qui ſont molles & lâches au travail, il faut recourir aux remedes propres à donner du reſſort aux parties: telles ſont d'abord les eaux ferrugineuſes, telles que les eaux de Forges, de Paſſy, que l'on continuera pendant un mois, pendant lequel temps on prendra l'opiat ſuivant:

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*
D'Abſinthe, de chaque une once.
De Racines de Serpentaire de Virginie en poudre, deux gros.
Du Ginſeng pulvériſé, un gros & demi.

De Sang-Dragon,
De Bol d'Arménie, de chaque un gros.
De Safran de Mars aſtringent, demi-once.
De Fiel de Bœuf, épaiſſi en conſiſtance de miel, deux gros.
De Cochenille pulvériſée, un gros & demi.

Mêlez le tout enſemble avec une ſuffiſante quantité de ſirop de myrte aſtringent, pour en prendre un demi-gros ſoir & matin, en buvant par deſſus un verre d'eau minérale.

On aura ſoin de faire beaucoup d'exercice à cheval, de dormir peu, de reſpirer un air ſain, comme celui de la campagne, de boire ſon vin pur, ou avec très-peu d'eau, de faire même uſage du vin d'abſinthe après ſes repas, de ſe diſſiper continuellement l'eſprit, & de ne point mener une vie oiſive. On aura l'attention de ne jamais faire maigre, & de ſe purger tous les quinze jours, juſqu'à ce qu'on s'apperçoive de quelque changement.

Si l'on obſerve bien toutes ces choſes, on pourra ſe diſpenſer de faire uſage de l'opiat ci-deſſus.

Quand l'impuiſſance vient du vice des liquides qui péchent par épaiſſiſſement ou par diſſolution, on emploie les remedes que nous avons preſcrits dans ces deux differents cas. (*Voyez* ÉPAISSISSEMENT & DISSOLUTION.) On reconnoît les vices des liquides, produits par l'épaiſſiſſement, par le tempérament gras & bouffi, la groſſeur des parties, la pâleur du viſage, par un amas de pituite, des peſanteurs, des laſſitudes dans les membres, des mal-aiſes, des bâillements, des maux de tête, des envies fréquentes de dormir, &c. La diſſolution des liquides ſe reconnoît à un tempérament ſec, aux hémorrhagies fréquentes, aux ſueurs abondantes, aux écoulements d'urine copieux, à l'amaigriſſement général du corps, à l'odeur très-fétide de l'haleine, des excréments, des ſueurs & des urines, aux accès de fievre fréquents, & même à la fievre lente, aux douleurs vagues par tout le corps, aux enflures des bras, des mains & des pieds, &c.

L'impuiſſance occaſionnée par le défaut de conformation,

tion eſt incurable, ſur-tout ſi elle vient de la privation des teſticules, des véſicules ſéminaires, de la vergè, en partie ou en entier.

Quand l'impuiſſance eſt occaſionnée par une tumeur, une inflammation, un abcès, un ulcere, on y remédie par les remedes qui conviennent aux tumeurs, aux inflammations, aux abcès, aux ulceres. *Voyez ces différents articles, & les ſignes qui les caractériſent chacun en particulier.*

Si ce ſont des carnoſités, ou des pierres engagées dans le canal, qui s'oppoſent à la ſortie de la ſemence, on emploiera les remedes indiqués aux articles CARNOSITÉ & PIERRE.

L'impuiſſance occaſionnée par l'épuiſement, ſe reconnoît aiſément par les ſignes ſuivants : ſi l'on a fait des exercices violents, & que l'on ait abuſé de ſes forces avec les femmes; ſi l'on s'eſt refuſé la nourriture ſolide, & propre à donner des forces au corps; ſi l'on eſt d'un tempérament délicat; ſi l'on reſſent des foibleſſes & des défaillances continuelles; ſi l'on a le pouls foible & petit, que l'on ſente des peſanteurs dans les bras & dans les jambes, & un abattement conſidérable.

On remédiera à cet épuiſement en prenant des nourritures choiſies, telles que le bouillon, le potage au gras, les ſoupes au riz, la chair de bœuf, de mouton, la volaille; & l'on fera uſage, pour boiſſon, d'une eau ferrée, dans laquelle on mettra la moitié de bon vin de Bourgogne. On prendra après ſes repas deux ou trois cuillerées du vin de quinquina décrit à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC; & on ſe mettra à l'uſage de l'opiat ſuivant :

Prenez, *D'Extrait de Genievre, deux onces.*
De Quinquina en poudre, deux gros.
De Racine de Genſeng pulvériſée, deux gros.
De Canelle en poudre, un gros & demi.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop d'écorce de citron, pour faire un opiat, dont on prendra un demi-gros avant ſes repas.

Après l'uſage de cet opiat, on fera faire des bouillons conſommés avec de la tranche de bœuf, un vieux

coq, la moitié d'une perdrix, que l'on fait bouillir jufqu'à ce que le tout foit réduit en un bouillon fort & nourriffant. On prendra trois de ces bouillons par jour, en continuant en même temps l'ufage de l'opiat ci-deffus, qu'on fera renouveller. On prendra en même temps la décoction fuivante :

Prenez, *De Racines de Genfeng, lavées & ratiffées, & dont on aura coupé les extrémités, deux gros.*

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, réduite à trois demi-fetiers, que l'on boira dans la journée en plufieurs verres, à quatre heures de diftance l'un de l'autre.

Un demi-grain d'opium, le matin ou le foir, eft propre pour ranimer les forces abattues, pour rendre plus vigoureux auprès des femmes.

Si l'on fe fent échauffé de l'ufage de ce remede, il faut le fufpendre. On ne doit efpérer de guérifon de l'épuifement, qu'autant qu'on fe ménagera pendant l'ufage de tous ces remedes, que l'on fera peu d'exercice, point d'excès, & qu'on demeurera dans la tranquillité & le repos convenable. *Voyez* ÉPUISEMENT, & le Dictionnaire de Chirurgie pour les impuiffances que l'opération peut guérir.

INCONTINENCE D'URINE, f. f. écoulement d'urine, involontaire, & fouvent infenfible. Elle differe de la ftrangurie & de la dyfurie, dans lefquelles on rend l'urine par jets, ou goutte à goutte, involontairement & fréquemment, mais avec douleur.

Les enfants & les vieillards font fort fujets à cette maladie, ainfi que les femmes après les accouchements laborieux.

Les caufes de l'incontinence d'urine font, ou le relâchement des folides, ou la diffolution des liquides. On voit des preuves de la diffolution des liquides dans les abcès ou les ulceres formés dans cette partie, & des corps étrangers qui s'y trouvent; dans le diabetes, qui s'annonce par une très-grande foif, une chaleur ardente dans la poitrine, l'abattement des forces, la fievre lente, & un écoulement involontaire & copieux d'urine. *Voyez* DIABETES.

Quand l'incontinence d'urine eſt occaſionnée par le ſimple relâchement des ſolides, ſi c'eſt à la ſuite d'un accouchement laborieux ou de l'opération de la taille, qui laiſſe dans les femmes le conduit de la veſſie extrêmement dilaté, cette maladie ſe guérit d'elle-même. On peut cependant employer en même temps les remedes ſuivants :

Prenez, *De Racine de grande Conſoude, une once.*
De Feuilles de Sanicle & de Mille-feuilles, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſetiers; le malade en boira un verre de trois heures en trois heures, en prenant l'opiat qui ſuit :

Prenez, *De Conſerve de Roſes, une demi-once.*
De Coings, deux gros.
De Sang-Dragon, un gros.
De Cochenille, un gros & demi.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop de myrte, pour un opiat, dont la doſe eſt de demi-gros avant les repas.

On appliquera à l'extérieur un cataplaſme fait avec
Des Feuilles de Sanicle & de Mille-feuilles, de chaque une poignée.
Des Fleurs de Sumac, deux pincées,
bouillies dans une chopine de vin rouge, à laquelle on ajoutera
Deux gros de Sel de Saturne,
pour faire un cataplaſme que l'on appliquera chaudement ſur les parties, trois fois par jour. On pourra expoſer les parties des femmes à la vapeur de cette décoction, & en injecter même dans le vagin, & dans la verge chez les hommes.

Quand tous ces remedes ne ſont d'aucune efficacité, & que l'écoulement eſt incurable, il faut avoir recours aux inſtruments convenables qui compriment les parties, & empêchent l'écoulement de l'urine. Si cependant les hommes ou les femmes, qui ſont ſujets à cette indiſpoſition, n'en ſont pas grandement incommodés, il vaut mieux qu'ils la ſupportent, que de

tenter aucun remede. On peut cependant faire à l'extérieur des bains aromatiques, avec la ſauge, le pouliot, le romarin, la marjolaine, l'origan, bouillis dans du vin rouge, & appliqués ſur la partie. On peut auſſi faire des fumigations avec l'encens, la myrrhe, le maſtic, que l'on jette ſur un réchaut plein de feu, & dont on reçoit la vapeur. Il faut faire attention cependant de ne point employer les remedes preſcrits ci-deſſus avec trop de précipitation, & de purger tous les huit jours le malade, pour détourner par cette voie les urines, qui pourroient ſe jetter ſur quelque partie eſſentielle à la vie.

Quand l'incontinence d'urine vient de la paralyſie du col de la veſſie, il faut la traiter comme une paralyſie particuliere, quoiqu'elle ſoit ſouvent incurable. (*Voyez* PARALYSIE.) Si cette indiſpoſition vient de quelque abcès ou ulceres qui aient rongé les parties, on emploiera les remedes convenables. (*Voyez* ABCÈS *&* ULCERE.) Il en eſt de même de l'incontinence d'urine, occaſionnée par quelque pierre engagée dans le canal de la veſſie: on y remédie par les remedes contre la pierre. *Voyez* PIERRE.

INCUBE, ſ. m. *ou* COCHEMAR. C'eſt une eſpece d'oppreſſion nocturne ſi grande, qu'on ne peut ni reſpirer, ni parler, ni ſe remuer, quelque envie qu'on en ait. Les ſens ſont étonnés & engourdis. L'imagination en eſt troublée : le patient croit qu'une perſonne s'eſt jettée ſur ſa poitrine pour l'étouffer, ou qu'il eſt accablé par un peſant fardeau. *Voyez* COCHEMAR.

INDIGESTION, ſ. f. mauvaiſe coction des aliments dans l'eſtomac, digeſtion difficile & dépravée, d'où réſultent des crudités, ſoit acides, ſoit alkalines. Cette maladie eſt la même que la foibleſſe d'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Le vulgaire entend ordinairement par indigeſtion, un défaut de coction dans l'eſtomac, qui ſurvient à la ſuite de quelque grand repas, ou après avoir mangé des aliments de difficile digeſtion.

Cette maladie s'annonce par des peſanteurs d'eſtomac, des feux qui montent à la tête, des rapports

aigres ou d'œufs pourris, des rots, des nauſées, quelquefois des vomiſſements, des coliques, & le dévoiement.

L'indigeſtion eſt quelquefois ſi conſidérable, que l'eſtomac n'a point la force de ſe ſoulever, ni de produire les différents ſymptômes que nous venons de rapporter, qui ſont autant de preuves des efforts qu'il fait pour ſe débarraſſer du poids qui le charge. Auſſi voit-on dans ce cas les perſonnes attaquées d'indigeſtion, tomber tout-à-coup ſans connoiſſance, ſans mouvement, comme ſi elles étoient frappées d'apoplexie. Il faut bien ſe donner de garde, en pareille occaſion, de prendre le change & de faire ſaigner le malade; car il périroit ſur le champ : nous avons dit comment il falloit s'y prendre, dans ce cas, à l'article Apoplexie. (*Voyez* APOPLEXIE.) On y trouvera auſſi les ſignes qui diſtinguent la véritable apoplexie d'avec l'indigeſtion.

A l'egard de l'indigeſtion qui ſe caractériſe par les ſignes que nous avons rapportés ci-deſſus, voici le traitement qu'elle exige : on fera prendre au malade quelques taſſes de thé bien chaud, ou une boiſſon faite avec une décoction de feuilles de véronique; on donnera en même temps des lavements, pour tâcher d'attirer pas bas les matieres qui cauſent l'indigeſtion. Quand on aura bu une certaine quantité de thé ou de véronique, ſi les rapports & tous les accidents ſubſiſtent, on donnera au malade l'émétique en lavage, en obſervant de lui faire boire beaucoup d'eau chaude; &, le ſoir de l'émétique, on lui fera prendre la potion ſuivante:

Prenez, *D'Eau de Camomille,*
De Mélilot, de chaque une once.
De Fleurs d'Orange. trois gros.
De Sirop de Pavot blanc, demi-once.

Mêlez le tout enſemble pour une potion, qu'on prendra en une doſe, le ſoir en ſe couchant.

Le lendemain on continuera la décoction de véronique, en prenant quelques bouillons & un peu de potage, à moins qu'il n'y ait de la fievre, auquel cas, on obſervera une diete rigoureuſe : on aura ſoin de purger

le malade au bout de deux jours, afin d'entraîner les crudités qui pourroient ſe trouver dans l'eſtomac; on lui fera prendre le ſoir de la médecine la même potion que ci-deſſus: on ne négligera pas les lavements tous les jours. Après la purgation, on ſera attentif à ne vivre que de nourritures légeres, & à prendre avant ſes repas une cuillerée à café d'élixir de propriété, que nous avons décrit à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC. Au bout de quelques jours, le malade ſe repurgera, s'il ſent encore quelques rapports & quelques dégoûts.

Quelquefois l'indigeſtion ſe trouve accompagnée de colique d'eſtomac: on la traite pour lors comme cette ſeconde maladie l'exige. *Voyez* COLIQUE D'ESTOMAC.

Il arrive ſouvent que l'indigeſtion n'eſt point auſſi manifeſte que nous venons de le dire, c'eſt-à-dire que les accidents ne ſont pas ſi graves, & qu'on ſent ſeulement une lenteur dans la digeſtion, accompagnée de quelques rots & de rapports aigres. On peut en ce cas empêcher l'indigeſtion de ſe former, en prenant quelque choſe de chaud, comme une ou deux cuillerées à bouche d'élixir de Garus ou de propriété, ou un demi-verre de vin d'abſinthe, ou de ratafia de noix, décrit à l'article COLIQUE VENTEUSE. Si ces remedes ne réuſſiſſent point, il faut recourir à la méthode décrite ci-deſſus.

INDISPOSITION. *Voyez* LASSITUDE.

INFLAMMATION, ſ. f. Elle conſiſte dans une preſſion & un frottement du ſang des arteres arrêté dans les plus petits vaiſſeaux, accompagnée de chaleur, d'ardeur, d'âcreté, & d'une rougeur qui ſurvient aux parties externes du corps.

Les ſignes de l'inflammation ſont les ſuivants; 1° on ſent un embarras, une peſanteur dans la partie: bientôt après, on y ſent de la chaleur, de la rougeur & de l'ardeur; après quoi, il ſurvient des douleurs de différente nature, lancinantes, pongitives, gravatives: inſenſiblement les ſymptômes augmentent, juſqu'à ce qu'enfin ils ſe diſſipent. Souvent l'inflammation eſt accompagnée de fievre, ſur-tout lorſqu'elle eſt conſidé-

rable, & de friſſons plus ou moins fréquents. Quand l'inflammation eſt interne, on s'en apperçoit par la ſenſibilité très-grande de la partie, par la chaleur, la ſoif conſidérable, la ſéchereſſe des crachats, l'urine qui eſt rouge & enflammée, & par des douleurs très-vives.

Toutes les parties du corps ſont expoſées à l'inflammation, ſur-tout celles qui ſont entourées de vaiſſeaux ſanguins : tels ſont les muſcles, les glandes, les membranes, les viſceres, la graiſſe, &c.

Les cauſes de l'inflammation ſont, ou prochaines, ou éloignées. La cauſe prochaine eſt l'engorgement du ſang dans les vaiſſeaux capillaires, produit, ou par la trop grande quantité de ſang, ou par ſa chaleur, ſon épaiſſiſſement & le relâchement des ſolides : ainſi tout ce qui peut augmenter la quantité, la chaleur & l'épaiſſiſſement du ſang, peut exciter l'inflammation ; tels ſont un froid vif & ſubit, une chaleur exceſſive, un air épais & groſſier ; des aliments pris ſen trop grande abondance, ou ceux qui ſont d'une nature échauffante, comme les ragoûts épicés, ſalés ; la nourriture gluante & viſqueuſe, comme les légumes anciens, les farineux ; l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes & des boiſſons à la glace, des purgatifs violents, des poiſons, les mouvements & les grands exercices, la tenſion, la contorſion des membres, les veilles immodérées ; la ſuppreſſion de quelques évacuations, comme les hémorrhoïdes, les regles, la tranſpiration, les urines ; la ſuppreſſion des fievres maltraitées, & l'oubli des ſaignées habituelles ; les paſſions vives, les coups, les chutes, les brûlures, l'action des corps tranchants ou piquants, les frottements trop longs & trop continués, les ligatures & les vives démangeaiſons.

L'inflammation eſt interne ou externe. On diſtingue aiſément l'inflammation externe de celle qui ne l'eſt pas, parce qu'elle eſt apparente, & que les ſignes ſont extérieurs.

Quand il ſe forme une inflammation dans le corps, elle eſt univerſelle ou particuliere. L'inflammation particuliere ſe connoît, parce que les accidents ſe réuniſſent à quelque partie ; au lieu que, dans l'inflam-

mation univerſelle, ils ſont répandus par tout le corps. Nous avons traité de l'inflammation univerſelle à l'article Fievre inflammatoire. (*Voyez* FIEVRE INFLAMMATOIRE.) Nous traiterons ci-après de l'inflammation en particulier.

Quand tous les ſignes que nous avons décrits ci-deſſus ſe trouvent en total ou en partie, on peut raiſonnablement en conclure qu'il ſe forme une inflammation, c'eſt-à-dire, que le ſang trouvant une réſiſtance dans ſon paſſage, s'accumule dans les vaiſſeaux, y produit des engorgements, & y cauſe les accidents précurſeurs de l'inflammation : ainſi, toutes les fois que le ſang s'amaſſe dans quelque partie, il cherche, par les efforts qu'il occaſionne à la nature, à ſe faire un paſſage.

Quand, par le moyen des remedes & des efforts de la fievre, cet engorgement ſe diſſipe, & que le ſang, auparavant arrêté & fixé dans la partie, commence à circuler, on appelle cet état la réſolution : c'eſt la maniere la plus douce & la plus ſalutaire de diſſiper les inflammations.

Si ce même ſang eſt ſi engorgé qu'il ne puiſſe point remuer dans les routes de la circulation, parce qu'il eſt trop épais, ou parce que les vaiſſeaux ont perdu leur reſſort, il ſe fait pour lors une fermentation dans la partie, les ſoufres du ſang s'exaltent, les principes ſe décompoſent ; & le ſang amaſſé, ainſi que les vaiſſeaux qui le contiennent, dégénerent en ſuppuration, & cette eſpece d'inflammation ſe termine par un abcès.

Quelquefois la chaleur du ſang eſt ſi vive, la force des vaiſſeaux ſi conſidérable, que la partie engorgée ſe trouve totalement privée de ſon humidité, & qu'il ſe forme pour lors un deſſéchement des parties qui les rend ſquirrheuſes, & par conſéquent incapables d'aucune altération.

Enfin, quand la nature n'eſt point aſſez forte pour produire une réſolution prompte & néceſſaire, ou une ſuppuration critique, ou que l'inflammation n'a pu dégénérer en ſquirrhe, la nature pour lors eſt totalement vaincue ; les vaiſſeaux ſont ſans mouvement, les humeurs ſans action, & la mortification des parties

s'enſuit ; c'eſt ce qu'on appelle *gangrene*, qui eſt l'état le plus fâcheux dans lequel le malade puiſſe ſe trouver, & la fin de l'inflammation la plus funeſte.

On voit par ce que nous venons de dire, que l'inflammation exige différents traitements, ſuivant les différents états par où elle paſſe. *Voyez* MALADIES AIGUES.

Dans les premiers temps de l'inflammation, c'eſt-à-dire, dans ceux où l'on peut encore eſpérer la réſolution, il faut mettre en uſage les ſaignées, pour empêcher le ſang de ſe porter avec vivacité dans la partie : celles que l'on fait dans les parties éloignées, ſont toujours les plus ſalutaires, comme au pied dans les inflammations de la tête, & au bras dans celles des parties inférieures. On doit en même temps preſcrire au malade beaucoup de boiſſons délayantes, des lavements en grande abondance, des cataplaſmes émollients & réſolutifs ſur la partie, & généralement tout ce qui peut donner de la fluidité au ſang, & le faire circuler avec plus de facilité. On reconnoît que l'inflammation eſt encore ſuſceptible de réſolution, quand tous les ſignes que nous avons dit ci-deſſus ſubſiſtent, tels que la tenſion, la chaleur, la douleur, l'ardeur, les battements, & que le pouls eſt dur, prompt & ſerré.

Quand, dans l'inflammation intérieure, la fievre eſt beaucoup moins forte, que les ſymptômes diminuent, que cependant le malade ſent une peſanteur, un battement conſtant & fréquent, un poids accompagné de douleurs, & qu'il ſe forme enſuite une eſpece de fievre lente, on doit préſumer que la ſuppuration eſt faite. Quand à l'extérieur on voit, outre ces ſignes, la partie blanchir, devenir plus mollette, s'élever en pointe, pour lors l'abcès eſt formé, & l'inflammation ſe traite comme une ſuppuration. *Voyez* ABCÈS, SUPPURATION.

Si l'inflammation a dégénéré en ſquirrhe, on s'en apperçoit par la ceſſation ſubite de tous les accidents, par une douleur ſourde & une peſanteur à la partie, & par une eſpece de difficulté & d'embarras aux mouvements qui s'enſuivent : on apperçoit auſſi en même

temps une dureté & une eſpece de tumeur plus ou moins dure, qui occupe la partie où étoit l'inflammation. Cette maladie pour lors exige le même traitement que le ſquirrhe. *Voyez* SQUIRRHE.

On reconnoît la préſence de la gangrene, à la ceſſation ſubite & totale de tous les accidents, à un pouls petit, intermittent, accompagné de foibleſſe & de défaillance, à l'abolition du ſentiment dans la partie, quand l'inflammation eſt intérieure, & à la lividité, à la molleſſe des chairs, jointe à leur défaut de mouvement : quand elle eſt extérieure, il faut ſuivre la méthode que nous avons preſcrite dans la gangrene. *Voyez* GANGRENE.

Après avoir traité de l'inflammation en général, nous allons parcourir ſes différentes eſpeces, qui ſont ou le phlegmon, ou l'éryſipele, ou l'apoſtême.

De l'Inflammation phlegmoneuſe.

On appelle *phlegmon* une inflammation accompagnée de chaleur immodérée contre nature, avec tumeur ou ſans tumeur, & qui occupe un eſpace plus large & plus profond ; c'eſt par-là qu'il differe de l'éryſipele, qui n'eſt qu'une inflammation de la peau, ſans aucune profondeur. La couleur de la peau dans le phlegmon eſt plus rouge, & plus jaune dans l'éryſipele. Le phlegmon reſte toujours dans le même endroit, & parcourt ſes différents temps avec lenteur : dans l'éryſipele, c'eſt tout le contraire. L'éryſipele excite une chaleur plus vive, & le phlegmon eſt plus ſouvent accompagné de fievre. Quand on comprime l'éryſipele, la couleur diſparoît, & revient ſur le champ. Le phlegmon eſt plus dur & plus ferme, & ne change point de couleur.

On reconnoît l'inflammation phlegmoneuſe à un gonflement qui s'étend en largeur & en profondeur ; la partie eſt dure, rouge ; on y ſent une chaleur plus vive que dans toutes les autres inflammations ; les douleurs s'annoncent avec élancement. Cette inflammation parcourt ſes temps avec lenteur : elle n'eſt

point ſujette à tourner en ſuppuration, à moins qu'elle ne ſoit mal traitée ; & pour lors elle produit un mauvais pus, & qui eſt très-diſpoſé à former des ulceres. Cette inflammation attaque communément les parties charnues & ſpongieuſes, comme les bras, les jambes, & quelquefois la face, beaucoup plus rarement les cuiſſes & le reſte du corps.

Les cauſes de cette inflammation ſont à peu près les mêmes que celles de l'inflammation en général.

Quand le phlegmon eſt accompagné des ſignes que nous venons de rapporter, il faut, dans le commencement, employer la ſaignée au bras & au pied, que l'on répétera pluſieurs fois, ſelon la force du malade & la vigueur de l'inflammation : on lui fera boire pour tiſane, une décoction d'une demi-poignée de chiendent, d'une pomme de reinette coupée en quatre, & des fleurs de mauve & de guimauve, de chaque une pincée, le tout dans cinq demi-ſetiers d'eau, pour réduire à pinte, en mettant dans chaque verre de cette tiſane une cuillerée de ſirop de nénuphar. On peut faire uſage du petit-lait clarifié avec une cuillerée de ſirop de violette ; c'eſt une boiſſon auſſi utile qu'agréable en pareil cas. Les lavements que l'on prendra, de trois en trois heures, ſeront faits d'eau de riviere, ou d'une décoction d'herbes émollientes, comme la pariétaire, la mauve & la guimauve, dont on mettra une poignée de chaque dans deux pintes d'eau. Les lavements compoſés avec la graine de lin & le ſon, à la doſe d'une demi-poignée de chaque dans une pinte d'eau, auxquels on ajoutera un demi-verre d'huile d'olive, ſont d'une très-grande efficacité. Les perſonnes qui ne pourront point s'aſſujettir aux boiſſons ci-deſſus, ſe contenteront de faire une tiſane compoſée d'une demi-poignée de graine de lin, enveloppée dans un linge, & bouillie dans une pinte d'eau.

Après l'uſage de ces boiſſons, des ſaignées & des lavements, on prendra l'apozême qui ſuit :

Prenez, *De Feuilles de Bourrache, de Poirée & de Chicorée blanche, lavées & coupées, de chacune une demi-poignée.*

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau commune, que vous réduirez à une pinte ; paſſez enſuite la liqueur avec une légere expreſſion, & ajoutez

De ſirop de Nenuphar, une once.

La doſe eſt d'un verre tiede, de trois en trois heures.

Quand on aura pratiqué tous ces remedes, on pourra tenter les remedes réſolutifs, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. On peut, par exemple, appliquer ſur la partie la fomentation ſuivante :

Prenez, *Des Racines de Sceau de Salomon,*
De Bardane, de chaque une once.
De Biſtorte, coupées & briſées dans un mortier, demi-once.
De Feuilles d'Hyſſope,
De Cerfeuil, de chaque une poignée.
De Lierre terreſtre, deux poignées.
De Fleurs de Camomille,
De Mélilot,
De Sureau, de chaque une bonne pincée.

Mêlez le tout ſucceſſivement dans deux pintes d'eau bouillante, obſervant de couvrir le vaiſſeau, pour éviter la trop grande évaporation. On appliquera toutes ces plantes chaudement ſur la partie affectée, ce que l'on renouvellera pluſieurs fois par jour.

Si l'on aime mieux, on ſe contentera de faire bouillir des fleurs de ſureau dans du vin blanc, qu'on appliquera comme ci-deſſus. L'emplâtre de frai de grenouille, auquel on ajoutera, ſur deux gros, vingt grains de camphre, peut auſſi être appliqué avec ſuccès.

Si le phlegmon eſt intérieur, les cataplaſmes ſont inutiles ; il faudra, après les premieres ſaignées & l'uſage des remedes que nous avons preſcrits d'abord, avoir recours à l'apozême qui ſuit :

Prenez, *De Racines de Chicorée ſauvage, une once.*
De Patience ſauvage, demi-once.
De Feuilles d'Aigremoine,
De Cerfeuil, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, réduites à trois chopines.

Ajoutez-y *De Nitre purifié, quinze grains.*
De Sirop de Capillaire, une once,
pour un apozême, dont on prendra un verre toutes les quatre heures.

Il faut observer de ne point faire usage de cette boisson, avant que la fievre ne soit beaucoup diminuée, & que les accidents soient moins violents; car autrement elle enflammeroit le sang, & augmenteroit la maladie.

Les bouillons & la diete sont les mêmes que dans les maladies aiguës. *Voyez* RÉGIME & MALADIES AIGUES.

Quand le phlegmon est léger, qu'il n'est point accompagné de fievre, & que les accidents ne sont pas considérables, les saignées, les boissons doivent être moins fréquentes; & on doit passer plus promptement à l'usage des remedes résolutifs, comme les apozêmes & les fomentations ci-dessus.

On ne doit songer à purger le malade, que quand l'inflammation est totalement tombée, que la fievre est beaucoup moindre, & que la plupart des accidents sont dissipés; encore doit-on choisir des purgations douces, afin de ne point irriter les fibres, qui sont déja dans une action trop vive.

Quand, malgré tous les remedes que nous venons d'indiquer, le phlegmon ne peut point se résoudre, il dégénere en suppuration, en squirrhe ou gangrene. *Voyez le traitement de ces différents articles.*

Il faut observer que dans l'inflammation phlegmoneuse, comme dans toutes les autres, quoique toute l'indication se borne à rafraîchir & à tempérer le sang, il ne faut pas faire usage des boissons trop fraîches ou glacées, parce que le contact seul de ces boissons peut fixer le sang, & par conséquent augmenter l'inflammation. On doit être aussi réservé sur la trop grande quantité des boissons aqueuses, parce qu'elles relâchent les solides, & favorisent par-là l'engorgement du sang.

De l'Inflammation érysipélateuse.

Cette espece d'inflammation est accompagnée d'un

frémiſſement dans la peau, de douleur & de ſentiment de peſanteur : inſenſiblement il s'éleve une tumeur qui prend un accroiſſement ſi prompt, que la ſurpeau en eſt toute cuiſante. La couleur en eſt jaunâtre, & ſouvent elle ſe tranſporte d'une partie à une autre.

Nous avons donné à l'article précédent les ſignes qui diſtinguent cette eſpece d'inflammation d'avec le phlegmon, & on en trouvera le traitement à l'article Eryſipele. *Voyez* ERYSIPELE.

De l'Inflammation apoſtémateuſe.

On reconnoît cette inflammation, parce qu'elle eſt plus circonſcrite, que l'engorgement du ſang n'eſt pas ſi étendu, & qu'il forme comme une eſpece de nœud ou de tumeur ronde & ramaſſée : elle arrive ſur-tout dans les parties charnues & glanduleuſes, & elle eſt très-ſujette à tourner en ſuppuration.

On doit employer, dans le commencement de cette inflammation, tous les remedes indiqués dans le phlegmon : les ſaignées mêmes doivent être plus précipitées, & les délayants doivent être pris en plus grande abondance, parce que la marche de cette inflammation eſt beaucoup plus rapide. Quand, malgré ces ſoins, on ne peut point en obtenir la réſolution, & que la tumeur tourne en ſuppuration, on a recours pour lors aux remedes indiqués aux articles ABCÈS & SUPPURATION.

De l'Inflammation de la Gorge & des Amygdales.

Quand l'inflammation attaque différentes parties du corps, le traitement n'en devient pas différent ; elle prend ſeulement des noms appropriés aux parties qu'elle affecte : celle qui ſe déclare aux amygdales ou à la gorge, s'appelle *angine*, *eſquinancie*, ou *inflammation de la gorge & des amygdales*. *Voyez* ANGINE & ESQUINANCIE.

Des Inflammations de Poitrine.

Les inflammations qui ſurviennent à la poitrine ſont

très-dangereuſes, ſelon les différentes parties qu'elles affectent. Nous en avons traité aux articles PÉRIPNEUMONIE, PLEURO-PNEUMONIE, FLUXION DE POITRINE, MAMELLES ENFLAMMÉES.

Des Inflammations du Bas-Ventre.

Preſque toutes les parties du bas-ventre ſont ſujettes à l'inflammation. Nous avons traité de celle du foie à l'article HÉPATITE. Celles de l'eſtomac, des inteſtins, des reins, de la veſſie, n'exigent aucun traitement différent de celui que nous avons indiqué ci-deſſus. (*Voyez* INFLAMMATION *en général & en partilier.*) On doit ſeulement faire un plus grand uſage des lavements, des cataplaſmes & des fomentations: on doit auſſi être beaucoup plus réſervé ſur l'uſage des purgatifs, dans ces inflammations, que dans les autres.

Des Inflammations de la Tête.

Le ſang eſt ſujet à former des engorgements dans les différentes parties de la tête, comme le cerveau, le cervelet, & les membranes qui recouvrent ces viſceres. *Voyez* MANIE, FOLIE, DÉLIRE, PHRÉNÉSIE, PARAPHRÉNÉSIE, APOPLEXIE SANGUINE.

Des Inflammations des Parties externes.

Les parties externes ſont expoſées aux inflammations plus ſouvent que toutes les autres; mais le danger en eſt moins grand, parce qu'on eſt plus à portée d'y appliquer les remedes, & parce que le voiſinage de la peau & de l'air extérieur en favoriſe le ſuccès. On a traité de ces eſpeces d'inflammations aux articles ERYSIPELE, BOUTON, TUMEUR, ABCÈS, BRULURE, PLAIE, BLESSURE, PETITE-VÉROLE & ROUGEOLE. *Voyez* auſſi le Dictionnaire de Chirurgie.

INOCULATION, ſ. f. C'eſt une méthode par laquelle on communique la petite-vérole aux enfants & aux adultes.

On a raiſon de dire que la petite-vérole eſt un des plus cruels fléaux de l'humanité. De tous les hommes

que la mort enleve annuellement par tant de maladies différentes, celle-ci en moiſſonne environ la quatorzieme partie; &, de ceux qui en ſont attaqués, près d'un ſeptieme périt, du moins dans certaines contrées.

C'eſt un germe deſtructeur que preſque tous les hommes portent dans leur ſang, qui eſt toujours prêt à ſe développer, & qui, ſemblable à un monceau de poudre, n'a beſoin que de la plus petite étincelle pour produire un embraſement funeſte. Plus on differe de payer ce tribut à la nature, plus on court de dangers, lorſqu'elle l'exige. Si quelquefois cette maladie reſte pluſieurs années dans une ſorte d'inaction, il en eſt d'autres où ſa fureur ſemble ſe ranimer, & où elle fait d'affreux ravages. Alors, preſque toux ceux qu'elle atteint en ſont frappés mortellement, & les autres triſtement défigurés, & pour la plupart portent toute leur vie les marques de ſa malignité. Ceux qui ne l'ont point encore eue, ſont obligés de fuir au loin; &, malgré leurs précautions, ils n'éprouvent que trop que la fuite ne les garantit point de cette cruelle ennemie. La crainte même qui les agite, ſemble rendre ſes traits plus sûrs & plus envenimés.

Cette triſte peinture, qui n'eſt malheureuſement que trop reſſemblante, nous ne la faiſons point pour exercer notre plume, mais pour diſpoſer les eſprits à réfléchir attentivement ſur les avantages d'une pratique, dont l'objet eſt d'affranchir l'humanité de ces cruels ravages. Plus le ſujet eſt important, plus on doit ſentir la néceſſité de ne conſulter en cela que la raiſon & les faits, non ceux qu'alléguent vaguement des gens faciles à ſe prévenir, ou que conduiſent des motifs que nous ne voulons point approfondir, mais ceux qui ſont fondés en preuve, qui, ayant été publiés à la face des oppoſants, & n'en ayant pas même été contredits, portent un caractere ſuffiſant d'authenticité. Quel homme, un peu touché du bien du genre humain, voudroit s'expoſer à encourir le reproche de s'être décidé ſur une matiere de cette nature ſans avoir peſé les raiſons de part & d'autre, & d'avoir retardé, par un contradiction

tradiction opiniâtre, les progrès d'une invention qui peut rendre annuellement à la société plusieurs milliers de citoyens?

L'histoire nous apprend que l'inoculation a été long-temps en usage chez les Grecs & les Turcs, avant que de passer en Europe; & les Anglois la pratiquerent les premiers avec tant de succès, que le roi George I la fit faire à ses enfants. Les Allemands, sur-tout les habitants d'Hanovre, d'Onolsbac & de Pyrmont, ont suivi depuis son exemple.

Il s'est trouvé quelques auteurs Anglois & François qui ont condamné cette méthode, comme préjudiciable au genre humain, & tout-à-fait contraire au Christianisme; mais leurs objections ont été depuis long-temps réfutées par des personnes aussi recommandables par leur sçavoir que par leur piété.

La méthode dont nous parlons a pour elle l'expérience, qui est le meilleur guide que l'on puisse suivre dans les sciences. Quant à nous, nous sommes si fort éloignés de regarder l'inoculation comme préjudiciable, que nous la croyons, au contraire, extrêmement salutaire au genre humain; car la petite-vérole provient, selon nous, d'une matiere pestilentielle qui se mêle avec le sang dès le moment que l'homme est conçu, & qui se manifeste plutôt ou plus tard, selon les sujets: le plutôt même est le meilleur; car cette maladie est souvent funeste aux personnes d'un âge avancé, ensorte qu'on diroit que son poison croît avec l'âge. Il semble que c'est-là la raison qui fait que la petite-vérole est plus favorable aux enfants qu'aux adultes. Si donc on procure la petite-vérole bénigne à un enfant, tandis qu'il est encore jeune, & qu'on purge le sang du venin qui l'infecte, tandis qu'il est encore en petite quantité, il n'est pas douteux qu'on peut garantir un grand nombre d'enfants, non-seulement des symptômes malins dont, pour l'ordinaire, elle est accompagnée, mais encore de la mort qui en est souvent la suite. Cette maladie est souvent mortelle, lorsqu'elle provient d'une infection naturelle; au lieu que lorsqu'on la procure par art, & qu'on a soin de pré-

parer le malade, elle eſt moins violente. Ces raiſons ſont plus que ſuffiſantes pour convaincre de l'utilité de cette méthode; & toutes celles que nous pourrions alléguer ne ſerviroient de rien auprès des gens paſſionnés.

Quelque favorable que ſoit cette méthode, & quelqu'avantage qu'il en doive réſulter pour la ſociété, elle a eu bien de la peine à être adoptée des François; &, après pluſieurs épreuves qui ont été preſque toutes favorables, elle eſt encore retombée parmi eux en diſcrédit.

Il eſt certain qu'il y a des objections très-fortes contre cette méthode: il eſt, par exemple, poſſible de donner la petite-vérole à quelqu'un qui ne l'auroit jamais eue, & de lui cauſer en même temps la mort. Cette réflexion ſeule ſuffit pour détourner tout le monde de ſe faire inoculer. On peut dire de plus, que l'inoculation ne préſerve point d'une rechute, & qu'il eſt très-poſſible que quelqu'un qui a été inoculé, ait une ſeconde fois la petite-vérole; auquel cas cette méthode deviendroit inutile, & même abuſive, puiſqu'elle ne préſerveroit pas le malade des maux dont on veut le garantir. On peut encore objecter que, ne ſçachant pas dans quel état eſt la perſonne qu'on veut inoculer, ne connoiſſant pas parfaitement la nature du virus vérolique, & ne ſçachant pas ſi le ſujet dont on l'a tiré eſt ſain, il pourroit ſe faire qu'on inſinueroit en même temps quelqu'autre virus caché, ou du ſcorbut, ou de la groſſe vérole, qui, venant à ſe développer avec celui de la petite-vérole, pourroit produire un contraſte dangereux, rendre valétudinaire & infirme le malade pour le reſte de ſes jours. Enfin on peut repréſenter qu'il y a des années où les épidémies ſont ſi bénignes, qu'il ne meurt preſque perſonne de la petite-vérole, auquel cas l'inoculation eſt tout-à-fait inutile; & qu'il y a au contraire des temps où cette maladie eſt ſi funeſte, que tout le monde en meurt, & que, dans cette occaſion, il ſeroit téméraire d'inoculer quelqu'un, parce qu'il eſt vraiſemblable que l'état de l'atmoſphere influe beaucoup ſur les maladies. De plus,

on ſçait qu'il y a des inſtants où notre corps paroît en ſanté, & où cependant il eſt le plus près de la maladie : ſi par haſard on inoculoit dans ce temps, il eſt certain qu'on développeroit d'un côté le germe de la petite-vérole, & de l'autre celui de la maladie dont on eſt menacé.

Quoi qu'il en ſoit, on réfute ces objections par un calcul bien ſimple, par lequel on fait voir que, de quatre-vingt-onze perſonnes inoculées, il peut en mourir une ; & qu'au contraire, dans la petite-vérole naturelle, il en meurt un ſeptieme ; ce qui fait environ treize ſur le même nombre. Il n'y a point de réponſe ſatisfaiſante contre cet argument ; & il ſuit de-là que l'inoculation de la petite-vérole eſt, pour l'Etat & pour le Gouvernement, une très-bonne pratique, & que l'on devroit la mettre en uſage pour ſauver un plus grand nombre de ſujets. Mais en même temps, comme il peut en mourir par cette méthode, il n'eſt point également avantageux au particulier de la pratiquer, puiſqu'il peut être le malheureux ſur lequel le ſort tomberoit.

Les Turcs, les Indiens, les Perſes, les Anglois pratiquent cette méthode avec ſuccès depuis très-long-temps ; mais tous ces peuples le font avec des précautions qui deviennent eſſentielles pour la réuſſite. Les attentions les plus néceſſaires dans la pratique de l'inoculation regardent le choix des ſujets ; car il en eſt qu'on peut admettre à l'inoculation, & d'autres à qui on doit la refuſer. Quand on trouve quelqu'un cacochyme, d'un tempérament ſcorbutique, ſujet à quelque maladie particuliere, on ne doit point l'inoculer ; il faut attendre qu'il ſoit parfaitement guéri de ſa maladie, pour pouvoir enſuite pratiquer cette méthode. Les ſujets que l'on veut inoculer doivent être ſains, n'avoir aucun vice vénérien, ſcorbutique, cancéreux ou écrouelleux, en un mot, aucune maladie apparente.

L'âge du ſujet n'eſt pas moins eſſentiel : les adultes ont ordinairement la peau plus dure, le tempérament moins ſain que les enfants ; &, par cette raiſon, l'on doit choiſir l'âge de quatre ou cinq ans, comme celui

qui eſt le plus avantageux pour faire cette opération. Quelques médecins cependant prétendent que l'intervalle depuis cinq ans juſqu'à l'âge de puberté, approche le plus des heureuſes diſpoſitions propres à l'inoculation; & l'on a obſervé qu'il eſt mort moins de perſonnes de cet âge que de tout autre : ainſi c'eſt à ſept, huit, neuf & dix ans, que l'on pratique cette méthode avec plus de ſûreté. Il eſt aiſé de ſentir que, paſſé cet âge, l'inoculation devient de moins en moins avantageuſe; les paſſions, le travail, la bonne chere & les débauches de diverſes eſpeces, commencent à communiquer au ſang une âcreté peu propre à cette opération. Cependant ceux qui ſe trouveroient fortement expoſés à contracter cette maladie, ne doivent point héſiter à ſubir l'inoculation; elle leur ſera toujours plus favorable que la maladie naturelle; car il eſt évident que le danger de celle-ci augmente en même proportion.

La ſaiſon de l'année demande encore une conſidération ſpéciale: le printemps eſt, ſans contredit, la plus favorable. Cette opinion eſt bien contraire au préjugé du vulgaire, qui prétend que la chaleur la plus forte eſt favorable pour cette maladie. On n'inocule à Conſtantinople que dans l'hiver & le printemps; & l'on a remarqué que la petite-vérole eſt bien plus fâcheuſe dans les pays chauds que dans les tempérés. La température de l'automne ſemble être faite, ainſi que le printemps, pour l'exécution de cette méthode; mais, comme on eſt plus diſpoſé dans l'automne aux maladies que dans tout autre temps, il n'eſt pas étonnant que l'on préfere le printemps.

A l'égard de la conſtitution, c'eſt un fait remarquable que ceux qui promettent le plus de vigueur, ne ſont pas ordinairement ceux à qui l'inoculation eſt la plus favorable; on peut remarquer que les perſonnes ſur qui la petite-vérole a fait le plus de ravage, ſont aſſez ſouvent d'un tempérament très-puiſſant & robuſte; il ſemble que la force naturelle du corps ſe tourne contre elle-même, comme l'ont obſervé pluſieurs médecins. Les perſonnes modérément délicates promettent à l'inoculation de plus heureux ſuccès. Les gens bilieux,

ſanguins & phlegmatiques y ſont peu propres, ou du moins ne doivent pas y être admis ſans des préparations convenables.

Comme la nourriture des enfants eſt très-ſaine, & ordinairement de la meilleure eſpece, il ne faut qu'une légere préparation pour le germe de la petite-vérole: c'eſt pourquoi nous leur ordonnons ſeulement deux fois un léger purgatif, uniquement pour leur dégager les inteſtins; ce qu'on fera avec la manne, ou ſeule, ou jointe à une légere infuſion de ſéné. Quand le ſujet eſt d'un tempérament un peu trop ſanguin, il faut le ſaigner un jour ou deux avant l'opération.

A l'égard des adultes, il eſt abſolument néceſſaire qu'ils vivent d'un grand régime, qu'ils boivent tous les matins une pinte de petit-lait pendant une quinzaine de jours, & qu'ils prennent en même temps des lavements, qu'ils ne mangent point de viande: ils doivent vivre de ſoupe au riz, de légumes au jus, tels que les épinards, des choufleurs, des artichauds, point d'œufs, & très-peu de vin; après quoi, on peut leur faire faire une ſaignée, leur donner une ou deux purgations quelques jours avant de les inoculer, en continuant toujours le régime ci-deſſus.

Toutes les fois qu'on trouve des ſujets qui ont beſoin d'une grande préparation, on peut être preſque sûr que leur ſanté eſt altérée. Il eſt inutile de tenter ſur eux une opération, parce qu'il eſt preſque conſtant qu'elle ne tournera point à bien; car, parmi les avantages qui ſuivent cette méthode, ç'en eſt un conſidérable, que le corps qui doit recevoir le virus varioleux ſoit parfaitement ſain, & ait toutes ſes forces: or les ſaignées & les purgations ne manquent jamais de diminuer ces dernieres.

Quant aux perſonnes du ſexe, on doit les inoculer trois ou quatre jours après leurs regles, quoiqu'il ſoit aſſez ordinaire de voir arriver cet écoulement dans quelque période que ce ſoit de la maladie, ſans aucun danger pour la malade.

Quelques légeres éruptions cutanées ſur le viſage ou ſur le corps ne doivent pas diſſuader d'entreprendre

l'opération ; car elles n'y mettroient aucun obſtacle, & elles n'ajouteroient rien au danger.

Maniere de faire l'Inoculation.

On tord d'abord un morceau de fil fin, en forme d'un gros fil à coudre ; &, lorſqu'une petite-vérole bénigne commence à ſécher ſur le viſage, on paſſe ce fil à travers d'une puſtule mûre, ſur le bras ou ſur la cuiſſe, après l'avoir piquée avec une aiguille. On le renferme ainſi, fort imbibé de virus, dans une petite boîte bien cloſe : au bout de dix heures, on peut faire l'opération.

On fait d'abord, avec le ſcalpel, une inciſion longitudinale d'environ un pouce ſur le bras, à l'endroit où l'on fait ordinairement les cauteres, ſe contentant d'entamer la peau, ſans la pénétrer. On applique ſur cette bleſſure légere un morceau du fil dont nous venons de parler ; on le couvre d'une compreſſe & d'un emplâtre, & on enveloppe le tout d'une bande, pour les empêcher de tomber. Cet appareil reſte ainſi pendant une quarantaine d'heures, après leſquelles on le leve, & on panſe la plaie tous les jours avec les mêmes emplâtres digeſtifs & ſimples.

Il eſt une autre maniere d'inoculer, plus facile & plus ſûre : on ſe procure un enfant qui ait la petite-vérole naturelle, ou dont les boutons ſont en pleine ſuppuration : on plonge une lancette à ſaigner dans ces boutons, à la profondeur de trois ou quatre lignes ; puis incontinent on prend le bras de la perſonne qu'on veut inoculer ; &, à l'endroit où l'on pratique ordinairement les cauteres, on introduit la lancette imbibée du pus variolique entre la peau & l'épiderme, de la longueur de quatre à cinq lignes : enſuite, en retirant, on a ſoin de poſer le pouce ſur la lancette près de l'inciſion, afin de retenir le pus variolique dans la petite plaie ; on réitere la même opération à un demi-pouce de diſtance. Cette maniere d'inoculer ne demande aucun panſement, & ſe fait ordinairement au grand air.

L'inciſion n'indique aucun changement les trois ou

quatre premiers jours ; mais, vers le cinquieme, elle commence à donner des indices manifeſtes de l'approche du mal ; ſes bords commencent à blanchir, & ſont environnés d'un rouge qui annonce l'inflammation.

On ſent auſſi, vers ce temps, des douleurs dans les aiſſelles ; ce qui eſt un ſymptôme aſſez favorable, & l'un des premiers. Vers le ſeptieme, quelquefois plus tôt, on eſt pris d'un friſſon, & même d'un tremblement, avec une peſanteur de tête dans ſa partie antérieure, accompagnée d'une rougeur dans le viſage. Au premier ou ſecond jour du mal déclaré, il ſurvient quelques vertiges qui ſont ſuivis d'une ſueur abondante, pendant que les urines ſont d'une couleur de limon ; mais, vers le troiſieme jour, cette couleur ſe change en celle d'une ſéroſité blanche avec un ſédiment blanc ; ce qui eſt occaſionné par les ſymptômes dont nous avons parlé.

Les choſes arrivées à ce point, l'éruption ne doit pas tarder, car elle ſuit ordinairement de près cette derniere urine : dans cet état, il n'eſt pas néceſſaire d'ordonner ni ſaignée, ni émétique ; il ne faut, dans ce temps, que donner une priſe de poudre d'yeux d'écreviſſes, ſeule, ou jointe à une petite portion de nitre auſſi en poudre. Il ſurvient aſſez ſouvent, parmi les premiers ſymptômes, un vomiſſement qui ne ceſſe que lorſque l'éruption eſt achevée : un lavement donné une ou deux fois, ſuivant la circonſtance, le calme preſque toujours. Quand, dans ce période, il ſurvient un léger délire, on ne doit en tirer aucune conſéquence. Si l'éruption eſt précédée de quelques mouvements convulſifs, au lieu de ſaignée, on appliquera un véſicatoire à la nuque. Dans quelque période de la maladie que ce ſoit, l'hémorrhagie eſt réputée un bon ſigne. L'éruption achevée, les inciſions commencent à verſer de la matiere purulente, & en d'autant plus grande quantité, qu'elle approche plus de la maturité. Les puſtules étant ſeches, la ſaleté extérieure qui pénetre la peau, & ſouvent juſqu'à la membrane adipeuſe, commence à ſe ſéparer, & laiſſe une plaie nette,

& qui verſe encore du pus, à proportion de ſa grandeur : on la termine par les voies ordinaires.

Quant au régime qu'on doit obſerver, on ne doit manger qu'une fois de la viande, juſqu'à l'éruption ; mais on ne doit ſe nourrir que des farineux & des racines, ſuivant les différentes ſaiſons de l'année. On ſe tiendra le ventre libre par des lavements tous les jours, ou par le moyen de quelques pommes cuites qu'on mangera. Lorſque les puſtules ſont ſéchées, on doit donner un médicament légérement purgatif, & le réitérer peu de jours après. Après cela, on fera faire une ſaignée au malade. Enfin, la petite-vérole étant terminée, on le purge deux ou trois fois.

INQUIÉTUDES, ſ. f. plur. C'eſt un mal-aiſe général, une eſpece d'agitation intérieure & de bouillonnement dans le ſang, qui excitent le malade à ſe remuer, à changer de place, pour donner du cours au ſang & aux humeurs qui circulent avec peine.

La cauſe immédiate de cette maladie eſt un commencement d'engorgement du ſang dans les vaiſſeaux, produit par ſon épaiſſiſſement, ſa quantité, ou la foibleſſe des vaiſſeaux. Ainſi tout ce qui peut relâcher les fibres, comme la molleſſe, l'oiſiveté, un air épais, un ſommeil trop long, l'uſage des boiſſons aqueuſes & chaudes, les bains tiedes, la grande chaleur, peuvent donner des inquiétudes. Tout ce qui peut épaiſſir le ſang, & en augmenter la quantité, comme l'excès dans le manger, le défaut d'exercice, les aliments épais & viſqueux ; l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, des acides, comme la limonade ; des fruits cruds ou cuits, comme les groſeilles, les cериſes ; la ſuppreſſion des regles, des hémorrhoïdes, de la tranſpiration, des ſaignées habituelles ; les paſſions de l'ame, comme le chagrin, la triſteſſe, la jalouſie, peuvent auſſi occaſionner cette indiſpoſition ; la préſence de quelques corps étrangers qui gênent la circulation, comme les pierres de la veſſie, un ſquirrhe dans le ventre, des obſtructions, & la groſſeſſe : c'eſt pourquoi les femmes enceintes ſont ſujettes aux inquiétudes, à meſure qu'elles avancent dans leur groſſeſſe.

Quand on connoît la cause qui produit les inquiétudes, il est facile d'y porter remede. En général, on peut faire saigner le malade une fois au bras, lui faire prendre quelques lavements, diminuer sa nourriture, & en faire un choix convenable, lui faire faire de l'exercice, lui donner de la dissipation, & suivre ce que nous avons prescrit à l'article AGITATION.

INSECTES. *Voyez* MORSURE DES INSECTES.

INSOMNIE, s. f. privation du sommeil, ou veille immodérée.

Toutes les fois que l'on se sent agité pendant la nuit, & que l'on n'a aucune disposition au sommeil, on appelle cet état *insomnie*. On en distingue de deux sortes, celle qui vient dans l'état de santé, & celle qui accompagne les maladies.

La cause immédiate de l'insomnie dans l'état de santé, est l'agitation des nerfs du cerveau, & leur trop grande sensibilité : ainsi tout ce qui peut tendre les nerfs, augmenter le mouvement du sang, peut produire l'insomnie ; tels sont les aliments échauffants, le trop grand usage du vin, des liqueurs spiritueuses, & des boissons échauffantes, comme le café, le thé, les ratafias & les élixirs, les exercices violents & les veilles immodérées, les passions vives, comme le chagrin & la colere.

On remédie facilement aux insomnies, quand elles dépendent de quelques-unes de ces causes : il suffit, pour y réussir, de cesser l'usage des choses qui peuvent avoir occasionné cette indisposition. Si, malgré ces précautions, on ne réussissoit pas à la guérison, on commenceroit par saigner le malade au bras ; on lui feroit prendre des lavements tous les jours, les bains tiedes, des boissons aqueuses abondantes, & tous les soirs le julep qui suit :

Prenez, *D'Eau de Laitue, quatre onces.*
De Sirop de Pavot blanc, demi-once,

pour prendre le soir en une dose, en se couchant.

Si ce julep ne réussit point, on donnera l'émulsion suivante :

Prenez, *Quatre Amandes douces, pelées dans l'eau chaude.*
Des quatre Semences froides majeures, deux gros.
Des Semences de Pavot, un gros & demi.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, en verſant peu à peu deſſus un grand verre d'eau.

Ajoutez-y enſuite
De Laudanum liquide de Sydenham, quinze gouttes,

pour une doſe, à prendre à l'heure du ſommeil.

La poudre ſuivante eſt auſſi très-efficace pour calmer en pareil cas:

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviſſes en poudre, deux gros.*
De Cinabre factice, un demi-gros.
Du Tartre vitriolé, un gros.
De Camphre purifié, vingt grains.

Mêlez le tout avec une ſuffiſante quantité de thériaque, pour faire des bols de la groſſeur de vingt-quatre grains. Le malade en prendra deux le matin en ſe levant, & deux en ſe couchant, pendant pluſieurs jours.

Les inſomnies ſe déclarent quelquefois dans les perſonnes ſujettes aux vapeurs hypochondriaques ou hyſtériques. La potion ſuivante convient très-bien en ce cas:

Prenez, *Des Eaux d'Armoiſe,*
De Méliſſe ſimple, de chaque deux onces.
De la Poudre de Caſtoréum, vingt grains.
De Sirop de Karabé, ſix gros.

Mêlez le tout enſemble, pour une potion que l'on prendra le ſoir en ſe couchant. Dans la journée, le malade prendra une infuſion de fleurs de tilleul pour boiſſon, & des lavements avec les mêmes fleurs.

Quand l'inſomnie accompagne les maladies aiguës, elle dépend ordinairement de la maladie eſſentielle; & le ſommeil ne revient que lorſque la cauſe qui a produit cette maladie eſt détruite : c'eſt ainſi que l'on voit dans les fievres aiguës, malignes, putrides ou inflammatoires, l'inſomnie ſubſiſter juſqu'à ce que la ma-

ladie ait pris un tour plus favorable : il eſt même très-dangereux, dans ces ſortes de cas, de donner au malade l'opium ou quelques-unes de ſes préparations ; car ces remedes augmentent l'inflammation, ou ſuppriment les évacuations propres à vuider la matiere qui forme la maladie. L'opium ne convient dans ces ſortes de maladies, que quand l'inflammation eſt tout-à-fait tombée, ou quand la matiere de la fievre eſt ſuffiſamment évacuée.

Il y a des inſomnies qui dépendent de quelques cauſes particulieres, comme des douleurs vives, occaſionnées par un coup, une chute, un ulcere, une carie, la préſence des pierres dans la veſſie, quelques parties cauſtiques & âcres qui ſe trouvent dans l'eſtomac & dans les inteſtins ; c'eſt pour lors qu'après avoir tenté les remedes généraux, l'opium fait des merveilles. On peut, par exemple, donner le ſoir quatre grains de pilules de cynogloſſe, un demi-gros de thériaque, un grain & demi de laudanum, & les potions calmantes que nous avons preſcrites ci-deſſus.

INTERMITTENT. (*pouls*) L'intermittence du pouls eſt plus ſouvent un ſymptôme de maladie, ou un ſigne annonçant une évacuation par bas, qu'il n'eſt une maladie. Ainſi, en remédiant à la maladie principale, on remettra le pouls dans ſon état naturel. Si, par exemple, le pouls devient intermittent ſur la fin d'une maladie aiguë, accompagné de bons ſignes, on purge doucement, ou on donne quelques lavements. Si l'intermittence du pouls eſt occaſionnée par une foibleſſe extraordinaire, la potion cordiale ſuivante ſera indiquée.

Prenez, *D'Eaux de Ceriſes noires, trois onces.*
De Menthe, deux onces.
De Lilium de Paracelſe, quarante gouttes.
D'Eſprit volatil aromatique huileux, trente gouttes.
De Sirop d'Œillet, une once.
D'Eau de Canelle orgée, deux gros.

Mêlez le tout enſemble ſelon l'art, & faites-en une potion, dont vous donnerez une cuillerée au malade

d'heure en heure, jufqu'à ce que les foibleffes commencent à revenir moins fouvent.

Le pouls devient intermittent fouvent dans les attaques de vapeurs, ainfi que dans les vapeurs hypochondriaques : alors la potion fuivante fait de très-grands biens, & nous en confeillons l'ufage.

Prenez, *D'Eaux de Fleurs d'Orange,*
De Tilleul, de chaque trois onces.
De Sirop de Stœchas, une once.

Mêlez le tout enfemble, & faites-en une potion que vous ferez prendre d'heure en heure, par cuillerées.

On peut, fi cette potion n'eft pas affez efficace, y ajouter trente gouttes de liqueur minérale anodine d'Hoffmann ; & foir & matin on pourra faire prendre au malade la décoction fuivante :

Prenez, *De Racines de Valériane fauvage, un gros & demi.*
De Feuilles de Gui de Chêne, un gros.

Faites-les bouillir enfemble dans trois verres d'eau, que vous réduirez à deux ; l'un fe prendra à jeun, & l'autre le foir, deux heures avant de fe coucher : on pourra auparavant avaler un bol fait d'un demi-gros de poudre de guttete, incorporé dans fuffifante quantité d'armoife.

Quand le pouls devient intermittent dans tout autre cas que ceux que nous venons d'indiquer, il préfente quelques obftacles qu'il faut travailler à enlever par des incififs ou par des apéritifs, ou par des remedes indiqués à l'article des maladies qu'il accompagne.

INTERMITTENTE. (*fievre*) On appelle particuliérement fievre intermittente, celle qui revient par accès, fouvent périodiques, & qui ceffe entiérement dans les intervalles : elle eft expofée aux fievres continues. *Voyez* FIEVRE INTERMITTENTE.

INTERMITTENTES AUTOMNALES. (*fievres*) Ces fievres font plus opiniâtres que les printanieres, & celles qui font les plus fâcheufes, & en plus grand nombre : elles arrivent d'ordinaire après un été fort chaud.

Elles ſont auſſi plus difficiles à connoître ; car, dans le commencement qu'elles regnent, les paroxyſmes ou accès ſont ſi longs, & les redoublements ſi ordinaires, qu'elles ſemblent être continues, & qu'il *n'y* a que peu ou point d'intermiſſion.

Quelquefois cependant la fievre donne un peu de relâche ; mais elle revient peu d'heures enſuite, après avoir été précédée d'un friſſonnement léger. Quand la maladie commence à céder, on connoît ſeulement ſon caractere : on voit alors que la fievre eſt une vraie fievre intermittente ; & ſouvent ces ſortes de fievres, qui, dans le commencement, paroiſſent continues, dégénerent en fievres quartes.

Il arrive auſſi quelquefois que ces fievres ſont dans le commencement intermittentes, & qu'après des accès longs & redoublés elles ſe changent en fievres continues dangereuſes.

Ces fievres ſont toujours bilieuſes, & l'eſtomac & les inteſtins ſont remplis de matieres corrompues : il faut les faire ſortir ſans délai, car le retardement ſeroit nuiſible.

On donnera donc au malade la poudre émétique ſuivante :

Prenez, *De Tartre émétique, trois grains ;* ou *d'Ipecacuanha, une demi-dragme,*

en obſervant à ce ſujet ce qui a été dit à l'égard des fievres intermittentes printanieres.

Mais ſi la peau du viſage eſt tendue & rouge, ſi les yeux ſont enflammés, ſi la chaleur eſt forte & générale par tout le corps, il faut qu'une ſaignée précede le vomitif.

Si au contraire le viſage du malade eſt pâle, s'il eſt retiré, & que le pouls ne ſoit point plein, il faut s'abſtenir de la ſaignée, qui nuiroit en ce cas-là.

On doit, au reſte, donner le vomitif au malade dans le temps d'intermiſſion de la fievre, ou, ſi elle ne ceſſe point tout-à-fait, choiſir du moins le moment où elle eſt dans ſa moindre force.

Il eſt auſſi quelquefois néceſſaire, dans les fievres automnales, de répéter le vomitif ; & c'eſt lorſque

les nausées & l'amertume de la bouche continuent, & que la langue demeure chargée.

Le jour auquel le malade ne prendra point l'émétique, il boira beaucoup de la décoction suivante: Prenez quatre livres de décoction faite avec

D'Especes Fébrifuges, trois onces,

que l'on aura fait bouillir pendant une demi-heure, dans un vase couvert,

Avec une suffisante quantité d'Eau commune;

& vous ajouterez sur chaque livre de cette décoction une once d'oxymel simple, préparé ainsi:

Prenez, *De Miel dépuré, trois livres.*

Mêlez avec

De bon Vinaigre, une livre.

On donne aussi de quatre heures en quatre heures au malade, après le vomitif, soit qu'il le prenne une ou deux fois, une des poudres suivantes:

Prenez, *De Crême de Tartre, quarante grains.*
De Sel Polychreste, vingt grains,

& faites-en une poudre. Donnez-en plusieurs doses suivant le besoin.

En suivant cette méthode, ces fievres cedent d'ordinaire; &, si auparavant elles étoient continues, elles deviennent manifestement intermittentes, de sorte qu'il y a un intervalle considérable d'un accès à l'autre.

Il faut alors donner au malade de la mixture suivante:

Faites dissoudre dans une demi-livre de décoction d'orge & deux onces d'eau d'écorce de citron,

De Sel Polychreste, deux dragmes.
De Tartre vitriolé, une dragme.
De Sirop des cinq Racines apéritives, deux onces,

en suivant ce qui a été dit lorsqu'on a parlé des fievres intermittentes printanieres.

Les aliments doivent être les mêmes que dans les fievres tierces printanieres: les bouillons avec du jus de citron, ou de la crême de tartre, pour les rendre plus agréables, les pommes, les poires cuites, & le

pain qui est bien fermenté, formeront les principaux aliments. Lorsque les forces augmenteront un peu, l'on pourra ajouter aux aliments ci-dessus, quelque peu de viande tendre, soit de veau ou d'agneau : le vin pris modérément, pour réparer les forces, ne fera aussi aucun mal.

Au reste, comme le temps devient tous les jours plus froid, il faut, dans cette saison, munir les convalescents contre le froid, sans quoi la rechute est très à craindre.

De plus, il faut, pendant quatorze jours, donner aux convalescents, le matin à jeun, & une heure avant le dîner & le souper, la grosseur d'une noix muscade du remede suivant :

Prenez, *De Conserve d'Absinthe,*
De Thériaque Diatessaron, de chaque une demi-once.

Mêlez ensemble.

Quand ils auront été un mois sans fievre, il faut leur donner, le matin à jeun, les pilules suivantes.

Prenez, *Trente grains des Pilules de Rufus,*
& faites-en sept ; les leur faire prendre après huit jours d'intervalle, & répéter trois fois en tout la même chose.

Si cependant, après le vomitif & les autres remedes dont on a parlé, la fievre ne cesse point, si les accès n'ont point de diminution, & si le malade s'affoiblit, l'usage du quinquina devient nécessaire ; ce qui arrive plus fréquemment dans les fievres automnales, que dans les printanieres.

Il faut alors se servir du remede suivant.

Prenez, *De Quinquina finement pulvérisé, une once ;*
partager en douze doses égales, ainsi que dans les fievres printanieres, & le répéter quatorze jours après.

Si les yeux jaunissent, si le malade a des anxiétés vers l'orifice de l'estomac, si les urines sont ictériques, il faut cesser l'usage du quinquina (à moins cependant que l'extrême foiblesse du malade n'y obligeât) & s'abstenir alors, quinze jours de suite, de ce fébri-

fuge, au lieu duquel on donnera, pendant quelques jours, le remede suivant:

Prenez, *D'Oxymel scillitique, deux onces.*
De Sel Polychreste, deux dragmes.
De Tartre vitriolé, une dragme.
D'Eau commune, huit onces.

Mêlez ensemble, & ajoutez-y
D'Esprit de Menthe, demi-once,

dont on fera prendre, de trois heures en trois heures, deux cuillerées au malade, jusqu'à la diminution de ces symptômes. La fievre reviendra néanmoins; mais le malade ayant, pendant cet intervalle, récupéré des forces, il la supportera plus aisément, & bientôt elle cessera absolument.

Si l'on s'opiniâtroit, dans ce cas, à faire usage du quinquina, il s'ensuivroit quelque maladie chronique difficile à guérir.

On doit aussi remarquer qu'il ne faut point se servir des pilules de Rufus, lorsque le quinquina a chassé la fievre; car elles la font ordinairement revenir.

Il arrive quelquefois que ces sortes de fievres sont, dès leur commencement, accompagnées des plus mauvais symptômes; le pouls est inégal, le visage cadavéreux; le malade tombe dans de fréquentes foiblesses, & a des sueurs froides. Dans quelques-uns, une cardialgie, ou mal violent d'estomac, accompagne ces symptômes; dans d'autres, il survient un assoupissement, lequel accompagne le paroxysme; & cet assoupissement est si profond, qu'on peut à peine réveiller les malades.

Dans ces cas, il faut au plutôt leur donner le quinquina; car il est à craindre qu'ils ne puissent point supporter l'accès suivant. On se servira pour cela du remede suivant:

Prenez, *De Quinquina finement pulvérisé, une once;*

partagez en douze doses égales.

Si par ce moyen, la fievre étant supprimée, le visage du malade devient couleur de cire, & s'il sent de

des anxiétés vers l'orifice de l'estomac, il faut lui donner le remede suivant :

Prenez, *D'Oxymel scillitique, deux onces.*
De Sel Polychreste, deux dragmes.
De Tartre vitriolé, une dragme.
D'Eau commune, huit onces.

Mêlez ensemble, & ajoutez-y
D'Esprit de Menthe, demi-once ;
de la maniere qui a été expliquée ci-dessus.

INTERMITTENTES PRINTANIERES. (*fievres*) Ces fievres sont presque toujours tierces, & très-souvent d'une bonne espece : quelquefois elles sont double-tierces, mais plus rarement que les automnales.

On appelle *fievres double-tierces*, quand il survient, le jour intercalaire, un accès nouveau : l'accès est alors communément plus léger que celui du jour précédent.

Dans le paroxysme ou accès, il suffit de donner au malade beaucoup de boisson délayante : on peut la rendre agréable à prendre, mais elle doit toujours être tiede ; froide, elle seroit nuisible.

Le malade peut donc boire autant qu'il voudra de la tisane suivante :

Prenez, quatre livres de décoction faite avec
D'Especes Fébrifuges, trois onces,
que l'on aura fait bouillir pendant une demi-heure, dans un vase couvert,
Avec suffisante quantité d'Eau commune.

Il lui faut aussi de la tranquillité, & qu'il se tienne dans une chaleur modérée.

Le paroxysme se termine d'ordinaire par une sueur universelle, & chaude : il faut l'entretenir en buvant chaud, mais ne pas la rendre trop abondante, soit par des couvertures, soit par tout autre moyen qui provoque la chaleur.

Il sera bien dans ce moment (c'est-à-dire, ou vers la fin du paroxysme, ou après qu'il aura cessé) de faire prendre au malade du bouillon, & d'y mêler du jus de citron, ou de la crême de tartre, pour lui donner un peu d'acidité.

Les jours auxquels le malade eſt ſans fievre, il peut prendre des aliments un peu plus ſolides, c'eſt-à-dire, manger un peu de viande, en obſervant de ne lui donner de la chair que des jeunes animaux : la viande de bœuf ne nuira point, pourvu qu'elle ſoit tendre; mais il faut s'abſtenir de tout ce qui eſt gras.

Il faut auſſi éviter de faire manger le malade vers le temps que le paroxyſme doit revenir; la nourriture qu'il auroit priſe lui chargeroit l'eſtomac pendant l'accès, & la digeſtion ſe feroit mal.

Quatre heures avant l'heure de la fievre, on pourra cependant donner un bouillon léger.

Or, comme dans les fievres tierces printanieres les paroxyſmes anticipent d'ordinaire le temps où ils doivent revenir, il faut y avoir égard, par rapport à la nourriture que le malade doit prendre.

Si le jour où le malade eſt ſans fievre eſt ſerein, il ſera bon qu'il faſſe un peu d'exercice, mais ſans ſe laſſer; il faut auſſi qu'il dorme plus long-temps que de coutume.

On doit encore obſerver que les fievres printanieres intermittentes tournent ſouvent en maladies inflammatoires, principalement dans des ſujets jeunes & ſanguins: c'eſt pourquoi la ſaignée eſt convenable, ſurtout ſi le malade a le viſage rouge, s'il ſe plaint d'un mal de tête violent, & s'il reſſent quelque douleur du côté de la poitrine.

Si le malade a des nauſées accompagnées de fréquentes flatuoſités, ſi la langue eſt chargée, la bouche amere, s'il a de légers vertiges, il convient de lui donner un vomitif.

On fera prendre alors au malade l'émétique de la façon ſuivante:

Prenez, *De Tartre ſtibié, trois grains.*

Laiſſez-le diſſoudre dans deux verres, qui ſe prendront cinq heures avant l'accès, & à une heure de diſtance l'un de l'autre.

Quand les malades ſeront d'un tempérament plus foible, il ſera mieux de les faire vomir avec un demi-gros d'ipécacuanha.

Auſſi-tôt que le malade aura vomi par l'effet de ces remedes, il faut qu'il boive de l'eau tiede à grands verres, bientôt il la rejettera par un vomiſſement nouveau; mais il faut lui en faire boire encore, & ainſi de ſuite, afin de délayer ce qui doit être chaſſé hors de l'eſtomac, & faciliter par-là le vomiſſement.

Après que le malade a vomi à quelques repriſes, l'eau qu'il boit lui reſte d'ordinaire dans le corps. Lorſqu'il aura été une heure entiere ſans vomir, on pourra, dans certains cas, lui donner la potion ſuivante:

Prenez, *De Laudanum liquide de Sydenham, vingt gouttes.*

De Sirop Diacode, une demi-once.

De Décoction d'Orge, une once.

Faites-en une potion, & attendez le paroxyſme, pendant lequel on lui donnera de la tiſane ſuivante:

Prenez, quatre livres de décoction faite avec

D'Eſpeces Febrifuges, trois onces,

que l'on aura fait bouillir pendant une demi-heure, dans un vaſe couvert,

Avec ſuffiſante quantité d'Eau commune,

en obſervant d'ailleurs tout ce qui a été dit ci-devant.

Si le malade ſe plaint de douleurs des lombes, ſi le ventre lui grouille, s'il a des vents, ſi le ventre eſt enflé ou dur, il faut le purger de la maniere ſuivante.

On lui donnera donc, huit heures avant le retour du paroxyſme, le purgatif ſuivant:

De la Poudre Cornachine, quarante grains;

& ſix heures après qu'il l'aura priſe, c'eſt-à-dire, deux heures avant l'accès, on lui fera prendre la potion ſuivante:

Prenez, *Du Laudanum liquide de Sydenham, quinze gouttes.*

De Sirop Diacode, une demi-once.

De Décoction d'Orge, une once.

Faites-en une potion.

Si les ſymptômes qui ont déterminé à ſe ſervir du vomitif ou du purgatif continuent d'être les mêmes, on pourra réitérer ces remedes.

Cependant la néceſſité de répéter le vomitif & le

purgatif n'eſt pas fort fréquente dans les fievres printanieres.

On doit de plus obſerver que quelquefois le vomitif n'évacue point par le ſeul vomiſſement, mais qu'il évacue par les ſelles, de même que les purgatifs agiſſent quelquefois par le vomiſſement. On ne doit cependant rien craindre lorſque cela arrive, puiſque l'unique objet de ces remedes eſt d'évacuer l'eſtomac & les inteſtins.

L'eſtomac & les inteſtins nettoyés, on donnera au malade, de deux heures en deux heures, une cuillerée du remede ſuivant.

Faites diſſoudre dans une demi-livre de décoction d'orge & de deux onces d'eau d'écorce de citron,

De Sel Polychreſte, deux dragmes.
De Tartre vitriolé, une dragme.
Du Sirop des cinq Racines apéritives, deux onces;

après lequel on lui fera boire une taſſe d'infuſion de fleurs de camomille en guiſe de thé. Il faut cependant ne faire uſage de ce remede que lorſque le malade eſt ſans fievre, & ſuppoſé qu'il ne dorme point, & ne pas s'en ſervir dans le temps des paroxyſmes.

C'eſt de cette maniere que l'on traite les fievres printanieres; & il eſt rarement beſoin de quinquina.

Si, après le troiſieme ou le quatrieme accès de ces fievres, il ſurvient des puſtules ulcéreuſes aux narines, aux levres ou aux environs, ce ſigne eſt bon, & la fievre ceſſe d'ordinaire bientôt; mais il n'eſt pas auſſi ſûr dans les fievres automnales.

Il arrive, mais rarement, qu'après ſept ou huit accès la fievre printaniere ne ceſſe point, qu'elle ne diminue pas même conſidérablement, & qu'au contraire les accès deviennent plus longs & plus forts. Cela ſe voit ſur-tout dans les malades qui, dès qu'ils ſont au lit, ſuent abondamment. Dans ce cas, le quinquina eſt néceſſaire.

L'on fera donc prendre au malade, dans le temps qu'il n'aura point de fievre, & de trois heures en trois heures, la poudre ſuivante:

Prenez, *De Quinquina finement pulvérisé, une once;* partagez en douze doses égales, dans du vin.

Par-là il se trouvera bientôt guéri; & comme dans le printemps la saison devient de jour en jour meilleure, la rechute est rarement à craindre.

INTESTINS GANGRENÉS. La gangrene des intestins est précédée le plus souvent d'inflammation: il peut arriver cependant que la gangrene survienne aux intestins, sans que l'inflammation ait eu lieu. Certains poisons pris du regne minéral, & même du regne animal, peuvent produire en peu de temps la gangrene sur le canal intestinal, ou sur une partie au moins.

Les signes qui annoncent cette maladie que nous ne considérons que sous cet aspect, sont un visage pâle & plombé, le froid des extrémités qui est insurmontable, l'issue involontaire de matieres qui sont très-noires, & rendent une odeur cadavéreuse, les foiblesses fréquentes; joignez à ces signes le rapport du malade ou des assistants sur ce qui a précédé la maladie, ou ce qu'il a pris, ou sur l'accident qui lui est arrivé, comme d'avoir été mordu par quelque animal venimeux, ou d'avoir avalé quelque poison.

Le but qu'on doit se proposer alors, est de ranimer les intestins, & de rappeller les esprits animaux dans des parties qu'ils sont près de quitter.

Pour satisfaire aux indications qui se présentent, après avoir mis le malade dans un lit qu'on aura chauffé avec le secours d'une bassinoire dans laquelle on mettra une douzaine de baies de genievre, on lui fera prendre par cuillerées la potion suivante:

Prenez, *D'Eaux de Chardon-bénit,*
De Fleurs d'Orange,
De Cerises noires, de chaque deux onces.
De Canelle orgée, deux gros & demi.
De Thériaque,
De Confection Alkermès, de chaque deux scrupules.
De Lilium de Paracelse, vingt gouttes.
De Sel volatil de Vipere, dix grains.

De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en une potion, dont on donnera au malade une cuillerée toutes les deux heures.

On peut se contenter, si l'on veut, de la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Chardon-bénit,*
De Fleurs d'Orange, de chaque deux onces & demie.
De Lilium de Paracelse, vingt gouttes.

Mêlez, pour prendre par cuillerées.

On donnera au malade des lavements faits de la maniere suivante:

Dans trois demi-setiers de vin rouge, faites infuser une demi-once de roses rouges.

Le malade prendra par jour deux ou trois lavements ainsi composés.

De plus, s'il n'y a pas de contre-indication, on lui donnera, toutes les trois heures, le bol suivant:

Prenez, *De Quinquina en poudre, deux scrupules.*

Faites-en un bol, avec suffisante quantité de sirop d'œillet.

Les vésicatoires appliqués à la nuque pourront aussi produire de bons effets.

Après l'opération du bubonocele, on a souvent à craindre la gangrene : les lavements que nous proposons ici, auxquels on pourra ajouter un gros ou deux de quinquina, feront très-bien.

INTESTINS. (*inflammation des*) Les causes de cette maladie sont quelquefois les mêmes que celles de la dyssenterie.

On connoît l'inflammation des intestins par une douleur violente dans le bas-ventre du malade, laquelle souvent devient plus forte au tact, par l'enflure du ventre, par des vomissements & par la constipation. Ces symptômes sont en même temps accompagnés d'une fievre aiguë & continuelle, d'une grande soif, & d'une forte chaleur: le pouls est dur, les urines sont d'un rouge vif & clair, & les forces se perdent subitement.

Si ces ſymptômes ſont violents, la mort s'enſuit d'ordinaire bientôt. Avant que le malade expire, la douleur ceſſe; mais les extrémités deviennent froides & livides, le viſage cadavéreux, le pouls petit, très-vîte & inégal. Tous ces ſignes indiquent que la mort eſt prochaine, quoique le malade, & ceux qui ſont auprès de lui, tirent ſouvent un heureux préſage de la ceſſation de la douleur.

Il faut donc faire auſſi-tôt une ſaignée aſſez forte, & la répéter hardiment ſi les douleurs ne ceſſent, ou ne diminuent point conſidérablement; ou bien ſi elles recommencent on donnera au malade, trois ou quatre fois le jour, le lavement ſuivant:

Prenez, *Des Eſpeces émollientes, deux onces.*

Faites-les bouillir dans une ſuffiſante quantité d'eau, pendant une demi-heure: paſſez la décoction ſur dix onces d'huile de lin, & faites-en un clyſtere.

On lui appliquera ſans relâche ſur le ventre, de la flanelle trempée dans la fomentation ſuivante:

Prenez, *Des Eſpeces émollientes, trois onces,*

que vous ferez bouillir, pendant une heure, dans ſuffiſante quantité d'eau commune: ajoutez

De Savon de Veniſe, deux onces,

pour quatre livres de la décoction, après l'avoir paſſée à travers un linge.

La toilette d'un animal nouvellement tué, appliquée ſur le ventre du malade, produit auſſi un très-bon effet.

On lui donnera de demi-heure en demi-heure une taſſe chaude du remede ſuivant:

Prenez, *De Feuilles de Guimauve, deux poignées.*
De Racines de Guimauve, une once.
De Semences de Lin concaſſées, deux dragmes.

Faites une décoction. Lorſque le tout aura bouilli l'eſpace d'une demi-heure dans ſuffiſante quantité d'eau commune, paſſez la décoction, & ajoutez-y ſur trois livres:

De Nitre purifié, une dragme.
De Miel, deux onces.

Si le pouls devient & reſte égal, ſi la douleur diminue, ſi le malade lâche des vents par le bas, & que

le lavement entraîne avec lui des matieres, c'eſt un bon ſigne.

Quelquefois le ventre demeure opiniâtrément conſtipé, malgré pluſieurs lavements: on a vu, dans ce cas, de très-bons effets de la fumée de tabac injectée par le fondement.

La décoction d'orge chaude doit ſervir de boiſſon, & des bouillons légers former toute la nourriture, juſqu'à ce que le mal ſoit totalement appaiſé, & ne revienne pas de trois jours.

Il faut même encore faire obſerver au convaleſcent, pendant pluſieurs jours conſécutifs, une diete exacte, dans la crainte que les inteſtins, irrités de nouveau par des aliments trop âcres, n'occaſionnent une rechute.

Cette maladie eſt, au reſte, ſi violente, que ſi elle ne cede pas bientôt aux remedes convenables, elle dégénere ſans délai en gangrene mortelle. On peut eſpérer néanmoins qu'en ſe ſervant exactement des remedes ci-deſſus, on parviendra à réſoudre l'inflammation des inteſtins.

Si l'on en a fait trop tard uſage, ſi la maladie dure ſans empirer plus de trois à quatre jours, & qu'une douleur ſourde ſuccede à la douleur aiguë du bas-ventre, ſi en même temps le malade y reſſent une peſanteur inuſitée, & qu'il ait des friſſons vagues par tout le corps, c'eſt une marque certaine qu'il ſe forme un abcès.

Dans ce cas, il faut continuellement lui appliquer ſur le ventre, pendant le jour, la fomentation ſuivante:

Prenez, *D'Eſpeces émollientes, trois onces*,
que vous ferez bouillir, pendant une heure, dans ſuffiſante quantité d'eau commune: ajoutez-y
De Savon de Veniſe, deux onces,
pour quatre livres de la décoction, après l'avoir paſſée à travers un linge; & ſervez-vous, pendant la nuit, d'un emplâtre de *Labdanum*.

Si cet abcès paroît vouloir ſe faire jour extérieurement, ce qui ſe peut lorſque les inteſtins ſont collés au péritoine, (quoique cependant ce cas arrive très-rarement) il faut alors le percer pour en faire ſortir le pus.

Si l'abcès creve dans la capacité du bas-ventre, les ſuites en ſont très à craindre, à moins qu'on ne parvienne à tirer le pus ſur le champ ; ce qui eſt néanmoins difficile à faire. Il n'eſt pas plus aiſé de juger de l'exiſtence de ces cas, parce que la quantité de pus qui ſort de cet abcès n'eſt pas aſſez grande pour cauſer au ventre une enflure remarquable.

L'évacuation du pus ſe fait plus fréquemment par le fondement : le lavement ſuivant, répété pluſieurs fois quand la ſuppuration ſe fait, facilite ſon cours, parce qu'amolliſſant la ſuperficie intérieure des inteſtins, le pus trouve plus de facilité à couler par-là.

Prenez, *D'Eſpeces émollientes, deux onces.*

Faites-les bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau pendant une demi-heure ; paſſez la décoction ſur dix onces d'huile de lin, & faites-en un clyſtere. Lorſque le pus s'évacue, ſoit qu'il ſorte ſeul, ou avec les excréments, il faut faire boire au malade beaucoup de décoction ſuivante :

Prenez, *De la Véronique,*
De l'Aigremoine,
Du Lierre Terreſtre,
De la Verge d'Or, parties égales.

Faites-les infuſer dans de l'eau bouillante : édulcorez enſuite cette infuſion vulnéraire avec ſuffiſante quantité de bon miel. On pourroit encore lui donner, trois fois par jour, le bol qui ſuit :

Prenez, *De Myrrhe, quinze grains.*
D'Yeux d'Ecreviſſes, un demi-gros.

Liez ces poudres avec ſuffiſante quantité de ſirop de lierre terreſtre, pour faire un bol.

Si l'uſage de ce bol échauffoit beaucoup le malade, on diminueroit la doſe de la myrrhe, ou bien on n'en prendroit qu'un bol par jour.

Sa nourriture doit être compoſée de bouillons dans leſquels on peut mettre de la chicorée blanche (*endivia,*) de la laitue, du cerfeuil, ou d'autres ſemblables herbages tendres. Ces bouillons doivent être paſſés au tamis, pour éviter qu'il ne ſe forme un amas de matieres dures dans les inteſtins.

Il faut continuer cette méthode jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de pus par le fondement pendant trois jours consécutifs, & remettre peu à peu le malade à sa maniere de vivre accoutumée.

ISCHURIE, s. f. suppression totale des urines.

Cette maladie vient de ce que les reins ne filtrent pas l'urine, & n'en fournissent point à la vessie; ou de ce que les visceres, la vessie, son col & l'uretre n'en permettent pas l'issue. Le premier défaut est appellé *suppression*, le second *rétention*. *Voyez* SUPPRESSION & RÉTENTION.



(K Y N)

KYNANCIE, s. f. espece d'esquinancie inflammatoire, dans laquelle les muscles internes du larynx sont enflammés; ce qui rend la respiration si difficile, qu'on est obligé de tenir la bouche ouverte, & de tirer la langue comme des chiens.

On reconnoît le caractere particulier de cette maladie à la tumeur de la gorge, qui est plus extérieure; à la bouche que l'on tient ouverte & qui est très-seche, & à la langue qu'on est obligé de tirer en dehors. Ces sortes de malades ont quelquefois de l'écume à la bouche, & périssent dans les convulsions: c'est la plus fâcheuse esquinancie de toutes.

On doit, dans le traitement, rendre les saignées plus fréquentes, les boissons plus abondantes, & faire beaucoup d'usage des lavements, des cataplasmes & des gargarismes; on pourroit en ce cas appliquer à l'extérieur des linges trempés dans de l'esprit-de-vin camphré, & employer le gargarisme suivant:

Prenez, *De Racines de Sceau de Salomon,*
D'Iris de Florence, de chaque une once.
Des Feuilles d'Hyssope & de Cerfeuil, de chaque une demi-poignée.
De Fleurs de Sureau, une pincée.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau, pour réduire à demi-ſetier; paſſez, & ajoutez

De Nitre, vingt grains.
D'Alun, un gros.
De Sirop de Coings, une once.

Le malade en tiendra une cuillerée dans la bouche continuellement, pour repouſſer, s'il ſe peut, l'inflammation.

On aura ſoin cependant de ne faire uſage de ce gargariſme, que quand on aura fait précéder les ſaignées, les délayants, les lavements, & que l'on s'appercevra que l'inflammation eſt un peu tombée; car il feroit beaucoup de mal dans les commencements de la maladie. Nous avons rapporté à l'article Eſquinancie les gargariſmes qui conviennent en ce cas. *Voyez* ESQUINANCIE.

KYSTE, ſ. m. tumeur contenue dans un ſac, & remplie de matiere liquide ou épaiſſie, graiſſeuſe, charnue, ou d'une autre nature.

Les glandes ſont fort ſujettes à cette eſpece de tumeur. *Voyez* TUMEUR. *Voyez* le Dictionn. de Chirurgie.



(L A D)

LADRERIE, ſ. f. gale très-invétérée & très-contagieuſe, accompagnée de ſtupeur & d'inſenſibilité dans la peau.

On diſtingue deux ſortes de ladrerie; la premiere, que l'on appelle *la lepre des Grecs;* la ſeconde, qui eſt le dernier degré de cette maladie, ſe nomme *éléphantiaſis*, parce que les malades ont la peau dure, épaiſſe & ridée comme celle des éléphants: voici la deſcription de cette maladie. Ceux qui en ſont attaqués ſont, dans le commencement, foibles, cachectiques, maigres; mais lorſque le gros des humeurs corrompues s'eſt jetté ſur les pieds & ſur les jambes, qui ſont ordinairement le ſiege de cette maladie, ces

parties commencent à devenir œdémateuſes & gonflées de tumeurs aqueuſes, comme dans l'anaſarque, avec cette différence, que l'impreſſion du doigt n'eſt ni ſi profonde ni ſi durable dans la ladrerie, que dans cette eſpece d'hydropiſie.

L'enflure des jambes augmente peu à peu; les veines ſe diſtendent, & il ſe fait des varices depuis le genou juſqu'aux extrémités des orteils : alors la peau commence à devenir rude & inégale; ſon tiſſu glanduleux & vaſculeux ſe dilate : il ſe forme à ſa ſurface des écailles, des eſpeces de crevaſſes & des gerçures. Ces écailles ne ſechent point, & ne tombent pas : elles vont de jour en jour en augmentant : la jambe prend par ce moyen une groſſeur énorme. Dans cet état, elle reſſemble en petit à celle de l'éléphant, dont elle a la forme & les autres apparences extérieures; d'où l'on a formé le nom d'*éléphantiaſis*, que l'on a donné à cette maladie.

Quoique cette écorce écailleuſe paroiſſe dure & inſenſible, cependant, pour peu qu'on en effleure la ſurface avec une lancette, le ſang en ſort librement : ſi on leve l'épiderme, dont l'apparence eſt ſi monſtrueuſe, on apperçoit deſſous, à l'aide du microſcope, les orifices d'une infinité de vaiſſeaux ſanguins.

Tandis que le malade a les jambes d'une groſſeur prodigieuſe, les ſécrétions ſe font en lui réguliérement : il conſerve ſon appetit; ſa digeſtion ſe fait bien; & il paroît n'avoir d'autre incommodité que celle de porter ce poids énorme.

L'éléphantiaſis n'attaque ordinairement qu'une jambe; cependant on a pluſieurs exemples d'éléphantiaſis aux deux jambes.

On a tenté pluſieurs fois la cure par l'amputation de la jambe malade, mais toujours inutilement; le mal n'a jamais manqué de s'emparer de la jambe reſtante.

L'expérience a démontré que toutes les nations pouvoient être ſujettes à cette maladie.

On reconnoît la ladrerie aux ſignes ſuivants : prémiérement à une gale répandue ſur tout le corps, accompagnée de douleurs très-vives; les poils tombent

avec la peau : il en fort une fanie blanche ; la texture de la peau eft totalement changée : elle devient inégale, épaiffe, raboteufe par les écailles dont elle eft couverte ; elle perd le fentiment ; la face fe tuméfie, les dents noirciffent, l'haleine eft puante : il furvient des bubons & des ulceres malins par tout le corps ; la peau du vifage tombe par lambeaux : les jambes & les pieds s'enflent ; & il furvient une fievre légere, qui emporte enfin le malade.

La caufe prochaine de cette maladie eft l'épaiffiffement & l'âcreté de la lymphe, occafionnés par la mauvaife digeftion des aliments, foit lorfque par voracité on en prend une trop grande quantité, ou lorfqu'ils péchent en qualité, comme les viandes enfumées, le lard & le porc trop falé, les fubftances trop graffes, les mets doux, les fruits cruds de l'été ; les pois, les feves & autres femblables, les boiffons mal-faines, les vins acides, les bieres aigres & les eaux impures, l'oifiveté, le fommeil trop long, la fuppreffion de la tranfpiration, les paffions vives, comme le chagrin & la trifteffe.

La ladrerie a été regardée de tout temps comme une maladie contagieufe : c'eft pourquoi les médecins ont jugé à propos de bannir les ladres de la fociété des autres hommes, & de les reléguer hors des villes, dans les lieux folitaires. Cette maladie eft extrêmement rare dans ces pays-ci : elle eft plus commune en Egypte, & dans une partie de l'Amérique.

Quand la ladrerie n'eft point à fon dernier degré, il faut commencer par faigner le malade au bras une ou deux fois, felon fes forces, & le purger enfuite avec l'opiat fuivant :

Prenez, *De Racines de Serpentaire de Virginie en poudre, un gros.*
D'Ellébore noir en poudre, demi-gros.
De Mercure doux, dix grains.

Mêlez le tout avec fuffifante quantité de firop de Rhamno pour faire une efpece d'opiat, dont la dofe eft d'un demi-gros le matin en fe levant, & une heure

après ſon ſouper ; ce qu'on continuera pendant ſix jours, de deux jours l'un. Pour boiſſon ordinaire, il prendra une pinte par jour de petit-lait clarifié, avec une once de ſirop des cinq racines ; ou bien la tiſane ſuivante :

Prenez, *Des Racines de Polypode de Chêne,*
De Dompte-venin, de chaque une once.
Des Feuilles de Chamædris, une pincée.

Faites bouilir le tout dans cinq demi-ſetiers d'eau, pour réduire à pinte. Il continuera cette boiſſon pendant quinze jours, en ſe purgeant à la fin avec l'opiat ci-deſſus ; après quoi, il ſe mettra à l'uſage de la décoction ſuivante :

Prenez, *De Squine, deux onces.*
De Graines de Genievre, une once.

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau, pendant un quart heure ; paſſez par un linge, & ajoutez
De Sel de Tartre, un gros & demi.
De Salſepareille, une once & demie.

Le malade en boira quatre verres par jour, à trois heures de diſtance l'un de l'autre ; ce qu'il continuera juſqu'à parfaite guériſon.

Après quelques jours de l'uſage de cette décoction, on fera prendra au malade dix gouttes de la teinture ſuivante :

Faites fondre ſix onces de ſel de tartre dans un creuſet ; jettez-y trois onces d'antimoine crud en poudre : laiſſez calciner, pendant trois heures, au milieu d'un bon feu de charbon ; pilez enſuite cette maſſe : mettez-la dans une bouteille ou un matras de verre ; verſez-y demi-pinte d'eſprit-de-vin : bouchez la bouteille, & mettez-la pendant vingt jours dans du fumier de cheval, où vous aurez ſoin d'en remettre de chaud tous les jours ; vous filtrerez enſuite la liqueur par le papier gris, pour en donner au malade dix gouttes le matin dans un verre de ſa tiſane ordinaire, ce qu'il continuera juſqu'à parfaite gueriſon.

On aura ſoin de purger le malade, tous les quinze jours, avec un gros de jalap & un gros de crême de tartre diſſous dans un bouillon.

Le mercure & toutes ses préparations ne conviennent point dans la ladrerie ; ils augmentent beaucoup le mal : il en est de même de tous les remedes extérieurs dont on a voulu faire usage, & qui n'ont été d'aucune efficacité. On terminera seulement la cure, si l'on s'apperçoit de quelque changement en bien, par le bouillon qui suit :

Prenez, *Un Poulet maigre*,

& faites-en du bouillon dans deux pintes & demie d'eau. Ajoutez ensuite

Une Vipere partagée en quatre, & dont vous aurez coupé la tête,
Une once de Polypode de Chêne.
Une demi-once de Squine.
Une poignée de Feuilles d'Aigremoine.
Et autant de Cerfeuil.

Vous laisserez bouillir le tout dans un vaisseau couvert, pendant un quart d'heure ; vous ajouterez une once de salsepareille, que vous laisserez infuser chaudement pendant demi-heure : vous passerez le tout ; & le malade en prendra trois verres par jour, à quatre heures de distance l'un de l'autre ; ce qu'il continuera pendant un mois.

Tous ces remedes deviendroient inutiles, si l'on ne réformoit son régime, & si l'on ne vivoit d'aliments doux & de facile digestion ; si l'on ne faisoit beaucoup d'exercice à pied & à cheval, & que l'on n'évitât soigneusement toutes les passions vives & tumultueuses. Comme cette maladie est une espece de gale, elle exige à peu près le même traitement & le même régime. *Voyez* Gale, Eléphantiasis, Lepre.

LAIT. (*maladies du*) Nous avons traité des maladies occasionnées par le lait à l'article Femme en couche. Il nous reste à dire quelque chose sur la maniere de faire perdre le lait aux accouchées.

Si les nouvelles accouchées n'ont pas dessein de nourrir leurs enfants, & si le lait afflue trop abondamment aux mamelles, il faut le faire tirer, comme l'on sçait, par la bouche de quelque femme entendue en cette partie.

On tiendra la femme à la diete, sans lui accorder ni viande, ni œufs, ni vin, jusqu'à ce que les mamelles se désemplissent; on lui donnera tous les jours un lavement : on aura soin en même temps de tenir les mamelles affermies par des linges qui les compriment sans les contraindre.

Si les vuidanges ne viennent point abondamment, qu'il ne survienne point quelques fleurs blanches ou quelque écoulement laiteux, on saignera la malade au bras une ou deux fois, selon sa force & la plénitude dans laquelle elle se trouvera; on la mettra ensuite à l'usage d'une tisane faite avec une once de racine de patience sauvage & une poignée de capillaire de Canada, bouillis dans cinq demi-setiers d'eau réduits à pinte : on y ajoutera un gros de sel de duobus, dont la malade prendra un verre toutes les deux heures; ce qu'elle continuera pendant trois jours. On la mettra ensuite à l'usage des eaux de Vichy, à la dose d'une pinte & demie par jour, dans laquelle on fera fondre une demi-once de sel de Seignette, pour prendre en cinq verres, à une heure de distance l'un de l'autre.

Il faut faire attention en même temps de serrer par degré les compresses que l'on applique sur le sein, afin de détourner la matiere laiteuse qui pourroit s'y porter.

Quand le lait se répand en différentes parties du corps, il exige pour lors un traitement particulier. *Voyez* LAIT RÉPANDU à l'article FEMME EN COUCHE.

LAIT CAILLÉ dans les mamelles. Nous avons traité de cette maladie. *Voyez* GRUMELÉ. (*lait*) L'emplâtre qui suit convient très-fort dans le grumelement du lait:

Prenez, *Du Blanc de Baleine, une once.*
De la Cire blanche, deux onces.
Du Galbanum dissous dans le Vinaigre, demi-once.
De l'Huile de Sureau, suffisante quantité.

Mêlez le tout, & vous le ferez cuire dans une bassine sur le feu, pour en faire un emplâtre que l'on étendra sur du linge, & que l'on appliquera sur les mamelles.

LAIT ÉPANCHÉ. *Voyez* LAIT RÉPANDU, à l'article FEMME EN COUCHE.

Lait. (*fievre de*) *Voyez* Femme en couche.

LANGUE chargée. C'est moins une maladie, qu'un symptôme qui prouve, en général, que l'estomac est foible, & fait mal ses fonctions. Ce signe indique la purgation, sur-tout lorsqu'il est accompagné de dégoût, de maux de tête, d'amertume dans la bouche, de rapports, de vents, de pesanteur d'estomac, de colique & d'assoupissement; auquel cas il faut avoir recours aux remedes que nous avons indiqués dans la Foiblesse d'Estomac, le Dégoût, l'Anorexie & les Rapports.

Cependant, quand on a la langue chargée, il n'y a point de mal de se ménager du côté de la nourriture, d'observer un peu de diete, de prendre pendant quelques jours des lavements, & une tisane faite avec une décoction légere de feuilles de chicorée sauvage; après quoi, on se purgera doucement une ou deux fois, selon la nécessité.

Il y a des personnes qui ont habituellement tous les matins la langue chargée; cela prouve qu'elles ont trop soupé la veille, ou que leur estomac est foible, & fait mal ses fonctions. Dans le premier cas, il faut observer d'être plus sobre le soir: dans le second, il faut employer les remedes & la conduite indiqués à l'article Foiblesse d'Estomac.

La précaution principale que l'on doit observer dans cette maladie, consiste à se nettoyer la bouche & la langue tous les matins avec une petite ratissoire de buis ou d'écaille, & à se gargariser avec la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*
D'Eau de Canelle simple, demi-once.
De Suc exprimé de Cresson, une once.

Mêlez le tout, pour partager en deux prises le matin & le soir. *Voyez* Foiblesse d'Estomac, Haleine puante, &c.

LANGUEUR, s. f. abattement; espece d'épuisement du corps, qui fait que les fonctions se font avec peine. *Voyez* Foiblesse.

La langueur accompagne presque toutes les maladies

longues; elle dépend pour lors du vice qui occaſionne la maladie: auſſi ne ceſſe-t-elle qu'avec elle.

LARMOIEMENT, ſ. m. C'eſt un écoulement involontaire des larmes, qui vient de pluſieurs cauſes: ſouvent il provient d'une fiſtule lacrymale; & on n'y remédie qu'en guériſſant la fiſtule. (*Voyez* FISTULE.) Quelquefois auſſi il vient d'une abondance de féroſité: il ſuffit pour lors de prendre des feuilles récentes de bétoine, que l'on inſinuera dans chaque narine, les y laiſſant pendant une demi-heure chaque fois; ce qui ſera répété de temps en temps.

On fait uſage en pareil cas, avec ſuccès, de l'infuſion ſuivante:

Prenez, *De Pierre Calaminaire, un demi-gros.*
D'Eaux de Plantain & de Roſes, de chaque deux onces.

Mêlez, pour en baſſiner les yeux cinq ou ſix fois par jour, en faiſant uſage de la tiſane ſuivante:

Prenez, *De Racines de Petit-Houx,*
De Chardon-Roland, de chaque une once.
De Feuilles de Mille-feuille, une bonne pincée.
De Sel de Duobus, un gros.

Faites infuſer le tout dans cinq demi-ſetiers d'eau, pour en prendre une pinte par jour.

Quand le larmoiement ſurvient dans les maladies aiguës, on regarde avec raiſon ce ſigne comme mortel, parce qu'il annonce le relâchement des parties ſolides, une atonie univerſelle, une âcreté & un épaiſſiſſement de la lymphe.

LASSITUDE, ſ. f. fatigue ou ſenſation douloureuſe de laſſitude, qui n'eſt cauſée par aucun mouvement, exercice ou travail précédent.

Toutes les fois que le ſang a de la peine à circuler, il ſe forme des embarras dans tout le corps, qui font naître des peſanteurs, des inquiétudes, & un ſentiment de douleur dans les membres; c'eſt ce que l'on appelle *laſſitude.*

Quand les laſſitudes viennent naturellement & ſans aucune cauſe apparente, elles prouvent manifeſtement

l'embarras de la circulation; c'eſt ce qu'on voit arriver après les exercices violents, les longues promenades, les fatigues extraordinaires.

Pluſieurs cauſes peuvent donner naiſſance aux laſſitudes : d'abord la cauſe prochaine de cette maladie eſt, comme nous l'avons dit ci-deſſus, l'embarras que trouve le ſang à circuler; ce qui peut provenir ou de l'épaiſſiſſement des fluides, ou du relâchement des ſolides. Quand les laſſitudes ſont produites par le relâchement des ſolides, on le reconnoît à la molleſſe du pouls, à l'abattement des forces au moindre exercice, à la blancheur de la peau, à la délicateſſe du tempérament & au peu de forces du malade; auquel cas, il faut employer tous les remedes propres à fortifier les ſolides : tels ſont les exercices, la diſſipation, l'air frais & ſec, tel que celui du Nord, les boiſſons légérement fortifiantes, comme du vin vieux, l'uſage des bains froids en été, les frictions faites ſur tout le corps avec une flanelle, l'uſage des eaux ferrugineuſes, telles que celles de Forges & de Paſſy.

Quand les laſſitudes viennent d'épaiſſiſſement des liquides, on s'en apperçoit à la lenteur de la circulation, à un pouls lourd & peſant, aux peſanteurs & aux maux de tête habituels, à l'inclination au ſommeil, aux urines rouges & enflammées, & en petite quantité, aux aliments épais, gluants, aux liqueurs échauffantes dont ſe nourrit le malade, au peu de boiſſon aqueuſe qu'il prend, aux paſſions habituelles qu'il éprouve, comme la triſteſſe, la haine, la jalouſie, l'envie, &c.

On remédie à cette eſpece de laſſitude par des boiſſons abondantes, comme le petit-lait, les eaux ferrugineuſes de Paſſy & de Forges; ou par l'infuſion ſuivante:

Prenez, *Des Clous rouillés, une livre.*

Ajoutez-y *De Feuilles de Chicorée ſauvage, une demi-poignée.*

De Fleurs de Camomille, une pincée.

Verſez deſſus deux pintes d'eau de riviere; laiſſez infuſer le tout pendant deux jours; paſſez la boiſſon, pour en prendre un verre de deux en deux heures, hors

des repas. On peut auſſi avoir recours aux lavements, aux aliments doux & humectants, comme le bouillon, la ſoupe, les végétaux frais & les viandes blanches, à un exercice modéré, à la diſſipation, à un ſommeil léger, & aux frictions légeres ſur le corps, ſoir & matin, avec des linges chauds.

Les femmes groſſes ſont ſujettes aux laſſitudes & aux inquiétudes dans les bras & dans les jambes; & elles ſont produites ordinairement par la peine que le ſang trouve à circuler dans les différentes parties du corps, par rapport à la groſſeur du fœtus, qui empêche le retour du ſang des parties inférieures, & qui gêne ſon mouvement. La ſaignée eſt le ſeul remede de cette maladie, ainſi que le petit-lait, les lavements, l'uſage des aliments ſains, & ſur-tout la ſobriété; car la gourmandiſe & les caprices des femmes groſſes ſont la ſource de preſque tous leurs maux.

Quand les laſſitudes ſont habituelles, elles prouvent un mauvais tempérament, délicat, & dont le ſang & les humeurs ſont altérés; c'eſt pourquoi il faut tâcher de démêler la diſpoſition particuliere du tempérament pour y remédier, comme de ſçavoir ſi le malade a un virus vérolique, ſcorbutique, écrouelleux, ou s'il ne tourne point à la cachexie ou à la langueur. On reconnoîtra l'eſpece particuliere de virus qui domine dans le ſang du malade, par l'examen des ſignes qui les caractériſent. *Voyez* CACHEXIE, ECROUELLES, LANGUEUR, SCORBUT, VÉROLE, &c.

Les laſſitudes ſpontanées ſont ordinairement les précurſeurs de la fievre: on doit y faire attention, ou pour vivre de régime, ou pour pratiquer les remedes propres à éviter la fievre.

LAVEMENT, ſ. m. eſt une injection qu'on fait entrer dans les inteſtins, par le moyen d'une ſeringue, ou quelquefois d'une veſſie. On s'en ſert pour remédier à pluſieurs maladies, comme pour amollir & évacuer les matieres qui ſont endurcies & deſſéchées dans les inteſtins, pour chaſſer les vents & les vers, pour exciter l'urine, pour hâter l'accouchement, pour arrêter les cours de ventre.

On peut dire que les lavements ſont des meilleurs & des plus ſalutaires remedes de la médecine, quand ils ſont donnés à propos ; mais on en abuſe ſouvent : car un grand nombre de perſonnes accoutument tellement leurs inteſtins à ces ſortes de remedes, dont elles uſent tous les jours, en ſanté comme en maladie, qu'elles rendent leur ventre pareſſeux & incapable de faire de lui-même ſes fonctions. Elles empêchent par-là que la digeſtion ſe faſſe parfaitement ; car il eſt beſoin d'une certaine quantité d'excréments pour exciter la fermentation des aliments, & par conſéquent la digeſtion : c'eſt pour cela que l'on voit que la plupart de ceux qui ſe ſont fait une habitude des lavements, rendent leur tempérament délicat & fluet ; ils ont ordinairement le teint blême, & ils ſont plus ſuſceptibles de maladies que les autres. On peut même dire que leurs enfants participent en naiſſant des défauts de leur tempérament : on ne doit donc faire uſage des lavements, dans la ſanté, que dans le beſoin ; autrement on s'expoſe à n'en tirer aucun avantage dans la maladie.

Nous allons donner quelques modeles de différents lavements auxquels on doit avoir recours dans le beſoin.

Lavement émollient.

Prenez, *Du Son,*
De la graine de Lin,
Des Feuilles de Mauve, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſetiers d'eau, à la réduction d'une chopine ; ajoutez-y, quand vous l'aurez paſſé,

Deux onces d'Huile d'Olive, ou *un demi-quarteron de Beurre frais.*

Ce lavement convient dans tous les cas où il faut amollir les fibres, adoucir les humeurs, tempérer leur âcreté, & détendre les inteſtins qui ſont trop reſſerrés, comme dans les différentes coliques, dans les tranchées, les dévoiements & l'inflammation du bas-ventre.

Lavement rafraîchiſſant.

Prenez, *De Feuilles de Nénuphar, deux poignées.*
De Guimauve & de Pariétaire, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſetiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez-y *De Cryſtal minéral, un gros.*
De Miel violat, deux onces.

Paſſez le tout, pour un lavement.

Ce lavement ſe donne dans le commencement des grandes inflammations, dans les chaleurs d'entrailles conſidérables, & dans tous les cas où on veut rafraîchir. Au défaut de ce lavement, on peut ſubſtituer ceux d'eau de riviere.

Lavement laxatif.

Prenez, *De la Décoction émolliente ci-deſſus, une chopine.*

Diſſolvez-y *Du Lénitif, une once.*
Du Miel mercurial, deux onces,

pour un lavement.

Ce lavement eſt très-propre pour évacuer doucement les humeurs, dans tous les cas où on craindra d'employer les purgatifs & les émétiques, & où cependant il y a néceſſité urgente de purger: on fera bien de faire précéder ou ſuivre ce lavement par quelques lavements d'eau de riviere, parce que ces ſortes d'électuaires purgatifs ont ſouvent beſoin d'être étendus dans beaucoup d'eau, pour qu'ils puiſſent agir comme ayant une vertu évacuante.

Lavement purgatif.

Prenez, *Du Séné, deux gros.*

Faites-le bouillir dans trois demi-ſetiers d'eau, que vous réduirez à chopine; coulez la liqueur, & diſſolvez-y
De Lénitif, une once & demie.
De Cryſtal minéral, deux gros.

La vertu de ce lavement eſt d'évacuer aſſez fortement les humeurs: ainſi il ne convient point dans les

inflammations, dans la fievre ni dans les maladies vives; & il ne peut être mis en uſage, qu'après avoir employé ſuffiſamment les lavements rafraîchiſſants & émollients.

Lavement anodin ou adouciſſant.

Prenez, *Des Feuilles de Bouillon-blanc, une poignée.*
De la Graine de Lin, deux pincées.

Verſez deſſus une chopine d'eau bouillante; coupez cette liqueur avec moitié eau de tripes.

Ce lavement convient dans les coliques douloureuſes du bas-ventre, dans la dyſſenterie, dans les tranchées vives : il faut faire attention ſeulement de n'en donner que la moitié de la ſeringue, & de le donner plutôt tiede que chaud, car autrement le malade ne pourroit pas le garder.

Lavement contre les Vents.

Prenez, *De Feuilles de Pariétaire, de Mercuriale & d'Origan, de chaque une demi-poignée.*
De Fleurs de Camomille, deux pincées.
De Baies de Laurier,
De Genievre, de chaque deux gros.

On inciſera les herbes, on concaſſera les baies & les ſemences : on fera infuſer le tout dans une pinte d'eau: on y ajoutera, après l'avoir paſſé,

Un gros de Sel Gemme.
De Semences de Fenouil, deux gros,

pour deux doſes.

Ce lavement eſt très-efficace pour emporter les glaires amaſſées dans les boyaux, pour chaſſer les vents & les autres humeurs groſſieres contenues dans le bas-ventre, pour exciter la ſortie des matieres excrémentitielles, durcies & deſſéchées.

On trouvera à chaque article les lavements dont on peut faire uſage en toutes ſortes de cas.

Il y a des maladies où les malades ſouffrent trop de douleur par l'introduction du canon de la ſeringue, comme dans les hémorrhoïdes, les dyſſenteries, les épreintes: on peut alors le paſſer dans un petit morceau

de boyau de poulet; ce qui le rend plus gliſſant & plus doux au paſſage : on peut auſſi le tremper dans de l'huile, ou le garnir de ſuif ou de beurre frais. Pour réuſſir encore mieux, on peut inſinuer dans le fondement un morceau de lard bien deſſalé, pour défendre l'anus, & faciliter l'entrée du lavement.

Comme un lavement doit être gardé au moins pendant un demi-quart d'heure pour qu'on en puiſſe tirer quelques ſuccès, & qu'il arrive quelquefois que les malades ne peuvent pas le retenir, on doit en ce cas entourer le canon d'étoupe : en le retirant, on pouſſe l'étoupe avec la main vers le fondement, & on le tient ainſi fermé le plus long-temps qu'il eſt poſſible.

LENTILLES, ſ. f. pl. Ce ſont de petites taches répandues ſur la peau du viſage & du corps, qui reſſemblent à des eſpeces de lentilles.

On en diſtingue de deux ſortes; celles qui ſont naturelles, & celles qui ſont accidentelles. Les lentilles de naiſſance reſtent pendant toute la vie, malgré tous les remedes qu'on peut y faire, ſur-tout lorſqu'on eſt avancé en âge; celles qui ſont accidentelles ſe guériſſent par les remedes ſuivants:

Prenez, *Un Fiel de Chevre.*

Mêlez-le avec de la farine de pois, juſqu'à conſiſtance de bouillie, & appliquez-en ſoir & matin. Vous vous laverez tous les matins, trois heures après l'application du remede ci-deſſus, avec de l'eau dans laquelle vous aurez fait bouillir du ſon de froment; ou, ſi vous aimez mieux, vous aurez recours au remede ſuivant :

Prenez, *De Gomme de Ceriſier, une once.*
D'Ecorce de Grenade, une demi-once.
De Feuilles de Romarin ſéchées & pulvériſées;
D'Alun de Roche, de chaque deux gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte de vin rouge, juſqu'à diminution d'un quart; lavez-vous-en le viſage ſoir & matin. *Voyez* TACHES.

LEPRE, ſ. f. gale très-invétérée, accompagnée d'inſenſibilité à la peau : c'eſt la même choſe que la ladrerie. C'eſt une maladie fort rare dans ce pays-ci :

on en trouve cependant des exemples dans les ports de mer & dans les villes maritimes. *Voyez* LADRERIE.

LÉTHARGIE, s. f. sommeil ou assoupissement profond & contre-nature, accompagné d'une diminution considérable du sentiment & du mouvement volontaire, de délire, d'oubli, & d'une petite fievre continue.

On reconnoît la léthargie au sommeil profond, d'où le malade ne sort presque point : si on lui parle, & qu'il s'éveille, il ne sçait ce qu'il dit; il oublie ce qu'il a dit, & retombe dans son premier état. Le pouls est à peu près dans l'état naturel, si ce n'est qu'il est légérement fiévreux.

On distingue la léthargie du carus & de l'apoplexie, en ce que les malades répondent & parlent quand on les éveille ; ce qui n'arrive point dans le carus ni dans l'apoplexie. En second lieu, la respiration est moins embarrassée dans la léthargie que dans les autres affections soporeuses, & le pouls est moins lent & moins large. La couleur du visage est presque le même que dans l'état de santé.

Ceux qui sont menacés de la léthargie sont ordinairement d'un tempérament sanguin, phlegmatique, pituiteux, & d'une corpulence grasse & épaisse; les vieillards & les enfants y sont plus exposés que les adultes.

La cause prochaine de la léthargie vient de l'embarras du sang ou des humeurs dans le cerveau; les causes éloignées sont la plénitude occasionnée par l'âge, le tempérament, l'air épais & grossier, le grand usage des boissons spiritueuses, la trop grande nourriture, le défaut d'exercice, la suppression des évacuations, comme la privation de l'usage du tabac, des vésicatoires, des ventouses; les passions, comme le chagrin, la jalousie & la tristesse.

Quand le malade attaqué de la léthargie est dans un âge avancé, que l'on sçait qu'il est sujet à des évacuations périodiques qui se sont arrêtées, en un mot, qu'il ressent depuis quelque temps de la plénitude, il faut commencer par le saigner au pied une ou deux fois,

ſuivant le beſoin ; on lui donnera enſuite le lavement ſuivant :

Prenez, *Une Pomme de Coloquinte*,
Deux gros d'Agaric.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez-y *De Sel Gemme, deux gros.*
D'Hiera-picra, demi-once,

pour un lavement.

On lui donnera enſuite l'émétique en lavage, à la doſe de ſix grains dans une chopine d'eau. On a cet avantage dans cette maladie, que l'on n'a pas dans l'apoplexie & les autres affections ſoporeuſes, c'eſt qu'il ſuffit d'appeller fortement le malade pour l'éveiller, & lui faire ce qui lui convient.

On fera reſpirer au malade de l'eau de Luce, du ſel volatil d'Angleterre : on lui arrachera des poils ; on criera fortement à ſes oreilles toutes les fois qu'on voudra l'éveiller.

On réitérera tous les jours le lavement purgatif ci-deſſus, & on appliquera à la nuque un emplâtre véſicatoire, large comme la paume de la main. On ſuivra, dans le reſte du traitement, le plan que nous avons tracé dans les articles APOPLEXIE SÉREUSE, CARUS, COMA.

LEUCOMA, ſ. m. taie de l'œil, ou tache blanche qui ſe forme à la cornée par une lymphe viſqueuſe engagée dans cette membrane, ou par une cicatrice, en conſéquence d'une plaie, d'un ulcère, d'une puſtule, comme il arrive ſouvent dans la petite-vérole.

Quand il y a quelque humeur, comme une lymphe viſqueuſe, on fait l'ouverture de la cornée avec une aiguille, & on donne ainſi iſſue à la matiere.

Quand la taie eſt formée par une cicatrice, elle eſt incurable. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

LEUCOPHLEGMATIE, ſ. f. eſpece d'hydropiſie. *Voyez* ANASARQUE.

LIENTERIE, ſ. f. flux de ventre dans lequel on rend les aliments cruds peu de temps après qu'on les a pris.

Cette maladie s'annonce par un dévoiement de matieres alimenteuſes qui n'ont encore ſubi aucune altération dans l'eſtomac : on reſſent, immédiatement après, une défaillance, une chaleur intérieure, des épreintes, & un abattement général des forces.

La lienterie a ſon ſiege dans l'eſtomac; c'eſt pour cela qu'on la diſtingue du flux cœliaque qui réſide dans les inteſtins; car ces deux maladies ſont à peu près les mêmes, excepté que les aliments dans leflux cœliaque ſont un peu plus digérés que dans la lienterie; ce qui rend celle-ci plus grave que l'autre.

La cauſe de la lienterie vient de la foibleſſe d'eſtomac, ou des aliments qui ſont par eux-mêmes trop indigeſtes, ou enfin par un relâchement du pylore & de l'eſtomac, comme on le voit arriver quelquefois après des bleſſures faites à cette partie, & après les dyſſenteries. Quelquefois auſſi la lienterie eſt occaſionnée par le mouvement périſtaltique de l'eſtomac & des inteſtins qui eſt augmenté, & qui précipite les aliments avant qu'ils ne ſoient digérés.

Si la foibleſſe de l'eſtomac a produit la lienterie, ce dont on peut s'aſſurer par les caracteres qui marquent la foibleſſe d'eſtomac, ces deux maladies exigent le même traitement.

Si la lienterie eſt occaſionnée par des aliments indigeſtes, ce que l'on reconnoît aiſément en réfléchiſſant ſur ce que l'on a mangé, & en examinant ſi le malade eſt vorace & gourmand, il faut pour lors réformer le régime de vivre, faire prendre l'émétique au malade, le mettre à l'uſage d'une infuſion de feuilles de véronique, le purger enſuite légérement, & lui faire prendre pendant quelques jours un verre de vin d'abſinthe avant ſes repas.

Quand la lienterie dépend du relâchement du pylore, à la ſuite de quelques dyſſenteries ou bleſſures, le mal eſt beaucoup plus difficile à guérir, parce qu'il eſt probable qu'il s'eſt fait quelque ulcere intérieur qui s'eſt cicatriſé, & qui a élargi ou relâché le paſſage du pylore; on peut faire prendre, en ce cas, au malade la tiſane qui ſuit :

Prenez, *De Racines de Patience ſauvage ;*
De grande Conſoude, de chaque une once.

Faites-les bouillir dans une pinte d'eau pendant un quart d'heure ; ajoutez-y

Un gros d'Alun,

pour en boire deux ou trois verres par jour. On mettra en même temps le malade à l'uſage de l'opiat ſuivant :

Prenez, *De Conſerve de Grate-cu, deux onces.*
De Quinquina en poudre, demi-once.
De Corail rouge, deux gros.
De Safran de Mars aſtringent, trois gros.

Faites-en un opiat avec ſuffiſante quantité de ſirop de coings : la doſe eſt d'un demi-gros le matin à jeun, & autant le ſoir, ſur les ſix heures.

On n'oubliera pas en même temps le régime qui doit être fortifiant ; on doit ſur-tout éviter les boiſſons chaudes, boire du vin plutôt pur, que coupé avec beaucoup d'eau. On ne doit pas faire uſage de lavements en ce cas, ne point manger de ſoupe, & prendre très-peu de nourriture-à-la-fois. Les eaux de Spa ſont très-bonnes pour terminer la cure. Le malade en prendra pendant une quinzaine de jours : douze grains de rhubarbe en poudre, ſix grains de gingembre diſſous dans un petit verre de vin d'abſinthe, que l'on prend avant ſes repas pendant quinze jours, ſont des merveilles dans cette eſpece de lienterie.

Quand la lienterie eſt cauſée par l'augmentation du mouvement de l'eſtomac ou du mouvement périſtaltique des inteſtins, on s'en aſſure en conſidérant les mouvements & l'exercice que font ceux qui ſont attaqués de cette maladie : on la reconnoît auſſi à la vivacité du tempérament, à la chaleur de l'âge, & ſur-tout en examinant ſi le malade eſt naturellement ſobre & a l'eſtomac bon ; auxquels cas il eſt à préſumer que la lienterie vient de l'augmentation du mouvement de l'eſtomac & des inteſtins, ſur-tout ſi le malade eſt d'un tempérament ſec, fort vif, & qu'il ait les fibres dures & ſenſibles. On recommande, dans la paſſion

cœliaque, la poudre ſuivante, comme propre à fortifier l'eſtomac, à prévenir les rechutes.

Prenez, *De Rhubarbe en poudre, un demi-gros.*
D'Extrait de Quinquina, deux ſcrupules.
De Canelle en poudre, demi-gros.

Mêlez le tout, faites-en des paquets de vingt grains. On en prendra un avant le dîné, l'autre avant ſoupé.

Comme la lienterie ne differe de la paſſion cœliaque que du plus au moins, ces deux maladies exigent à peu près le même traitement, excepté que comme le ſiege de celle-ci eſt dans l'eſtomac, on doit appuyer davantage ſur les émétiques. *Voyez* CŒLIAQUE, FLUX CŒLIAQUE.

LIPOTHYMIE, ſ. m. défaillance, diminution ſubite des forces du corps, accompagnée d'un pouls petit, foible & languiſſant, d'une reſpiration preſque inſenſible, d'une pâleur & d'une froideur aux mains, aux pieds & au viſage.

On diſtingue la lipothymie de l'apoplexie par tous les ſignes qui caractériſent cette maladie, (*voyez* APOPLEXIE,) & en les comparant avec ceux de la lipothymie que nous rapporterons ci-deſſous.

On diſtingue la lipothymie de l'état convulſif, en ce que dans celui-ci tout le corps eſt tendu & roide; & dans l'autre il eſt flaſque & mou.

Quand la défaillance eſt légere, on l'appelle *lipothymie;* quand elle eſt pouſſée à certain degré, elle s'appelle *ſyncope.*

On reconnnoît la lipothymie à une eſpece d'anxiété autour du cou, à une ceſſation prompte & ſubite des forces, & à une diminution conſidérable des actions vitales: le pouls & le mouvement paroiſſent totalement ſuſpendus; le viſage eſt d'une pâleur mortelle; les chairs ſont molles & flaſques, les yeux ſont fermés ou troublés; les extrémités ſont froides. Dans la ſyncope, la ceſſation du pouls & de la reſpiration paroît complette: quand les malades commencent à revenir, ils font des ſoupirs profonds.

La cauſe prochaine de la lipothymie eſt la ceſſation de l'influx des eſprits dans les nerfs: ainſi tout ce qui

peut en arrêter ou suspendre le cours peut occasionner la lipothymie, comme la plénitude, l'épuisement, la voracité, la gourmandise, les poisons, les émétiques; les évacuations abondantes & promptes, comme la saignée. Les hémorrhagies, les passions vives de l'ame, la joie, les tristesses subites, les amas glaireux qui se trouvent sur l'estomac, les aigres ou les matieres putrides qui y séjournent, peuvent aussi occasionnner la lipothymie, comme on le voit dans les fleurs-blanches, où l'estomac est toujours chargé de glaires.

La lipothymie quelquefois est symptomatique, c'est-à-dire qu'elle dépend de quelques maladies qui l'occasionnent, comme on le voit dans les maladies vives, comme les fievres putrides & malignes. Cette espece est fort dangereuse, & on en previent les rechutes en guérissant la maladie dont elle dépend.

Quand quelqu'un tombe en lipothymie, on commence d'abord par exciter du mouvement en l'agitant & le remuant fortement: on lui jette de l'eau froide sur le visage: on lui fait mettre sous le nez de l'eau de luce ou de l'esprit volatil de sel ammoniac, de l'eau de la reine d'Hongrie. Quand le malade est habillé, on relâche tous ses vêtements; on le couche horizontalement dans un lit bien chaud; on lui fait des frictions sur tout le corps avec des flanelles trempées dans de l'eau-de-vie; on lui fait respirer de la poudre de bétoine, & on met sur sa langue du poivre concassé ou du sel volatil. On fait aussi usage avec succès, en pareil cas, du vinaigre distillé, du sel de vinaigre. Quelquefois, même quand la défaillance est trop longue & qu'il y a à craindre pour la vie, on peut avoir recours à un demi-grain de sublimé corrosif, que l'on insinue dans le nez pour exciter le mouvement & la vie. Quand le malade est un peu revenu à lui, on lui fait prendre un bon verre de vin de Bourgogne, ou quatre cuillerées d'eau de fleurs d'orange & deux d'eau de canelle, mêlées ensemble. Si tous ces remedes sont inutiles, & que le malade soit en foiblesse, on lui donnera le lavement suivant:

Prenez, *Deux onces de Lénitif.*
Une once de Diaphœnic.
Deux gros de Cryſtal minéral,
dans une chopine d'eau, pour un lavement.

On fera prendre en même temps la potion ſuivante :

Prenez, *D'Eaux diſtillées de Ceriſes noires & de Lis des Vallées, de chaque deux onces.*
D'Eaux ſpiritueuſes de Canelle & de Lavande, de chaque demi-once.
De Méliſſe compoſée, une once.
De Lilium de Paracelſe, vingt gouttes.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout pour une potion, à prendre par cuillerées de quart d'heure en quart d'heure. On peut ſubſtituer à cette potion, celle-ci plus facile à ſe procurer.

Prenez, *D'Eau de Méliſſe, quatre onces.*
De Lilium de Paracelſe, vingt gouttes.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez, pour prendre par cuillerées.

Quand la lipothymie vient après le repas, & qu'elle eſt occaſionnée par le défaut de digeſtion, l'émétique eſt le meilleur remede ; les boiſſons abondantes, comme le thé, l'infuſion de véronique, ſont auſſi très-efficaces. On prend ſouvent cet état pour une apoplexie ; c'eſt ce qui fait que l'on preſcrit indiſcrétement les ſaignées, qui tuent le malade ſur le champ. Ainſi on ne ſçauroit faire trop attention, quand le malade tombe dans cet état, ſi c'eſt long-temps après le repas ; s'il eſt grand mangeur, ſujet aux indigeſtions, & s'il n'a pas eu, précédemment à cette attaque, des dévoiements, des envies de vomir, des coliques, des rapports & des dégoûts ; & on aura attention de comparer les ſignes de l'apoplexie avec l'état préſent du malade. *Voyez* APOPLEXIE.

Quand la lipothymie eſt occaſionnée par quelques vices de la matrice, comme on le voit dans la ſuppreſſion des regles & dans les pâles-couleurs, il faut avoir recours d'abord aux remedes généraux que nous venons d'indiquer dans cet article, & après l'attaque

à ceux qui conviennent dans ces maladies. *Voyez* PALES-COULEURS, SUPPRESSION DES MENSTRUES.

Les hypochondriaques & les femmes vaporeuſes ſont fort ſujettes aux lipothymies : on trouvera à l'article VAPEURS, des remedes propres pour les détruire.

Si la lipothymie provient de la plénitude, il faut d'abord faire tout ce que nous avons dit ci-deſſus, dans l'inſtant de la foibleſſe ; après quoi, ſi l'on s'apperçoit de la plénitude, on preſcrira les remedes convenables à cettte maladie. (*Voyez* les ſignes & le traitement de la plénitude.) Cet état eſt bien voiſin de l'apoplexie, & très-difficile à diſtinguer, ſi ce n'eſt par la réunion & la confrontation des ſignes de la plénitude & de l'apoplexie.

La ſaignée produit quelquefois des lipothymies & des défaillances dans les perſonnes ſaines & robuſtes ; mais elles n'ont beſoin d'aucun remede particulier : ce mal ſe diſſipe en jettant de l'eau fraîche ſur le viſage, & en en faiſant boire un coup. Au reſte, quand les défaillances ſont de trop longue durée, on peut frapper dans les mains du malade, le piquer, le pincer, lui faire reſpirer des eaux ſpiritueuſes, comme nous l'avons dit ci-deſſus.

La lipothymie qui ſuit les grandes évacuations, comme les dévoiements, les hémorrhagies, les bleſſures, exige une diete reſtaurante unie à quelques cordiaux. On peut faire uſage, par exemple, de bons bouillons dans leſquels on met une ou deux cuillerées d'eau de canelle ſimple : on laiſſe le malade dans le repos & la tranquillité ; &, ſur le ſoir, on lui fait prendre un demi-gros de thériaque délayée dans du vin & de l'eau.

A l'égard des lipothymies qui ſurviennent dans les maladies longues, elles ſont ordinairement très-fâcheuſes : elles n'exigent que très-peu de remedes ; & on doit avoir ſoin, en ce cas, de combiner les cordiaux avec les remedes propres à la maladie.

Dans les maladies aiguës, les lipothymies viennent ſouvent des matieres qui ſe trouvent dans les premieres voies ; auquel cas les évacuations ſe diſſipent ordinairement. Quand elles viennent après les ſaignées abondantes, la diete & les purgations, on y remédie par le

repas, la nourriture légere & les légers cordiaux. *Voyez* SYNCOPE.

LIPPITUDE, f. f. chassie, maladie des yeux, qui consiste dans l'écoulement d'une humeur épaisse, visqueuse & âcre, qui suinte des bords des paupieres, les colle l'une à l'autre, & les enflamme. Nous avons donné à l'article Chassie les remedes propres à cette maladie. *Voyez* CHASSIE.

LIPYRIE, f. f. espece de fievre ardente, accompagnée d'une chaleur interne considérable aux visceres, & d'un grand froid aux parties externes.

Cette maladie se termine en plusieurs jours, & est très-dangereuse. *Voyez* FIEVRE ASODES.

LOCHIES, f. f. vuidanges, évacuations de sang, de lait & d'humeurs, qui sortent par la matrice immédiatement après l'accouchement, c'est-à-dire après la sortie de l'enfant.

Cet écoulement dure huit, dix, quinze, & même dix-huit jours, en diminuant insensiblement. Les premiers jours il est très-teint de sang, parce que les vaisseaux sont fort dilatés; ensuite, à mesure qu'ils se resserrent, il devient pâle & lymphatique. *Voyez* VUIDANGES, FEMME EN COUCHE.

LOMBRICS, f. m. plur. sont des vers ronds & longs, gros comme un tuyau de plume, longs de demi pied & plus. C'est la même espece que ceux qu'on nomme *strongles*. *Voyez* VERS.

LOUP, f. m. ulcere malin, virulent, chancreux, qui vient aux jambes, & qui ronge & consume les chairs voisines; c'est de-là qu'on lui a donné le nom de *loup*.

Dans cette espece d'ulcere, comme dans la plupart des ulceres intérieurs, on doit faire usage des pilules de ciguë, avec un régime convenable. *Voyez* CANCER. *Voyez* ULCERE, *&* le Dictionnaire de Chirurgie.

LOUPE, f. m. C'est ainsi qu'on appelle une tumeur ronde, plus ou moins dure, quelquefois grosse, quelquefois petite, sans douleur, sans inflammation, sans changement de couleur à la peau.

Il y a plusieurs especes de loupes, qui prennent différents noms, selon les parties qu'elles occupent. On

appelle *goître*, celle qui eſt faite de chair, & qui vient à la gorge; celles qui contiennent une matiere ſemblable à du ſuif, s'appellent *ſtéatome*, &c.

Ces tumeurs reſſemblent à des ganglions, à l'exception qu'elles ſont ordinairement plus mollaſſes: ainſi, ſoit qu'une loupe ſe trouve ſur la tête, ou qu'elle ſe rencontre ſur le dos, elle exige le même traitement.

La cauſe immédiate des loupes vient du relâchement de la peau & de l'épaiſſiſſement des humeurs. Les cauſes occaſionnelles ſont internes ou externes. On range parmi les premieres, tout ce qui peut épaiſſir la lymphe & lui donner de l'âcreté, comme l'air épais & groſſier, les aliments viſqueux & gluants, le grand uſage des liqueurs ſpiritueuſes, le repos, l'oiſiveté, la ſuppreſſion des évacuations, comme les hémorrhoïdes, les regles, les ſaignées & les purgations habituelles. Parmi les cauſes externes, on place les coups, les chutes, les piquures, les morſures, & généralement tout ce qui peut relâcher la peau. On preſcrit dans les commencements des cataplaſmes avec des herbes réſolutives; tel que le ſuivant:

Prenez, *De Seneçon,*
De Plantain, de chaque une poignée.
De Pariétaire, deux poignées.

Pilez-les dans un mortier, en y verſant inſenſiblement de l'huile de lis, une once & demie, pour faire un cataplaſme que l'on renouvellera deux fois par jour, ayant ſoin d'ôter les côtes des plantes qui pourroient incommoder le malade. On fera faire en même temps uſage des pilules de Belloſte, que l'on continuera pendant une quinzaine de jours, en obſervant d'interrompre quelquefois pour éviter l'effet trop ſenſible de ce remede. Le remede ſuivant eſt encore très-efficace.

Prenez, *Douze Limaçons rouges ſans coquille.*

Pilez-les bien, & mêlez-les avec du ſavon noir, autant qu'il en faut pour les mettre en conſiſtance d'emplâtre.

Ajoutez-y une ſuffiſante quantité d'huile d'olive, pour la rendre un peu liquide. Appliquez-en ſur la loupe, & laiſſez-la juſqu'à ce qu'elle ſoit diſſipée.

Il faut bien prendre garde d'appliquer des corrosifs sur les loupes, sur-tout si elles sont noires, parce qu'on pourroit y exciter des ulceres cancéreux qui seroient plus incommodes & plus difficiles à guérir que la loupe même ; on doit éviter pareillement les remedes violents, quand ces tumeurs sont proche des tendons, des gros vaisseaux ou des sutures du crâne.

Si ces remedes ne réussissent pas, il faut avoir recours à l'opération, sur-tout lorsque la loupe est sujette à causer quelque incommodité. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, où vous trouverez les traitements des différentes especes de loupes, & la maniere de faire les opérations nécessaires en pareil cas.

LUETTE. (*maladie de la*) La luette est cette appendice charnue qui se trouve au fond de la bouche, dont on ne connoît pas les usages.

Cette partie est sujette à s'enflammer, comme toutes les autres parties du corps ; ce qui arrive très-souvent dans l'esquinancie, dans l'inflammation de la bouche & des amygdales. Quand cette inflammation est réunie avec celle des parties voisines, elle exige le même traitement que l'esquinancie : si elle se trouve seule attaquée de l'inflammation, il suffit de se gargariser avec la décoction des feuilles de mauve bouillies dans du lait, & de faire boire au malade une tisane faite avec une poignée de quintefeuille, bouillie dans une chopine d'eau, à laquelle on ajoute un gros de crystal minéral : on peut aussi se gargariser avec la même décoction.

La luette est sujette à s'abattre par inflammation ou par relâchement. Nous avons traité ci-dessus de l'inflammation de la luette. La poudre suivante est très-bonne pour la chute de la luette, produite par le relâchement.

Prenez, *Du Cachou brut,*
De Fleurs de Grenade, de chaque douze grains.
De l'Alun,
Du Poivre long, de chacun cinq grains.

Mêlez le tout, & réduiſez-le en poudre fine. Il faut tenir la langue abaiſſée avec le dos d'une cuiller, & ſouffler enſuite la poudre ſur la luette, au moyen d'un chalumeau; ce qu'il faut réitérer deux fois par jour: on peut ſe ſervir auſſi, en pareil cas, du gargariſme ſuivant:

Prenez, *Six Noix de Galle, & autant de celles de Cyprès*, ou, à leur défaut, *douze Noix de Galle.*
Une poignée de Plantain.
Une pincée de Roſes rouges.
Autant de Fleurs de Grenade.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau, pour réduire à la moitié; paſſez la liqueur par un linge, & ajoutez-y

Trente Gouttes d'Eſprit de Vitriol,

pour un gargariſme, dont on ſe ſervira plusieurs fois. *Voyez* CHUTE DE LA LUETTE.

Le poivre réduit en poudre ſeulement, & ſoufflé ſur la luette, peut ſuffire. On peut ſe contenter de même, pour gargariſme, d'une once d'oxymel avec douze gouttes d'eſprit de vitriol.

Quelquefois la luette ſe trouve couverte de boutons & d'aphthes, comme on le voit dans la vérole & le ſcorbut. *Voyez* APHTHES, VÉROLE & SCORBUT. Voici un gargariſme qui nous a bien réuſſi en pareille circonſtance.

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*
D'Eſprit de Vin, demi-once,
De Sublimé corroſif, un grain.

Mêlez, pour un gargariſme. On aura grand ſoin d'y ajouter de l'eau s'il eſt trop fort, & de n'en pas avaler, de peur de danger. On peut en porter ſur la luette avec un petit bâton garni de linge.

LYCANTHROPIE, ſ. f. eſpece de rage ou de folie dans laquelle les hommes ſe croient changés en loups, courent les rues en hurlant, & outragent ceux qu'ils rencontrent; le peuple les appelle *loups-garou.* Cette

maladie eſt communément accompagnée de la rage. *Voyez* RAGE, HYDROPHOBIE.

LYMPHE. (*maladie de la*) La lymphe eſt cette partie blanche du ſang, qui roule & circule dans les vaiſſeaux, & qui eſt compoſée en deux parties; d'une, qui ſe nomme la partie ſéreuſe, qui n'eſt autre choſe que de l'eau chargée de quelques ſels, de quelques ſoufres & de quelques molécules gélatineuſes; l'autre, qui eſt purement mucilagineuſe, eſt proprement celle qu'on appelle *lymphe*, qui ſe trouve toujours réunie avec la partie ſéreuſe.

Toutes les fois que la partie ſéreuſe, les ſels, les huiles, les ſoufres ſe trouvent en proportion exacte avec la partie gélatineuſe, la lymphe coule librement dans les vaiſſeaux ſans aucun vice particulier; mais quand il y a quelque excès, c'eſt-à-dire qu'elle peche ou par trop peu de ſéroſité, ou que les ſels trop exaltés ont acquis de l'âcreté, il ſurvient dans le corps des dérangements qui produiſent différentes maladies. Ainſi la lymphe peut pécher par épaiſſiſſement, par âcreté, ou par diſſolution.

De l'Epaiſſiſſement de la Lymphe.

Toutes les fois que la lymphe ſe trouve privée de l'humidité néceſſaire, elle s'épaiſſit & ſe fixe en diverſes parties du corps, dans leſquelles elles produit différentes maladies, ſelon ſon degré d'épaiſſiſſement, & ſelon la nature des parties qu'elle affecte.

On reconnoît l'épaiſſiſſement de la lymphe en général, à l'inſpection d'abord du tempérament qui eſt chaud & ſec, ou froid & ſec; à un écoulement conſidérable de pituite épaiſſe & viſqueuſe par le nez, par la bouche; par un amas conſidérable de glaires dans les urines & les ſelles; par des tumeurs qui ſurviennent aux différentes parties du corps, comme à la mâchoire, au cou, aux oreilles; par l'épaiſſiſſement du ſang qu'on a tiré dans la poëlette. On juge auſſi de l'épaiſſiſſement de la lymphe, par un air ſec & groſſier que reſpire le malade, des aliments viſqueux & gluants

dont il fait ufage ; par le défaut des boiffons aqueufes ; & la trop grande quantité du vin & des liqueurs fpiritueufes ; par la vie fédentaire du malade, la difpofition au fommeil, au défaut d'exercice ; par des fueurs & des urines abondantes, & par les peines d'efprit dont il eft tourmenté.

Les caufes de l'épaiffiffement de la lymphe font d'abord toutes celles que nous venons de rapporter dans les fignes, & enfuite un levain acide ou âcre qui en fixe les molécules, les raffemble & les épaiffit ; c'eft ce qu'on voit arriver dans les perfonnes qui font ufage des fruits acides, de la limonade, du vinaigre, du fel ; celles qui font fujettes à la fuppreffion de la tranfpiration, de la pituite, & à la rétention des fleurs-blanches. Un vice vérolique, fcorbutique, cancéreux ou fcrophuleux, peut également occafionner l'épaiffiffement de la lymphe. Cette maladie eft auffi héréditaire ; les peres & meres qui font fujets à l'épaiffiffement de la lymphe, ont des enfants qui apportent en naiffant les mêmes vices.

Après ce que nous venons de dire, il eft aifé de concevoir que la lymphe étant répandue par-tout, & étant la fource de prefque toutes les humeurs du corps, doit caufer beaucoup de dérangement par-tout où elle eft infectée de ce vice.

Dans les vaiffeaux, elle produit des embarras, des obftacles pour la circulation du fang ; de-là naiffent les anxiétés, les mal-aifes, les laffitudes fpontanées, les courbatures, les engorgements, & la difpofition à l'inflammation.

Dans les glandes, la lymphe épaiffie produit les engorgements, des gonflements, des tumeurs, des obftructions, des fquirrhes, des inflammations & des cancers. Les glandes qui fervent à la digeftion fe trouvant obftruées, ne féparent plus qu'un fuc épais & vifqueux, incapable de fuffire à la digeftion des aliments ; celles dont l'ufage eft de préparer quelque humeur, de l'affiner, fe trouvant remplies d'un fuc épais & groffier, fe gonflent, fe tuméfient, perdent leur action & leurs forces, deviennent incapables d'accom-

plir le ministere auquel elles sont destinées : c'est ce qui produit la dépravation des sucs, & qui leur ôte toute énergie.

Quand la lymphe épaissie passe par les différents couloirs de la peau, il y survient des tumeurs, des gonflements, des boutons, des rougeurs & des difformités.

Dans tout le corps, on voit naître des tumeurs froides & des gonflements douloureux qui tournent en squirrhe ou en ulcere cancéreux.

Les remedes que l'on peut employer avec succès dans ces maladies, sont les boissons abondantes, les lavements, les bains tiedes, les tisanes faites avec le chiendent, le bouillon-blanc & la pariétaire bouillis dans de l'eau, avec quinze ou vingt grains de nitre sur chaque pinte. Après l'usage des délayants continués pendant un temps plus ou moins long, proportionnellement à l'ancienneté & à la force de la maladie, on passe aux remedes apéritifs, comme les tisanes faites avec les racines de patience sauvage, de fraisier, de pissenlit, de chardon-roland, d'oseille, de sceau de Salomon, de dompte-venin ; les feuilles de chicorée sauvage, de primprenelle, de cerfeuil, d'aigremoine, de scolopendre ; les fleurs de camomille, de mélilot, de sureau, de bouillon-blanc ; les sels de nitre, de duobus, d'Epsom, de Seignette ; les sirops de capillaire, des cinq racines, &c. On peut, avec tous ces remedes, faire des tisanes ou des apozêmes, selon le besoin ; après quoi on passera aux fondants plus actifs, comme la gomme ammoniaque, le safran de mars apéritif, la racine de serpentaire de Virginie, l'æthiops minéral, le mercure doux, les fleurs de safran, les cloportes en poudre, le sel ammoniac, le benjoin, les fleurs de soufre, les extraits d'énula-campana, de centaurée, &c. On peut faire, avec toutes ces drogues, des pilules, des bols ou des opiats. Nous avons donné des recettes particulieres & des modeles de tous ces remedes dans toutes les maladies de la lymphe. Les eaux ferrugineuses, comme celles de Passy, de Forges ; les eaux de Cransac, de Spa, de Vichy,

de Plombieres, de Cauterets, font auffi très-utiles dans ces maladies.

Enfin on termine le traitement de l'épaiffiffement de la lymphe par une diete convenable, en prenant beaucoup de boiffons aqueufes, en vivant d'aliments qui ne foient ni groffiers ni indigeftes, en évitant tous les fruits, les ragoûts, les épiceries, les ratafias; le maigre, de quelque nature qu'il foit, & fur-tout les farineux; en faifant beaucoup d'exercice, en dormant peu, mangeant fobrement, & prenant beaucoup de diffipation. On aura foin auffi de purger le malade tous les quinze jours, pendant tout le traitement.

De l'Acreté de la Lymphe.

On reconnoît l'âcreté de la lymphe à un tempérament très-échauffé, à la couleur de la peau qui eft noire, feche; au pouls qui eft vif & prompt, aux rapports âcres, aux fueurs & aux felles fétides, aux urines enflammées, aux démangeaifons de la peau, aux boutons, aux douleurs vagues du corps.

Comme nous avons diftingué trois fortes d'âcreté, l'alkaline, l'acide, & la muriatique ou falée, la lymphe eft expofée à ces trois efpeces d'acrimonie. Nous avons rapporté aux articles ACIDES, ALKALIS, ACRETÉ, ACRIMONIE, les fignes & le traitement de ces maladies.

Toutes les fois que la lymphe fe trouve imprégnée de quelque levain, il y excite une fermentation; & infenfiblement toute la maffe acquiert un degré d'âcreté confidérable, de-là furviennent des embarras dans la circulation, des gonflements dans les vaiffeaux, des élancements dans les parties charnues & membraneufes; des congeftions, des tumeurs, des obftructions, des fquirrhes & des cancers. Les fucs qui fe diftribuent dans l'eftomac & les inteftins, ayant un degré d'âcreté, enflamment ces fortes de parties, y produifent des chaleurs & des tenfions douloureufes, des irritations de nerfs. A la poitrine il fe forme des picotements, des douleurs, des toux opiniâtres, des

tubercules qui tournent ſouvent en ſuppuration, & cauſent la phthiſie. On reſſent à la tête des élancements, des douleurs vagues, des peſanteurs, des embarras qui menent ſouvent à l'inflammation. Sur toute la peau ce ſont des rougeurs, des éryſipeles, des démangeaiſons & des dartres.

On remédie, en général, à l'âcreté de la lymphe par les ſaignées, les boiſſons abondantes & adouciſſantes, les bouillons rafraîchiſſants & tempérants, les lavements, les bains, les abſorbants, les purgations répétées, les remedes propres à fortifier l'eſtomac; les eaux de Vichy, de Sedlitz, de Forges; le lait de vache ou de chevre, continué pendant pluſieurs mois; & le régime convenable, qui conſiſte à prendre des aliments doux, comme la ſoupe graſſe, la chair de poulet, les crêmes de riz, d'orge, la ſemoule, le gruau; l'exercice modéré, le ſommeil tranquille, la privation totale du vin & des liqueurs; & enfin des paſſions douces, & une vie ſans agitation ni inquiétude d'eſprit.

De la Diſſolution de la Lymphe.

On nomme ainſi cet état de la lymphe, dans lequel ſes principes ſe déſuniſſent & ſe décompoſent, pour former un liquide plus tenu & plus ſubtil.

On reconnoît la diſſolution de la lymphe aux ſignes qui caractériſent d'abord la diſſolution du ſang; à un tempérament chaud & ſec, qui eſt dans la force de l'âge; à la vivacité naturelle du pouls, à la fétidité de l'haleine, des urines, des ſelles & des ſueurs, aux laſſitudes ſpontanées, aux démangeaiſons univerſelles de la peau, aux rougeurs, aux boutons, aux ulceres dans les différentes parties du corps, aux foibleſſes habituelles, aux dégoûts, au défaut d'appétit, & en comparant toutes les cauſes qui peuvent produire la diſſolution.

Ainſi tout ce qui peut exciter le mouvement du ſang & des humeurs peut faire tourner la lymphe en diſſolution, comme les aliments chauds & aſſaiſonnés d'aromates, les liqueurs ſpiritueuſes, un vice véné-

rien, ſcorbutique, ſcrophuleux ou cancéreux; un air ſec & vif, les exercices violents, les veilles immodérées; les évacuations forcées, comme celles de la ſueur & des urines; ce que l'on voit arriver dans le diabetes, la phthiſie, & les paſſions vives & tumultueuſes.

On conçoit aiſément le déſordre qui peut réſulter de la diſſolution de la lymphe. Les vaiſſeaux ſe trouvent excités par une humeur âcre qui en augmente le mouvement, & qui produit des fievres habituelles qui accélerent encore la diſſolution de la lymphe. Les humeurs ſecondaires, comme la bile & le ſuc gaſtrique, provenant d'une lymphe décompoſée, n'ont aucune action, & ſont incapables d'opérer la digeſtion. La bile elle-même, âcre & mordicante, ſe répand dans tous les couloirs du corps, les irrite, y produit des criſpations des nerfs, des ardeurs, des douleurs vives, des tumeurs & des ulceres. Toutes les autres humeurs agitées & fouettées trop vivement dans leurs vaiſſeaux deviennent fétides, & exhalent une odeur infecte. Les cheveux, les chairs, les membranes, les os même ſont inſenſiblement rongés, cariés on détruits; & le corps tombe dans un amaigriſſement & un maraſme épouvantable.

Tout ce qui peut diminuer l'action des vaiſſeaux, ralentir le mouvement de la circulation, & porter au ſang & aux humeurs un adouciſſement, convient dans la diſſolution. On emploie en ce cas les boiſſons délayantes, les bains froids, les lavements, les bouillons rafraîchiſſants & empâtants, comme ceux qui ſont faits avec le veau, le poulet, les grenouilles, les limaçons; le lait de vache, d'âneſſe & de chevre; les crêmes de riz, d'orge, le gruau, la ſemoule, & la farine de ſagou.

Au reſte, on doit obſerver la cauſe qui a produit la diſſolution. Si elle vient de quelque vice particulier, comme de la vérole, du ſcorbut, &c. on doit l'attaquer conjointement avec les remedes propres à ces maladies. Si ce ſont des évacuations abondantes & forcées qui y ont donné lieu, il faut conſulter les articles qui ont rapport à chacune des évacuations.

Il faut ſe méfier de la ſaignée & des purgations dans

ce vice particulier de la lymphe : il eſt accompagné de foibleſſe & d'épuiſement ſi conſidérables, que le malade ne peut que très-difficilement ſoutenir ces évacuations.

On trouvera les vices particuliers de la diſſolution de la lymphe, aux articles ACRETÉ, ALKALI, CONSOMPTION, DIABETES, DISSOLUTION, FIEVRE LENTE, PHTHISIE, SCORBUT, & VÉROLE.

Fin du Tome I.



